00082021

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from

HT Parekh
FOUNDATION

An Initiative by
HDFC
WITH YOU, RIGHT THROUGH

on 28 December, 2018

DE

PARIS A BÉNARÈS

ET KANDY

PAR

LE DOCTEUR A. MIGNON

Avec 118 illustrations, par ALBERT BESSÉ

DEUXIÈME ÉDITION

82021
at.

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1913
Tous droits réservés

00082021

Droits de reproduc
réservés pour tous p

DE

PARIS A BÉNARÈS

ET KANDY

A

MADAME MARIE CHAILLOU

En témoignage de ma respectueuse et inaltérable reconnaissance.

24 Août 1911.

POURQUOI J'AI ÉCRIT CE LIVRE

J'ai écrit ce livre pour dire que j'ai vu, au cours d'un voyage dans l'Inde, des choses plus belles que je ne m'y attendais et des hommes qui ne sont pas loin de nous valoir, encore que d'une couleur différente de la nôtre et que nous les tenions pour inférieurs à nous-mêmes.

Mes émotions ont été si vives en face de certains tableaux de la nature et de beaucoup d'œuvres humaines que je me réjouirais d'y faire participer un lecteur qui consentirait à se mettre dans la disposition d'esprit où je me suis trouvé.

J'ai regardé avec attention ce qui est à la portée de tout le monde, sans parti pris ni projet arrêté de découvrir du nouveau; et c'est le sentiment inspiré par la vue des choses que j'ai traduit en conscience, persuadé qu'on peut ainsi parler de l'Inde, sans répéter les autres. Chacun voit à sa manière; et un livre de voyage n'est pas dépourvu d'intérêt qui expose avec sincérité les impressions personnelles de l'auteur, d'autant que je me suis mis en garde contre les mirages de l'imagination, en arrêtant sur place la plupart des descriptions. Je ne comprends pas plus un récit de voyage fait entièrement de mémoire que la composition d'un

tableau sans modèle. On court risque ainsi de s'éloigner de la vérité et de ne rien mettre à l'échelle.

J'ai laissé de côté les anecdotes et racontages que les guides servent à tout venant et me suis à peine occupé du caractère des Indous. Chaque caste a une personnalité différente et difficilement pénétrable. Je n'ai vu de près que quelques types de serviteurs, si semblables entre eux, qu'un seul suffit à les juger tous.

Le boy des gares est poli, réservé, mais ennemi des lourds fardeaux : il ne se charge pas volontiers de deux colis à la fois et se partage avec un camarade la tâche de porter une canne et un parasol, si bien qu'on sort du chemin de fer suivi de cinq à six coolies qui vous conduisent à une voiture attelée de deux chevaux et pourvue d'un cocher, d'un aide-cocher et d'un valet de pied.

Les garçons de restaurant, muets, froids et dignes, exécutent leur service avec la rigueur rituelle d'un office et reproduisent fidèlement les gestes que le maître d'hôtel leur a enseignés. Ils ordonnent un couvert d'une façon invariable et s'empressent de remettre les pièces en place dès que l'une d'elles n'est plus dans l'alignement. Votre servant continue de vous apporter à chaque repas les épices que vous lui avez refusées, sous prétexte qu'il est d'usage de les présenter aux Anglais. J'ai l'habitude de boire le café à petites gorgées, tandis que les Anglais vident la tasse d'un trait : il a fallu m'opposer, chaque matin, à ce que le garçon m'enlevât la tasse presque aussitôt après l'avoir servie. Vous me direz que c'est l'idéal d'un bon domestique de n'avoir pas d'initiative personnelle et d'exécuter automatiquement les ordres reçus. Mais l'excès de passivité a aussi ses

défauts. Ainsi, les Anglais, qui voyagent avec des valises plates, font glisser ces valises en dessous des banquettes du chemin de fer; et ce doit être là, au su d'un coolie, la place de tout bagage. Or, j'avais avec moi une valise plus haute que l'espace indiqué. Qu'à cela ne tienne, se dit mon porteur, j'ai coutume de mettre là les valises : il faut que celle de ce blanc y entre comme les autres. Et il était en train d'aplatir ma valise, quand je suis arrivé.

La mémoire n'est pas le fait du domestique indou. N'essayez pas de lui donner plusieurs ordres à la fois : la confusion se produira dans son esprit, et vous courez risque qu'il interchange vos prescriptions. Mon boy n'était pas capable de me dire, dans une ville, ce que nous avions vu dans la ville précédente : les images mentales cessaient de subsister dès la production de nouvelles images. Il n'y a que le souvenir des intérêts individuels qui soit persistant. Promettez une roupie à un serviteur et il vous rappellera votre promesse jusqu'à ce que vous vous soyez exécuté. C'est vous qui êtes exposé dans ce cas à être taxé par lui de manque de mémoire.

La masse des Indous a des allures moutonnières. Hommes et femmes s'en vont dans la rue, sans mot dire, le regard droit, le masque inanimé, indifférents au passage de l'étranger qui les coudoie et représente pourtant un autre monde que le leur. C'est le contraire de ce qu'on voit en pays musulman où la haine de race éclate dans l'œil et la lèvre. Là-bas, sur la terre noire, aucune méchanceté apparente : la figure est douce et l'attitude soumise. On se sent en confiance dès les premiers jours de l'arrivée. Ce n'est pas à dire, comme on l'a prétendu, que l'Indou soit indéridable

et ne sache pas sourire. Cet homme sourit, comme les autres hommes, dans les circonstances qui le mettent en joie, par exemple : la vue d'un bon tour, le récit d'une bonne histoire ou l'embarras d'un voyageur incapable de se faire comprendre, par défaut de langage, et en quête d'un service. Et les femmes, croyez-vous qu'elles se privent de ce moyen de séduction! La courtisane offre son sourire, en même temps que sa porte; et la quêteuse de l'armée du Salut vous montre la blancheur de ses dents, en vous tendant son escarcelle. Je ne connais pas de scène plus gracieuse que celle dont j'ai été le témoin au petit port de Tuticorin. Un fils de famille était monté à bord et avait pris congé de ses amis venus pour l'accompagner jusqu'au quai. Quand le bateau démarra, le jeune homme, debout à l'arrière, mit sa main dressée, en signe de salut, devant son visage, l'extrémité des doigts à hauteur des yeux, le dos à l'extérieur; et il adressa à ses compatriotes attristés un mélancolique sourire d'adieu. C'était un de nos baisers poétisé et purifié.

Je me suis attaché, dans ma traversée de l'Inde, au spectacle du sol, à la visite des palais en qui est écrite une partie de l'histoire moderne de ce vaste pays, et surtout aux constructions, sculptures, pratiques ou cérémonies donnant une idée de l'interprétation des deux grandes religions indoues, le brahmanisme et le bouddhisme.

On peut admettre qu'il n'est pas besoin d'approfondir les textes sacrés et qu'il suffit d'assister aux manifestations extérieures d'une religion pour se faire une opinion de ses principes, attendu que le culte est la mise en pratique des dogmes métaphysiques. Il ne peut pas y avoir de religion

sans culte; et c'est même dans le culte que se résume la religion de la plupart des gens. Entrez dans une église pendant une grand'messe, vous sentirez tout de suite la puissance que le prêtre s'est attribuée sur l'imagination de la masse; et vous saisirez toute la substance de la religion catholique à l'instant de l'élévation. Revenez à la même église en dehors de l'heure de l'office : quelques femmes seront assises, le chapelet à la main, en face d'autels dédiés à Joseph, à la Vierge ou à un saint. Vous devinerez qu'à côté du Christ, la religion admet d'autres puissances tutélaires; et tout le catholicisme vous aura été ainsi révélé. Pénétrez dans une mosquée au moment de la prière en commun : l'iman n'est plus rien; Allah est tout. Au temple protestant, suivez la lecture de la bible, vous reconnaîtrez la suprématie de la lettre du texte. De même dans l'Inde : le spectacle des bains de Bénarès laisse l'impression que la législation religieuse s'est appliquée à effacer les souillures du corps; et quand on voit décapiter un agneau devant le temple de Kali, il devient manifeste que le brahmanisme admet des déesses infernales à côté des dieux tutélaires. Enfin, l'adepte de Bouddha qui se borne à déposer un pétale de fleur au pied d'une statue grossière, en guise de soumission, atteste que sa religion n'est qu'un code de morale, sans de redoutables sanctions des péchés.

Je ne suis pas d'avis d'interroger les brahmes, dont la mentalité diffère totalement de la nôtre, sur le fondement métaphysique de leur religion. Il faut une grande puissance d'intelligence, qui est hors du commun, pour dégager les idées philosophiques disséminées dans la broussaille des textes sacrés; et ce doit être une exception de rencontrer

un Indou capable de mener à bien ce difficile travail. A vouloir étendre son enquête, on s'expose à la réponse faite à Loti par un sage de l'Inde, au sujet de sa conception de Brahma : « Brahma est l'absolu, qui réside au fond de l'abîme obscur; le dieu sans rapport concevable avec l'univers manifesté. C'est l'essentiellement ineffable, Celui qui est au delà de toute pensée, dont rien ne peut être dit et qui ne s'exprime que par le silence. » Mieux vaut en effet se taire que de parler ainsi.

La lecture des textes indous reprend son intérêt, à propos de l'étude de l'évolution de l'intelligence humaine. C'est dans les Védas que les premiers penseurs ont consigné leurs sublimes conceptions de la subordination des grands phénomènes de la nature à des pouvoirs supraterrestres; et c'est à cette source qu'il faut remonter pour constater les progrès de notre intelligence depuis la première enfance de la pensée. Un rapide coup d'œil sur le contenu de ces textes nous montrera que notre entendement ne s'est pas élargi autant que nos acquisitions scientifiques sembleraient l'indiquer.

J'ai commencé mon récit de voyage dès la sortie du port de Marseille, bien que la route Marseille-Colombo soit très fréquentée et que ses différents aspects en aient été maintes fois exposés. Mais ce m'a été une satisfaction de fixer par écrit quelques impressions qui ne sont pas sans charme dans l'ensemble de mes souvenirs. Et puis, à peine à bord, je me suis cru aux portes de l'Inde et j'ai noté ce que je voyais et entendais, comme si j'avais été à destination. Il y a beaucoup à apprendre sur les paquebots qui font l'Extrême-Orient, si l'on est attentif à la conversation de certains passagers expé-

rimentés, instruits et plus portés aux confidences qu'en aucun autre endroit. Je pourrais même avouer incidemment que j'ai trouvé à l'exposition coloniale de Marseille, avant mon embarquement, un groupement accidentel des différentes productions du globe qui m'a encouragé dans le voyage que j'allais entreprendre. Tandis que les pavillons des colonies de l'Afrique et du nouveau monde ne contenaient que des huttes de bambou, des bois d'essences variées et des lots de céréales, avec des photographies de types indigènes, la section de l'Asie se distinguait par de remarquables spécimens d'une grandiose architecture, placés là comme à dessein pour indiquer que l'Orient a été le berceau du génie de l'humanité.

DE MARSEILLE A PORT-SAÏD

Le paquebot des Messageries Maritimes l'*Ernest-Simon* devait partir de Marseille le 14 octobre 1906, à onze heures du matin. Mais il ne s'est mis en route qu'à trois heures et demie, d'après la règle française que les horaires sont faits pour les voyageurs et non pour les compagnies de transport.

J'eus ainsi le loisir de m'installer dans ma cabine et de jeter un coup d'œil sur l'ensemble des passagers.

Ma cabine! Je devrais dire : ma demi-cabine; car nous étions deux dans la même case. Le compagnon et moi avions chacun une couchette; mais nous n'avions ensemble qu'une seule cuvette, un seul siège, un seul portemanteau. La Compagnie, à court de places, avait doublé les lits, sans accroître le mobilier. C'est ainsi qu'on s'enrichit.

Beaucoup plus de voyageurs que de places. L'hiver poussait vers le soleil la nuée des fonctionnaires de l'Orient, ainsi que les bandes d'hirondelles. Société peu variée, d'ailleurs. Des militaires en quantité; des uniformes aussi nombreux que dans une caserne. Quelques femmes distinguées. Une blonde, élancée, un peu pâle, marquée de la teinte coloniale et appelée à devenir à bord l'arbitre des élégances. Une brune, plus jeune, aux yeux noirs brillants, au regard franc et honnête et qui devait quitter la France pour la première fois, à en juger par la fraîcheur de son teint.

Voilà la passe franchie. Le mistral souffle en tempête. Le bateau roule ; la tête s'alourdit; la pensée s'arrête; l'œil fatigué se fixe sans voir.

J'ai pourtant suivi, du haut du pont, le défilé des côtes de France jusqu'au delà du grand phare de Toulon, dernier repère dans l'horizon lointain. Peu à peu se sont effacés les montagnes grises et rougeâtres, les points blancs des villages disséminés dans les vallons et les taches de verdure semblables à des lits de mousses.

Quand je suis descendu au salon, j'avais vieilli tout d'un coup d'une demi-heure. Le paquebot, libéré de ses attaches à la terre et n'ayant plus d'autre guide que le soleil, avait pris l'heure exacte du méridien de son port d'attache.

Le lendemain matin, le jour s'est levé au détroit de Bonifacio.

Les monts qui limitent le détroit, jaunâtres, arides, crevassés comme un dépôt de meulière, sont écrasés par de gros nuages bleu foncé, presque noirs, découpés également en forme de montagnes aériennes. L'ensemble est assez sombre, d'autant que la mer, miroir fidèle de l'atmosphère, est aussi noire que de l'encre. Cependant le bateau suit sa route sans agitation.

Après le déjeuner, réunion au fumoir. On se présente à son voisin; et la conversation devient générale. Chacun parle de ce qu'il a vu; et c'est à qui aura vu le plus.

Le docteur C***, que j'ai connu autrefois à Paris, nous fait le récit de la mission Coppolani au pays des Maures, au nord du Sénégal. Il en était le médecin.

Coppolani, ancien secrétaire général des colonies, rêva un jour d'attacher son nom à une expédition nouvelle. C'est ainsi que commencent bien des conquêtes : l'ambition individuelle avant le souci des intérêts généraux. Il était à demi musulman, parlait l'arabe comme un fils de Mahomet et se croyait assuré, sinon de la sympathie, du moins de la tolérance des Maures. Il partait, disait-il, à la recherche de mines d'or et de dépôts de nitrates. En réalité, il voulait traverser le Maroc du sud au nord et apparaître, à l'improviste, à Tanger, aux applaudissements de la presse mondiale.

La petite colonne avança à pas lents sur un sol recouvert de gommiers épineux et au milieu de populations fanatiques dont l'hostilité devint de jour en jour plus évidente.

On était encore loin de Tanger au bout de deux ans, et l'effort de la colonne se résumait en la création de quelques petits postes.

Cependant Coppolani, comme un autre Flatters, perdait peu à peu la prudence nécessaire et refusait qu'on s'astreignît aux mesures de défense demandées par le chef militaire de l'escorte. Aussi arriva-t-il ce qui devait arriver : le camp fut subitement envahi, un soir à neuf heures et demie, par une bande de Maures qui vinrent décharger à bout portant leurs fusils sur nos hommes et s'enfuirent aussitôt au galop de leurs chevaux. L'imprudent Coppolani fut le seul blanc massacré. Il reçut deux coups de feu : l'un dans l'avant-bras droit, l'autre en plein thorax, et mourut en quelques instants d'une hémorragie interne.

On connut plus tard, par l'interrogatoire des prisonniers de guerre, la genèse de la trombe humaine qui s'était abattue sur le camp français. Elle était née au signal d'un marabout soi-disant chérif, c'est-à-dire descendant de Mahomet, qu'une vision avait désigné pour débarrasser la Mauritanie des « chiens de roumis ». De tels appels ne restent jamais sans écho dans le monde musulman; et c'est à nous de nous tenir en garde contre leurs effets répétés.

Le *16 octobre,* à cinq heures et demie du matin, nous étions en face du cône vert-de-grisé d'où le Stromboli vomit feu et flamme; et les barques de pêcheurs étaient amarrées à sa base, comme au bord d'une terre ferme.

Deux heures après, nous entrions dans le magnifique détroit de Messine. Alors, exode général sur le pont.

Le ciel était pur, gris bleuté; le vent avait chassé les gros nuages de la veille et l'horizon n'était tacheté que par quelques stries floconneuses aussi blanches que la neige. Le soleil commençait d'agir sur le thermomètre, qui marquait 20 degrés.

La mer nous reçut avec faveur et une pointe de coquetterie qui se manifesta par la différence de coloration de ses eaux à l'entrée et la sortie du canal. De bleu saphir qu'elle était d'abord, elle prit une teinte d'émeraude dans sa seconde moitié; et le changement de couleur se fit à hauteur d'une ligne transversale si régulière qu'on l'aurait dite tracée au cordeau. Les hommes de lettres profitèrent de ce calme momentané pour se montrer Charybde et Scylla et évoquer

les terribles malheurs qui justifièrent l'association du nom de ces deux écueils. Tous les passagers allaient de bâbord à tribord admirer successivement les côtes découpées de la Calabre et de la Sicile. Les arêtes aiguës des montagnes de l'île, aux cimes neigeuses et dominées par la fumée de l'Etna, contrastaient avec les ondulations verdoyantes de l'Italie. Les deux villes opposées, Messine et Reggio, dont les maisons produisent à distance l'effet de grands dominos blancs régulièrement alignés, ont l'air d'une même cité coupée en deux par un large fleuve ; et de fait, Reggio est le faubourg européen de Messine et le quai qui relie la Sicile au continent.

Le 18, au réveil, les passagers s'abordent en escomptant le plaisir d'être le lendemain à Port-Saïd. On ne parle que de la prochaine escale, tant il est vrai que la traversée n'est qu'un moyen et l'atterrissage le vrai but.

C'est la première fois que nous n'apercevons pas un coin de terre, au lever du jour nouveau. Nous sommes en plein Océan; et nous voilà déjà au 33e degré de latitude nord, avec une température de 25 degrés. Les pardessus ont été abandonnés ; et le paquebot a pris sa toilette des pays chauds : une bâche au-dessus et autour du pont, contre la lumière et le soleil; une série de rangées de pankas, dans la salle à manger, en guise d'éventails.

J'ai passé une excellente après-midi sur le pont à entendre discourir entre eux des administrateurs et officiers de l'Indo-Chine. Ils ont parlé de la famille et de l'état social des Annamites.

Ces petits hommes sont, paraît-il, très intelligents, sobres par habitude et nécessité; sauf, en certains jours de fête où ils boivent de l'alcool de riz, à l'instar des Occidentaux.

Chaque famille a son chef qui est représenté par l'ancêtre mâle, lequel a un pouvoir discrétionnaire sur tous ses descendants.

Les mariages se font de bonne heure, entre seize et dix-huit ans, après entente des deux familles. La femme s'achète ou, pour être plus correct, s'échange contre des cadeaux. La première épouse prend le nom de femme légitime. Mais d'autres femmes peuvent suivre qui entrent dans la famille au titre de concubines « légales » et demeurent sous la dépendance de la légitime. Les enfants nés des

concubines passent sous l'autorité de la première femme. La langue annamite a deux mots pour exprimer la maternité : mère génitrice et mère directrice de famille.

L'Annamite ne s'embarrasse pas de religion : il ne croit ni à un Dieu créateur, ni à une récompense ou un châtiment *post mortem*. Les bonzes ou prêtres, qui se recrutent entre eux, sont sans action sur le peuple et n'ont édicté aucun office liturgique. Ils demeurent exclusivement attachés à la lecture de Confucius.

Les seules cérémonies à allures cultuelles ont lieu à l'occasion des événements de famille : mariage, naissance ou décès. Alors on se rassemble pour festoyer, chanter ou pleurer.

Il y a aussi, en août ou septembre, de grandes réunions populaires consacrées aux enfants et où l'on célèbre les joies de la famille.

Le culte des ancêtres remplace le culte divin. Toute maison a son autel sur lequel brûle le feu sacré et garni d'offrandes de riz, de bananes, d'oranges ou autres fruits. L'autel est entretenu par le chef de famille, qui fait appel à la protection des morts aux heures critiques de la vie.

Le rapprochement des familles annamites constitue le village dont l'administration est confiée à une assemblée de notables.

Ainsi, il apparaît que l'extrême Orient édifie la société sur le bloc familial; et nous pourrions lui emprunter sa formule en échange de nos produits de fabrication. N'en déplaise aux dames de l'Occident, le système social qui fait entrer dans la maison, les unes après les autres, les femmes que réclame la nature d'un mari, est plus moral que l'établissement d'un faux foyer en face du foyer légal. L'homme prend au moins ouvertement la responsabilité de ses charges et ne laisse pas à une mère d'occasion le soin exclusif d'élever un enfant né de son caprice.

C'est à se demander si nous sommes vraiment en progrès moral. En remontant au temps de Rama, conducteur des premiers Aryens dans l'Inde, on trouve le culte de la famille en tête du code de ce grand législateur.

Rien ne s'entreprenait alors sans que l'époux et l'épouse, unis dans un même sentiment, près du foyer purificateur, n'eussent invoqué le souvenir des ancêtres et sollicité leur assistance. Il n'y avait que quatre fêtes dans l'année; et l'une d'elles était consacrée à la joie de

la naissance des enfants, fruits de l'amour et garantie de l'entretien du feu sur l'autel familial.

19 octobre. — Il était trois heures du matin, lorsqu'un grand bruit de chaînons me réveilla. Je n'entendis plus le mouvement de l'hélice. L'*Ernest-Simon* glissait lentement et en silence. Nous devions être à Port-Saïd.

Quand le jour pointa, le paquebot était amarré à quelques mètres d'un long quai — quai François-Joseph — que bordent des maisons multicolores, construites sur un modèle à peu près uniforme.

A droite, au nord de Port-Saïd, à l'angle de la terre africaine, on aperçoit une statue en pied de de Lesseps qui semble faire, avec solennité, les honneurs de l'entrée du canal de Suez. Sous quel titre convient-il de saluer le grand Français? A-t-il été un ingénieur de génie, habile à triompher d'un état géologique contraire aux intérêts de la navigation; ou s'est-il montré plutôt un banquier persévérant qui a su attirer à lui les capitaux nécessaires au commencement, à la continuation et à la terminaison d'une œuvre longue et coûteuse? Il semblerait, sur place, et en face de l'étroite tranchée creusée dans les sables de l'isthme que le talent de l'ingénieur doive passer au second plan de l'entreprise. Le vrai mérite de de Lesseps est d'avoir inspiré à la finance une confiance suffisante pour que l'argent ne s'arrêtât pas de venir à lui, pendant quatorze ans. Cela suffit d'ailleurs à sa gloire.

Port-Saïd est une création française et un organe de fonction destiné d'abord à abriter, sous baraques, les directeurs, employés et ouvriers du canal, et qui est devenu progressivement un centre d'échanges commerciaux entre l'Égypte et le reste du monde. C'est un type de ville dessinée administrativement. Les rues s'y coupent à angle droit et sont plus larges qu'en Europe, mal défendues contre la lumière et la chaleur. Chaque maison cubique et composée de deux ou trois étages, avec de larges fenêtres qu'ombragent de petits auvents, est différenciée de sa voisine par une couleur que le caprice des habitants s'est ingénié à varier : rouge, verte, bleue ou jaune.

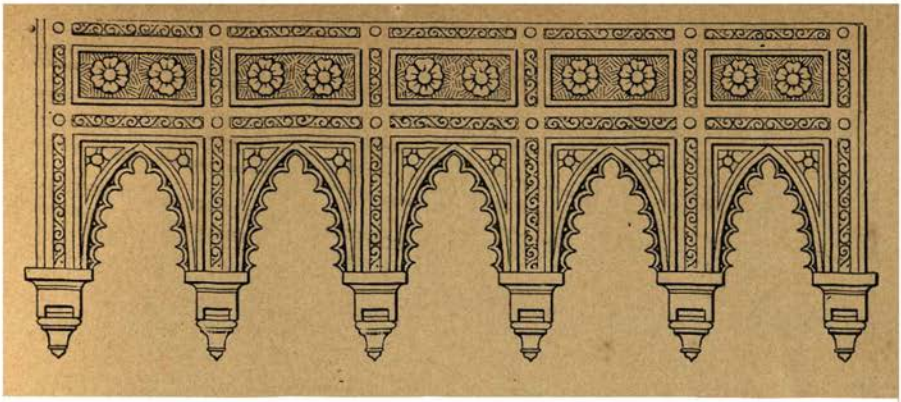
La principale rue de la ville, perpendiculaire au quai François-Joseph, est transformée en bazar, du fait qu'au rez-de-chaussée de toutes les maisons se trouve une boutique ouverte, dans laquelle on vend vêtements, cartes postales, chromos, bibelots, moulages en terre

cuite, etc., etc., etc. Les trottoirs regorgent d'Arabes, de Maltais, d'Italiens, entre qui on croit voir de temps à autre une figure de Français.

Le voyageur qui vient de France et met pied pour la première fois sur la terre d'Afrique trouve évidemment plaisir à se mêler à cette foule bigarrée; mais elle est plutôt désagréable à ceux qui connaissent les Arabes et leurs habitudes, car les sollicitations des marchands à visiter leurs boutiques laissent l'impression qu'on est tombé, comme un pauvre insecte, dans une fourmilière d'où l'on sortira à grand'peine sain et sauf.

Je ne suis resté à terre que le temps de faire ma provision de cartes postales et de goûter un café maure, qui est le nectar des cafés. Bien m'en a pris, d'ailleurs, car un orchestre était installé à tribord, à mon retour sur l'*Ernest-Simon*. Des hommes et des femmes chantaient en italien, avec accompagnement de guitare, nos chansons de France; et le cercle des auditeurs s'était fait compact autour d'eux. Je demeurai, comme les autres, attentif à ces airs populaires; et je sentis vibrer, en mon for intérieur, la petite corde patriotique que chacun porte en soi et qui se tend avec l'éloignement de la mère patrie.

Après le départ de l'orchestre, nous nous sommes tournés vers bâbord. Autre spectacle, d'un intérêt différent. Un navire passait, le *Sado-Maru,* qui portait à son arrière le pavillon japonais. Il était long, étroit, élancé, blanc, jeune et beau, et faisait route vers Marseille. Sa proue semblait mordre avec orgueil dans le monde européen... Qu'adviendra-t-il de ce nouveau croisement des forces orientales et occidentales? Celles-ci seront probablement obligées un jour de se coaliser contre celles-là.



DE PORT-SAÏD A ADEN

Le port de Port-Saïd est le vestibule du canal de Suez. Il représente un long couloir, allongé du nord au sud, qui s'ouvre d'un côté dans la Méditerranée et de l'autre dans le canal.

Le canal lui-même déçoit l'imagination. C'est un fossé d'eau sale, à travers une terre inféconde.

Sa rive orientale, désertique et sablonneuse, aussi plate que la surface de l'Océan. sans un monticule, ni même un arbre qui arrête le regard, a des tons rougeâtres de brique cuite. De temps à autre, quelques chameaux apparaissent, suivis d'un couple d'Arabes qui marchent d'un pas lent. Le temps ne compte pas pour ces voyageurs dont aucun point de repère ne jalonne la route.

Nous sommes passés devant un fort campement, tout près de la berge du canal. Les femmes, enveloppées dans une mante bleue, essayaient de voir sans être vues; les enfants tendaient la main à l'aumône; les chameaux indolents étiraient leurs membres épuisés par le jeûne; les hommes nous tournaient le dos ostensiblement. Misérable partie du genre humain, est-on tenté de penser. Est-ce bien vrai? Le réel bonheur me semble plutôt réservé à ces nomades, possesseurs de tout le désert, inséparables de leur famille et de leurs biens, qui vont droit devant eux, sans autre guide que le soleil, sans autre maître que leur volonté. Les parasites qui pullulent

dans leur burnous les blessent moins vivement que nous ne sentons nous-mêmes parfois les effets de l'arrogance administrative.

La rive occidentale du canal est un peu moins aride. C'est la même plaine sablonneuse et jaunâtre; mais on voit à l'horizon quelques têtes d'arbres verdoyantes, et, près de la berge, une ligne d'arbrisseaux dont le feuillage résiste à la sécheresse et au soleil. De plus, la rive est suivie par le chemin de fer Suez-Port-Saïd; et quelques constructions de pierre indiquent que des blancs ont pris racine là.

Enfin, le site n'est pas beau; et nous n'avons pas le dédommagement d'un ciel pur : il brouillasse et fait chaud.

Vers le soir, pourtant, l'aspect du canal s'est un peu modifié. De hautes dunes de sable sont amoncelées sur ses bords et il est devenu si étroit qu'on se demande comment le navire va pouvoir s'engager dans ce défilé, moitié moins large en apparence que le Rhône.

La manœuvre du bateau est la grande attraction de la traversée du canal de Suez. Il avance sans bruit, sans secousse de l'hélice, lentement, doucement, avec une propulsion de six nœuds à l'heure. On le voit pointer alternativement d'une rive à l'autre; et au moment où l'avant semble menacer la berge de tribord, un coup de barre le redresse vers bâbord, au bruit rythmé de la chaîne du gouvernail. La nuit, la proue progresse dans un cône de lumière que projette, sur les deux berges, le puissant réflecteur d'une source lumineuse placée à l'extrémité du mât de l'avant; et c'est une distraction d'assister au tourbillonnement des grands et petits oiseaux dans le cône lumineux.

Le passage du canal de Suez dure de dix à douze heures, suivant qu'on stationne plus ou moins longtemps à l'un ou l'autre refuge, dans l'attente de la libération du bout du canal où l'on veut soi-même s'engager.

Quelle habitude et quelle habileté sont nécessaires à un homme pour maintenir constamment, au milieu de cet étroit fossé, un paquebot qui mesure 150 ou 170 mètres de longueur et qu'un coup de barre malheureux peut endommager dans son avant, sa quille ou ses hélices!

Il est vrai que la tâche en est remise à un pilote dont c'est l'unique occupation de transiter les navires d'un bout à l'autre du canal. Le métier a ses avantages, m'a dit le commandant de l'*Ernest-Simon*, et rapporte de deux côtés à la fois. L'administration de Port-Saïd compte le pilote parmi ses fonctionnaires et celui-ci figure

parmi les gratifiés de la Compagnie des Messageries Maritimes, qui redoute le sabotage de son bateau.

Le canal de Suez ne sert pas seulement de trait d'union entre la Méditerranée et la mer Rouge : il se présente aussi comme l'une des étapes principales de la route Europe-Asie. Le corps et l'esprit des voyageurs s'y reposent des assauts antérieurs de la mer; les toilettes gaies de l'Orient remplacent les sombres vêtements des pays froids; les langues se délient; les sentiments se font jour; les intimités ébauchées dans de courtes entrevues sur le pont ou à la salle à manger s'affirment et se resserrent. De Port-Saïd à Suez, c'est une transformation complète de la vie à bord.

20 octobre. — Nous nous sommes réveillés, ce jour-là, dans le golfe de Suez, l'escale de la ville du même nom s'étant faite pendant la nuit.

Le soleil est apparu avec une splendeur nouvelle, au milieu d'un ciel qu'aucun nuage n'obscurcissait, au-dessus d'une mer d'azur légèrement moutonneuse.

Le cœur entra aussitôt en harmonie avec la belle humeur de la nature; et le pont du bateau se garnit de tous les passagers avides d'air pur et de beaux spectacles.

Les côtes d'Arabie sont perçues à l'horizon, plus accidentées que la veille, et mamelonnées de quelques collines brûlées par le soleil.

Les gens à longue vue prétendent reconnaître là-bas, à l'orient, la fontaine qui abreuva Moïse et son peuple. Je n'ai pas personnellement cet avantage; et ce que je vois n'a qu'un nom : le désert. Et ce sera ainsi tout le long du jour : une terre plate, rougeâtre, avec de temps à autre de petits monts granitiques à arêtes tranchantes ou à pic aiguisé. Le sol est si rouge en certains endroits que ce doit être sa coloration qui a fait donner à la mer son nom géographique.

Ne croyez pas que ce pays de soleil ait de vastes horizons et laisse à l'œil une portée infinie. L'atmosphère y est chargée d'une buée légère qui estompe les lointains et se condense parfois autour du bateau en nuages assez épais. On la sent d'ailleurs, avant de la voir, à l'état permanent d'humidité de la peau.

Vers le soir de ce jour, un peu avant le dîner, la société des « premières », composée d'un grand nombre de personnes de bonne compagnie, projeta de donner une petite fête à bord. Excellente occasion

d'assister à une joute de coquetterie, et de faire plus ample connaissance avec la gent féminine de l'*Ernest-Simon;* car le masque moral tombe aussi facilement après un bal que le fard du visage. Mais le projet n'aboutit pas. Mme X*** avait été invitée trop tard et Mme Y*** n'était pas placée à sa convenance. J'en fus quitte pour rentrer dans ma cabine, en me disant que l'avènement du féminisme serait la fin du régime parlementaire.

21 octobre. — En pleine mer Rouge. Plus de terre ni à l'orient, ni à l'occident. De l'eau bleue autour de nous; un ciel d'azur sans tache : c'est à se croire dans la Méditerranée. Mais le thermomètre est à 35 degrés et l'atmosphère saturée de vapeurs que l'éventail ne dissipe pas. Le corps transpire comme un alcarraza.

Finies les conversations animées. On parle à peine; ou, si l'on cause, c'est pour se plaindre de la chaleur. Plus de va-et-vient sur le pont. Toutes les chaises longues sont occupées : les femmes s'éventent, à côté de leur ouvrage interrompu; les hommes s'épongent en face du livre de lecture fermé.

D'où naîtra donc l'événement qui détournera l'attention du mal étouffant qui nous oppresse?

Tiens! Le voici : une, deux, trois, vingt hirondelles viennent de s'abattre sur les traverses des tentes du pont du bateau. Elles sont à bout d'haleine, essoufflées, battant du flanc et les paupières closes. Quelques-unes se laissent saisir à la main ou prennent appui sur le doigt des passagers, en buvant la goutte d'eau vivifiante. Faut-il que l'épuisement soit grand chez ces reines du plein air, pour qu'elles acceptent ainsi la captivité et son aumône!

D'où arrivait et où allait ce vol d'hirondelles, arrière-garde probable d'une troupe compacte, épuisées par la fatigue et incapables d'aboutir à la terre voisine? On ne pouvait se le demander sans songer à la parabole de l'Évangile que l'oiseau est assuré de trouver son grain sans qu'il ait pris souci de le semer. Pourquoi l'hirondelle doit-elle aller chercher ce grain loin du nid de sa naissance et au prix d'un danger de mort? Pourquoi l'oiseau n'aurait-il pas vécu sur sa terre d'origine, si la nature avait eu la prévoyance que l'Évangile lui attribue? Apprenez-nous donc, à votre tour, savants du jour, la raison de ce périodique exode meurtrier?

En attendant votre réponse, il faut que je dise l'admirable fin du jour à laquelle nous avons assisté, le 21 octobre, à hauteur des côtes d'Abyssinie. Je gagerais que pas un passager n'a omis d'en parler dans sa lettre du soir.

Le ciel demeurait pur et une bande nuageuse, parallèle à la terre, barrait le couchant du nord au sud. C'était aux environs de six heures. Le soleil avait projeté sa dernière gerbe éblouissante et venait de plonger dans l'occident. Soudain, le firmament accentua son azur; et la route crépusculaire s'emplit d'une lumière blanche, un peu pâle d'abord, et si brillante ensuite qu'on l'eût dite argentée. Le tableau ne dura que quelques minutes; et à la nappe d'argent, succédèrent des tons fauves qui prirent graduellement une couleur jaune étincelante. On aurait cru qu'une coulée d'or irradiait de l'occident. Bravo! Soleil, bravo! Ce n'était pourtant pas ta dernière explosion. De même que les rayons d'argent s'étaient mués en rayons d'or, de même ceux-ci firent place à une teinte rose et rouge qui empourpra l'horizon. Il sembla qu'un grand voile, majestueux comme un manteau royal, se traînait dans le sillage du couchant; et quand le voile fut tombé à son tour, le cercle encore éclairé de l'atmosphère s'emplit d'une couleur verte épaisse qui figura la dernière fusion des rayons du soleil et de l'azur du ciel. C'est alors que le petit nuage de l'occident forma un anneau d'argent au-dessus de la crête d'un îlot de la mer Rouge émergé, comme à dessein, pour compléter la beauté du spectacle. Puis la nuit se fit lentement et le cortège des étoiles se dévoila.

Je n'oublierai jamais ce coucher de soleil, pas plus que je n'oublie un certain lever du jour de décembre 1904, au pied des pyramides de Gizeh. J'étais alors devant le Sphynx D'un coup, le soleil bondit au-dessus de l'horizon, comme un globe de feu immense. Il inonda le ciel de sa lumière et tout se dressa sur terre incontinent dans sa forme et sa couleur. Ma chair trembla devant cette puissance de l'éternel Ammon; et les yeux mêmes du Sphynx parurent cligner leurs paupières.

22 octobre. — Et la chaleur de continuer; et avec elle, la sudation et l'anéantissement.

Adieu, poudre de riz et frisons des coquettes. Le front et les joues

ruissellent d'humidité; et les cheveux sont plaqués aux tempes.

La mer n'a plus la force de s'agiter : son flot s'est changé en une nappe « d'huile ». Elle ne se ride plus au souffle du vent et ne clapote pas autour du paquebot. Sa surface est lisse comme un miroir, cohérente comme une masse grasse. *L'Ernest-Simon* glisse sur elle sans bruit, en provoquant, à son passage, de chaque côté de ses flancs, des plissements obliques qui figurent les nageoires d'un énorme poisson.

23 octobre. — Une brise fraîche s'est levée qui assèche la peau, détend les nerfs, rend l'air respirable.

On se sent soulagé; car on doit tout craindre de cette mer homicide qui fait une ou deux victimes par jour, au temps du kramsin égyptien.

Femmes et hommes, languissants, restent encore cloués sur leurs chaises; et les minois les plus frais au départ n'arrivent pas à masquer leur nouvelle teinte citronnée.

D'ailleurs, plus nous allons, plus l'hygiène individuelle est sacrifiée. Les gens se couchent et se lèvent tard; et c'est à peine si nous sommes une dizaine sur le pont — neuf Anglais et un Français — à l'heure où l'air n'est pas encore brûlé par le soleil.

Enfin! voici Moka avec ses maisons blanches et carrées, ses trois hauts minarets; enfin, voici des montagnes noires aux arêtes vives; enfin, voici Périm, affût de canon immense au service des intérêts de l'Angleterre; enfin, voici Aden; et la mer Rouge est passée.

24 octobre. — Aden! Un monde nouveau, où n'existe à peu près rien de ce qui fait le décor journalier de notre vie et où se rencontrent des choses que ne soupçonne pas un Européen cantonné dans son village. D'abord une rade immense capable d'abriter la flotte de l'univers; et, immédiatement, au ras du quai, des montagnes géantes, prismatiques, noires, lisses, tranchantes comme des silex, sans un arbre ni une mousse et qui servent de refuges exclusifs à des carnassiers ailés, pourvoyeurs providentiels de la voirie indigène.

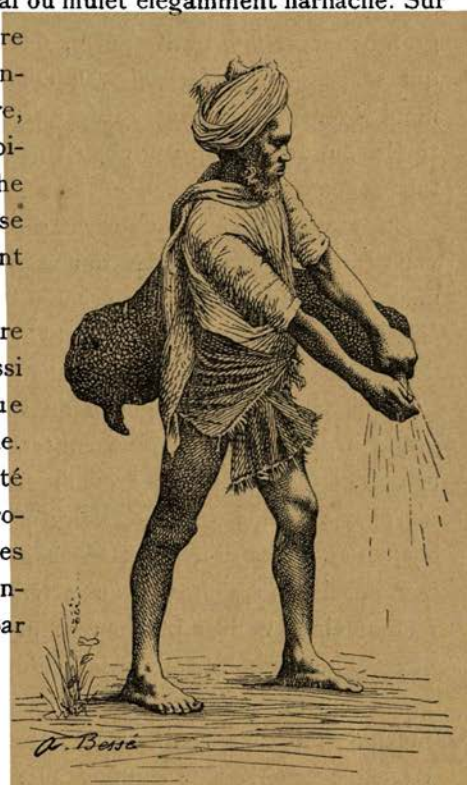
Dès l'aube, notre *Ernest-Simon* est assiégé par les natifs qui se chargent du transport des voyageurs à terre et mettent sous nos yeux les produits du pays : corail, plumes d'autruches, pierreries et bananes. Cette gent humaine, montée sur des barques éclatantes de

rouge, de vert et de bleu, est un ramassis de blancs d'Arabie et de noirs d'Afrique : encore les blancs ne le sont-ils que par les traits du visage et se rapprochent-ils des autres par la couleur des téguments. Les noirs appartiennent aux types primitifs de la race par les cheveux frisés, le crâne fuyant, la lèvre courte, les dents jaunes et irrégulières. Ils possèdent pour vêtements un turban et quelques loques autour du bassin; et ils donnent de la voix comme une meute.

Le débarcadère d'Aden est situé entre les deux villes indigène et anglaise qui n'ont pas plus de rapports entre elles que les communs et le salon d'une maison particulière.

C'est évidemment du côté de la ville indigène qu'est le seul intérêt de la visite à terre. Toutes les voitures, réservées aux touristes, sont établies d'après le même modèle : une petite caisse sur quatre roues et à capote, avec deux sièges en travers qui se font vis-à-vis, des brancards droits et un cheval ou mulet élégamment harnaché. Sur le siège, un noir prêt à vous dire des sottises que vous ne comprendrez pas; et, à côté de la voiture, un indigène qui porte sur la poitrine une grande plaque blanche et, à la main, une volumineuse matraque par quoi il maintient l'ordre au nom de l'Angletere.

La route que nous a fait suivre le cocher est aussi large et aussi convenablement entretenue qu'une allée du bois de Boulogne. On a associé, pour la continuité de son arrosage, le système européen du tonneau monté sur roues à la pratique indigène qui consiste à faire répandre à terre par un homme le contenu d'une peau de bouc. C'est un art d'arroseur de décrire en marchant des mouvements de rotation du corps assez régu-



UN ARROSEUR PUBLIC EN PAYS TROPICAL

liers pour que les demi-cercles d'irrigation restent régulièrement parallèles.

Nous faisons halte un instant devant un camp sous baraques de cipayes, très propre et bien ordonné. Les bâtiments à étages sont garnis sur leur pourtour de larges vérandas qui projettent de l'ombre dans l'intérieur des chambres. Les soldats portent une blouse kaki et une coiffure si haute qu'on la dirait copiée sur nos chapeaux de cérémonie. Ils ont manœuvré devant nous; et j'ai eu l'occasion de revoir à Aden ce qu'on ne verra plus en France, le très élégant mouvement de présentation des armes.

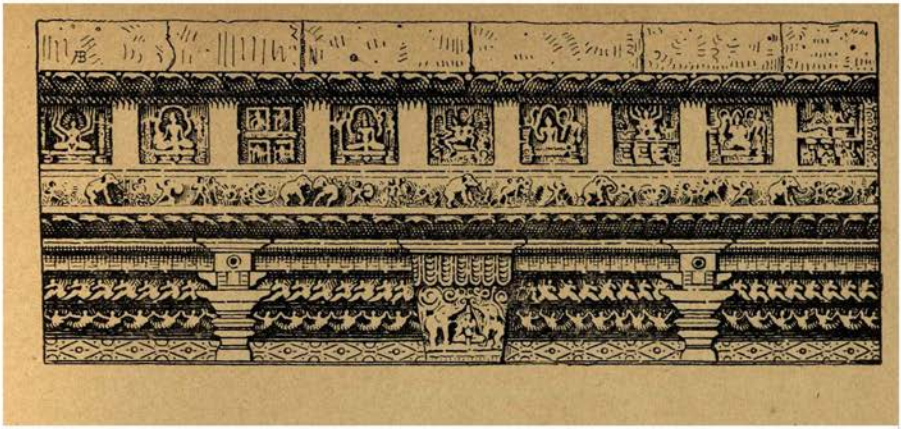
Le village indigène, qui est à côté du camp, a dû être tracé par les Anglais : les rues s'y coupent à angle droit et ont une largeur et une régularité que les originaires du pays n'auraient jamais conçues ni réalisées. Mais chaque maison a gardé les caractères locaux : les demeures particulières sont fermées en avant par un grand mur et une petite porte, de façon que personne ne voie ce qui se passe à l'intérieur Au contraire les boutiques sont largement éventrées et exposent, aux appétits des passants, la fortune totale du propriétaire : chaussures, éventails, étoffes, verroteries, tabac, etc.

C'est aux fameuses citernes d'Aden que nous avons abouti : vous les connaissez peut-être sans les avoir vues, tant leur renommée est grande. Elles comprennent une série de cuves en ciment échelonnées sur la pente d'un ravin depuis le faîte jusqu'à la base de la montagne, si bien qu'aucune goutte d'eau ne peut leur échapper qui tombe sur le glacis de la roche granitique. L'œuvre, de grand aspect, est fort bien conservée et de belle venue. Personne ne sait, je crois, qui en a eu l'idée première; et ce pourrait bien n'être que le bon sens populaire à qui l'on doit tant de choses raisonnables. Elles étaient si sèches, à notre passage, qu'on eût dit que jamais une goutte d'eau n'avait mouillé leurs parois; et elles restent ainsi vraisemblablement jusqu'au jour providentiel où un effroyable orage entr'ouvre les cataractes du ciel.

Nous avons croisé, à notre retour au port, un convoi de chameaux paraissant venir de loin. Les premiers portaient sur le dos de longues gerbes de canne à sucre et les autres étaient attelés à de hautes charrettes chargées de la même plante. L'allure de la

théorie était si lente que c'est à peine si on la voyait progresser. Animaux et conducteurs ménageaient des forces que la chaleur était prête à épuiser.

Chaque latitude a sa formule : en Angleterre, on galope pour gagner du temps ; à Aden, on se traîne pour arriver au but.



D'ADEN A COLOMBO

25 octobre. — Océan Indien.

Lat. nord : 12° 05.

Long. est : 48° 23.

Temp. : 28°.

Le *great event* du jour — on apprend l'anglais à voyager sur un paquebot qui se dirige vers une possession anglaise — est notre passage, à deux heures de l'après-midi, devant le cap Gardafui.

Ce n'est pas un cap sans histoire; et la sienne est même plus longue que ne l'indiquent les annales écrites; car les morts ne parlent pas. C'est l'ennemi redouté des navigateurs. Il n'a d'égal sur le globe que le cap des Tempêtes; et les preuves de sa terrifiante destinée sont étalées sous nos yeux.

Deux paquebots, démâtés, gisent sur le flanc, près de sa pointe, au pied d'un rocher. Ils n'ont pas encore été complètement dépecés par les Somalis voisins, pour qui les catastrophes maritimes sont des fortunes escomptées.

Le malheur de Gardafui est de se trouver en éperon sur la route du vent. Quand celui-ci monte directement du sud en tempête et qu'il est arrêté tout à coup par le cap africain, il rugit et brise dans la fureur de ses tourbillons ce qui passe à sa portée. Aussi faut-il

voir le soin avec lequel les navigateurs s'éloignent du cap redouté, même dans les temps de mer calme.

26 octobre. — L'océan Indien ! Immense, sans fin, et que l'illusion me fait trouver plus vaste que la mer Rouge ou la Méditerranée. Il n'a pas la teinte bleutée que la poésie a attribuée aux océans ; et la vue de sa mystérieuse profondeur est fermée par la couleur verdâtre de sa surface. Mais il est calme et sa nappe largement étalée. Aussi une partie de son peuple vient-il s'ébattre autour de nous et nous montrer ce qu'était la faune, avant que nous fussions nés.

Les poissons volants bondissent dans l'air, décrivent un arc de cercle et s'enfoncent apeurés dans la nappe liquide.

Des troupes de marsouins convergent autour de nous, en quête d'une proie accidentelle. Ils sautent, disparaissent, reviennent et replongent ensemble ou isolément.

Les cachalots majestueux se tiennent à l'horizon, et projettent de temps à autre une immense gerbe d'eau qui semble jaillir d'un volcan.

Ces divers spectacles agrémentent la route; et quand la mer est belle, comme aujourd'hui, on reconnaît que le bateau est le moyen de transport le plus agréable, pourvu qu'il ait fort tonnage et société variée.

On vit à bord comme dans sa ville. On y a maison en propre ou en partage, cercle, restaurant, salon où l'on cause, boulevard où l'on se promène et qui est le pourtour du bateau, amis avec qui on échange des impressions et femmes assez coquettes pour prêter l'oreille à un compliment.

Notre société s'était lotie en moins d'une semaine, suivant les goûts et les nationalités individuels, sans que l'âge ait semblé avoir d'influence sur les groupements; car on voyait des jeunes femmes en compagnie de vieux messieurs et quelques jeunes garçons en flirt régulier avec leurs grandes aînées.

Une partie des passagers s'était exclue en quelque sorte du reste des voyageurs et restait cimentée par l'amour du bridge : ni la fraîcheur ni la chaleur ne pouvaient les séparer : il fallait l'extinction de la lumière pour les dissocier.

Une petite cohorte de jeunes officiers, aux moustaches retroussées, provoquait l'admiration du bord. Beaux discoureurs, plus imaginatifs que véridiques, enthousiastes de leurs prochaines campagnes, ils s'en

allaient aux Indes pour des chasses aux tigres. Leurs poches étaient bourrées de lettres de recommandation et leurs malles de fusils. Ils contaient à tout venant leurs exploits futurs dans la jungle; et les femmes frissonnaient aux récits de leurs dangers certains. Avec cela, aussi galants qu'intrépides nemrods : pourquoi auraient-ils eu des réserves à l'égard des femmes, puisque les tigres ne leur faisaient pas peur?

Un salon de modes se trouvait à l'avant du bateau. On y changeait de toilette, comme les caméléons de couleur. Nos officiers se faisaient honneur d'en être les familiers; mais les mères avisées en avaient interdit l'accès à leurs filles ou à leurs fils.

Il y avait, de temps à autre, sur notre *Ernest-Simon* des réunions académiques où les hommes sérieux apportaient leur opinion sur les choses de l'Extrême-Orient. Nos administrateurs étaient parfois mis à mal et on leur reprochait de venir à leur poste sans rien savoir de l'objet de leurs fonctions et de partir avant d'avoir justifié leur venue. Mais c'était surtout de sa propre expérience que chacun se plaisait à causer. Tout le monde semblait avoir beaucoup vu et enclin à beaucoup voir. Les histoires les plus intéressantes étaient rapportées sur la Chine, le Tonkin, le Siam, le Cambodge, le Japon, voire les îles de la Sonde; mais personne, vous entendez bien : personne, sauf un médecin colonial, ne connaissait l'Inde, encore que quelques-uns des passagers eussent traversé vingt fois l'océan Indien. J'en demeurais stupéfait, moi qui rêvais d'un voyage dans l'Inde depuis mon enfance; et j'éprouve moins de scrupule à mettre ces pages au jour, depuis que je suis assuré que l'Inde est ignorée de ceux qui fréquentent ses océans.

Le club anglais qui s'était formé à bord, dès le lendemain de notre départ de Marseille, a été d'une correction exemplaire. Composé de personnes discrètes, réservées et courtoises, il s'assemblait matin, après-midi et soir, au salon ou sur le pont. Les conversations s'y tenaient à voix basse; les gentlemen fumaient et les ladies ou misses tapissaient, brodaient ou lisaient. Le commandant du paquebot, qui faisait depuis dix ans la route de l'Extrême-Orient, se louait de l'esprit de discipline des Anglais et n'avait pas le souvenir qu'une observation ait jamais dû leur être adressée. Il était moins tendre, avouons-le, à l'égard des Français trop souvent autoritaires, insubordonnés, réclameurs et contempteurs des règlements.

Témoin les deux faits suivants que le commandant m'a contés et qui ressemblent à des leçons de choses.

La reine Victoria, impératrice des Indes, voulant offrir deux chiens à Ménélick, roi d'Abyssinie, demanda à une compagnie maritime anglaise de les prendre à son bord. Ladite compagnie exposa respectueusement à Sa Majesté que ses règlements lui interdisaient le transport des chiens, mais qu'elle était prête à passer outre, si telle était la volonté royale. La reine Victoria protesta de son respect des règlements et confia les chiens à une compagnie française qui n'avait pas les mêmes exigences statutaires.

A quelque temps de là, le premier des fonctionnaires français de l'Indo-Chine prend passage sur le même paquebot et amène avec lui, sans prévenir personne, deux gros chiens qu'il installe dans sa cabine. Le commissaire du bord a beau l'avertir que les règlements exigent que les chiens soient envoyés au chenil; le fonctionnaire ne veut rien entendre et déclare qu'il gardera ses chiens avec lui, parce que telle est sa volonté. Le commissaire se soumet, en sa qualité d'agent d'une compagnie maritime subventionnée par l'État. Mais en cours de route, les chiens de vagabonder sur le pont et d'aller flairer les passagers. Plaintes répétées de ceux-ci au commandant du bord qui n'en peut mais. Alors, un Anglais qui avait payé sa place, autant, sinon plus que le fonctionnaire français, lui fit savoir qu'il jetterait à l'eau le premier de ses chiens qui l'incommoderait; et ainsi fut fait.

27 octobre. — Nous avons eu aujourd'hui une preuve nouvelle que si l'heure présente est à l'homme, la suivante est aux dieux.

Sous un ciel resplendissant d'étoiles, dont quelques-unes ne brillent que pour les latitudes voisines de l'équateur (1), et en face d'une voie lactée scintillante comme un collier de diamant, les habitués de l'océan Indien nous avaient prédit une traversée jusqu'à Ceylan aussi fraîche et calme qu'en cette soirée du 26 octobre. La mousson N.-E. était terminée; et pas un autre vent n'était possible que la brise rafraîchissante du S.-O.

Hélas! Au milieu de la nuit, un vent s'élève du N.-O.; la mer grossit et le bateau commence de rouler.

(1) Telle la Croix-du-Sud.

On ne s'inquiète pas d'abord, par confiance dans la parole des astronomes du bord!

Mais, au réveil du 27 octobre, il faut déchanter : nous voguons en pleine tempête. Le ciel est noir; l'horizon fermé par un épais brouillard; le vent déchaîné en rafales; la mer houleuse, chargée de lames immenses qui chevauchent en désordre et viennent se briser furieusement sur les flancs du paquebot. Celui-ci s'élève, plonge, se couche, semble céder pour mieux résister.

Ciel et mer se confondent. De la vague déchaînée montent des colonnes d'écume qui se transforment en nuages noirs planant lourdement au-dessus de l'Océan. Le nuage à son tour se résout en eau et revient à la mer d'où il est parti : véritable pénétration des deux éléments qui nous menace de sa durée infinie.

Les éclairs se succèdent, rouges, bleus, courts, longs, en zigzags, à hauteur des mâts et presque au ras de la vague; le tonnerre roule, gronde, crépite et couvre de sa rage l'infernal bruit des eaux.

Que sera la minute prochaine?

Vers quatre heures du soir, l'obscurité devint complète : l'*Ernest-Simon* allume ses feux, fait jouer la sirène. Nous sommes entrés dans le nuage noir; et c'est maintenant contre nous que l'éclair va exercer ses caprices; la chaleur est étouffante; le bateau désemparé; il bondit sur la lame et retombe dans le gouffre avec fracas. Les entraves de nos chaises se sont brisées; le séjour sur le pont n'est plus possible sans danger d'être jeté à la mer.

Quelle nuit! Agité sur la couchette, étourdi par le vent, écœuré par le roulis, angoissé par les commandements impératifs des officiers anxieux, les heures nous étaient plus lourdes qu'en face du spectacle de la folie de la nature.

Cependant, un enfant naissait à bord, heureusement reçu par son père, médecin des colonies en route pour Saïgon. Puisse ce fils de la tempête avoir payé, au premier jour de sa vie, sa part entière à l'adversité!

28 octobre. — L'atmosphère s'est purifiée; le ciel bleu apparaît par endroits; les vagues écumantes se sont apaisées; mais la surface de la mer ondule comme une étoffe froissée, et le paquebot progresse par monts et par vaux.

On fait cercle autour du commandant, à sa descente de la passerelle où il est demeuré la nuit entière; et on l'interroge sur la raison de la tourmente de la veille.

« C'est un cyclone, nous dit-il, qui a dû avoir son centre au nord de la mer d'Oman; et je ne sais ce que nous serions devenus si nous avions fait route plus au nord et nous étions dirigés vers Bombay au lieu d'aller à Colombo ».

Ces quelques mots suffirent à nous réconforter. Nous sentîmes même en nous une certaine joie d'avoir échappé à un mal pire que celui que nous avions éprouvé.

29 octobre. — A midi le point marquait :

Lat. nord : 8° 14.

Long. est : 70° 39.

331 milles parcourus en vingt-quatre heures.

413 milles restant à parcourir jusqu'à Colombo.

J'ai suivi tout le jour l'*Ernest-Simon* dans son jeu contre les flots saccadés; et il n'a cessé de se dérober avec honneur aux coups de l'Océan. Souple et expérimenté, il a oscillé sur ses flancs, s'est dressé sur l'arrière ou a descendu à pic le versant des lames montagneuses, en pleine possession de ses feux, maître de son hélice, soumis au gouvernail; et, si la mer a cru devoir s'abandonner à la colère, lui, l'infime par rapport à la masse liquide, a gardé sa volonté réfléchie et tendu incessamment, malgré les obstacles, vers le but pour lequel nous nous étions confiés à lui. Ni les vents ni les vagues ne l'ont fait dévier de sa voie; et le sextant l'a trouvé à midi exactement sur le chemin que la boussole lui avait tracé.

Mais quelle danse de toutes choses dans les flancs de ce vainqueur de l'Océan! Nos effets se balancent aux portemanteaux en pendules affolés; les valises circulent dans les cabines; les chaises longues arrachent leurs amarres; la verrerie échappe à ses entraves; et le personnel, soumis à des obligations de déplacement, marche incliné à 45 degrés pour se maintenir dans la verticale. Les muscles finissent par gémir. Malgré cela, la gaieté revient à bord; et on danserait volontiers, si l'on pouvait rester assis au piano.

30 octobre. — Dernier jour de la traversée. Le ciel est encore brouillé et la mer ondoyante. Tous ses habitants se sont enfoncés

dans sa nappe paisible, et on ne voit plus ni poissons volants, ni marsouins, ni cachalots. Le bateau se couche alternativement sur bâbord et tribord et les mâts paraissent effleurer la vague. Cependant les jambes, l'esprit et l'estomac des passagers se sont accoutumés à ce balancement rythmé et pas une place de la salle à manger n'était vide à l'heure du déjeuner.

A midi, nous sommes passés devant une île d'une couleur verte criarde, à peine émergée de l'Océan et indiquée surtout par un phare si haut que l'œil en était choqué. C'était une des Maldives, curieuse surtout par sa genèse, puisque vous savez que son squelette géologique est constitué par un amas madréporique. Combien de temps a-t-il fallu aux polypes coraillaires pour s'élever du fond à la surface de la mer? D'où est venue la première graine qui a engendré la jungle? Quels hommes ont eu le courage de vivre là pour y planter un phare géant?

Les premiers moments de l'après-midi ont été consacrés aux échanges d'adieux entre les passagers en route pour l'Extrême-Orient et ceux à destination de Colombo. Trois semaines à bord d'un bateau, des causeries prolongées, le partage des mauvais jours, l'éloignement de la terre natale engendrent des sympathies réciproques qu'on verrait avec plaisir se prolonger et que le débarquement menace de laisser sans lendemain; et les souhaits de bonne santé, que nous avons l'habitude de nous adresser en nous quittant, ne sont nulle part aussi justifiés que sous les latitudes tropicales où le climat est à lui seul un danger pour tout Européen.

Je garde un souvenir précieux de l'aménité et du savoir de quelques passagers; et ce souvenir ne persistera pas moins en moi que celui de mes meilleures journées dans l'Inde.

Il n'est pas jusqu'aux modestes serviteurs du bord, garçons de salles et de cabines, compatissants aux malaises de la traversée et empressés à prévenir les désirs de chacun, qu'il ne soit agréable de remercier une dernière fois avant la descente à terre. Je m'étais enquis auprès d'eux des conditions de leur installation à bord; et ils m'avaient engagé à descendre dans l'espace du paquebot qui leur est réservé, afin de voir la manière dont la Compagnie les traite, malgré leurs fréquentes réclamations. Je suis allé leur rendre visite à domicile, mais suis remonté aussitôt que descendu. Leur chambre est

située à fond de cale, au bout d'un escalier étroit, sans air ni lumière, et surchauffée par les machines à vapeur voisines. C'est plutôt une étuve qu'une habitation humaine. Ils sont là une douzaine, nus ou presque nus, qui viennent manger et dormir. Deux des leurs, malades depuis le matin, gisaient sur une couchette. L'âme se soulève devant ce tableau de misère.

Je n'écris pas ces lignes avec un mauvais sentiment; mais je ne puis m'empêcher de rapprocher les procédés de la Compagnie à mon égard (voir p. 1) de ceux qu'elle emploie vis-à-vis de son personnel subalterne. Elle a plus d'exigences pour autrui que de scrupules de ses devoirs. Aux passagers, elle mesure l'espace; à ses petits serviteurs, elle supprime l'air; et pourtant elle demande que ceux-ci soient jeunes, honnêtes, de belle tenue et portent des gants blancs à la salle à manger. Évidemment l'équilibre entre le capital et le travail n'est pas encore établi.

A quatre heures du soir, la terre de Ceylan commença d'apparaître, comme une ligne verdoyante, au-dessous d'un nuage blanc; et on vit surgir progressivement un phare, des mâts de bateaux, un clocher chrétien. Les maisons de Colombo émergèrent à leur tour et la jetée se distingua.

Quelle lutte entre la mer et l'œuvre humaine! Les vagues, irritées par le mauvais temps antérieur, venaient se briser avec fureur contre la muraille de pierre. La lame se redressait jusqu'à hauteur des mâts et s'épanouissait dans l'air en une gerbe immense. J'avais été prévenu de l'agitation de l'Océan sur la côte cinghalaise, mais le spectacle dépassa mon attente. Ce n'était autour du port qu'assaut de lames, bondissement des flots, poussière d'eau et mascarets en réduction.

Ce fut dans un majestueux roulis que l'*Ernest-Simon* franchit la passe de Colombo, un peu avant le coucher du soleil.

Le port principal de Ceylan est de création artificielle. Une longue jetée, à deux ouvertures, s'étend en avant de la côte occidentale de l'île et prolonge vers le nord une petite langue de terre formant angle droit avec le bord de la côte. C'est l'asile momentané des vaisseaux reliant l'Asie à l'Afrique ou à l'Europe et en instance de réfection de leur approvisionnement de charbon. Ces représentants

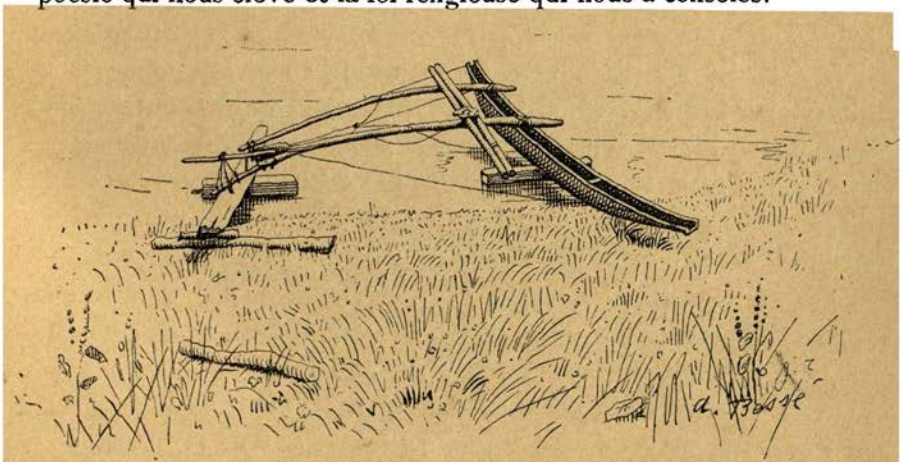
de toutes les nationalités sont rangés en lignes parallèles et à distances égales, dans un ordre qui fait bien augurer de l'autorité des maîtres du lieu.

Pendant que le paquebot tend vers sa bouée d'amarrage, les passagers appuyés sur la rampe du pont suivent avec intérêt les exercices d'une bande de négrillons, montés par équipes de deux ou de trois sur des troncs évidés de cocotiers, avec, en mains, une lame du même bois pour nageoire. Ils filent sur l'eau comme des poissons et poussent des cris comme des sauvages. Leur métier consiste à aller chercher au fond de la mer la pièce blanche qu'on veut bien y jeter. Ils plongent en même temps que celle-ci et la ramènent en un clin d'œil. La voilà au bout de leurs doigts; et, tout de suite dans la bouche, car la bouche est le seul porte-monnaie possible de ces amphibies qui ont pour unique vêtement un peu moins qu'un caleçon de bain.

Il a fallu près d'une heure avant que le paquebot stoppât. Aussitôt ses portes s'ouvrirent et une nuée d'indigènes nous envahit.

Nous étions aux pays des noirs!

Salut à vous, ancêtres de la race blanche qui n'a pas suffisamment gardé le respect de votre parenté! Nous sommes pourtant de votre famille, et c'est de vous que nous sommes nés. Le premier de notre genre fut animé par votre soleil; les rayons froids du nôtre eussent arrêté son développement. C'est de votre ciel que nous tenons la poésie qui nous élève et la foi religieuse qui nous a consolés.



UN OUTRIGGER DE COLOMBO

J'ai été conduit à terre dans une barque large et solide, menée à l'aviron par deux puissants rameurs; et, si je le dis, c'est pour ne pas laisser croire, ainsi qu'on l'a écrit, qu'on ne trouve à Colombo que des « outriggers ». Ce moyen de transport maritime existe en effet, mais à l'usage exclusif des pêcheurs et surtout des gens qui n'ont pas crainte de mouiller leurs vêtements. Il se compose d'une pirogue de 3 mètres de long sur 80 centimètres de large, surmontée d'un grand balancier transversal qui lui sert de planche de salut. Ledit bateau fait partie des curiosités locales; et, après l'avoir vu, ce serait mal préluder à un voyage dans l'Inde que d'y confier sa fortune.

L'entrée dans le Grand Hôtel Oriental de Colombo, à huit heures du soir, au sortir de l'*Ernest-Simon*, a été pour moi un coup de théâtre.

Après avoir monté quelques marches, je me suis trouvé dans un promenoir circulaire encadrant une salle à manger immense dont les baies cintrées s'ouvraient sur le hall.

La lumière électrique jaillissait de toute part : des murs, du plafond, du dessus des meubles.

On dînait.

Des rangées de petites tables, couvertes de nappes blanches et ornées de fleurs éclatantes, étaient entourées de convives en toilette de soirée : les hommes avec l'habit noir, les femmes en robes claires, décolletées et parées de diamants.

Un orchestre invisible couvrait le bruit des conversations de ses notes adoucies.

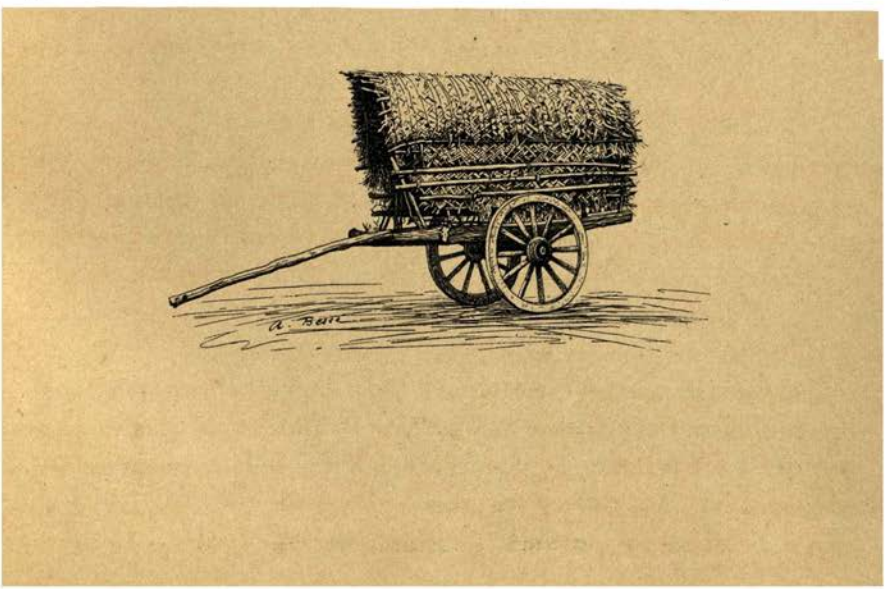
Je suis allé m'asseoir dans un angle du hall pour avoir une vue d'ensemble du spectacle qui terminait si agréablement le dernier jour de la traversée; et j'ai pris ma modeste part au débordement du bien-être. Assis dans un de ces fauteils indous dont les bras servent d'appui aux jambes, j'ai aspiré lentement, goutte à goutte, avec un chalumeau, une liqueur glacée et parfumée. La joie de vivre naissait et s'exhalait par tous les sens.

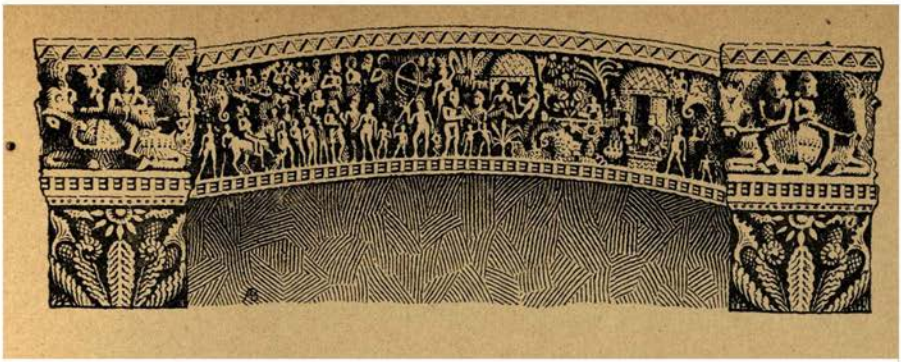
Pendant ce temps, une armée de Cinghalais répondait avec empressement et en silence aux besoins de chacun; et c'était plaisir de voir à l'œuvre ces serviteurs disciplinés, plus corrects en leurs fonctions que nos valets les plus prétentieux. On les aurait dits moins hommes que femmes, en raison de leur chignon et de leur

vêtement. Choisis parmi les moins bronzés, les plus grands et les mieux faits, ils présentaient pour la plupart un ovale de visage et une régularité de profil dont s'enorgueillirait plus de la moitié des blancs. Il y a de l'intelligence et de la douceur dans leurs yeux allongés, et la chevelure est l'objet d'une coquetterie assez singulière. Les cheveux, relevés en chignon au-dessus de la nuque, sont retenus par un peigne demi-circulaire d'écaille blonde. Mais le peigne, au lieu d'avoir, comme autrefois chez nous, son milieu sur le front, est tourné en sens inverse, de sorte qu'il entoure la moitié postérieure de la tête et se termine en avant de chaque côté des tempes. C'est une surprise pour l'œil d'un Européen, mais l'accommodement ne tarde pas à se faire.

Le vêtement des Cinghalais du Grand Hôtel Oriental se compose d'une jupe blanche collante tombant jusqu'aux pieds et d'une veste de même couleur qui rappelle assez bien l'ancien caraco de nos provinces françaises. Ce costume étroit contribue à allonger la taille, en même temps qu'il raccourcit le pas et rend la démarche, à pieds nus, plus silencieuse.

J'avais déjà eu à Louqsor l'impression agréable d'un service de noirs habillés en vêtements blancs; et j'ai constaté de nouveau à Colombo que c'était le complément le plus convenable d'une luxueuse salle à manger.





COLOMBO-TUTICORIN

31 octobre. — Je me suis éveillé au bruit du croassement des corbeaux qui annonçaient la venue de l'aurore au souffle de feu. Déjà le soleil inondait ma chambre de lumière, et j'apercevais les frondaisons lointaines des cocotiers. J'étais loin de Paris.

A mon premier coup de sonnette, un noir apparut. Je lui parlai. Il ne comprit pas et partit.

Je me sentis seul alors!

La traversée de Marseille à Colombo n'avait été que le préliminaire facile du voyage. D'autres avaient pensé, prévu, voulu pour moi. A partir de cette matinée du 31 octobre, j'étais réduit à ma seule initiative. Ceux que j'appellerais me demanderaient ma volonté et attendraient mes ordres.

Il me fallait agir.

Mais de quel côté me diriger à cette heure matinale où les corbeaux et les noirs étaient les seuls êtres éveillés? Comment me faire comprendre du pousse-pousse ou du voiturier indispensable dans une contrée où le soleil est homicide? Comment payer le service rendu, puisque je n'avais pas de monnaie indigène? J'attendis dix heures, moment où la cité européenne de Colombo reprend vie, et me donnai trois obligations : me procurer de l'argent du pays, trouver un guide, prendre mes billets de voyage circulaire dans l'Inde.

L'argent négociable, je l'acquis facilement au bureau de l'hôtel.

Le boy se présenta en même temps que moi au consulat de France, comme s'il avait flairé ma venue. Il était habillé en dandy de nos villes d'eaux : chapeau de paille, pantalon et veston gris, souliers jaunes, et se dit originaire de Pondichéry, élève des Missions catholiques. Il s'appelait Durand, et parlait assez correctement le français pour paraître un Français de France, n'eussent été sa couleur d'ébène et son crâne microcéphale. Je ne l'acceptai qu'avec regret et conclus avec lui un marché très onéreux. Il me faisait l'effet d'un serviteur à se faire servir et je craignais qu'il ne fût intempérant en sa qualité de catholique. Mais où prendre le bon musulman qu'on m'avait recommandé et qui est le modèle des boys?

J'allai ensuite chez Cook et Cie qui me donna, en moins de deux heures, sur la présentation de mon itinéraire dans l'Inde, les billets de bateau et de chemin de fer pour Durand et moi. Je me sentis, à cet instant, maître de la destinée et qualifiai à nouveau l'agence Cook de providence des voyageurs.

Je pus alors commencer la visite de Colombo.

Trois villes y sont réunies, comme c'est fréquent en pays conquis; la cité commerçante indo-européenne, les cottages des Anglais, et la ville des « natifs ».

La cité indo-européenne est située sur le bord de la mer et comprend deux grandes rues qui se coupent à angle droit. La principale aboutit au port, comme une Canebière, et commence au pied d'une magnifique statue de la reine Victoria, impératrice des Indes, assise sur un trône et portant en main et au front les attributs de la royauté. Nul n'aborde la terre cinghalaise sans passer devant la statue, dont la hauteur est en rapport avec sa destination symbolique.

La chaussée des rues, couleur sanguine, ample et régulière, est abandonnée aux moyens de transport : tramway électrique, à l'usage des indigènes; pousse-pousse, pour les petites courses individuelles; voitures, avec capotes, à un ou deux chevaux, réservées à plusieurs personnes et aux longues promenades.

Les maisons de droite et de gauche, construites sur arcades, et à

plusieurs étages, sont peintes en rouge ou en jaune, et leurs rez-de-chaussée servent de magasins. Quelques-uns de ceux-ci ressemblent à un coin de la Belle-Jardinière ; d'autres, plus nationaux, sont tenus par des Parsis, au type sémitique, vêtus d'une jupe et d'un veston de couleur bleue, jaune, rouge ou orangée et coiffés d'un haut bonnet en forme de tronc de cône.

On trouve, dans ces boutiques, les échantillons des produits industriels de l'Inde et de Ceylan : tapis, soieries et dentelles; objets divers en bois d'ébène et en ivoire sculpté; perles et pierres précieuses de Ratnapura et de Matara, rubis, topazes, améthystes, œils-de-chat, grenats et pierres de lune. Mais ce qui est plus intéressant que les marchandises, c'est la variété des marchands descendus du nord de l'Inde et des vallons de l'Himalaya pour apporter leurs magnifiques cachemires; et, à voir certains Afghans, hauts, maigres, l'œil profond, la lèvre tombante, la barbe hirsute, on a l'impression, comme l'a dit Darmesteter, que nul orgueil de race n'égale l'orgueil d'un Afghan en face de l'étranger.

Les villas anglaises, réservées aux fonctionnaires et à quelques planteurs de thé, sont disséminées, au sud de Colombo, sur une vaste étendue, qui a pour centre le « Victoria Park ». Chaque habitation est noyée dans la verdure; et la pierre s'effrite, se lézarde, se meurt sous l'inondation de la flore et la diffusion des mousses. Les parterres regorgent de fleurs, aux teintes d'or et de pourpre, dans l'ombrage épais des rameaux géants des arbres d'alentour. Je n'ai pas goûté le « Victoria Park, » malgré ses cocotiers chargés de fruits et la variété des essences de qui résulte une gamme de verdure infinie. Il m'a paru trop vaste et le fait d'une conception mégalomane. Les pelouses ressemblent à des prairies que l'art n'a pas su exploiter; et pourtant, la nature se prête volontiers au décor de la terre, puisque la couleur rouge du sol se déroule en tapis naturel autour des nappes de verdure.

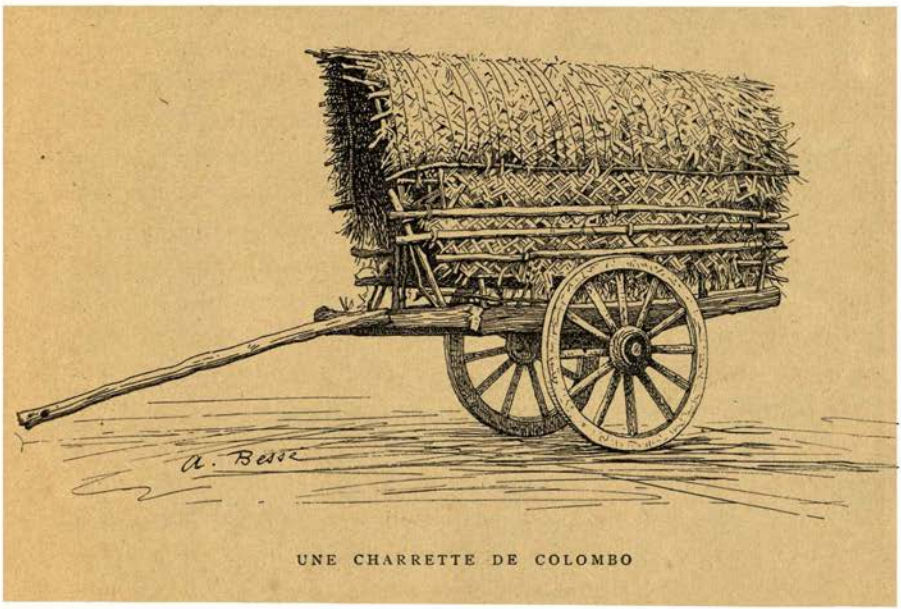
La ville des « natifs », ou « Black town », en cinghalais « Pittah », est groupée à l'est de la cité indo-européenne et forme un bloc compact de cases que traversent quelques grandes rues d'où ne sortent pas les étrangers. C'était évidemment la chose la

plus intéressante que j'eusse à voir à Colombo; et j'y suis allé deux fois : le matin, dans le village proprement dit; le soir, à travers les plantations de cocotiers, jusqu'à un temple bouddhique.

Pittah possède une rue de plusieurs kilomètres de longueur qu'anime l'activité du commerce indigène et qui sert d'artère à tous les véhicules du pays, y compris le tramway électrique. Qui a vu la grande rue de Pittah connaît l'apparence de la vie cinghalaise. Ce n'est que boutiques échelonnées côte à côte et à ventes spécialisées. Les cases, misérables, faites de quatre montants de bois et d'une couverture de chaume, alternent avec des maisons en briques stuquées, un peu plus confortables, composées d'une chambre basse largement béante et d'un étage avec petites ouvertures cintrées, un auvent ou une véranda. Mais, riches ou mesquines, toutes les demeures sont badigeonnées d'une couleur éclatante qui indique tout de suite le goût des habitants pour l'extrême polychromie. Le bleu voisine avec le blanc, et celui-ci avec le rouge; plus loin, avec le jaune ou le vert; et dès que la couleur pâlit, on la refait au plus tôt, afin de donner du relief à la maison. A l'intérieur des boutiques, le marchand, assis dans une immobilité de fakir, attend la clientèle au milieu de son maigre capital : graines, étoffes, fruits, jouets d'enfants ou joaillerie de pauvres. Quelques échoppes ruissellent d'une verroterie aveuglante qui sert de colliers, de bracelets, de pendants d'oreilles aux femmes ou aux enfants et qui doit venir de Germanie, parce qu'il n'y a que les Allemands capables de faire aussi mal et à aussi bon compte. A côté de ces trafiquants, de beaucoup les plus nombreux, l'ouvrier producteur crée, dans la boutique, les objets de sa vente, sous les yeux de l'acheteur : qui des pantoufles, qui des calottes, qui même des bijoux d'or ou d'argent. Là encore, la concurrence est considérable; mais chacun est maître chez soi et les produits du capital et du travail se confondent. La grande rue de Pittah ressemble, quant à la foule qui l'encombre, à une sorte de place publique où l'on vient chercher l'air qu'on ne trouve pas chez soi. Les hommes s'y groupent, debout et en silence, le long des maisons, à la recherche d'une ombre qu'il eût été facile d'élargir par la plantation de quelques arbres. Les Cinghalais se reconnaissent à leur coiffure, leurs jupe et veston à teintes bigarrées : ils sont mêlés à des Tamils, des Malabars, des métis portugais et des Malais au

jupon court à grands ramages. Quelques rares personnages se promènent au milieu de la chaussée, avec un parasol tenu précieusement droit, signalant ainsi leur naissance et leur fortune.

Aux stations de voitures, sont assemblés des pousse-pousse conduits par un noir — toujours jeune, comme si le métier épuisait vite son homme — et des chars à bancs à deux roues, avec plafond et persiennes latérales, attelés d'un zébu. Le camionnage est assuré par de longues voitures rectangulaires surmontées d'une voûte cintrée en lanières de cocotiers; et c'est encore le zébu qui



UNE CHARRETTE DE COLOMBO

mène la charrette. Cet animal, de couleur grise, jaune ou noire, avec un œil malicieux, se laisse conduire par le bout du nez, je veux dire par un fil qui lui traverse la cloison nasale.

Pas de chiens à Pittah! ou du moins, je n'en ai vu qu'un et ai félicité les gens de ne pas entretenir dans leur gîte les porteurs de la rage; mais j'ai aperçu, par contre, sur les toits de toutes les maisons des rangées de corbeaux, chargés sans doute de la voirie. Le plumage de ces oiseaux n'a pas l'éclat renommé de l'aile de leurs frères d'Europe. Leur tête et le col sont d'un gris sale qui donne aux plus jeunes l'aspect de vieux corbeaux; et combien vieux un corbeau qui a su vieillir!

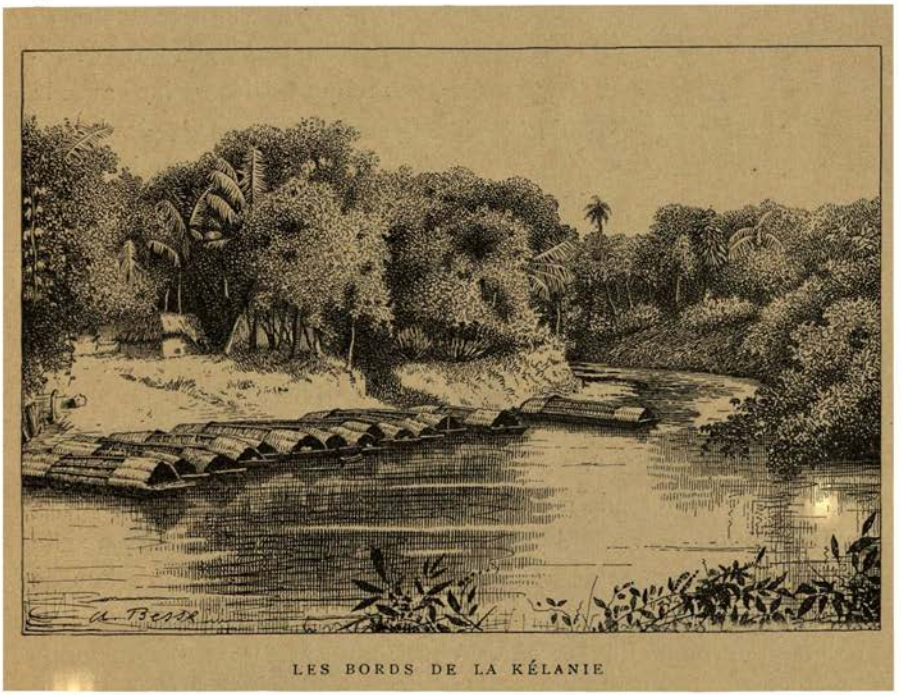
Mon excursion du soir au petit temple de Bouddha, à travers les grands jardins cinghalais, m'a mis en face du spectacle grandiose de la végétation tropicale ; et je reconnais, pour une fois, que ce qu'on en dit n'est point exagéré. C'est la profusion, jointe au gigantisme, d'une flore enivrée des caresses du soleil et de l'humidité de la terre.

Les cocotiers, à qui revient la préséance, puisque grands seigneurs de la forêt par la taille et le nombre, aussi abondants et serrés que les arbres de nos futaies, forment au-dessus de la route,

UNE ALLÉE DE LA FORÊT DE COCOTIERS DE COLOMBO

par l'entre-croisement de leurs palmes immenses, un dôme élevé d'où descendent, en forme de pendentifs, les noix ovoïdes encore vertes ou déjà jaunissantes ; et, entre les stypes puissants de ces arbres, se dresse plus frêle, mais plus droite, la tige des aréquiers, ou le fût noueux des bambous. A côté d'eux, les bananiers emplissent, de leur feuillage, les espaces inoccupés par leurs énormes rivaux ; et si les princes de la flore tropicale laissent encore filtrer jusqu'à terre un filet de lumière, un arbrisseau plus modeste en profite pour étaler largement sa frondaison : de sorte que le chemin qui mène au temple de Bouddha est frais et obscur, bien qu'il soit trois heures et que le soleil tombe à pic sur les arceaux de verdure.

A deux milles environ de Colombo, nous avons traversé la petite rivière la Kélanie, qui s'offre parfois les ampleurs d'un torrent et qui roulait, au moment de notre passage, moins d'eau que de boue. De nombreux bateaux étaient amarrés à ses rives, construits dans le genre des chariots de la ville, c'est-à-dire très longs, avec une voûte cintrée de palmes desséchées. Ils font le commerce du coprah ou huile de coco, qui assurait autrefois la richesse du pays, mais que la concurrence de Java et de Bornéo a réduit de deux tiers.

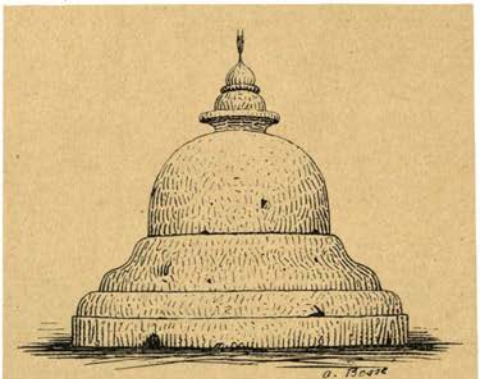


LES BORDS DE LA KÉLANIE

Les maisons des indigènes, aperçues de la route, sont des masures de terre et de palmes, à peine capables de protéger de la pluie et dont l'intérieur se réduit à la surface du sol qu'elles recouvrent. Bien des oiseaux font leur nid plus confortablement que les Cinghalais leur gîte; et si ceux-ci n'avaient pas autour d'eux l'ombre de la forêt tropicale pour servir de prolongement à leur demeure, que deviendraient-ils dans cet enclos où les insectes et toute l'animalité rampante des sols humides ont droit de cité comme les hôtes mêmes du logis.

Ces protégés de la forêt n'ont rien de la beauté humaine, quelle

que soit l'idée qu'on s'en fasse; et il n'y a qu'une Cinghalaise pour s'accommoder d'un Cinghalais. La tête est étroite, la face large, la bouche prognathe et la peau fortement teintée. Ils sont petits et maigres, nonchalants et loqueteux, et n'ont de coquetterie que pour leur chevelure dont ils se font un chignon au-dessus de la nuque, ce qui réduit encore leur apparence de virilité.



LA DAGOBA DE COLOMBO

Le temple de Bouddha, où l'on aboutit après trois quarts d'heure de voiture, est en harmonie par sa pauvreté et ses mesquines décorations avec la misère des gens et des huttes qui l'avoisinent; mais il faut le tenir pour très respectable, s'il procure quelques consolations à sa clientèle déshéritée.

Sa surface carrée est entourée d'un mur délabré qui est creusé de niches triangulaires sur le côté intérieur. C'est là que les fidèles déposent leurs offrandes journalières et accrochent des lampes à huile dans les nuits de fête de la pleine lune du mois de mai.

Le centre du temple correspond à une Dagoba ou reliquaire demi-sphérique qui tient lieu de sanctuaire dans le culte bouddhique : elle est censée renfermer une partie du corps du Bouddha ou de l'un de ses disciples et plus souvent un objet les ayant touchés ou leur ayant appartenu. La Dagoba de Kélanie a la forme d'une énorme cloche de quatre à cinq mètres de diamètre, montée sur un soubassement circulaire et portant une pique d'or à son sommet. Elle est construite en maçonnerie et badigeonnée annuellement à la chaux. On suppose qu'elle contient un siège sur lequel le Bouddha s'est assis; mais la construction date de si loin (treizième siècle), au dire du bonze, que personne ne peut plus rien affirmer à cet égard.

Comme autre relique, le temple possède un vieil arbre — le Bo sacré — au pied duquel le Bouddha aurait prêché son évangile à tous ceux qui ont voulu entendre la Vérité ou recevoir l'initiation. Si cet arbre représente réellement la place occupée à Kélanie par le Bouddha, — et cela est possible, — c'est à lui que devrait aller

la vénération du public, puisqu'il a quelque qualité à rappeler les temps et les événements qu'on veut célébrer.

Mais il est vraisemblable, en raison de l'attrait des choses extraordinaires sur l'esprit des simples, que les voisins du temple se dirigent plus volontiers vers un grand bâtiment, banal, rectangulaire, semblable extérieurement à une grange, et qui a ceci de particulier que, privé de fenêtres sur les côtés, il ne prend jour que par la porte d'entrée d'un pignon. Aussi fait-il noir à l'intérieur, comme dans un trou d'enfer, et doit-on circuler au milieu de porteurs de lampes et de bougies. On entrevoit sur les murs des bandes de fresques superposées qui figurent les principaux épisodes de la vie du Bouddha, et, dans des vitrines appliquées aux parois, des statues du Bouddha, debout, accroupi ou couché. La première de ces statues ressemble, par son attitude, au dessin des couvercles des sarcophages égyptiens, et celle du Bouddha accroupi est remarquable par la qualité de l'albâtre et le fini de la sculpture. Mais la pièce capitale de ce musée religieux est la statue du « Maître » entrant dans Nirvaña : elle est six à sept fois plus grande que nature et montre à nos yeux la position du Bienheureux au moment de la mort. Il est couché sur le côté droit du corps, la tête appuyée sur la main, et ses lèvres ont l'air de prononcer les dernières paroles qu'il a dites à ses disciples : « La destruction est inhérente à toutes les choses composées; mais la Vérité durera éternellement. »

C'est devant cette statue que les fidèles du temple viennent de préférence déposer leur offrande, feuilles, fleurs ou fruits. Il semble que la haute stature du dieu exprime à leur esprit la valeur morale de son enseignement. Étant plus grand que nature, il a été au-dessus des hommes... Ne reprochons pas aux Indous de grandir le corps d'un prophète pour le rendre plus vénérable : les qualités physiques ont toujours eu leur importance dans toutes les poétiques ou religions. Sans remonter aux Titans des premiers âges du monde, je rappellerai une légende chrétienne de mon pays qui fait dépendre la fragilité de notre santé des modifications de nos téguments consécutives à la faute du premier homme. Pendant qu'ils étaient au paradis terrestre, m'a-t-on conté dans mon enfance, Adam et Ève avaient le corps couvert d'écailles et inattaquable par les maux.

Mais à la sortie du jardin enchanteur, leur cuirasse naturelle tomba et les épreuves pathologiques commencèrent.

Quelques heures après ma visite au temple du Bouddha et alors que je pensais encore à l'horreur du « Maître » pour les jouissances matérielles, sources de tous les appétits pervers, je me trouvai d'occasion, à l'Hôtel Oriental, au sortir du dîner, au milieu d'un spectacle qui mettait en éveil toutes les sensualités.

Une fête de nuit était donnée dans le parc de l'hôtel.

A l'angle d'une pelouse verte, tondue comme une surface de velours, et traversée par une allée recouverte d'un tapis, un orchestre alternait la musique et le chant.

Des lampes électriques, de diverses couleurs, appendues aux branches des arbres, créaient un ciel d'étoiles au-dessous du firmament.

Les Anglais en habit noir et cravate blanche, cigare aux lèvres, assis devant des tables en compagnie de femmes parées de diamants, buvaient à pleines coupes le champagne de France.

Féerie du cadre! Volupté des acteurs!

Et c'est sur la scène illustrée par le Bouddha que pareil tableau se répétait trois fois par semaine!

Où est la Vérité?

1er *novembre*. — S'il est des jours heureux, « des jours d'or », comme a dit Pythagore, il en est d'autres de ténèbres, soit par eux-mêmes, soit en raison des événements douloureux dont ils rappellent le souvenir.

Le 1er novembre est un de ces derniers jours pour moi.

Aussi, mon isolement en ce pays lointain, où rien de ce qui m'entoure ne peut distraire ma pensée intime, devient-il un bienfait. Je me sens plus à moi, plus complètement à mes tristes souvenirs, plus près, si je puis dire, de leur cause pourtant déjà éloignée.

J'ai été interrogé à mon départ de Paris sur les appréhensions de mon isolement pendant la durée assez longue de mon voyage et j'ai entendu regretter que je ne fusse pas accompagné d'un ami.

Un ami — si attaché qu'il se montre — reste une interposition entre les choses et soi; et nous ne savons plus, à un moment donné,

si c'est notre pensée ou celle de l'ami qui nous anime. La solitude est un agréable tête-à-tête avec soi-même, pourvu qu'on sache la comprendre.

Je guettai le lever du soleil, ce matin du 1er novembre, du haut du balcon de ma chambre d'hôtel. Il parut, aux cris perçants des corbeaux, sur la nappe verdoyante des frondaisons des cocotiers de Colombo et dissipa par le rayonnement de sa chaleur quelques nuages blanchâtres attardés à l'horizon. Les eaux troubles du port devinrent en un instant transparentes, sous l'éclat de sa lumière.

Ne voulant pas aller à Kandi, centre d'un collège bouddhique, avant de connaître quelques-unes des pratiques du brahmanisme, je résolus de ne pas prolonger mon séjour dans l'île de Ceylan et de m'embarquer le soir même, à six heures, pour Tuticorin.

... Et je demeurai tout le jour, isolé, à l'hôtel...

. . . . . .

Un moment d'inquiétude me troubla vers quatre heures du soir.

J'avais convoqué mon boy Durand — le catholique microcéphale — à l'Hôtel Oriental, deux heures avant l'embarquement, pour qu'il devînt dès lors l'ombre de moi-même; et je ne l'avais plus revu, depuis le matin de la veille, quand il eut reçu de moi les quelques livres sterling qui étaient ma signature de contrat.

Quatre heures, quatre heures et demie, cinq heures, cinq heures et demie se passent, point de Durand.

Que devais-je faire? Retarder mon départ et choisir un autre boy, à Colombo; ou me mettre en route, seul, et commencer ma visite de l'Inde sans interprète et sans guide au moins jusqu'à Pondichéry, où j'avais chance de trouver un noir parlant français, puisque la colonie envoie à Paris un député chargé de faire les lois qui nous régissent. Mais que de temps passé à me faire comprendre par la mimique et que d'occasions perdues de voir des choses intéressantes, sans compter les difficultés de se procurer le nécessaire.

Je me décidai cependant à partir, rien ne valant plus que le temps en voyage; et je fis charger mes bagages sur le dos des porteurs.

Mais quelle surprise à l'arrivée au port! Durand m'y attendait avec sa femme, des caisses, des malles, une chaise longue. Il déménageait et emmenait sa maison à Pondichéry, pays natal des deux

conjoints. Madame allait passer des vacances dans sa famille, pendant le voyage de Monsieur à travers l'Inde.

Ma mauvaise humeur tomba devant l'horrible visage noir de Mme Durand; et je pris à ma charge la traversée du ménage, du port au paquebot. Coût : 6 roupies (1) pour cinq minutes de chemin. Touristes, mes collègues, rappelez-vous ce chiffre; et sachez que les noirs taxent la galanterie autant, sinon plus que les blancs.

Il faut douze heures de traversée dans les eaux jaunâtres et inclémentes du golfe de Manaar pour aller de Colombo à Tuticorin : 175 milles. C'est long; et ce pourrait être plus court, si au lieu de partir du sud-ouest de Ceylan, on partait de son extrémité nord.

Ceylan est une dépendance géologique de l'Inde, rattachable au continent noir, comme le sont, dans la Méditerranée, la Sicile et la Crête par rapport à l'Italie et la Grèce. Une chaînette d'îlots réunit même sa pointe septentrionale à la terre hindoustanique.

La légende (2) nous dit que le singe Hanouman, chargé de conduire l'armée de Rama dans l'île de Ceylan, emprunta la route des îlots : un ingénieur moderne ne pourrait-il pas s'inspirer de l'exemple du singe Hanouman et faire passer les voyageurs du vingtième siècle par le pont de Rama.

D'autant que le steamer est obligé de mouiller à 5 milles de la côte, tant la pointe méridionale de l'Inde est à fleur d'eau. On ne distingue la terre qu'à la saillie lointaine de l'éperon noirâtre d'une chaîne de montagnes occidentales et aux fûts crayeux des hautes cheminées des usines cotonnières de Tuticorin.

Et les flots de la côte, toujours agités, de faire sauter, comme un bouchon, le petit bateau à vapeur qui transporte voyageurs et bagages, du mouillage du paquebot au quai de Tuticorin : ce qui

(1) La roupie vaut 1 fr. 70.

(2) Voici la légende : Rama parcourait les forêts de l'Inde avec son épouse Sita, en combattant les démons qui troublaient la méditation et les sacrifices des ermites, lorsque le démon Ravana ayant aperçu Sita en devint éperdument amoureux, l'enleva et l'emporta dans l'île de Ceylan. Les peuples des singes et des ours arrivèrent à l'aide de Rama et construisirent un pont de rochers entre Ceylan et la terre ferme, tandis que le grand singe Hanouman était allé reconnaître les remparts de l'ennemi. Le pont terminé, l'armée des singes et des ours s'empara du ravisseur.

met le comble, dans les mauvais jours, aux accidents de la traversée. Heureusement que la mer était assez calme dans la matinée du 2 novembre 1906.

J'en ai tiré le bénéfice d'un petit incident qui me semble avoir assez d'intérêt pour être conté. Il est venu à la suite d'un autre incident de la veille au soir; et les deux faits sont fonction du caractère anglais.

J'étais seul Français à bord du paquebot allant de Ceylan dans l'Inde, en compagnie d'une vingtaine de passagers anglais. Le commandant, qui occupait le bout de la table, me fit l'honneur de me placer à sa droite pendant le dîner; et j'avais en face de moi un voyageur d'une cinquantaine d'années, d'apparence très distinguée, qu'on traitait en personnage de marque.

Je commençai, au début du repas, une longue mimique avec le garçon de salle, pour avoir une tranche de pain grillé au lieu du morceau de « boule de son » déposé près de mon assiette. Le commandant, dans sa sollicitude de maître de maison, cherchait, comme le noir et même comme mon voisin immédiat de droite, à interpréter ma mimique. Vains efforts. Je dus me contenter du service commun. Le « vis-à-vis » avait suivi d'un regard indifférent mes gestes et l'expression de mon désappointement.

Je ne pensais plus à l'incident — est-ce utile de le dire — le lendemain matin. Mais voici que je me trouve par hasard, sur le bateau à vapeur qui nous menait du paquebot à Tuticorin, en face du même gentleman placé la veille à la gauche du commandant. Il était debout pendant que j'étais assis. Son parapluie tomba à terre. Je me baissai instinctivement pour le prendre et le lui présenter. Il me répondit alors : « Je vous remercie, monsieur », avec un accent français si pur que je répliquai vivement : « Vous êtes donc Français? » Et lui de me dire : « Je ne suis pas Français, je suis Anglais; mais j'ai été pendant quinze ans consul d'Angleterre dans un pays français. »

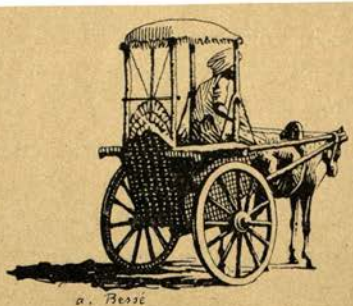
J'aurais peut-être été autorisé à exprimer mon étonnement qu'un passager parlant si bien français m'ait laissé la veille dans l'embarras. J'ai préféré me taire à mon tour et penser tout bas qu'un Anglais obstinément fermé à l'égard d'une personne qui ne lui a pas été présentée est moins utile en voyage qu'un Français obstinément loquace.

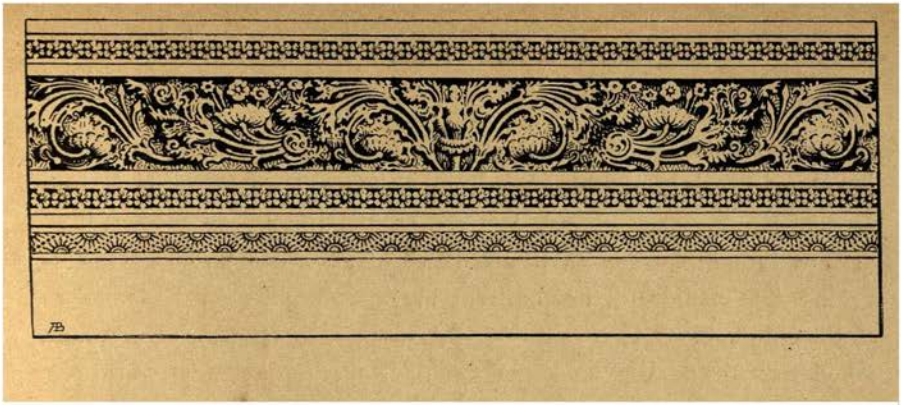
Tuticorin, autrefois célèbre par ses pêcheries d'huîtres perlières, est devenu un centre industriel d'exportation de coton, de café, de blé et de bestiaux. Son activité commerciale, en rapprochant natifs et Européens, en a fait aussi un foyer de discorde.

Les missionnaires catholiques français, venus dans l'Inde à la suite de Dupleix, ont élevé à Tuticorin une église coquette et jouissent dans la contrée d'une considération générale garantie par leur célibat. Les indigènes, pour qui la femme est une nécessité de premier ordre, sont pleins de respect à l'égard des hommes qui en restent volontairement éloignés.

On ne peut mettre le pied sur la terre hindoustanique et voir le clocher de l'église des Missions françaises, sans se rappeler le nom du P. Dubois, ancien membre de la mission, dont l'ouvrage sur les *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde* (1) fait autorité auprès de ceux que l'état social des Indous intéresse et même auprès des fonctionnaires anglais. Le caractère religieux du P. Dubois lui avait permis d'entrer dans l'intimité des brahmes et d'observer de près l'exercice de leur sacerdoce. La lecture de son livre est la préface nécessaire d'un voyage aux Indes où les lois religieuses, rigoureusement appliquées, règlent les conditions sociales des individus.

(1) Le Père Jean-Antoine Dubois était originaire du Viviers (Languedoc). Il resta durant trente ans missionnaire dans le sud de l'Inde et à Pondichéry. En 1823, député par sa mission au séminaire des Missions étrangères de Paris, il en fut le directeur pendant vingt-cinq ans et supérieur de 1836 à 1839. Il mourut le 17 février 1848, âgé de quatre-vingt-trois ans.





MADURA-TRICHINOPOLY-TANJORE

Un train de la Compagnie « South Indian Railway », qui suit la côte orientale de l'Inde, attend les voyageurs au débarcadère de Tuticorin.

Il part à neuf heures cinquante, après une visite minutieuse de la douane et un arrêt au buffet de la gare pour le deuxième déjeuner des voyageurs (le premier déjeuner ayant été pris à bord) : les Anglais ne voyagent jamais à jeun.

Le train dit « postal » met quatre heures cinquante pour franchir les 118 milles de Tuticorin à Madura.

L'extrême pointe de l'Hindoustanie est plate et lisse comme le fond d'un marécage.

Le sol se montre à nous dans sa beauté automnale : noir, gras et reluisant d'une belle couleur d'humus produite par les pluies torrentielles de la saison : telle la terre fertile de l'Égypte, après le retrait immédiat du Nil. Aussi, l'agriculture est-elle en plein travail et avons-nous l'avantage de suivre la préparation, l'ensemencement et l'entretien des rizières.

Ce sont d'abord des théories de femmes chargées d'élaguer de la surface du sol les pierres et les herbes parasitaires, de façon que rien n'entrave l'enfantement du grain nécessaire à la vie.

Ce sont des équipes d'hommes qui conduisent de front et en

lignes parallèles des charrues attelées à de petits zébus; et les sillons ainsi tracés sont d'une rectitude parfaite, à en juger de la voie ferrée.

Plus loin, le semeur au pas cadencé et au geste large répand la graine, à la manière de nos cultivateurs.

Plus loin encore, le riz est déjà sorti de terre et transforme la plaine en une nappe de verdure, d'une couleur inconnue à notre œil occidental. Alors le travail d'émondage et d'irrigation est en pleine activité. Les femmes retirent les herbes malfaisantes et les hommes emplissent les multiples canaux des rizières de l'eau retenue dans les fossés d'entour. Mais combien simples, leurs procédés millénaires : deux noirs, à cheval sur le fossé, plongent une outre dans l'eau et la vident dans le sillon; ou bien, pour diminuer le travail des bras, l'outre est suspendue à une corde qui passe sur une poulie : un zébu attaché à une extrémité de la corde va et vient, pendant que le noir vide ou remplit l'outre. Si le fossé est profond, on retrouve le système, bien connu de nos jardiniers, du long fléau horizontal fixé au sommet d'un montant, avec une pierre à un bout, une corde et une outre à l'autre bout.

L'agencement de ces appareils est d'une simplicité préhistorique : l'outre a gardé la forme de l'animal qui l'a fournie; les supports et les leviers sont formés de troncs ou de branches d'arbres tels que la nature les a produits, noueux, irréguliers et tordus; les liens ne se composent que de lanières de cocotier. Mais tout est si bien adapté aux besoins et à la fonction, et le travail si bien réparti, qu'on est pris de sympathie pour ces cultivateurs intelligents et laborieux; et c'est à se demander si notre industrie moderne, avec son arsenal varié, tirerait meilleur parti que les indigènes des conditions du sol. Quelle différence entre l'activité de l'Indou et le fatalisme du musulman d'Afrique. Le premier compte sur lui-même et le second sur le ciel. Ayant pris à peine le temps de gratter le sol en zigzags avec la pointe de la charrue, l'Arabe jette le grain autant sur les cailloux que sur la terre, et Allah est chargé du reste!

Les rizières ont requis à leur bénéfice toute la lumière du soleil; et on n'aperçoit que de loin en loin quelques arbres émergés de l'immense surface de la plaine. Le cocotier est rare et isolé, malgré son droit de naissance et les services multiples que son tronc, ses

branches et son fruit rendent aux Indous (1), ainsi qu'à quelques-uns de nos marchands qui lui empruntent un des éléments de leur margarine. C'est que le bouquet de ses palmes est trop élevé et trop maigre pour projeter à ses pieds un peu de l'ombrage nécessaire aux familiers de la contrée. Aussi est-il concurrencé par des voisins plus vulgaires, de taille moins élevée, mais d'envergure plus grande, qui ressemblent aux arbres touffus de tous les pays et portent des feuilles plein leurs branches. L'un de ces arbres a même pris la forme d'un de nos parasols, par la direction horizontale de ses rayons régulièrement divergents et la coupole de son feuillage. Il a sa place marquée dans les champs que le soleil incendie du matin jusqu'au soir.

C'est de ces arbres que s'échappe parfois un des oiseaux qui sont l'ornement de ces grands espaces monotones. Ils viennent se poser, sans crainte du bruit ni de l'homme, sur les fils télégraphiques qui longent la voie ferrée et ils balancent au vent leur aigrette d'argent et leur panache d'arrière. Pour le reste de la faune qui défile sous nos yeux, est-ce bien la peine d'en parler : des troupeaux de moutons, petits, noirs ou marrons, en général de la même teinte que les indigènes, sont parqués, en très grand nombre, dans des carrés de terre en friche; et le buffle, de couleur ardoisée, rampe lourdement sur ses courtes pattes et se vautre dans la boue du chemin. La bête est laide et brutale, avec un petit crâne chargé de cornes épaisses, un mufle allongé et une croupe élargie. Mais elle est sobre et forte, et mérite par ces deux qualités une place dans l'étable des fermes.

De rares villages se dissimulent dans des bouquets de verdure. Les cases qui les composent sont groupées autour d'une haute pagode que rend éclatante la blancheur de ses murs. C'est la terre crue des champs qui sert à la construction des maisons, et le toit se compose de branches de palmiers à qui on donne une forte inclinaison pour éviter sans doute les inondations de l'intérieur.

Le train file sur une voie rectiligne encadrée à droite et à gauche par des agaves arborescents. Les feuilles lancéolées de ces plantes tropicales paraissent avoir un mètre cinquante de longueur.

Les stations du chemin de fer, en tous points semblables aux

(1) Un poète indou a énuméré huit cents modes d'emploi des diverses parties du cocotier.

nôtres, sont construites avec des pierres en bossage, et précédées d'une véranda. Des barrières latérales maintiennent les indigènes à distance de la voie.

L'arrivée de chaque train est une grande attraction pour les Indous. Ils accourent en foule à la station pour apporter des fruits, du lait et des galettes aux voyageurs, et aussi pour dépenser une demi-heure ou une heure d'un temps qui ne leur coûte guère.

On voyage beaucoup dans l'Inde : les voitures de chemin de fer sont remplies de passagers, hommes et femmes. Le mouvement des gares est considérable; et c'est une occasion favorable pour le nouvel arrivant de faire connaissance avec les gens du pays.

L'aspect général des Indous n'a rien de désagréable, pour qui n'est pas imbu du préjugé de la couleur. Ce sont des noirs, sans être nègres, au sens où nous entendons ce mot à l'ordinaire, et la teinte de leur peau se rapproche plutôt du chocolat que du cirage. J'ai dit plus haut que nous étions des noirs décolorés : il est possible d'admettre également, en retournant la proposition, que les Indous sont des Européens pigmentés. La taille est plutôt grande et le corps bien pris. Le crâne m'a semblé au contraire un peu petit, du type brachycéphale, et le front bas, bien qu'élargi artificiellement en avant par le rasage des cheveux du devant de la tête et des tempes De même que les Cinghalais, les Indous du Sud apportent un soin coquet à leur chevelure noire, qu'ils peignent, lissent et enroulent en petits chignons au-dessus de la nuque. La face se distingue par son air de froideur; mais les yeux sont longs et expressifs, la fente des paupières horizontale, les lèvres minces, les dents blanches avec un léger prognathisme. La barbe est différemment traitée : rasée complètement, portée longue ou réduite à la moustache. Les oreilles m'ont paru fines et bien ourlées, et le cou généralement long. Quant aux mains, la paume est moins colorée que le dos, et les doigts sont longs et minces. Les membres inférieurs pèchent par leur gracilité, surtout les jambes qui manquent de mollet : mais le talon n'est pas saillant et les pieds sont petits, avec des orteils courts, bien séparés et mobiles.

La division de la société indoue en castes étanches a imprimé sur chacune des castes des caractères ethniques qui différencient, au premier coup d'œil, le classement des individus. Je rappellerai que,

depuis les Aryens, il y a dans l'Inde quatre compartiments sociaux principaux : les brahmes, qui forment l'aristocratie religieuse; les kchatrias ou radjahs, adonnés au métier des armes; les veissiahs ou agriculteurs, et les soudras ou commerçants. Le reste de la population est composé des parias ou prolétaires qui ne prendront rang dans la société que le jour où le nombre primera la qualité. A chaque caste, son estampille physique : le brahme excelle par la finesse des traits, l'attitude fière et une teinte des téguments qui ne dépasse pas le bronze clair; les soudras sont de bonnes gens à la face épanouie et l'allure affable, qui ressemblent à tous les enrichis du monde; le paria, c'est le vrai noir, l'homme aux jambes grêles et aux joues creuses.

Le costume indou est le même pour toutes les catégories sociales, au moins dans le sud de l'Inde, et ne diffère chez les riches que par la qualité de la toile. Mais on peut établir des gradations dans la longueur du vêtement qui restera toujours plus court que le corps. Les enfants, de cinq à six ans, ne portent qu'une ficelle autour de la taille. Les adolescents, employés dans les champs, ajoutent à la ficelle, en guise de feuille de vigne, un petit triangle d'indienne de couleur rouge ou blanche. D'autres s'entourent le bassin d'une sorte de caleçon de bain qui sert en même temps de cachette aux quelques annas ou roupies économisés. Les plus cossus, les plus propres ou les plus chastes se ceignent les reins d'une pièce d'étoffe dont un bout, passé entre les cuisses, va se fixer par derrière dans la partie qui enserre le bassin, tandis que l'autre bout forme draperie en avant et pend jusqu'à mi-jambe. Enfin, les plus sensibles au froid se couvrent l'épaule gauche et la poitrine d'un second carré d'étoffe qui entre dans la ceinture du précédent. La tête est découverte, comme je l'ai dit, et les pieds presque toujours nus ou protégés exceptionnellement par des semelles de cuir fixées par une anse au gros orteil.

Les brahmes ajoutent à leur vêtement un signe distinctif de leur caste auquel ils attachent plus de prix que nous-mêmes à nos plus hautes décorations : c'est un petit cordon qu'ils portent en bandoulière, de l'épaule gauche à la hanche droite, et qui se compose de trois petites ficelles formées chacune de neuf fils. Le coton dont il est fait doit être cueilli sur la plante de la propre main d'un brahme, être cardé et filé par des personnes de cette tribu, afin qu'il ne contracte pas souillure en passant par des mains impures. Le cordon est

remis au jeune brahme entre l'âge de cinq et neuf ans, de préférence en mars, avril, mai ou juin, et au cours de fêtes familiales et religieuses qui durent quatre jours (1). Lorsque les brahmes sont mariés, le cordon a six ou neuf ficelles au lieu de trois. C'est à juste titre que le porteur de cette dignité en est fier, puisqu'elle lui donne le droit sacré et exclusif de lire les Védas.

Une dernière remarque sur ce qu'on préjuge du caractère des Indous, au cours d'un voyage en chemin de fer. Deux cents individus dans un train font moins de bruit que quatre voyageurs de France : c'est à peine si on les entend causer. Ils ne doivent pas être gens à se communiquer leurs affaires, et je serais bien étonné que deux voisins se racontassent leurs peines, leurs joies ou le but de leur déplacement. Ils se laissent parquer dans les gares comme des moutons, et nul d'entre eux ne paraît affairé au moment de prendre place dans un compartiment de chemin de fer. Je les ai trouvés très disciplinés en face de l'étranger : quand dix porteurs se présentaient pour prendre mes bagages, les derniers venus ne cherchaient pas à passer avant les autres; et l'un d'eux s'est même une fois éloigné sans mot dire, après que j'eus donné par mégarde à un autre le pourboire qui lui revenait. Les Anglais ont sans doute leur part dans ces manières de faire, et tant de bienséance n'est peut-être qu'effet de police; mais si le caractère des individus n'avait pas quelque souplesse, les règlements resteraient sans action. On dit les Indous quémandeurs. En apparence, c'est certain, car ils ont une façon de tendre la main qui n'a rien de réservé. Ce sont les mains qu'ils présentent, rapprochées en forme de coupe, et la profondeur en est effrayante. Mais rassurez-vous : si petite que soit la pièce que vous y déposerez, l'Indou en sera satisfait.

Madura. — Certaines villes, comme certains hommes, ont une réputation qui commande le sentiment avec lequel on les aborde.

En arrivant à Madura, j'étais sous l'impression que j'allais visiter l'ancienne métropole de l'Inde méridionale, la capitale du vieux royaume des Pandyas qui envoya deux ambassades à Rome, la cité

(1) L'investiture du cordon brahmanique rappelle les cérémonies de la remise de la robe prétexte chez les Romains et de la première communion chez les chrétiens. Ce sont des fêtes d'initiation du jeune homme à ses devoirs sociaux et religieux.

éprise de culture intellectuelle qui prescrivit au commencement de l'ère chrétienne l'instruction obligatoire, la ville qu'anime encore une population de 110 000 habitants et qui possède la merveille des temples dravidiens; et je me sentis pris de la crainte de ne pas avoir assez de temps à consacrer à cette cité glorieuse pour la visiter comme elle le mérite.

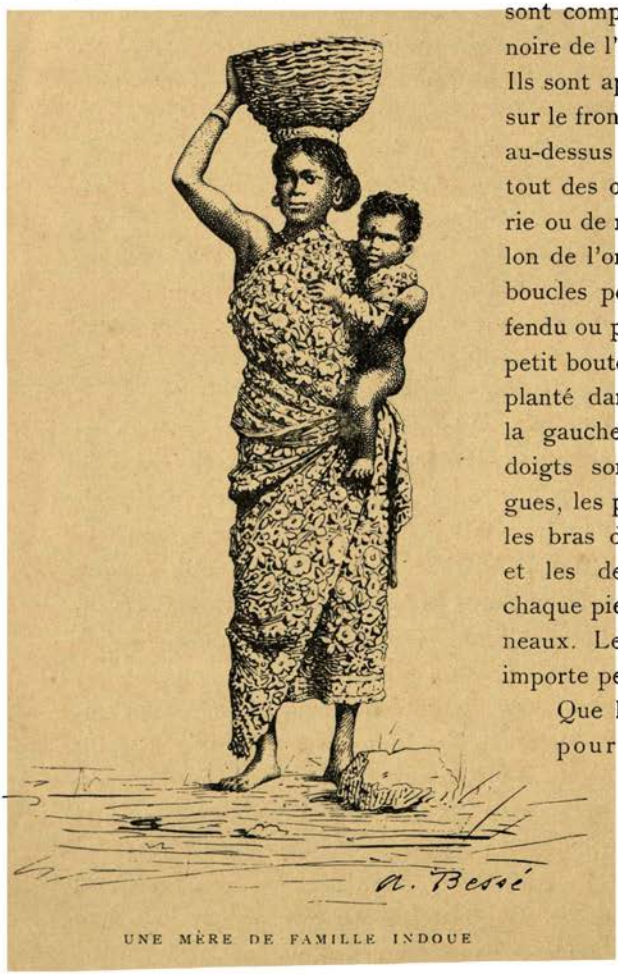
J'avisai, dès ma descente de chemin de fer, un vieux cocher en possession d'une bonne voiture et de deux jeunes chevaux et lui dis de me conduire à travers la ville au Grand Temple, *Great Templum*.

Les rues principales sont larges comme nos boulevards, tenues en très bon état, et plantées, pour beaucoup, d'une double rangée de palmiers. Les maisons en pierre, en bois ou en briques crues, sont limitées à un rez-de-chaussée ou s'élèvent jusqu'à un étage. Un auvent, une véranda ou un portique à fines colonnes, en défendent l'intérieur des attaques du soleil. Ce n'est pas toujours d'une facture architecturale parfaite, mais cela remplit bien le but proposé.

Chaque rue est encombrée de passants. Des hommes, plus affinés que les autres, portant droit le corps et la tête, se distinguent par les tatouages de leurs téguments de bronze. Ils ont au milieu du front trois grandes barres horizontales, l'inférieure et la supérieure de couleur blanche, la moyenne d'un rouge de sang. Les mêmes barres se retrouvent parfois au niveau des régions mammaires, sur l'abdomen et les bras. Elles sont faites avec une pâte dont l'épaisseur de la couche s'apprécie à distance, et qui doit être renouvelée chaque jour, tant est vive sa coloration : ces hommes sont des adeptes du dieu Çiva. Ils ont la fière allure des brahmes et ne paraissent pas douter de la supériorité de leur caste.

Les femmes circulent en plus grand nombre que les hommes et représentent, dans la ville, l'activité des abeilles ouvrières de la ruche. Ce sont elles qui vont à la fontaine chercher l'eau dans des vases de cuivre; elles qui portent le bois nécessaire à la cuisine; elles qui préparent le mortier des maisons en construction; elles qui montent aux maçons les matériaux de la bâtisse. On en voit partout; la rue en est encombrée, et la voiture ralentit le pas pour leur faire place. Mais elles ne voient pas l'étranger, bien que leur visage soit à découvert. Elles travaillent sans lever les yeux, et on peut les regarder à son aise. La couleur de la peau, la taille et l'ensemble des

caractères physiques rappellent ceux des hommes dont nous avons déjà parlé. Leur vêtement se compose en général d'une jupe rouge tombant jusqu'aux pieds et d'une pièce d'étoffe de même couleur qui passe sur l'épaule gauche et se fixe à la ceinture du côté opposé, en laissant libre le membre supérieur droit. Quelques-unes portent un corselet blanc, jaune ou bleu, qui enveloppe les seins et ne descend guère plus bas que le nombril. Les cheveux des Maduraines ne sont comparables qu'à la plume noire de l'aile de nos corbeaux. Ils sont appliqués en bandeaux sur le front et roulés en chignon au-dessus de la nuque. Et partout des ornements de verroterie ou de métal blanc. Le pavillon de l'oreille est étiré par des boucles pesantes et son lobule fendu ou près de se fendre. Un petit bouton jaune ou blanc est planté dans l'une des narines, la gauche de préférence; les doigts sont encombrés de bagues, les poignets de bracelets, les bras d'anneaux circulaires, et les deuxièmes orteils de chaque pied ont aussi leurs anneaux. Le prix de l'ornement importe peu à la femme indoue. Que lui en fait la valeur, pourvu qu'elle étincelle comme le plumage des oiseaux de son pays. Elle semble créée d'ailleurs pour la parure, et sa démarche est pleine de grâce. Elle porte tous les fardeaux sur la tête et les soutient au besoin avec le bras droit. On la voit s'avancer prudem-



UNE MÈRE DE FAMILLE INDOUE

ment, les membres inférieurs souples, la partie supérieure du corps un peu rigide, dans une attitude composée de raideur et de souplesse; et j'ai compris, en voyant cette femme, le conseil qu'un gentleman anglais donnait un jour devant moi à une mère de famille qui se plaignait de la position penchée de sa fille, de faire porter à celle-ci un fardeau assez lourd sur la tête pour augmenter la prestance du corps. Jamais la paria indoue, dans son humble costume, n'atteint un plus haut degré de grâce qu'en tenant sur le chef une urne de cuivre dont les reflets brillants illuminent sa face de bronze. Je n'ai trouvé de disgracieux que la manière dont les mères portent les enfants. Elles les tiennent à cheval sur la hanche gauche et déjettent le corps de l'autre côté, pour l'équilibre du petit. Mais celui-ci semble goûter la posture, car on l'y retrouve encore trois ou quatre ans après sa naissance.

La population de Madura va et vient, sans souci du blanc qui l'observe et peut-être fière, en son for intérieur, qu'on arrive de si loin pour la visiter, alors qu'elle ne ferait point un pas pour voir ce qui se passe chez nous.

La voiture arriva dans un vaste carrefour, dégarni d'arbres, et orné, à son centre, d'une colonne de pierre vers laquelle le cocher me conduisit.

C'était une fontaine représentant un homme ventru, avec un masque d'éléphant où je reconnus l'image de Ganeça, dieu indou de la science et de la sagesse; et l'idée me revint que j'étais dans la ville qui décréta, il y a dix-huit cents ans, l'instruction obligatoire que nous croyons avoir été les premiers à préconiser. C'est une belle inspiration des Indous d'avoir divinisé l'intelligence humaine sous les traits d'un animal dont l'expérience leur a prouvé les nobles qualités de sagacité et de cœur : ils ont imité en cela les Égyptiens qui ont pris les bêtes pour divinités, les ayant toujours trouvées plus favorables à leurs intérêts que les hommes.

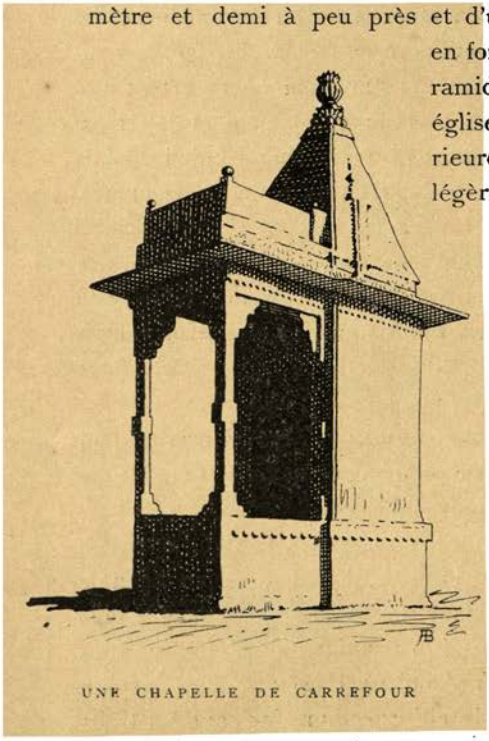
A quelques pas du carrefour, au tournant d'une rue, j'arrêtai à mon tour le cocher en face d'une petite construction entourée d'un groupe de femmes, et lui en fis demander la destination.

— C'est un temple indou, me répondit-il.

Le mot temple, le seul que mon guide connût en anglais, ne con-

venait pas à l'édicule. C'était, en réalité, une petite chapelle, sise à l'angle de deux rues, comme on en trouve dans quelques vieux quartiers de certaines villes de France, sous le vocable du Christ, de la Vierge ou d'un saint. Je crus cependant intéressant de l'examiner de près, car les modestes lieux saints sont les plus purs symboles des croyances d'un peuple.

La petite chapelle indoue se composait d'une case cubique d'un mètre et demi à peu près et d'une pyramide quadrangulaire qui en formait le couronnement. Cette pyramide, semblable aux clochers de nos églises, et plus haute que la case inférieure, ne manquait pourtant pas de légèreté, grâce à l'étranglement de sa base et la convexité de ses faces. La construction en terre, blanchie à la chaux, était tenue très proprement. Mais quels horribles petits dieux y étaient abrités : des espèces de poupées sans bras ni jambes, avec une tête informe. Ils étaient entourés de riz, de pétales de fleurs, de chandelles de cire, hommages des passants.



UNE CHAPELLE DE CARREFOUR

Les mêmes divinités étaient disséminées le long de la route, tantôt figurées par un bloc informe haut d'un pied environ et parfois taillées grossièrement dans une pierre qui semblait avoir visage humain.

Le guide me nomma ces divers dieux protecteurs. Mais les syllabes des noms étaient aussi indistinctes que l'image des divinités sobrement esquissée.

Je descendis plus loin à nouveau devant une autre pagode, un peu plus grande, comprenant dans sa partie essentielle une chapelle semblable à la précédente et additionnée d'une sorte de portique qui me parut être une réduction de ce que les auteurs appellent le « Mata-

pam » des temples indous. C'est une couverture plate supportée par des colonnes et destinée vraisemblablement à abriter les fidèles contre la chaleur ou la pluie. Cette seconde chapelle représentait, à mon esprit, le modèle d'architecture religieuse indoue immédiatement supérieur à celui de la petite chapelle aux dieux informes.

La multiplicité des pagodes de carrefour prouve le génie religieux du peuple indou. Les divinités voisinent avec les hommes et deviennent chaque jour les confidentes de leurs besoins. On finit par croire qu'elles vous connaissent comme on les connaît soi-même.

La voiture roulait toujours. Nous étions maintenant hors de la ville, au milieu de la plaine, dans des chemins étroits, sous l'ombrage de grands arbres et sans que j'aperçusse être vivant d'un côté ou de l'autre. Où allions-nous? Le Grand Temple, que je voulais visiter, m'apparaissait dans le lointain derrière nous; et plus nous avancions, plus sa silhouette s'estompait. J'avais beau interroger le boy qui interrogeait le cocher, le boy me répondait ne pas comprendre ce que le cocher lui disait. Je finis par me résigner à l'attente et essayai de trouver une distraction dans la contemplation de la prodigalité de la flore.

Après une demi-heure de trot des chevaux, nous arrivâmes sur une grande place carrée, au sol rouge et uni, entourée d'arbres verts au feuillage touffu, et servant en quelque sorte de cadre à un lac carré qui entourait lui-même un monticule verdoyant surmonté d'une chapelle indoue. Nous étions en face d'un nouveau modèle de l'art religieux indigène; et je sus gré au cocher de n'avoir pas tenu compte de mes protestations et de m'avoir cru capable de lui pardonner la longueur du chemin parcouru, en raison du charme du petit temple que j'aurais ignoré sans sa ténacité. Le vieux noir me parut même un homme de bon goût, apte à discerner ce qui mérite de fixer l'attention de l'étranger.

PAGODE AU CENTRE D'UN ÉTANG SACRÉ

Le lac qui entoure la terrasse de la chapelle a la forme d'un carré

de deux cents mètres de côté environ. Il est limité par un mur bas de briques rouges décoré à chaque angle d'un kiosque de marbre blanc remarquable par la finesse de ses colonnes et la courbe de sa coupole.

La terrasse elle-même est circonscrite par un mur denté, coupé par de petits pavillons à colonne surmontés d'une pyramide quadrangulaire. Elle est recouverte d'un bois touffu qui masque la base du sanctuaire du dieu et ne laisse émerger de sa nappe de verdure que la pyramide à écailles du couronnement du sanctuaire.

De larges escaliers sont distribués sur chacune des quatre faces du mur d'enceinte du lac, pour faciliter la descente des fidèles dans les eaux sacrées, les jours solennels de fête religieuse.

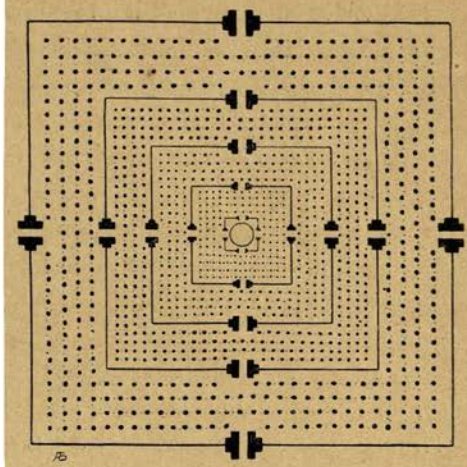
Le lac aux eaux dormantes et pures, avec le tumulus central exhaussé par les amas de verdure qui projettent leur ombre sur la surface de l'onde et enchâssent la blancheur éclatante du sanctuaire, éveille le souvenir des plus gracieuses constructions de notre dix-huitième siècle. Tout est harmonie dans ce large espace silencieux : la rougeur du sol, la couleur bleu foncé de l'eau, le vert du bosquet, la blancheur du sanctuaire et des kiosques. Pas un passant n'a laissé sa trace sur le sable; le chant des oiseaux s'est lui-même éloigné et adouci à l'heure où je m'attarde devant le poétique tableau. Heureux le dieu qui veille dans une pareille demeure! La paix du moment ne lui est-elle pas plus précieuse que les fêtes bruyantes dont l'honorent ses adeptes à certains jours de l'année?

Enfin, nous revenons au Grand Temple situé au centre de la ville.

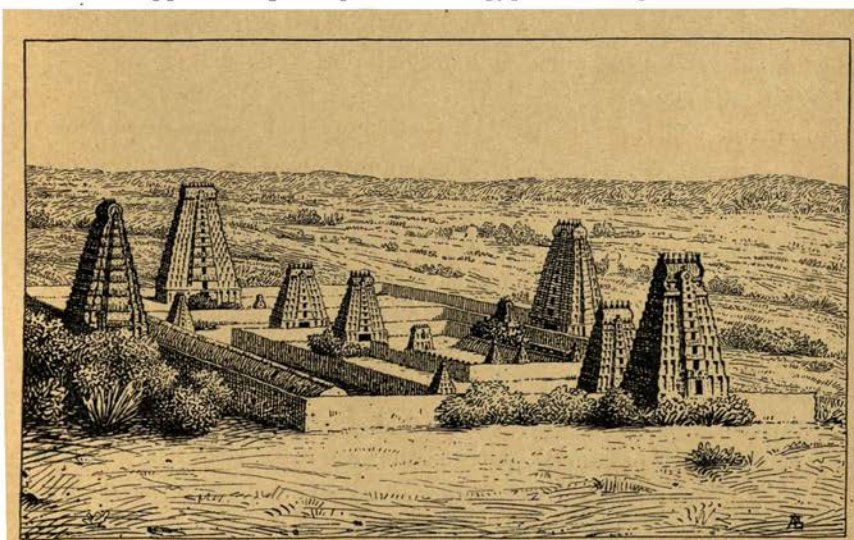
Les pagodes dravidiennes (1) ne ressemblent en rien aux mosquées ou aux églises chrétiennes exclusivement consacrées au culte. Elles se rapprocheraient plutôt des temples égyptiens qui servaient de demeures communes aux Pharaons et aux dieux. Ce sont en principe de petites cités incluses dans une enceinte rectangulaire qui comprend un sanctuaire ou Vimâna, un lac sacré, un abri ouvert sur les côtés ou matapam, et une salle fermée à l'usage des pèlerins. Il faut y ajouter le logement des prêtres attachés au service particulier des dieux et de leur sanctuaire. Le mur de clôture est percé, sur le milieu de chacune de ses faces, d'une porte d'entrée orientée vers un point

(1) Les Dravidiens étaient des peuplades du sud de l'Inde dont le nom se trouve dans les auteurs sanscrits.

cardinal et encadrée d'un « gopuram » ou grand pylône de forme pyramidale quadrangulaire. A ce noyau du temple dravidien, s'ajoutent successivement — si les dons le permettent — une, deux ou trois enceintes concentriques, distantes les unes des autres de vingt-cinq à trente mètres et qui augmentent d'autant la surface générale du temple. Ces enceintes additionnelles sont entrecoupées, comme la première, par des gopurams qui se font vis-à-vis et arrivent à déterminer par leur nombre des sortes d'avenues de pyramides quadrangulaires. On réserve les espaces de la périphérie du temple aux petits marchands qui déballent, les jours de fête, sur le carreau, toute la substance de leur commerce. L'extension en tache d'huile des pagodes dravidiennes rappelle ce qui se passait en Égypte au temps des Pharaons,



PLAN D'UN TEMPLE DRAVIDIEN



VUE D'ENSEMBLE D'UN TEMPLE DRAVIDIEN

où le grand temple d'Ammon a été construit pièce par pièce, suivant l'état des finances du moment.

Ma visite au temple était annoncée depuis mon débarquement à la gare de Madura, et un cortège de guides m'attendait au seuil de la cité religieuse. Un des hommes en station, un peu plus vêtu que les autres, et habitué à cicéroner l'étranger, me montra de la main le chemin à suivre, non sans avoir adressé au préalable un geste imperceptible à mon boy pour lui interdire l'entrée du temple. Je n'ai pas su si mon pauvre Durand était réprouvé, en sa qualité de paria que dénonçaient la noirceur et la maigreur famélique de son visage ou comme renégat de la religion indoue que trahissait son complet de bain de mer.

— « Le temple en face duquel vous vous trouvez, me dit le guide sur un ton de récitation, a été restauré par le tout-puissant Radjah Tirumala Nayak et est dédié à Çiva et à son épouse Minakshi ou déesse aux yeux de poisson. Il est le plus beau de nos temples du Sud et possède neuf gopurams, comme celui que vous voyez. »

Il se peut que le temple de Madura, avec ses cinq hectares de superficie, soit le plus vaste de l'Inde méridionale; mais il lui manque de l'âge et de l'ordonnance.

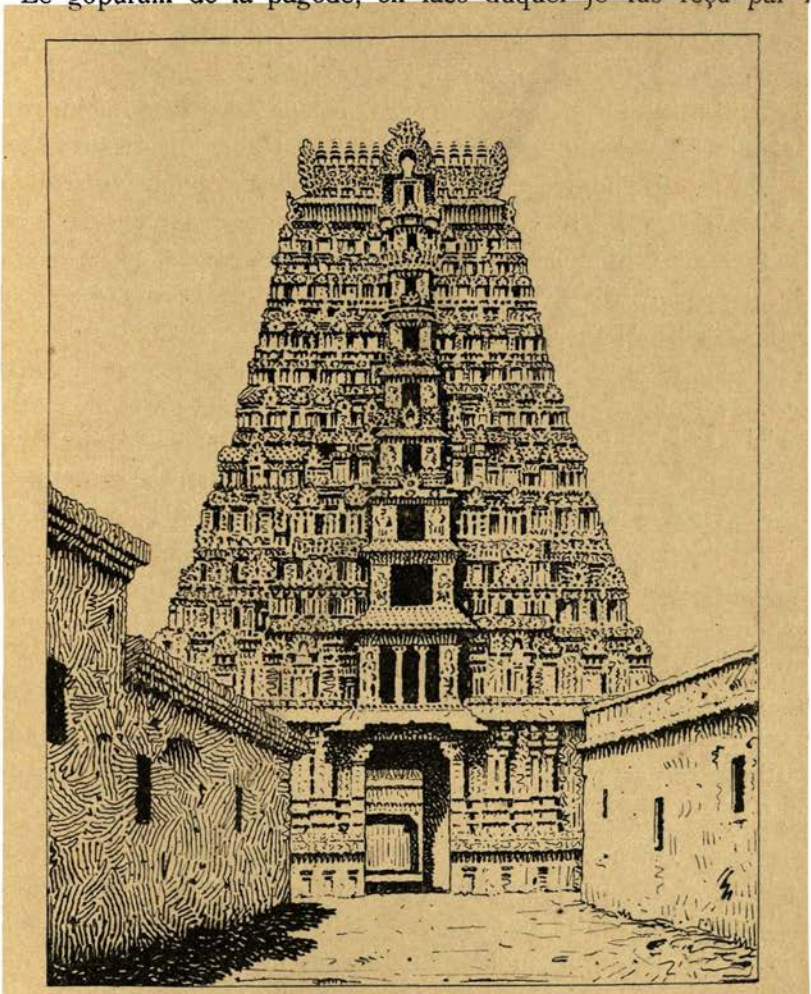
Le Radjah Tirumala Nayak, qui fut le Louis XIV de la contrée, a remis si complètement à neuf, de 1623 à 1659, le temple primitif, qu'il ne reste pour ainsi dire aucune pièce de celui-ci, et que le granit actuel conserve la fraîcheur de ses arêtes, comme s'il avait été taillé de la veille.

L'immense développement du temple, que le train des guides empêche de parcourir posément, et où l'on passe d'une partie à l'autre sans souci du lien qui les relie, s'oppose à ce que le visiteur embrasse le plan d'ensemble de cette magistrale pagode.

Mais ce qu'on en voit, au hasard de la course, donne la mesure de la valeur des architectes indous. Ces noirs, que nous tenons pour le résidu de l'humanité, ont élevé des édifices plus vastes que les nôtres, avec un véritable sentiment de l'art et sans se laisser rebuter par les difficultés matérielles. Ils se sont attaqués à des masses colossales de granit qu'ils ont superposées, dressées, débitées ou sculptées; et leurs sculptures ont une telle vie qu'une certaine salle du temple paraît habitée par des géants de granit prêts à se détacher de

leur socle. N'en déplaise aux blancs, les Indous du Sud ont eu le sens du grandiose : c'est écrit, à chaque pas, dans le temple de Madura.

Le gopuram de la pagode, en face duquel je fus reçu par le



GOPURAM D'UNE PAGODE DRAVIDIENNE

guide et qui m'écrasait de sa massivité, représente une pyramide quadrangulaire d'une cinquantaine de mètres de hauteur portant à son faîte une série de petites flèches en chapelet. Le milieu de sa base est percé d'un passage rectangulaire plus haut que large et encadré de dalles de granit. Cette même pierre compose le tiers inférieur de l'édifice qui est complété supérieurement par des cou-

ches de briques, afin d'éviter le tassement du sol sous un poids excessif. Le gopuram indou est surchargé de sculptures : chacune de ses faces a été divisée en neuf étages; chaque étage comprend des encadrements juxtaposés; et dans chaque cadre un dieu est figuré, en haut-relief, avec une pose hiératique, d'autres fois lascive. Sur toute la sculpture, une polychromie aveuglante est répandue : pas une partie saillante qui ne soit peinte en un rouge, un bleu ou un jaune éclatant. C'est d'une illustration surabondante.

La pyramide géante, employée comme motif de décoration, n'est pas propre à l'Inde méridionale : elle s'est imposée par la facilité de son édification aux premiers architectes qui rêvaient de constructions grandioses; et on la trouve en Assyrie et en Égypte avec des différences propres au génie architectural des peuples. Tandis que les Égyptiens ont gravé au burin sur leurs pylônes granitiques les exploits de leurs Pharaons, les Indous, épris des couleurs voyantes, ont couvert les faces des gopurams de dieux stuqués et bariolés.

Le porche profond du gopuram, qui sert en quelque sorte de vestibule au temple de Madura, est garni à droite et à gauche de quatre statues plus grandes que nature de la déesse Lakmi, la Vénus indoue; et les dimensions de ces blocs granitiques vous donnent tout de suite la note du spectacle intérieur. Des groupes de marchands, vendeurs de guirlandes pour la plupart, installés entre les statues, indiquent du même coup qu'on n'est pas tenu de prendre l'attitude respectueuse de rigueur dans les lieux de prière.

Je fus d'abord conduit dans un cloître aux murs couverts de fresques mythologiques et dont la finesse des colonnes du portique et la grâce des arceaux contrastent avec la robustesse des statues de l'entrée. Le centre de ce cloître est occupé par l'Étang au Lotus d'or, d'une longueur de soixante mètres environ, et d'une teinte aussi verte que la couleur des rizières entrevues le matin. Les Indous le tiennent pour sacré et alimenté par le Gange, sorti de terre sous un coup du trident de Çiva. Ils ont foi en la valeur purificatrice de ses eaux; et c'est avec confiance qu'ils s'y plongent, s'en lavent la face et en boivent quelques gorgées. Spectacle un peu surprenant pour l'Européen qui attache tant de prix à la pureté de sa boisson; et spectacle qui rappelle des traditions religieuses à peu près universelles. La plupart des peuples ont assimilé le péché aux souillures

du corps et confondu les moyens d'effacer la tache morale avec les procédés d'hygiène des téguments. Ils n'ont fait de différence que dans la quantité d'eau nécessaire à la purification. Les Indous immergent le corps entier deux fois par jour; les musulmans se lavent les extrémités; les catholiques se bornent à se toucher le front avec le bout de l'index droit à demi mouillé. La réduction de l'usage de l'eau est proportionnelle à l'abaissement de la température. Moins le climat est chaud, plus le baptême est restreint.

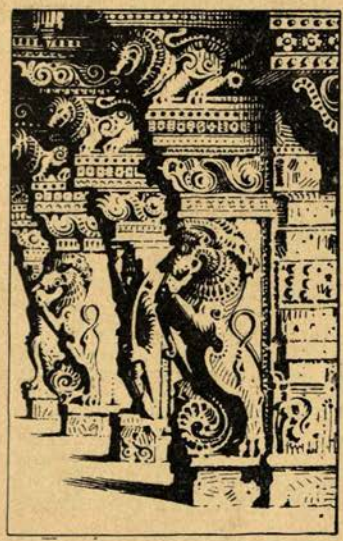
En même temps que je faisais ces réflexions, j'entendis s'élever des voix d'enfants qui psalmodiaient des chants monotones. C'était le catéchisme indouiste. Un babou (1) ventru était debout qui dominait de sa haute taille une centaine de marmots assis en rangs serrés dans un coin du portique. Il épelait quelques fragments d'un hymne védique et tous les assistants les répétaient après lui, comme aux premiers âges des traditions orales. Mais la leçon se passait sans commentaires, car c'est la lettre et non le sens du texte sacré qu'un brahme doit réciter et appliquer.

Au sortir du cloître, et après être passés sous un deuxième gopuram gardé par une légion de dieux, nous arrivons dans des galeries malpropres, vides de fidèles et occupées par de grandes chauves-souris qui fuient à notre approche. Ces lieux, couverts, insignifiants par eux-mêmes, mettent sous les yeux la manière dont les Indous du Sud ont composé le toit des galeries de leurs temples. Ils avaient à choisir entre la voûte arciforme et le simple plafond; et leurs capacités de constructeurs leur permettaient d'appliquer indifféremment l'un ou l'autre mode d'architecture. Ce n'est pas au premier qu'ils se sont arrêtés, par la raison qu'une « voûte arciforme ne dort jamais » et qu'elle est susceptible de subir les effets d'un tremblement de terre. Ils ont préféré la couverture plate établie, à la manière des Égyptiens, par la pose de dalles de granit sur les colonnes de pierre; et il m'a semblé, à Madura comme à Karnak, que ce genre de construction était favorable aux effets d'une perspective lointaine, grâce à la réduction de la portée du regard en hauteur et à son prolongement en longueur.

La galerie la plus célèbre du temple, qui a valu à la pagode son

(1) Instituteur, un savant.

titre de « Merveille du sud de l'Inde », est celle que Tirumala Nayak a fait contruire pour y recevoir, à son intention personnelle, les dieux du sanctuaire, pendant dix jours du torride mois de mai. C'est une nef rectangulaire de cent mètres de longueur, étroite (1) et basse, avec quatre rangées de trente piliers carrés, larges et trapus : la pénombre de la galerie la transforme en un lieu d'apparence infinie et la peuple de fantômes. Les statues des noirs piliers de granit s'animent au passage du visiteur; des chevaux cabrés, grandeur naturelle, abattent sur vous leurs membres dressés, et des lions ricanant s'élancent sur votre tête du haut de leurs chapiteaux. On devient inquiet dans cette atmosphère apocalyptique et on reste avide de lumière.



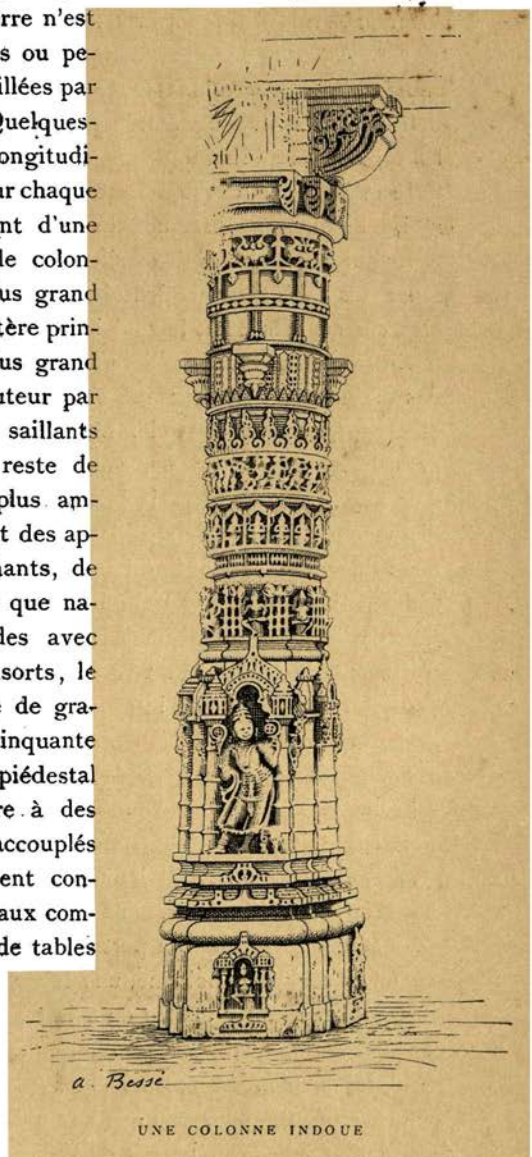
PILIERS DE LA GRANDE GALERIE DU TEMPLE DE MADURA.

Que ces sculptures soient d'un travail achevé, ce n'est pas à prétendre. L'art véritable aurait fort à redire sur les proportions et le modelé des sujets; mais c'est exubérant de vie, et voilà l'essentiel. Chevaux et lions ont l'air de se précipiter sur vous; et, invonlontairement, vous frémissez. Quoi demander de plus à des artistes des tropiques? Quelques statuaires, amoureux exclusifs du fini d'un ouvrage, ne sauraient se contenter de ces façons primitives; mais j'en sais un de France qui dirait que c'est bien, puisque c'est animé.

Ce qu'il y a de plus remarquable, à mon sens, dans le temple de Madura, c'est le matapam à « mille colonnes », immense salle qui, comme son nom l'indique, comprend mille fûts de pierre au-dessus desquels s'étend une couverture qui projette son ombre sur le sol, ainsi que les frondaisons entre-croisées des arbres d'une forêt. Chaque pilier diffère de son voisin et a été sculpté au gré de l'ouvrier qui a donné libre carrière à sa fantaisie, de sorte que c'est la synthèse la

(1) D'une largeur de vingt-quatre mètres.

plus complète de l'art indou qu'on puisse avoir sous les yeux. Pas un pouce de la surface de la pierre n'est resté lisse et vierge. Grandes ou petites, les colonnes ont été fouillées par l'artisan, du pied à la tête. Quelques-unes sont divisées en bandes longitudinales avec des festons variés sur chaque bande; d'autres se composent d'une colonne centrale entourée de colonnettes engagées. Mais le plus grand nombre — et c'est là le caractère principal de l'art indou — le plus grand nombre est segmenté en hauteur par des bagues ou des disques saillants non moins travaillés que le reste de la pierre. Certains piliers, plus amplement composés, supportent des appliques de divinités, d'éléphants, de chevaux cabrés aussi grands que nature ou des niches profondes avec les déesses et les dieux consorts, le tout taillé dans un monolithe de granit d'un mètre à un mètre cinquante d'épaisseur. Tandis que le piédestal quadrangulaire sert de cadre à des animaux ou des humains accouplés dans des postures trop souvent contraires à la morale, les chapiteaux comprennent une superposition de tables épaisses de granit dont la plus élevée dépasse de beaucoup les dimensions transversales du fût de la colonne; et c'est là que l'ouvrier a concentré l'effort de son talent: il a intercalé entre deux tables maîtresses un assemblage de calices de fleurs qu'il s'est plu à galber ou des lions en fureur ou des dragons



UNE COLONNE INDOUE

grimaçants; et plus la laideur de ces derniers était grande, plus l'auteur devait s'en montrer satisfait.

De même que dans la galerie précédente, l'impression ressentie au milieu de ces créations fantastiques, rêves d'une imagination en délire, est encore augmentée par la demi-obscurité qui règne dans les profondeurs du matapam.

Je m'étais découvert devant ces géants de pierre, soumis, malgré moi, à l'influence mystique du sombre milieu.

Le guide me précédait en silence.

Et mes nerfs se trouvaient de la sorte tout à fait à point pour apprécier, comme mes hôtes le voulaient, la scène qu'ils m'avaient préparée.

Entre quatre lourds piliers de la salle obscure, servant d'appui à des divinités en plein relief, s'élève un autel où sont enfermés les dieux tutélaires du temple. L'accès en est défendu par une grille, près de laquelle se dresse, comme un cierge immense, un long fût d'or monté sur un pied ciselé et dont la tige coupée de distance en distance par des anneaux saillants traverse et dépasse le toit de l'édifice : lingam géant érigé en l'honneur de Çiva.

La petite troupe indoue qui m'accompagnait fut rejointe, à hauteur de l'autel, par quelques jeunes hommes d'une grande noblesse d'allure; et le guide me dit :

— Arrêtez-vous là un instant : nous allons vous montrer les dieux de notre temple.

Ce que disant, le cortège des Indous se rangea en une double haie, à droite et à gauche de l'autel; deux bougies furent allumées et les portes du tabernacle s'ouvrirent.

Tout le monde se tint immobile, me laissant entièrement à mes impressions; et j'aperçus, dans le fond obscur du tabernacle, deux statues surchargées d'or qui portaient au cou un collier de fleurs jaunes et, en travers de la poitrine, une écharpe de soie blanche.

On a beau rester maître de soi et attacher aux statues de Çiva et de Parvati la juste valeur d'un morceau de granit grossièrement sculpté, on n'en est pas moins saisi par la foi rayonnante des véritables croyants, pour peu que l'on puisse encore s'émouvoir. Je devinai la fierté des convictions religieuses du groupe de noirs qui m'entouraient, et je sentis que l'élévation de leurs pensées les faisait, en ce moment, les égaux de l'homme qu'ils recevaient.

Je fus, pendant un instant, aussi indouiste que mes hôtes.

C'est à ce moment que deux jeunes lévites se détachèrent des fidèles, l'un tenant à la main un collier d'œillets d'or, et l'autre un plateau d'argent.

— Inclinez la tête, me dit le guide, et le prêtre de Çiva va vous mettre le collier que nous portons nous-mêmes en l'honneur de notre dieu les jours de grande cérémonie.

J'obéis.

D'une main légère, le jeune adolescent me passa par-dessus la tête une guirlande dorée de fleurs parfumées. Puis son collègue me tendit le plateau d'argent.

Quand nous revînmes dans la pleine lumière, mon cortège d'Indous se dispersa et me laissa seul avec le guide. Je compris que la visite avait pris fin et qu'on ne voulait pas m'en montrer davantage. Je n'avais vu que des gopurams, un lac, des corridors, des salles ouvertes à tout venant; et j'avais été tenu, malgré ma promesse de générosité, à l'écart de ce qui fait la sainteté du lieu.

Où était l'enceinte réservée aux brahmes? Où la partie secrète du temple? Où le sanctuaire des dieux?

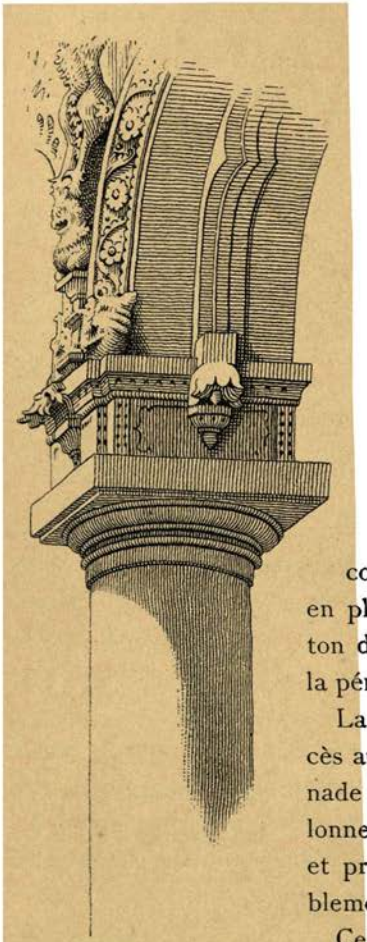
Je ne devais pas le savoir, puisque nul être humain, hormis un brahme, ne doit approcher du cœur du temple, encore moins un blanc dont la souillure est irradiante.

Peut-être aurais-je pu voir, comme un autre Français (1), les joyaux séculaires de la déesse, les tiares d'or, les torsades de rubis et de perles, les lourds gorgerins, les pendentifs aux cabochons de saphir, les fausses mains en or, les fausses oreilles avec glands en pierres fines. Mais il m'aurait fallu une lettre d'introduction que je n'avais pas. Encore le brahme, venu à ma rencontre, m'aurait-il conduit à travers des salles noires, dans le coin d'une cour, en face « d'une très grande table, recouverte d'un tapis noir, sur laquelle les parures de la déesse auraient été amoncelées »; et c'est tout ce que j'aurais vu.

Je me bornai, en dernier lieu, à demander au guide les raisons pour quoi il avait employé alternativement, pendant le parcours du temple, les noms de Sundareshvar et de Çiva, de Minakshi et de

(1) Loti, *l'Inde (sans les Anglais)*, p. 200.

Parvati; et j'appris que le premier mot était synonyme du second, comme le troisième du dernier. C'est en réalité à Çiva, dieu de la matière périssable, et à Parvati, son épouse, déesse de la reproduction, que le temple a été dédié lors de sa construction. Les autres noms ne lui sont venus que plus tard, et lui ont été donnés par Tirumala, dont un fils devait s'appeler Sundara (le béni). Ainsi le temple magnifique de Madura a reçu du fameux Radjah tout à la fois son lustre et son nom actuels.



COLONNE DU PALAIS DE TIRUMALA NAYAK

Ce Tirumala Nayak était vraiment un grand artiste. En même temps qu'il restaurait la pagode, il se bâtissait un palais qui demeure une des principales curiosités de l'Inde méridionale, en ce sens qu'il a été édifié sur le plan des constructions afghanes et mongoles et forme en pleine Inde dravidienne un superbe rejeton de l'architecture musulmane du Nord de la péninsule.

La cour d'entrée, qui précède le perron d'accès aux appartements, est entourée d'une colonnade et d'un péristyle à trois rangées de colonnes cylindriques et stuquées (1), sans socle et presque sans chapiteau, soutenant un entablement hérissé de consoles.

Certaines salles intérieures ressemblent aux nefs de nos églises, avec voûte en ogive et arcades latérales surmontées d'une élégante galerie dans le genre des triforiums; et la plus belle d'entre elles, l'ancienne salle du Trône, est couronnée d'une vaste coupole que supportent des piliers sarrasins.

(1) Le stuc employé est celui qu'on appelle « chunnam » et qui se fabrique avec de la poussière de coquillages dans la région de Madras.

L'art indou est représenté, dans cette création musulmane, par les statues de l'entablement et des arcades des piliers. On retrouve en ces endroits le dragon grimaçant de la grande pagode, les divinités de la région, les éléphants et les chevaux cabrés.

Il ne manque au palais que la pompe royale. Mais l'ère des Radjahs est passée : la raison sociale Londres et Cie y a mis fin ; et à la place des grands de la cour de Tirumala Nayak, nous trouvons aujourd'hui des marchands, des comptoirs et des tribunaux. Évolution progressive ou régressive ?

Trichinopoly. — J'ai quitté la gare de Madura à neuf heures du soir pour aller coucher à Trichinopoly.

J'étais le seul blanc dans un train bondé de noirs ; et je m'y suis senti aussi à l'aise qu'en France, tant ma confiance était grande dans les natifs que je ne connaissais pourtant que depuis quarante-huit heures. Je n'ai pas eu toujours même assurance en certaines contrées de l'Europe.

Durant la route, l'eau tomba à torrents — à torrents : est-ce assez dire ? — Il ne pleut pas sous les tropiques à la manière des climats tempérés. Le ciel se vide là-bas comme une cuvette d'eau. Mais qu'on n'ait pas de crainte pour le lendemain. Le soleil paraîtra et dissipera les nuages ; la claire atmosphère du jour succédera à l'orage fécondant de la nuit.

On arrive à deux heures du matin à la gare de Trichinopoly, où l'on trouve une chambre à coucher, une servante qui vous fait monter le thé, si vous le désirez, et vous conduit dans une grande pièce qui renferme un lit, une baignoire et les accessoires de toilette. Bien entendu, on est éclairé à la lumière électrique.

Trichinopoly (1) est construit sur la rive méridionale du Cavery, au pied d'une roche granitique qui fait l'effet d'une grosse verrue brunâtre sur la surface plate du sol indou. La hauteur du rocher, est, dit-on, de 75 mètres. Son sommet est couronné d'un temple de Çiva, qui voisine avec un ancien fort. Sa base abrite encore

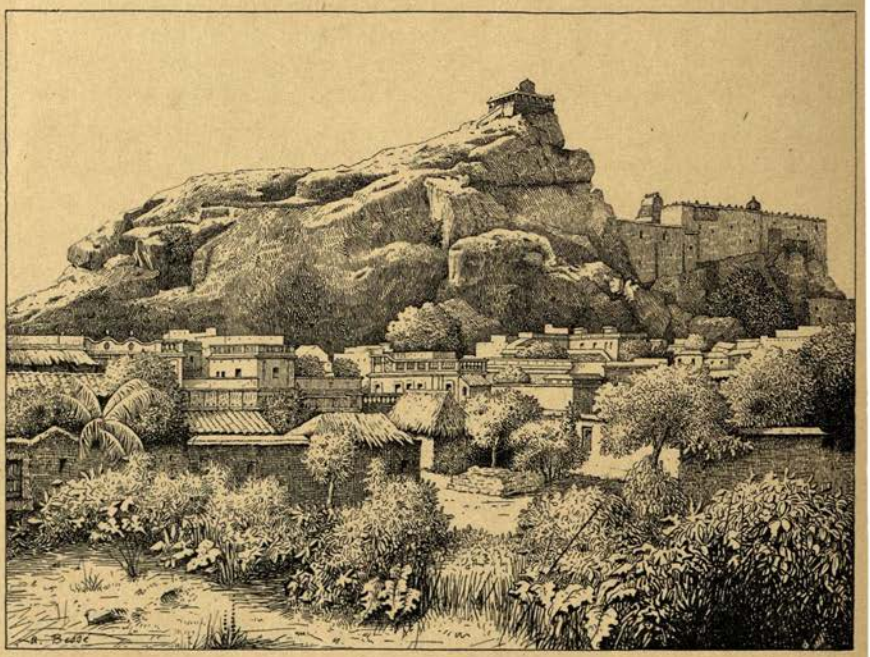
(1) Trichinopoly, qu'E. Reclus écrit Tritchinapoli, veut dire « Cité des démons tricéphales ». Le nom provient des légendes qui résultent des aspects que les plaques de lichens donnent à la surface du rocher au pied duquel la ville est bâtie.

quelques restes d'une vieille muraille d'enceinte rappelant nos insuccès de 1752.

J'ai traversé à sept heures du matin la ville de Trichinopoly pour aller au temple de Srîrangam, à 6 kilomètres de la gare.

Le ciel avait une teinte d'azur.

La ville elle-même ressemble à Madura par ses maisons, ses bou-



LE ROCHER DE TRICHINOPOLY

tiques, le mouvement de sa population; et je passe dans ses rues sans éprouver l'attrait du nouveau. Ai-je vu hier pour la première fois ou me sont-ils familiers l'Indou qui porte au front les signes symboliques de Çiva et la jeune paria qui marche avec grâce en tenant sur la tête son vase de cuivre étincelant? Ce n'est plus là, en tout cas, spectacle qui m'intéresse et je suis déjà en quête d'attractions nouvelles. Je voudrais de l'inconnu sur cette terre à peine abordée.

Le sol est plus rouge encore qu'à Colombo. Une fine poussière se soulève sous les pieds des passants et teinte de sa couleur de minium la voiture et mes vêtements.

Nous franchissons le Cavery sur un pont d'au moins cinq cents mètres, et nous nous engageons sous la voûte verdoyante et sombre d'une large avenue, sans poussière, sans chaleur, sans indigènes, en plein concert matinal des oiseaux. L'avenue aboutit à des allées de plus en plus étroites, ombragées par les ramures des palmiers, des cocotiers, des manguiers (1), sous lesquelles s'abrite un peuple de dieux. Des pagodes sans nombre éclairent de leur blancheur l'obscurité des routes. Des divinités, isolées, ou groupées par deux, trois ou quatre, veillent à la sécurité des passants, au carrefour des chemins; et dans une étroite clairière, la déesse Kali, à la face noire et au corps rutilant, s'élève plus grande que nature, au milieu de sa famille divine. Mais c'est d'elle que viendrait la terreur, si le grand silence de la forêt peuplait de fantômes l'esprit de l'étranger.

Le temple de Srîrangam est situé dans une île formée par deux bras de la rivière Cavery.

Il est dédié à Vichnou. Ses prêtres se reconnaissent à trois lignes imprimées sur le front; l'une rouge, médiane et verticale; les deux autres blanches et un peu obliques vers la partie inférieure de la première, de façon à représenter un trident (2). Quelques sectaires se contentent de la ligne rouge verticale.

Le temple est plus grand que celui de Madura, plus grand que les anciens temples d'Égypte et le plus conforme à la disposition générale des temples indous. Une seule de ses portes présente l'ampleur d'une de nos cathédrales.

Il contient sept enceintes rectangulaires concentriques; les premières réservées à des marchands et celles du centre à des prêtres. Sa muraille d'enveloppe a plus de trois kilomètres de tour. Les gopurams de chaque enceinte, d'autant plus grands qu'ils sont plus extérieurs, sont placés en droite ligne sur les axes cardinaux du temple; et c'est ainsi qu'une des portes d'entrée semble être l'ouverture

(1) Le manguier est un arbre à l'écorce brune et raboteuse qui ressemble au châtaignier. Son fruit, du poids moyen d'un demi-kilogramme, a la forme d'une poire dont la partie la plus forte se trouverait du côté de la queue.

(2) La marque distinctive des dévots de Vichnou s'appelle namam, du nom de l'espèce de terre qui sert à la tracer.

Les deux lignes blanches du namam, *masculi liquorem seminalem significant;* la ligne rouge, *feminæ flexum menstruum fingit.*

excentrique d'une voûte profonde partie du cœur de l'immense édifice.

Le guide a fait arrêter la voiture devant un gopuram inachevé, réduit à son soubassement et à qui manque la pyramide des étages supérieurs. L'argent n'est sans doute pas venu pour le complément de l'œuvre religieuse, de même que les tours de quelques-unes de nos cathédrales attendent encore le clocher qui devait, en principe, les couronner.

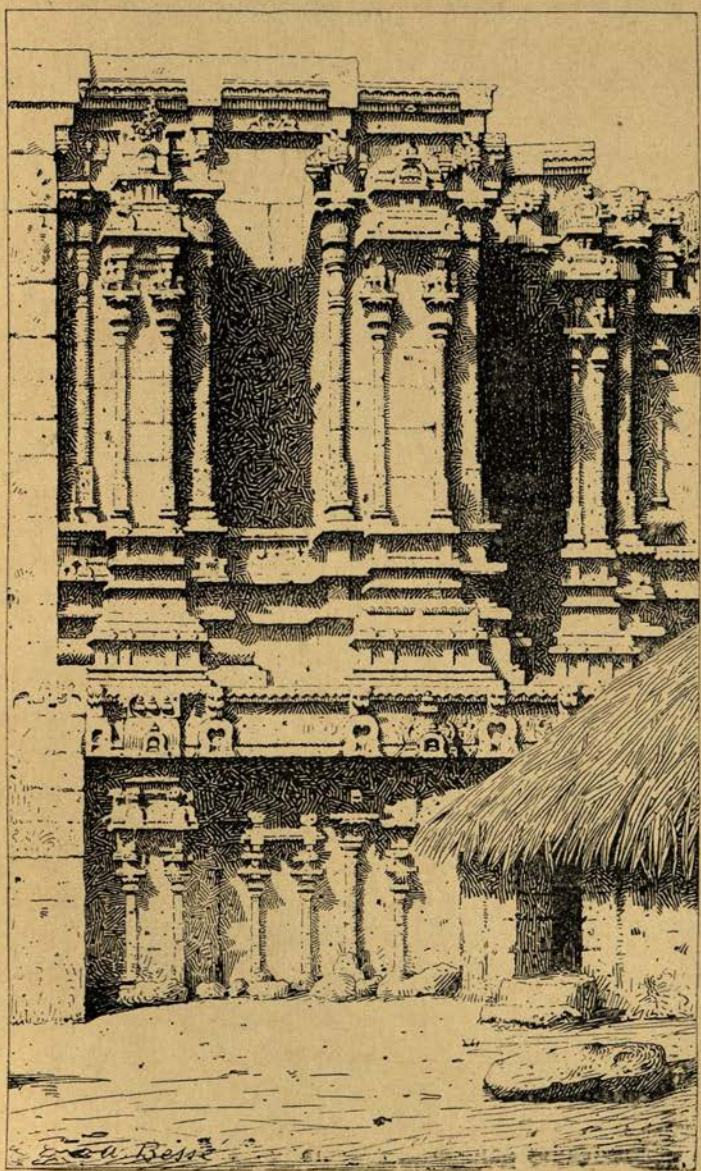
Mais tel quel, ce soubassement a son enseignement. Il montre le soin qui a présidé à la superposition des assises granitiques et l'habileté des ouvriers à équarrir la roche noire. C'est tout à la fois solide et léger. L'ensemble de l'édifice est disposé pour s'élancer vers le ciel. La porte médiane, les niches latérales, étroites et hautes, sont volontairement élongées, et les surfaces planes intermédiaires recouvertes de colonnettes détachées, très fines et rapprochées. Peu de sculptures : la nappe du granit apparaît dans sa mâle beauté; et la pureté des lignes, jointe à la conservation des arêtes, assure au soubassement un air de fraîcheur et de jeunesse. On le dirait érigé de la veille, bien qu'il date du dix-huitième siècle : mais la pierre ne vieillit pas sous les tropiques.

Après une voûte profonde où de hautes statues se font vis-à-vis, comme à Madura, nous avons franchi les premières enceintes du temple occupées par de nombreux marchands dont le fonds de maigre valeur est installé à terre devant un public miséreux, et nous sommes arrivés à l'avenue centrale réservée aux brahmes.

Ce n'est pas à l'aspect du logis qu'on pourrait juger de la haute qualité des occupants. Les maisons sont modestes, réduites à une case au toit incliné, quelquefois précédées de deux ou trois marches, avec une petite porte et une minuscule fenêtre. Mais quel soin les brahmines apportent à l'entretien du parvis de leurs demeures. Elles le nettoient, le balaient, le brossent pour ainsi dire; et, quand le sol, naturellement rouge, est devenu aussi brillant qu'un tapis de cachemire, elles y sèment une poudre blanche avec quoi elles figurent des fleurs, des arabesques et tous les dessins de leur capricieuse fantaisie. Les pas ou le vent ont vite raison de ces superficielles illustrations; mais le lendemain, les brahmines les renouvellent de la même façon, avec leur instinct de fourmis ouvrières.

Nous voici en face du matapam. La salle aux mille colonnes,

avec sa voûte basse, ses lourds piliers carrés ou octogones sans



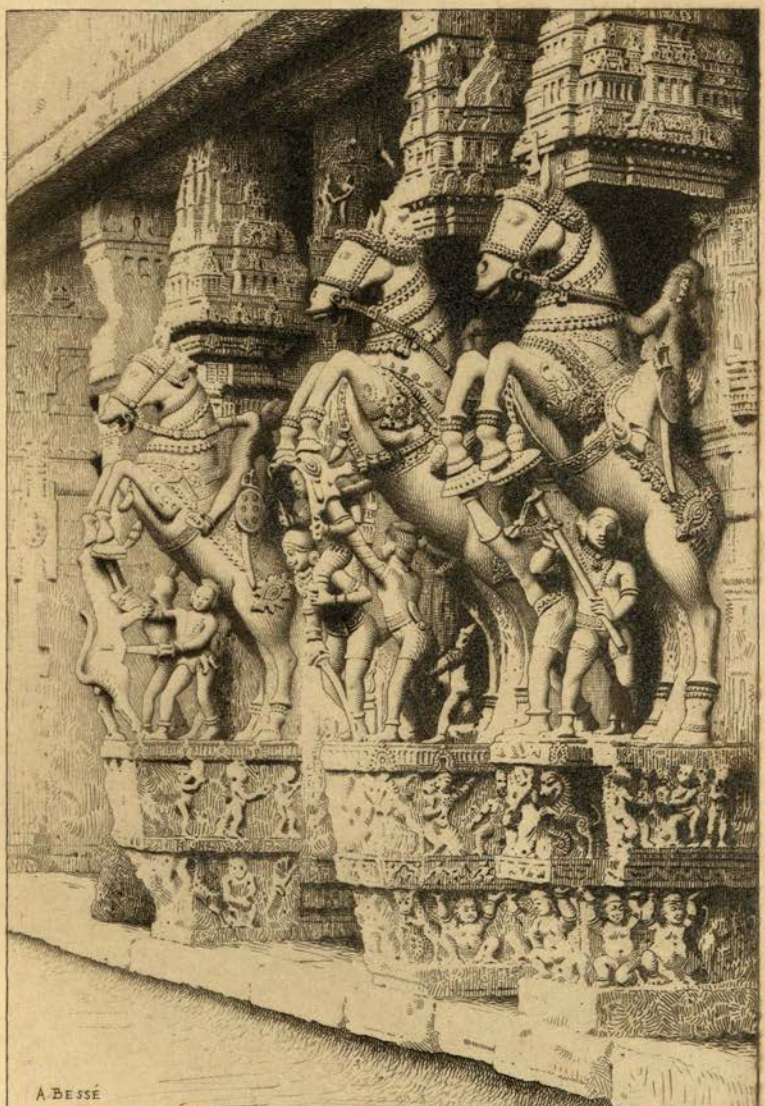
PARTIE D'UN GOPURAM DU TEMPLE DE SRIRANGAM

aucune sculpture, ses larges et hauts chapiteaux surmontés du dragon accroupi, ne manquerait pas de caractère, si elle n'était dé-

tournée de sa destination première. Ce n'est plus une nef profonde, proposée à l'attente des fidèles, au repos ou à la prière; c'est une sorte de carrière où les seize files de soixante-cinq colonnes de la construction sont enlisées dans le sable, la poussière et les gravats. Et partout, en Orient, on se heurte à de tels effets de l'insouciance publique.

Mais, à côté de la malpropreté, une perle : il suffit de se retourner et d'accéder à une cour voisine, pour être en présence d'une des plus colossales décorations réalisées par la patience humaine. Le long du mur de la cour, quatorze piliers de granit, portant chevaux, monstres et demi-dieux, entre leur chapiteau et leur socle, font face au matapam. Les chevaux bridés, sellés, sanglés, aussi grands que nature, dressés sur leurs jambes de derrière, tiennent sous leur ventre des animaux ou des hommes debout. Les socles portent deux étages de sculptures où s'agite un monde de sujets, et les chapiteaux ressemblent à un segment de gopuram surchargé de six étages de sculptures. C'est du même bloc de granit qu'est sortie cette féerique création ! Vous la critiqueriez peut-être, maîtres européens qui faites du dessin l'excellence de votre art! Les lignes ne sont pas parfaites; les hommes sont trop courts; les membres des chevaux mal articulés. Mais la roche est animée et sa vie intense vous arrache le cri d'admiration qui n'analyse ni ne discute les proportions. Les noirs qui ont taillé cette pierre plus dure que le marbre ont enfanté leur œuvre dans un élan génial et l'ont réalisée avec une inflexible volonté. Vous doutez-vous de la persévérance inlassable du burin pour faire jaillir du granit l'intense mouvement de ces quatorze colonnes et avec quelle prudence les robustes ouvriers ont dû régler leur œuvre pour ne pas détruire eux-mêmes ce qu'ils avaient déjà édifié? Les siècles les récompenseront : leur travail durera, et dans plusieurs milliers d'années, on admirera encore les chevaux, les monstres et les demi-dieux du matapam de Srîrangam, comme on reste en extase devant la statue de Ramsès, sous les palmiers de Memphis.

Je voulus faire un pas du côté d'un petit édifice rectangulaire d'une quinzaine de mètres de longueur, de même hauteur que la voûte du matapam et desservi par une porte basse. Une coupole d'or surmontait sa partie centrale, et de légers nuages de fumée



Le Carrousel du Temple de Srirangam

Imp. A. Boucabeuf Paris.

sortaient en cinq ou six endroits de la bordure de son toit. Qu'était ce lieu d'une richesse si grande et paraissant servir en même temps à des usages domestiques?

— N'avancez pas, me dit le guide : l'approche de cette partie du temple est interdite aux étrangers. C'est le Vimâna ou sanctuaire dont l'entrée est réservée aux prêtres de Vichnou; et la fumée qui s'élève du toit indique que c'est l'heure où les brahmes préparent leur repas.

Cela était vrai. La loi religieuse qui exige que le sanctuaire d'un temple soit sous la garde constante des prêtres impose également à ceux-ci l'obligation de cuire eux-mêmes leurs aliments. Les brahmes ont la phobie de la souillure. Ils ne mangent ni viande, ni poissons, ni œufs pour n'être pas criminels par une atteinte portée à la conservation des espèces animales; et le riz ou les végétaux qui composent leur nourriture ne peuvent être préparés par des mains étrangères à la caste, parce qu'impures. Les plats et les assiettes sont un objet d'horreur et remplacés par des morceaux de feuilles de bananiers ou de tout autre feuillage adroitement cousus ensemble. Les cuillers et les fourchettes sont inconnues, car elles doivent passer et repasser dans la bouche et que le premier contact des lèvres les a souillées définitivement. De même à l'égard des boissons : chargée ou non de microbes, l'eau reste pure pourvu qu'elle ait été puisée par une personne de la caste; et, si elle est impure pour une cause quelconque, on la purifie par une addition de lait caillé qui détruit toutes les souillures, en raison de sa provenance de la vache qui est une bête sacrée. C'est du moins la lettre du rite; mais le contact des Européens a fait fléchir bon nombre de principes, et l'hygiène n'y a pas gagné.

En dédommagement de son obligation de m'écarter des abords du sanctuaire, le guide me fit monter sur le matapam par un escalier de quelques marches et me montra du doigt la coupole d'or de la chapelle des dieux. Cette coupole remplace la pyramide qui surmonte d'ordinaire le Vimâna. Elle a la forme d'une demi-sphère d'un mètre de diamètre environ, et repose sur le toit stuqué de la chapelle, ainsi qu'un joyau sur un cadre grossier. Mais quel joyau! et comme je comprends la fierté du guide et qu'il ait guetté ma stupéfaction! Une calotte en or massif, trop grande pour que les

bras puissent l'entourer, c'est une vision inconnue! Sa masse jaune, sans tache ni rayure perceptibles, étincelle sous les rayons incandescents du soleil et dans l'azur de l'atmosphère, comme un autre soleil fixé au centre du temple : c'est la toute-puissance étalée du plus pur des métaux; c'est la luxuriance de la richesse, la révélation aveuglante de la magnificence des Radjahs! Qui de nous aurait assez d'or et de foi pour couronner une église d'une semblable auréole! et qui sait, d'ailleurs, si notre pâle soleil réfléchirait avec autant d'éclat la munificence du donateur?

Je suis resté dans le temple, durant trois heures, sans rencontrer un seul Indou, après le passage de l'avenue des marchands. Mais j'ai vu, dans les enceintes centrales, le monde secondaire des occupants. De petites vaches blanches, mouchetées de jaune, s'en allaient librement, en familières de la pagode, et semaient leurs ordures à destination des humains. Je ne devrais pas dire ordures, puisque ce qui vient d'une vache sacrée ne peut être que sacré en soi-même. Ce sont plutôt des dons que répandent ces gracieuses ruminantes. Aussi voit-on les femmes les recueillir pieusement et s'en faire une poudre de toilette dont elles se frottent le front au lendemain de leurs souillures mensuelles, afin de pouvoir reprendre en état de pureté leur place conjugale.

Il y avait également dans le temple un éléphant en pèlerinage, fort bien mis et pénétré de son importance. Son front, sa poitrine, ses épaules étaient marqués du monogramme de Vichnou, ainsi qu'il convient à un véritable adepte du dieu. Les reins se cachaient sous un large manteau de pourpre, assujetti par une chaîne en travers qui portait à chaque extrémité une clochette tintinnabulant à chaque pas. Un serviteur se tenait accroupi sur la nuque du pèlerin.

Le lourd pachyderme, en personnage expérimenté, se dirigea vers moi et me fit comprendre par l'organe de son servant que je lui serais agréable de l'accompagner chez un marchand de canne à sucre, non loin de là, et spécialement affecté à la satisfaction de ses caprices.

Je me rendis au désir du puissant mammifère et pris même la peine de lui fragmenter les bâtons de canne à sucre, pour qu'il n'eût pas l'embarras de les broyer lui-même. La trompe montait

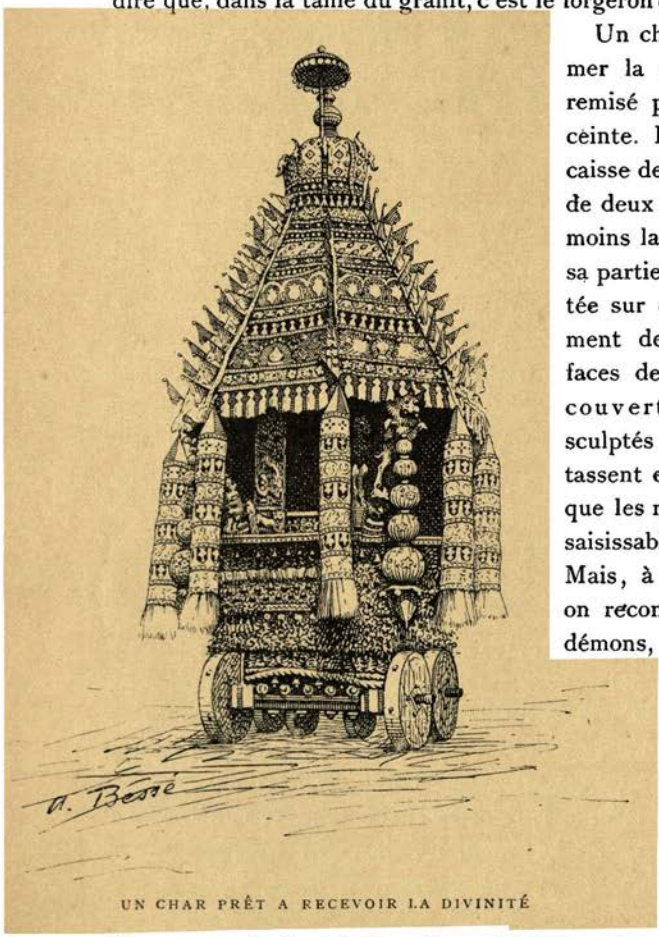
lentement en spirale de mes doigts aux lèvres du noble animal; et quand vint le dernier morceau, le guide me souffla que je pouvais le faire suivre de l'offre d'une pièce blanche de monnaie. Mais cette fois, la trompe dépassa la bouche et se dressa jusqu'à portée du servant... Je compris ainsi qu'un grand seigneur, quoi qu'il fasse pour vous plaire, n'accepte jamais un bakchich personnel.

Tout près de la grande pagode de Vichnou — et pour répondre à l'habitude indoue de géminer les temples du Sud — on a élevé un autre temple à Çiva. Je n'ai pas été autorisé à aller bien avant dans l'intérieur de ce temple et j'ai dû revenir sur mes pas dès la deuxième enceinte, soit que la sainteté du lieu en éloignât les étrangers, soit plutôt que son mauvais entretien fît honte aux indigènes. Je n'ai trouvé sur ma route que ruines et ouvriers les réparant. C'est dommage : le temple, un peu plus vieux que celui de Vichnou, aurait pu fournir quelques données utiles sur l'évolution de l'architecture indoue; et la réduction de ses dimensions en aurait rendu la vue d'ensemble plus facile. Ce qu'on peut dire et qui est évident, c'est qu'il se compose, comme la grande pagode sa voisine, d'enceintes concentriques enveloppant le sanctuaire central et desservies par des gopurams.

Je profitai de ce que je me trouvais au milieu d'ouvriers employés à la réparation du temple pour examiner la manière dont les natifs règlent l'exécution du gros œuvre de leurs constructions. D'abord ce sont les femmes qui paraissent travailler le plus : elles portent les moellons sur la tête et gravissent ainsi des échelles; elles préparent le mortier et mettent même à cette vilaine occupation un entrain de bon aloi. On les voit au nombre d'une quinzaine, vêtues de blanc et armées d'une longue perche, autour d'une fosse carrée. Elles brassent, en cadence, la bouillie de sable et de chaux, en propulsant la perche, au rythme d'une chanson.

Le seul travail des hommes qui mérite attention est la taille des grands monolithes de granit. Elle se fait avec une instrumentation des plus primitives. L'ouvrier ne dispose que d'un poinçon, long et gros comme le doigt, sur lequel il frappe avec un morceau de bois et qui écaille parcelle par parcelle la roche résistante. L'extrémité du poinçon ne tarde pas à s'émousser; et dès qu'elle ne peut plus

servir, elle est portée à un forgeron qui lui rend son acuité. Un même ouvrier émousse cent poinçons par jour; de sorte qu'on peut dire que, dans la taille du granit, c'est le forgeron qui travaille le plus.



UN CHAR PRÊT A RECEVOIR LA DIVINITÉ

Un char — si j'ose nommer la chose ainsi — est remisé près du mur d'enceinte. Il est réduit à une caisse de bois rectangulaire, de deux mètres de hauteur, moins large à sa base qu'à sa partie supérieure et montée sur quatre roues également de bois massif. Les faces de la caisse sont recouvertes de panneaux sculptés où les sujets s'entassent en si grand nombre que les motifs n'en sont pas saisissables de prime abord. Mais, à l'examen détaillé, on reconnaît qu'il s'agit de démons, de demi-dieux, de petites et grandes divinités, alignés et superposés dans des poses hiératiques ou obscènes, suivant la fantaisie du sculpteur et le libre cours de l'art indou. Ce qui fait la valeur de ces panneaux, c'est moins la qualité que la difficulté de leur travail. Le bois dans lequel ils sont taillés (1) a la dureté du fer et résiste aussi bien au ciseau qu'à la vermine. Les collectionneurs européens, de passage aux Indes, s'en disputent les fragments à prix d'or. Quelques beaux

(1) Appelé *bith*.

échantillons ont été envoyés au musée Guimet, utiles à consulter pour l'iconographie indoue. Les dieux y ont six bras ou six têtes; Çiva y lève la jambe en l'air, et Ganeça chevauche sur un hippopotame ou étale une panse ventrue. Il n'est pas exagéré de dire que tout cela est fait à la serpe.

Une pareille masse de bois, prête à écarteler les disques épais qui lui servent d'assises, a pourtant son jour de triomphe, quand elle devient l'autel roulant qui promène le dieu de la pagode au milieu de la foule de ses adorateurs. Mais le char ensevelit alors sa vaste carrure sous de mesquins oripeaux. Huit grosses colonnes, fixées à ses flancs, supportent, en guise de dais, une sorte de chapeau très élevé, pointu et octogone, au-dessus duquel est implanté un parasol royal à franges d'or. Ces divers accessoires sont tapissés de toiles barbouillées des couleurs les plus vives, où le rouge écarlate succède au vert clair et le jaune au violet; et comme si ce n'était pas suffisant pour satisfaire le besoin de la polychromie indoue, des drapeaux, des pendeloques, des guirlandes de fleurs surchargent encore la décoration.

A l'heure du crépuscule, l'idole fait son entrée sous la voûte fleurie de son char. Elle est en bois grossier, en cuivre, en or ou en argent, suivant la richesse de la pagode, et couverte de soieries, de bijoux et de pierreries dont le prix varie avec la générosité des fidèles. La foule ne verra pas le dieu, car il est invisible par essence; mais qu'importe! l'image en est dans tous les cœurs; la foi en grandira la majesté; et la réalité disparaîtra dans le délire des imaginations. Pendant toute la nuit, hommes et femmes venus de cinquante lieues à la ronde s'entassent autour du char. Ils seront deux cent mille au lever du soleil.

Voici la pointe du jour : la lumière et la chaleur pénètrent, comme une étincelle, dans l'âme électrisée des Indous; et l'orgie religieuse commence.

Loti, béni de tous les dieux, a été le témoin d'une fête brahmanique; et son ardent récit est une des plus belles pages de ses impressions sur l'Inde (1).

Il a vu cinq cents Indous, attelés au câble du char, attendre le signal des trompes pour l'ébranler et le faire avancer.

(1) *L'Inde (sans les Anglais)*, p. 174.

Il a vu l'énorme machine, enlisée dans la terre grasse, résister à la puissance de l'effort.

Il a entendu le cri de la foule, quand la chose monumentale a oscillé.

Il a vu le char de Vichnou déchirer le sol de quatre sillons profonds, tous les bras s'agiter, et les bouches s'ouvrir pour clamer la joie enfantine des fidèles.

Il a vu l'assaut du char par les plus fanatiques, le baisement de son sillon par des hallucinés, et le torrent humain faire cortège au dieu dans une cohue lubrique où le corps nu des hommes écrasait la poitrine des femmes.

Une semblable réunion humaine n'a de religieux que la raison qui la provoque. Le délicat sentiment qui porte l'homme à rechercher l'appui d'une divinité est rapidement perdu dans le mouvement délirant d'une pareille cohue. L'excitation, les cris et les émotions intérieures sont les mêmes, autour du char brahmanique, qu'elles le seraient, sous la même latitude, à l'occasion de n'importe quel autre sujet de rassemblement.

Mon boy, qui m'entendait interroger le guide et que le catholicisme avait élevé en haine du brahmanisme, ne manqua pas l'occasion de se venger de la répulsion dont il était l'objet de la part des indouistes, en m'objectant de prendre garde que ces fêtes dont on m'entretenait avec enthousiasme n'étaient en réalité que des occasions de plaisirs et des sortes de bacchanales.

Les brahmes donnent eux-mêmes le mauvais exemple par leur pression sur les esprits crédules pour accroître les offrandes et remplir leur cassette.

Les femmes font assaut de parures et grisent les pauvres noirs d'une volupté coûteuse.

L'homme qui a peiné et grossi son pécule anna par anna croit faire honneur aux dieux en le dépensant follement au gré du caprice.

Et lorsque les ovations religieuses sont terminées, des jeux, des spectacles, des danses complètent le délire et préparent les fidèles à toutes les ivresses du corps.

Autrefois des fous se jetaient sous les roues du char, avec l'espoir d'améliorer leur seconde vie; maintenant, on monte plus volontiers sur les roues du même char pour dépouiller les dieux de leurs bijoux.

Mais les prêtres du temple, en hommes avertis, remplacent, avant le départ, les ors et les pierreries de l'idole par de la quincaille et de la verroterie; et les fanatiques du vol n'en ont pas pour leur audace.

Je suis sorti de l'île du Cavery par d'autres chemins, non moins ombragés, que ceux déjà suivis et devant un cortège de dieux aussi nombreux qu'à l'aller. J'ai rejoint le rocher granitique de Trichinopoly par la même route chargée de poussière rougeâtre et suis passé, en traversant une autre partie de la ville, devant un lac sacré, semblable à celui de Madura, mais plus vieux et moins bien entretenu : sa pauvre pagode centrale baigne au milieu d'une eau croupissante et dans le cadre d'un mur décrépi. Elle semble gémir sur le désarroi de la piété indoue.

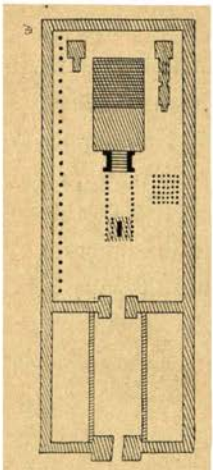
Tanjore. — Le soleil se lève et déjà la terre est inondée de lumière. Un peu d'obscurité n'existe plus que sous la voûte de la grande avenue du temple de Tanjore. Les arbres, qui la projettent, ont l'air plusieurs fois centenaires par leur tronc ridé, fissuré, verruqueux et leur inclinaison accentuée vers le sol; mais le chef est resté vert et dru, comme si la flore de ce prodigieux pays ne devait pas connaître le dessèchement de son feuillage, tant que la terre lui donne une goutte de sève.

C'est l'heure de l'essor des femmes : elles encombrent l'avenue et profitent de ce qu'elles sont maîtresses de la route pour lever la tête et allumer leurs grands yeux. Parias et mercenaires, elles vont au loin émonder les rizières; les plus âgées, à demi courbées; les plus jeunes, minces, droites, un peu raides et gracieusement drapées dans leur cotonnade rouge.

Le temple de Tanjore se signale de loin, au milieu de l'immensité de la plaine, par un chapelet de boules d'or qui surmonte le clocher pyramidal de son sanctuaire. Il a été appelé la « Perle du Sud »; et c'est justice, car rien dans l'Inde dravidienne ne lui est comparable.

Il date, paraît-il, du onzième siècle et est resté réduit au noyau central des pagodes du sud de l'Inde sans s'être développé à la péri-

phérie en enceintes successives, comme les grands temples de Madura et de Srîrangam. On voit sa disposition d'ensemble sur le diagramme que j'ai emprunté à Fergusson (p. 80); et il a un peu moins de 300 mètres de longueur sur moitié de largeur. Son entrée est précédée d'une petite avenue, avec un gopuram à chacune de ses extrémités. C'est ainsi du moins qu'était le temple à son origine. Mais il s'est modifié à la fin du dix-huitième siècle, et de notre fait. Nous, Français, nous l'avons entouré d'un fossé et d'un mur pour nous en faire une forteresse, en 1777; et comme notre mur est aussi bien entretenu actuellement que le reste de l'édifice, on croit, de prime abord, qu'il en fait partie intégrante; d'autant que notre génie ne s'est pas montré trop barbare et a construit son mur assez bas pour qu'il reste dominé par la véritable enceinte de la pagode. Celle-ci, large et puissante, portant à l'extérieur de grosses bandes de moulures saillantes, est surmontée d'une enfilade de taureaux accroupis qui indiquent à distance que le temple est dédié à Çiva.



PLAN DU TEMPLE DE TANJORE (d'après Fergusson)

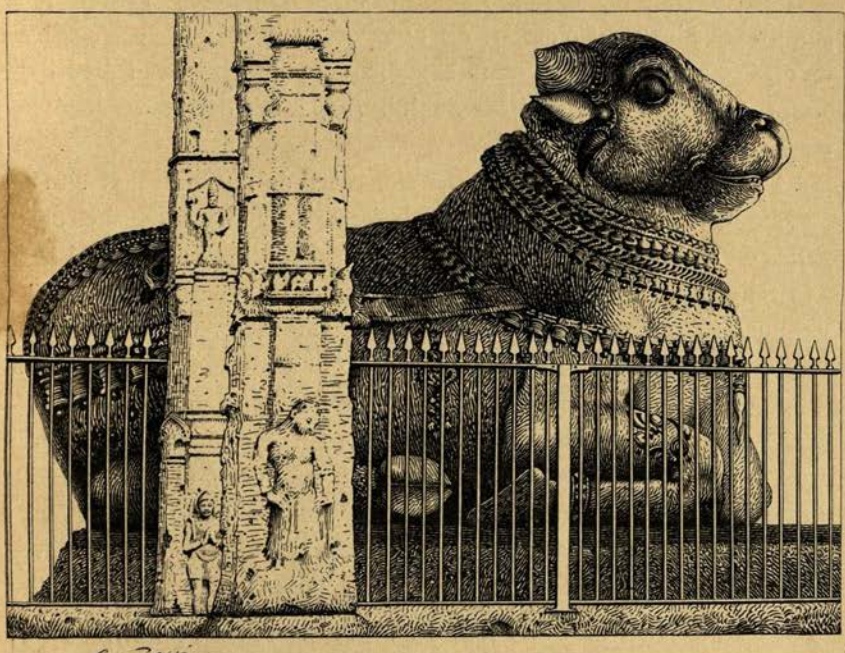
La porte, qui correspond à la ceinture de la fortification, est un échantillon de la pratique moderne indoue. On a décoré ses parties latérales de deux grandes fresques bleues qui représentent un dieu en train d'écraser un tigre. La seule manifestation de l'effort du dieu est concentrée dans ses yeux qui sont à demi sortis de l'orbite. Et le cintre de la porte est entouré d'une applique de médaillons en couleur, juxtaposés comme les plumes rayonnantes de la queue d'un paon, où figurent les effigies de Çiva et de huit membres de sa famille. Le fond des médaillons est bleu, le cadre lui-même jaune, et le dieu s'y détache en rouge. Ce n'est pas aussi choquant qu'on pourrait le supposer. L'œil finit par s'habituer à ces débordements de couleurs, grâce à la lumière intense du soleil (voir p. 126).

Le premier gopuram, situé au delà de cette porte de fortune, et qui est en réalité le véritable portique d'entrée du temple, a une couleur de sang. Il porte sur ses faces, en ronde-bosse, un Çiva bachique qui présente au public l'exubérance de la partie postérieure

de son bassin par un demi-tour sur la jambe gauche, endue et une forte flexion de la cuisse droite.

Le second gopuram, plus bas et moins large, est décoré, par contre, d'un dieu immense qui ne semble pas à son aise dans l'étroitesse de son cadre.

Évidemment, de pareilles illustrations ne parlent en faveur ni du bon goût ni du talent des exécutants. Elles entrent dans les mani-



LE TAUREAU DE ÇIVA

festations de cette sorte d'instinct qui pousse les enfants à barbouiller les murs avec ce qui leur tombe sous la main.

C'est tout différent à l'intérieur de la pagode; et l'œuvre mérite ici qu'on la regarde de près.

A l'entrée de la cour et du matapam, se présente le véhicule de Çiva, c'est-à-dire la monture du dieu du temple : un taureau.

La bête, monolithe, est deux fois plus grande que nature. Elle repose, accroupie, sur un piédestal élevé, au-dessous d'une voûte que soutiennent des colonnes de marbre : tel un trône. Les membres

sont repliés avec souplesse et la tête tenue droite, sans orgueil. L'œil brille sous un front large et surmonté de cornes naissantes. L'encolure est entourée d'un riche collier et les reins recouverts d'un épais manteau. Tant d'huile de coco, tant de beurre clarifié sont tombés des mains des fidèles sur le corps de la noble bête que c'est à peine si l'on distingue sa substance première. On la croirait de bronze : elle est pourtant de granit.

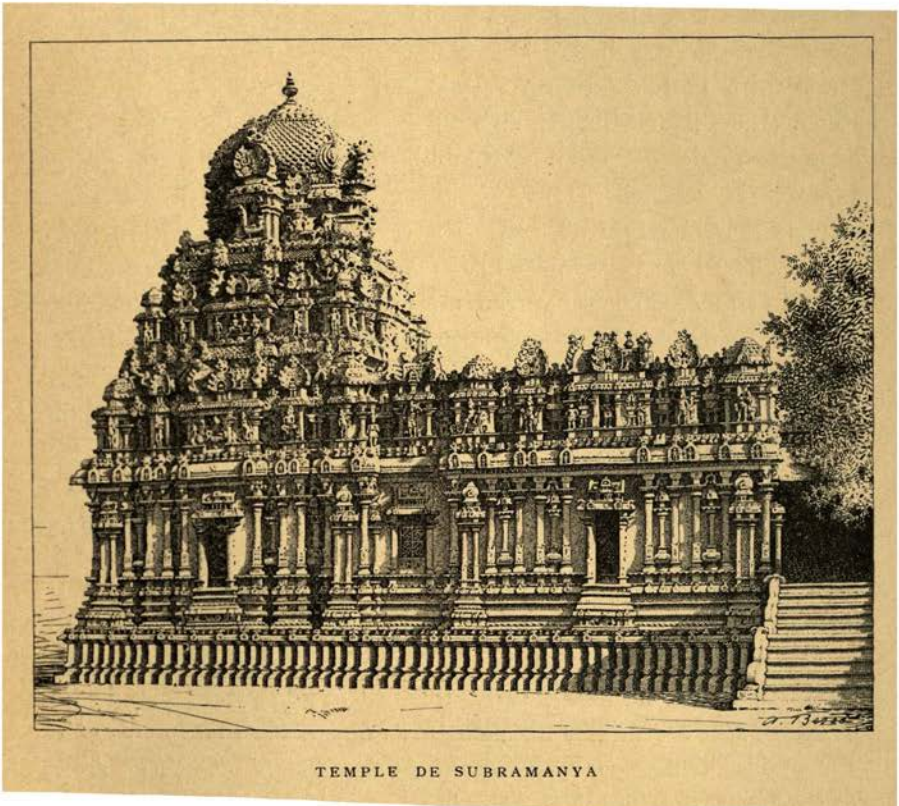
C'est par la jalousie des brahmes que le taureau de Tanjore n'a pas grandi plus qu'il n'est. Il est arrivé dans le temple gros comme un œuf et a pris si rapidement sa taille actuelle que les prêtres ont craint de n'être plus maîtres de lui. Aussi lui ont-ils encloué la langue. Ainsi parle la légende.

La partie fondamentale du temple, réservée aux dieux et située au fond de la cour, se présente sous la forme agrandie des petites chapelles de carrefour, en qui se résume la conception indoue de l'édifice religieux. Elle comprend un portique et un vimâna (1) cubique surmonté d'une pyramide quadrangulaire. L'œuvre a une très grande allure architecturale. Le portique présente trois rangées de piliers et aboutit à deux halls au delà desquels s'élève le sanctuaire proprement dit, de dimensions supérieures à celui des autres temples du Sud et d'une remarquable simplicité de lignes. C'est une maçonnerie granitique, de vingt mètres de longueur, qui ne porte sur ses faces que quelques moulures transversales et des colonnettes équidistantes entre lesquelles sont réparties des niches ou des fenêtres. La pyramide qui le surmonte est au contraire polychromée, en raison de son manteau de stuc. Elle se compose de treize étages occupés par des rangées de niches surmontées de l'éventail de plumes de paon; et les dépressions sont peintes en rouge; et les dieux en bleu; et les encadrements en jaune; et cette diversité de couleurs se fond dans un ensemble harmonieux comme les bandes du spectre solaire. La pyramide semble légère, malgré sa masse énorme et sa hauteur de soixante-treize mètres. Elle se termine par un dôme monolithique dont les Indous sont aussi fiers — sans doute à cause du point où ils l'ont monté — que de la coupole en or du temple de Srîringam; et au-dessus du dôme se dresse la flèche d'or à renflements monili-

(1) Sanctuaire des dieux.

formes qui étincelle comme un phare au centre de la plaine environnante.

La pagode de Tanjore se distingue encore par un petit temple, élevé à côté du sanctuaire principal, sous le vocable de Subramanya, à un fils de Çiva et d'une divinité guerrière. Ce temple serait, au dire de E. Reclus, comparable à une œuvre de la Renaissance italienne



TEMPLE DE SUBRAMANYA

par son élégance et le fini des détails. Sa forme et sa longueur sont à peu près celles de nos églises, avec cette différence que le clocher est remplacé à son chevet par une pyramide quadrangulaire terminée par une calotte demi-sphérique et divisée en étages différemment historiés. Le corps du bâtiment, en granit foncé, que pas un coup de pinceau n'a souillé, est recouvert de piliers, de pilastres, de colonnes encastrées ou détachées. Déjà à la base du socle se dresse une sorte de haie de pilots; sur les murs, les montants des contreforts alternent

avec des colonnes qui alternent elles-mêmes avec des tigettes de pierre; et à l'attique, les sculptures en relief des dieux sont entourées de cadres juxtaposés, que couronnent des frontons en dentelles. On ne voit pas de fenêtres sur les faces de l'édifice, suivant la règle des sanctuaires indous : celles-ci sont remplacées par trois niches latérales, rectangulaires, plus hautes que larges, avec des pilastres et des linteaux saillants, et si profondément creuses que le fond en devient obscur. La disposition de ces fausses ouvertures n'est pas étrangère à la tendance de rattacher le temple à l'époque de la Renaissance. Il ne doit pas, en effet, remonter au delà du quinzième ou seizième siècle, tant il ressemble à une châsse du moyen âge agrandie et adaptée au style indou. L'auteur de cette « pièce exquise d'architecture décorative » (1) n'est pas connu; mais il mérite qu'on loue l'ensemble de son œuvre, aussi heureuse dans son exécution qu'harmonieuse dans ses proportions; et s'il a surchargé de ciselures les parois d'un bâtiment qui aurait gagné à la simplicité des lignes, il a pourtant évité la confusion des ornements en espaçant assez les colonnes pour que la lumière continue d'éclairer le fond des parois du temple.

Le jeune brahme qui me faisait les honneurs de la pagode de Tanjore et paraissait un élève des Anglais, puisqu'il en parlait la langue et en portait le costume, n'eut de cesse de m'arracher à l'examen du petit temple de Subramanya pour me conduire dans un hall où étaient assemblés les oripeaux des grandes fantasias indoues, telle une autruche en bois foulant au pied un cobra, tels des dieux à douze têtes et à autant de bras, tel un dragon avec des yeux hors de tête et une bouche à y mettre un enfant, tels une vache toute rouge et un cheval doré, debout sur ses membres de derrière. Vous souriez de ma complaisance à suivre mon hybride anglo-indou et vous traitez peut-être de sauvage ce jeune brahme des temps modernes. J'ai d'abord fait comme vous et même avec un peu d'énervement; mais je me suis radouci dans la suite, car l'idée m'est venue que si le même Indou débarquait à Nice, en France, un jour de carnaval, il verrait les mêmes choses que chez lui, avec des gens plein la rue qui applaudiraient des deux mains. Au total : grattez le brahme,

(1) FERGUSSON.

il reste un enfant; grattez l'Européen, il reste un petit brahme.

Voulez-vous que je vous conte autre chose de plus sérieux et qui vous ouvrira un jour sur la mentalité indoue. Il existe le long d'un des murs de la pagode de Tanjore une douzaine de chapelles, construites sur un modèle uniforme et couvertes de fresques grossières. Elles contiennent à leur centre un seul et même objet de culte : une sorte de grande cuve en granit avec un segment de gros cylindre de même matière implanté au milieu. Ce n'est la reproduction exacte d'aucune chose de la nature. Il faut interroger le guide pour savoir ce que c'est; et le guide de répondre, sans baisser la voix : c'est le lingam et le yoni, autrement dit, les symboles de Çiva et de Parvati.

Notre atavisme religieux nous fait dresser l'oreille à une pareille déclaration; et nous protestons intérieurement qu'on parle avec autant de liberté et expose avec autant d'ostentation, même sous une forme symbolique, ce que nous avons classé au rang des parties honteuses de nous-mêmes.

Les Indous, semblables en cela à l'antiquité, confondent dans la même vénération le dieu générateur et son symbole, et s'inclinent avec autant de respect devant le lingam et le yoni que les catholiques devant le pied de Saint-Pierre de Rome.

Il faudrait que la raison humaine fût vraiment rétrécie pour trouver là matière à critique. Le culte du lingam reste un idéal, si on sait lui donner sa véritable signification philosophique; et on ne comprend pas le geste d'horreur que son seul énoncé provoque chez certaines personnes plus instinctivement sentimentales qu'a donnée à la réflexion.

Tous les fondateurs de religion ont prêché à l'homme l'obligation de se reproduire. Les premiers Aryens avaient imposé aux membres de leur société le devoir d'engendrer au moins un fils, afin de s'acquitter de la dette des ancêtres. Le Bouddha, qui a tari toutes ses sources de jouissances de la vie, a recommandé l'entretien de celle de la famille. Mohamet aurait voulu que le monde entier fût peuplé de musulmans, pour que le Croissant n'eût point de rival; et le Christ, dont nous avons déformé à plaisir les enseignements, a répété à ses disciples qu'il fallait croître et multiplier, parce que telle était la loi divine. Mais la civilisation est venue, avec ses principes de bien-être personnel, son romantisme et son faux idéal;

et le culte de l'intelligence a remplacé le culte de la matière. L'Indou ne s'est heureusement (1) pas encore engagé dans cette voie.

Le noir, qui travaille tout le jour pour gagner les quelques grains de riz nécessaires à sa subsistance et qu'écrase le poids de sa déchéance sociale, trouve son seul bonheur dans la satisfaction de son sexe. Il n'a que ce moyen de se dédommager de sa misère et de se relever à ses propres yeux. C'est ce sexe qui lui donne à lui-même la raison d'être de sa vie; et il magnifie le dieu qui est censé le lui avoir concédé. Le symbole de la génération est à ses yeux la puissance suprême et l'union du lingam et du yoni, l'œuvre maîtresse de la création.

Le programme de la visite de Tanjore comporte un arrêt à un grand palais, voisin de la pagode, où le guide vous conduit par tradition et devoir de conscience. C'est l'ancienne résidence des Radjahs qui ont disparu au commencement du siècle dernier dans la tourmente anglaise. L'immeuble, mal entretenu, ne donnerait pas l'idée d'une demeure quasi royale, si l'on n'avait été préalablement averti. Une certaine antichambre est remplie de choses si disparates, mi-indoues et mi-européennes, qu'on se croirait plutôt dans une maison de commerce. La qualité des anciens maîtres de céans n'apparaît que dans la richesse de la bibliothèque dont l'ordre parfait et le nombre des livres contrastent avec le reste du palais. Des rayons remplis de lames de palmiers couvertes de caractères tamouls et sanscrits succèdent à d'autres rayons chargés d'ouvrages anglais et de vieux livres français. Aucun volume n'a peut-être jamais été feuilleté; mais le fait d'avoir réuni tant de livres et de les avoir classés si méthodiquement prouve au moins l'appréciation de la culture intellectuelle. L'image du dernier Radjah survit en son palais, dans une magnifique statue grandeur naturelle et d'un marbre blanc transparent. Il est debout, le corps vêtu d'une longue tunique ceinte à la taille, les mains jointes dans l'attitude de la prière, la tête légèrement levée vers le ciel et coiffée du chapeau triangulaire avec un gland sur le côté droit. Le nez est rectiligne, l'œil allongé, la bouche

(1) Heureusement, parce qu'il est à craindre que la culture intensive du cerveau n'amène la déchéance de la race humaine.

fine et surmontée d'une moustache aux pointes retroussées. L'allure est tout à la fois hautaine et bienveillante. Elle évoque le souvenir de Celui qui semble avoir rêvé, en Europe, de redevenir le maître du Saint-Empire romain. A voir cette lumineuse statue, il semble qu'on soit témoin de l'apothéose de l'un de ces merveilleux Radjahs de l'Inde, grands seigneurs aussi riches que puissants, que des luttes armées incessantes ont auréolés autrefois du prestige universel d'autorité et de force. Engendrés par la guerre, vivant de la valeur de leurs armes, ils devaient disparaître en cessant de combattre. Le triomphe de l'Angleterre a mis fin à leur histoire.

A onze heures et demie, j'étais de retour au buffet de la gare. Les « blancs », qui sont naturellement portés à considérer les « noirs » comme des sauvages, se figurent sans doute que la nourriture dans l'Inde diffère beaucoup de celle de leur propre pays et qu'on mange, là-bas, à la manière de l'homme des cavernes, de la viande et des racines crues, avec les doigts et sans serviette. Que les plus difficiles se rassurent et n'hésitent pas, le cas échéant, à inviter leurs amis à déjeuner, dîner ou même souper à un buffet indou. Ils y trouveront des salles à manger deux fois plus hautes que celles de France, peintes avec un goût artistique, éclairées par de grandes baies dont la lumière est adoucie par des stores de soie. S'il fait nuit, des lampes électriques, suspendues au plafond; d'autres lampes fixées sur des bougies avec abat-jour et placées devant chaque convive leur donneront l'illusion d'une clarté solaire. Trouveront-ils l'atmosphère trop chaude, ils actionneront un ventilateur qui leur diffusera de l'air frais et chassera en même temps les moustiques indiscrets. Ils pourront choisir des tables à un, deux ou quatre couverts; et, où qu'ils s'arrêtent, ils auront devant eux des nappes blanches, des assiettes au chiffre de la maison, des verres grands et petits, des fourchettes et des cuillers en métal blanc et tous les accessoires pour le complément d'assaisonnement de leurs plats. Une carte leur sera présentée où les différents services seront séparés et où ils prendront dans chaque service le plat de leur choix. Du thé, de la bière, du bordeaux, du bourgogne, du champagne leur seront servis à leur gré; et ils auront pour 0 fr. 20 une bouteille de Soda-Water supérieure, comme goût, à toutes les eaux de table de Paris et d'une garantie

amicrobienne éprouvée. S'ils aiment boire frais, ils feront un signe, et de la glace leur sera offerte dans un seau de verre élégamment taillé. Un noir, vêtu d'un costume blanc immaculé, se tiendra derrière eux pour les servir et remplira son rôle avec une dextérité, une promptitude et un mutisme qui lui vaudront un large pourboire libéralement abandonné... Et tous les mets sont préparés aussi bien que la salle à manger est confortablement disposée. Je recommande surtout le plat national ou carry, capable de stimuler les estomacs les plus nonchalants.

Au moment d'entrer dans le restaurant, je me trouvai face à face avec un moine blanc d'une cinquantaine d'années qui me parut faire partie de la mission catholique de Tuticorin, et à qui je dis sans ambages :

« Nous devons être compatriotes, monsieur; et ce serait nous faire une injure réciproque que de déjeuner séparément au buffet de Tanjore. Nous allons prendre place à la même table, si vous le voulez bien; et nous mettrons à profit l'heure que nous avons à passer ensemble pour causer dans une langue qui ne semble guère connue sur la terre de l'Inde. »

Ce fut accepté avec bonne grâce; et je me réjouis de faire vis-à-vis à un Français de France et d'entendre parler ma langue autrement qu'à la manière de mon boy.

Le moine était là depuis vingt-deux ans et n'avait revu qu'une fois son pays natal durant ce temps. Il voulut bien ne pas m'interroger sur les événements européens qui auraient pu l'intéresser et me laissa le questionner sur la religion de l'Inde et son propre ministère, au sujet de quoi j'avais tout à apprendre.

Au dire du missionnaire, la religion indoue n'est qu'une forme du vieux polythéisme. Elle est issue du naturalisme, à l'époque de l'enfance des connaissances orientales, et a évolué vers la métaphysique au cours des siècles suivants, sans se dépouiller des turpitudes et des extravagances de l'idolâtrie. Elle reste actuellement l'apanage d'une caste et aucun lien moral ne relie les divers échelons de ses adeptes.

Contrairement à la généralité des religions qui rapprochent les prêtres du reste du troupeau, l'indouisme a imprimé une coupure profonde entre le peuple et les brahmes.

Ceux-ci forment, dans le monde indou, une société à part qui se montre plus préoccupée de ses intérêts personnels que de la misère morale de la masse de la population; et les membres mêmes de la confrérie se cherchent chicane entre eux.

Les brahmes qui desservent les temples, lavent les idoles et reçoivent les offrandes, ne jouissent d'aucune considération. On leur reproche d'avoir été autrefois des sacrificateurs; et le sang fait horreur aux plus purs de la caste.

Les prêtres officiants, les pourohitas, comme on les appelle, se font une concurrence journalière et ont à soutenir la rivalité de tous les magiciens ou sorciers du village. Pensez donc que ce sont eux qui ont le monopole des formules consacrées (mantra) pour le mariage ou chaque acte et accident de la vie, eux qui détournent les maléfices et conjurent l'influence nuisible des planètes ou des éléments, eux qui purifient les maisons et leurs habitants, eux qui tirent les horoscopes, bénissent les puits et les étangs. Ils ont fort à faire et sont aidés dans leur tâche par leurs fils ou parents à qui ils apprennent toutes leurs rubriques.

Il y a pourtant des prêtres de grand mérite, ce sont ceux qu'on nomme les gourous et qui composent le véritable clergé. Ils demeurent attachés à la pratique de la religion et servent de directeurs de conscience à un certain nombre de familles. Ils sont versés dans la connaissance des Védas et même dans l'astronomie, la médecine, la poésie. On dit d'eux qu'ils ont fait des pèlerinages à tous les lieux saints, qu'ils se sont ablutionnés dans le Gange et les autres fleuves sacrés, qu'ils ont « imprimé les vestiges de leurs pieds » sur le sable des déserts. Leur autorité n'est contestée par personne et leur bénédiction, voire leur vue, suffit à la rémission de tous les péchés.

Quant au peuple, aux gens de basse caste, les brahmes les méprisent et ne les tiennent pas pour membres de la société. Ces déclassés vivent entre eux comme des troupeaux de bêtes et se raccrochent à toutes les superstitions, à toutes les pratiques du charlatanisme, à toutes les folies de l'idolâtrie. C'est à ces déshérités de la vie que les missions françaises ont apporté depuis un siècle les secours du catholicisme. Elles enseignent qu'au-dessus de Çiva et de Vichnou, existe un Dieu compatissant et qu'au delà de la vie

terrestre une vie meilleure attend les hommes de foi. Les catholiques opposent la prière aux contingences journalières du malheur et répètent aux Indous affligés qu'en appelant Dieu à leur aide, son assistance bienfaisante ne leur fera jamais défaut.

Le missionnaire m'a laissé entrevoir les jouissances morales de son apostolat.

« J'ai obtenu, me dit-il, plus de cent mille conversions depuis mon arrivée dans l'Inde, et cela me récompense de mes vingt-deux ans d'exil. J'ai connu les horreurs de la famine et du choléra et entendu les cris de détresse de tout un peuple. Il m'est arrivé de faire dix heures de route pour porter les secours de la religion à des agonisants, et Dieu m'a épargné la tristesse d'une heure de défaillance. Quand j'ai besoin actuellement de lutter contre une dépression morale transitoire, je me représente les circonstances les plus pénibles de mon ministère. Je revois alors quelque case infecte où sont couchés côte à côte la mère, le père et les enfants, en train de mourir de la famine. C'est à peine si je puis franchir la porte basse du gourbi et je me tiens à demi courbé sur les squelettes encore respirants. La famille entière gît décharnée sur le sol, les lèvres décolorées, la voix éteinte, les membres immobiles. Mais voilà l'hostie : la vie reparaît. C'est tout à la fois une nourriture corporelle et céleste. Ils la saisissent avec une foi qui leur découvre le bonheur éternel et revient vers moi pour me réconforter. »

Ainsi envisagé, l'apostolat catholique a sa noblesse et sa sublimité. Consoler est une joie, et l'homme qui se dévoue à relever le courage des désespérés prend position au-dessus du champ de bataille de la vie réelle et s'acquiert le droit d'être loué de sa mansuétude. Mais essayer d'implanter la croix sur le domaine de Çiva et de Vichnou, c'est une œuvre que ne réaliseront pas les missions catholiques. Qu'est-ce cent mille convertis, sur les 300 millions d'Indous qui peuplent la presqu'île hindoustanique? Des hommes patients, intelligents, naturellement bons ont pu rallier à eux quelques individus sans situation, sans ressources, ou épris de l'idéalisme chrétien; mais ces prosélytes appartiennent aux castes inférieures ou à la catégorie des hors castes, et ce n'est pas ainsi qu'on assoit une religion dans un pays conquis. On n'éduque pas un peuple en catéchisant sa classe inférieure : c'est la tête qu'il faut amener à ses idées. Or

les brahmes ne changeront jamais d'eux-mêmes l'état social actuel de l'Inde. Comment se mélangeraient-ils avec les autres, eux qui prétendent avoir une origine spéciale et être nés de la tête de Brahma, tandis que les Kchatrias sont sortis de ses épaules, les Veissiahs de son ventre, les Soudras de ses pieds, et tandis qu'ils placent les parias au rang des animaux. Les brahmes ont chassé le bouddhisme qui gênait leurs prérogatives sociales; ils ne se sont pas laissé entamer par les violences de l'islamisme, ce n'est pas pour prêter l'oreille aux lénitives formules d'égalité, de fraternité et de mutualité de la religion catholique. La suprématie des brahmes ne s'effondrera — si elle doit s'effondrer — que sous la poussée des couches sociales inférieures, relevées à leurs propres yeux par la culture intellectuelle et possesseurs de l'avantage du nombre. L'Europe prêtera peut-être la main à cette révolution; mais — chose à peu près certaine — elle encouragera le maintien de l'indouisme dans l'Inde.

Je questionnai ensuite le moine sur la théogonie indoue et la figuration par la statuaire des principales divinités : ce que j'avais vu jusqu'alors ne me permettait pas de savoir à quoi on reconnaissait Çiva ou Vichnou dans le bloc de pierre quelquefois à peine dégrossi qui orne les gopurams ou les piliers des temples.

En réalité, le nombre des dieux est considérable et chaque localité paraît avoir le sien. Mais il faut faire la part des appellations données à la même divinité et tenir compte que Çiva est honoré sous près d'une centaine de noms, le qualificatif de ses attributions servant souvent à le désigner. Et, comme chaque dieu a sa secte et que des divisions existent dans les sectes, vous voyez l'infinie fragmentation des doctrines religieuses indoues.

Cependant, il est bon de s'en tenir à la Trimourty qui est la clé de voûte du Panthéon national et que composent Brahma, le créateur; Çiva, le destructeur; Vichnou, le conservateur.

Brahma, le plus grand des dieux du brahmanisme, qui a donné son nom aux religions de l'Inde, est exceptionnellement figuré sur les murs des temples et ne possède en propre que quelques pagodes : cela tient à ce qu'il est d'origine exotique et que, venu ici avec les Aryens, il a gardé sa personnalité sans se confondre avec l'une quel-

conque des anciennes divinités védiques. On lui attribue pourtant une influence souveraine dans la destinée humaine et il marque sur le front de chaque individu ce que la vie lui réserve d'heureux ou de malheureux. Vous le trouverez exceptionnellement représenté avec quatre têtes (1), après en avoir eu cinq, et avec quatre mains qui tiennent les livres védiques et des cuillers à sacrifice, c'est-à-dire les premiers objets du culte brahmanique.

La représentation de Çiva est des plus variées et souvent peu hiératique. C'est dans l'attitude debout que la pose est le plus honorable. Alors le corps vu de face se tient droit; les membres inférieurs sont parallèles, les talons joints et les pieds fortement tournés en dehors. Le dieu fait aussi bonne contenance dans la station assise sur une peau de tigre ou de panthère, ou encore monté sur son taureau Nandi. Mais il devient inconvenant dans la pose du « Tandara », où il danse sur le corps du démon Tripurâsura, en levant la jambe et arrondissant la partie postérieure de son bassin. Çiva se reconnaît sur les gopurams à la blancheur du visage ou, pour mieux dire, à une teinte jaune blafard de la figure qui lui vient de son séjour accoutumé au faîte des Himalayas où l'on suppose que les habitants n'ont pas la peau brûlée par le soleil. De plus, il porte au milieu du front un troisième œil par où il voit l'avenir, après avoir regardé le présent et le passé avec les deux autres yeux; ou bien le front est barré des trois traits horizontaux que ses adeptes se peignent à la tête, aux membres et à la poitrine. Le chef est coiffé d'un haut bonnet pyramidal en forme de tiare ou orné simplement du croissant lunaire; les oreilles sont chargées de pendants, parmi lesquels se distingue, à droite, le serpent Nagkundala. Les cheveux ondulés retombent en grosses tresses derrière les oreilles ou sont divisés en deux moitiés qui s'écartent de la tête comme les branches d'un éventail, avec, pour peigne, la déesse Ganga qui commémore l'heureuse idée de Çiva d'avoir incliné le Gange vers la terre de l'Inde au moment où le fleuve descendait du ciel. Le corps du dieu n'est jamais nu et porte au moins ou le cordon sacré des brahmes, dit Jahnuwi, ou la ceinture du « Cacina » autour des reins : il est vêtu en général d'un maillot

(1) Brahma naquit avec cinq têtes; mais ayant fait violence à Parvati, femme de Çiva, celui-ci se vengea en abattant une des têtes du dieu adultère, dans un combat singulier. On lui donne souvent le nom de dieu à quatre visages.

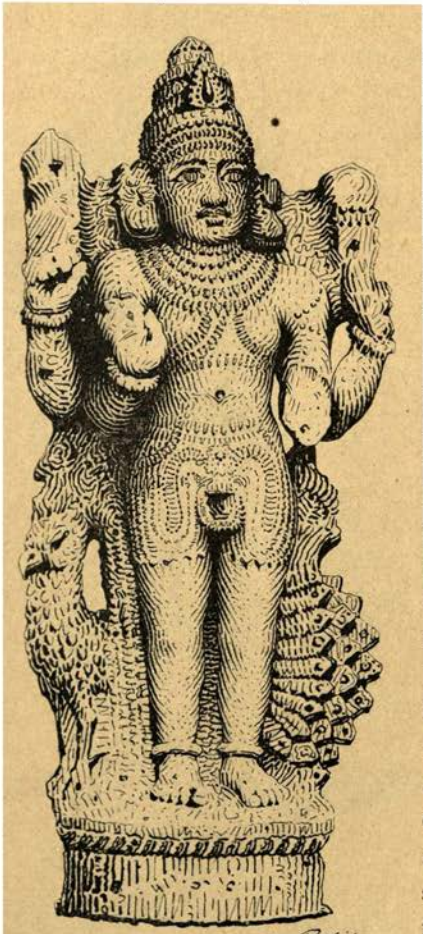
appelé « chulna » qui descend jusqu'aux genoux. Çiva a deux avant-bras et deux mains, à droite. La main antérieure, placée en avant de la poitrine, est élevée et ouverte dans l'attitude de la protection ou Abahihasta (1). La main postérieure est dressée à hauteur de l'épaule. A gauche, le dieu possède deux membres supérieurs complets. L'un passe en avant du corps, et la main est tombante devant le bassin, dans la position de la sollicitation ou Naradahasta. L'autre membre supérieur est en rotation externe, l'avant-bras fléchi et vertical. Les poignets sont garnis de deux rangées de bracelets et les mains postérieures tiennent un des attributs du dieu : un trident, une massue terminée par un crâne, une épée, un foudre en forme de disque (Tchakra) et une sorte de diabolo.

ÇIVA

Ainsi chargée de ses signes d'identité, la statue de Çiva n'est pas très répandue ; et vous la verrez ordinairement reproduite avec un symbole, à l'exclusion des autres. C'est que les sculpteurs simplifient la difficulté du travail en laissant libres les mains du dieu ou même en supprimant une paire d'avant-bras. Il devient alors difficile de reconnaître le membre de la Trimourty et il faut que le nom soit écrit sur le socle pour que l'on sache à qui l'on a affaire. On peut appeler quelquefois à son aide, pour l'identification d'une statue indoue, l'animal qui est joint à la statue et qui représente la monture habituelle de la divinité. Ainsi si vous voyez un taureau à côté d'un dieu, c'est qu'il s'agit de Çiva ; de même Vichnou se distingue à l'aigle qui lui est attaché.

(1) Pour comprendre l'importance donnée à la position des mains des divinités, il faut se rappeler que cette position indique dans la statuaire religieuse indoue l'occupation à laquelle la divinité était censée se livrer. La main droite levée est le geste de l'enseignement. Les deux mains jointes et rapprochées de la poitrine expriment l'amour de l'humanité. La main abaissée est l'emblème de la charité.

Les statues de Vichnou sont, en général, plus idéalisées que celles de son collègue de la Trimourty. Les Indous ont fait de lui un jeune homme au teint bleu foncé ou vert, vêtu d'effets royaux et coiffé de la tiare. Il porte sur la poitrine un collier de pierreries étincelantes dont la plus grosse se nomme Kaustubha, et, au poignet, un bracelet appelé Syamantaka. Tantôt il est debout, dans la même attitude que Çiva, et tantôt monté sur un lotus; plus souvent, il repose à demi couché sur les replis du serpent Sesha dont les cinq ou six têtes lui servent de dais, et avec les pieds allongés sur les genoux de Lakmi, déesse de la beauté. On le figure quelquefois au milieu de l'Océan, donnant naissance à Brahma. Ce dernier dieu sort du calice d'un lotus dont la longue tige est implantée dans le nombril de Vichnou : étrange conception qui fait naître le créateur d'un dieu déjà créé. Vichnou a quatre avant-bras et quatre mains. Les mains antérieures, tatouées d'un losange, se présentent la paume en avant : la droite, relevée; la gauche, abaissée dans le geste de charité et d'enseignement. Les deux autres mains tiennent la conque du dieu, son disque solaire, sa massue, une fleur de lotus, un arc ou un sabre. J'ai omis de vous dire, mais vous l'avez prévu, que toutes les statues de Vichnou sont marquées au front du nâhman, c'est-à-dire du signe distinctif de sa secte.



VICHNOU

Vichnou et Çiva se disputent la prééminence religieuse dans l'Inde; et c'est à qui des adeptes de l'un et de l'autre dieu proclamera le plus haut la suprématie de son patron divin. En réalité, c'est

le culte de Çiva qui l'emporte : le dieu a conquis les races Radjpoutes, les Indous de la vallée du Gange et les deux tiers des Indous du Sud. Mais il reste aux Vichnouistes la satisfaction de penser que Vichnou est le plus grand des dieux, suivant la légende, parce qu'il a su dérober aux démons, avant qu'ils en eussent fait usage à leur profit, l'Amrita ou ambroisie céleste qui assure l'immortalité avec l'empire éternel de l'univers. Les Vichnouistes ont également le droit de se dire que les Occidentaux qui ignorent Çiva connaissent le dieu Vichnou et se sont approprié le mot « avatar » par lequel on dénomme dans l'Inde les nombreuses incarnations de cette divinité.

Une pareille figuration des détenteurs indous de la puissance divine n'est pas faite évidemment pour inspirer confiance aux étrangers dans la culture intellectuelle des indigènes. Que penser de ces dieux qui ont quatre bras, un costume royal et des armes de guerre dans une ou plusieurs de leurs mains? Quelle impression a-t-on de les voir associés à des compagnes et partir en voyage sur le dos d'un aigle ou d'un taureau? Les catholiques, en résidence ou de passage dans la région, lèvent les épaules ou crient à l'idolâtrie. Ils ne font aucune différence entre l'indouisme et le polythéisme grec ou, s'ils en font une, elle est à l'avantage de ce dernier, parce que ses dieux et déesses étaient au moins remarquables par la beauté de leurs formes, tandis que c'est à peine si Brahma, Çiva, Vichnou ont figure humaine.

Mais cette iconographie n'est qu'une façade religieuse à l'usage d'un peuple qui reste dans l'impuissance de se faire une idée des choses sans une image qui les symbolise; et ce serait une profanation du bon sens que de juger la religion indoue par la mascarade de pierre des portes des temples.

Si l'on veut apprécier la portée morale de l'indouisme, il faut aller au delà de la statuaire et pénétrer la pensée fondamentale d'où celle-ci est née. Les conclusions changent alors, et, même en se bornant à la Trimourty, sans entrer dans l'examen des textes, on est obligé d'admettre que son substratum doit être tenu pour une des conceptions les plus élevées de l'esprit humain. La Trimourty synthétise les trois forces qui s'associent dans la nature pour la garantie de sa pérennité. Européens, nous nommons ces forces : création, conservation, destruction. Les indouistes les appellent Brahma, Vichnou, Çiva.

Les principes ternaires sont vieux comme le monde et tra-

duisent les premières manifestations de la réflexion des hommes.

Au début, ce fut la loi ternaire de la terre, du ciel et de l'eau, déduite de la simple observation du monde extérieur; et on remarqua plus tard qu'il y avait le père, la mère et l'enfant, dans l'acte de la création.

Les initiés aux mystères de l'Égypte ont composé le principe des mondes divin, intellectuel et physique. Puis les Chaldéens, après avoir saisi que trois énergies différentes existent dans le soleil : l'électricité, la chaleur, la lumière, ont conçu trois personnes en Dieu et les ont définies : Kether, la raison suprême; Binah, l'intelligence qui s'agite; Chochmah, la sagesse qui résiste.

Mais nulle part une trinité philosophique plus conforme à notre intelligence n'a été formulée aussi nettement que par l'indouisme avec sa triade Brahma, Vichnou, Çiva et les attributions individuelles de ces trois puissances dans le mouvement indéfini de la nature. Je ne parle pas de la trinité chrétienne admise par l'Église catholique et qui, inaccessible à notre entendement, n'a abouti qu'à une logomachie déplorable. Elle est un recul sur l'antiquité.

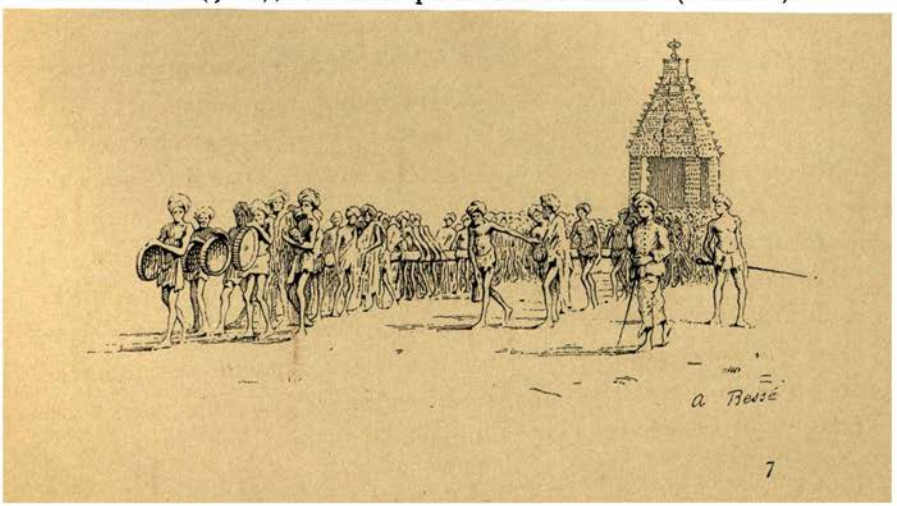
On a prétendu que c'était nous, les commentateurs des textes indous, qui avions donné à la Trimourty l'expression que je viens de dire et qu'il faudrait plutôt voir dans Çiva le dieu de la matière et dans Vichnou la force intelligente qui anime l'univers.

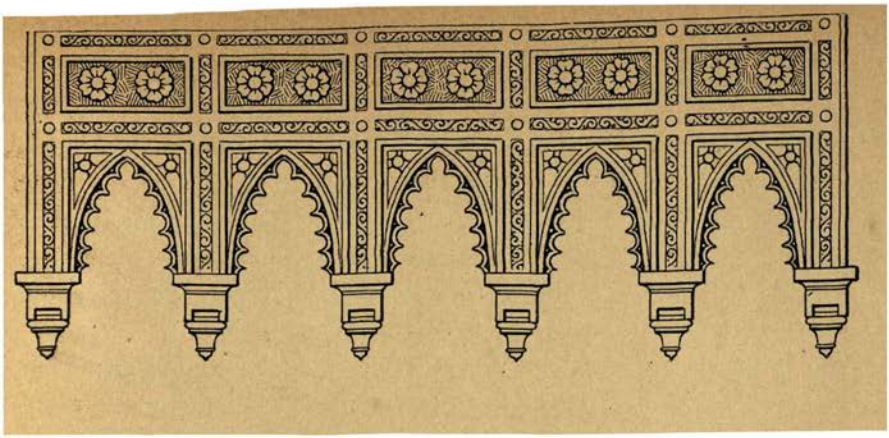
C'est possible et l'idée d'une triple association de création, de conservation et de destruction n'est peut-être pas sortie du cerveau des brahmes aussi précise que les trois mots l'expriment. Les penseurs de l'Orient n'ont pas l'habitude de concréter ainsi leur pensée, qu'ils préfèrent entourer d'une phraséologie nébuleuse la rendant moins accessible à la foule et plus proche d'une inspiration supra-humaine.

Il est plausible de voir dans le çivaïsme une des premières expressions du principe philosophique matérialiste. Çiva serait l'époux de la nature, et la matière lui devrait son origine, sa métamorphose incessante, sa fatale destruction. C'est à ce titre que son culte se trouverait confondu avec l'adoration du lingam et que son fétiche serait disséminé sur les routes, dans les carrefours, les champs et les chapelles. C'est pour cette raison que le taureau avec ses caractères de force physique, de violence, de puissance séminale, aurait pris place dans les pagodes à côté du lingam.

Dans cette hypothèse Vichnou devient le symbole d'un panthéisme à tendances spiritualistes et nous apparaît comme l' « âme universelle » de la création, comme la pensée de l'homme, l'instinct des animaux, la sève des plantes, la force d'attraction qui meut le soleil et les mondes stellaires, la cohésion des atomes de l'eau par quoi sont composés les océans, la synthèse de l'air qui nous assure la vie. La succession des « avatars » du dieu ne serait pas autre chose que le récit fabuleux de l'adaptation d'un principe intelligent à des contingences diverses : Vichnou se change en poisson pour sauver du naufrage les livres sacrés, à l'époque du déluge indou; Vichnou se fait tortue pour soutenir la terre détrempée par le déluge et lui constituer de son corps une base de soutien; *et cætera, et cætera.* Vichnou se fera demain prophète, législateur ou guerrier, pour chasser les Anglais de la terre hindoustanique.

Mais qu'importent ces subtiles appréciations : qu'on envisage comme ceci ou cela le sens métaphysique de la Trimourty, sa conception n'en demeure pas moins une des plus élevées de l'humanité; et c'est de ce point de vue qu'il faut juger la valeur philosophique de l'indouisme plutôt que d'après les statues grossières ébauchées par des ouvriers inexpérimentés. Les temps ont évolué, l'esprit de l'homme s'est journellement enrichi, notre application est descendue des spéculations théologiques à l'étude des sciences positives; et cependant, les conclusions de l'observation restent toujours ce qu'elles étaient au temps des Aryens : il continue d'exister, à côté de la matière (Çiva), une force qui en fixe les atomes (Vichnou).





PONDICHÉRY-MADRAS

De Tanjore à Pondichéry, la terre uniformément plate, et ranimée par les pluies récentes, surpasse en fécondité le sol de l'extrême pointe de la presqu'île hindoustanique.

Ce n'est, quatre heures durant, que rizières inondées, enchâssées dans leur cadre quadrilatère de terre rouge, et d'un vert différent suivant l'âge de l'éclosion. Ce n'est qu'arbres disséminés ou réunis en bosquets, tantôt à peine suffisants à couvrir quelques maisons de leur ombrage et tantôt assez touffus pour barrer l'horizon. Ce n'est que cocotiers droits ou tordus, que ficus et arbres sans nom pour moi, qui semblent d'un vert éternel. Ce n'est qu'arbustes, aloès, plantes feuillues et toute une flore débordante de sève.

L'homme fructifie dans ce milieu de vie intense, comme les arbres qui l'abritent et la terre qui le nourrit. Les villages sont nombreux, les maisons serrées, les stations de chemin de fer rapprochées et les trains gorgés d'une multitude docile d'hommes, de femmes et d'enfants.

Et quels témoignages multiples de reconnaissance aux dieux favorables à la contrée : pagodes, pagodons, dieux isolés et grossièrement taillés dans la pierre se succèdent aux bords des villages, aux croisements des routes, aux centres des champs.

Peu d'animaux domestiques : des buffles et des porcs, couleur de buffles, qui ressemblent à des sangliers édentés.

A la tombée de la nuit, les cocotiers deviennent plus rares et les bananiers apparaissent. Ils sont plantés, comme le riz, dans des espaces rectangulaires limités par de petites digues de terre qui s'opposent à l'écoulement de l'eau. Leur accumulation n'est vraiment pas favorable au déploiement des qualités de leur feuillage; et je serais tenté de dire, n'était le respect de leur conventionnelle réputation, qu'ils font l'effet à distance des choux montés de notre France.

Pourquoi le jour ne se prolonge-t-il pas sur ce tableau si riche de vie et de couleur; et quel regret de voir descendre la nuit!

Mais le regret est passager. La nuit a ses enchantements comme le jour, dans ce pays nourri d'eau et de lumière; et, si le spectacle est différent, son attrait n'est pas moindre.

La lune a remplacé le soleil : elle est large et ronde comme lui, et projette sur toutes choses la teinte adoucie de ses rayons.

Les rizières baignées par l'eau fécondante deviennent de véritables miroirs; les grandes palmes des arbres prennent une couleur d'argent; et un monde nouveau de grillons et d'animaux, coassant, assourdissant par leurs cris aigus, a pris naissance tout à coup.

Ce n'est pas tout : les lucioles rayonnent maintenant comme de petites étoiles terrestres : les unes fixes dans les haies, les autres resplendissantes au-dessus de la nappe des rizières et balancées par la tige des riz invisibles. D'autres, apeurées au passage du train, décrivent dans l'air de courtes orbites, comme de petites comètes rivées à la terre. Quelques-unes étincellent dans les arbres. Il y en a qui rayonnent sur les fils télégraphiques ; et les traînées phosphorescentes transforment le sol en une autre voie lactée, de sorte que si l'on regarde la terre après avoir regardé le ciel, l'une semble unie à l'autre par un collier de gemmes étincelantes.

Pour augmenter la féerie, voilà des pierres blanches de forme humaine rangées à l'orée obscure d'un bois et sur lesquelles se réfléchit la clarté de la lune : c'est une ligne de divinités protectrices des bois et des passants qui garantit l'indigène contre les surprises terrifiantes.

Mais le ciel finit par s'obscurcir : de gros nuages, chargés de pluie,

s'interposent entre la lumière et la terre. Les champs de riz ne sont plus que de sombres étangs; l'éclat des lucioles s'est éteint. L'atmosphère s'emplit de plus en plus d'une lourde et chaude humidité : nous approchons de la mer.

Nous sommes même sur territoire français, car je comprends la langue des voyageurs attardés aux gares du chemin de fer. Un d'eux monte dans mon compartiment, parle très haut, ouvre avec un bruit infernal, avant même d'être assis, les vitres que je tenais fermées par crainte d'un violent courant d'air : j'ai tout de suite reconnu un homme de mon pays.

A deux heures et demie du matin, le train stoppe en gare de Pondichéry, avec cinquante minutes de retard, de même qu'en France.

Pondichéry. — Il est regrettable que l'usage, actuellement si répandu en Algérie, de donner à un village français le nom de son fondateur, n'ait pas été admis au dix-septième siècle dans l'Inde; car Pondichéry, au lieu de tenir sa dénomination de deux mots indous « Poul » et « Tcherri », « nouveau village », se serait appelé Martinville, du nom de son premier occupant français. Ce dernier, qui l'acheta en 1672, pour le compte de la Compagnie française des Indes, en fut chassé par les Hollandais, y revint en 1698, après le traité de Ryswick, et finit par en faire le chef-lieu des établissements français aux Indes.

Ce fut le gouverneur Le Noir qui traça, un peu au sud du village indou, la ville blanche ou européenne et la sépara de la ville noire ou indigène par un large fossé.

La France semble avoir transporté aujourd'hui à Pondichéry, comme autrefois la Rome impériale dans ses colonies, le plan de construction de ses maisons, l'alignement de ses rues, ses places publiques, ses principaux motifs de décoration, si bien qu'en admettant que Pondichéry vînt à descendre sous terre, ceux qui l'exhumeraient dans quelques siècles y retrouveraient une partie de l'histoire de France, comme les fouilles de Timgad ont fait sortir une ville romaine du sol africain.

Les rues larges, propres, bien entretenues, se coupent à angle droit et sont entourées d'un magnifique boulevard qui forme, dans sa

partie bordant la plage, un quai d'une fort belle perspective, mais que le vent de la mer doit rendre souvent inhospitalier.

On peut reprocher aux rues de Pondichéry leur uniformité d'aspect. Elles sont limitées à droite et à gauche par un mur percé de portes de distance en distance. Chaque porte s'ouvre sur un petit jardin au fond duquel se trouve le logis à un étage, recouvert d'un toit plat et différemment coloré en blanc, en jaune, en bleu ou en rouge. Au-dessous du marteau ou de la sonnette de la porte, le nom de l'habitant de la maison est indiqué sur une plaque métallique ou par la carte de visite. La liberté individuelle est ainsi fort bien défendue; et l'on peut se promener dans son domaine, en quelque tenue que ce soit, sans crainte de choquer la morale publique; mais trop de claustration personnelle enlève de l'apparence de vie à une cité et Pondichéry n'est pas loin de ressembler à une ville agonisante.

Les notables de la ville blanche ne vont jamais à pied, car la chaleur est grande et la fatigue prompte. Chacun a son pousse-pousse en nue propriété ou location.

De même qu'un notable, j'ai loué un pousse-pousse à la journée. Ce n'est d'ailleurs pas cher : une roupie par jour, y compris le Français-noir qui le tire, car la voiture est tirée et non poussée.

C'était un dimanche. Je suis allé, au sortir de l'hôtel, à la porte de la cathédrale Sainte-Marie-des-Anges, à l'heure de la sortie de la messe, pour assister au défilé du « tout-Pondichéry » et faire connaissance avec mes compatriotes d'outre-Océan.

La façade de l'église est modeste et de ce style « jésuite » qui est la simplification de l'architecture religieuse.

La foi demeure vivace sur les bords de la mer du Bengale, à en juger par le nombre des fidèles qui avaient ce jour-là entendu la messe et emplissaient les marches de l'église, sous les rayons brûlants du soleil tropical.

C'était à se croire en France, cependant, en une matinée d'été et sur une petite plage normande ou bretonne, tant les costumes avaient la marque de nos maisons de confection. Les hommes étaient en pantalon blanc et paletot noir; les femmes en robe claire avec des chapeaux chargés de fleurs. Combien inférieur dans cette lumière éblouissante le costume européen à la draperie écarlate de la femme

indigène. On aimerait que nos compatriotes prissent leur mode dans la « ville noire », plutôt qu'à Paris.

La ville de Pondichéry n'est pas étendue : le tour en est vite fait, même au train d'un pousse-pousse ; et il n'est pas facile d'y employer utilement une journée, à moins que ce ne soit pour se reposer. Aussi, les guides sont-ils très embarrassés de vous montrer des choses intéressantes.

Mon petit noir n'eut rien de mieux à faire que de m'emmener au cimetière européen.

Ce cimetière est en effet très riche en tombes blanches monumentales, surchargées de couronnes de perles et de gerbes de fleurs ; et je conçois qu'il frappe l'imagination d'un Indou qui ne doit pas arriver à comprendre comment on dépense pour un mort autant d'argent qu'il lui en faudra à lui-même sa vie durant. Mais cette constatation faite, je n'avais plus qu'à partir.

— Puisque tu veux me montrer des cimetières, dis-je au petit noir très intelligent en apparence et qui parlait assez bien le français, conduis-moi au cimetière indou ; ce sera au moins nouveau pour moi.

— Que veux-tu voir, monsieur, dans le pauvre cimetière du noir, me répondit-il indolemment. Il n'y a que des petits tas de terre, comme sur le bord de ce chemin.

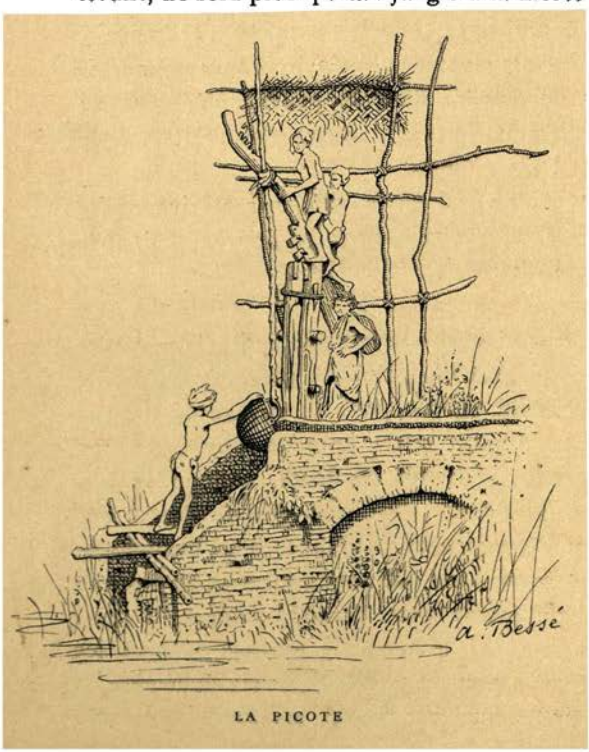
Et nous allâmes ensemble au sud de la ville, sur la rive droite d'une rivière ; et il s'arrêta dans une espèce de prairie, ombragée par quelques arbres, et me dit :

— Voilà le cimetière indou.

C'est simple en effet. Aucun enclos. Rien qui limite la demeure des morts et empêche le passant de fouler du pied, par mégarde, la terre qui les recouvre. Rien qui s'oppose au ravage de l'eau si le fleuve voisin déborde. Un petit tertre haut et long comme le corps, avec parfois une petite guirlande de fleurs, indique les derniers venus dans le champ funéraire. D'autres, plus favorisés, ont leur place marquée par une construction cubique, d'un demi-mètre de haut et blanchie à la chaux, sans qu'aucune inscription rappelle leur vie terrestre. Je n'ai pu savoir si ces derniers avaient été puissants ou riches ; l'Indou, auquel je me suis adressé, a levé les épaules en signe d'indifférence pour le passé d'une vie éphémère. Il a préféré me faire avancer de quelques pas et me conduire jusqu'à

une partie du cimetière où les tertres sont remplacés par de petites fosses ouvertes. Au fond de l'une d'elles finissaient de se consumer les os du dernier cadavre; et pour que je ne doutasse pas qu'un homme avait été brûlé là, il me montra le reste de son squelette à demi calciné.

Pondichéry a le droit d'être fière de son jardin botanique. C'est un lieu de promenade aussi agréable qu'intéressant. Les plus grands arbres du sud de l'Inde y sont rapprochés des échantillons les plus divers de toutes les plantes de la région, et c'est un feutrage épais de branches et de feuilles. Le soleil n'arrive pas à percer les ombrages des larges allées; et l'eau circule claire et limpide, à ciel ouvert, dans des canaux en bordure des chemins. Ce sont ces deux auxiliaires, soleil et eau, qui assurent à eux seuls la prospérité du jardin. L'homme paraît s'en être désintéressé: encore quelque temps et l'œuvre du botaniste Perrotet, qui a doté Pondichéry de ce magnifique herbier vivant, ne sera plus qu'une jungle à la merci du rat palmiste.



LA PICOTE

Ce petit animal, futé et agile, jouit d'une liberté sans réserve. Aussi gambade-t-il à cœur joie, sous les yeux du promeneur. Il court, se faufile, apparaît, disparaît, sa large queue relevée jusque sur la tête ou traînée allégrement derrière lui. A peine à mi-chemin d'un arbre, il redescend, plonge dans un trou, revient, fait un tour, remonte et se sauve dans les branches.

C'est au jardin de Perrotet que l'on voit fonctionner la « picote », moyen de monter et de

répandre l'eau inapplicable dans les pays où la main-d'œuvre est chère. Un long bambou faisant bascule est maintenu en équilibre sur une tige verticale fixée dans le sol entre un puits et un canal d'irrigation. A l'une des extrémités est suspendue une outre qu'une femme fait plonger dans le puits. Deux hommes, perchés sur la barre aérienne, passent alternativement d'un bout à l'autre du levier et enfoncent l'outre dans l'eau ou la relèvent par le poids de leur corps. Une autre femme vide son contenu dans le canal d'irrigation. Le jeu des hommes ressemble un peu à celui du rat palmiste : ils vont et viennent et grimpent continuellement dans un sens ou dans l'autre, sur leur poutre branlante.

Je me suis ouvert à mon petit Français-noir de mon étonnement que la municipalité de Pondichéry ne fît pas plus de sacrifices pour l'entretien de son vaste jardin.

Le noir, frondeur comme un Français et devenu confiant par la répétition de mes questions, me laissa entendre qu'on n'avait pas d'argent pour le jardin et que tout l'argent filait dans la politique.

Politique! Ce mot que je n'avais pas entendu depuis longtemps et que j'aurais laissé passer, sans l'entendre, en une autre circonstance, éveilla mon attention et me rendit curieux de savoir quelle idée il représentait dans l'esprit de mon petit noir.

Le temps n'était pas éloigné où une élection parlementaire avait eu lieu à Pondichéry; et je me doutais que mon interlocuteur était plein du souvenir des événements s'y rapportant.

La politique était pour lui la lutte entre deux candidats. Son esprit simpliste avait gardé une image précise des faits dont il avait été témoin.

Il me dit à peu près textuellement :

— M... voulait être nommé, et B... le voulait aussi. Chacun donnait des roupies aux noirs et faisait boire les noirs. Le jour de l'élection venu, tous les noirs étaient « fous » *(sic)* et ont tiré des coups de fusil les uns sur les autres. Sept noirs sont morts. L'élection est manquée : elle va recommencer; et morts, d'autres noirs.

Il ajouta : « Est-ce comme cela dans la France? »

. . . . . .

L'heure du déjeuner était venue et la première partie de la journée remplie. Je me suis fait reconduire à l'hôtel et ai donné rendez-

vous au futur électeur pondichérien à trois heures du soir pour la visite de la ville noire.

Cette ville, immédiatement au nord de la ville blanche, rivalise de propreté et de bonne tenue avec sa voisine et sœur cadette, et laisse deviner, au seul examen de ses avenues, qu'une même autorité exerce une surveillance sur les deux centres de population Le plaisir est même plus grand de circuler dans les rues de la ville noire, qui sont noyées sous l'ombrage des cocotiers, des acacias et des tamariniers et qu'anime une double rangée de boutiques béantes et abondamment fréquentées. Au lieu de passer entre des murs silencieux, comme dans la ville blanche, on coudoie ici des gens qui vont et viennent ou stationnent sur le seuil de leur porte.

Pondichéry-la-noire est le centre d'action des « Missions catholiques ». Le cœur du village est occupé par une église de même style, mais plus vaste que la cathédrale Sainte-Marie-des-Anges : elle écrase de sa masse les maisons basses d'alentour et les enveloppait du bruit de ses cloches au moment de ma visite.

C'était le temps des vêpres : des chants qui s'entendaient du parvis de l'église m'ont attiré à l'intérieur, pour voir la qualité et l'importance de l'assistance.

Une foule compacte d'hommes et de femmes emplissait la nef et les bas côtés. Les hommes étaient vêtus à l'européenne et les femmes avaient ajouté un voile blanc à leur costume indigène. Tout le monde à genoux sur la dalle, le chapelet à la main, chantait avec ardeur le *Te Deum* chrétien. J'eus beau avancer pour mieux voir, pas une tête ne se tourna de mon côté. La foi fusionnait les assistants et attachait leur regard sur l'autel flamboyant. Quand le prêtre éleva l'hostie, tous les fronts touchèrent le sol et le silence fut écrasant. J'ai compris, en face de ce triomphe catholique, que des hommes de haute conviction religieuse puissent passer leur vie à soumettre des consciences à leur évangile; car, quoi qu'on fasse ici-bas, c'est le succès de l'action qui est la véritable récompense de l'effort.

J'ai attendu à la porte de l'église, comme je l'avais fait le matin, la sortie des fidèles. Le recueillement se continuait hors de la nef, et les femmes s'en allaient en groupes libres ou sous la conduite de sœurs, tandis que les hommes se dispersaient. Le moine était revenu

rejoindre les assistants, après avoir quitté ses habits sacerdotaux, et continuait d'apporter à chacun un mot ou un geste d'encouragement et de remerciement. Peut-être était-il content de se montrer à un Français de France dans l'apothéose de son apostolat.

Le moine aurait pu m'illusionner, si je n'avais été prévenu du résultat de sa prédication, d'après l'exemple de mon boy Durand, en qui j'avais cherché, depuis notre prise de contact, les traces morales de l'éducation catholique. Aucun élargissement d'idées. L'adjonction de quelques mots à ceux de la langue maternelle, et c'est tout. L'orgueil, la jalousie, la méchanceté, tous les bas instincts de l'homme sans culture étaient restés au fond de l'âme de l'élève chrétien. Je ne commettrai sans doute pas la faute de juger toutes les mentalités catholiques indoues par celle de mon pauvre boy microcéphale. Mais, je crois qu'il faudra du temps aux missionnaires pour faire franchir l'étape à leurs prosélytes.

— Cinq heures! il est cinq heures! ne cessait de me répéter mon petit conducteur de pousse-pousse; et voilà le moment d'aller à la musique.

J'entendais parler, depuis l'aube, de ce concert musical hebdomadaire, et c'était la première chose que l'hôtelier m'avait dite à deux heures du matin, en arrivant à l'hôtel.

Le concert avait lieu sur la place Dupleix, située au milieu de la ville, en face de la mer, devant le palais du gouverneur, fac-similé de l'Élysée par sa grille d'enceinte, sa haute porte d'entrée et son parc d'accès.

J'arrivai un des premiers, bien que déjà en retard, et vis affluer une population dont la sortie de la messe ne m'avait donné qu'imparfaitement l'idée, le matin.

Les dames de la haute classe viennent dans leur voiture ou leur pousse-pousse et se placent en files parallèles sur le bord de la mer, dans le courant de la brise, assez proches les unes des autres pour causer librement sans mettre pied à terre. Elles ont l'embonpoint du harem inactif, et leurs toilettes ne seraient pas déplacées au pesage de Longchamp.

Les petites bourgeoises et les prolétaires se promènent en cercle, par lots de blanches, de demi-noires ou de noires. Pas une jeune

fille bronzée qui n'ait sa robe et son corsage parisiens avec un plat de fleurs artificielles plus ou moins assujetti sur les touffes hérissées de ses cheveux crépus. Les beaux yeux de quelques-unes gagneraient pourtant à n'être pas ombragés par le bord de la coiffure apportée par le dernier bateau. Mais allez donc faire comprendre à une femme qu'il serait préférable pour elle de rester ce qu'elle est et de ne pas imiter les autres!

Je n'ai prêté aucune attention à la musique, par principe d'abord, et aussi parce que trop bruyante : musique de noirs.

Je me suis promené en compagnie du lieutenant Lenhardt et de sa jeune femme, avec qui j'avais lié connaissance sur l'*Ernest-Simon* et qui venaient passer trois ans à Pondichéry.

Ils étaient arrivés à Pondichéry par le *Dupleix,* bateau annexe de la Compagnie des Messageries Maritimes, qui fait le service de Colombo à Calcutta, avec escales à Pondichéry et Madras.

Leur débarquement avait été pénible : l'agitation de la mer, le roulis du bateau, l'étroitesse de la jetée les avaient obligés à des prodiges d'équilibre pour arriver sains et saufs sur la terre ferme.

— Venez donc voir, me dit M. Lenhardt, ce que l'on appelle ici le « pier » ou débarcadère. C'est un appontement de 260 mètres de long, monté sur de hauts piliers de fer, que le vent balaye avec violence et qui tremble sous les pas. On se sent presque en danger en avançant de la terre jusqu'à son milieu; à plus forte raison est-on embarrassé de passer du bateau sur son extrême pointe. Le débarquement n'est même pas toujours possible, et l'escale de Pondichéry est brûlée dans certains jours de grande houle. Vous comprenez le désarroi des voyageurs, qui sont obligés de pousser alors jusqu'à Madras.

Je comprends aussi que ce ne sont pas là des conditions favorables à la prospérité de notre colonie. S'il faut faire des tours de force pour atterrir soi-même ou faire atterrir des marchandises, on ne se risque pas dans la colonisation du pays et celui-ci meurt d'inanition, faute d'échanges.

La côte de Pondichéry est si mauvaise que les indigènes mettent à la disposition des arrivants de grandes et larges barques ou *chellingues* qui tiennent solidement la mer par elles-mêmes et sont dirigées par un habile pilote dont l'art consiste à présenter tou-

jours perpendiculairement la proue de la barque à la lame qui déferle sur elle. L'arrière de la chellingue est munie d'une cabine où peuvent se tenir une douzaine de passagers. E. Cotteau, qui est arrivé à Pondichéry par la voie de la barque indigène, nous a laissé le récit de ses impressions. « Nous approchons rapidement de la côte, dit-il; une violente secousse m'avertit qu'une première ligne est franchie; bientôt une seconde lui succède; puis un troisième et dernier choc nous projette sur le sable du rivage, où nous restons définitivement échoués, non sans avoir éprouvé quelques oscillations inquiétantes. Aussitôt des Indous paraissent avec de grands fauteuils à brancards; chacun de nous s'y installe à tour de rôle, et, porté sur le dos de quatre hommes, franchit les flots à pied sec. C'est ainsi que l'on débarque à Pondichéry. » Évidemment, on ne doit pas trouver beaucoup de touristes disposés à s'y arrêter dans ces conditions et l'on comprend que les hôtels de la ville blanche n'aient pas bonne renommée.

Malgré les ennuis du débarquement, M. et Mme Lenhardt se réjouissaient déjà de la perspective de passer trois ans dans l'Inde, et pardonnaient tout à Pondichéry, même ses 28 degrés de température. Ils avaient pour eux la jeunesse, la confiance dans l'avenir, le sentiment de leur force intime et la garantie de leur assistance réciproque. J'ai été content de leur tendre la main une dernière fois avant notre séparation; et quand Mme Lenhardt m'a fait de son côté ses souhaits d'heureux voyage, je les ai accueillis comme un présage heureux. C'est la seule parole de femme française que j'ai entendue sur la terre de l'Inde.

La foule s'était rapidement dispersée après la dernière note du concert, et la nuit était devenue sombre. Je restai seul au pied de la haute statue de Dupleix, à demi éclairée par deux torches fumantes du kiosque de musique. Le flot de la mer du Bengale semblait rappeler, dans un doux murmure, au gouverneur français ses luttes, ses espérances et ses déboires; et l'histoire s'était ouverte d'elle-même, à mes yeux, à la page consacrée à la gloire de mon compatriote. Dupleix a tenté de mettre au service de ses vastes desseins les qualités sentimentales de notre race. C'est plutôt par le cœur qu'avec

(1) E. COTTEAU, *Promenade dans l'Inde et à Ceylan*, p. 38.

l'épée qu'il aurait voulu conquérir l'Inde et en s'attachant l'amitié des principaux princes indigènes. Si la France avait su lui faire crédit, il nous aurait remis la tutelle de l'Inde, et nous n'en serions pas réduits à posséder dans cet immense empire Chandernagor et Pondichéry.

Mais pendant que Dupleix usait ses forces et sa fortune personnelle sur les bords de la mer du Bengale, les désœuvrés de la cour de Versailles, jaloux de l'immensité de sa réputation, lui reprochaient son orgueil et ses concussions.

Orgueilleux! il l'était sans doute; mais à la manière d'un lion, conscient de sa force.

Concussionnaire! l'avenir a fait justice du mot, puisque, parti riche de France, il y est rentré sans l'argent nécessaire à ses funérailles.

Quels gens étranges que les Français!

Indulgents et courtois vis-à-vis des étrangers, ils sont sans pitié à l'égard des leurs et sacrifient avec empressement les avantages réels d'une œuvre glorieuse à un accès de mauvaise humeur envers l'homme qui l'a conçue. Nous critiquons le présent sans souci de l'avenir et oublions les intérêts généraux pour satisfaire nos rancunes personnelles.

Si encore le passé nous servait d'enseignement! peut-être pourrions-nous escompter une amélioration de notre mentalité. Mais les fils ne déjugent pas les pères.

Depuis 1870, un autre Français a voulu doter son pays d'un empire colonial. Le Parlement l'a conspué un jour, sous prétexte qu'un général avait battu en retraite à Langson. J'étais à la séance de la Chambre. Notre premier ministre resta consterné devant les injures déversées sur lui de tous côtés, sur son passé, ses actes, son patriotisme. Il a failli en mourir de douleur... Mais Jules Ferry est aujourd'hui glorifié au Tonkin et à Tunis par des statues aussi hautes que le sol peut les supporter. De même que pour Dupleix, on a vu autour de son piédestal des orateurs, ses anciens adversaires, clamer sa gloire à la génération nouvelle. Nous avons bon cœur : quand nous avons fait de la peine à quelqu'un pendant sa vie, nous le statufions après sa mort.

Le lendemain de cette journée, j'ai pris le train à neuf heures du matin pour Madras, et ai rencontré dans le compartiment du che-

min de fer M. L..., secrétaire de la Chambre de commerce de Pondichéry, à qui j'ai demandé des renseignements sur le développement commercial de la colonie.

— « Le sol, m'a-t-il répondu, n'est propice qu'à la culture du coton, du riz et des arachides. Nous exportons pour huit à neuf millions de coton et pour deux millions et demi de riz. Ce sont les arachides qui forment notre revenu principal. La colonie en envoie à Marseille et Anvers pour une somme de douze à quinze millions, sous forme de tourteaux destinés à la fabrication du savon. Et il ne faut rien espérer de plus dans l'avenir : nous sommes arrivés au maximum de notre culture et de notre expansion coloniale.

« La terre nous est mesurée et les débouchés nous sont fermés. Vous avez vu que notre port était presque inabordable. Nous ne sommes pas mieux servis du côté de l'intérieur. Le sol français qui entoure Pondichéry est morcelé en petites surfaces, alternant avec des surfaces de même grandeur, possédées par l'Angleterre. Ainsi l'a stipulé le traité de 1816; et le territoire que nous parcourons en ce moment ressemble à un damier où l'on passe d'un carré français sur un carré anglais. Il en résulte que les voies de transport et tous les canaux d'irrigation restent la propriété de l'Angleterre. Nous sommes ses tributaires, aussi bien au point de vue de la culture des champs que de l'exportation de nos produits. Avec cela, une douane si sévère, à la frontière de notre petit territoire, que je ne serais pas surpris qu'on vous frappât d'une taxe au passage. »

Une taxe! ce me semblait impossible; car, à examiner mes bagages, je n'avais aucun compte à régler avec la douane.

Je voyageais avec deux valises à main que les douaniers anglais ne m'avaient fait ouvrir ni à Colombo ni à Tuticorin et qui contenaient mes vêtements.

Aussi quand l'agent indigène entra dans notre compartiment et y perquisitionna, je ne me donnai pas même la peine de faire attention à lui. Il ne me posa aucune question, se contenta de regarder et sortit. Mais il revint peu après, tenant à la main un papier qu'il me présenta avec des marques de profond respect. J'avais à payer une roupie et demie.

— Et pourquoi cette somme, m'écriai-je?

— Pour cet objet qui est là, suspendu au filet, me dit d'une voix calme l'agent anglo-indou.

Cet objet, c'était mon kodak.

J'eus beau protester, dire que j'avais séjourné vingt-quatre heures seulement à Pondichéry, que j'y étais arrivé par le sud de l'Inde, que la douane anglaise avait vu mon appareil et ne l'avait pas taxé. Rien n'y fit. Je dus subir la loi.

Mais je reconnais que j'ai été traité avec beaucoup de courtoisie. Plus je me défendais, plus le douanier était calme : il opposait le froid respect à mes énergiques protestations.

Pondichéry est relié à la grande ligne du chemin de fer de Tuticorin à Madras par un tronçon de voie ferrée de 24 milles qu'on franchit en deux heures de temps et qui aboutit à Villupuram.

Le train part de cette dernière station à midi et demi, pour arriver à six heures du soir à Madras, ce qui est très favorable à la vue générale de la contrée.

On ne retrouve plus, au départ de Villupuram, l'humus gras et noir du sud de l'Inde dont la fécondité rappelle les bords du Nil. La nature du sol est complètement changée. La terre a maintenant la rougeur de la sanguine, et toute sa flore s'est modifiée.

Les rizières ont disparu Ce ne sont plus que de vastes espaces dénudés. Le type des cocotiers est moins haut et les palmes plus petites; les agaves et les palmiers nains se multiplient; de grands arbres, semblables à nos noyers et nos chênes, avec des frondaisons épaisses et d'un vert foncé, remplacent la végétation tropicale des jours précédents.

A quatre heures, nous traversons le très large lit d'une rivière, aussi sec que la terre. Pas une goutte d'eau dans les dépressions de la nappe de sable; et cependant les rives sont abruptes, comme celles des torrents, et témoignent de l'impétuosité du cours du fleuve en certains jours de l'année.

Puis, commencent à se dessiner de petites collines, mouchetées de touffes verdoyantes, qui vont progressivement en s'élevant et forment, en un endroit, un cirque régulier qui rappelle les plus beaux paysages suisses : gras pâturages où paissent des troupeaux de

buffles et de bœufs blancs, marrons ou gris; arbres touffus projetant autour d'eux une ombre rafraîchissante; maisons blanches tassées en villages disséminés. Nous étions à Chingleput, célèbre par ses grottes sacrées et les temples monolithes des « Sept pagodes » taillés dans des falaises de granit.

Ce n'est là qu'une vision instantanée, comme le passage d'un riant décor sur un théâtre misérable. A quelques kilomètres plus loin, le sol s'aplanit à nouveau; et sur la nappe sablonneuse, ne croît plus que la broussaille des palmiers nains.

Il faut arriver aux environs de Madras pour retrouver la flore tropicale entassée autour des premières villas de la banlieue. Les jardins se succèdent avec des parterres chargés de fleurs, et les maisons blanches scintillent sous la verdure des arbres.

Le soleil se couchait alors : des nuées de corbeaux tournoient autour du train, avec des cris assourdissants, en quête d'un refuge pour la nuit.

Madras. — Madras fait contraste avec Pondichéry. L'activité y égale le calme profond du chef-lieu de la colonie française; les rues y sont aussi irrégulièrement entrecoupées que les autres géométriquement tracées; les maisons aussi disséminées que celles de Pondichéry étroitement juxtaposées. Un port y existe, qui abrite des bateaux, vit et fait vivre la ville.

Cependant, je n'ai pas été attiré par le charme apparent de Madras : le luxe de ses maisons, ses grandes avenues, ses tramways électriques, les statues de bronze en pied ou à cheval de ses anciens généraux ou gouverneurs montées sur des socles géants, ses cavaliers en culotte blanche et selle anglaise, ses victorias à deux, trois ou quatre chevaux, tout cela a trop de couleur et d'odeur européennes. C'est du parasitisme et de l'importation. Tout cela est d'hier et peut mourir demain.

A la pointe du jour, j'étais déjà au port de Madras et dans la « ville noire » qui sont liés l'un à l'autre. De port, il n'y en a pas, à proprement parler, si l'on appelle « port » un retrait de la côte aménagé par l'homme pour offrir un abri aux vaisseaux. La côte est ici rectiligne, et la relation habituelle d'origine des villes et des ports a

été inversée. Ce n'est pas le port qui a commandé la formation de la ville; c'est la préexistence de la ville qui a fait construire le port. Celui-ci est formé d'un cadre de maçonnerie qui s'avance de 700 à 800 mètres dans la mer et reste ouvert à l'Orient. Suffisant dans les temps calmes, il cesse de l'être les jours de tempête. Quand souffle un de ces violents cyclones dont Madras a le triste privilège, la jetée est incapable de protéger ses hôtes contre la fureur de l'ouragan et les navires sont obligés de prendre la haute mer sous peine de s'entre-choquer.

Il n'y avait pas de vent à l'heure de ma visite: et une flottille de vaisseaux, immobiles et parallèles, élevait au-dessus du quai les lignes verticales de leur mâture. On chargeait un bateau, on en déchargeait un autre; et les noirs, en deux files de direction inverse, allaient du quai du port au chemin de fer voisin, portant des colis si petits qu'ils ne semblaient pas valoir la peine du chemin parcouru. Les Indous ont devancé les blancs dans l'application de la formule économique de faire le moins possible individuellement pour répartir davantage le travail; mais ils ont la conscience de ne pas demander plus qu'ils ne gagnent.

Devant l'activité de cette double théorie de noirs, mon boy Durand vint me dire avec un air de révolte : « On a l'air de crever ici de travail, pendant qu'on crève de faim à Pondichéry. » J'aurais pu lui répondre, si j'avais supposé mon boy tant soit peu philosophe, que la cause de la crevaison importe peu quand on la sait certaine. J'ai préféré lui faire entendre qu'il n'avait pas à regretter d'être né dans une possession française, car la France entretient assez de fonctionnaires à Pondichéry pour occuper la moitié de la population, et qu'avec un peu de protection il pourrait arriver à être payé sans rien faire.

Ce qui donne de l'importance commerciale à la ville de Madras, c'est sa qualité de capitale du sud-est des Indes. Un service de bateaux rayonne de son port vers le nord et le sud de la côte orientale de la presqu'île hindoustanique; et c'est la tête de ligne de la navigation entre l'Inde et la Birmanie. Un paquebot va directement chaque semaine de Madras à Rangoon. J'aurais volontiers entrepris le voyage, qui fait partie du programme de la tournée des Indes, si je n'avais pas été à court de temps

La ville indigène ou « ville noire », localement « Black Town », est construite autour du port et comprend plus de quatre cent mille Indous, sans compter les mahométans. C'est une ruche humaine : les rues s'y coupent à angle droit; les maisons de boue désséchée et largement béantes sont gorgées de marchandises, et la population est si dense qu'on se marche littéralement sur les pieds. Une voie serait assez large pour le passage de la voiture. Je préfère pourtant mettre pied à terre, afin de me rapprocher davantage de la foule. La chaleur devient excessive avec la montée du soleil : la peau transpire; les corps à demi nus des Indous se heurtent et me heurtent; la poussière rouge du sol qui épaissit l'atmosphère s'attache au visage, aux mains et aux vêtements. Je m'arrête à la porte des boutiques, en examine les bibelots, les étoffes et les fruits; j'achète même quelques objets nécessaires à mon voyage. Mais je me sens bientôt suffoqué par l'atmosphère empestée et obligé de chercher un endroit pour respirer plus librement...

Le marché se présente. Son cadre a un air européen qu'a dû lui imposer l'Angleterre; mais les marchands et leurs clients sont des nationaux authentiques. Les vendeurs ou vendeuses de poissons ou de légumes ont leur place étiquetée au centre du marché, et la viande se débite à la périphérie. Les bouchers sont très habiles à la présenter avantageusement, et j'ai vu un noir préparer des côtelettes de mouton aussi bien qu'un étalier de Paris. Ledit noir avait si bon air et paraissait si malin que je l'ai photographié dans l'intérieur de sa boutique. Il s'est prêté de la meilleure grâce du monde à toutes mes exigences, et l'œuvre aurait mérité un meilleur sort qu'elle n'a eu. Qui donc a prétendu que les Indous ne riaient jamais? C'est possible, quand on leur donne des coups ou qu'ils se supposent menacés d'en recevoir. Mais, en se présentant à eux le sourire aux lèvres ou quelques annas à la main, ils vous rendent sourire pour sourire. Celui-ci est le propre de l'homme; et s'il est plus rare chez les noirs, c'est que leurs maîtres ne l'ont pas assez cultivé.

La première construction élevée à Madras par les blancs civilisateurs est la citadelle de Saint-Georges (1), qui se voit encore sur le

(1) La citadelle a été construite en 1629.

bord du golfe de Bengale, un peu au sud de la ville noire. Elle a la forme d'un hémicycle ouvert du côté de la mer et entouré de l'autre côté par un triple rempart que défend un profond fossé. C'est plutôt un témoin du passé qu'une garantie de défense dans le présent ou l'avenir. Les Anglais ne laisseraient plus aujourd'hui une flotte ennemie arriver jusqu'à portée des canons du fort, et ils seraient à plaindre s'ils n'avaient que ce refuge en cas de soulèvement des indigènes. La petite forteresse a pourtant son histoire. Elle a été attaquée par Dand Kan, général d'Aureng-Zeb, en 1702, et par les Mahrattes en 1741. La Bourdonnais, notre La Bourdonnais, le rival de Dupleix, aussi mal traité que lui par ses compatriotes, en a possédé les clefs, mais a dû les rendre après le traité d'Aix-la-Chapelle. La citadelle est actuellement un réduit militaire de poudres et de canons, avec une petite église centrale. Au milieu d'un square se dresse, sous un dais de pierre, la statue de lord Cornwallis, vainqueur de Tippou Saïb (1).

La ville européenne a fait de grands progrès depuis l'élévation du fort de Saint-Georges. Le quartier maritime s'est garni de vastes constructions affectées aux banques, aux tribunaux, aux chambres de commerce, c'est-à-dire à tous les organes qui sont fonction d'un port et le complément indispensable de son activité. On n'a épargné, pour les désigner à l'attention, ni la hauteur ni la couleur. Ce sont des bâtiments géants par rapport aux maisons voisines, et d'un rouge aussi écarlate que la poussière du sol. Les étages y sont superposés, comme dans nos villes, sans souci des tremblements de terre, et avec une répétition de colonnettes indoues, de cintres mauresques qui mettent les constructions en harmonie avec l'architecture locale

Quant à la « ville blanche » elle-même, ou ville des Anglais, elle mérite son nom autant par la couleur de ses habitants que par la teinte neigée du stuc des maisons. Chaque propriétaire a tracé son domaine avec la seule intention de se mettre à l'aise chez soi et de paraître ou d'être réellement un grand seigneur. Il a entouré sa villa

(1) Tippou Saïb était un prince indigène allié des Français et notamment du bailli de Suffren en 1781. Il combattit par deux fois les Anglais avec opiniâtreté et finit par être fait prisonnier dans une ville du sud de l'Inde, d'où il ne sortit qu'en abandonnant ses territoires et après le paiement de grosses indemnités de guerre.

d'arbres, de pelouses, de parterres, et enclos le tout d'un mur d'enceinte qui lui assure l'indépendance. L'étalement des propriétés individuelles a fini par donner à Madras une étendue que ne comporte pas le taux de la population anglaise. Les guides prétendent que la ville mesure une longueur de quatre milles parallèle à la mer sur une largeur de deux milles et demi, pour une population d'une quarantaine de mille de chrétiens.

Une rue centrale, oblique au nord et à l'est — Mount Road — rappelant aux Anglais Piccadilly et aux Français le boulevard des Italiens, se fait remarquer par l'ampleur et le luxe de ses magasins. On y voit exposés des mannequins fardés qui mettent sous les yeux des femmes les avantages d'un peignoir, d'une robe de ville ou d'une toilette de bal, et des amas de bijoux. L'or et le platine voisinent avec les diamants, les rubis et les saphirs. On voit encore... etc., etc.

Il n'est rien de somptueux que le commerce anglais n'ait entassé dans Mount Road à l'usage de ses clientes qui, pour Anglaises qu'elles soient, n'en sont pas moins coquettes et avides de se distinguer, le soir, à la promenade, par le luxe de la voiture, le prix du chapeau et la beauté du vêtement. La vertu anglaise, dans l'Inde, n'est qu'un mot, comme autrefois à Rome; et si elle paraît plus réelle qu'en France, c'est que ses fausses prêtresses savent taire les fautes communes en échange du silence général sur les péchés individuels.

Je préfère au souvenir de Mount Road celui que j'ai gardé de mon passage au jardin zoologique, encore que j'aie vu là ce qu'on peut voir dans n'importe quelle ménagerie de France. J'ai regretté d'être séparé du groupe des chasseurs de l'*Ernest-Simon*. Ils se seraient trouvés en présence d'échantillons superbes de l'animal contre qui ils partaient en guerre. Il y a, entre autres, un tigre dit royal qui ne doit pas avoir son pareil dans la jungle. Il emplissait la cage de sa haute taille et donnait à distance la chair de poule par son humeur intolérante. Le gardien du jardin se plaît à l'exciter avec une barre de fer, pour qu'il apparaisse dans sa plus féroce beauté. Il se dresse sur ses membres postérieurs, plante les griffes sur les barreaux de fer, hérisse les rayures de ses poils, retrousse la lèvre et ses moustaches, anime son œil, mugit et ouvre une bouche profonde dont les canines acérées

sont prêtes à pénétrer dans la chair humaine. Très chers compatriotes venus dans l'Inde pour chasser le tigre, je ne vous souhaite pas de vous trouver face à face avec le frère ou même l'aïeul du tigre royal de Madras. Le fusil pourrait bien vous tomber des mains. Cet animal n'a pu se faire à l'idée que l'homme est le roi de la création, et il se joue de lui comme d'un mouton. Témoin le cas de cet ingénieur qu'un tigre vint cueillir une nuit sur une banquette de chemin de fer, à quelques pas de son ami (1).

Tout autre est le voisin du tigre royal : lion majestueux à la crinière dorée et ondoyante. Il est étendu sur le ventre, les pattes de devant allongées et sa noble tête mélancoliquement appuyée sur les pattes. Il oppose le mépris à l'excitation du gardien, se recule lentement au fond de la cage et se contente de se mettre hors de la portée des coups. Ce sera vraiment un préjudice, pour la majesté de l'œuvre de la nature, que la fin de la race de ce fauve altier : les sculpteurs ne pourront plus en faire l'emblème de la force et de la dignité; et nous ne le verrons plus, à la porte des jardins ou des palais, rouler sa boule sous sa patte caressante, ou allongé, sur nos places publiques, dans une pose hiératique. Son heure dernière est proche. Nous l'avons trop chassé. Sa mort est devenue pour nous une victoire, et son squelette ne tardera pas à figurer au Muséum à côté des grandes espèces animales disparues.

Qu'elle disparaisse aussi l'espèce du chat sauvage enfermé dans la ménagerie de Madras. Il occupe à lui seul une cage solide, en dehors de l'habitation des fauves; et son attitude est absolument terrifiante, dès qu'on l'approche. Doublez, triplez l'horreur de la chatte qui défend ses petits, et vous aurez une idée de l'aspect effrayant de l'animal. Il se hausse sur ses jarrets tendus, sort les griffes, arrondit le dos, raccourcit le corps, serre les dents, rétracte les lèvres et attend en silence. On le dirait arc-bouté pour mieux foncer sur son ennemi. Entre la menace d'une rencontre dans la brousse du tigre royal ou du chat sauvage, je n'hésite pas : je préfère le tigre. J'aurais

(1) Le fait est rapporté par Jules Bois. Un ingénieur de chemin de fer établissait une ligne nouvelle du côté de Jeypour et dormait avec un camarade dans un train provisoire. Les fenêtres étaient restées ouvertes Tout à coup, un bruit, un souffle, un fracas. C'était un tigre qui avait enlevé le camarade, sans que l'ingénieur ait eu le temps ni la force de pousser un cri. (*Visions de l'Inde,* p. 142.)

peut-être chance d'échapper au dépeçage; le chat serait sans merci.

J'ai passé l'après-midi à visiter les diverses sections d'histoire naturelle, de géologie et d'archéologie du Muséum de Madras où un grand nombre de collections mérite un examen attentif; et j'ai vu, au moment de sortir, un Hollandais que j'avais aperçu la veille à l'hôtel et que je savais parler français. Il était arrêté devant la vitrine ouverte de l'ethnographie et paraissait très attaché à ses observations.

Je l'abordai en lui disant :

— Je crois, monsieur, que vous êtes Hollandais. Je l'ai appris hier à l'hôtel. Je n'ai pas besoin de me présenter. Vous devinez que je suis Français. J'ai voyagé, de Marseille dans l'Inde, avec un de vos compatriotes si aimable et si instruit que ce m'est un plaisir de venir à vous, en souvenir de mon compagnon de voyage. Excusez-moi d'interrompre vos recherches.

— Je n'ai pas si souvent l'occasion, me répondit-il, de parler avec des Français que nous aimons beaucoup et qui viennent de donner une nouvelle preuve de leurs sentiments d'équité (1), pour que je ne préfère à toute chose le plaisir de causer quelque temps avec vous.

Il me fit connaître qu'il était arrivé dans l'Inde depuis une année, avec l'intention d'y remplir un programme d'études. Il s'était attaché tout d'abord à rechercher les traces du passage et de l'action de ses compatriotes dans l'Inde, depuis les premières incursions des Hollandais en Extrême-Orient.

Malgré la mode naissante de l'antipatriotisme, le meilleur moyen de gagner les bonnes grâces d'un homme, quelle que soit sa nationalité, étant de faire l'éloge du pays où il est né, je m'empressai d'ajouter :

— Vous avez lieu d'être fier des qualités de vos grands ancêtres qui ont profité du moment favorable, entre l'avant-garde portugaise et la poussée anglo-française, pour conquérir des îles d'une prodigieuse fertilité, à une époque où la route des Indes était à peine explorée. Ce qui est également à votre avantage, c'est que vous avez

(1) Nous étions déjà loin de l' « Affaire »; et la réflexion du Hollandais, placée dans le préambule de la conversation, me fut une preuve nouvelle de l'intérêt que les étrangers avaient pris à ce point de notre histoire.

conservé vos conquêtes, malgré les ambitions de vos puissants voisins et l'éloignement de la mère patrie. Des explorateurs comme les vôtres n'ont certes pas manqué de s'arrêter dans quelques ports de l'Inde, en quête d'entreprises commerciales.

— Ce n'est pas seulement dans les ports, me dit le fils des Pays-Bas, avec un juste sentiment de fierté, que j'ai trouvé des preuves de l'activité des Hollandais. Quelques villes intérieures ont été également fréquentées par eux. Il existe même à Bénarès des restes de tombeaux qui portent des inscriptions hollandaises.

Et pour me montrer que son œuvre n'était pas exclusive, mon jeune interlocuteur s'empressa d'ajouter :

— Un autre sujet d'étude m'a attiré dans la province de Madras et m'y fait prolonger mon séjour. C'est le désir de faire l'ethnographie des races dravidiennes ; et voilà pourquoi vous me voyez arrêté devant cette vitrine. Je suis intéressé, après tant d'autres, par la question de l'unité ou du métissage de ces populations noires, et je désirerais savoir s'il est possible de séparer les peuplades aborigènes de la race des envahisseurs. Il n'est guère probable que le sud de l'Inde soit resté étranger au remous ethnique consécutif aux grandes invasions du nord-ouest. On ne peut tirer aucun renseignement utile de la littérature, si ancienne qu'elle soit, car les mouvements des peuples ont commencé avant l'histoire écrite. La linguistique est sans portée, puisque les quatre dialectes (1) parlés dans le sud de l'Inde font ensemble partie des langues agglutinantes et que les conquérants, s'il y en a eu, se sont assimilé la langue locale, sans conserver la leur, comme c'est d'un usage si fréquent dans les pays conquis. Je ne vois que la méthode anthropométrique qui soit capable d'apporter quelque éclaircissement dans cette question obscure.

— Alors, vous allez comparer les degrés de coloration des téguments, mensurer les crânes, prendre la longueur et la largeur des nez, noter l'état des cheveux et des lèvres et toiser les tailles. Votre projet ne manque pas d'ampleur ; car il existe, si je ne me trompe, 50 millions de Dravidiens, dont la plupart seront vraisemblablement rebelles à vos investigations et qui ne viendront à vous que contraints par l'autorité ou alléchés par un bakchich.

(1) Les quatre dialectes principaux sont le tamoul, le télugu, le kanara et le malayala.

— Il n'est pas nécessaire de généraliser les mensurations : une trentaine d'observations prises au hasard dans un village renseignent suffisamment sur la moyenne des conditions ethniques de tout le village. Des médecins anglais, en résidence à Madras, et votre compatriote M. Lapicque, m'ont déjà précédé dans le travail que je vais commencer; mais les recherches demandent d'être complétées.

Je ne trouvai pas d'encouragement à donner au jeune Hollandais sur l'entreprise de sa lourde tâche et me contentai des banales félicitations qu'impose à tout homme l'enthousiasme d'un savant pour l'objet de son étude.

Je ne sais si le travail du Hollandais a été mené à bien et le résultat de ses recherches publié; mais je gagerais fort que toutes les mensurations, enquêtes, notations, n'aboutiront pas à donner à nos connaissances plus de surface que n'en fournit l'examen de la population à vol d'oiseau. Il n'y aura de changé que les terminologies : les fortes têtes deviendront des dolicocéphales; les nez larges, des platyrrhiniens; les nez étroits, des leptorrhiniens. Et, comme les dimensions d'un crâne sont sans effet sur le rendement de son contenu, attendu que certains noirs sont dolicocéphales et tels académiciens brachycéphales, il n'est pas utile de se donner tant de mal pour n'arriver à aucune conclusion pratique.

Il saute aux yeux que tous les habitants du sud de l'Inde ne présentent pas les mêmes caractères anthropologiques. Il y a des noirs de charbon et des demi-noirs pain d'épice; il y a des hommes de petite et d'autres de grande taille. Quelques indigènes ont un ovale de visage qui les rapproche des blancs les plus affinés; et chez d'autres, les pommettes sont un peu saillantes. Celui-ci a le nez large, et son voisin le nez étroit, avec une dépression constante à l'attache frontale. Les cheveux, toujours d'ébène, sont lisses et ondulés, rarement frisés. Les lèvres pigmentées en noir sont plus épaisses que ne le comporte la régularité du visage, et il n'est mystère pour personne que les Indous ont des mollets de coq, en disproportion avec la musculature des membres supérieurs. Tout cela se voit dans les rues ou les champs et aux gares de chemin de fer.

On peut établir, d'un coup d'œil, la classification de la population dravidienne. Quelques individus se rapprochent des blancs par la

einte claire de la peau, le nez étroit, les cheveux lisses; d'autres sont voisins des nègres par la noirceur des téguments, l'écrasement du nez, la bouche épaisse et les cheveux crépus; d'autres aussi présentent des caractères moyens.

Mais que déduire de ces faits patents? Est-il rationnel d'admettre que les Dravidiens à peau claire sont les envahisseurs venus du nord de la presqu'île, que les Dravidiens à peau noire sont les premiers occupants, et que les métissés, produits de ceux-ci et de ceux-là, forment le type humain spécial que Hœckel a nommé l' « Homo Dravida »?

Ne peut-on pas dire aussi bien que les Dravidiens à peau chocolat sont les seigneurs de la contrée; et les autres, les serfs. Le repos et la vie large affinent les individus; le travail au grand soleil, avec des privations journalières, grossit les traits et dégrade le corps.

Et puis, en supposant que les mensurations apportent un peu d'ordre dans la généalogie dravidienne, la solution du problème demeurera incomplète. Il faudra rechercher si ceux qu'on tient pour aborigènes le sont bien réellement. Ce sera un travail de pénétration dans les profondeurs de l'histoire aussi difficile que l'édification biblique de la tour de Babel.

A parler franc, il faut abandonner l'anthropométrie à ses fins judiciaires actuelles et juger les hommes d'après les mœurs et les lois qu'ils se sont données plutôt que d'après leurs caractères physiques mesurés au compas. Ne range-t-on pas en botanique côte à côte l'arbrisseau et les grandes essences par la raison qu'ils ont mêmes fleurs et fruits voisins? De même ce qui intéresse dans l'étude d'une population, c'est sa manière de vivre. Il y a peut-être autant de dolichocéphales dans les races du sud de l'Inde que chez certains peuples de l'Europe; et cependant, les relations sociales sont bien différentes là-bas et ici. Si l'on définit la civilisation : la tendance au respect réciproque des hommes et à la défense de la liberté individuelle, les Dravidiens sont loin de mériter le titre de gens civilisés. On ne connaît dans le sud de l'Inde ni l'égalité ni la fraternité. La population y est soumise au contraire à une hiérarchisation si étroite que les castes inférieures n'arrivent jamais à pénétrer dans les castes supérieures. Chacun demeure, durant sa vie, dans la catégorie sociale où la naissance l'a placé, quels que soient le dévelop-

pement de son intelligence et le degré de son élévation morale.

L'étanchéité des castes régit le sud et le nord de la péninsule hindoustanique, depuis des milliers d'années; et c'est pour cela que les plus nobles d'entre les Indous contemporains sont si hautement honorés. C'est cette étanchéité qui sauvegarde la transmission atavique et fait qu'un homme de haute naissance, sans autre recommandation que son origine, reçoit partout bon accueil, même s'il est pauvre, et est assuré d'être préféré, pour une alliance, à un riche qui serait d'un sang moins pur. Il est admis qu'il n'existe dans aucune société humaine de familles aussi sûres de la qualité et de l'ancienneté de leur noblesse que les brahmes le sont de la leur. Aussi un brahme, sans aucun titre et sans qu'il ait besoin de tables généalogiques, peut, avec la certitude de n'être pas contredit, faire remonter sa noblesse au delà de deux mille ans.

Il n'y a pas de plus grande faute pour un Indou que de se mésallier; et la faute est punie de l'exclusion de la caste, qui est une sorte d'excommunication. Une fois déclassé, l'homme est hors de la société, car aucune caste n'accepte un exclu de sa caste. L'individu excommunié perd non seulement ses parents et ses amis, mais même quelquefois sa femme et ses enfants, qui aiment mieux abandonner le chef de la famille plutôt que de partager sa mauvaise fortune.

Ce n'est pas seulement le fait de prendre femme dans une caste inférieure à la sienne qui constitue une sorte de crime civique, c'est également l'inobservance des règles de la caste. Si l'on va à l'encontre des traditions de sa classe, on est presque aussi mal vu qu'après une mésalliance; et un acte d'indépendance peut conduire un homme à l'exclusion de sa caste. Notre compatriote l'abbé A. Dubois a été témoin d'un fait de ce genre. Il a connu une famille qui avait consenti à marier sa fille, âgée de vingt ans, quelques années après la mort d'un fiancé — je dis d'un fiancé, pas d'un mari, — alors que d'après les usages de la caste la fille aurait dû demeurer vierge jusqu'à sa mort. Toutes les personnes qui avaient participé à la noce furent exclues de la caste et ne trouvèrent jamais mariage à contracter.

Les brahmes n'ont pas en général bonne renommée. On les compare à une puissante aristocratie ayant sa hiérarchie nobiliaire et on leur reproche l'orgueil qui les porte à se croire d'une autre essence

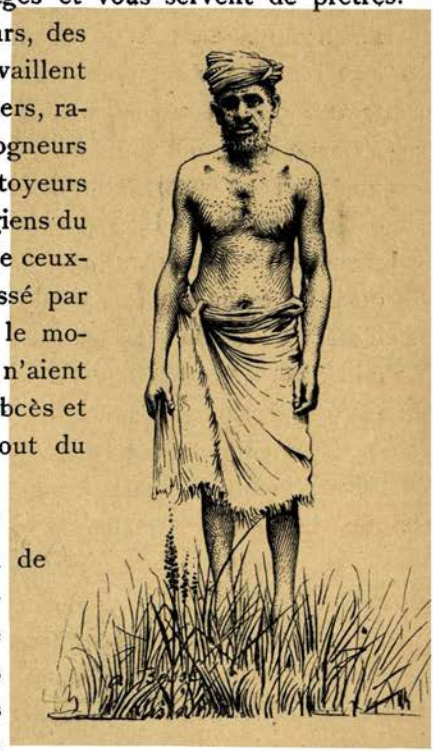
que les hommes hors caste. On va jusqu'à dire qu'un brahme se sent séparé d'un paria par une distance plus grande que celle qui existe entre un paria et un animal quelconque de l'échelle zoologique. Il paraît en effet que certains brahmes ne suivraient pas le même chemin qu'un paria et que si celui-ci s'avisait de stationner devant la demeure de ces brahmes, il recevrait une correction mémorable de la part des valets de ces derniers.

La caste des soudras, qui comprend la plupart des commerçants et des ouvriers, c'est-à-dire plus de la moitié de la population, est soumise à des règles très proches du code brahmanique, qui n'ont pas varié depuis Manou. Chaque profession est cantonnée dans un compartiment social d'où l'intéressé ne peut pas sortir, soit pour prendre une autre profession, soit pour assister un de ses voisins. On naît et on meurt cultivateur, jardinier, berger, tisserand, charcutier, orfèvre, forgeron, etc. On peut même dire qu'on naît et meurt *naïr* et *voleur*. Les naïrs sont des cocus légaux : leurs femmes ont droit à plusieurs maris. Elles sont obligées d'ouvrir leur porte à l'époux, quand il y vient frapper; mais l'époux est obligé de se retirer, si la porte est close. Une femme naïr accorde ses faveurs à qui bon lui semble : elle est maîtresse d'elle-même et de ses enfants qui héritent d'elle sans hériter du mari. De même, la caste des *voleurs* exerce son métier avec les garanties d'une prérogative héréditaire, non pas sans concurrence, mais avec une conscience dont de très nobles victimes peuvent témoigner. Ladite caste passe parmi une des plus distinguées parmi les soudras. Elle ne manque pas d'autorité, à en juger par un fait très connu. Un prince anglais ayant projeté de traverser le territoire de la caste fut instamment prié, par l'administration locale, de payer rançon avant sa mise en route, sous peine de devenir victime des voleurs. Le prince se crut au-dessus de toute agression et entreprit son voyage sans bourse délier. A la première étape, on lui vola ses chevaux.

Quant à vous, pauvres parias, prolétaires du sud de l'Inde, d'autres disent esclaves, vous n'avez pas d'histoire. On vous emploie aux travaux les plus pénibles, et vous ne gagnez presque rien, sauf des coups. Les missionnaires français, dont vous constituez la totalité de la clientèle, rendent hommage à votre résignation. Est-il bien sûr que votre misérable condition n'ait pas fini par vous priver de la

conscience humaine? Vous sortez, le corps à peu près nu ou couvert de haillons; et vous vous enivrez comme des brutes, pour vous disputer ensuite comme des chiens un morceau de viande putréfiée.

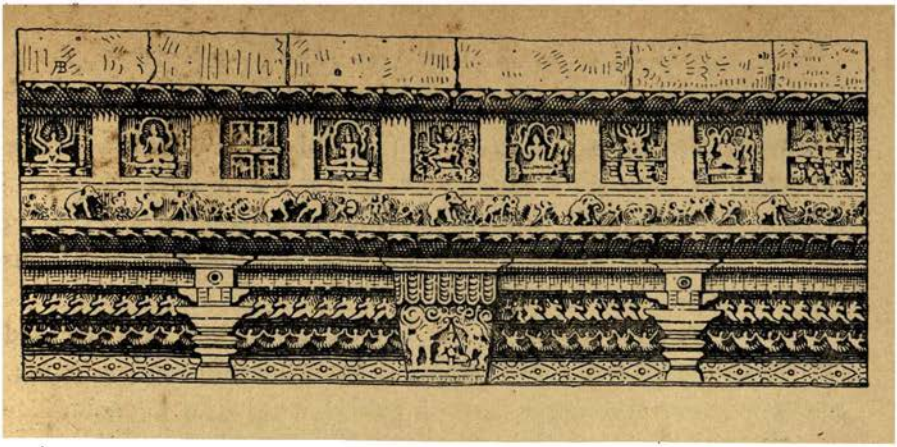
Vous avez pourtant, vous aussi, votre hiérarchie; et on trouve des parias plus parias que les autres, presque des déclassés dans votre foule hors caste. Vous avez parmi vous des espèces de seigneurs qui président à vos mariages et vous servent de prêtres. Vous avez, dans vos rangs inférieurs, des gens comme les savetiers qui ne travaillent que pour boire et aussi... des barbiers, raseurs de mentons et de têtes, rogneurs d'ongles de mains et de pieds, nettoyeurs d'oreilles et, le cas échéant, chirurgiens du pays. Je ne veux pas dire de mal de ceux-ci, notre chirurgie française a passé par l'étape où la vôtre stationne pour le moment. Qu'importe que vos barbiers n'aient que leur cure-ongle pour ouvrir les abcès et leur rasoir pour amputer, si, au bout du compte, les malades sont soulagés!



Je ne céderai pas à la tentation de porter un jugement sur les conséquences de la division multipliée des castes dans le sud comme dans le nord de l'Inde. Le cerveau des Européens n'est pas adapté à de pareilles appréciations. Nous faussons la vérité, si nous jugeons les usages indous d'après nos propres coutumes. Les grands législateurs de l'Inde n'avaient pas moins de bon sens que nous-mêmes; et leur œuvre est née de l'obligation d'établir un peu d'ordre dans la cohue humaine diffusée sur un territoire presque sans fin. Il a fallu encadrer la foule et subordonner les humbles aux privilégiés de l'intelligence et de la force. N'est-ce pas ce que nous avons fait avant notre Renaissance? et n'est-ce pas ainsi qu'a procédé l'antiquité, comme si la loi de subordination des faibles aux forts était une nécessité de l'évolution des peuples?... Et une fois le lotissement social opéré, après l'heu-

reuse épreuve du temps, pourquoi aurait-on changé la législation? Ceux qui auraient pu le faire auraient sacrifié leurs avantages; et ce n'est pas là habitude humaine. Leur dévouement à l'intérêt public s'est uniquement traduit par la pérennité des castes et les règles austères imposées aux brahmes pour la conservation des qualités qui avaient motivé leur sélection.

Que sera l'avenir? La pénétration de l'Angleterre a eu pour effet, l'instruction aidant, de donner à quelques parias le sentiment de leur intelligence et une conscience morale. Ils ont acquis par leur travail des situations honorables, et la classe moyenne tend à s'élever dans les villes à hauteur des castes privilégiées. Mais les progrès sont encore restreints : la masse des travailleurs demeure dans le marasme du passé. La fécondité de la nature, les habitudes modestes des indigènes, la réduction des besoins au strict minimum du boire et du manger paralyseront probablement longtemps encore les efforts de la foule et la laisseront enlisée dans ses traditions millénaires.



HYDERABAD

Madras a été le terme de mon voyage dans le sud de l'Inde que Loti a appelé l'Inde des Grandes Palmes, et qui a mieux conservé que l'Inde du Nord sa physionomie originelle. Le flot des invasions septentrionales est venu mourir sur le sol embrasé du sud de la presqu'île.

Après Madras, il est d'usage d'aller à Hyderabad. La ville est située sur le 17° degré de latitude, à peu près à mi-chemin entre Madras et Bombay, mais à quelques milles au nord de la grande ligne qui réunit ces deux ports, de sorte qu'on est obligé de prendre à Wadi un tronçon de voie ferrée pour se rendre à Hyderabad.

Il me semblait voir la ville avant d'y arriver, tant j'avais gardé le clair souvenir des récits des voyageurs qui l'avaient visitée; et je sentais même se perdre un peu ma tranquillité d'esprit au relief progressif des images de mes lectures antérieures.

Cotteau (1) ne m'avait-il pas prévenu qu'il était imprudent de s'aventurer dans l'intérieur d'Hyderabad, à pied et sans escorte, et qu'on s'exposait pour le moins à être insulté par la populace. Ne lui avait-on pas cité à lui-même l'exemple d'Européens qui avaient

(1) E. Cotteau, *Promenade dans l'Inde et à Ceylan*, p. 283.

failli être massacrés et qui, ayant porté plainte à l'autorité britannique, n'en avaient obtenu que cette réponse : « Qu'alliez-vous faire dans cette ville? Nous ne pouvons rien pour vous : cela ne nous regarde pas. Il fallait rester près de nous : là nous répondons de vous. »

La page de Noblemaire (1) sur la foule des piétons d'Hyderabad revivait en moi : « Et tout le monde est armé, armé jusqu'aux dents, formidablement, farouchement. Il semble que l'on soit en état de guerre, que l'ennemi soit aux portes et que ce brave qui sort de chez lui le mousquet sur l'épaule, un sabre au côté, trois ou quatre poignards à la ceinture, la moustache retroussée d'un air de défi et les narines semblant humer la griserie de la poudre, doive se rendre aux remparts pour y monter son tour de garde. »

Je pris, quand même, le train à sept heures du soir à Madras, en me disant qu'il y avait tant de héros imaginaires parmi les voyageurs que je verrais peut-être en réalité moins de choses étranges que je le supposais... et je bornai mon souci du moment à m'assurer une confortable installation.

C'était la première fois depuis mon arrivée dans l'Inde que j'allais passer la nuit entière en chemin de fer. Le compartiment, déjà occupé par trois Anglais quand j'y entrai, se trouvait de ce fait au complet, les compartiments de première classe des chemins de fer de l'Inde ne comprenant que quatre places. Ils contiennent, dans leur longueur et de chaque côté, deux couchettes superposées : les deux supérieures sont relevées pendant le jour et les deux inférieures servent de banquettes. La nuit venue, le compartiment se transforme en chambre à coucher. Le boy de chaque voyageur fait le lit de son maître, lit complet avec couvertures, draps, oreillers, linge de corps, pantoufles; et à dix heures du soir, les cigares éteints, les mains et la figure lavées au cabinet de toilette, on change ses effets de jour pour le vêtement de nuit. Shocking! Shocking! allez-vous dire? Nullement; car la métamorphose se fait sans qu'on mette à découvert autant de soi-même qu'un natif nous donne à voir de son corps dans le courant du jour. Vous savez sans doute que le vêtement de nuit, composé d'un veston et

(1) Georges NOBLEMAIRE, *Aux Indes*, p. 103.

d'un large pantalon serré à la taille par une cordelière, s'appelle en indou « pyjama ». Les coloniaux anglais ou français en apprécient les avantages : il permet de dormir sans se refroidir et protège de la piqûre des moustiques. Pendant que je passais mon pyjama, je me faisais la réflexion que l'habitude des Anglais de se déshabiller dans les compartiments de chemins de fer de l'Inde expliquait peut-être le sans-gêne avec lequel beaucoup de Français leur reprochent de voyager en France. Là encore, la décence est affaire de méridien; et je suis plus porté à louer qu'à blâmer les Anglais de leur manière d'être en chemin de fer : ils s'assurent un confort qui réduit les fatigues de la route et les laisse dispos à l'action, le voyage terminé.

Après huit heures de sommeil ininterrompu, quand je me réveillai aux premières lueurs de l'aube naissante, le train filait sur un terrain si nu, si plat, si uniforme, si vaste, qu'on se serait dit sur un océan aux eaux solidifiées. Le sol est rouge, comme à Madras, sec, stérile, aussi dépourvu de végétation que la surface d'une brique cuite.

C'est passager, se dit-on en soi-même; pareille misère ne peut se continuer, et bientôt va venir une bande de terre moins desséchée et plus reposante pour la vue.

Mais plus la lumière du soleil devient éclatante, plus la morne étendue du désert qui nous enveloppe semble s'étendre.

Voilà cependant une surface plus noire et plantée de maïs d'où émergent quelques arbres à tête arrondie, avec un peu d'ombre autour d'eux. Des bouquets de cocotiers rabougris attestent que nous sommes dans la zone tropicale; mais si le soleil leur donne leur ration de lumière et de chaleur, la terre a privé leurs racines de l'humidité nécessaire.

Pas une maison, pas un être vivant sur cette lande appauvrie que la charrue a pourtant retournée et qui a enfanté quelques champs de maïs. D'où est-il parti et où est-il allé se reposer le noir confiant dans la Providence qui a jeté là son grain pour le faire fructifier? Le regard a beau fouiller l'horizon, pas un village; pas une hutte n'apparaît.

Tout à coup, la terre noire s'arrête. Le sol rouge revient, et

l'on ne voit plus de sillon de charrue. C'est une nouvelle bande de désolation. Le sable lui-même manque en certains endroits, la roche granitique est à nu et sa surface, polie par le soleil, réfléchit la lumière comme une lame métallique.

Après quelques kilomètres, nouvelle couche d'humus et, avec elle, le sillon de la charrue et la semence naissante. Puis, réapparition de la couleur écarlate et de l'aspect désertique; enfin l'œil se lasse et cesse de regarder. C'est toujours la plaine, la plaine plus grande que la mer, car aucun nuage ne s'élève à l'horizon et l'azur du ciel tranche sur le carmin du sol.

Midi! Arrêt à la station de Wadi pour marcher et déjeuner. Nouvelle installation dans le chemin de fer spécial à destination d'Hyderabad.

Nous retraversons la plaine qu'inondent maintenant des torrents de lumière, et le spectacle ne change que longtemps après avoir quitté Wadi.

Alors défilent des blocs granitiques, de toutes formes et de toutes dimensions, échelonnés sur une longueur de plusieurs kilomètres. Quelques-uns ont trois à quatre fois la hauteur d'un homme et ils ressemblent pour la plupart à des dés énormes dont les arêtes seraient légèrement émoussées. Ils affectent ensemble des rapports permettant toutes les comparaisons. Les uns sont juxtaposés en longues séries horizontales et font l'effet de substructions romaines; les autres s'élèvent comme des colonnes indoues avec une alternance du volume des cubes granitiques. Quelquefois la colonne est inclinée, ainsi qu'une tour penchée, et la succession des blocs forme les marches d'un escalier géant. On se demande, en face de ce tassement de roches, de ce chaos granitique, quelle est la force sismique qui a entassé ces blocs énormes dans l'immense plaine qu'on vient de traverser. Quel curieux sujet de réflexions pour le géologue actuel qui dissèque le globe terrestre, comme l'anatomiste les fibres d'un corps vivant! S'il est possible de juger le passé géologique de cette étrange région d'après les opinions en cours sur la genèse des principales formations de la surface de la terre, on peut dire que ce sont là des masses basaltiques vomies par une bouche volcanique. Elles ne sont pas sorties du foyer souterrain telles que nous les voyons aujour-

d'hui, et firent partie vraisemblablement de longues coulées de lave. Mais les âges les ont fractionnées et leur dureté primitive leur a permis de résister au phénomène de l'érosion qui a détruit les roches intermédiaires.

Soudain, je pousse une exclamation, presque un cri de surprise : la jungle! la jungle! C'en est bien, sans aucun doute, la débordante végétation sauvage et les chaotiques accidents du sol. Les blocs de pierre sombres se sont espacés et une flore surabondante a jailli entre eux. Des arbres trapus entremêlent leurs rameaux diffus; une broussaille épaisse et désordonnée se répand entre les arbres et lancent des rejetons autour des ramures voisines. La terre n'est plus visible : une nappe ondulante d'émeraude la recouvre, qui est plissée comme les vagues de la mer. Tous les tons de verdure des feuillages sont associés; le plus clair s'allie au plus sombre; et on devine que toute graine tombant sur ce terrain inculte et humide y trouve sa goutte d'eau pour germer et grandir. Les arbres ne s'élancent pas vers le ciel : les grands géants du sud n'ont pas ici droit de cité. Les hôtes de la jungle rayonnent en frondaisons latérales qui se propagent au-dessus du sol en coulées superposées. C'est le règne de la verdure sauvage : pas une fleur n'a osé y mêler ses couleurs; pas un fruit ne pend aux extrémités des branches. L'oiseau qui anime la forêt ne fait pas entendre son chant joyeux; aucun carnassier ne plane dans l'air à la recherche de sa proie. La broussaille échevelée ne se laisse dominer que par des blocs granitiques qui sont comme les donjons du repaire des fauves. Le grand domaine verdoyant, silencieux à cette heure, est la propriété exclusive du peuple libre dont Rudyard Kipling (1) nous a donné les lois. C'est ici qu'habitent le tigre Shere-Khan, aux yeux flamboyants; et Akela le grand loup solitaire; et le vieux Baloo; et Bagheera, la panthère noire; et Tabaqui l'hydrophobe (2); et le peuple singe; et le redoutable Kaa (3). Ces grands seigneurs croyaient bien que jamais le petit de l'homme, sans poils, sans griffes, sans dents, et appuyé sur deux pieds seulement, n'oserait s'attaquer à leur forteresse sauvage, et qu'ils resteraient éternellement les maîtres absolus de la jungle.

(1) *Le Livre de la jungle.*
(2) Chacal.
(3) Serpent de roches.

Mais l'homme, à la peau glabre, a voulu aller directement de Wadi à Hyderabad et a fait sa trouée dans le domaine des fauves. Peut-être les propriétaires ont-ils exercé quelques représailles et appliqué l'inexorable loi de la jungle aux envahisseurs; mais le bipède a fini par passer, et le sifflet bruyant de la locomotive chante deux fois par jour son triomphe définitif.

Le train s'arrête, au sortir de la jungle, à une gare de chemin de fer enguirlandée de volubilis chargés de fleurs couleur du ciel et entourée de chrysantèmes dont les touffes violettes, rouges, blanches ou jaunes ressemblent à un arc-en-ciel terrestre. C'est le luxe harmonieux du travail de l'homme, après la débauche sauvage de la nature. C'est aussi la preuve vivante d'un adoucissement dans l'ardeur du soleil, car le climat torride du Sud aurait eu vite raison de ces plantes fragiles qui rappellent pour nous les jours sombres de novembre. L'atmosphère est en effet plus clémente, plus sèche, moins brûlante, et une brise légère en tempère la lourdeur.

Les hommes ne sont plus ceux du Sud : l'Indou indolent est remplacé par le musulman fanatique, à peau moins noire, plutôt cuivrée et quelquefois simplement teintée par l'action prolongée du soleil. Le visage de ces hommes est maigre, allongé, la bouche bée. L'œil noir est dur, voire méchant. Les joues sont souvent garnies de longs favoris. La tête est entourée d'un gros turban, blanc ou rouge, et le corps moins nu que dans le Sud. Le tronc est recouvert par une pièce d'étoffe jetée sur l'épaule gauche et le court caleçon remplacé par une longue jupe. Quelques indigènes portent un veston et d'autres une redingote blanche qui se rapproche par la forme de la redingote noire des clergymen anglais.

Les échanges de voyageurs se font sans bruit à chaque gare. Ceux qui attendent autour des stations, comme ceux qui prennent le train ou en descendent, sont silencieux, fiers et hautains. C'est à peine s'ils regardent autour d'eux. Ils ne paraissent occupés que du relief de leur dignité, et leur soumission à l'autorité anglaise n'est peut-être pas encore absolue, car à côté du policeman anglais se dresse, correctement serré dans un élégant costume bleu, et solidement armé, un gendarme indigène. On se croirait sur un territoire à la veille d'une déclaration de guerre.

Les villages ont également des airs de forteresses. Ils sont entou-

rés de hautes murailles et aussi fermés que leurs habitants le paraissent individuellement. Le temps ou bien les assauts les ont fortement endommagés, et quelques-uns ne sont plus que des ruines envahies par la broussaille.

A cinq heures du soir, après vingt-deux heures de chemin de fer, nous entrons dans la banlieue d'Hyderabad. A notre gauche, s'étale un grand lac aux eaux vives dont la rive lointaine, légèrement surélevée, est occupée par la station militaire de Secunderabad. Une musique anglaise y joue la *Traviata ;* et le rythme adouci nous en arrive joyeusement par-dessus les eaux du lac. A notre droite, les cottages se succèdent, précédés de jardins coquets et abondamment pourvus de fleurs, tels que doivent l'être les parterres anglais de respectables propriétaires. Sous l'ombrage d'un grand arbre vert, près de la porte d'un de ces cottages, une jeune fille appuyée sur le guidon de sa bicyclette était debout : vingt ans, une robe rose, un chapeau de paille blanche garni de fleurs rouges, et un rayonnement de grâce : image vivante du charme de l'Europe lointaine, vision passagère ayant survécu à la succession et à la variété des souvenirs.

Hyderabad n'est pas précisément une ville libre. On ne peut espérer, en y arrivant, monter en voiture et se faire conduire à l'hôtel. Tout voyageur qui descend du train est l'objet d'une rigoureuse inquisition. Il est regardé, examiné, toisé par une série de gardes, de gendarmes et de policemen, et invité à inscrire son nom, son âge, sa profession, sa nationalité sur des registres énormes qui figurent, je l'espère, parmi les archives les plus importantes de la ville. Ce premier contrôle réglé, on monte en voiture, et on se croit libre de circuler à sa guise. Mais à peine a-t-on fait cent mètres qu'un surveillant anglais vous arrête et vous demande votre carte, avec la politesse des gens prêts à vous dresser procès-verbal. A l'arrivée à l'hôtel, et avant que les bagages aient été déposés à terre, l'enquête continue : « Qui êtes-vous? d'où venez-vous? que faites-vous? ou allez-vous? » Mais cette fois, c'est fini jusqu'au lendemain.

Un de mes voisins de table auquel j'exprimais le soir, en dînant, mon étonnement d'avoir été passé à la filière administrative, me fit remarquer que j'étais sur le domaine du Nizam, c'est-à-dire du plus

puissant et du plus riche souverain de l'Inde, et que mon admission dans Hyderebad comportait une présentation aussi parfaite que s'il s'agissait pour moi de devenir membre d'un aristocratique club. J'en fus charmé et rassuré. Présenté au Nizam et admis sur son territoire, je n'avais rien à craindre pendant mon séjour à Hyderabad et je devais oublier les récits-romans de E. Cotteau et Georges Noblemaire. Les grands seigneurs se font un point d'honneur de protéger leurs hôtes. Je me sentis même très fier d'avoir inscrit mon nom sur les archives du Nizam.

Le voisin de table n'avait pas exagéré. Sa Hautesse le Nizam est le vassal principal de l'Empire indien. Ses États occupent au centre du Dekkan une superficie de 250 000 kilomètres carrés, égale à peu près à la moitié de la France. Il commande à une dizaine de millions d'habitants, parmi lesquels un million de musulmans.

Il est musulman lui-même et héritier de neuf prédécesseurs qui ont garanti l'autonomie du Dekkan, depuis que celle-ci a été proclamée vers 1720, peu après la mort d'Aureng-Zeb et la désagrégation de la puissance mogole dans l'Inde.

Du premier au dernier Nizam (1), tous les possesseurs du titre se sont montrés xénophiles. Dupleix et son digne auxiliaire, le marquis de Bussy, auraient trouvé assez de crédit près de l'un d'eux pour assurer la prépondérance de la France dans la plus grande partie du Dekkan, si les intrigues de la cour versaillaise n'avaient pas arrêté le triomphe de nos compatriotes. Et lorsqu'en 1857 le gouvernement anglais fut aux prises avec la redoutable révolte des Cipayes, le Nizam d'Hyderabad demeura le fidèle allié de l'Angleterre. Celle-ci est restée reconnaissante au Nizam, et laisse à son ancien allié toutes les apparences de l'indépendance. Le Nizam est propriétaire du chemin de fer qui relie Wadi à Hyderabad et traverse la jungle. Il a une cour, avec une garde restreinte, frappe monnaie et émet des timbres-poste... pour la joie des philatélistes.

Mon réveil, au lendemain de l'arrivée à Hyderabad, ne fut pas

(1). La signification exacte du mot « Nizam » est assez difficile à établir. G. Le Bon le fait venir du nom d'un vizir et d'autres auteurs le traduisent par « ordonnateur ».

celui auquel on peut s'attendre au cours d'un voyage dans l'Inde. Je ne le dus ni à la lumière vive de l'aurore ni aux croassements aigus des corbeaux. Il se fit au bruit d'une grosse horloge qui tapa lentement quatre petits coups suivis de cinq coups plus forts, et au retentissement soudain des trompettes d'un escadron de cavalerie.

Il fallut me ressaisir pour savoir que j'étais dans l'annexe anglaise de la ville d'Hyderabad, et je me mis vite en demeure de remplir mon programme du jour.

Je devais d'abord m'arrêter dans le quartier européen et à l'Hôtel de la Monnaie du Nizam, dont la visite était recommandée comme une des principales attractions du pays. J'avais ensuite à me rendre dans la ville indigène que le fanatisme musulman avait fermée pendant si longtemps à la curiosité des étrangers.

L'hôtelier m'avait dit la veille que la cité indoue d'Hyderabad était très éloignée de la ville anglaise, beaucoup plus que ne le sont habituellement les cantonnements européens des villes indigènes, et cela en raison même de la méfiance initiale des vainqueurs à l'égard des natifs. Il ne fallait pas moins, d'après mon informateur, de trois quarts d'heure de voiture pour aller de l'hôtel aux portes d'Hyderabad.

Les maisons de la colonie anglaise sont disséminées dans des bouquets de verdure et se présentent avec une élégance qui décèle la haute qualité des occupants et leur recherche du confort. Elles sont entourées de jardins entretenus avec un luxe raffiné, où se succèdent des corbeilles de fleurs encadrées d'une bande de gazon et d'une petite haie de verdure non moins impénétrable et régulière qu'un mur de pierres. Les fleurs des corbeilles étalent leur opulence printanière et la couleur du mauve alterne avec la vivacité du jaune ou l'éclat du rouge. Quant aux habitations, d'une blancheur si pure qu'on les dirait en biscuit de Sèvres, elles ressemblent par leur forme à des temples grecs précédés d'un portique sur une ou plusieurs de leurs faces. On a plaisir à voir que les Anglais ont ici adapté leur home aux conditions du milieu plutôt que de construire, comme à Madras, leurs maisons d'après les plans adoptés à Londres. Je n'avais pas encore vu autant de somptuosité dans les installations anglaises, et je ne serais pas étonné qu'elles fussent

réservées à une élite du personnel européen chargé de la tutelle du Nizam.

C'est dans le quartier anglais que se trouve la « Monnaie » de Sa Hautesse. Un Parisien qui aurait connu la Monnaie de Paris se serait probablement gardé d'entrer dans celle du Nizam, parce qu'il aurait été sûr de ne rien voir de nouveau, étant donné que c'est l'Angleterre qui a construit, installé, et qui surveille actuellement la monnaie du Nizam. Mais comme je n'ai jamais eu l'occasion d'aller à l'Hôtel des Monnaies à Paris, je me suis aventuré dans celui d'Hyderabad pour me rendre compte de la façon dont on frappe les monnaies à Paris. Les noirs sont devenus des monnayeurs parfaits, sous la direction des ingénieurs anglais; et j'ai assisté — non sans intérêt — à l'admirable répartition du travail des machines qui transforment en pièces échangeables les lingots de cuivre, d'or ou d'argent. Les pièces ne portent que le nom du Nizam, sans son effigie, puisque le Nizam est musulman et que le Coran défend la reproduction de la face humaine. Je ne m'en suis pas muni, par crainte de ne pouvoir les écouler. L'argent des divers États de l'Inde n'a cours forcé que dans l'étendue de l'État d'origine : il perd, en dehors de celui-ci, un taux considérable de sa valeur. Par contre, l'argent anglais est accepté partout; et c'est avec lui qu'on voyage.

A mon entrée dans la Monnaie du Nizam se rattache un petit fait qui porte en soi son enseignement. Là-bas, comme à Paris, nul ne pénètre dans l'Hôtel de la Monnaie sans une autorisation nominative que Sa Hautesse se réserve le droit d'accorder. J'ai été introduit, pour avoir cette autorisation, dans une sorte de petit palais où tout le personnel avait l'allure indigène. Pas un blanc; rien que des natifs avec la tenue des soldats du Nizam. La porte de l'antichambre conduisant aux pièces intérieures était gardée par deux noirs vêtus d'une longue tunique, coiffés d'un gros turban, avec un poignard dans la ceinture et un long yatagan au poing. L'immobilité de leur corps et la fixité de leur regard étaient si grandes que j'ai pris les sentinelles pour des mannequins et que je me suis approché très près d'elles pour regarder le damasquinage de leurs armes. Un lent mouvement de leurs yeux m'a prouvé la réalité, et je me suis éloigné. J'étais en droit de penser, devant une semblable garde, que je me

trouvais dans un bureau dirigé par un fonctionnaire du Nizam, et je ne fus pas peu surpris de recevoir mon autorisation signée par un Anglais. Derrière la façade indoue, l'Européen demeure caché qui tient dans sa main les fils d'action du personnel et sa dissimulation laisse peut-être croire au Nizam que son autorité est entière. Cela m'a rappelé ma visite à la citadelle du Caire : les étages inférieurs en sont occupés par les troupes du Khédive, mais le faîte est garni par les canons anglais et ceux-ci sont braqués sur la ville du Caire, qui deviendrait poussière au moindre signe de révolte et après quelques salves bien réglées.

Au sortir du quartier anglais, on entre dans un long faubourg qui mène directement à la ville indigène d'Hyderabad. La chaussée, blanche et poudreuse, aussi large qu'une de nos avenues de Versailles, est bordée par des arbres gigantesques, parmi lesquels un petit nombre de puissants banians. Les maisons, d'abord espacées, puis serrées en ligne continue, sont peuplées d'une nuée d'enfants qui jouent gaiement devant la porte et restent indifférents au passage de l'étranger. Pas un ne court à la voiture pour tendre la main et demander l'aumône, contrairement à ce qui se fait avec une insistance fatigante en Égypte, en Algérie et dans quelques villes d'Europe.

Hyderabad, située de même que nos villes du moyen âge dans l'anse d'une rivière (1) et sur une légère élévation de terrain, est entourée d'une muraille crénelée qui donne peut-être aux habitants l'illusion d'une protection, mais assure aussi aux Anglais la garantie que leurs canons, s'ils devaient être utilisés, auraient un effet plus sûr, atteignant une population plus étroitement concentrée.

La rivière derrière laquelle Hyderabad est retranchée, comme à l'abri d'un fossé de défense, est large et excavée ainsi que la gorge d'un torrent; et c'est un intéressant spectacle d'en observer le lit du haut du pont qui mène à la cité. Au centre d'une nappe blonde de sable, stagne un ruisselet (2) qui sert d'abreuvoir à un monde

(1) La Mousi.

(2) Ce ruisselet devient quelquefois, en certains mois de l'automne, un véritable torrent qui emplit le lit de la rivière et déborde jusque dans la ville d'Hy-

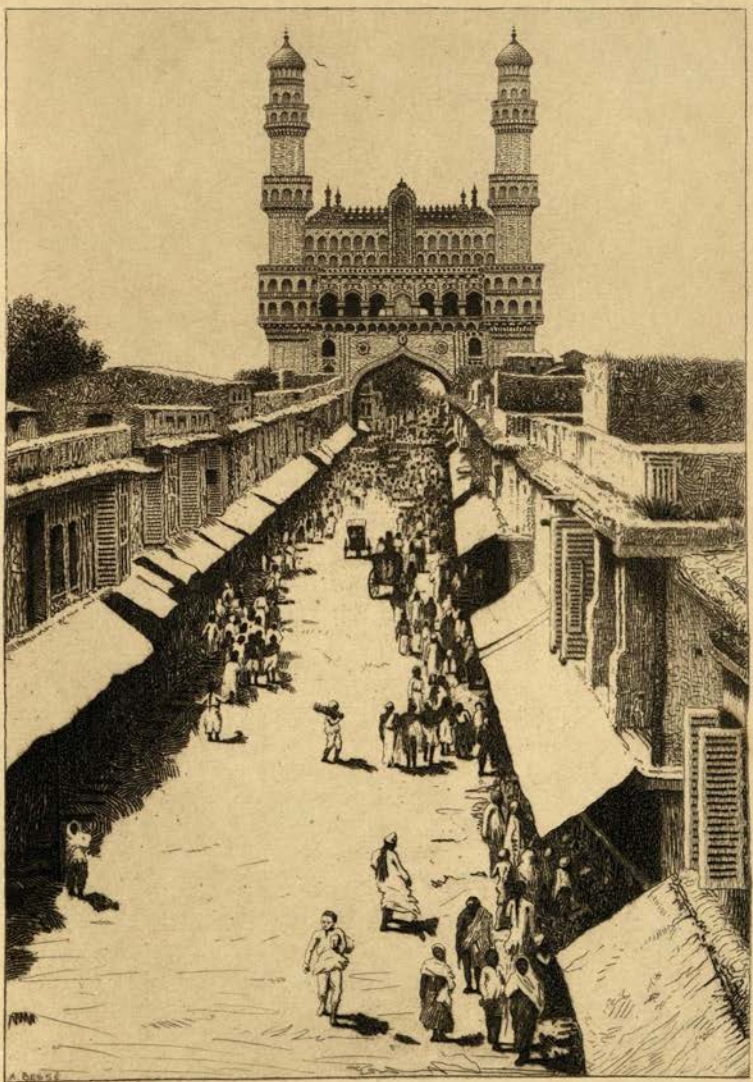
de volatiles blancs, et de lavoir à des milliers d'indigènes qui y nettoient les indiennes de leurs turbans et leurs vêtements de corps. Les hommes habillés de blanc qui s'agitent dans l'eau à côté des femmes vêtues de rouge font l'effet, à la longue distance d'où je suis, de guirlandes entrelacées; les volatiles blancs apparaissent comme des houppes de duvet, et les pièces d'étoffes étalées sur le sable donnent l'impression d'un damier éclatant. C'est à l'intensité de la lumière, qui tombe à foison du ciel d'azur, qu'est dû l'enchantement de ce tableau; et nul ne peut se le représenter qui ne connaît pas le soleil de l'Inde.

On entre dans Hyderabad par une porte monumentale dont la hauteur égale celle d'une maison de France à cinq étages et on se trouve aussitôt dans une rue droite et populeuse qui s'élève sur une longueur immense jusqu'à un arc de triomphe colossal, après avoir été coupée dans sa ligne fuyante par deux énormes arcades. C'est plus grand et plus impressionnant qu'on ne l'avait prévu. C'est nouveau, inattendu, stupéfiant : la réalité dépasse le rêve. Ce n'est ni la reproduction d'une chose déjà vue, ni même l'image d'une conception artistique. On s'attendait à de la lumière, ce sont des torrents de soleil. On avait compté sur un coloris intense, c'est un débordement de couleurs inconnues. L'œil est ébloui et l'esprit dans le ravissement. On se réjouit d'être venu jusque-là pour voir ce qu'on n'aurait jamais cru exister.

L'arc de triomphe qui ferme l'horizon de la grande rue d'Hyderabad est situé, en réalité, au sommet et au centre d'un rond-point où se coupent à angle droit les deux artères principales de la ville. Il est rectangulaire à grand axe transversal et percé à sa base de quatre voûtes ogivales orientées dans l'axe de chacune des rues principales. Il comprend en haut deux étages légèrement en retrait, avec des ouvertures rapprochées; et ses angles sont occupés par quatre immenses minarets, entrecoupés de trois étages de galeries, qui ont fait donner au monument le nom de Char Minar.

L'édifice date, je crois, de la fin du seizième siècle et figure une

derabad. On a vu des catastrophes où la montée de l'eau, détruisant les maisons, transformant leurs murs en amas boueux, faisait des victimes humaines par milliers.

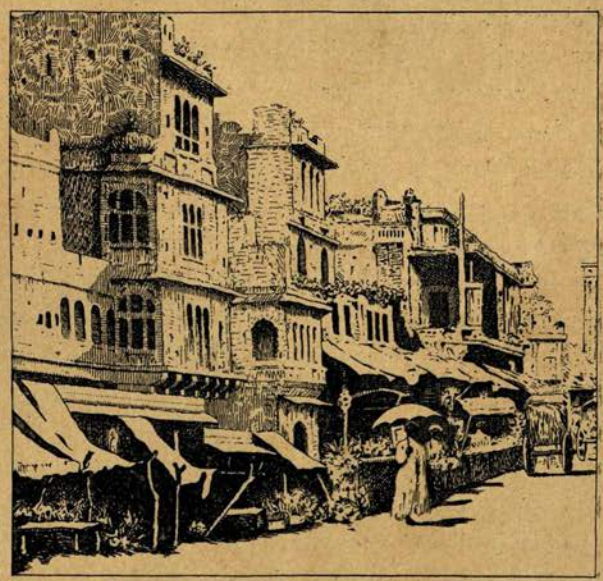


Une rue d'Hyderabad

Imp. Ch. Bonrabeuf Paris.

de ces explosions d'orgueil familières à l'islamisme. Il est plus grand que les arcs de triomphe de Rome, plus élevé par ses minarets que l'arc qui glorifie chez nous les victoires de la République et de l'Empire, tellement majestueux par rapport aux logis qui l'entourent que la volonté des musulmans d'imposer aux vaincus leur religion et ses emblèmes y est expressément marquée. C'est sans doute un résultat prodigieux d'avoir introduit jusqu'au centre de l'Inde les institutions de Mahomet, et Rome n'a pas étendu aussi loin son administration que l'islam ses commandements. Mais le triomphe musulman n'a jamais été modeste, et à Hyderabad moins qu'ailleurs.

Les rues principales de la cité, en particulier celles qui aboutissent au Char Minar, ne sont que des allées découvertes de bazars. Les maisons s'y réduisent à une boutique sans étage, ou avec un étage à balcon dont les fenêtres sont grillagées ou munies de volets, indiquant par là qu'elles desservent l'appartement du harem. La boutique n'a ni porte ni rideaux le jour : c'est une chambre largement ouverte qu'un auvent défend de la grande lumière. On la ferme la nuit par des planches juxtaposées maintenues en place par une barre de fer.



UN COIN DE RUE D'HYDERABAD

La fortune entière du commerçant est exposée dans son échoppe; et rien n'est épargné pour attirer l'acheteur. Les pièces d'indienne sont étalées avec une alternance calculée des couleurs. Les sacs de graines se mêlent à des tas de fruits ou de condiments. Les œillets, les roses, les jasmins, les chrysanthèmes sont groupés sur

des étagères et rafraîchis par des gouttelettes d'eau projetées habilement avec les doigts. Le cordonnier qui travaille devant le passant, sans jamais lever la tête, entasse les chaussures d'un modèle uniforme, sans souci de la différence de conformation des pieds de sa clientèle. Le sellier garnit de magnifiques broderies d'or des selles somptueuses de cuir rouge, qu'il coud en certaines parties avec des points si grossiers de fil blanc que le fini de la broderie détonne avec la négligence de la couture. Le ciseleur de cuivre grave lentement avec son poinçon la surface d'un plat ou le ventre d'une buire et ne se laisse distraire ni par le passant ni par le voisin attardé à sa porte : il demeure du matin au soir la tête penchée sur son ouvrage et se trouve récompensé par la masse des œuvres accumulées autour de lui. Le bijoutier, fort empressé à satisfaire sa nombreuse clientèle, façonne des colliers et des bracelets d'argent ou d'or avec quelques pauvres outils dont aucun Européen ne saurait se servir et sous la chaleur d'un creuset entretenu par le souffle d'une peau de bouc.

Modeste intérieur de boutiques, ce vous semble. Oui, mais décor fulgurant du cadre. Les maisons, ainsi affectées à la vente et la production, sont couvertes extérieurement d'une peinture assez souvent renouvelée pour garder une constante fraîcheur; et chaque maison diffère par sa couleur de la maison voisine. L'Indou, passé maître dans la profusion des couleurs, ne souffrirait pas que la façade de son échoppe eût moins d'éclat que les autres; et c'est à qui rehaussera son enseigne du ton de la plus étincelante peinture. Si la maison est blanche, des dessins polychromiques corrigent la simplicité du fond; mais le blanc est une exception : c'est de vert, de rouge, de jaune que les logis sont couverts; et comme il faut bien que chacun différencie sa propriété, le vert, le rouge, le jaune alternent entre eux et avec des nuances si diverses que l'habitant semble avoir créé sa couleur. Certains jaunes surtout ont la beauté des plus beaux œillets de l'Inde; et quand l'indigène a épuisé sa dernière ressource créatrice, il remplace, s'il est riche, la bouillie de peinture par des feuilles d'or, et sa maison devenue le joyau de la rue attire pour elle seule les regards du passant.

Le mouvement de la rue n'est pas moins brillant que la façade des maisons. L'œil de l'étranger est frappé d'abord par quelques cha-

meaux, du genre méhari, qui dissimulent leur bosse sous un épais tapis rouge et portent leur conducteur sur la racine du cou. Quelques éléphants richement caparaçonnés, et en apparence indifférents à la charge d'Indous entassés sur leur dos, circulent d'un pas majestueux et lent. Mais c'est l'homme d'Hyderabad qu'il faut surtout regarder : il est fier et hautain et paraît convaincu que celui qui habite des maisons si superbement peintes ne peut ressembler aux autres hommes. Son origine sémitique est marquée sur la face par la couleur bronzée de la peau, la longueur du nez, la largeur de la bouche et l'épaisseur des lèvres. Il porte d'ordinaire toute la barbe et se coiffe d'un volumineux turban de couleur variable, comme la façade des maisons : rouge d'œillet ou rouge de sang; vert de pomme ou vert sombre; bleu de ciel ou bleu foncé; rose saumon ou rose plus clair; lilas, amarante, jonquille ou bouton d'or. Le corps est vêtu d'un veston ou d'une sorte de redingote blanche, avec un pantalon blanc presque collant qui ne descend pas plus bas que la cheville et ressemble à nos caleçons européens. Les moins riches, parias et mercenaires sans doute, ne portent que des pantalons allant jusqu'aux genoux et une espèce d'écharpe sur le tronc demi-nu.

PORTE D'UN JARDIN PUBLIC A HYDERABAD

Les femmes admises à la libre circulation sont très peu nombreuses. Quelques-unes passent enveloppées dans une cagoule blanche, vraisemblement favorable à la dissimulation de leurs vieux ans, si j'en juge par la lourdeur de leurs pas et l'inclinaison en avant de leur corps. D'autres, avec le modeste costume du Sud, la jupe et le corsage rouges, se répandent au dehors pour les besoins de la maison où elles sont attachées. Tout ce monde va, vient, se coudoie, se croise, se serre et fait place aux voitures de la cour du Nizam, aux élégantes petites tongas et à quelques lourds palanquins.

Voici deux landaus qui se succèdent, venus de la meilleure carrosserie de l'Angleterre. Deux serviteurs en livrée rouge et vert, et de six pieds de haut, occupent le siège de devant; deux négrillons sont debout à l'arrière; et le maître dans un costume de soie verte, avec le chef coiffé d'une espèce de mitre rouge, laisse tomber sur la foule son regard indifférent.

J'aime mieux la tonga, réservée aux bourgeois, et que traînent deux zébus : coquette petite caisse carrée montée sur deux roues et couverte d'un chapeau quadrangulaire que supportent quatre montants de bambou. Des rideaux, en étoffe plus ou moins riche, protègent l'intérieur de la voiture de l'indiscrétion de la vue, de sorte que la tonga est le char à bancs privilégié des femmes. Avec une bonne duègne à son côté, une femme peut voyager en tonga sans que le mari perde le bénéfice exclusif de sa vue ou, s'il y a coup d'œil indiscret, ce sera seulement de la part de la femme à l'égard des passants.

Les intendants de Sa Hautesse, d'un embonpoint en rapport avec le bénéfice de leurs fonctions, promènent leur opulence dans de solides palanquins que portent sur leurs épaules, ainsi qu'une châsse, une équipe de huit hommes. Les palanquins ont leurs rideaux, comme les tongas; mais les seigneurs qui en font usage préfèrent montrer au peuple leur face épanouie. On les voit assis, comme des Bouddhas, entre des piles de coussins, et les mains sur le ventre, dans une sorte d'apothéose terrestre. Une escorte nombreuse leur rend les honneurs : vingt hommes d'armes, sabre au clair, marchent devant la chaise à porteurs; vingt hommes suivent derrière; et deux cavaliers la flanquent de chaque côté. La tenue de ces hommes est parfaite, avec une longue capote et un volumineux turban. Les chevaux sont fins, à membres grêles, à col allongé, à tête mobile, à crinière et à queue flottantes, et avec l'allure générale de fierté de la race arabe, chevaline ou humaine. Leur harnachement est d'ailleurs digne d'eux : ils portent sur le dos une large selle plate enveloppée d'une housse rouge et, en avant, des rênes et un poitrail bleus.

J'ai longtemps suivi le mouvement intense de la grande rue d'Hyderabad, du haut de la plate-forme du Char Minar; et je ne me suis pas moins senti en sûreté dans la ville musulmane que dans les

villes du Sud. Les poignards ont disparu de la ceinture; les yatagans ne pendent plus au côté; les fusils ne sont plus portés sur l'épaule. Il ne reste au peuple que l'air martial qui est un legs héréditaire. Le Nizam, inspiré par l'Angleterre, a dû faire connaître à ses sujets que la liberté individuelle a de meilleurs moyens de défense que les attributs de la guerre. J'ai eu plaisir à me promener à pied au milieu de la foule des piétons, à m'arrêter à quelques échoppes, à marchander ou acheter quelques objets; et je reçus partout une réponse convenable à mes questions, d'ailleurs discrètes. Un marchand de fleurs se trouva même qui m'offrit un bouquet supplémentaire à celui que je lui payai, en souvenir de mon passage à Hyderabad. Il me dit, avec non moins d'amabilité qu'une bouquetière de Paris : « Acceptez ces fleurs; leur parfum est agréable, et vous n'en avez peut-être pas de semblables dans votre pays. »

Quelle impression ineffaçable que la contemplation d'Hyderabad, à l'heure méridienne, et au pied de l'arc de triomphe qui marque le point culminant de la ville! Comment rendre l'effet du scintillement de la polychromie des maisons, de la multicolorité des turbans et de la multiplicité blanche des vêtements, sur le sol jaunâtre et sous le ciel immensément azuré? On a dit que les plus grands effets de la peinture venaient de l'opposition de la clarté et de l'ombre. C'est une formule pour le Nord et l'école de Rembrandt. Hyderabad a sa beauté sans ce contraste. Il n'y avait pas une ombre dans la rue principale, à l'heure de midi; et jamais pinceau n'a engendré plus prodigieux tableau. Ce qui crée en réalité la magie d'Hyderabad, c'est la lumière intense tombée de son ciel incandescent. C'est le soleil qui fait étinceler le badigeonnage de l'échoppe et éclater, en fraîches couleurs, sur le blanc des costumes, toute la gamme des grands turbans. Fermons les yeux un instant et figurons-nous Hyderabad sous un ciel sombre et dans un jour de pluie; représentons-nous ses rues boueuses, ses natifs dégouttants, ses maisons ruisselantes de leurs couleurs liquéfiées : ce serait pis qu'une jolie femme, après une nuit de bal, et dans une tourmente d'orage.

Hyderabad ne possède aucun monument ancien ou nouveau qui mérite une visite et une mention.

J'ai essayé de pénétrer dans la mosquée principale qui renferme

les tombeaux des Nizams: mais je n'ai pas pu aller au delà de la cour. Un assistant, accroupi près des tombeaux, s'est levé à mon approche et m'a indiqué du geste que je ne devais pas avancer.

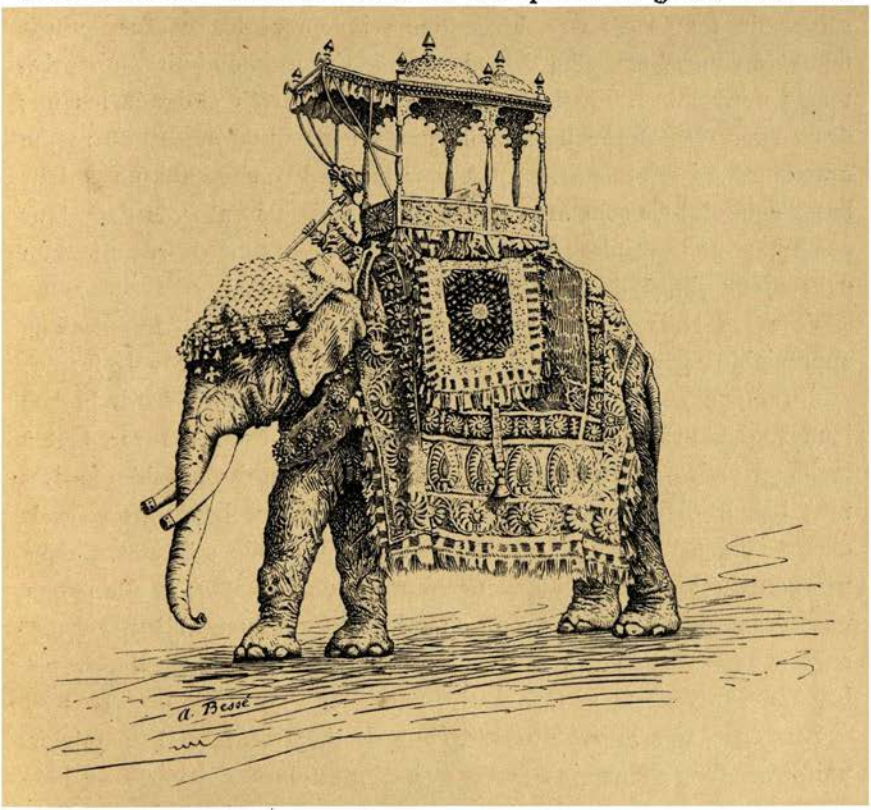
J'aurais bien voulu visiter le palais du Nizam et n'ai épargné, à cet effet, aucun pourboire, à défaut d'autorisation authentique. On a pris mes roupies et on ne m'a pas montré grand'chose. Le palais en lui-même est une construction quelconque. Les jardins, de style mauresque plutôt qu'anglais, sont composés de petits parterres rectangulaires, ornés de fleurs discrètes.

J'eus cependant les honneurs des écuries de Sa Hautesse, où deux cents chevaux magnifiques, installés dans des stalles spacieuses, ont individuellement à leur service un noir qui couche au-dessus de leur tête dans un trou en forme de four.

On me sollicita à la fin, sans que j'y tinsse personnellement, à me rendre au parc des éléphants du Nizam. Mon guide se croyait obligé de me montrer le troupeau de cinquante éléphants possédés par le souverain du Dekkan. Quelle abomination! On ne peut rien voir de plus sale! Les pachydermes sont rangés en cercle dans une vaste cour, en partie défoncée par leurs ébats, et font face à un tas de sable qu'ils projettent sur les passants, tandis que derrière eux des monceaux verdâtres ne laissent aucun doute sur leur provenance. Un négrillon se tient près de la trompe et lui débite des morceaux de canne à sucre en petits fragments. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la taille d'un grand nombre de ces animaux : l'un d'eux doit même passer pour un géant parmi ses semblables. Ses défenses sont grosses comme le bras à leur racine et touchent presque à terre. En général, les défenses sont coupées à moitié et ce qui en reste est entouré de gros anneaux d'argent. Tous ces éléphants sont immobiles, étant donné qu'ils sont enchaînés par un pied de devant et un pied de derrière; et ils passent leur temps à brandir leur proboscide et à barriser avec une clameur plus stridente que l'appel d'un cuivre.

J'étais assez maussade de m'être fatigué à circuler par une chaleur torride autour de cette troupe de pachydermes malpropres, lorsque je croisai, au sortir du parc, l'un d'eux en grande tenue de parade. Ses défenses et ses pieds de devant étaient ornés de bracelets d'argent merveilleusement ciselés, et la tête couverte d'un coussinet rouge bordé de franges jaunes. Le corps disparaissait sous

un éclatant caparaçon de velours lamé d'or, et sur son dos se dressait l'haodah (1) drapée de soie et de satin aux vives couleurs. L'énorme bête venait sans doute de transporter un grand de la cour



du Nizam ou un protégé des Anglais. Ce fut ma dernière vision dans la ville moyenageuse d'Hyderabad.

. . . . . .

. . . . . .

J'ai repris quarante-huit heures après l'avoir quitté, à la station de Wadi, le train Madras-Bombay, à destination de cette dernière ville; et j'ai vu se continuer la plaine immense que j'avais traversée l'avant-veille. Un vent du sud, sec et brûlant, soufflait avec force.

J'étais seul dans le compartiment de chemin de fer et pus m'y installer à l'aise. Je fermai les vitres du côté méridional et fis face au nord, avec l'intention de ne pas me lasser de regarder devant

(1) Tourelle en osier.

moi. Le soleil qui éclairait la plaine en augmentait encore l'étendue et, sous l'influence de la chaleur, la terre prenait l'aspect d'une brique incandescente. Des cocotiers amaigris et rabougris apparaissaient de temps à autre, au milieu d'innombrables cactus qu'une fleurette rouge sur le bord de la tige étalée rajeunissait d'un printemps nouveau. Et quel étonnement de voir, très éloignés les uns des autres, des tombeaux musulmans, de même forme et de même grandeur, qui se reconnaissent à leur masse blanche cubique et leur basse coupole! Ce sont sans doute des marabouts enterrés dans leur champ, pour le rendre plus prospère, et qui servent de réconfort au cultivateur obligé de traverser ces vastes solitudes.

Vers les trois heures, le terrain présente quelques ondulations appréciables par les légères tranchées que traverse la voie ferrée, et le sol se sèche davantage. On n'aperçoit plus que des herbes jaunes, des arbres petits, tordus, vieillots, à branches rares et à feuillage clairsemé, qui ont ensemble un aspect broussailleux. Les plus beaux oiseaux de l'Inde, ceux que nous recherchons pour le charme de nos yeux, y trouvent pourtant un asile suffisant. Car les perruches étalent dans l'air leur plumage d'émeraude; et des paons, en station près de la ligne du chemin de fer, assistent à notre passage dans l'attitude orgueilleuse d'hôtes titrés des panthéons grec et brahmanique.

Aux dernières lueurs du jour, coup de théâtre : le ciel jusqu'alors uniforme dans sa nappe azurée prend une teinte qui varie de l'horizon du couchant vers le zénith : tout au bout de la plaine derrière laquelle le soleil est descendu, le bleu du ciel a pâli; plus haut, la couleur est maintenant rose; et, au-dessus de nos têtes, c'est un voile gris, un peu couleur de cendre. Chaque nuance, d'un ton doux et dégradé, se fusionne sans ligne de démarcation avec la nuance voisine; et le spectacle se prolonge tant que la lumière est assez vive pour la distinction des couleurs.

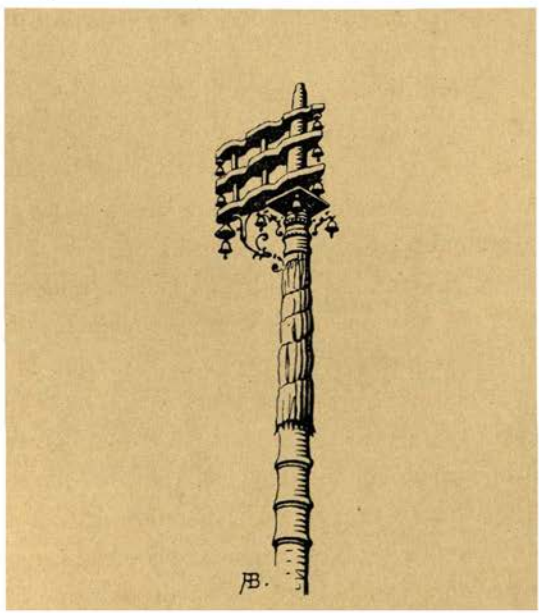
En même temps, la surface de la terre se met à briller d'un jaune d'or qui s'accentue vers le couchant. C'est à croire que nous passons devant des champs garnis d'épis mûris par le soleil; mais l'illusion s'efface aussitôt que née, si l'on regarde près de soi où le sol est encore apparent avec sa sécheresse et sa désolation. Plus le soleil descend au-dessous de l'horizon, plus l'or de la terre resplendit; et

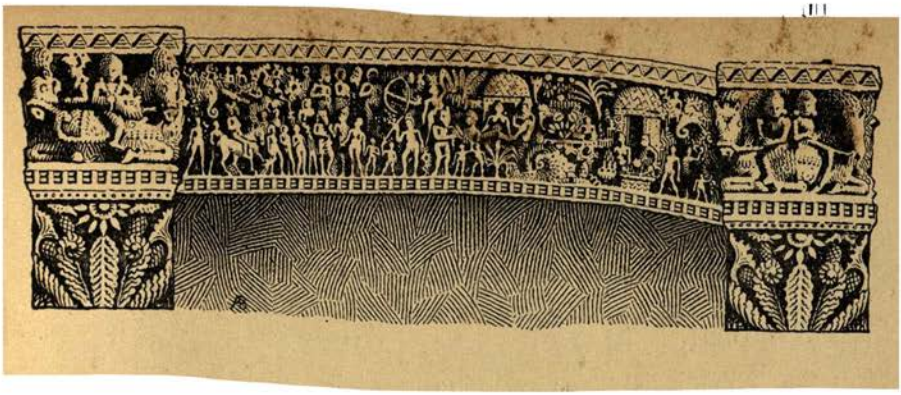
c'est miracle de voir comme la lande appauvrie étincelle, ainsi qu'une coulée d'or, sous les derniers rayons du globe qui la consume.

Deux heures plus tard, je prenais place au buffet de Dhond pour dîner. Là aussi, il y avait surprise; mais la surprise était en deçà de l'attente. Les noirs qui servaient à table étaient habillés à l'européenne : culotte blanche, gilet noir à trois boutons, cravate noire, smoking blanc, moustaches et favoris... pieds nus. La salle était ornée de grands vases remplis de fleurs... en papier; et les tables garnies de pyramides de bouteilles de pale-ale, de vin du Rhin, de brandy et de whisky : tout le déballage de la soi-disant civilisation dans un pays où l'on nous prend pour des mercenaires et presque des barbares; méconnaissance du goût, de l'adaptation, je dirai presque des besoins... Je me suis contenté de demander du carry, mets national en général de bonne qualité et à la portée de tous les cuisiniers indigènes.

. . . . . .

Le train est entré à six heures du matin en gare de Bombay, sans une minute de retard; et cependant, il était parti de Madras trente-six heures auparavant. Les Compagnies anglaises de transports, de terre ou de mer, ont le scrupule de l'exactitude.





BOMBAY-ÉLÉPHANTA

Bombay est la porte principale d'entrée de l'Inde, où aboutit la grande voie maritime Londres-Marseille-Brindisi-Suez, et d'où partent les deux traînées de chemin de fer Calcutta-Madras qui mettent en rapport la côte occidentale avec la côte orientale de la presqu'île hindoustanique.

La ville, qui possède aujourd'hui 800 000 habitants, est une de ces créations humaines qui prouvent l'art avec lequel l'homme est capable d'accommoder à ses besoins les conditions de la nature. Bombay est construit à l'extrémité méridionale d'une île, parallèle à la côte, qui a été réunie au continent par une chaussée élevée pour y faire passer l'eau et la voie ferrée nécessaires à la vie des insulaires. Cette jonction de l'île à la terre a transformé l'île primitive (1) en une péninsule qui se détache de la côte comme une sorte de pendentif de seize kilomètres; et c'est entre la péninsule et la côte que se trouve l'admirable port de Bombay, qui ressemble plutôt à un golfe par ses dimensions et les quelques îlots verdoyants compris dans son aire.

Bombay a été pour moi l'étape la plus reposante du voyage. J'y

(1) L'île a été cédée à l'Angleterre en 1661. Le roi de Portugal Jean IV en fit présent à Charles II, comme dot de sa fille Catherine, et Charles II céda cette acquisition à la couronne des Indes. Pour peupler la ville, on en fit un lieu d'asile ouvert à tous les fugitifs. Douze ans après l'arrivée des Anglais, Bombay avait déjà 60 000 habitants. (E. RÉCLUS, *Géogr. univ.*, t. VIII.)

suis arrivé avec l'impression que j'avais fait la partie la plus difficile de ma route et que j'allais me trouver dans les régions les plus fréquentées par les Européens, en me rapprochant du nord de l'Inde. La chaleur commençait à devenir supportable et n'était guère plus élevée qu'à l'un des grands jours de notre été. Je pouvais m'habiller comme à Paris, et laisser de côté le pantalon et le veston blancs. L'hôtel où j'étais descendu avait le confort et le luxe des « palace » modernes, et son élégante clientèle cosmopolite pouvait donner l'illusion qu'on se trouvait avenue de l'Opéra. Les vrais globe-trotters, ceux qui s'en vont de par le monde sac au dos, avec de gros souliers et un bâton à la main, prétendent rester indifférents à la qualité du gîte et mettent les bungalows sur le même rang que les « palace hôtels ». Je ne suis pas de cet avis et trouve au contraire un charme reposant à m'arrêter dans un bon hôtel, après quelques jours d'intimité avec la brousse.

BOMBAY ET ÉLÉPHANTA
(d'après E. Reclus.)

La pointe de terre où s'élève Bombay n'a pas permis aux Anglais de tenir la ville européenne à grande distance de la ville indigène : les deux cités ne sont séparées que par la largeur d'une rue, et je n'ai pas entendu dire que l'harmonie en fût moins grande.

Les Anglais ont exagéré l'originalité de la construction de leur ville. Avec des rues trop larges, des parcs trop étendus, ils ont adopté pour leurs édifices principaux un style gothique qui ne correspond ni à la destination des édifices ni à la tradition des conquérants. La gare du chemin de fer, entre autres, dont la masse imposante concentre l'attention, ressemble à une cathédrale par ses hautes baies ogivales, ses clochetons à colonnes et la surcharge de ses décorations. Je ne veux pas croire que les Anglais aient voulu souligner, par le

choix presque exclusif du gothique, la déviation manifeste des aspirations humaines et la transformation de la foi religieuse en culte commercial. J'avais loué les Anglais de l'usage du style grec appliqué à leurs habitations d'Hyderabad, parce que c'était le style convenant le mieux à la protection de l'éclat de la lumière. Mais, à Bombay, rien ne justifie l'importation d'un style qui n'a même pas l'excuse d'être national.

Le quartier natif de Bombay est une survivance de notre moyen âge, avec un mouvement de population et un coloris général comme l'Orient en peut seul fournir. J'avais visité la ville le jour; je l'ai revue la nuit, et c'est uniquement du spectacle de la nuit que je veux me ressouvenir. C'est avant la fermeture des boutiques et au moment où les femmes galantes sont parées pour la lutte de la séduction qu'il faut entrer et séjourner dans la grande rue du Bombay indigène, longue de plus d'un kilomètre et à peine large comme deux fois une voiture.

La ville flamboie alors de la lumière de ses innombrables maisons de bois, à deux ou trois étages, si grandement ouvertes que les passants de la rue semblent appelés à partager la vie des occupants.

Au rez-de-chaussée, dans l'échoppe béante, gardée par le vendeur à la face de bronze et aux vêtements blancs, la lampe éclaire toute la bimbeloterie dont le monde noir est friand.

Au premier étage, parfois garni d'un balcon peinturluré et d'une véranda aux fines colonnettes, les fenêtres étroites et hautes scintillent du reflet de leurs vitres diversement colorées en jaune, bleu, vert ou rouge. Elles s'ouvrent sur l'intérieur d'un logis où apparaît la maîtresse de céans dans un cadre de tentures de couleurs éclatantes.

C'est surtout de ce côté que les regards se portent : les femmes, assises sur des coussins ou debout près de la fenêtre, drapées dans une robe rouge ou blanche, et surchargées de bijoux, magnétisent les hommes du feu de leurs yeux. Toutes les races sont représentées dans cette fournaise de prostitution : les noires l'emportent par la jeunesse et l'élégance de la forme; les blanches sont flétries par les accidents antérieurs de leur vie; et les jaunes, empruntées au Japon pourvoyeur de la galanterie orientale, ressemblent trop à des poupées de bazar pour développer chez le noir ou le blanc un autre sentiment que la curiosité.

Vers la dixième heure, quand les femmes sont prêtes à ouvrir leur porte et que les boutiques vont fermer la leur, commence un tam-tam bruyant qui affole les noirs répandus dans la rue. Ceux-ci mêlent leurs cris et leurs gestes au bruit de l'infernale musique, et un délire orgiaque s'empare de la foule des natifs aux turbans multicolores et aux vêtements blancs. Quiconque met à cette heure le pied dans la grande rue du Bombay indigène est pris du vertige passionnel. Les blancs, pour compter dans leur vie un jour de fête exceptionnel; les noirs, par défaite de leur volonté, sacrifient les roupies dont l'appel est le but de cette quotidienne mise en scène. Mon pauvre boy microcéphale n'a pu résister à ce spectacle inconnu : il a cessé de me suivre à un moment où j'étais descendu de voiture et m'a déclaré le lendemain que c'était moi qui l'avais perdu.

Au bout de la grande rue des natifs de Bombay, un autre quartier reste ouvert à la prostitution, mais plus sombre, moins bruyant et réservé à une clientèle moins fortunée. C'est au rez-de-chaussée de la maison que se tient la marchande d'amour, modestement vêtue d'une indienne blanche ou rouge, et défendue de l'agression brutale des mâles par une porte à gros barreaux de fer parallèles. A voir la femme, la tête et les mains appliquées aux barreaux, l'homme en face d'elle et marchandant sans doute le prix d'entrée, on ne trouve guère de différence entre l'attitude de la bête humaine et celle du fauve emprisonné dans la cage de nos ménageries. Ce n'est plus qu'un sentiment de pitié qui monte en soi pour cette victime de la débauche, obligée de défendre sa vie contre le rut bestial.

Bombay, en sa qualité de port principal de l'Inde, contient des spécimens de tous les peuples de l'ancien monde; et l'on y rencontre, avec la masse des noirs, des blancs de nationalités différentes et des types différents de jaunes.

De toutes les races étrangères qui se sont établies dans la région, celle des Parsis s'est fait une place à part et a pris un rang assez élevé pour marcher de pair avec les Anglais. Elle est renommée par sa richesse, sa religion et ses rites funéraires.

Les Parsis sont des émigrés de la Perse, comme le nom l'indique. Ils ont quitté leur pays à une époque mal précisée, probablement vers le huitième siècle, et pour éviter l'obligation de se rallier à l'isla-

Une rue de Bombay

Imp. A. Percatieuf, Paris.

misme. C'étaient des sectateurs de Zoroastre, précurseur du Christ, dont les préceptes religieux résument les idées morales les plus élevées de l'esprit humain, encore que ces préceptes aient été formulés, voilà plus de vingt-huit siècles, et à une époque que nous appelons l'enfance de l'humanité, par volonté de nous tenir supérieurs à elle. Zoroastre avait établi que les meilleurs sentiments de l'homme étaient incessamment combattus par un génie pervers qu'il appelait l'Esprit des ténèbres, en opposition avec le principe du bien ou de la Lumière (1). Il avait prêché à ses adeptes la bonté, la tolérance, la charité réciproque — nous dirions aujourd'hui la mutualité — et leur avait recommandé de s'adonner surtout à l'agriculture, qui procure à l'homme de quoi vivre sans susciter en lui le réveil de ses mauvais instincts de lucre, d'orgueil ou de despotisme.

Les Parsis ne se sont pas tenus à cette dernière parole de leur prophète : ils ont quitté l'agriculture pour le commerce et les professions qui en dépendent, et on les retrouve aujourd'hui courtiers, entrepreneurs de chemins de fer et armateurs, un peu accapareurs d'argent, et si riches qu'ils ont sur le marché européen même crédit que les banquiers anglais. Mais ils sont restés honnêtes et préoccupés d'assurer leur fortune sans dépouiller les autres. Aussi jouissent-ils d'une considération qui ouvre à quelques-uns d'entre eux l'accès de la meilleure société de Bombay.

Après douze à treize siècles d'établissement dans l'Inde, les Parsis ne sont encore qu'au nombre de cent mille, montrant par là qu'ils ont préféré accroître le bien-être de chacun plutôt que d'augmenter l'effectif de la communauté, et dévoilant ainsi à l'humanité entière le secret de son bonheur futur. Malheureusement l'exemple des Parsis de Bombay ne sera pas suivi en Europe, parce que des hommes de bonne foi y prêchent la multiplication des enfants sous le prétexte d'équilibrer les forces matérielles des nationalités voisines.

Les Parsis se reconnaissent facilement dans la rue. Les hommes portent le costume européen ou la robe et le pantalon indous, avec une coiffure en toile cirée noire ressemblant assez bien à une mitre.

(1) Pour transformer sa morale en religion, Zoroastre a nommé « Ormusd » le principe divin du bien et « Abrimas » le principe du mal. Il a associé à Ormusd un certain nombre de saints appelés « Amshaspands », parmi lesquels peuvent prendre rang les plus parfaits des mortels.

Les enfants ont une calotte richement brodée d'or et les femmes ajoutent, au pantalon collant des musulmanes et au petit corsage indou, une sorte de voile souvent d'une couleur éclatante avec lequel elles s'enveloppent la tête et les épaules. Elles ne craignent pas de se montrer en public le visage découvert. La richesse de quelques Parsis s'étalent dans leur vêtement de soie verte ou jaune, les lunettes d'or des hommes et l'amas des bijoux des femmes, ou encore dans le luxe des voitures qui viennent de la meilleure carrosserie de Londres. A voir le teint bronze clair de cette population, la proéminence du nez, la largeur de la bouche, l'embonpoint des femmes, on a l'impression que les Parsis sont des juifs d'Orient qui ont évité, comme les juifs de l'Occident, les croisements de race et mis à profit pour l'enrichissement de la masse leurs dons naturels d'intelligence, de prévoyance, d'économie et leurs aptitudes aux spéculations financières.

Ce qui fait surtout que les Parsis ne restent ignorés d'aucun voyageur séjournant à Bombay, c'est qu'ils ont une manière spéciale de traiter les corps de leurs morts et qu'on va visiter leurs tombeaux éphémères, appelés par eux Dakma et par les Européens « Tours du silence ». Ces tours, au nombre de quatre ou cinq, sont réunies à Malabar Hill, à une lieue de Bombay, au sommet d'une colline couverte d'arbres, de jardins et de fleurs, d'où l'on domine la pleine mer et dont le décor vaut à lui seul la peine du déplacement. Chaque tour, ensevelie dans le feuillage des arbres, apparaît comme une grande cuve en maçonnerie, haute de huit à dix mètres, d'une dizaine de mètres de rayon, cimentée à l'extérieur, et avec une petite porte à sa base. Pour savoir ce qui existe à l'intérieur, il faut suivre un gardien qui vous conduit dans une salle où se trouve une réduction de la tour principale. On voit alors que ladite tour contient à mi-hauteur une grille transversale métallique avec un trou central et deux bandes concentriques qui divisent sa surface en trois zones : interne, moyenne, externe. Les cadavres sont déposés tout nus sur la grille, la face vers le ciel, dans la zone interne, moyenne ou externe du diaphragme, suivant que le corps est d'un enfant, d'une femme ou d'un homme. Les vautours se chargent de la destruction des chairs; l'air et le soleil viennent à bout du reste; et les déchets

se perdent dans les canaux du bas-fond du cylindre. Ainsi se trouve réalisée la parole du Prophète, que le riche et le pauvre seront semblables devant la mort...

. . . . . .

Pendant que je circulais dans les jardins fleuris de ce funèbre domaine, des chants d'une douceur séraphique montaient d'une petite chapelle enfouie sous la verdure des arbres : c'étaient les Parsis qui récitaient les prières de l'Avesta, en adorant le feu.

Les tours étaient déshabitées, et les vautours oisifs. On les apercevait perchés sur la cime des cyprès d'alentour, et dans l'attente de leur prochaine pâture.

. . . . . .

C'est à leur religion que les sectateurs de Zoroastre doivent leur surprenante coutume d'abandonner leurs cadavres aux oiseaux de proie. Le prophète de l'Iran, qui avait établi le triple culte du feu, de la terre et de l'eau, avait prescrit en même temps d'éviter la souillure de ces trois éléments essentiels à la vie de l'homme. Comment alors se débarrasser des morts, puisqu'ils ne pouvaient être ni brûlés, ni enterrés, ni submergés? Le mieux n'était-il pas de les livrer aux animaux, dont c'est le rôle naturel de se nourrir de chair. Tigres, lions, chacals, vautours, voilà à qui un Parsi est destiné, le jour de sa mort. — Et l'on voit tout de suite que la religion de Zoroastre ne pouvait se généraliser, car toutes les contrées de la terre ne sont pas préparées pour la curée des cadavres de ses adeptes. Il faut d'ailleurs un sérieux atavisme pour accepter l'idée que ceux qu'on aime et soi-même seront un jour dépecés par les fauves.

La débile raison humaine a établi une manière de traiter les morts adéquate aux conceptions métaphysiques des vivants, et ce n'est pas là une des pages les moins intéressantes de l'histoire de l'homme. Les Égyptiens, pour qui l'âme était le « double » du corps et qui admettaient la survivance du « double », pendant un temps et dans des conditions étroitement en rapport avec le degré de conservation du mort, avaient cherché à rendre la chair incorruptible par la momification, afin d'éviter l'anéantissement du « double ». Plus vite le cadavre disparaissait, plus tôt le « double » dépérissait. La conscience de lui-même se perdait et sa substance s'évanouissait peu à peu jusqu'à la disparition totale de la matière.

Les catacombes romaines sont la conséquence du dogme de la résurrection. Les catholiques se sont figurés qu'ils retrouveraient leurs parents et amis trépassés, comme ils les avaient connus autrefois et comme Lazare était apparu aux Pharisiens après sa mort et le miracle du Christ. En mettant les défunts dans des cases souterraines isolées, les premiers adeptes de la religion catholique ont cru préparer l'œuvre de la Résurrection.

La diffusion actuelle des idées matérialistes et la substitution du culte de la Science aux diverses religions, considérées par certains comme de simples préfaces aux Vérités de l'avenir, nous poussent vivement à l'acceptation du principe hygiénique de la crémation. Nous cesserons ainsi de contaminer, après notre mort, le milieu des vivants qui nous a donné une passagère hospitalité, et nous nous rallierons à la sage pratique des Indous, pour qui le corps ne sert que d'abri transitoire à une âme en quête de son plus haut degré de purification.

Éléphanta. — Éléphanta (1) est une petite île située dans la rade de Bombay, à six milles à l'est de la ville. Elle est intéressante par un temple souterrain taillé en plein roc et qui est une réduction du grand temple d'Ellora, considéré par beaucoup de voyageurs comme l'une des principales curiosités de l'Inde.

Les Indous ont creusé dans la montagne de l'île, entre le quatrième et le huitième siècle de notre ère, ainsi qu'il en existe dans certaines parties de la France, et en Touraine par exemple, de vastes caves avec des compartiments séparés, des piliers, des statues, qui représentent ensemble un temple avec ses autels et ses dieux.

Le caractère singulier de ces temples souterrains réside moins dans l'idée de les creuser dans le massif montagneux — ce qui avait été fait aux premiers âges du monde par les troglodytes pour leurs

(1) L'île est appelée par les indigènes Garapouri ou « Ville des antres » et aussi quelquefois « Deva devi » île des Dieux. Le nom d'Éléphanta lui a été donné par les Européens, en raison d'un gros éléphant monolithe qui existait autrefois non loin du port de l'île et qui n'avait pas moins de quatorze pieds deux pouces anglais, du front à la naissance de la queue. Le temps ou les hommes ont fini par faire disparaître l'éléphant.

habitations familiales — que dans la profondeur et la largeur de la partie excavée, ce qui implique l'établissement préalable d'un plan rigoureux et une prévoyance intelligente de la part des ouvriers. Bien que je sois ignorant des principes de l'architecture, je me figure que pour creuser des compartiments dans un roc, y faire des salles avec des colonnes et orner de statues les portes et les parois des salles, il faut régler à l'avance avec précision l'action de l'ouvrier, puisque rien de ce qui est destiné à la composition générale ne doit être enlevé. Quand on édifie, il est possible de remplacer une pièce mal préparée par une pièce nouvelle; mais dans l'évidement de la pierre, tout accroissement de perte de substance laisse subsister une brèche irréparable. Le statuaire qui dégrossirait trop vite un bloc de marbre courrait risque de ne plus trouver à la fin la matière des reliefs. J'en conclus qu'aux premiers siècles de notre ère, il y avait dans l'Inde des architectes capables de dresser des plans en surface et en coupe; et peut-être saurons-nous à la fin de ce chapitre d'où venaient ces architectes.

Je suis parti de Bombay à une heure de l'après-midi pour aller à Éléphanta dans une barque à voile mise à ma disposition par l'hôtel et montée par six Indous. Nous avons traversé le port à l'aviron, en contournant quelques navires au mouillage, et avons déployé la voile aussitôt après avoir dépassé le dernier navire. Le vent était arrière et la barquette filait bon train. Quatre des noirs, n'ayant rien à faire, se sont mis à trier le riz destiné à leur dîner du soir. J'ai eu plaisir à voir la conscience avec laquelle, sans mot dire, ils en ont examiné, une heure durant, tous les grains un par un. Combien de nos cuisinières devraient prendre modèle sur eux; et quelle surprise pour elles si on leur laissait entendre que les noirs sont plus propres qu'elles-mêmes!

A deux heures et demie, nous touchions à Éléphanta et abordions à une jetée de pierre d'une longueur de deux cents mètres environ. L'île a la forme d'un pain de sucre dont le sommet est à près de deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Le temple qu'on va visiter est lui-même près du sommet de l'île et réuni au port par des séries alternantes de paliers et d'escaliers. Ce serait à renoncer à l'ascension, si l'on ne trouvait au quai de débarquement une chaise à

porteurs d'une forme très primitive et d'une solidité à toute épreuve. C'est une caisse à trois côtés, montée sur deux longues traverses parallèles. Quatre noirs chargent la caisse et le voyageur sur leurs épaules et commencent l'ascension d'un pas lent. La respiration de plus en plus haletante trahit la fatigue de l'effort.

A regarder autour de soi, l'île ne paraît pas cultivée. La nature est sauvage et grandiose à la fois et la roche couverte d'une végétation exubérante d'où s'élèvent les fûts des cocotiers et les gerbes des bambous.

Enfin nous arrivons sur une petite esplanade qui domine la base verdoyante de l'île et la nappe bleue de l'Océan. De nombreux vautours tournoient autour de la cime des arbres. Un gardien est là, qui nous guette depuis le départ de Bombay et nous offre ses services de guide, avec les vues de la grotte en cartes postales. Il a installé près du temple une petite maisonnette où il vit retiré, au milieu des vautours. C'est un Anglais.

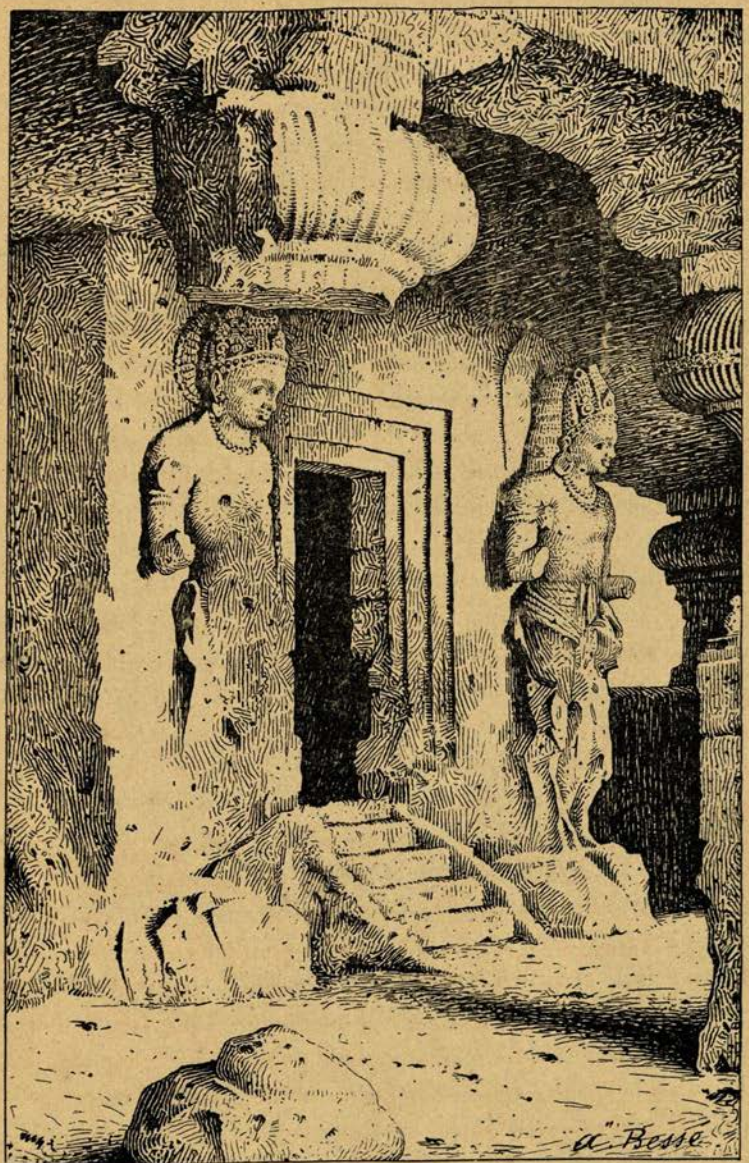
L'entrée du temple, située sur une face équarrie du cône montagneux, a une forme rectangulaire. Deux piliers massifs la limitent à droite et à gauche, et son aire est subdivisée en trois ouvertures par deux pilastres plus maigres que les piliers.

Le temple lui-même comprend un vestibule et trois salles dont l'une, centrale et principale, est carrée, et les autres latérales, plus petites et accessoires.

La grande salle carrée, de quarante mètres de côté et de six mètres de hauteur, est soutenue par vingt-quatre piliers, gros, trapus, cubiques à leur base et d'un mètre vingt de côté. Ils sont arrondis à leur partie supérieure et surmontés de chapiteaux doriques qui ressemblent à des coussins écrasés par le poids de la voûte plate.

Les chapelles latérales ont ceci de particulier, que non seulement elles s'ouvrent sur la salle médiane, mais qu'elles prennent jour aussi par leur façade sur une gaine d'aération percée dans la hauteur de la montagne, de sorte que leur intérieur est suffisamment éclairé. Le fond de la gaine est excavé et forme, en face des chapelles, des réservoirs d'eau qui figurent de petits lacs sacrés dont l'un n'est jamais à sec, ce qui a fait admettre par les indigènes qu'il était alimenté par... le Gange! Les portes extérieures de ces chapelles, orientées comme la

porte d'entrée du temple, sont rectangulaires, plus hautes que larges;



UNE PORTE DU TEMPLE D'ÉLÉPHANTA

et l'une d'elles, précédée de quelques marches d'escalier, est gardée par des lions de pierre.

Telle est la disposition générale du temple. Mais ce qui en fait le caractère religieux, impressionnant, extraordinaire, c'est l'amas des statues qui émergent du roc.

Au fond de la salle principale, se dresse un colossal haut-relief à trois têtes, trois fois plus grand que nature, et qui représente, au dire du guide, le grand Çiva au milieu, Rudra à gauche, et à droite Vichnou, reconnaissable à la fleur de lotus qu'il tient dans la main.

Autour, c'est une pléiade de dieux, de demi dieux et de héros; c'est la symbolique image de Çiva androgyne, mâle d'un côté et femelle de l'autre; c'est Brahma monté sur un trône de lotus supporté par cinq cygnes; c'est Vichnou emporté par l'oiseau Garouda.

Dans la chapelle latérale de droite, c'est un défilé partiel de la mythologie indoue. On voit une statue de Çiva, de seize pieds de haut, avec une grande partie des attributs du dieu et le Gange jaillissant de sa tête. A côté, Parvati est fiancée par Brahma à Çiva; et plus loin, Çiva entre en coquetterie avec Parvati, sa nouvelle épousée.

La chapelle latérale de gauche est consacrée principalement au culte du lingam : l'emblème de Çiva n'y a pas moins de trois pieds de haut. Et pour finir, les portes de la chapelle donnant sur la galerie verticale creusée dans la montagne sont flanquées à droite et à gauche de statues en haut-relief qui dépassent en hauteur la grandeur de la porte.

Je ne dirai rien de plus : en poussant trop loin la description de la décoration du temple souterrain d'Éléphanta, on s'exposerait à l'embrouiller, comme est confuse elle-même l'agglomération des statues en rapport avec les murs du temple.

Ce que je voudrais plutôt essayer de dire, c'est l'impression éprouvée en face de ce travail humain.

L'effet varie certainement suivant les visiteurs et varierait peut-être aussi suivant l'état d'esprit du même visiteur, s'il revenait plusieurs fois à Éléphanta.

Pour un amateur d'art, épris d'une conception du beau et jugeant les réalités d'après un idéal invariable, le petit temple souterrain d'Éléphanta, avec les mutilations de ses murs et de ses statues, la grossièreté de ses sculptures et l'énormité de ses bas-reliefs, ne mériterait pas d'autre nom que celui de « caves », sous lequel il est parfois désigné.

Un mystique, habitué à mettre dans les choses extérieures une parcelle de son enchantement intime, profitera de la pénombre des salles du temple pour animer les dieux de pierre, objets du culte des Indous, et se reporter avec un respect religieux aux âges lointains où la foi faisait jaillir du roc tout un monde de divinités. Il finira par s'embraser devant les géants de pierre, à demi mutilés, et dont les restes souvent informes témoignent d'une époque d'une prodigieuse piété. Il glorifiera les noirs créateurs du temple et des divinités païennes, et exécrera les premiers conquérants portugais, auteurs des mutilations apparentes et qui ont cru flatter le Christ en détruisant les images de Çiva et de Vichnou.

D'autres se demanderont, en face du temple d'Éléphanta, comment des hommes ont eu la pensée d'affouiller ainsi le rocher et à qui ils ont emprunté l'idée de le creuser dans la forme que nous voyons aujourd'hui. Ces questions sont d'autant plus intéressantes qu'elles contribuent à éclairer l'évolution des conceptions artistiques de l'humanité. Je me figure que les œuvres originales sont très rares et qu'il n'y a pas plus de création spontanée dans l'art que dans la nature.

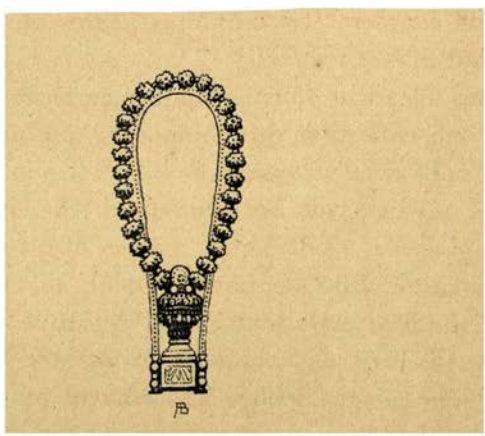
L'idée de se retirer dans une caverne pour se recueillir et prier doit être préhistorique. En tout cas, elle était réalisée par les bouddhistes bien avant l'ère chrétienne; et les temples brahmaniques souterrains ne sont probablement que des agrandissements des cellules monastiques des prêtres de Bouddha, avec la multiplication hyperbolique de toute la figuration religieuse qui caractérise l'art indouiste.

Par sa forme, le petit temple d'Éléphanta ressemble à un temple égyptien : il en a la composition générale, le vestibule, la grande salle à colonnes, les petites salles latérales, la voûte plate, les proportions des portes rectangulaires, l'illustration des murs et peut-être aussi le peinturlurage des statues aujourd'hui disparu. Je n'irai pas jusqu'à dire, comme un auteur, que l'éléphant situé autrefois près du débarcadère de l'île était au temple d'Éléphanta ce qu'est le sphinx aux pyramides de Gizeh. A vouloir multiplier les preuves, on affaiblit les convictions. Les principaux caractères du temple établissent suffisamment sa parenté avec l'architecture égyptienne, sans qu'il soit besoin de recourir à des témoignages discutables. Si l'on admet que deux constructions superposables dans leurs parties essentielles, et dont l'une est plus ancienne que l'autre, ne tiennent

pas leur ressemblance du pur hasard, il faut reconnaître qu'une mousson favorable a conduit un jour sur les côtes de l'Inde un architecte imbu des procédés en honneur sur les bords du Nil. Il s'est mis à reproduire en creux dans la montagne d'Éléphanta un des temples majestueux qui font encore la gloire de l'Égypte.

Le temple d'Éléphanta a perdu son caractère sacré, depuis que les Portugais l'ont profané. Il s'y tient cependant, paraît-il, chaque année une grande fête religieuse où les pèlerins viennent couvrir de fleurs le lingam, emblème de la fécondation.

C'est d'ordinaire perdre son temps en voyage que de revenir par le chemin de l'aller, car on ne voit rien de nouveau; et comment rentrer d'Éléphanta à Bombay par une autre route que la ligne droite suivie déjà de Bombay à Éléphanta? Le retour fut pourtant très différent du premier voyage. Le vent n'avait pas changé de direction et était devenu plus violent : il soufflait à l'avant, la mer moutonnait, et la barque d'avancer en zigzags et de faire double chemin. Nous étions encore loin du port, quand le soleil descendit derrière la ville de Bombay. Tout le couchant s'empourpra et la cime des maisons se dessina en lignes noires au-dessus de l'horizon. Tel un vaste incendie projette, dans une nuit obscure, la sombre silhouette des reliefs du sol. J'avais quitté Éléphanta avec le souvenir des temples de Louqsor et de Karnak; je crus revoir, en approchant de Bombay, les crépuscules enchanteurs d'Assouan.



AHMEDABAD

J'ai voyagé, de Bombay à Ahmedabad, en compagnie d'un peintre espagnol qui retournait pour la seconde fois dans le Guzerat, avec le désir d'y terminer un album de dessins des temples djaïns commencé l'année précédente; et je profitai de cette heureuse occasion pour recueillir quelques renseignements sur la ville et les gens que j'allais visiter.

Le train, qui était parti de Bombay à neuf heures du soir, n'arrivait à Ahmedabad qu'à sept heures et demie du matin. Nous avions donc la liberté de consacrer les dernières heures du jour à une conversation pouvant m'être fort utile.

« — Vous allez voir dans la capitale du Guzerat, me dit le peintre espagnol, une collection de monuments qui ne ressemblent à rien de ce que vous avez vu jusqu'alors dans l'Inde.

La ville, qui tient son nom du sultan Ahmed Ier et qui a eu pour noyau originel la vieille cité indoue d'Asaval, ne date que du quinzième siècle. Elle ne possède donc aucun monument célèbre par son antiquité; mais tout ce qui constitue sa richesse architecturale, c'est-à-dire ses mosquées et ses temples djaïns, porte la marque d'une même époque. Les édifices musulmans sont décorés de la même manière que les pagodes djaïnes, ce qui est une exception dans l'histoire de l'architecture et ce qui prouve que les maho-

métans n'ont pas fait preuve, à leur arrivée dans le Guzerat, de l'intransigeance orgueilleuse que vous aurez l'occasion de constater si souvent dans le nord de l'Inde.

Si je ne craignais de paraître exagéré, je dirais que l'harmonie des mosquées et des temples djains se retrouve dans les éléments différents de la société, et que les mahométans et les Djaïns forment ensemble une population qui est peut-être la meilleure du monde.

Les gens d'Ahmedabad ont une bonté individuelle et une tolérance réciproque capables d'être présentées en modèles au reste de l'humanité. Bien plus, ils traitent les animaux avec le même respect que les hommes, et pas un être vivant n'est détruit par eux. Ils n'auraient de sévérité que pour l'étranger coupable de venir dans leur pays avec l'intention d'y chasser. Vous verrez demain les singes en liberté, aussi familiers avec vous que si vous les aviez élevés, parce qu'ils n'ont jamais reçu de mauvais traitements. Certaines rues d'Ahmedabad sont munies de perchoirs où viennent se reposer et se nourrir les perruches, les pigeons et les petits oiseaux. J'ai ouï dire, mais je ne l'ai pas vu, que des Ahmedabadiens portent des chaussures montées sur d'étroites traverses pour écraser moins d'insectes qu'ils n'auraient chance de le faire avec la surface totale de leurs pieds. On prétend aussi que des prêtres djaïns se mettent un mouchoir sur la bouche pour ne pas déglutir les animalcules de l'air.

Vous comprenez qu'une pareille population n'a pas de sentiments belliqueux. Elle est animée du désir de vivre en paix chez elle et avec ses voisins, et uniquement préoccupée de travaux manuels ou de la culture du coton et de la soie. C'est elle qui envoie à Bombay les tissus brochés d'or, les sculptures sur bois et les ciselures sur métaux dont se parent les principaux magasins. Suivant un proverbe local, la prospérité d'Ahmedabad tient à trois fils, de coton, de soie et d'or ».

— Mais, objectai-je au peintre espagnol, si les habitants de la capitale du Guzerat sont aussi tolérants que vous le dites à l'égard des animaux domestiques ou sauvages, ils ne doivent plus être maîtres chez eux et la rue doit appartenir à l'espèce animale la plus prolifique.

— Vous ne verrez pas plus d'oiseaux dans les rues d'Ahmedabad

que vous n'en avez à Paris. De même, le nombre des singes n'augmente pas dans la région, et de vieux habitants m'ont même dit que les perruches tendaient à diminuer. Il y a, entre la ville d'Ahmedabad et le camp anglais situé à trois milles environ au nord-est de la cité, une avenue plantée de grands arbres qui servent de gîtes à des perroquets. On évalue le nombre de ces animaux à un millier et il n'a, en apparence, ni augmenté ni diminué depuis la création de l'avenue. C'est un fait bien connu que la liberté de reproduction des animaux n'engendre pas une multiplication illimitée des individus et que le chiffre en reste proportionnel à l'espace occupé ou à la ration alimentaire. L'instinct de conservation de l'espèce entraîne vraisemblablement la destruction des nouveau-nés, quand le milieu n'est plus exploitable pour l'existence. On visite, à Constantinople, une mosquée que les guides désignent sous le nom de « Mosquée aux pigeons », parce qu'habitée par ces oiseaux : les étrangers prennent plaisir à les voir couvrir la cour du cloître à l'heure des repas. La mosquée est plusieurs fois séculaire. Jamais les pigeons n'y ont été détruits par l'homme; et cependant le nombre de ces oiseaux reste toujours égal à celui de la capacité de la cour du cloître. Mort au pigeon le plus faible qui vient prendre la part de grains du pigeon le plus fort : *Sic lex naturæ!* »

Je prolongeai la mise à contribution de l'expérience de mon très aimable compagnon de route, en le priant de me donner des indications sur les Djaïns et leur religion. C'était une question que j'avais essayé d'éclaircir et qui était restée obscure pour moi, en raison de la trop grande concision avec laquelle les auteurs français la traitent ou de la prolixité des commentaires des Allemands à son endroit.

— Vous avez peut-être, demandai-je au peintre, questionné sur ce sujet des Anglais et des indigènes, pendant votre séjour de l'année dernière à Ahmedabad? Peut-être aussi avez-vous été témoin de cérémonies religieuses qui vous ont instruit sur les principes de la religion djaïne? (1)

(1) Il est admis aujourd'hui que le djaïnisme a une origine propre et ne doit pas être confondu avec le bouddhisme auquel il est antérieur.

Le nom de Djaïn ou Djaïna (Jaina) dérive très probablement de Djina (Jina), « vainqueur », mot qui sert à désigner les sages ou prophètes de la religion (DE MILLOUÉ).

— Les temples djaïns, me répondit mon jeune informateur, ont été élevés en l'honneur de Saints ou Tirthamkaras qui ont mérité d'être donnés en exemples aux vivants par leur austérité, leur science et leur méditation. Les statues de ces Saints sont l'objet d'un entretien soigneux de la part des prêtres qui en répètent le lavage avec du lait et de l'eau parfumée. Les fidèles se prosternent devant elles, en signe d'hommage et d'adoration. Attitude et décoration à part, les statues des Djaïns tiennent dans leurs temples la place d'un saint Paul ou d'un saint Joseph dans les églises catholiques, avec cette différence essentielle qu'un chrétien agenouillé devant un saint lui demande toujours une faveur, tandis qu'un Djaïn ne sollicite rien d'un Tirthamkara qui n'a rien à lui donner. Le salut du Djaïn ne relève que de ses actes personnels.

On trouve quelquefois chez les Djaïns des images de dieux brahmaniques, tels que Indra ou Brahma. Ce ne sont que des motifs de décoration, sans influence sur l'esprit de la secte, qui tient pour nulle l'action de ces divinités dans le monde et ne se croit obligée à aucune vénération à leur égard.

Quant aux fêtes solennelles du djaïnisme, elles ressemblent à celles de l'indouisme; car pour être Djaïn, on n'en est pas moins Indou, c'est-à-dire amoureux du bruit, du plaisir et de la foule. Les fêtes commencent par des processions religieuses et finissent dans des divertissements parfois scandaleux. Elles ont lieu d'une façon régulière au commencement des saisons et, occasionnellement, aux dates de la naissance et de la mort des Tirthamkaras, à l'anniversaire de la fondation d'un temple ou de l'érection d'une statue.

Les pratiques religieuses des Djaïns ne peuvent pas être compliquées, par la raison qu'ils ne croient à aucune divinité supérieure et qu'ils nient même la toute-puissance et l'immortalité des dieux. Ce sont plutôt des positivistes, partisans d'un univers éternel, impérissable, indestructible, incréé, et en voie de transformations incessantes qui aboutissent à des alternatives de progrès et de déclin Ils n'ont aucune illusion sur la destinée de leur corps et savent, comme les chimistes modernes, qu'il se compose d'éléments organiques que la mort dissociera et ramènera dans le tourbillon de la matière d'où ils sont sortis. Aussi ne réservent-ils aucune cérémonie à la mort et ne font-ils ni sacrifices, ni offrandes, ni prières en l'hon-

neur des défunts. Ils s'empressent de brûler les corps, quelques instants après le dernier soupir, et d'en jeter les cendres à l'eau. Les riches prennent soin de faire porter ces cendres à une rivière; les pauvres se contentent de les déposer dans un ruisseau, un étang ou une pièce d'eau à leur portée.

Les évangiles des Djaïns (1) constituent des codes de morale en telle concordance avec la conscience humaine qu'ils pourraient avoir force de loi sous n'importe quel méridien. Le bien et le mal y sont codifiés, comme dans nos catéchismes. On y recommande quatre vertus ou Dharmas : la charité, la douceur, la piété, la pénitence. On y met en garde contre cinq péchés ou Karmas : le meurtre, le mensonge, le vol, l'adultère, l'envie. Le meurtre n'est pas seulement condamnable quand il s'agit de la personne humaine, mais même à l'égard d'un insecte ou un animalcule invisible. On peut être condamné à renaître dans les enfers pour avoir avalé, et par conséquent tué par inadvertance en mangeant, buvant ou respirant, un imperceptible moucheron.

La loi religieuse a des sévérités bien plus grandes pour le clergé, qui est astreint à donner le bon exemple aux fidèles. La vie des prêtres doit se passer à lire l'histoire des Saints et à méditer sur des sujets religieux ou sur les attributs de l'un des Tirthamkaras choisi pour modèle. Encore cette méditation doit-elle se prolonger sans être distraite par aucun objet extérieur et dans une sorte d'extase ou d'hypnotisme volontaire. C'est un renoncement complet aux satisfactions corporelles. Le jeûne se poursuit un jour sur trois. La chasteté est de rigueur. Il est même interdit à tout religieux de parler sans témoin à une femme quelconque. Une certaine secte, dite des Digambaras, doit vivre dans un état de nudité absolue. On l'appelle la secte des hommes « Vêtus du ciel ou de l'air ».

— Et quelle récompense les prêtres du djaïnisme espèrent-ils pour eux-mêmes ou font-ils espérer aux adeptes des leur religion, après l'intégral accomplissement des obligations confessionnelles? Ne m'avez-vous pas dit que les Djaïns n'admettaient ni Dieu ni

(1) Les livres sacrés des Djaïns s'appellent Angas, Oupangas et Pourvas. Ils sont attribués aux disciples principaux des Tirthamkaras. La plupart d'entre eux ne sont pas écrits en sanscrit, mais en maghadi, idiome prâkrit proche parent du pâli, la langue sacrée des écritures bouddhiques (DE MILLOUÉ).

divinités supérieures : devant qui se supposent-ils alors appelés à justifier la manière bonne ou mauvaise d'avoir rempli leur vie?

— Si les Djaïns ne croient pas en Dieu, ils admettent l'existence d'une âme individuelle, éternelle comme le monde, en station passagère dans le corps humain, et particule infinitésimale de l'âme universelle dont la nature est animée. Cette âme humaine est soumise à des incarnations successives jusqu'à ce qu'elle ait atteint un degré de purification suffisant pour animer un saint ou Tirthamkara; et c'est la vertu de l'homme qui assure la pureté de l'âme. Quand celle-ci est arrivée à la béatification, elle cesse de renaître pour entrer dans le Moukti, Moksha ou Nirvâna et y occuper une bienheureuse demeure d'où elle veille, avec les âmes précédemment béatifiées, à l'harmonie du monde et au développement de la foi djaïne. Si, par contre, les péchés l'ont emporté sur les qualités du vivant, l'âme est astreinte à un séjour dans le corps des animaux ou plongée dans les enfers.

— Au total, le Djaïn se dévoue pour le salut de l'âme qui lui est momentanément confiée, et la satisfaction suprême qu'il retire de son austérité, c'est d'avoir été favorable au grand voyage de son hôte éphémère. Maxime outrancière d'abnégation et de sacrifice! Si cette croyance suffit à dédommager les Djaïns des misères de la vie, nous devons souhaiter qu'il ne lui soit pas porté atteinte; mais une religion ne va-t-elle pas à l'encontre de son objet, en développant le pessimisme humain que favorisent malheureusement les contingences journalières? »

L'heure était venue de prendre un peu de repos. Chacun de nous s'étendit sur sa couchette et continua en soi-même les réflexions suggérées par la fin de la conversation.

Aux premières lueurs de l'aube, la plaine s'étend encore autour de nous, longue, vaste, profonde, mais moins aride que dans le Dekkan, et d'apparence assez favorable à l'homme pour qu'on lui fasse bon visage. Elle est couverte de plantations de coton, divisées en surfaces carrées par des haies touffues de tamarins dont la différence de taille est le seul accident de la surface du sol.

Les stations de chemin de fer sont dévorées par la verdure qui jaillit de la terre, des vases et des jardins d'alentour et rampe le

long des murs et sur les toits en coulées de teintes sombres ou claires.

Voici les singes attendus, de fort belle taille, le corps blanc avec des taches noires. Ils gambadent le long de la voie ferrée, avec les mêmes grimaces et le même sans-gêne que les petits de l'homme noir ou blanc. Un couple échange les premières caresses du matin et prend plaisir à nous donner l'exemple d'une bonne entente familiale.

Encore quelques milles et l'on voit à l'horizon les hautes che-

UNE RUE D'AHMEDABAD

minées blanches des usines d'Ahmedabad d'où sort un des trois fils qui assure la prospérité de la cité.

Il était juste sept heures et demie quand le train stoppa.

Il n'y a pas à faire choix d'un hôtel. La ville, qui ne compte aucun Européen dans ses murs, n'en possède pas. Mais la gare tient à la disposition des voyageurs, à côté du buffet, une chambre à coucher, avec une salle de bains; et c'est assez.

Ahmedabad est située à deux kilomètres du chemin de fer, sur la rive gauche de la rivière Sabarmati qui se jette dans le golfe de Cambay. Elle est enfermée dans une enceinte fortifiée de neuf kilomètres de tour, dont le parfait entretien témoigne, avant d'entrer, de la vigilance des habitants.

La porte, par où nous pénétrons, présente des dimensions beaucoup trop grandes par rapport au mur d'enceinte, suivant l'habitude des Indous qui confondent le gigantesque avec le beau ; et nous nous trouvons tout de suite dans la rue principale de la cité.

C'est un plaisir de voir la large avenue et les petites maisons à un étage soigneusement alignées et abritées sous un toit débordant qui leur projette une ombre bienfaisante. La boutique du rez-de-chaussée, exhaussée sur un perron où s'assoient vendeurs et acheteurs, se défend elle-même de l'ardeur du soleil par un auvent de palmes, de bois ou de toile métallique ondulée. L'étage, garni d'un balcon et percé d'une étroite fenêtre, est soutenu par des bois admirablement sculptés. Tout cela est joli, coquet et fragile comme un décor de théâtre.

MAISONS D'AHMEDABAD

La rue, pourtant large, ne l'est pas assez pour ses 186 000 habitants, qui ont à peine l'aisance des coudes.

Les hommes, de haute taille, sont moins noirs que dans le sud de l'Inde et plutôt bronze clair que charbon. Leur figure est d'un bel ovale, encadrée parfois d'une barbe noire touffue : le front large et plus développé que la face, l'œil vif, la joue creuse et la bouche étroite sans lèvres épaisses, les rapprochent de nos beaux types européens. Quelques vieux musulmans, courbés par l'âge et porteurs d'une longue barbe blanche, ressemblent aux figures bibliques des anciens patriarches. Le costume ne manque pas d'une certaine élégance. Il se compose d'une veste blanche convenablement ajustée et d'une jupe plus ou moins longue, de même couleur, remplacée quelquefois par un pantalon étroit et court. Le turban, qui paraît être l'objet d'une attention particulière, se distingue par son volume et l'éclat de sa couleur. Je ne serais pas étonné d'apprendre que les Ahmedabadiens mettent de la coquetterie à choisir la teinte de leur coiffure, tant il y a des nuances variées de rouge, de vert, de jaune

et de bleu, et tant les couleurs les plus vives semblent avoir la préférence générale.

Les femmes, — en devrais-je parler, — les femmes sont moins bien que les hommes, et c'est pour cette raison peut-être qu'elles circulent librement dans la rue. Elles ont la peau presque noire et ne méritent de compliments que pour la manière de s'habiller. Elles portent une jupe collante, rouge ou rose, avec des raies ou de gros points blancs, et qui pour être d'une indienne légère, n'en tombe pas moins avec fermeté. La poitrine est serrée dans un corselet court qui soutient les seins, sans recouvrir le ventre, et qui n'est jamais de la couleur de la jupe. Sa teinte est jaune, blanche, bleue ou verte, et d'un effet plus attrayant quand il est en soie. Le haut du corps est en partie couvert d'une écharpe rouge qui passe sur l'épaule gauche et laisse la liberté du membre droit. Les deux bouts de l'écharpe sont fixés en plis harmonieux dans la ceinture de la jupe. Peu de parures : un clou d'argent dans la narine gauche, des pendants d'oreilles, deux ou trois bracelets d'ivoire aux poignets, et quelquefois un anneau au deuxième orteil de chaque pied. Elles ne sont pas belles, et pourtant on se plaît à les regarder, parce qu'elles ont de la simplicité, de l'aisance et de la grâce. Elles charment par leur taille et la finesse de leur corps, par leur attitude de statues antiques. Elles s'en vont d'un pas lent et la taille droite, soutenant du bras gauche élevé le fardeau posé sur la tête, et le bras droit tombant le long du corps. Les yeux sont cachés derrière la paupière demi-close ; et c'est un attrait pour l'étranger de percer le regard qu'on lui masque.

Le jeune peintre espagnol ne m'avait pas dit que Çiva avait ici de nombreux adeptes. La grande rue de la ville contient quantité d'hommes et de femmes portant entre les sourcils un large point rouge brillant comme une tache de sang et qui figure le troisième œil du dieu indouiste ; mais on ne voit chez personne les trois raies verticales dessinées sur le front de tous les Çivaïtes du Sud. Il ne faut pas chercher à savoir sur place la raison de cette différence dans le choix de l'emblème du même dieu, c'est une question qui n'est pas comprise et n'a jamais fixé l'attention d'un Indou. La mode ou l'habitude doit être seule en cause.

Je fus prié par le guide de m'arrêter à l'angle d'un carrefour, en face d'une construction bizarre dont la destination n'est pas immé-

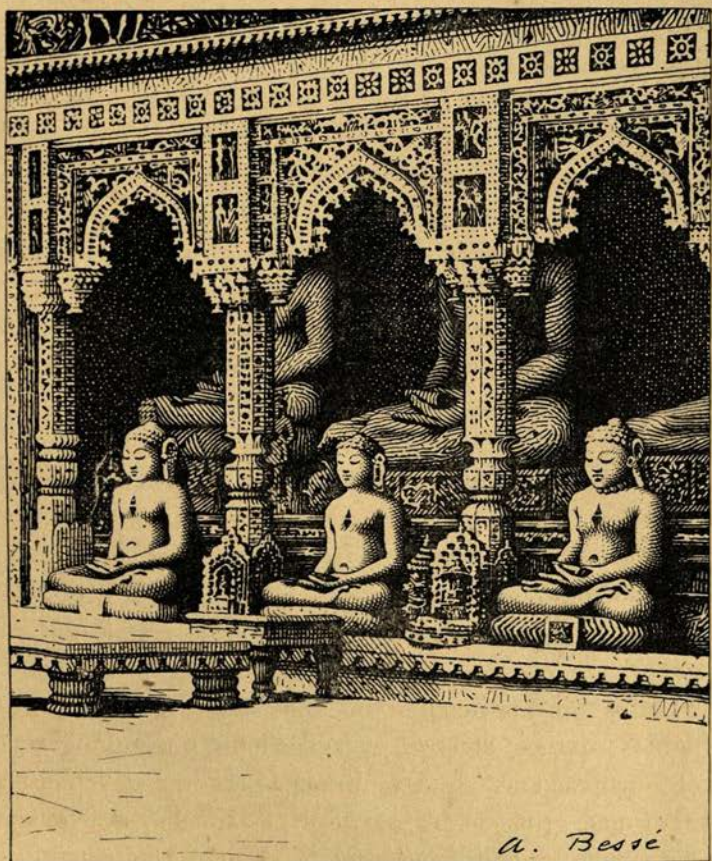
diatement évidente. Elle comprend un gros pilier en bois sculpté surmonté d'un kiosque à six colonnes, et un escalier léger qui donne accès au kiosque. (L'édicule est reproduit ci-contre.) Vous soupçonnez que ce n'est pas un phare; c'est trop léger pour une vigie et trop compliqué pour un simple motif de décoration. Laissez-moi vous le dire : c'est un refuge à oiseaux dû à la commisération des habitants. Les volatiles de la ville y trouvent de l'ombre contre le soleil et le grain qui leur a manqué dans la plaine.

Le moment était venu de visiter les mosquées proches de la grande rue d'Ahmedabad; mais j'ai demandé au guide de me conduire d'abord aux temples djaïns, puisque les mosquées sont empreintes du style djaïn et qu'il vaut mieux voir l'original avant la copie.

Le premier temple auquel nous nous arrêtons ressemble à une maison particulière et comprend deux corps de logis rectangulaires de même grandeur, séparés par une petite cour. Le bâtiment de droite, réservé aux prêtres, nous reste fermé. Celui de gauche, où nous sommes conduits, et qui se compose d'un rez-de-chaussée et d'un sous-sol, est affecté au culte. Ses deux salles, haute et basse, ne contiennent que des autels garnis de grandes et de petites statues, de formes semblables, et qui figurent des Saints ou Tirthamkaras. L'autel principal du rez-de-chaussée est défendu par une grille de fer, en face de laquelle se trouvent des tables basses en argent, destinées à recevoir les offrandes des fidèles.

Les statues sont en marbre blanc immaculé : les plus hautes, de grandeur naturelle; les petites, ou satellites, d'un demi-mètre environ. Les Saints, qu'elles représentent, sont assis, les jambes croisées, les mains l'une sur l'autre, la paume en dessus et contre le bas-ventre. Le corps est absolument nu et les traits réguliers de la face expriment la bonté et la sérénité, avec la gravité de pensée de l'homme en pleine maturité. Les cheveux noirs, très courts, pa-

raissent frisés, et le sommet du crâne porte une protubérance comme celui des Bouddhas. Les oreilles allongées descendent jusqu'aux épaules. Le milieu du front, la ligne médiane du corps sont mouchetés de clous d'or et d'argent. L'ensemble de la sculpture ne dénote que des connaissances superficielles de l'anatomie humaine :



UN AUTEL DJAÏN AVEC SES TIRTHAMKARAS

chaque partie du corps a sa forme grossière, sans que les reliefs ou les dépressions en aient été marqués. La poitrine est trop globuleuse, le cou trop court, les épaules trop carrées, les bras trop longs. C'est de l'art à la façon des premiers Égyptiens.

L'austérité du lieu est impressionnante et les Djaïns qui vous accompagnent sont si modestes, si doux, si affables, si sympathiques

d'emblée qu'on se sent attiré vers eux par un sentiment de confraternité humaine.

Le jeune prêtre mandé pour m'ouvrir les portes du temple, et qui avait interrompu sa prière sans mouvement d'impatience, n'avait guère plus de vingt-cinq ans. Son visage portait déjà l'auréole du mysticisme et la continuité du rêve de l'au-delà se trahissait dans l'imprécision générale du regard. Il me donna avec complaisance toutes les explications que je lui demandai et me laissa examiner les statues de ses saints à mon gré, pressentant d'ailleurs l'intérêt que j'éprouvais à être renseigné.

Je lui tendis quelques pièces blanches, au moment de mon départ, pour me faire pardonner le temps qu'il m'avait consacré. Il me les a refusées, avec un geste qui voulait dire : « Que ferais-je de votre argent, moi qui n'ai besoin de rien? »

C'est alors que je lui exposai, par l'intermédiaire de mon boy, que j'avais été mis au courant des principes de la religion djaïne et que je demeurais plein d'admiration pour ceux qui en faisaient la règle de leur vie. Je crus lui être agréable à mon tour en lui disant que si la religion djaïne se généralisait un jour, l'humanité deviendrait parfaite. Il s'empressa de me répondre :

— Ce ne sont pas les Djaïns qui sont les meilleurs hommes de la terre : ce sont les Chinois.

Mon mouvement de surprise fut assez manifeste pour que le prêtre reprît :

— Oui, ce sont les Chinois : ils ne font pas la guerre à leurs voisins et ne prennent leurs armes que pour se défendre. Ils ne mentent pas à leur parole et ont le scrupule de leurs engagements.

Je n'étais pas en mesure de discuter de la valeur morale des Chinois, et j'aurais eu d'ailleurs mauvaise grâce de faire opposition à mon cicerone. Je tins comme vraie sa conviction et me bornai à lui demander s'il avait une opinion sur les chrétiens. J'étais intéressé à sa réponse, ayant par avance l'intuition de la réflexion que ferait un prêtre de France, si on lui posait la même question sur un membre du clergé indou. Le Djaïn se borna à répliquer : « Je ne connais pas les chrétiens et ne puis rien vous en dire. »

Si j'avais laissé entendre à l'Indou que les chrétiens d'Occident ont ajouté aux éternelles rivalités internationales les luttes intestines

des classes et maintiennent ainsi l'homme en révolte permanente contre l'humanité, peut-être n'aurait-il pas regretté de les ignorer. La civilisation ne consiste pas seulement dans le développement du bien-être matériel des peuples, qui est relatif à la latitude, mais dans la culture de l'instinct de sociabilité également féconde en bienfaits du Nord au Sud de la terre.

Il n'y a qu'un échantillon vraiment intéressant de l'architecture djaïne à Ahmedabad, c'est le nouveau temple de Hathi Singh (1), situé à quelques milles au nord de la ville et qui étincelle de sa pierre blanche au-dessus des maisons basses qui le précèdent. De la grandeur d'une de nos cathédrales, il s'élève sur un soubassement rectangulaire. Son pourtour est constitué par la juxtaposition d'une série de chapelles, au nombre d'une douzaine sur chaque grand côté, et qu'on prévoit affectées à la lignée des Tirthamkaras. Ces chapelles sont surmontées de clochetons en forme de pyramides quadrangulaires qui se ressemblent entre elles par la hauteur et le dessin, ce qui est exceptionnel dans une construction où la variété de l'ornementation a été poussée à l'extrême. C'est que la pyramide a des caractères canoniques dont on ne peut s'écarter sous peine de sortir de la tradition. La base est entourée de petites colonnettes renflées et creusée sur son côté extérieur d'une niche rectangulaire. Les faces, légèrement curvilignes, sont couvertes d'appliques imbriquées qui reproduisent le contour même de la face. Le sommet est surmonté d'une couronne côtelée ou *amalàka* qui serait, dit-on, une image du fruit du lotus. Toutes ces pyramides réunies ressemblent assez bien à une guirlande de pommes de pin entourant le temple; et au-dessus de la guirlande se dresse, au milieu de l'enclos, le dôme côtelé qui marque la place du sanctuaire central, de sorte qu'on saisit du dehors la disposition intérieure du lieu saint, ainsi qu'il convient à une construction bien ordonnée.

L'entrée du temple, située entre deux tours semblables aux minarets musulmans, est précédée d'uu portique saillant que surmonte une loggia avec fenêtres à balcon.

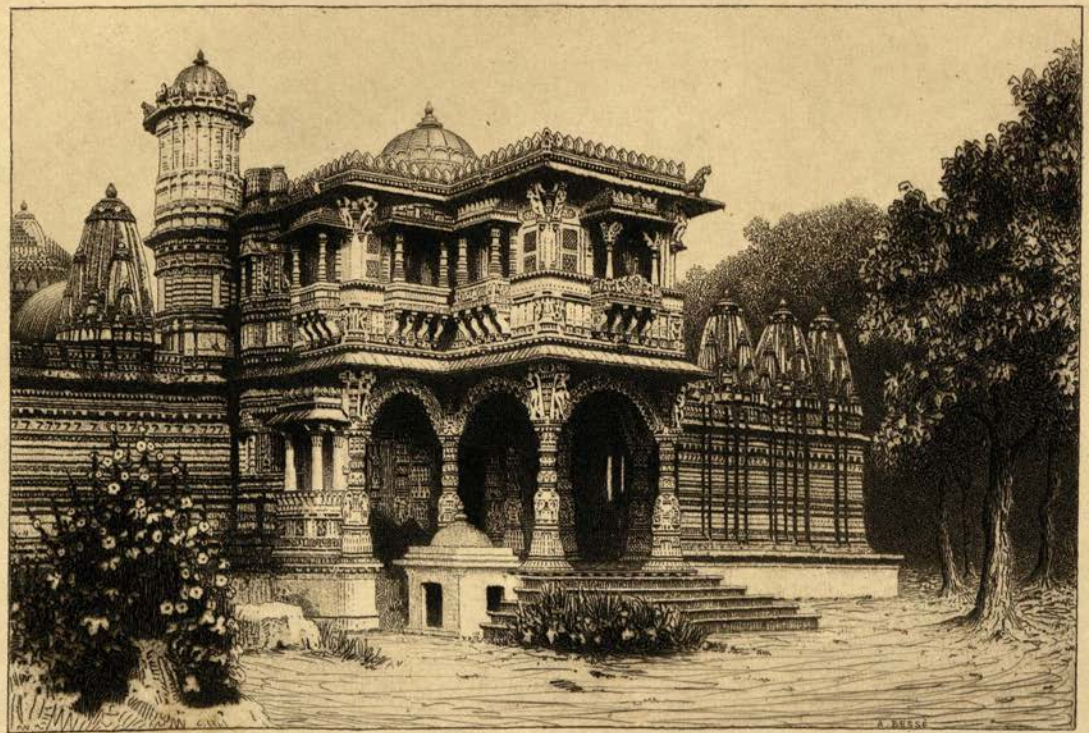
C'est surtout de ce côté que le caprice du sculpteur s'est donné

(1) Nom d'un riche négociant djaïn.

carrière. Il n'est pas un pouce de la pierre que le ciseau n'ait fouillé. Les piliers du portique, plus larges à leur base qu'au sommet et terminés par des consoles divergentes comme les branches d'un tronc d'arbre, sont divisés en segments par des rainures profondes, et chaque segment est l'objet d'une décoration différente, depuis le simple guillochis jusqu'au relief d'une divinité. Ces piliers sont réunis entre eux par des arcs de pierre qui ressemblent à des demi-couronnes de fleurs et la voûte du portique est travaillée comme un plafond mauresque. Les fenêtres de la loggia, que ferment des stores de marbre, sont encadrées de colonnettes, d'une véranda et d'un balcon soutenu par quatre consoles : le tout cannelé, strié, dentelé; si délicatement percé à jour que c'est léger comme un tissu de dentelles; et, pour augmenter l'illusion, l'attique de la loggia est lui-même découpé en festons avec addition centrale de rosaces. Une telle diversité de décoration n'indique-t-elle pas que l'édificateur du temple, après avoir tracé les grandes lignes qui assurent l'harmonie de l'ensemble, a laissé le soin de l'illustration des parties aux ouvriers de son choix, et que le goût individuel des exécutants a engendré la prodigieuse diversité de l'ornementation; car l'esprit d'un même homme ne semble pas capable d'autant d'ingéniosité de dessin qu'en révèle la façade d'entrée du temple de Hathi Singh.

Les étrangers sont admis dans l'intérieur du temple, à condition de se soumettre à quelques recommandations indiquées par une note anglaise et que le guide ne manque pas de renouveler. Il faut quitter ses chaussures ou passer des chaussures indoues par-dessus les siennes. Il faut se séparer de sa canne et de son boy, quand le boy est, comme le mien, en possession d'une âme déchue. Ce sont là des mesures bien faciles à accepter et incapables de gêner un homme conscient du respect de toutes les convictions religieuses, même établies sur des principes que la raison réprouve.

L'intérieur du temple comprend, suivant les prévisions, une construction centrale qui sert de sanctuaire et un cloître périphérique sur lequel s'ouvre une série de chapelles. Le marbre blanc des murs, les marbres multicolores du sol que polit du matin au soir la main pieuse des desservants, étincellent, ainsi qu'une vaste gemme, sous l'ardent soleil de midi; et l'œuvre profuse de l'ouvrier



Le temple de Hathi Singh à Ahmedabad

Imp. A. Hennebicq, Paris.

reparaît sur les colonnes, les arceaux et la voûte : partout des sculptures, des ajours et des ciselures.

La visite commence par le cloître, où le guide vous arrête devant une chapelle qui contient un petit autel surmonté de la statue d'un Saint ou Tirthamkara. Vous faites un pas de plus, et vous vous trouvez en face d'une chapelle de même forme et à même destination que la précédente. Puis, c'en est une autre, et encore une autre; et les chapelles se renouvellent sur tout le pourtour du cloître. Elles sont au nombre de vingt-quatre.

Les Saints ont l'attitude déjà constatée dans le modeste temple où nous nous sommes d'abord arrêté, c'est-à-dire celle des bouddhas assis, les jambes croisées, et en extase. Ils sont en marbre blanc d'une finesse d'ivoire et ornés de boutons d'or ou d'argent, de rubis, d'émeraudes, de saphirs volumineux, incrustés sur le front, la poitrine, les points saillants des membres supérieurs et inférieurs. Quelques-uns ont la tête nue et d'autres sont couronnés d'un pesant diadème d'or. Les yeux d'un petit nombre de statues sont figurés par des pierres précieuses, en même temps que les paupières, bordées de filets d'or. Le visage de marbre prend alors une dureté qui va à l'encontre de l'attrait que devrait provoquer le passé d'abnégation, de miséricorde et de recueillement du Tirthamkara.

Toutes les statues des chapelles se ressemblent, comme se ressemblent entre eux tous les Tirthamkaras arrivés au Nirvâna par l'épuration de l'esprit. Ainsi l'enjoint la tradition qui n'a pas voulu qu'un seul caractère différenciât un saint d'un autre saint et qui n'a accepté, comme marques distinctives des vingt-quatre Tirthamkaras que des emblèmes matériels, tels que le taureau, l'éléphant, le cheval, le singe, le lotus, la lune, etc.

Le Djaïn qui m'accompagnait me dit, dans un anglais à portée de mes connaissances, que le temple de Hathi Singh était dédié à un Tirthamkara du nom de Darmanatha. Or, Darmanatha ou quinzième Tirthamkara, ayant une foudre pour emblème, a possédé comme ses aînés et ses cadets les trente-six qualités ou attributs nécessaires à la béatification djaine. Son histoire comprend une série d'existences terrestres et célestes, d'une durée totale d'un million d'années, pendant lesquelles le Saint a enseigné la vertu aux hommes et après quoi il a abouti à la solitude et l'ascétisme.

N'était l'extraordinaire longévité de l'âme de Darmanatha, subordonnée aux théories cosmogoniques des Djaïns (1), on ne voit rien dans l'histoire de ce Tirthamkara qui s'éloigne des possibilités humaines et s'oppose à ce qu'il soit donné en exemple à la partie de l'humanité désireuse de trouver une félicité en dehors des jouissances matérielles.

Pendant les explications du guide, des perruches voletaient autour des pyramides du temple et grimpaient de la base au sommet, usant alternativement et du bec et des griffes. Leur plumage vert avait des tons d'herbes naissantes et le léger battement de leurs ailes était le seul bruit perceptible dans l'immense silence du lieu saint.

Le sanctuaire du temple est formé d'une chapelle plus grande, réservée à des statues de Tirthamkaras d'une taille plus haute. C'est là que les fidèles viennent se prosterner et déposer leurs modestes offrandes sur de petites tables d'argent. Des Djaïns y priaient, au pied de l'autel, dans l'attitude de leurs Saints, et des prêtres essuyaient avec un linge blanc la face des statues. Ils avaient un bandeau devant la bouche et promenaient la main sur le marbre avec une lenteur et une douceur qui semblaient indiquer la crainte de lui causer de la douleur. Je me suis rappelé alors les paroles du jeune peintre espagnol sur les scrupules des Djaïns d'avaler vivants les insectes de l'air et sur leurs moyens de se mettre en garde contre semblable péché. Mais je ne crois pas, après l'office dont j'ai été témoin, que les prêtres se masquent les lèvres par respect pour les insectes de l'atmosphère. Il est plus vraisemblable que le bandeau est destiné à protéger les statues contre les projections de la salive ou même les buées de la respiration. C'est ainsi, du moins, que l'entendent les grands prêtres de la chirurgie actuelle qui exercent leur ministère, la bouche et le nez cachés sous un voile épais, à l'instar des Djaïns.

Quel beau jeu pour l'incrédule de sourire devant le spectacle d'un noir à la puissante carrure occupé d'essuyer du matin au soir la sur-

(1) D'après les Djaïns, le Temps, Kala, éternel et indestructible, se divise en deux périodes : Outsarpini, période ascendante, et Avasarpini, période descendante, chacune d'une durée fabuleuse de 2 000 000 000 000 000 d'océans d'années. Le Temps peut se représenter sous la figure d'un serpent replié de façon que la queue touche la tête. Pendant l'Avasarpini, l'univers roule de la tête à la queue du serpent; et pendant l'Outsarpini, il remonte de la queue à la tête (DE MILLOUÉ).

face blanche d'une statue de pierre, surtout quand on sait que ledit noir attache l'espoir de son salut à la répétition de son geste. Eh bien! croyez-moi, le sourire ne vient pas. On regarde sans moquerie et on suit même avec un mouvement de sympathie humaine l'acte de l'homme qui a trouvé le moyen d'échapper par sa conviction religieuse à la pensée décourageante du néant de la vie; et, si j'avais vu sourire à côté de moi un blanc en possession des soi-disant vérités modernes, je lui aurais soufflé tout bas que le plus à plaindre des deux hommes n'était pas le prêtre attaché à laver le marbre des Tirthamkaras avec de l'eau parfumée. Avoir, pour se soutenir, une idée, une foi et surtout une espérance que ni le temps ni l'observation ne peuvent ébranler, est une source de bonheur trop puissante pour que ceux qui en sont éloignés ne félicitent pas les autres de l'avoir conservée. Derrière le geste du prêtre d'Ahmedabad se cache une pensée plus élevée que celle qui inspire la prière journalière du catholique quémandeur de la protection divine. Le Djaïn n'attend aucune faveur de son idole : il désire seulement acquérir un peu de la paix intérieure que le Tirthamkara a méritée par son renoncement inlassable.

Mais laissons de côté ces réflexions suggérées par un scepticisme tolérant, et que pourraient désapprouver des esprits profondément pénétrés de l'inanité de l'occupation des prêtres djaïns, encore que je ne puisse me défendre de l'idée que chacun est libre de trouver son bonheur dans les concepts de son choix, et revenons à l'examen extérieur du sanctuaire central du temple de Hathi Singh, dont je n'ai pas parlé.

Un grand intérêt est attaché à l'examen de ce sanctuaire qui est construit dans la forme usuelle de l'architecture djaïne, ou, disons mieux, de l'architecture du nord-ouest de l'Inde, pour ne pas faire aux Djaïns un monopole architectural qu'ils ne revendiquent pas.

Le sanctuaire, placé sur une plate-forme à laquelle on aboutit par des escaliers latéraux et de face, est précédé d'un dôme et d'un portique de vingt-six piliers, et c'est dans la distribution des piliers et le mode d'élévation du dôme que réside la spécialité djaïne.

Les piliers sont disposés en forme de croix grecque, comme le montre le diagramme de la page 180, et le dôme repose sur un

octogone de colonnes inscrit dans le carré central de la croix. La base du dôme correspond à des architraves appuyées sur les consoles des chapiteaux, et la coupole est constituée par des assises de pierre superposées horizontalement, de façon que chaque pierre fasse saillie sur celle placée au-dessous. Vous voyez par quoi ce dôme diffère des nôtres. Tandis que nos voûtes sont édifiées d'après le principe romain des voussoirs, c'est-à-dire avec des coins tronqués de pierre en convergence vers le centre (page 180), les Indous font usage depuis la plus haute antiquité d'assises horizontales disposées suivant le dessin voisin. On a pratiqué de longues recherches sur l'origine de ce procédé indou. Mais qu'est-il besoin de fouiller les livres à cet effet; et ne peut-on pas admettre que cette méthode a dû venir à l'esprit des hommes avant toute autre, parce que la plus simple, la plus rationnelle, la moins exigeante de connaissances architecturales, et appliquée d'instinct par les enfants quand ils font des arches avec des dominos superposés. Une fois le procédé réalisé, rien n'en est venu imposer le changement, car il donne toutes garanties de solidité et d'élégance. Le sol de l'Inde aurait vite raison de la voûte convergente qui s'effondrerait au moindre mouvement sismique, tandis que les voûtes horizontales demeurent inébranlables. Et combien plus élégant, dans les pays de grande lumière, le dôme sur piliers que les coupoles avec contreforts et arcs-boutants! Sous celles-ci, c'est l'ombre permanente; sous le premier, au contraire, le soleil a toujours accès d'où que viennent les rayons. Et combien favorable au travail d'ornementation, si cher aux Indous, ce

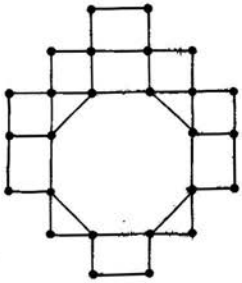


DIAGRAMME
D'UN PORTIQUE DJAÏN
(d'après Fergusson)

VOUTE RAYONNANTE

VOUTE HORIZONTALE

dôme octogonal construit avec de solides assises de pierres horizontales! Sa face interne a été entaillée à merci pour obtenir les plus jolis spécimens d'illustration de la pierre qu'on ait jamais vus; le centre du dôme a été orné de pendentifs magnifiques que le gothique n'a jamais imités; et il a fallu trouver des chapiteaux de colonnes capables de supporter les lourdes architraves. J'ai déjà dit comment les indigènes y étaient arrivés, par la superposition, au-dessus de la tête du pilier, d'épaisses tables de pierre de plus en plus longues qui donnent au chapiteau la forme d'un escalier renversé, et chaque marche d'escalier a reçu sa décoration spéciale. Mais la coupole djaïne n'a pas la possibilité d'ampleur dont est capable la voûte convergente et on ne la verra jamais atteindre les dimensions de ces énormes béances qu'on voit encore en bordure du forum, à moins qu'on n'ajoute aux piliers qui supportent sa circonférence une seconde rangée de piliers plus rapprochés du centre. Alors, c'en est fait de sa légèreté et de sa grâce.

Tel quel, le temple de Hathi Singh est une œuvre d'architecture dont tous les peuples, voire de l'Occident, se feraient gloire. S'il est un peu chargé d'ornements, son excès de fioriture s'atténue dans l'harmonieux agencement des parties. De même sa pierre est un peu jeune et ses murs de neige n'imposent pas le respect qu'on porte aux vieilles demeures religieuses hâlées par le temps et polies par le souffle de la piété. Il a pour lui l'avantage d'être l'image des illustres temples djaïns du moyen âge qui ont nom Pâlitâna, Mont-Abou, Pârasnâth; et à défaut de possibilité d'aller jusqu'aux ancêtres, on est heureux de trouver le cadet sur sa route.

Je ferai remarquer que le temple de Hathi Singh est exclusivement réservé au culte, sans qu'une place y soit faite au clergé, qui habite des maisons voisines et indépendantes. C'est une différence d'avec les pagodes du Sud où les dieux et leurs serviteurs sont logés dans la même enceinte. Le temple djaïn se rapproche plutôt de nos cathédrales avec son portique, sa forme rectangulaire, ses chapelles des bas côtés et l'autel central.

L'heure du déjeuner n'étant pas encore venue, le cocher me ramena à l'hôtel par une des rives de la Sabarmati. Il se promettait

de jouir de mon étonnement et ne se fût pas trompé, si je n'avais déjà vu la rivière d'Hyderabad. Le fleuve d'Ahmedabad était réduit à un filet d'eau serpentant au fond d'un large lit, entre des roches brûlées par le soleil. Des milliers d'hommes et de femmes, des oiseaux, des troupeaux de buffles, en quête d'une goutte d'eau, s'y étaient donné rendez-vous dans une mêlée intense et piquetaient la grève d'une polychromie étincelante. « *Very good, very good,* » me répétait le cocher, pour exalter mon admiration et convaincu de l'incomparable éclat de ce magique tableau.

Le même noir, habitué à jouir de la stupéfaction des étrangers devant un autre spectacle original de son pays, me fit faire un nouveau détour pour m'arrêter en face d'un arbre.

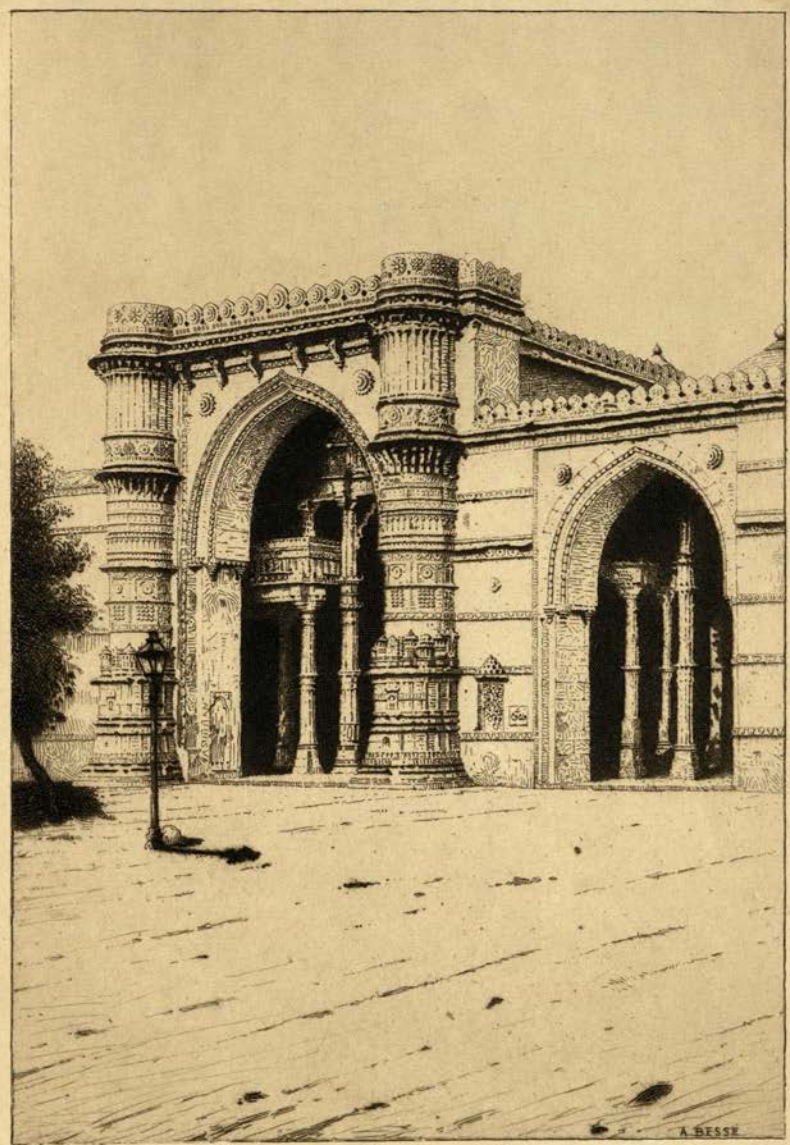
— Levez la tête et regardez, me dit-il, nulle part vous ne verrez rien de pareil.

L'arbre était un tamarin de la taille d'un grand chêne. Sa cime chenue était réduite à quelques branches sèches et, de ses rameaux inférieurs encore pourvus de feuilles, pendaient des centaines de masses noires du volume des deux poings, ressemblant à des loques de chiffons immobiles, et sans qu'on pût savoir comment elles étaient attachées.

Je n'essayai pas de prononcer un nom. Je n'avais jamais rien vu de semblable, et l'inconnu ne se dénomme pas. Mon boy, aussi stupéfait que moi, finit par me traduire l'explication du cocher : « Chauves-souris. »

Le souvenir me revint alors de chauves-souris géantes, exposées dans les musées sous le nom de vampires, avec des ailes formant d'immenses aéroplanes, et des corps de rats. Mais comment retrouver pareille envergure sous les loques pendantes du tamarin. Curieux animal qui peut être alternativement rat, oiseau et masse innommable de chiffons, et qui est aussi un suceur du sang de l'homme endormi, mais si adroit dans cette tâche qu'il la remplit, paraît-il, à l'insu de l'opéré.

La mosquée principale d'Ahmedabad ou Jama Masjid occupe le centre de la ville et le sommet d'une petite butte. Elle est noyée dans un amas de modestes habitations qui sont venues chercher protection autour d'elles.

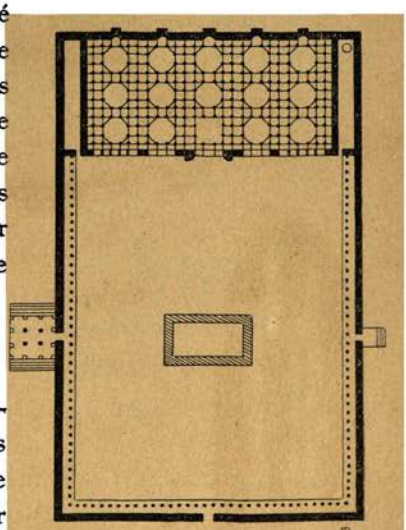


La grande Mosquée d'Ahmedabad

Imp. A. Sorouboeuf, Paris.

Cette mosquée a été érigée vers le milieu du quinzième siècle par le fondateur de la ville, Ahmed Ier, en vue d'assurer son salut éternel, suivant la loi du Coran qui réserve une place dans le paradis à qui s'est donné la peine d'élever un temple à Dieu sur la terre; et ledit sultan a même poussé les traditions de l'islam jusqu'à prendre les pierres d'une pagode indoue pour construire sa mosquée. L'histoire n'ignore pas l'habitude des musulmans de déloger de leurs temples les dieux des peuples vaincus pour y mettre le leur.

La Jama Masjid forme un rectangle allongé de l'est à l'ouest, dans lequel on pénètre par le côté sud. Elle comprend à l'intérieur une cour centrale, avec la fontaine des ablutions au milieu, et un portique sur les quatre côtés. A l'ouest, le portique qui est plus grand que les trois autres et s'étend en profondeur sur une rangée de six colonnes, comme une salle hypostyle, représente le sanctuaire de la mosquée. Au mur du milieu du fond du sanctuaire est creusée une sorte de niche ou Mirhab destinée à donner aux fidèles la direction de la Mecque. A droite du Mirhab s'élève la chaire — mimber — où monte le prêtre (iman) pour la lecture de la prière ou le prône; et en face de la chaire se trouve une tribune supportée par des colonnettes et réservée aux chantres qui font parvenir la prière de l'iman à la foule en la répétant mot pour mot après lui.

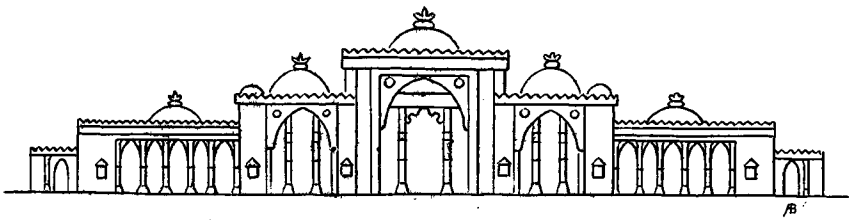


PLAN DE LA JAMA MASJID
(d'après Fergusson)

On reconnaît dans cette ordonnance le plan géométrique de toutes les mosquées, lequel n'a jamais varié depuis le premier siècle de l'hégire et se retrouve avec ses caractères essentiels en Turquie, en Égypte, en Syrie ou en Perse. Mais la mise en œuvre du plan s'est modifiée dans les différentes contrées avec les ressources locales ou la richesse des constructeurs. La Jama Masjid d'Ahmedabab s'est fortement ressentie des traditions djaines et présente une partie

des enjolivures qui distinguent l'architecture du Guzerat. La mosquée est djaine par le nombre de ses dômes à assises horizontales et par la surcharge des sculptures des deux colonnes de la porte principale d'entrée de son sanctuaire, au-dessus desquelles s'élevaient autrefois des minarets qu'un tremblement de terre a renversés (juin 1819). Mais elle se rattache à la tradition musulmane par la sobriété de son plan d'ensemble et elle a des linéaments d'art arabe dans la finesse de ses piliers, la découpure de ses arcades et l'élégance des antéfixes en bordure de son toit.

C'est la couleur de sa pierre qui fait le charme principal de cette grande mosquée. L'ardeur constante du soleil, le frottement des mains ou du front des fidèles ont donné aux murs des tons de vieil



ÉLÉVATION DE LA JAMA MASJID
(d'après Fergusson)

ivoire, et quand on vient d'un pays où le temps a l'habitude de tout recouvrir d'une poussière endeuillée, on jouit de la beauté du spectacle d'une pierre dorée par la répétition de la caresse pénétrante d'une lumière étincelante.

Tout proche de la Jama Masjid, dans une salle à dix-huit colonnes d'un travail exquis, percée de fenêtres de marbre ajouré et surmontée d'une coupole, sont groupés les tombeaux du fondateur d'Ahmedabad et de ses successeurs. Au milieu, la tombe d'Ahmed Ier lui-même; à ses côtés celles de son fils Ahmed-Shah, surnommé à cause de sa libéralité le « Donneur d'or », et de son vaillant petit-fils Ahmed II; autour, celles de membres plus éloignés de la famille impériale.

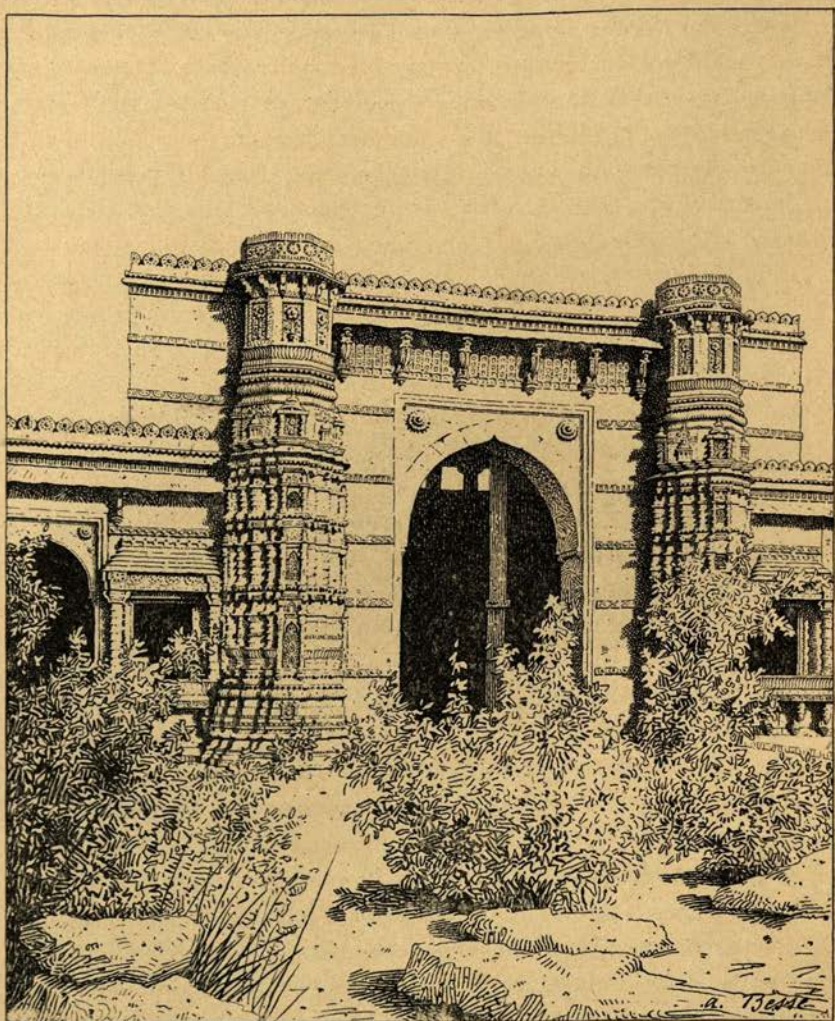
Autant la salle a été enjolivée, autant simple chaque tombeau : un bloc de marbre rectangulaire, de la dimension du corps, avec quelques moulures supérieures : c'est tout. C'est la pureté de la

roche, sans tache, sans veinule, sans craquelure qui atteste la gloire du mort. L'artiste ne s'y est pas trompé. La vraie beauté des monuments funéraires ne réside pas dans une surcharge d'ornementations : il leur suffit d'être majestueusement simples. Là encore, le soleil a mis son appoint en mûrissant la pierre et lui donnant des tons d'or qui s'accentuent de la base à la surface libre du tombeau. De même que sur le fruit, la face orientée vers l'ombre reste pâle et blafarde; de même la partie du marbre rapprochée du sol a gardé sa blancheur primitive et ce n'est que sa moitié supérieure qui commence à jaunir.

Contrairement à ce qu'on voit ailleurs, les tombes des sultanes d'Ahmedabab ne sont pas rapprochées de celles de leurs époux. On les a assemblées dans un enclos voisin et nul n'en a pris soin. Si l'on doutait de la différence du respect des musulmans pour l'homme qui a commandé et pour la femme qui a obéi, la vérité sortirait du cimetière des sultanes. Personne n'a eu l'idée de l'entourer d'un portique : les tombes sont réunies dans un enclos où l'herbe végète et les pierres s'accumulent. Pas un front ne se courbe vers elles; pas un souvenir ne leur est donné; pas une visite ne leur est faite, autre que celle des étrangers. Pourquoi d'ailleurs les tiendrait-on en honneur? Elles étaient peut-être venues d'occasion dans le harem, serves du destin ou du hasard, arrachées aux mains de quelque père ou de quelque frère indou, statues de bronze aux yeux étincelants, incapables d'une pensée ou d'un élan, sans tradition, sans personnalité, surprises elles-mêmes d'avoir été épouses et mères de sultans. Leur corps a droit au repos et non à la prière.

Je me suis laissé conduire, jusqu'à la fin du jour, dans les diverses mosquées qu'il a plu au guide de me montrer, et celles que j'ai vues ne possèdent pas l'ampleur de la Jama Masjid. Le cloître, la cour, le bassin central ont disparu et l'édifice religieux est réduit à sa portion essentielle ou sanctuaire, lequel est rectangulaire, comme partout, et se compose d'une partie médiane, plus élevée et de deux ailes moitié moins hautes, surmontées chacune d'un dôme octogonal. La clarté de l'intérieur est assurée par des écrans ajourés de marbre inclus dans la paroi de l'édifice opposée à la façade d'entrée.

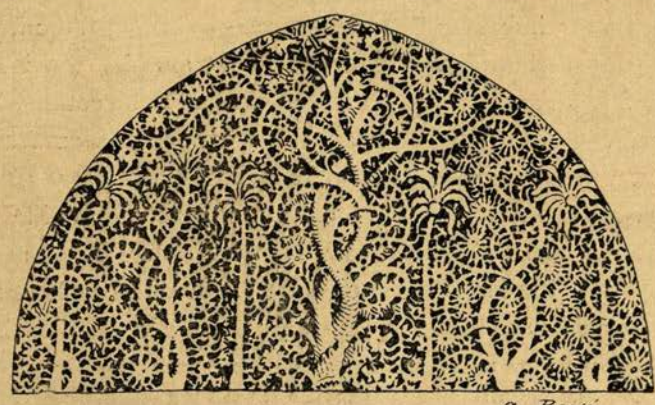
La plus exquise de ces constructions est la mosquée de Ranî Rupawantí ou Queen's mosquée, dans le Mirzapour. Mais peut-on la



PARTIE CENTRALE DE LA MOSQUÉE DE LA REINE

dire musulmane, et n'est-elle pas plutôt de pur style indou? Les grosses colonnes qui flanquent la porte d'entrée, et les niches à colonnettes et auvents qui encadrent les portes latérales, sont

semblables aux mêmes motifs du temple de Hathi Singh. Cette œuvre fouillée, gracieuse, charmante, convient très bien à la mémoire d'une reine et constitue l'hommage le plus délicat qu'on puisse offrir à une femme. Mais l'art musulman a su expurger de la sculpture toutes les images de divinités ou d'animaux qui se voient sur les piliers ou dans les niches indoues. Ainsi l'exige la sentence de l'Hadith : « Malheur à celui qui aura peint un être vivant! Au jour du jugement dernier, les personnages qu'il aura représentés sortiront du tombeau et viendront se joindre à lui pour demander une âme. Alors cet homme, impuis-



ÉCRAN DE MARBRE FIGURANT LE « HOM » OU ARBRE SACRÉ DE LA PERSE

sant à donner vie à son œuvre, brûlera dans des flammes éternelles. »

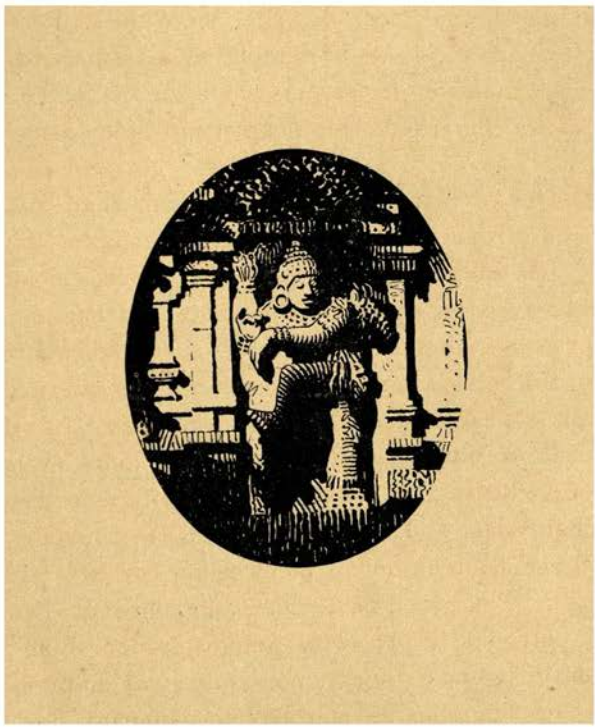
Ainsi que nous fermons les fenêtres de nos églises par des vitraux quadrillés dans l'intention de tempérer l'éclat de la lumière, de même l'architecture indo-musulmane, préoccupée de régler la clarté du centre des mosquées, a enchâssé dans l'épaisseur des murs des écrans de marbre ajourés; et c'est bien la plus jolie trouvaille d'ornementation qui revienne à la sculpture des pays du soleil. Le marbre de ces écrans se prête déjà par lui-même, par sa finesse, sa transparence, son inaltérabilité, aux plus riches effets de l'ornementation; et les ajours de la pierre ont été composés avec une variété dont l'art arabe était seul capable, grâce à la diversité infinie de ses figures

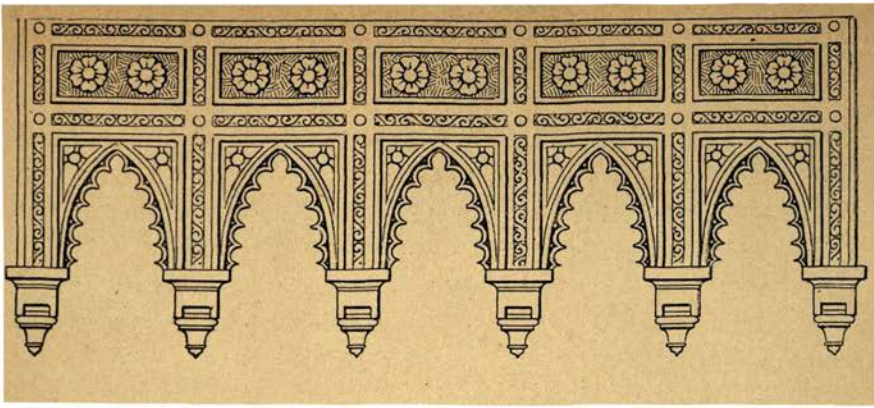
géométriques. Les carrés alternent avec les polygones, ceux-ci avec les circonférences tangentes aux polygones, et celles-là avec les polygones étoilés. Et, quand il semble trop simple d'imprimer sur l'écran un seul dessin, on divise l'écran en carrés, et chaque carré comprend une figure différente. Dans la mosquée de Sidi Savyied, à Ahmedabad, on voit figurer sur un tympan, telle une dentelle de marbre, le *hom* ou arbre sacré de la Perse, dont les feuilles forment les pleins de la dentelle et les espaces interfoliaires les filtres de la lumière. Je ne puis vous dire combien c'est beau. Figurez-vous un store actuel de nos salons, taillé dans une feuille de marbre.

Il faut visiter la mosquée et la tombe de Shah Alam, à cinq milles au sud d'Ahmedabad, pour voir le triomphe du découpage du marbre. Les vantaux des portes y sont ajourés comme le plein des fenêtres, avec un choix constamment nouveau de festons et d'entrelacs, d'orbes affrontés et d'arabesques flamboyantes. Pas une arête de la taille du marbre n'est émoussée; pas une maille du filet des sculptures n'est obstruée par la poussière. La dentelle de pierre a gardé sa transparence des premiers jours et la trame en apparaît merveilleuse à qui la regarde de l'intérieur des salles. La mosquée Shah Alam a d'autres droits à notre souvenir : ses deux minarets, d'une hauteur de 90 pieds, sont couverts de ciselures; elle est voisine d'un grand lac artificiel dont le mur d'enceinte a la forme d'un polygone de 34 côtés; elle est proche d'un bois silencieux peuplé de grands singes; mais toutes ces impressions s'effacent devant les filigranes de marbre des panneaux des fenêtres et des portes.

N'insistons pas trop sur la minutie des sculptures des mosquées d'Ahmedabad, nous arriverions peut-être à faire croire que l'architecture musulmane du Guzerath a perdu quelque chose de la simplicité fondamentale de l'art arabe, et ce serait aller à l'encontre de la vérité. A Ahmedabad, comme dans le reste de l'Inde, comme en Perse ou en Égypte, la mosquée reproduit la Kaabah de la Mecque; et rien n'est modifié dans sa partie essentielle ou Mirhab, devant qui se tourne le musulman pour faire sa prière. Aucune image n'est utile au fils de Mahomet qui proclame trois fois par jour sa soumission à Allah! Il se tourne vers la Mecque et se croit

entendu de Dieu et de son prophète. Les fanfreluches du temple ne comptent pas pour le vrai musulman, qui se distingue en cela du Latin, amoureux de la pompe de l'Église. S'il est vrai que le style c'est l'homme, il est non moins exact que l'architecture, c'est le peuple.





JEYPOUR-AMBER

J'avais lu, au cours de mes premières études, un gros livre sur les Radjahs ou Rois de l'Inde, et le souvenir de ces pages émouvantes avait fini par se confondre dans mon cerveau avec les légendes de la mythologie antique. Je mettais sur le même plan les hauts faits des princes indous et les exploits des dieux ou demi-dieux d'Athènes et de Rome.

Et voilà que j'entrais ce matin de novembre 1906 dans le pays des fils de ces Rois ou Radjpoutes, si fiers de leur descendance qu'ils se croient issus du soleil et inspirés par le ciel, assez orgueilleux de leur caste pour avoir préféré autrefois l'infanticide de leurs filles a une mésalliance, si pleins de vaillance que leurs armées ont fait échec aux vétérans anglais, si hautement nobles que leur front ne s'est jamais courbé devant l'étranger, si chevaleresques qu'on les a vus braver la mort pour un sourire de femme et qu'ils tiennent pour vraie la maxime : « Aux hommes de faire les grandes choses, aux femmes de les inspirer », assez riches pour frapper monnaie, si épris de magnificence qu'ils combattaient à cheval précédés de bannières et de tambours et qu'ils n'ont cessé de sortir de leur palais sous un parasol de pourpre et dans des litières décorées de paons d'argent massif.

De quelle richesse devait être la contrée qui a engendré, retenu,

glorifié ces hommes-dieux dont le nom résume pour l'Occident la toute-puissance orientale! Et comme j'avais eu raison de prendre un train de jour pour aller d'Ahmedabad à Jeypour, afin de ne rien perdre de la beauté présumée du spectacle de la route! C'était sans doute un peu long de partir à huit heures du matin et de n'arriver qu'à minuit à Jeypour; mais se lasse-t-on jamais de voir de belles choses!

Au départ, c'est encore la plaine, découpée en damier par des cadres de terre, et que jaunissent les tiges desséchées de la dernière récolte. Une poussière blanche, fine, aveuglante, envahit l'atmosphère.

Plus nous allons, plus la sécheresse augmente, plus le sol prend une apparence de fatigue et d'épuisement, plus la terre semble se réduire en cendres; plus celles-ci recouvrent tout de leur blancheur, y compris l'intérieur du compartiment du chemin de fer.

Les arbres deviennent rares, se rapetissent, s'effilent, s'effeuillent et finissent même par disparaître. Ce n'est que sécheresse et désolation jusqu'à la limite du regard. On ne voit plus de verdure qu'au fond du lit des rivières où des mousses végètent autour de flaques d'eau assiégées par de nombreux troupeaux de buffles.

Aucun village n'apparaît. L'homme a déserté cette terre inféconde. Il a laissé la place libre aux singes qui s'agitent et gambadent devant nous.

Cruelle déception! La terre des Radjahs que je m'attendais à trouver si fertile et si riche n'est qu'un banc de sable brûlé par le soleil, plus sec et plus triste que les territoires jusqu'alors parcourus. L'oiseau n'en pourrait tirer le grain de sa nourriture.

Adieu le rêve du défilé des princes issus du soleil et inspirés par le ciel! C'est plutôt le spectre de la famine qui surgit devant soi. La famine! le plus terrible fléau de l'homme, plus horrible que la peste et le choléra, qui fait entrer progressivement l'agonie et la mort dans un corps consumé par le besoin de vivre. La famine! qui réduit l'homme vivant à son squelette et abat, au fond du gourbi, dans une même lassitude d'existence, le père, la mère et les petits. La famine! qui transforme un village en nécropole et emplit l'histoire de ses ravages périodiques. L'Europe l'a vaincue; l'Inde

pourrait la vaincre avec plus de sagesse prévoyante : mais comment apprendre aux Indous à mettre quelques grains de riz en réserve, quand ils en ont juste assez dans les jours heureux!

Terre de famine; c'est le seul nom qui convient à la partie méridionale du Radjpoutana!

Le sol serait peut-être plus fertile, si le soleil avait moins d'ardeur. Tout le mal vient de la pureté immaculée du ciel qui déverse sur la terre un feu permanent. Indra, le puissant Indra, le maître des dieux, le Jupiter de l'Inde, celui qui détient les foudres célestes et règle la violence des orages, Indra qui a passé l'Hymalaya avec les Aryens, Indra reste sourd et garde ses torrents de pluie pour d'autres contrées.

Il était midi, lorsqu'une petite colline noire et dure comme un silex, avec une crête tranchante et dentée, apparut à droite de la route. Un relief, un petit relief enfin, sur l'immensité de la plaine! C'était comme la vue de la terre pour un marin! Peut-être le sol allait-il devenir moins poussiéreux et l'air plus léger à respirer?

A cette première colline en succède une autre. Puis, il s'en ajoute de nouvelles à notre gauche, et le train finit par s'engager dans une vallée d'une dizaine de kilomètres de largeur, presque aussi sèche que la plaine précédente. Des herbes brûlées par le soleil recouvrent le sol, et quelques rares arbres d'aspect centenaire, au tronc blanchi et fissuré, avec des branches à demi brisées et un feuillage vert, démontrent que la vie est encore possible dans ce pays de tristesse.

Voilà le mont Abou! Un rocher en pain de sucre qui porte sur son sommet un des plus beaux temples djaïns de l'Inde.

A quelques milles plus loin, une autre colline cylindrique et surmontée d'un autre temple. La base du temple paraît, à distance, aussi large que le sommet de la colline, et on se demande comment les Djaïns peuvent arriver à leur pagode. Tous les peuples se sont plu à ériger sur des hauteurs une statue ou une chapelle dédiée à une divinité locale, dans l'espoir sans doute qu'en le montant plus haut, le dieu étendrait plus loin sa protection.

Oh! les beaux champs devant lesquels nous passons maintenant! La vie reviendrait-elle dans cette partie du Radjpoutana? L'herbe

jaunie est si fine qu'elle couvre la terre d'un tapis soyeux, et la brise qui l'effleure la fait onduler comme une moire chatoyante. Des villages ne sont pas éloignés des gares, et les toits de tuile qui recouvrent les maisons indiquent que la pluie s'y déverse parfois à torrents.

Les gares elles-mêmes présentent un caractère nouveau. Elles sont surmontées de dômes bulleux avec pinacle métallique, et le nombre des dômes, variable d'ampleur, n'a pas été ménagé en certains endroits, car on en compte jusqu'à huit sur le même bâtiment. Cela veut dire que nous sommes sur un territoire soumis autrefois à l'influence des Mogols. Ces puissants conquérants avaient en effet adopté, comme motif principal de décoration, un dôme tellement renflé qu'on l'avait comparé à un énorme turban.

A la nuit tombante, on distinguait encore à droite et à gauche de l'horizon des montagnes noires et basses, tantôt allongées comme des arêtes de prismes et tantôt ramassées en pains de sucre. De maigres tamarins, à bout de sève, soutenaient péniblement leur mince feuillage. Le soleil se coucha avec une majesté inconsciente du mal qu'il avait causé à la terre. Il descendit dans la pénombre sous la forme d'un globe d'or, en laissant derrière lui un éventail de lumière qui se rétrécit peu à peu et transforma en une bande d'améthyste un nuage allongé qui barrait son sillage.

De six heures à minuit, le train continua de rouler, de son mouvement monotone, sans que rien n'allégeât notre lassitude de plus en plus pesante, au fur et à mesure que les heures s'ajoutaient. La nuit n'avait pas sa poésie du sud de l'Inde : la terre ne chantait pas par des milliers de grillons; les lucioles ne l'éclairaient pas : elle dormait sous le poids de la fatigue du jour. La lune, moins fidèle que le soleil, n'était pas encore levée, et il faisait noir autour de nous, malgré les étoiles. On devinait seulement, à la résonance intermittente du train que l'on passait de temps en temps dans des tranchées profondes.

Minuit! Jeypour!... Des noirs dans le wagon, avant l'arrêt du train... les valises enlevées, avant que je l'eusse voulu... la gare franchie, sans que j'aie pu la voir... et déjà je suis installé dans un

large landau, avec deux natifs sur le siège et deux autres à l'arrière. Un coup de fouet retentit; l'attelage part au galop... Mais la nuit est obscure, les chevaux s'effraient, ruent, se cabrent, brisent une partie de l'avant-train de la voiture... Impossible d'avancer. Où sommes-nous? Où allons-nous? Le fossé est-il loin?... Les noirs de l'arrière ont sauté à terre et saisi la bride des chevaux; le cocher croit pouvoir repartir : il fouette à nouveau... Le désordre est complet... les animaux tournent sur eux-mêmes et refusent de marcher... Enfin, l'attelage s'élance dans un élan furieux et la course se poursuit sans que les roues du landau semblent toucher terre... Un point lumineux apparaît sur la terre sombre : c'est la lanterne de l'hôtel!... Un instant encore, et nous sommes arrivés.

Cette dernière partie du voyage n'avait pas duré moins de vingt minutes!

Chaque ville de l'Inde a son cachet original, comme autrefois les villes de l'Europe avant leur haussmanisation outrancière.

L'Inde n'est pas une nation homogène : c'est une mosaïque de souverainetés cimentées par la domination anglaise et qui n'ont guère de commun que la coloration des téguments des habitants.

Hyderabad ne ressemble ni à Madras ni à Bombay; Bombay ne ressemble pas à Ahmedabad; et Jeypour n'est comparable ni à l'une ni à l'autre de ces villes.

Jeypour est une ville neuve que sa position sur la grande ligne du chemin de fer Bombay-Dehli a développée aux dépens de cités plus anciennes et plus renommées du Radjpoutana, telles que Ahar et Tchittor. Elle sert de résidence au Maharadjah qui possède une armée et une monnaie, et veille sur la tenue de la ville en administrateur soucieux de sa prospérité.

Les photographies représentaient en 1906 le Maharadjah comme un homme jeune, avec une barbe noire divisée par une ligne médiane en un double éventail latéral, et ses sujets le disaient d'allure aussi distinguée que d'un esprit largement ouvert aux progrès contemporains. Ce noble Radjpoute n'a jamais cru que les héritiers d'un royaume eussent pour mission principale de rester cristallisés dans des traditions millénaires : il a préféré se faire le pro-

pagateur des améliorations modernes compatibles avec la religion et les conditions sociales du peuple. Jeypour est devenue, par la volonté du Maharadjah, une ville où circulent les trois éléments essentiels à la vie des collectivités : l'eau, l'air et la lumière. Cette dernière est même assurée la nuit par des lampes électriques.

La capitale moderne du Radjpoutana a été diversement célébrée par les voyageurs. On l'a appelée le « Paris de l'Inde », et Loti l'a désignée sous le nom de la « Belle Ville de camaïeu rose ». Je dois reconnaître que la renommée de la ville est encore au-dessous de sa gracieuse originalité.

Elle est assise au pied d'une longue colline de deux cents mètres de hauteur et entourée d'un mur qui s'élève jusque sur la crête de la colline.

On traverse une sorte de vestibule avant de pénétrer dans son enceinte : je veux dire que la porte d'entrée, six fois plus haute qu'un homme, est précédée d'une grande cour carrée dont les murs sont si élevés qu'on se croirait enfermé dans une tour. Les parois de la cour sont peintes en rose clair du haut en bas et subdivisées par des filets blancs en panneaux chargés d'arabesques ou de bouquets de fleurs blanches. On est tenté de sourire et de trouver enfantine cette manière de farder les murs.

Mais le sourire s'efface et le charme commence au premier pas dans la ville. Toutes les maisons sont roses, comme si une pluie rose s'était abattue sur elles; et sur le rose des maisons ressortent les dessins blancs qui donnent à l'ensemble l'aspect d'un camaïeu rose, suivant l'heureuse expression de Loti.

C'est à peine si l'on regarde la rue pourtant très large et plantée de beaux arbres, pourtant très longue et encombrée de passants. Le fond rose des maisons et leurs multiples rayures blanches vous retiennent, vous fascinent et ne laissent plus place à d'autres images.

Quand on s'est ressaisi et qu'il est devenu possible d'avancer, chaque partie de l'écrin rose se précise. L'inégalité de hauteur et de forme des maisons apparaît. Quelques-unes ressemblent à des hangars fermés, mais le mur de la façade rose est agrémenté de fausses fenêtres en traits blancs et parsemé de fleurs blanches.

Une rue de Jeypour

Imp. A. Pincebourg, Paris

La plupart, à deux étages, sont surmontées d'une balustrade découpée à jour et de petits belvédères, en forme de kiosques, à leurs angles. Les colonnettes de ces miradors qui sont de couleur rose, tandis que la coupole en est blanche, se détachent, comme un décor de théâtre, sur le fond d'azur de l'atmosphère.

Et jusqu'à l'extrémité lointaine de la rue, les dessins blancs et les fleurs blanches se mêlent au rose azalée des maisons; et comme les arbres de la chaussée n'ont pu être peints en rose, suivant la règle de Jeypour, le tronc des arbres a été entouré d'une maçonnerie rectangulaire et la maçonnerie a été badigeonnée de rose.

Des exceptions! il y en a, mais elles sont rares. Les quelques habitants pour qui le rose est sans attrait ont peint leurs maisons d'un bleu emprunté au ciel. D'autres ont varié l'illustration et représenté des léopards, des arbres, des Européens, des éléphants caparaçonnés, ce qui leur a permis de mélanger le rouge au gris et le vert au bleu.

Le jaune est réservé aux temples, qui ont d'ailleurs besoin de ce signalement pour être reconnus. Ils sont intercalés entre les maisons et montés au-dessus des boutiques, qui conservent une importance de premier ordre dans la ville aux horizons roses. On y accède par des escaliers en marbre blanc d'une vingtaine de marches en saillie sur le trottoir. Les étrangers sont admis à monter autant de marches qu'il est nécessaire pour apercevoir au fond d'une longue galerie des statues d'or et d'argent avec des visages noirs. Le nombre des temples élevés ainsi au-dessus des maisons est incalculable. Ils se succèdent presque tous les cent mètres et se font parfois vis-à-vis de chaque côté de la rue. A peuple heureux et riche, profusion de divinités; à moins qu'on ne veuille dire qu'à profusion de divinités correspondent richesse et bonheur du peuple.

Les dieux de Jeypour ne sont pas tous logés au-dessus des boutiques de la ville. On en trouve aussi sur le bord de la chaussée et cachés au fond de niches cubiques en maçonnerie d'un mètre et demi de hauteur environ. Ils sont à portée des pauvres femmes qui leur jettent, presque sans s'arrêter, quelques pétales de roses ou d'œillets. Les petits dieux accroupis, avec les mains jointes, sont fort endommagés par le temps. On ne les a pas peints en rose; mais leurs

niches n'ont pas échappé au pinceau et ressemblent comme les maisons, avec leurs filets blancs, à du camaïeu rose.

« Tiens, du vert! » me dit mon boy microcéphale qui ne comprend rien à ce débordement de couleur rose.

En effet, quelques volets de fenêtre ont été peints en vert et d'un vert si foncé qu'il fait ressortir davantage le clair du rose.

Où pourrions-nous donc voir des maisons qui ne ressembleraient pas à des demeures de féerie et dont les pierres auraient la couleur de la nature, sans qu'elles aient été trempées dans un bain rose?

Nous avons beau avancer dans la grande rue de Jeypour, regarder à droite et à gauche, examiner chaque maison : le décor reste partout et toujours le même.

Enfin! nous arrivons à une vaste place que traverse une autre rue non moins grande que la rue d'entrée et qui coupe celle-ci à angle droit : les constructions y sont plus neuves et plus hautes. C'est une percée nouvelle dans la ville première; mais, volonté du Roi ou goût des habitants, toutes les façades sont encore roses.

De même, les maisons de toutes les autres rues, petites ou grandes, sont enveloppées d'un manteau rose; le cadre de leurs fenêtres cintrées est entouré d'une guipure blanche, et leurs miradors se profilent gracieusement sur le fond pur du ciel bleu.

Jeypour, la coquette Jeypour n'a pas un coin où le fard n'ait pénétré. Elle est rose de son centre à ses quatre points cardinaux, et la maison du pauvre, comme celle du riche, ressemble à un camaïeu rose.

Jeypour, coquette Jeypour, tu n'ignores pas que tu es seule dans l'Inde à posséder des maisons couleur de pétale de rose et dont toutes les nervures sont aussi blanches que la neige. Hyderabad, ta rivale en débauche de couleurs, a laissé le soin à chaque habitant de peindre sa demeure à son gré; mais toi tu as voulu pour tous la même couleur sans mélange. Et le ciel, avec sa pureté sans tache et la constance de son éclatante lumière, fait accepter ton caprice avec le même enchantement que celui d'Hyderabad.

Jeypour, la coquette Jeypour efface par sa fraîcheur le souvenir de la sécheresse désolante des steppes qui l'entourent et garantit par ses riantes couleurs l'aménité du caractère de ses habitants. Est-il

possible d'avoir méchante humeur, quand on a devant soi, du matin au soir, des horizons roses?

Vers la quinzième heure, Jeypour s'est transformée en un vaste bazar. Une foule de marchands, les uns accroupis sur des tapis rouges ou bleus, les autres debout, appelant, criant, gesticulant, se sont installés sur les bas côtés de la grande rue et ont commencé d'étaler leurs étoffes brillantes de coton ou de soie.

Les femmes d'accourir au bruit de la réclame et de se grouper autour des pièces d'étoffes que le vendeur déployait avec une prodigieuse rapidité et l'assurance de l'irrésistible attrait de la polychromie chatoyante. Les grands yeux des acheteuses s'illuminaient de la flamme de leurs désirs, et leurs mains chargées de bijoux brassaient les coupons avec envie, pendant qu'on voyait, dans l'inclinaison du tronc, le corselet de soie jaune soulevé par la poitrine et que les hanches rebondissantes faisaient saillie sous la jupe collante d'indienne rouge.

Je me suis laissé entraîner, comme les autres, par l'éclat des teintures, et j'ai acheté quelques mètres de chiffons que j'ai donnés à mon boy, quand le délire de la vision des couleurs a été passé.

Les hommes de la cité rose paraissaient moins accessibles à l'appel des marchands. Ils ont pour la plupart des attitudes de grands seigneurs, comme si le fait d'être originaires du Radjpoutana leur créait un titre de noblesse. Leur taille élancée et la finesse de leurs traits favorisent d'ailleurs leur inconsciente fierté. Ils portent sur la tête un énorme turban, légèrement incliné sur le côté, et de couleur turquoise, émeraude, rubis ou topaze. Leur face de bronze clair est encadrée d'une large barbe en éventail que quelques-uns teignent en rouge, probablement parce que le rose n'a pas prise sur elle. Leur vêtement consiste en une redingote blanche pincée à la taille et boutonnée depuis le cou jusqu'à la ceinture, avec une culotte blanche collante qui s'arrête aux chevilles.

Le commerce de Jeypour n'est pas totalement concentré sur les bas côtés de la grande rue; et les camelots qui déballent, à la fin du jour, leur pacotille de bibelots, avec force gestes et criailleries, ne sont que les débitants de la gent peu fortunée.

La cité rose a son aristocratie commerciale qui tient ses assises dans de vastes magasins à rez-de-chaussée, entresol et étage, et où sont assemblés tous les arts manufacturés du pays. Les étrangers s'y donnent rendez-vous, autant pour se rendre compte des caractères du travail indou qu'avec le désir de faire d'importants achats. L'ivoire est débité avec la perfection spéciale à l'Orient; le cuivre garde l'empreinte intentionnelle des coups de burin, et le bois est sculpté avec une patience inlassable. Mais l'originalité des modèles laisse beaucoup à désirer. Il m'a semblé qu'on y offrait trop de bibelots d'usage européen et pas assez d'objets utilisés dans l'Inde. C'est ainsi qu'il est plus difficile de trouver chez un orfèvre des bijoux indous, tels que les portent les indigènes, qu'un bracelet ou un collier d'un modèle de la rue de la Paix.

Les grands marchands de Jeypour sont passés maîtres en l'art de vendre et manient l'Européen avec un tact psychologique qui justifie leur appellation de « Parisiens de l'Inde ». Ils savent offrir le siège confortable qui prépare aux longues conversations et le coin le plus frais du logis où l'on éprouve un bien-être qui empêche de compter les instants écoulés. Ils échelonnent devant vous leurs séries de bibelots par gradation de prix et de qualité, et vous laissent libre de régler votre achat d'après vos prévisions de dépenses. A défaut de langage, ils emploient le geste qui amadoue et savent s'arrêter avant de paraître importuns. Mais quand le choix est fait, impossible de marchander. Tous les objets sont vendus à prix fixe : c'est l'ordre du Maharadjah; et aucun marchand de Jeypour de s'exposer à y contrevenir. Le vendeur devant qui je m'étonnais d'une pareille nouveauté m'a fait traduire par mon boy :

« Notre conscience nous avait toujours imposé l'obligation d'indiquer à l'acheteur le prix exact d'un objet. Mais les étrangers ont refusé de nous payer la somme que nous leur demandions et nous-mêmes avions fini par prendre l'habitude de doubler le prix proposé pour en avoir la moitié. Notre Roi a trouvé que ce n'était pas honnête de surfaire ainsi la marchandise, et nous sommes revenus à notre règle première. Pourquoi voudriez-vous que je vous fisse une réduction de prix, si cette réduction m'empêchait de gagner ma vie? L'honnêteté de l'acheteur doit égaler l'honnêteté du vendeur. »

A ma sortie de Jeypour, le jour commençait à baisser. La ville en camaïeu rose se teignait rapidement du noir de la nuit; et à la foule de la grande rue s'ajoutaient les théories de voitures, de baudets, d'animaux, de gens que le soir ramenait au logis. Les chameaux microcéphales tiraient sur des pièces d'artillerie; les éléphants au large front, l'échine alourdie par leur charge humaine, s'en allaient la trompe basse et l'œil à demi clos; des cavaliers, yatagan à la ceinture et molletières serrées, assis sur des selles écarlates, retenaient l'ardeur de leurs superbes pur sang; et les tongas, encapuchonnées dans leurs rideaux rouges, laissaient sortir la tête des femmes que la nuit dissimulait aux regards indiscrets.

Comment allait nous paraître le palais du Maharadjah, dans la ville de camaïeu rose où chaque habitant fait un palais de sa maison? Était-il aussi beau que je croyais l'avoir vu dans mon rêve d'enfant? plus coquet que le reste de la ville? ou sans fard et dans la simplicité des grandes choses?

Il faut franchir, pour arriver jusqu'à lui, des portes géantes dont quelques-unes sont plaquées de cuivre et cabochées de gros clous d'or, avec, de chaque côté, des peintures murales de sujets ressemblant à ceux de nos contes de fées.

On visite, en passant, une vaste salle de réception et de fête, trop entachée de nos mauvaises décorations européennes pour qu'on se plaise à s'y arrêter. Son plafond est soutenu par de grosses colonnes à arcades trilobées et ses côtés garnis de tapisseries en velours rouge avec franges d'or. C'est là que le Maharadjah donne audience à son peuple et reçoit en grande pompe, à certains jours de l'année, ses vassaux et les principaux fonctionnaires de l'Angleterre. Les invitations à ces solennités sont, paraît-il, très recherchées, en raison de l'éclat que donne à la fête le mélange du luxe oriental et de l'élégance occidentale.

Le palais lui-même est couleur d'or, comme la demeure des dieux, avec des filets d'argent autour de chacune de ses ouvertures et des arabesques blanches sur les panneaux de ses murs. C'est un édifice sans style et sans originalité, qui est monté sur un grand soubassement rectangulaire percé d'une voûte à sa partie moyenne. Il se com-

pose de deux étages principaux et d'une sorte de belvédère supérieur, médian, rectangulaire comme le reste du palais, avec un kiosque terminal. Chaque étage a ses caractères propres : la façade de l'inférieur est percée de sortes de judas et de fenêtres en encorbellement à petites ouvertures; le milieu du deuxième étage possède une longue galerie couverte; et de chaque côté du belvédère supérieur s'étend une plate-forme entourée d'une rampe de fer. Quel architecte a donc élevé ce palais, qui ressemble plutôt à un travail de marqueterie qu'à la solide demeure d'un souverain et qui ne porte en soi aucun caractère des grandes œuvres de l'Inde? On dirait que l'unique souci du constructeur a été de doser la pénétration de la lumière dans l'asile royal. En bas, c'est le règne absolu de la pénombre; plus haut, il est possible de jouir de la clarté du jour et de la nappe verdoyante des jardins, sans affronter l'ardeur du soleil ou le regard d'un indiscret; et tout à fait en haut, sur la terrasse suprême, c'est là qu'on vient, dans l'attente du sommeil, contempler le spectacle des nuits diamantées au milieu du silence des choses terrestres.

On n'est d'ailleurs admis que de loin à prendre connaissance du palais du Maharadjah. Le guide vous tient à distance et vous oblige de faire un pas en arrière dès que vous paraissez en tenter un en avant. Il n'y a pourtant pas à craindre qu'une indiscrétion soit commise à l'égard des hôtes de la royale demeure : les petites fenêtres inférieures sont bien au-dessus de la portée du regard; et pas un être vivant, serviteur ou sentinelle, n'apparaît autour ou à l'intérieur de l'édifice. Rien ne laisse soupçonner extérieurement la simplicité ou le luxe, l'ordre ou la prodigalité de la vie intime du Radjah.

Une Anglaise qui marchait avec moi sous la conduite du même guide, et à qui je demandais si elle avait eu occasion de rendre visite à quelque femme de Radjah, me fit cette intéressante réponse :

« J'ai vu plusieurs fois des princesses radjpoutes et vous ne devez pas regretter d'être empêché de les apercevoir. Elles sont petites, menues, de faible santé apparente et déjà vieillottes à l'âge de vingt ans. Cela tient pour beaucoup à leur réclusion et leur oisiveté et presque autant à l'atavisme. Filles de nobles, elles ne peuvent épouser que des nobles, de même que leurs enfants sont voués à des nobles, suivant les rigueurs de la caste. Aussi la source de vie ne se

renouvelle-t-elle jamais et sa puissance s'affaiblit-elle avec sa dispersion. Prenez la peine d'apprécier que les femmes radjpoutes vivent captives depuis des centaines d'années, et vous comprendrez la décroissance de leurs qualités physiques. »

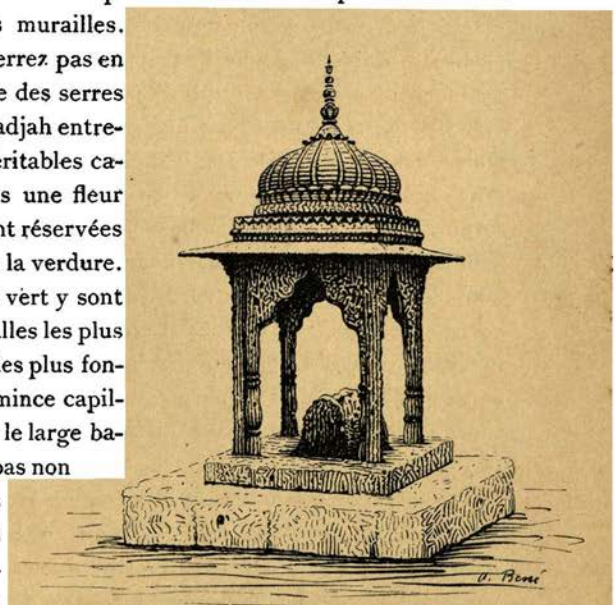
Les jardins qui entourent le palais sont disposés pour le charme et l'illusion des recluses du Maharadjah.

La fraîcheur permanente des feuillages dissimule le renouvellement des années et laisse supposer que la vie est arrêtée aux beaux jours de son printemps.

Les manguiers et les orangers, et toutes les fleurs de la création, sont entassés dans des parterres rectangulaires qu'encadrent des buissons de myrtes soigneusement taillés.

Les allées les plus petites sont couvertes d'un sable jaune et les plus grandes sont dallées de marbre blanc, sillonnées de canaux et mouchetées de petits tubes de plomb prêts à lancer leur gerbe d'eau.

Vous trouverez le même décor dans les jardins de l'Alcazar, témoins de la magnificence des rois maures, et en harmonie si parfaite avec le cadre d'ensemble que les arbres et les plantes semblent du même âge que les murailles. Mais ce que vous ne verrez pas en Espagne, c'est la série des serres annexes que le Maharadjah entretient à grands frais, véritables caprices d'artiste, où pas une fleur n'a reçu accès et qui sont réservées à l'épanouissement de la verdure. Toutes les variétés de vert y sont représentées et les feuilles les plus claires voisinent avec les plus foncées, de même que la mince capillaire trouve place sous le large balisier. Vous ne verrez pas non plus, dans les jardins de l'Alcazar, les paons qui se promènent librement dans les allées du palais de Jeypour et



TOMBE DE CHIEN ROYAL

ajoutent la note de leurs couleurs brillantes à celle des pétales des fleurs.

Un chien favori de la reine est enterré au milieu d'un parterre et entre deux cyprès. Sa tombe de marbre blanc est la réduction d'une tombe de souverain : un socle, quatre colonnes et une coupole. Impossible de passer sans voir la tombe; et, ne la vît-on pas, que le guide se ferait un devoir de la montrer. C'est peut-être un témoignage de bonté d'âme de la part du Maharadjah, et, pour le guide, l'indice que son maître sait honorer qui l'a bien servi. Mais l'étranger qui a traversé la veille les plaines incendiées du Radjpoutana et que poursuit encore le spectre de la famine se souvient que tout près de ces fleurs, de cette tombe de marbre, de cette surabondance de verdure, des gens meurent ou mourront en pleine jeunesse, faute d'un grain de riz.

La visite du palais n'est pas terminée. Le guide, qu'on suit comme l'aiguille court à l'aimant, nous entraîne vers une petite porte percée dans le mur d'enceinte du jardin, et nous nous trouvons, au sortir de la porte, sur un étroit palier, en haut d'un escalier qui descend jusqu'au fond d'une grande mare, remplie d'eau boueuse et qui paraît être le reste d'un large fossé de défense de la demeure royale. Le guide réveille un vieux noir, à demi décharné et blotti en boule sur une des marches de l'escalier. Le noir se lève, commande de la main le silence général et pousse, à intervalles réguliers, un cri, deux cris, trois cris stridents.

Alors la nappe d'eau se plisse; divers sillages se forment sur la surface qui convergent vers le bas de la rampe, et des corps hideux commencent d'apparaître. Bientôt tous les hôtes de cette mare infecte sont réunis autour du noir sur les marches de pierre : ce sont des crocodiles géants, cuirassés, ventrus, et des tortues énormes dont l'écaille pourrait servir de berceau à un enfant. Le peuple de la vase est accouru à la curée. Les crocodiles rampent sur les marches de l'escalier et ouvrent leur gueule visqueuse aussi rouge que le brasier d'un enfer, et le vieux noir y jette un à un des morceaux de chair crue... Chacun a sa récompense finale : l'animal sa viande, le noir sa pièce blanche.

C'est ainsi que prend fin la promenade dans le jardin du Maharadjah.

Amber. — Amber, à 5 milles de Jeypour, est à cette dernière ville ce que Saint-Cloud est à Paris : une demeure royale abandonnée. Le souverain ne s'y rend plus actuellement que le jour de sa prise de pouvoir; et la cour s'y donne annuellement rendez-vous pour... voir décapiter un buffle d'un seul coup de tranchant. Cette dernière coutume vous étonnera peut-être de la part d'un peuple qui peint ses maisons en rose et étale une civilisation avancée; mais la tradition religieuse fait loi. La déesse Kali a quelque part dans le palais d'Amber son infernal autel. Ses exigences persistent et la seule concession qu'on ait pu faire au progrès moderne, c'est de substituer la mort annuelle d'un buffle à l'antique sacrifice humain journalier.

On ne visite le Saint-Cloud des Radjpoutes qu'avec l'autorisation du Maharadjah, à des heures et dans des conditions fixées par Sa Hautesse, habituellement dans la matinée.

Je dus quitter l'hôtel, au lever du soleil, et traverser la ville de Jeypour avant le réveil de ses habitants et son inondation par l'éclatante lumière du jour. Quel désenchantement! et comme le rose des maisons avait l'air fade, les bouquets de fleurs blanches abominablement fanés, le vert des volets horriblement discordant. On ne voyait que femmes en train d'épousseter, de balayer le devant des portes et de l'arroser avec mesure. Le seul attrait du moment était l'échange du bonjour entre les rares passants : les Radjpoutes se donnent entre eux un salut si élégant, si gracieux qu'on le dirait emprunté aux seigneurs du dix-huitième siècle. Ils inclinent le haut du corps en avant en plaçant la main droite, légèrement fléchie, à hauteur de la face, la paume du côté du visage, le tout avec souplesse et sans mouvement saccadé. Rien de comparable au « shake-hand » britannique, le coude levé et la main tombante.

C'était aussi l'heure du déjeuner matinal des pigeons : la place centrale de la ville était grise de leur plumage ardoisé et une main exercée leur jetait des poignées de grains, de façon que chacun pût manger sans déplacer son voisin. Le spectacle doit être journalier à en juger par l'indifférence des indigènes, qui continuent leur route sans prendre garde à l'attroupement des volatiles.

Jeypour est franchie et la dernière maison rose dépassée. La voiture roule maintenant sur une large route blanche, bordée de

chaque côté par un petit mur de maçonnerie au-dessus duquel le regard plonge dans les jardins d'alentour.

Nous traversons une large vallée découpée en parcs et bosquets convenablement entretenus et servant de lieux de plaisance aux gros bourgeois de Jeypour. La plupart des parcs possèdent des kiosques en marbre blanc qui sont des petites merveilles d'élégance. Les uns sont arrondis, d'autres carrés ou rectangulaires, avec des colonnes si fines, si graciles, si amincies encore par des sculptures qu'elles semblent presque impuissantes à supporter leur coupole, tantôt unie, tantôt côtelée, et quelquefois si vaste qu'elle fait l'effet d'un grand parasol blanc.

A l'entrée d'Amber, la voiture s'arrête, car il est défendu de traverser la noble cité autrement qu'à pied, à cheval ou à éléphant.

Un éléphant du palais du Maharadjah de Jeypour, demandé la veille en même temps que l'autorisation de visite, m'a été réservé et attend avec son cornac.

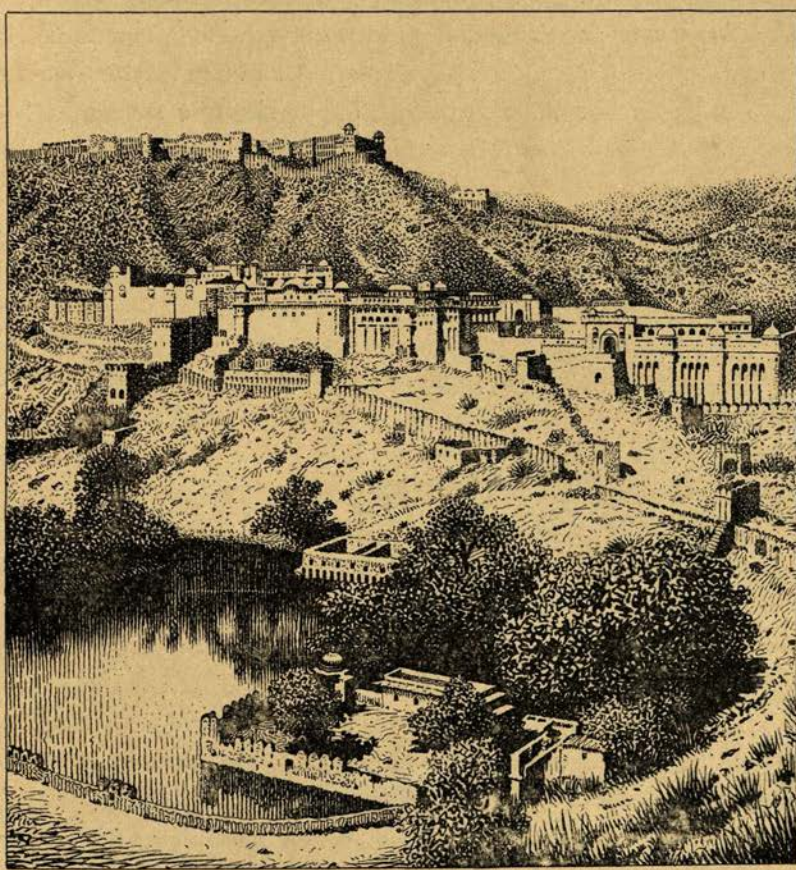
Amber est situé dans la gorge des Monts Noirs, dont le fond est occupé par une large route blanche qui forme l'axe de la ville. Un mur de pierre, montant jusqu'au sommet des montagnes situées à droite et à gauche de la route, sert de ceinture au domaine royal et forme autour de lui une enceinte immense par rapport à ses faibles proportions.

La ville n'existe plus pour ainsi dire. Les maisons sont écroulées ou sur le point de tomber et leurs pierres accumulées restent à demi cachées dans la verdure ou enserrées par les lianes.

On ne continue d'entretenir que les temples (car est-on jamais sûr d'avoir assez satisfait les dieux?) L'un d'eux consacré à Krisna est même curieux à voir. Sa porte d'entrée est précédée de deux grandes statues d'éléphants qui soutiennent une grosse cloche à l'extrémité de leur trompe, et les mêmes éléphants dessinés en rouge se reproduisent sur les arceaux du matapam et à l'intérieur de la pagode le long de l'entablement. Une seule exception se remarque au milieu de cette série d'éléphants, c'est le rapprochement d'un lion et d'une vache, auquel on attribue la signification allégorique — de haute valeur morale — que les êtres les plus différents

d'instinct et de caractère peuvent arriver à vivre en bonne intelligence par l'effort de la volonté.

Le palais, en qui se résument l'intérêt et la réputation d'Amber, est situé à gauche de la route, à mi-côte du versant oriental de la



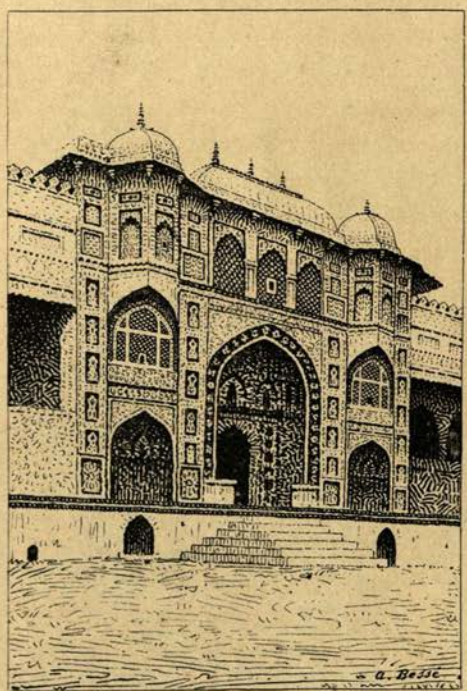
VUE D'ENSEMBLE DU PALAIS D'AMBER

montagne. Il apparaît, à l'arrivée dans l'enceinte fortifiée, comme une tache blanche qui s'allonge progressivement et finit par s'étendre en un étroit parallélogramme de près de 200 mètres de longueur.

Sa position est audacieusement originale : il est campé à une centaine de pieds au-dessus du sol et fixé par de puissants contreforts sur la pente abrupte de la colline. Un grand lac sacré s'étale à ses

pieds, au bord de la route, entre des touffes de verdure, et l'eau dormante du lac, dont les algues ont verdi la surface, semble lui servir de miroir.

C'est d'abord ce lac qui attire le regard. On y suit, avec curiosité, le sillage des crocodiles et on y admire la sombre réflexion des arbres voisins. Tant que les éléphants, aux pas alourdis, montent avec lenteur les lacets de la route, l'œil reste attaché à la surface du lac.



UNE PORTE DU PALAIS D'AMBER

Et quand, tout proche du palais, on commence à lever la tête, la façade de l'immense édifice se dresse comme une surface de forteresse, dominée par quelques vérandas et coupoles, sans autres ouvertures que les portes, sans autres saillies que les contreforts.

On passe, à l'entrée, sous une grande porte ogivale, d'un style simple et sévère, et portant à son faîte quelques créneaux. Puis on aboutit à une cour qui correspond à l'étage inférieur du château.

A gauche de la cour, se succèdent de grandes salles de réception, dans le style indo-mauresque. Elles sont basses, avec de nombreuses colonnes trapues surmontées de chapiteaux chargés de pendentifs.

Il faut arriver à l'étage supérieur pour trouver réunies les merveilles du palais, entre autres le salon de la reine ou le Diwan-i-Khas qui prend vue sur la route et le lac d'Amber par des fenêtres de marbre ajouré. La voûte en est formée par une coupole d'une grande hardiesse supportée par une double rangée de colonnes, dont quelques-unes sont en grès rouge avec des arabesques blanches. Le sol

du Diwan est dallé de marbre blanc entrecoupé de marbres de couleur.

Du côté opposé à la façade principale du palais sont groupés les appartements du Roi. Leur ensemble est également remarquable par les peintures et les mosaïques composées d'agates, de turquoises, de moulages dorés, de morceaux de glaces se combinant en groupes de fleurs où se joue la lumière comme sur une surface de diamants.

Tout ce décor est éblouissant, et nul séjour ne serait plus poétique que le palais d'Amber, si un peu plus de verdure était joint à la richesse et la beauté des constructions. Mais le jardin, compris dans l'enceinte des murs, est réduit à quelques arbres et la vie ne circule pas dans l'amas de marbres et de sculptures.

Quelle différence, à cet égard, entre le palais de Jeypour, noyé dans une végétation exubérante, et la sécheresse du domaine royal d'Amber. Il ne faut probablement pas chercher ailleurs la raison de l'abandon de ce dernier séjour, au bénéfice du grand parc de Jeypour. Ce sont surtout les femmes, captives dans leur domaine comme les oiseaux dans la volière, qui ont dû réclamer à leur profit plus d'espace et de feuillage; et leur caprice s'est réalisé avec l'aide du Sultan et de Brahma. Il est vrai qu'il restait aux petites recluses la satisfaction de voir, de temps à autre, dans une cour au-dessous de leurs fenêtres, la lutte à mort d'un tigre et d'un buffle. L'Orient aime les tueries; et le guide ne s'est pas fait faute de nous donner amples détails sur la manière dont les adversaires étaient mis en présence; et c'était presque toujours le buffle qui avait raison du tigre.

Les Japonais, qui marchent aujourd'hui à l'avant-garde de la civilisation, me permettront-ils de rappeler que leurs mikados ont été eux aussi autrefois très amateurs du combat de ces deux animaux; et ne poussaient-ils pas le plaisir jusqu'à identifier le Japon au buffle et l'Europe au tigre? La joie royale était grande, quand le fauve râlait; mais s'il paraissait vaincre, ne dit-on pas qu'il était mis en cage et que le bovidé avait toute facilité de lui labourer les flancs de ses cornes aiguës, sans que le tigre rugissant pût faire usage de ses griffes ou de ses crocs. En fin de compte, il succombait. L'histoire vaut bien qu'on la raconte.

Il était midi au sortir du palais. Le soleil brûlant tombait à pic.

L'éléphant avait repris la grande route d'Amber, de son pas lent

et saccadé, frôlant la terre de sa trompe, et retombant alternativement d'un côté et de l'autre sur ses membres rigides, pendant que le corps se balançait dans une oscillation rythmée.

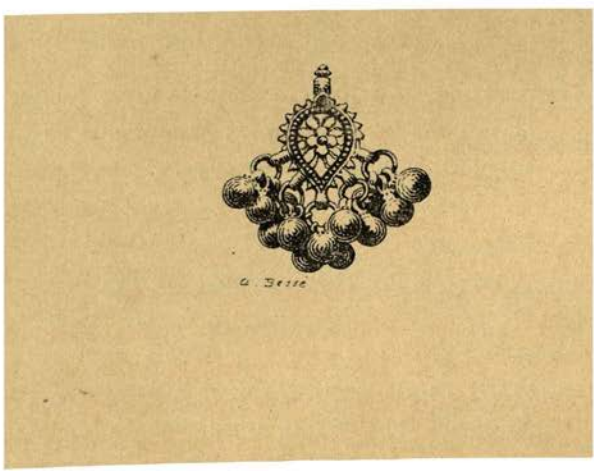
Un groupe de femmes suivait, portant sur la tête de puissants fardeaux.

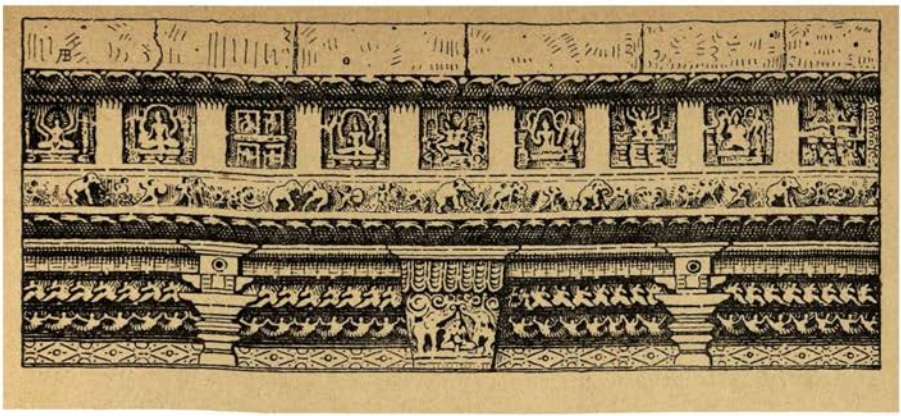
L'une avait la poitrine nue, une écharpe de couleur sur le front, et le bas du corps enveloppé d'une jupe rouge. C'était une enfant.

L'autre, une fillette aux seins déjà formés, masquait la rondeur de sa poitrine sous un corselet de soie verte un peu usé et effrangé.

La troisième, plus âgée que les autres, avait également les seins recouverts d'un corset; mais le corset était fendu et le sein proéminait par la fente : il était droit et ferme, avec un mamelon pas plus gros qu'une fraise.

Et l'éléphant s'en allait de son pas lent; et le groupe des femmes suivait.





DEHLI ET SES RUINES

Le froid m'a réveillé ce matin à six heures, pendant que le train roulait à toute vitesse vers Dehli.

Je n'étais pas habitué à cette température basse et regrettai les matinées passées où c'était plaisir d'ouvrir largement les fenêtres du wagon pour goûter au réveil les dernières brises de la nuit écoulée. Il ne devait guère y avoir plus de 12 à 15 degrés, et je grelottais sous mon ample pyjama.

Le soleil n'avait pas son éclat accoutumé : il se levait à l'horizon lointain dans un léger brouillard indiquant une humidité du sol jusqu'alors inaperçue.

Après une rapide toilette et la mise en ordre de mon installation de nuit, je repris mon poste d'observation à la vitre du wagon.

En un clin d'œil, sous la montée du soleil, l'horizon s'éclaircit. La plaine était plus vaste que celles déjà traversées et l'on se serait cru emporté au-dessus du sol, tant ses limites étaient lointaines. Peut-être sa couleur augmentait-elle son immensité : elle était jaune, d'un jaune de fin d'été et de maturité des moissons. On distinguait d'ailleurs, à quelques mètres de la voie ferrée, les tiges des épis implantés dans le sol. Des tamaris au feuillage discret mouchetaient cette plaine de distance en distance. Puis vinrent çà et là des touffes verdâtres, d'où émergeaient de longs et minces ra-

meaux terminés par des barbes d'argent semblables à des roseaux.

Je ne me lassais pas de regarder cette terre immense à tous ses stades de culture, avec ses récoltes en meules, ses champs fraîchement labourés ou à peine verdoyants de la montée de la semence.

A huit heures, un premier tertre, dernier reste passager d'une érosion millénaire, se distingue pour la première fois à l'horizon : un village en couronne le faîte, village composé de maisons aux murs de terre et aux toits de chaume; car où les habitants auraient-ils pris la pierre pour le construire? A quelques kilomètres plus loin, nouveau tertre et nouveau village, d'où sort un troupeau de chèvres noires.

Bientôt les tamarins se rapprochent, se tassent par endroits et arrivent à former des bosquets ombreux. Une haute colonne surmontée de la croix chrétienne apparaît : nous sommes à Dehli. Il est onze heures du matin.

Dehli est une de ces villes fondées par l'instinct de l'homme sur une voie naturelle de communication et qui, une fois leur prospérité commerciale assurée, sont désignées par leurs richesses à la convoitise d'un dominateur.

Située dans l'aire du triangle N.-O. de l'Inde que limitent d'un côté les monts de l'Afghanistan, de l'autre ceux du Kachmir, et sur la rive droite de la Jumna qui voisine avec les bras de l'Indus, Dehli fut neuf fois conquise, neuf fois ravagée et neuf fois reconstruite. Elle a connu les tueries et les fastes des Mogols Timour, Baber et Akbar; elle a subi le joug du Persan Nadir Shah, de l'Afghan Ahmed Shah et des Marathes; elle a senti peser sur elle la main de l'Angleterre et servi de théâtre à l'apothéose de la reine Victoria; elle a vu enfin l'Asie assemblée autour de ses murs pour entendre lord Curzon proclamer Édouard VII empereur des Indes. Elle figure, sous le nom d'Indrapâchta et comme capitale de l'empire aryen, dans l'épopée du Mahabharata; elle s'est appelée Shahjehanabad sous le règne du petit-fils d'Akbar, et sa population a subi les fluctuations de sa fortune, descendant de deux millions à soixante mille habitants, pour remonter au chiffre de deux cent mille qu'elle atteint aujourd'hui (1).

(1) Dehli est devenue la capitale actuelle de l'Inde.

Contrairement à la ville de Troie ou à la Rome antique, les Dehli successives ne se sont pas superposées : les plus jeunes ont pris place à côté des ruines récentes, de sorte que le territoire de Dehli s'est allongé sur le bord de la Jumna et ne mesure pas moins de 16 kilomètres de longueur, si on ajoute à la ville actuelle ce qui reste des villes antérieures.

Je laisse de côté la Dehli blanche, propriété exclusive des Anglais. Elle ressemble à tous les cantonnements des nouveaux occupants, qui appliquent partout la tradition britannique. L'argent prélevé par les vainqueurs ne sert pas à construire des monuments grandioses destinés à commémorer leur domination après l'exode fatal. Il concourt seulement à la garantie du confort individuel; et on voit, en bordure des larges avenues, de vastes enclos au centre desquels s'élèvent de riantes villas avec une ou deux vérandas latérales. Chaque fonctionnaire anglais se traite et se fait traiter en grand seigneur. Au lieu d'un Radjah, c'est à deux mille radjahs que chaque province doit maintenant l'entretien.

Saluons pourtant au passage la colonne gothique, d'assez pauvre apparence et montée sur une plate-forme trop élevée pour sa taille, qui rappelle le nom des morts de la mutinerie de 1857. C'est elle qui porte à son sommet la croix gigantesque que nous avions aperçue de la voie ferrée. Sa valeur est dans le souvenir qu'elle évoque et elle ne dit pas encore assez haut l'héroïsme des officiers anglais.

La ville native, la Dehli commerçante, est construite sur la rive droite de la Jumna, dans un terrain plat et au milieu de la verdure des arbres. Elle possède une enceinte de défense qui, contrairement à celle des autres villes de l'Inde, peut avoir son utilité, le cas échéant. La muraille est solide, haute et large, précédée d'un fossé profond. Il paraît qu'elle est percée de douze portes et n'a pas moins de sept milles de périmètre.

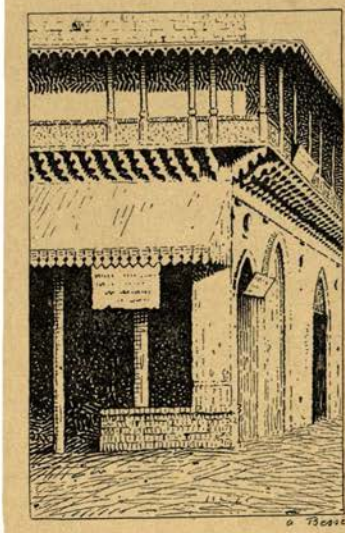
Les rues de la périphérie de la ville, étroites, sinueuses, désordonnées, remplies d'une population grouillante, n'offrent d'autre intérêt que la cohue des gens qui les encombre. Les hommes ont une figure ouverte, intelligente, martiale, où se reflète un peu de l'orgueil des envahisseurs du Nord. Ils sont d'un bronze clair, et beau-

coup presque blancs, avec une barbe soigneusement peignée. La tête est coiffée d'une sorte de toque ou d'un turban de couleur et le corps vêtu d'une chemise blanche ou rouge tombant jusqu'aux genoux et fendue sur les côtés jusqu'à mi-cuisse. Un pantalon collant et un peu court déborde la chemise. Les femmes ont le même vêtement que dans le reste de l'Inde : la jupe blanche ou de couleur, le corselet de soie et le sarri rouge ou bleu. Quelques-unes — peut-être les musulmanes — usent de la veste flottante et du pantalon serré à la cheville. La mode, cette nouvelle despote, ne les a pas asservies : elles sont telles qu'aux siècles passés, telles qu'il convient d'être pour assurer à la fois la décence, la grâce et l'aisance. Il n'est pourtant pas dit que la coquetterie n'agrémente pas ce modeste habillement, quand les ressources d'argent le permettent. Voici en effet deux bayadères de carrefour qui descendent d'une tonga, pendant que nous sommes arrêté devant une boutique : elles sont élancées, jeunes, riantes et provocantes à souhait. Elles portent une sorte de chemisette sans manches qui se replie par-dessus la jupe, et la tête est couverte d'un véritable voile partant du front pour retomber en arrière. Un collier de pièces d'argent à deux ou trois rangées descend jusqu'au milieu de la poitrine; un autre collier circulaire, également à plusieurs rangs, embrasse le cou. Les oreilles sont chargées de pendeloques volumineuses; les bras, les avant-bras, les poignets, les doigts entourés d'anneaux jaunes, blancs, rouges et noirs. On plaint les malheureuses d'être ainsi embarrassées d'une bimbeloterie sans valeur, puisque filles des rues. Mais leur visage rayonne de gaieté : elles tendent la main et vont danser.

Le principal boulevard de Dehli, d'une direction E.-O., divise la ville en deux parties à peu près égales, et sert en quelque sorte d'avenue au Palais de la Cité. On l'appelle le Chandni Chauk. Le commerce et les banques y sont concentrés, d'où son nom anglais de « Silver street ».

Le Chandni Chauk est rectiligne, long d'un mille à peu près et large de cinquante mètres. Il comprend une belle allée médiane, plantée de tamarins et réservée aux piétons; des bas côtés pour les voitures, les chevaux de selle et les éléphants. De petits kiosques rouges, échelonnés sur les bords de l'allée médiane, rappellent la blâmable habitude des Parisiens de construire des édicules sur la

marge des trottoirs; et pour coquets que soient ces kiosques dans leur forme octogonale, leurs fenêtres ajourées et leur coupole élevée, ils n'en altèrent pas moins la perspective fuyante de la rue qui ressemblerait, grâce à l'entre-croisement des branches des arbres, à une longue tonnelle, si la ligne du regard n'était pas interrompue. La manie de construction des Indous est arrivée à placer au milieu du Chandni Chauk une haute tour hexagonale en grès rouge, divisée en étages marqués par des ouvertures ogivales et dont le ton criard contraste avec la douceur de la verdure des arbres qui l'avoisinent.



UN COIN DE RUE DE DEHLI

Toutes les maisons, à droite et à gauche de ce long boulevard, ont une forme à peu près semblable et donnent l'impression de cellules de ruche humaine. Elles répondent d'ailleurs, par leur simplicité, à toutes les exigences d'une société à demi civilisée, sous la latitude de la zone torride. Au rez-de-chaussée, une boutique avec une large baie ogivale ou cintrée; et à l'étage, un balcon protégé du soleil par un auvent fortement incliné que soutiennent de minces colonnettes. Le toit, en plate-forme — bien entendu, — est bordé par un petit mur plein ou une balustrade plus ou moins finement travaillée. La seule marque distinctive de la limite de chaque propriété est la couleur du mur de la maison; le bleu alterne avec le rouge, qui alterne avec le blanc; et, sur ces fonds variés, éclate la teinte verte des volets.

A vrai dire, l'ensemble est moins défavorable que ma description ne le laisserait supposer, parce qu'il y a de l'élégance dans le cintre élevé de l'ouverture de la boutique, dans les consoles des balcons, leur appui de fer et la bordure de leur auvent; et tout est jeune, riant, ensoleillé.

Est-il besoin d'ajouter aussi que les boutiques étincellent du bariolage intense de leurs marchandises : indiennes de rouge écarlate ou de jaune safran; châles et tapis du Kachmir; gazes de Barhampore;

fragments de verre poli agencés en bijoux; coffrets ciselés du Chikarati; laques du Sindh; souliers à la poulaine; toques d'or des Mirzas; marbres et ivoires sculptés à l'usage des étrangers, lesquels saisissent l'appât avec non moins de voracité que les indigènes...

Après une longue promenade dans le Chandni Chauk et les ruelles adjacentes, quand il me crut suffisamment ébloui par l'intensité de la vie indoue, mon guide fit signe au cocher qui fouetta ses chevaux et m'emmena, d'une course rapide, dans une rue assez éloignée. Je ne savais où nous allions, et il s'arrêta, avant que je lui eusse rien demandé, devant une porte basse, au-dessus de laquelle étaient écrits en gros caractères : Bains turcs.

Je trouvai au seuil d'une petite salle un homme habillé à l'européenne, dont la force musculaire et la stature justifiaient l'enseigne de la maison : ce ne pouvait être qu'un Turc! Il m'offrit une place sur un sofa et me mi dans la main le livre-réclame des hôtels, bungalows et palais indiens où chacun consigne ses impressions, suivant son humeur et son originalité. Les signatures étaient nombreuses et les inscriptions d'inspirations bien différentes. Les unes n'étaient que des références favorables à l'établissement; les autres, en leur expression réservée — car écrites en anglais, — laissaient supposer que les étuves de l'Ottoman avaient leurs arcanes comme les temples antiques.

Le maître de céans qui parlait hindoustani à mon guide, le guide qui parlait anglais à mon boy et mon boy qui me parlait français s'unirent pour m'engager à entrer plus avant dans la maison : je devais y trouver des surprises qui ne me feraient regretter ni le temps ni les roupies.

Je ne paraissais pas décidé et voulais partir; mais le Turc me barra la route d'un geste solennel qui me fit comprendre qu'il avait une réserve d'arguments.

Il disparut quelques minutes et me pria, à son retour, avec un geste obséquieux, de prendre la peine de passer dans la chambre voisine.

Une femme, une statue de bronze, y entra en même temps par une porte opposée. La jeunesse éclatait dans la forme harmonieuse de son corps élancé et dans la pureté des traits de son visage. Elle était à demi drapée dans une gaze légère, du vert pâle des rizières naissantes, le sein droit saillant sous le bord de la draperie.

Je l'examinai. Elle le sentit, car elle releva doucement la tête dont les cheveux brillants s'appliquaient sur le front à la mode des Vénus grecques; et ses longues paupières se fermèrent à demi pour adoucir davantage le regard. Les lèvres rouges entr'ouvertes découvraient la blancheur des dents, et le visage souriait de toute la séduction de son sexe. Elle me tendit la main, autant pour me montrer le luxe de son bras segmenté par des anneaux d'argent, que pour m'impressionner par la fraîcheur de sa peau et la finesse de ses doigts. Son corps de sirène ondulait sous la gaze transparente.

Telle, mais d'une moindre beauté, la voluptueuse Nubienne que les prêtres de Memphis avaient placée sur le chemin de l'initiation des mystères de l'Égypte, pour mesurer la puissance de volonté du novice. Malheur à lui s'il tournait le regard vers elle ou se penchait sur sa bouche. Une fois qu'il avait touché cette chair capiteuse, il était perdu.

Pourtant, ni la Nubienne de Memphis, ni l'Indoue de Dehli, également séduisantes dans leur sensualité intense, n'avaient eu d'autre maître que leur instinct féminin; et c'était assez pour leur donner à elles-mêmes l'assurance de leur pouvoir.

Toutes les femmes, depuis la création, qu'elles soient noires ou blanches, ont en elles le secret inconscient de la séduction, et pas n'est besoin du verbe pour l'exercer.

Un palais et une mosquée, voilà en quoi se résume la Dehli moderne pour l'étranger. Ils sont ensemble l'œuvre de Shah Jahan, petit-fils d'Akbar, qui a porté à son apogée la puissance des Mogols et mérité dans l'histoire par son faste et ses richesses le nom de Grand Mogol. C'est après la mort, à Agra, de la grande sultane, Muntaz-i-Mahal, que Shah Jahan, obsédé par la vue incessante des témoins de son bonheur perdu, a transporté sa cour à Dehli et y a élevé en 1638 pour Lui et pour Allah deux demeures de même majesté.

Ainsi qu'un vieux château féodal, le palais de Dehli est monté, au bord de la Jumna, sur un haut et large soubassement rectangulaire de 500 mètres de longueur et à pans coupés. Ses murs colossaux, qui se dressent au-dessus des fossés, lui donnent l'aspect d'une forteresse imprenable. Déjà la teinte rouge de sa pierre de construction en

fait un monstre d'architecture; et sa base trapue, les étages apparents de ses assises, la longue série de ses créneaux semblent lui assurer une pérennité inviolable. Sa sévérité guerrière n'est atténuée que par de grands miradors qui surmontent les angles du parapet de grès et marquent l'édifice du symbole décoratif de l'Inde.

On pénètre dans le palais par une voûte plus haute et plus longue qu'une nef de cathédrale, qui fait suite à une tour carrée semblable par ses dimensions, sa plate-forme et ses créneaux à un réduit de place forte. Et ce qu'on voit d'abord, c'est une vaste cour plantée d'arbres, et couverte d'une herbe inculte avec, au fond, un grand bâtiment, d'un rouge aveuglant et d'une massivité militaire, qui devait servir de corps de garde aux troupes du Mogol.

L'art n'est pas là : il est plus loin, au delà de la cour, et près de la Jumna. Il commence au Diwan-i-'Am, autrement dit à l'ancienne salle d'audience publique, laquelle attenait aux appartements du roi et subsiste encore aujourd'hui telle qu'autrefois, au moins dans son ossature, sinon dans sa décoration. Des voyageurs l'ont connue recouverte de stuc et de dorures; elle est réduite maintenant à la teinte naturelle de son grès rouge. Mais quelle heureuse adaptation à sa destination! Le Diwan-i-'Am peut être comparé à un grand kiosque rectangulaire de 160 pieds de long sur 60 de large, ouvert sur trois côtés et fermé sur le quatrième. Ses quatre piliers d'angle représentent des colonnes en faisceaux et les colonnettes des travées intérieures, montées sur des socles à facettes, sont réunies à leur partie supérieure par des arcs festonnés dont les alignements produisent les effets gracieux d'une voûte en berceau. Le toit aplati que supportent les colonnes est surmonté d'une basse balustrade et bordé d'une large corniche qui fait ombre au-dessous d'elle. Quatre miradors légers, en marbre blanc, se dressent aux angles du toit et égayent de leur riante couleur le fond sombre du grès rouge de l'ensemble.

L'Empereur tenait chaque jour audience, à midi, dans le Diwan-i-'Am et y rendait sa justice. Il prenait place sur le « Trône des Paons », en or massif, incrusté de perles, de saphirs et de rubis, œuvre unique par son luxe et enrichie d'une perruche de grandeur naturelle taillée, dit-on, dans une seule émeraude. Le trône était si beau qu'il tenta le Persan Nadir Shah, lequel le joignit en 1737 à son butin de victoire sur les Mogols.

En allant un peu plus avant dans le palais, on arrive au Diwan-i-Khas, c'est-à-dire au salon particulier de l'Empereur où n'étaient admis vraisemblablement que les gens de sa maison; et l'art grandit encore. Ce n'est plus un refuge humain, c'est un paradis ainsi qu'il est écrit sur la face intérieure de l'architrave (1).

Le Diwan-i-Khas est une réduction en grandeur et une amplification en beauté du Diwan-i-'Am. Il est planté, comme un belvédère, au-dessus du mur d'enceinte du palais qui domine la Jumna, et tout en marbre blanc, depuis son dallage jusqu'aux kiosques qui en surmontent les quatre coins. Les piliers de son aire, au nombre de trente (six sur le grand côté et cinq sur le petit), présentent sur leurs faces rectangulaires la plus riche décoration qui soit au monde. Le marbre a été incrusté de filets d'or, de guirlandes d'onyx, de lapis-lazuli e de toutes les variétés de pierres précieuses. Ces joyaux forment de fines volutes, d'élégants rinceaux et des fleurs légères qui rappellent les magnifiques dessins de notre Renaissance. Les arcs en ogive festonnée, intermédiaires aux piliers, sont enrichis également de ravissantes arabesques composées avec les métaux les plus précieux; et je crois avoir saisi, tout proche de la corniche, des fleurs de lis à la mode des Bourbons et un soleil rayonnant que Louis XIV n'aurait pas désavoué.

La façade de ce coquet belvédère qui donne sur la Jumna est fermée, aux yeux des indiscrets, par des plaques de marbre ajouré qui laissent la vue libre aux hôtes du pavillon. C'est derrière cet écran mystérieux que le harem du souverain devait prendre place, à la fin du jour, pour se délecter du tableau de la plaine spacieuse que traversent les ondulations du fleuve sacré. Beau spectacle, en effet, que l'océan terrestre qui s'étend devant soi du haut du Diwan-i-Khas. Je n'ai vu qu'une Jumna épuisée, réduite à un filet d'eau perdu dans un lit sablonneux deux fois plus large que la Loire; mais à l'époque de l'activité du fleuve, ce doit être émouvant de suivre le roulement impétueux du torrent descendu de l'Himalaya et à la recherche de sa voie dans les terres de la vallée. C'est peut-être autant la beauté du site au-dessus duquel il s'élève que l'élégance même de sa construction qui a valu au Diwan-i-Khas son titre privilégié de Paradis.

(1) Il est écrit exactement : « S'il existe un paradis sur terre, c'est ici, c'est ici. »

D'autant que si j'avais à donner la primauté, au point de vue de l'art, à l'une des parties du palais de Dehli, je ne la réserverais pas au Diwan-i-Khas. Je préférerais l'attribuer à la petite mosquée, sise à côté du Diwan, et qui servait de lieu de prière au monarque. Elle est entourée d'une muraille rouge couronnée d'une crête dentée et faite de marbre blanc, avec des appliques de marbre noir aussi bien sur le dallage de sa cour carrée que sur ses dômes et minarets. Pas une moulure, pas un seul ornement à sa surface lisse. Sa beauté imposante réside dans la qualité de la matière, les proportions parfaites du plan d'ensemble et la perfection de l'exécution. Les cieux veillent sur le bijou de marbre; le soleil le caresse de sa lumière; le vent n'y a pas apporté une poussière, ni la pluie une souillure; de même les hommes s'arrêtent au seuil de la porte, regardent et s'inclinent.

De l'entrée à la limite extrême du palais de Dehli, la surprise, l'admiration, l'émerveillement vont grandissant.

Où a-t-on jamais vu, même en Assyrie, même en Égypte, ou dans la Rome mégalomane, une enceinte aussi haute, aussi longue, aussi épaisse que la ceinture rouge du palais de Dehli : 1 600 pieds de l'est à l'ouest; 3 200 pieds du nord au sud, sans compter l'espace occupé par les portes; et la pierre qui compose cette enceinte est si dure que les boulets anglais sont venus s'y heurter en 1857, sans l'entamer.

PORTRAIT DE SHAH JAHAN
(d'après une photographie).

Qui a jamais construit, comme à Dehli, des portes de citadelle plus imposantes qu'une de nos forteresses du moyen âge et que les Titans eux-mêmes auraient refusé d'entreprendre?

Et à côté de ces effroyables masses de granit, peut-on rêver rien de plus gracieux, de plus fascinateur que ces berceaux de marbre dont une des gemmes qui ornent les piliers enrichirait un homme durant sa vie entière?

Et qui a fait tout cela? Shah Jahan, le Mogol que nous avons mis en opéra-comique. Venu à Dehli en 1638, il avait édifié vingt ans plus tard le palais que

nous venons de voir et la grande mosquée que nous visiterons tout à l'heure. C'était un des descendants de Timour le Boiteux. Il savait vouloir et ordonner. L'art était dans son sang et rien ne lui coûtait pour aboutir. De l'or, il en prenait partout; des esclaves, il en faisait sortir de tous les villages; des artistes, il les empruntait à tous les pays, même à la France. Car vous pensez bien que c'est un Français, un nommé Austin, de Bordeaux, qui a gravé sur les piliers du Diwan-i-Khas les rinceaux de notre Renaissance, les fleurs de lis et le soleil de Louis XIV. La dynastie d'un pareil monarque aurait unifié l'Inde deux cents ans avant les Anglais, si des rivalités n'avaient armé les pères contre les fils et détruit le lendemain l'œuvre de la veille.

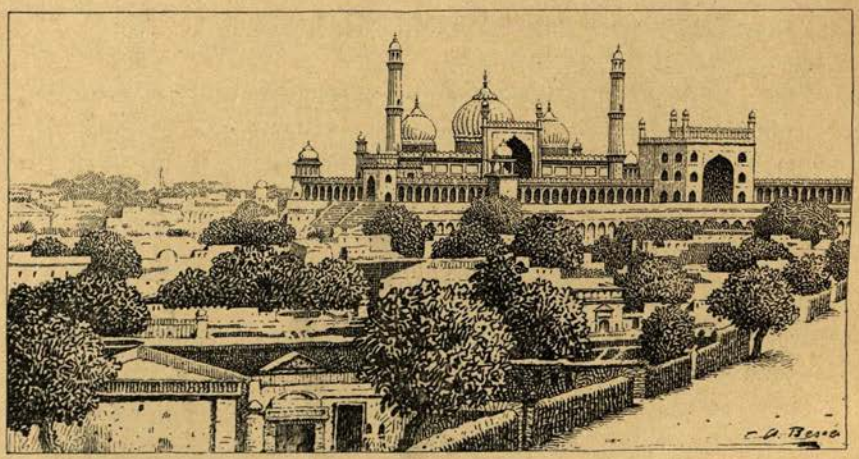
On a refusé aux Mogols le titre de créateurs d'un art architectural, sous le prétexte que rien ne se trouve dans leurs constructions qui ne soit ailleurs. Qu'importe, à mon sens, la multiplicité des emprunts si le résultat de la composition est original. La main des descendants de Timour est marquée dans le nord-ouest de l'Inde, et vous aurez beau fouiller le reste de la péninsule, vous ne rencontrerez nulle part ailleurs ce qui se voit sur les bords de la Jumna. C'est là seulement que se trouvent combinés la plate-forme qui supporte la construction, les arcs en ogive empruntés à la Perse, les piliers enrichis de pierres précieuses, les dômes bulleux unis aux kiosques légers qui prolongent dans l'air les angles des toitures. C'est là seulement que l'extrême grâce est unie à la richesse profuse.

Le palais de Dehli n'est plus aujourd'hui qu'une relique. La vie s'est retirée des cours, des Diwans et des jardins. C'est aux récits des voyageurs du dix-septième siècle qu'il faut se reporter pour s'en figurer le décor opulent. Encore nos imaginations européennes ne sont-elles pas préparées à se représenter l'étincellement des brocarts, des ors, des diamants, des perles et des rubis. Comment concevoir la séduction du harem? Comment nous donner l'illusion du flot des omhras et de la majesté d'un monarque qui partait à la chasse suivi d'une armée aussi nombreuse que pour la conquête d'une province indoue?

Quant à la mosquée de Dehli, dite Jama Masjid, c'est la plus vaste du monde, grande par elle-même, et grandie encore par sa

situation au centre d'une plaine immense située sur le point culminant de la ville.

Tous les musulmans de Dehli s'y donnent rendez-vous dans les jours de solennité, qu'ils soient sunnites (orthodoxes) ou schiites (dissidents) ; car l'Inde musulmane ne connaît pas les rivalités religieuses. L'animosité des sectes s'est insensiblement effacée par l'atténuation de l'austérité du culte mahométan et l'addition de pratiques fastueuses empruntées au caractère indien ; et c'est tout juste si les Indous du nord n'ont pas plus de vénération pour la mémoire de Hœçan



VUE D'ENSEMBLE DE LA JAMA MASJID DE DEHLI

et de Huçain que pour celle de Mahomet et des premiers kalifes.

La Jama Masjid est construite sur une haute terrasse rectangulaire qui en augmente la majestueuse élévation et elle est faite presque entièrement du beau grès rouge foncé du pays, adouci en certains endroits par des bandes de marbre blanc.

Elle est limitée sur trois côtés par une galerie d'arcades ouvertes surmontée d'un promenoir où les musulmans s'entassent les jours de fête.

Quatre tours avec kiosque occupent les angles du quadrangle, et le milieu des faces E.-N.-S. est coupé par trois larges perrons dont les quarante marches retombent en éventail du palier sur le sol. Chaque escalier aboutit à des portails si hauts, si larges, si profonds qu'ils produisent l'effet d'arcs de triomphe.

Au côté ouest de l'édifice, on voit se dresser au-dessus de l'enceinte les trois dômes bulleux traditionnels et les deux grands minarets excentriques qui correspondent ensemble au sanctuaire de la mosquée.

La radieuse harmonie des grandes proportions de cette mosquée, qui brille comme un rubis au centre du vaste espace que quelques arbres agrémentent discrètement, lui donne aux yeux de l'infidèle, comme à ceux du croyant, un charme d'attraction qu'aucune autre mosquée de l'Inde ne peut lui disputer; et c'est déjà s'élever vers Allah que de gravir les degrés du majestueux escalier de marbre qui mène à l'enceinte auguste du temple.

Il est onze heures! Une foule d'indigènes, hommes et femmes, débouche des quatre coins de la place et converge vers la Jama Masjid.

C'était un vendredi, jour consacré à Allah par les musulmans!

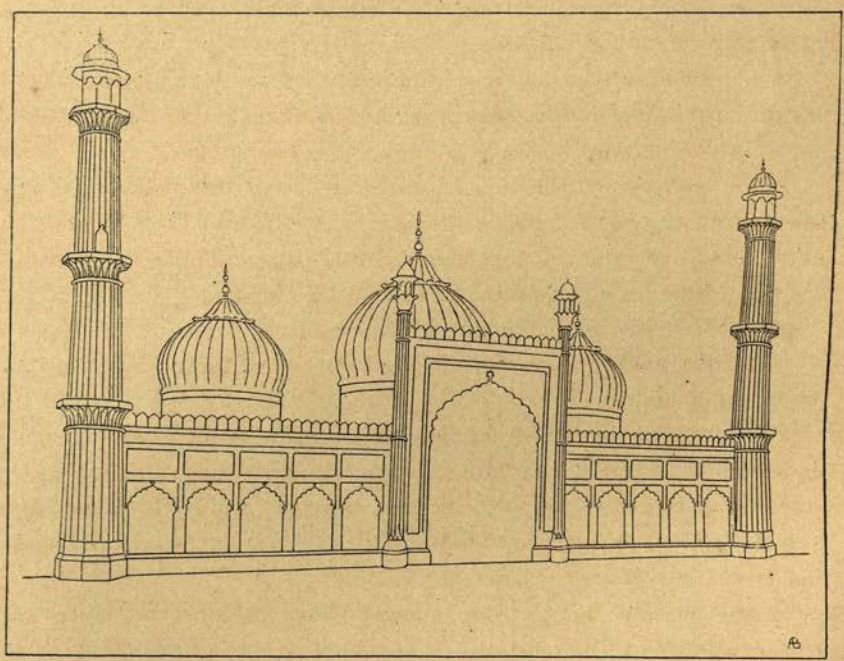
Le spectacle m'intéresse déjà : je veux descendre de voiture, me mêler à la foule, en voir le tassement. Mais mon guide, expert en la manière de frapper l'esprit des étrangers, me demande de ne pas m'arrêter et de lui laisser l'appréciation du moment du retour. Il m'assure que je n'aurai pas à le regretter.

Une visite au Chandni Chauk suffira à me faire patienter; et je suis conduit de boutique en boutique, de l'orfèvrerie à la maroquinerie et du tissage des étoffes à la sculpture des ivoires. Tant d'objets similaires me sont présentés que je ne sais plus distinguer la fabrication indigène de toute la pacotille importée d'Allemagne. J'aurais désiré ne rien acquérir qui n'eût été travaillé devant moi; mais les boutiquiers des rues ne font rien valant la peine d'être emporté, et l'on ne peut savoir si le meilleur de ce qui vous est montré a été réellement confectionné sur place. Entre le commerçant sans scrupule et le guide préoccupé de sa remise, l'étranger est exposé à payer cher un objet sans valeur.

Enfin! une heure! Nous retournons à la Jama Masjid.

Les murs sont entourés d'une foule de musulmans pressés, tassés, accroupis à terre, la face tournée vers le sanctuaire de la mosquée, orienté lui-même vers la Mecque.

Les degrés de l'escalier Est, tout à l'heure en apparence excessifs dans leur longueur, ne sont plus abordables : des femmes y sont réunies, assises sur les talons ou les jambes croisées, tournées elles aussi vers l'Occident. Les plus jeunes, comme les plus âgées, ont le visage découvert, et, pour tout ornement, une longue étoffe blanche qui tombe de la tête sur le dos comme le voile immaculé de nos premières communiantes. C'est à peine si l'on peut se frayer un passage



LE SANCTUAIRE DE LA GRANDE MOSQUÉE DE DEHLI

à travers cette masse humaine; et une sorte de bedeau, grand et maigre, vêtu de vert, est obligé de me précéder pour que j'arrive sur le palier de la porte monumentale.

Le palier, comme les escaliers, est couvert de jeunes filles accroupies, silencieuses, voilées de blanc et le visage dans la direction de la Mecque.

Le bedeau, qui me sert de guide, me fait passer par une tourelle encombrée de fidèles et me conduit sur la plate-forme de la porte monumentale d'où l'on domine l'intérieur de la mosquée et d'où l'on

aperçoit, dans un horizon lointain, le lit de la Jumna et les dernières maisons de Dehli. Un petit nombre d'Européens, parmi lesquels des Anglaises, avaient déjà pris place sur la galerie et demeuraient immobiles, sans souci de l'écrasante chaleur.

La scène est imposante. Au fond de la mosquée, se dresse le sanctuaire dominé par les trois dômes bulleux de marbre blanc. Un haut portail ogival en occupe le centre et les ailes s'allongent en séries d'arcades. Aussi loin que le regard s'enfonce sous la voûte ombreuse, on ne voit que fidèles entassés.

Sous les galeries du pourtour, sur le toit même des galeries, dans la cour carrée, partout où il est possible de trouver place, des hommes — exclusivement des hommes — sont réunis et massés.

Ils sont rangés, dans la cour centrale, en lignes parallèles, face au sanctuaire, et coude à coude, comme si un fil invisible les reliait entre eux. Les rangs se succèdent sans espace vide, assez rapprochés pour que les dalles du sol ne soient plus visibles.

L'ordre est parfait, l'alignement surprenant.

Il est une heure et quart et le soleil étincelant tombe à pic sur la foule immobile.

Presque tous les fidèles ont le corps vêtu de blanc, mais la couleur de leur énorme turban, dont un chef retombe sur la nuque, varie avec le goût individuel; et c'est un mélange profus de jaune, de rouge, de bleu, de vert, de violet, différemment nuancés, qui étincelle au-dessus du vêtement blanc.

Quelle pensée anime cette masse d'hommes ainsi ordonnée et de laquelle s'élève un murmure adouci? Est-ce une prière qui se fait à voix basse? Est-ce un échange d'impression sur les choses ordinaires de la vie? Est-ce l'expression de la joie de se retrouver unis pour la glorification d'un même Dieu? Et n'allions-nous assister qu'à un rendez-vous religieux?

Je le demandais à un Anglais pour qui cette cérémonie ne paraissait pas nouvelle, lorsqu'un homme — l'iman, sans doute — monta sur la chaire placée sous la porte centrale du sanctuaire, et lança d'une voix forte le cri de : Allah!

Aussitôt la foule est debout, le silence se fait; les corps se dressent, les têtes s'inclinent légèrement vers le sol. Pas une ondulation dans les rangs, pas un corps dépassant le corps voisin, pas un coude qui

n'ait contact avec un autre coude. Chaque musulman est rivé à un autre musulman par l'ardeur de la foi.

Allah! retentit à nouveau. Il est répété par les cent mille bouches des fidèles et résonne dans l'enceinte pour se réfléchir sur les murs et monter vers le ciel.

Les hommes tombent à genoux; les corps se fléchissent, les têtes se courbent et le front touche la dalle de la mosquée.

Un silence sacré domine cette foule écrasée par son culte.

Et ainsi par trois fois les rangs se redressèrent, se courbèrent et s'affaissèrent jusqu'à terre.

Après chaque mouvement, le cri d'Allah trois fois répété commandait l'immobilité et suspendait la vie dans une pose hiératique.

Jamais une collectivité n'a été plus docile à la voix d'un seul; jamais corps ne se sont plus uniformément fléchis ou redressés à l'évocation d'un nom.

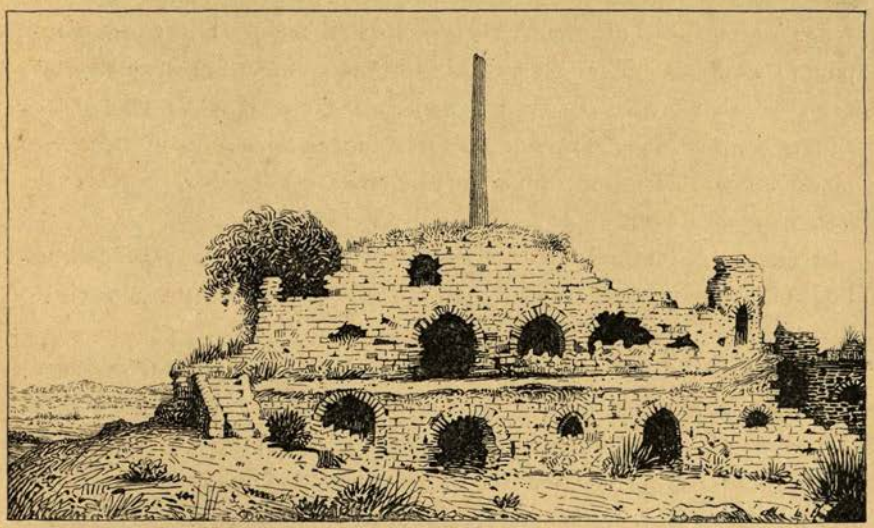
Et celui qui dominait la foule était vêtu, comme les autres, d'une veste blanche et d'un turban blanc, sans que rien dans sa tenue rehaussât son influence.

Il disait : Allah! et tous s'inclinaient comme une forêt de roseaux sous le souffle du vent.

Une pareille solennité ne laisse personne indifférent, et les trente ou quarante Européens témoins de la prière des musulmans ont dû ressentir des émotions également profondes, sinon de même nature, puisque chacun réagit à sa manière. J'ai vu se mouiller les yeux des Anglaises, mes voisines, secouées dans leurs entrailles par les échos répétés d'Allah. Un peintre se disait ébloui par l'intensité de la lumière et voyait se fondre les rangs des fidèles dans une nappe blanche légèrement ondulée, d'où scintillaient, comme des gemmes, les couleurs variées des turbans. J'étais moi-même stupéfait par la discipline de cette masse humaine, prompte à se courber ou à se redresser sous la voix d'un homme et au cri retentissant d'Allah. Aujourd'hui tassée dans une mosquée pour le triomphe de son Dieu, cette foule ne pourrait-elle pas, aussi unie et aussi exaltée, déborder un jour sur notre monde, comme autrefois ses ancêtres, et chercher sa gloire dans notre servitude. Quel cri de ralliement la vieille Europe opposerait-elle à celui d'Allah?

Les ruines. — C'est au sud de la Dehli moderne, près de la rive droite de la Jumna, et sur une route à peu près rectiligne, que sont échelonnés, dans un espace d'une dizaine de milles de longueur, les amas de pierres qui représentent huit siècles du passé de Dehli.

Les anciennes résidences royales dominent de leur hauteur ce vaste champ funèbre, surchargé par endroits d'un semis de ruines si profus que le sol ressemble à une carrière abandonnée. Les vieilles forteresses sont réduites à leur mur d'enceinte; les maisons ne sont marquées que par un pan de leur muraille; et de nombreux tom-



UN LAT D'AÇOKA

beaux à demi éventrés s'ajoutent aux débris des autres constructions. Que de morts illustres gisent dans ces plaines, s'il est vrai que les grandes tombes cachent les grands morts; car les tombeaux se répètent, comme sur une voie appienne, et forment encore des parures de prix sur le sol ravagé. Ils ont leur éloquence muette dans leur masse cubique qu'allègent parfois des arcades pointées ou que surmonte une coupole resplendissante, image réduite de la calotte céleste.

Voici d'abord la place occupée par la ville de l'Afghan Firoz Shah, édifiée en 1350 et rasée par Timour, presque aussitôt que construite. Le Tartare sanguinaire n'a épargné qu'une des deux colonnes

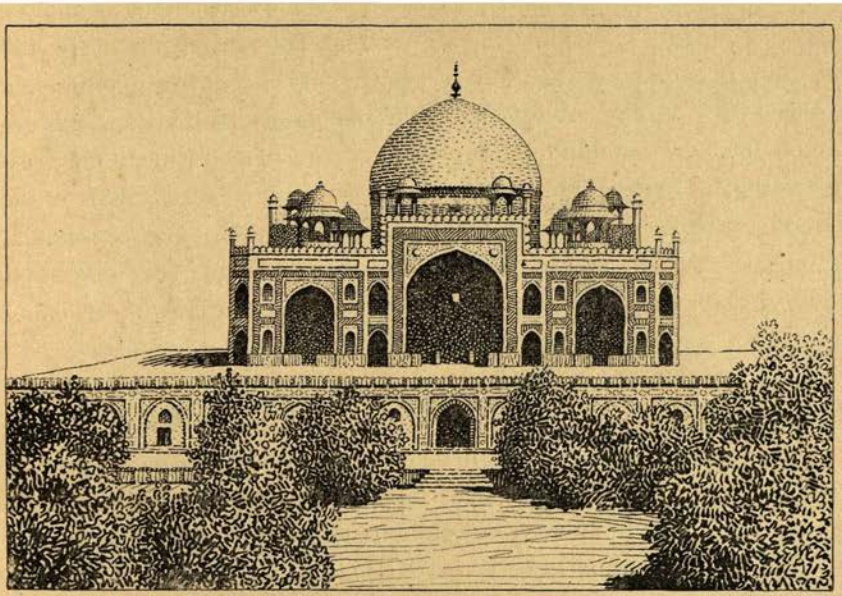
d'Açoka que Firoz Shah avait apportée de Topra dans son palais de Dehli; et c'est suggestif de voir cette colonne de granit, vieille de plus de deux mille ans, droite comme un I, au milieu de l'effondrement du palais qu'elle avait vu construire. Elle est au centre d'un large piédestal en partie délabré et semble encore jeune dans sa fine stature. De forme cylindrique et légèrement amincie vers le sommet, elle ne mesure pas plus d'un mètre de diamètre à sa base pour soutenir ses douze mètres de hauteur. N'est-il pas surprenant qu'un prince musulman, ennemi de toute religion opposée au Coran, ait pris la peine de faire transporter cette colonne du district d'Amballah jusqu'au bord de la Jumna, et que la même colonne ait été respectée par l'implacable Timour qui a passé sur la contrée comme le « Fléau de Dieu »? Il est probable que le nom d'Açoka, instaurateur du culte bouddhique, jouissait encore dans l'Inde d'un prestige suffisant pour influencer la superstition de Firoz Shah et de Timour; et plus les siècles passeront, plus la colonne, ou « Lat d'Açoka », méritera d'être respectée des générations, car elle symbolise le ralliement de l'humanité à l'idée de fraternité et d'altruisme.

Voici maintenant une citadelle d'une longueur approximative de deux cents mètres, bâtie sur une légère élévation de terrain, et dont la pierre de couleur noire contraste avec la blancheur des autres ruines. Elle marque la place de la ville d'Indra-Pastha, pour laquelle les cinq frères du Mahabarata combattirent, il y a trois mille ans; et elle figure sous le nom de Purana Kila dans la collection historique des transformations de Dehli. Ses murs trapus, élargis à leur base, crénelés près du faîte; ses portes à mâchicoulis, flanquées à droite et à gauche de tourelles encastrées, rappellent nos forteresses du moyen âge et n'en diffèrent que par quelques petits kiosques placés au-dessus du couronnement de la porte d'entrée principale.

A quatre milles de Dehli, la tombe de l'empereur Humayun émerge de la surface unie de la plaine broussailleuse. Ce n'est pas une ruine; les ans l'ont épargnée et elle se présente comme une des œuvres les plus importantes de l'architecture mogole, élevée par la veuve de l'Empereur à la gloire du premier souverain asiatique qui mourut dans l'Inde.

La tombe occupe le centre d'une vaste enceinte percée d'une porte monumentale dans le style sobre des musulmans. Elle est entourée de parterres de fleurs bordés de haies vives de myrtes, qu'encadrent des allées de terre rouge. Aux angles des parterres, des kiosques légers de grès rose.

Le monument funèbre, à fond rouge plaqué de marbre blanc, se dresse sur une grande plate-forme rectangulaire en maçonnerie que dessert un escalier de dix marches et dont le pourtour est excavé d'une série de niches au fond desquelles s'ouvre l'entrée des caveaux.



TOMBEAU DE L'EMPEREUR HUMAYUN

Il est lui-même moitié moins long que la plate-forme, mais encore de près de 30 mètres de longueur, et se compose d'une partie centrale couronnée d'une magnifique coupole et de deux parties latérales, à toit plat et à pans coupés, qui s'arrêtent en hauteur à la base de la coupole médiane. De courts minarets surmontent chacun des angles du monument et des kiosques sont placés au-dessus du toit de ses parties latérales. Ainsi disposée, sans colonne ni sculpture, avec son dôme central et ses ailes abaissées, et pour tout ornement son placage de marbre blanc, la masse de l'édifice aurait semblé écrasée et pesante; mais l'art mogol l'a gracieusement allégée par un procédé

qui lui est familier : en creusant sur ses faces de profondes voûtes en cul-de-four, si hautes que leur sommet atteint presque la ligne supérieure de la construction. Alors, les bandes verticales de marbre blanc qui encadrent les énormes portails font pour ainsi dire relief sur la masse rouge évidée et figurent à l'œil par leur éclatante blancheur les montants ou les piliers de l'édifice.

La sépulture de l'empereur Humayun tient à la fois d'un palais royal par ses jardins fleuris et du sanctuaire d'une mosquée par son mausolée. Mais, tandis que la mosquée se distingue par trois coupoles, une sur la nef centrale et une autre sur chacun des bas côtés, un monument funèbre, même d'un empereur, n'a droit qu'à la coupole médiane. Ainsi est marquée, dans le style musulman, la différence entre le temple et le dépôt sacré de la dépouille de l'homme; ainsi est indiquée la distance entre l'adoration de Dieu et la vénération de la mémoire des grands.

L'Empereur, la Begun et de nombreux membres de la famille impériale ont trouvé place dans le mausolée.

Le cénotaphe de l'Empereur est déposé sous la coupole et figuré par un bloc de marbre blanc, juste de la grandeur d'un corps humain et sans autre ornement que quelques moulures à la partie supérieure de ses faces latérales.

Le corps de la Begun repose près de lui dans une annexe du dôme. Mais son tombeau n'est pas plus directement visible qu'elle ne l'a été elle-même de son vivant. Le regard ne pénètre jusqu'à sa sombre retraite qu'à travers les mailles d'une fenêtre de marbre ajouré, d'une finesse de travail en rapport avec la qualité royale de la défunte.

Peu de tombes de l'Inde présentent la majesté du tombeau d'Humayun, et celle-ci n'excède pas la place que le souverain s'est taillée dans l'histoire. Fils de Baber le Brave, père d'Akbar le Grand, il fut grand lui-même par la vertu et l'habileté. Chassé de son trône par un aventurier afghan, il y fut ramené par l'affection de ses anciens sujets; et son nom signifie « heureux », ou pour mieux dire « Favori de la destinée ».

Ce nom plane encore sur la plaine désolée de Dehli et sert de ralliement aux patriotes indous, lesquels ont oublié qu'il fut un conquérant, pour ne se souvenir que de sa puissance et de son autorité.

Aujourd'hui, le mausolée d'Humayun est un lieu de pèlerinage où les musulmans des bords de la Jumna convergent avec un sentiment confus de piété et d'admiration.

C'est dans ses murs que le fils du roi de Dehli s'est réfugié avec ses cousins en 1857, après la révolte des cipayes et la captivité du vieux roi. La tombe du Grand Mogol était devenue la dernière citadelle des révoltés indous et les princes semblaient ne plus attendre de secours que des mânes du grand Empereur. L'énergie du major anglais Hodson fit échec à la puissance morale d'Humayun. Accompagné du lieutenant Mac Dowel et d'une poignée de soldats sikhs, le major entre dans l'enceinte du mausolée et ordonne à la foule de déposer les armes. Il a l'audace de sommer les princes de se rendre immédiatement et sans condition. « Après de longs pourparlers, au milieu des cris de rage des soldats irrités, les trois princes, se décidant à obéir, montent sur une charrette à bœufs et se remettent entre les mains des deux officiers anglais. Mais au moment où l'escorte reprend le chemin de Dehli, une foule considérable, vociférant et brandissant des armes, entoure le petit cortège, cherchant à lui barrer le passage. A chaque instant son attitude devient plus menaçante. Hodson, toujours calme, mais voyant le succès de son expédition compromis, prend aussitôt une résolution extrême : il commande la halte, monte dans la voiture et, à bout portant, tue les trois princes de sa propre main, avec son revolver. La population, terrifiée par cette exécution sommaire, cessa toute velléité de résistance et s'écoula lentement, pleine de stupeur. » (E. Cotteau.) Hodson fut tué quelques mois plus tard à Luknow, bravement, glorieusement, en Anglais!

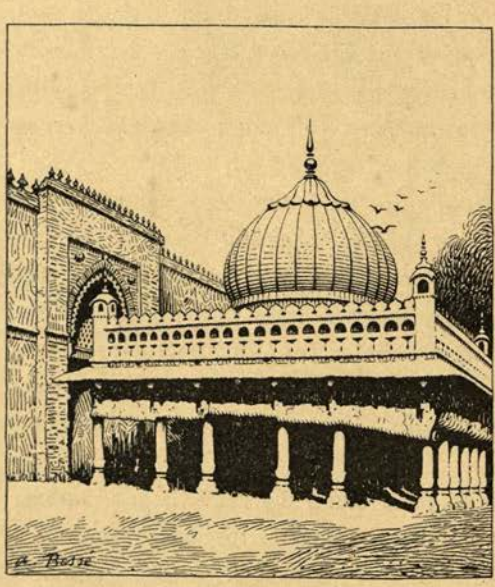
La piété et la reconnaissance indoues entretiennent, sur la même route et au milieu d'un amas de ruines, la chapelle commémorative de l'Amir Khusrau, poète du treizième siècle, surnommé le « Rossignol de l'Inde », et qui finit par abandonner le monde pour devenir fervent sofi. Il a atteint, dit-on, le plus haut degré de spiritualisme, et ses poésies mystiques sont encore chantées par les dévots de la religion musulmane.

L'Amir dort sous un grand dais d'ébène noir incrusté d'argent. Son lit funèbre est recouvert d'une étoffe de soie blanche parsemée

de fleurs mauves naturelles et sa chambre mortuaire, en dentelle de marbre blanc, coiffée d'une énorme coupole étranglée à sa base, demeure enfouie dans l'ombre épaisse d'un portique extérieur.

Les fils du poète sont ensevelis près de lui dans un pavillon d'une grâce si délicate qu'on le dirait de notre dix-huitième siècle. Les grandes fenêtres, qui figurent les feuilles d'un paravent, laissent filtrer la lumière à travers les mailles étroites de leurs panneaux de marbre.

Et dans l'atmosphère de cette sépulture familiale règne une paix profonde qu'augmente l'attitude religieuse des Indous, arrêtés près du sol de la tombe de Khusrau. Assis sur leurs talons, les yeux vers l'azur du ciel et indifférents aux mouvements du passant comme à l'agitation des Fakirs, ceux que la piété ou l'habitude ont amenés en ces lieux n'écoutent que le chant de leurs rêves intimes. Ils perçoivent l'âme du poète dans les espaces infinis et se répètent les vers dont lui-même a flatté leur imagination.



LA TOMBE DE L'AMIR KHUSRAU

J'ai voulu connaître, à mon retour de l'Inde, quelques-uns de ces vers et me suis adressé à Garcin de Tassy (1).

Le célèbre indologue ne donne la traduction que d'un seul gazal (ode) qui ne justifierait pas la renommée du poète, si la traduction ne lui avait enlevé sa raison d'être. Chaque vers est en effet composé en deux langues, le premier hémistiche en persan et le second en hindoustani, difficultés que la traduction ne peut rendre et qui sont préjudiciables à la qualité de la pensée.

(1) *Histoire de la littérature hindoue et hindoustanique.*

« Ne sois pas insouciante de l'état de ton pauvre ami; montre-moi tes yeux et fais-moi entendre tes paroles.

« Oh! ma bien-aimée, je n'ai pas la force de supporter ton absence; serre-moi contre ta poitrine.

« Comme la bougie qui se consume, je pleure sans cesse par l'effet de l'amour que j'éprouve pour cette lune.

« A mes yeux, point de sommeil; à mon corps, point de repos; car elle ne m'écrit pas même.

« Les nuits de l'absence sont longues comme les boucles de ses cheveux; et le jour de la réunion est court comme la vie.

« Ah! que les nuits me paraissent obscures, ô mes amis, lorsque je ne vois pas ma bien-aimée!

« Tout à coup, après cent tromperies, son œil a accordé à mon cœur le repos et la tranquillité.

« Y a-t-il quelqu'un qui puisse faire entendre mes paroles à ma bien-aimée? »

Et dans le dernier vers, Khusrau intercale son nom, suivant l'usage de l'époque.

« Khusrau! j'en jure par le jour de la réunion, puisque je suis trompé dans ma juste attente, je ne ferai pas savoir, ô ma bien-aimée, les choses que je voulais te dire. »

Dehli de Shah Jahan, Dehli de Firoz Shah, antique Indra-Pastha, vous n'avez pas valu ensemble la Dehli en partie éteinte que les premiers musulmans, vainqueurs des Radjpoutes, ont commencé d'ériger, voilà huit cents ans, dans l'oasis d'émeraude qui étincelle à dix milles au-dessous de la Dehli moderne, au centre d'une plaine déserte, rougie par l'ardeur du soleil et dont la Jumna s'est peu à peu détournée.

Kutub-ub-din, esclave musulman de Shihab-Eddin, fondateur de la dynastie patane, y est venu prendre la place du roi indou, vers la fin du douzième siècle, et y a construit une mosquée avec les pierres empruntées au palais et au temple du roi dépossédé.

Altamsh et Ala-ud-din ou Aladin, autres musulmans, successeurs de Kutub, fidèles à une tradition naissante, ont ajouté leurs mosquées et leurs tombeaux au premier temple musulman élevé dans la plaine de Dehli.

Et l'oasis entière se serait peuplée de tombes et mosquées, si les hordes tartares n'avaient chassé les vainqueurs des Radjpoutes et détruit leurs œuvres, comme eux-mêmes avaient rasé celles des Indous.

Seule la nature a conservé sa jeunesse des siècles passés; elle rayonne encore de la verdure des grenadiers, des goyaviers et des pommiers; et la fraîcheur de ses bosquets, asiles des oiseaux et des paons, la rend bienfaisante au voyageur qui vient du sud de la plaine embrasée.

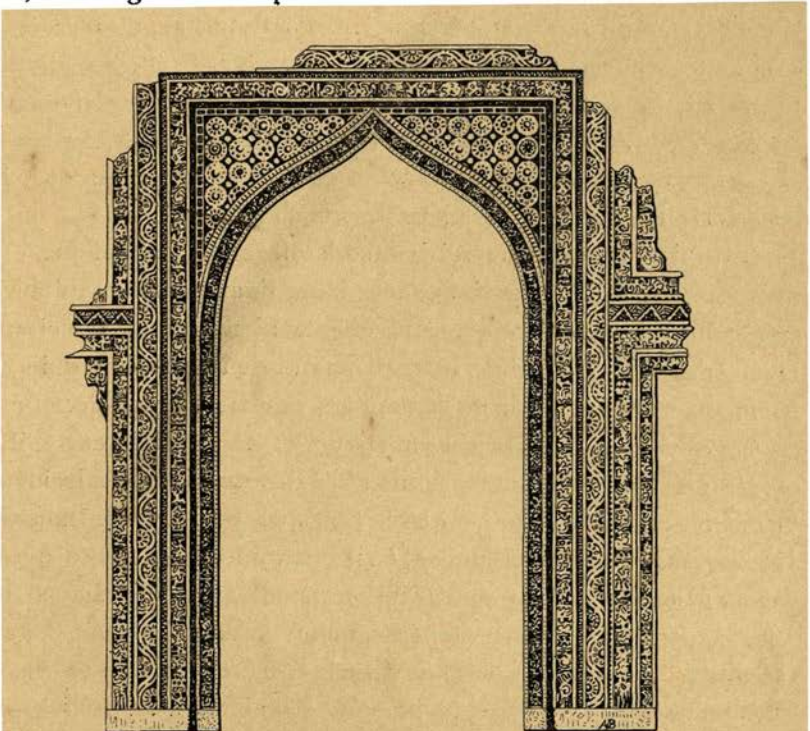
Les ruines qui jaillissent de ce sol verdoyant, encore que réduites à quelques pans de muraille, répondent à l'ambition des envahisseurs qui ont voulu marquer l'éclat de leur gloire par des constructions de taille et de forme jusqu'alors inconnues.

Il ne subsiste de la mosquée de Kutub, à qui Fergusson attribue une longueur probable de cent quarante-deux pieds, qu'un fragment de portique et une portion de la façade du sanctuaire; et si l'on ne savait à l'avance que ce sont là deux pièces d'un même édifice, on n'oserait pas les rattacher l'une à l'autre, tant elles sont différentes de composition et de style.

Le portique est d'origine indoue : c'est écrit dans son manque de hauteur, sa voûte plate composée de dalles appareillées sans ciment et ses colonnes monolithiques, aussi travaillées que celles que nous avons vues dans le sud de l'Inde ou dans les temples djains. Le fût des piliers est subdivisé en segments alternativement larges et étroits, surchargés de dessins variés. C'est une profusion de sujets fantastiques et obscènes qui disent, dans leur haut relief, la perversité de l'ouvrier indou. Les dieux alternent avec les singes lubriques; les éléphants et les vaches sacrées voisinent avec des fauves d'une forme plus conventionnelle que proche de la nature.

Par contre, ce qui reste du sanctuaire et qui se résume en trois portes d'entrée adjacentes, dont une grande et deux petites, est d'une merveilleuse envolée, d'autant plus impressionnante qu'elle contraste avec les petitesses d'alentour. Et quelle simplicité dans la construction de ces énormes pans de muraille! Une étroite et haute arcade cintrée, entourée d'un grand cadre rectangulaire : c'est tout. Le seul luxe de la construction consiste dans l'encadrement de la porte par de larges baguettes différemment illustrées de spi-

rales, d'entrelacs, de versets du Coran, et dans l'accumulation, entre les angles du cadre et la bordure de l'arc brisé, de rinceaux, de rosaces et de toutes les variantes de l'ornementation géométrique arabe. Laissez-moi l'avouer : je ne trouve rien de comparable à cette architecture, qui a prouvé sa puissance par l'audacieuse élévation de ses œuvres; son jugement, par la simplicité de ses lignes; et son goût affiné par la sobriété de ses diverses décorations.



UNE ARCADE DE LA MOSQUÉE DE KUTUB

C'est dans la cour de la mosquée de Kutub que continue de se dresser le « Pilier d'Airain », dont l'origine est entourée de mystère et qui jouit auprès des Indous d'une réputation légendaire. A le voir, il n'a rien que de modeste. C'est un cylindre de fer, de cinquante centimètres de diamètre et d'une hauteur de huit mètres, qui se termine par un chapiteau composé de bourrelets superposés et que l'aigle de Vichnou a, paraît-il, couronné autrefois. Les historiens de carrière le font remonter au quatrième siècle de l'ère chrétienne et le tiennent pour une colonne commémorative des victoires

du Radja Dhava sur les peuples valhikas. Une inscription à demi effacée et trouvée sur sa base le représenterait, en effet, comme « le bras droit de Dhava, lequel conquit ses voisins et accapara la souveraineté indivise de toute la terre ». La légende va bien plus loin. Ce pilier aurait été coulé, aux premiers âges du monde, par un souverain indou, dans les profondeurs de la terre, jusqu'à ce qu'il reposât sur la tête du serpent qui supporte le globe. C'était la garantie de la pérennité de la dynastie. Les prêtres en avaient annoncé la durée aussi longtemps que le pilier resterait en place. Et, de fait, les successions avaient continué de se produire régulièrement, lorsque Prithi-Raj s'avisa de vouloir déterrer le pilier. Il ne trouva à sa base que sang et chair d'un serpent meurtri par les efforts de l'arrachement; et le lendemain les musulmans arrivèrent qui mirent bas le roi indou. La légende du pilier n'en fut que plus solide, et les indigènes s'imaginent encore aujourd'hui que ledit pilier ne peut être ni enlevé ni renversé. Ils citent, à l'appui de leur croyance, la vaine tentative de Nadir-Shah qui essaya de le détruire par le canon et dont les boulets vinrent s'écraser sur sa tige. Rien de tout cela ne manque d'intérêt; mais ce qu'il y a encore de plus remarquable dans l'histoire du Pilier d'Airain, c'est qu'il nous donne la preuve qu'en l'an 400 de l'ère chrétienne les Indous étaient à même de forger un cylindre de fer de huit mètres de longueur et que nous ne ferions pas mieux aujourd'hui.

De l'époque de l'empereur Altamsh, qui vécut aux environs de l'an 1225, il ne reste plus dans l'antique Dehli du moyen âge que le tombeau de l'Empereur, le premier qui ait été élevé dans l'Inde. Il est composé lui aussi d'un mélange d'art indou et d'art musulman, mais c'est un exquis bijou damassé. L'enceinte carrée qui entoure la tombe et le soubassement de la tombe sont couverts d'arabesques fines, gracieuses, variées, élégantes, harmonieusement distribuées qui dénotent un goût élevé et un labeur inlassable du compositeur et de l'ouvrier.

Il y a mieux encore, c'est le portail d'entrée du pavillon d'Aladin, le successeur d'Altamsh. C'est un véritable tableau de l'art musulman ancien, bien des fois reproduit, et capable d'inspirer tout artiste que tentera l'illustration des contes des *Mille et une Nuits*. D'une hauteur immense et contenant, dans son cintre, les

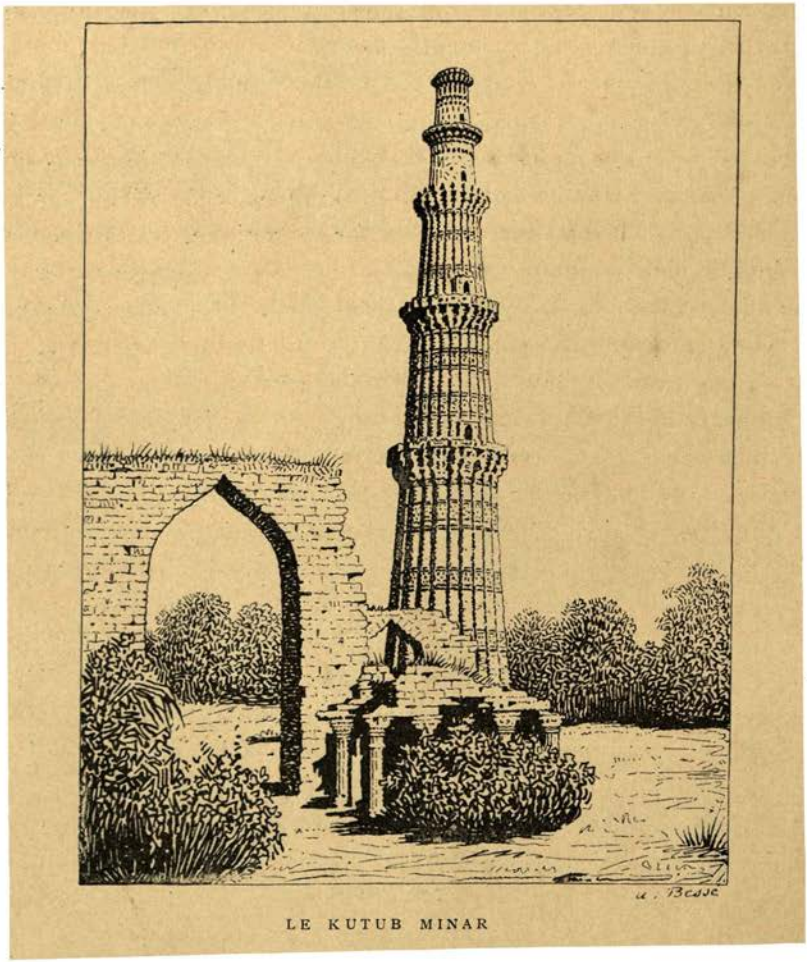
escaliers qui mènent à l'intérieur du pavillon, il étale sa large façade rectangulaire de porphyre incandescent comme une page de nos grands livres de moyen âge; et cette facade plaquée de marbre blanc est couverte d'arabesques incrustées ou ciselées dont je ne me sens pas capable de décrire la beauté. Le dessin même est impuissant à en traduire la finesse : il faut voir le portail sous le soleil brûlant et dans la plaine qu'il commande.

Tout n'est pas ruine au milieu de l'enceinte du vieux Dehli musulman. Le gouvernement anglais a fait remettre à neuf une tour âgée de sept cents ans, connue sous le nom de « Kutub Minar » et qui paraît si jeune actuellement qu'on la dirait émergée d'hier sur ce sol abandonné. Par sa hauteur, sa forme conique, son belvédère terminal, elle ressemble à un phare à l'usage des voyageurs perdus dans l'immensité environnante. Nul ne peut dire au juste à quoi elle a été destinée particulièrement. Les uns en font une sorte de tour de fée utilisée par la fille d'un roi pour voir de loin la « route qui poudroie ou le sol qui verdoie »; d'autres la tiennent pour l'observatoire d'un prince religieux en extase fréquente devant une pagode que la distance ne lui permettait pas d'atteindre à son gré; quelques-uns seraient d'avis de la classer parmi les colonnes commémoratives des grandes victoires. Et pourquoi n'aurait-elle pas été simplement une gageure architecturale, comme en 1889 la tour élevée sur les bords de la Seine? En ce cas le problème aurait été rempli à souhait, car il est impossible de concevoir plus de variétés de détails fondues dans un ensemble aussi simple. C'est le *nec plus ultra* de l'architecture indoue, en quête constante d'une profusion, sans répétition, des motifs d'ornementation.

Le « Kutub Minar » est d'abord divisé en cinq étages par des balcons circulaires, ajourés comme nos jubés gothiques, et avec des sculptures propres à chacun d'eux. Les étages diminuent de hauteur et de largeur en s'élevant, de même que change la couleur de la surface du segment de la colonne. En bas, le Minar est d'un rouge sanguin; plus haut, son grès écarlate est mélangé à du blanc, puis à du jaune; et au sommet, c'est d'abord du marbre blanc avec des traînées rouges, et enfin du marbre d'une blancheur sans tache. La partie inférieure de la colonne est composée de faisceaux alternativement angulaires et circulaires; à l'étage au-

dessus, il n'y a plus que les derniers; et plus haut, que les premiers. Les deux derniers étages ont leur surface lisse avec des bandes transversales sur lesquelles sont inscrits des versets du Coran. J'en passe.

Que si cette tour nous arrivait un jour à Paris, comme un autre



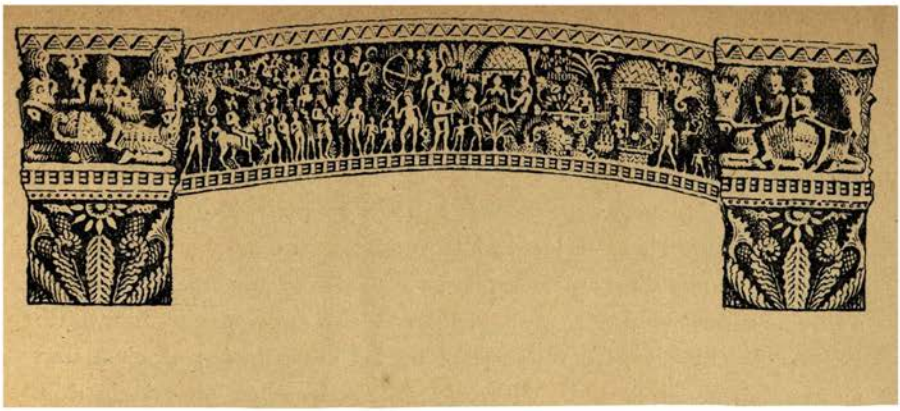
LE KUTUB MINAR

obélisque de Louqsor, nous ne tarderions pas à la tenir pour une des parures de notre capitale. Et cependant, elle a été érigée par des noirs!

Est-ce une joie ou une tristesse — joie de voyageur, tristesse de pensée — de voir, sous un ciel inlassablement bleu, des temples et

des palais effondrés? Des hommes ont passé leur vie à les construire et les parer. Ils en avaient fait des témoins quasi éternels de leur persévérance et de leur art. Mais d'autres hommes sont venus qui ont mis leur orgueil à renverser ces témoins, au nom de principes en apparence aussi élevés que ceux qui avaient présidé à leur édification... Et partout sur la terre, on ne trouve que preuves des rivalités humaines et du mépris des générations nouvelles pour l'œuvre de leurs aînées.

J'arrivai seul à la petite maison des hôtes où le déjeuner était préparé dans une grande salle sombre et fraîche; des jasmins parfumés ornaient la nappe blanche; des voix adoucies psalmodiaient à distance une mélodie plaintive; et le noir en vêtement blanc allait et venait dans la salle sans qu'on entendît la pose de son pied nu. Enseveli à mon tour dans cette sorte de tombeau, je sentis s'imposer le souvenir de mon pays lointain, et j'eus aussi la vision de ruines entassées sur la route encore brève de nos réels progrès.



AGRA ET SES ENVIRONS

Agra est située à 140 milles au sud-est de Dehli, sur la rive droite d'une boucle de la Jumna, au centre d'une immense plaine d'alluvions plantureuses.

De Dehli à Agra, les champs de céréales se succèdent, agrémentés d'arbres verdoyants qui arrondissent leur tête opulente sous les rayons du soleil et se gonflent du rajeunissement de leur sève. C'est la terre enviée par les déchus du sort et que les conquérants désignent aux appétits des hordes affamées. A peine le grain est-il tombé, qu'il germe et fructifie. L'alluvion, retournée le lendemain de la récolte, produit à nouveau une moisson abondante. Terre et ciel unissent leurs bienfaits pour la félicité des hommes; et l'humanité est heureuse qui vit et meurt sur les rives enchanteresses du fleuve sacré, car le travail s'y réduit au sillon d'une charrue légère et à la facile récolte d'une graine cent fois multipliée. Plus le sol est riche, plus le repos de l'homme est assuré; moins cet homme doit peiner et souffrir, plus il lui reste de temps pour penser et aimer.

Les gens d'Agra se rendaient en foule à une fête voisine, lorsque j'entrai dans la ville à l'heure méridienne. Ils étaient soigneusement parés : veste d'une blancheur de neige et turban enflé de quelques tours supplémentaires. C'est la couleur du turban qui fait, en ce

pays, le luxe de la toilette; et chacun s'applique à l'avoir différente de celle de son voisin. La gamme des bleus s'étend de la teinte d'azur à la pâleur des pervenches; les rouges varient du rose clair à la pourpre sanguine; et les violets sombres ou diaphanes alternent avec des jaunes d'or ou de safran. Cette dense poussée de turbans s'élève au-dessus de la route brûlante comme, en un champ de France, les bleuets, les renoncules ou les coquelicots; et c'est une joyeuse enseigne pour la ville, car à pareil amour de coloris doit correspondre l'exemple d'une nature prodigue en fleurs éclatantes.

Agra est le Paris indou et l'un des plus beaux centres de l'Hindoustan. La ville est restée réduite à quelques maisons jusqu'à l'avènement de l'empereur Akbar qui la choisit pour résidence et d'où lui vient son nom indigène d'Akbarabad.

Le fondateur d'Agra tient dans le passé de l'Inde la place que Louis XIV occupe dans le nôtre. Le règne des deux monarques n'est séparé que d'un siècle. Akbar a vécu de 1542 à 1605. Son nom signifie le Grand. Il s'appelait en réalité Abul Fath Jalâl-ad-din Mûhammad. C'était un Mogol, fils de l'empereur Humayun dont nous avons visité le tombeau à Dehli. Il avait les qualités qui assurent à un prince la prééminence dans l'histoire : le courage qui conquiert, l'autorité qui régit, l'esprit de justice qui apaise et le sens fécond de l'esthétique. Après avoir soumis par les armes les Afghans, le Guzerate et le Bengale, il fit administrer ces provinces par des fonctionnaires relevant directement de son pouvoir; et il s'assura la sympathie de la foule par une égale tolérance vis-à-vis des pratiques religieuses des Musulmans, des Indous, voire des chrétiens. Non moins que Louis XIV, il s'entoura d'historiens chargés de tenir le journal de ses actes et d'artistes capables d'immortaliser son règne par une floraison architecturale. Et dire que certains Occidentaux ne seraient pas éloignés de traiter de barbare ce géant de l'humanité, sous prétexte qu'il n'était pas aussi blanc qu'un Parisien, ni étroitement étriqué dans une redingote noire. Pourtant, même physiquement, à le voir tel que le représente une estampe de l'époque, le front large, les yeux vifs, le nez droit, la lèvre supérieure barrée d'une fine moustache, le menton pointu, les joues garnies de côtelettes, le chef coiffé d'un bonnet conique avec la plume royale sur le

côté, il ne semble pas d'une race inférieure à celle de nos rois en perruque; et son fils Jehangir, qui a fait de lui un portrait complet, nous le représente comme ayant, sous son teint de bronze, une élégance générale qui le distinguait de son entourage et imposait à tous un respect quasi divin.

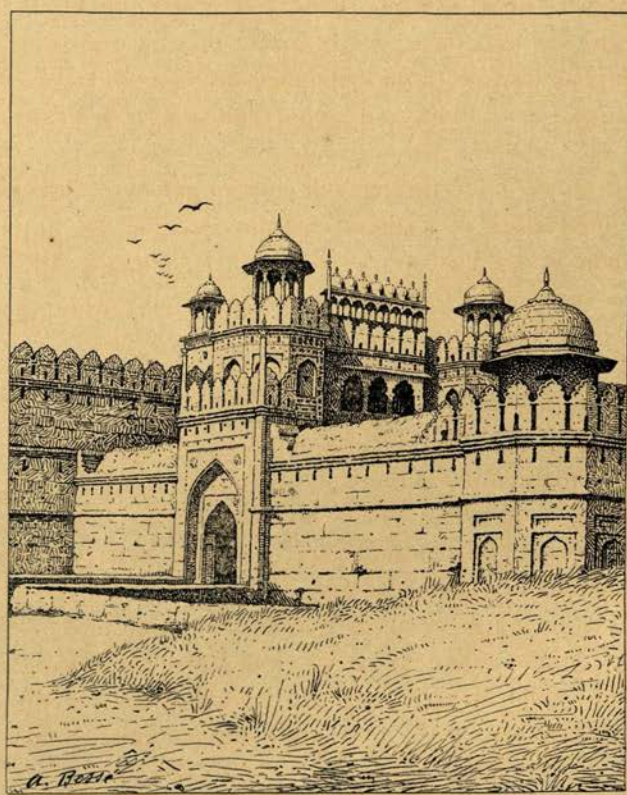
Akbar est le véritable importateur de l'architecture mogole dans l'Inde. Son petit-fils Shah Jehan, à qui l'on doit des œuvres d'un dessin plus exquis, n'a fait que continuer la tradition de son aïeul. Nous avons déjà vu à Dehli des spécimens remarquables de l'art mogol; mais si nous avions fait une étude du développement de cet art, au lieu de transcrire des notes de voyage prises au jour le jour, c'eût été par les monuments d'Agra qu'il eût fallu débuter, parce que plus anciens que les autres et modèles de ceux-ci.

Le premier acte de l'empereur Akbar, en prenant possession d'Agra, fut d'élever au-dessus de la rive droite de la Jumna un palais qui lui servit, comme nos citadelles du moyen âge, à la fois de résidence et de forteresse. Il ne voulait pas, lui qui avait battu cent mille Afghans avec vingt mille Mogols, s'exposer à son tour à un coup de main des Indous; et il s'isola derrière des remparts que les boulets anglais ont légèrement écornés en 1857. Le mur d'enceinte du palais, de 3 kilomètres de circonférence et d'une hauteur de 20 à 25 mètres, représente une véritable montagne de pierre rouge que la bordure des créneaux semble hérisser d'aiguilles. Les angles de la muraille ont été renforcés par d'épaisses tourelles, et les portes sont si hautes qu'on en voit à peine le faîte en levant la tête vers le ciel. L'une d'elles, la principale ou « Dehli gate », est défendue par un pont-levis et surmontée d'un lourd donjon dont la plate-forme est ornée de kiosques indous.

Vous retrouvez, dans l'aspect extérieur de cette citadelle, la couleur, la forme et l'ampleur exagérée du palais de Dehli. C'est que cette partie de l'architecture est la reproduction des camps permanents dressés par les Mogols dans les vastes steppes de leur pays d'origine et qu'elle a été réalisée par des architectes venus dans l'Inde à la suite des nouveaux conquérants vainqueurs. Elle étonne par ses monstrueuses proportions qui laissent loin derrière elles les constructions romaines devenues dans notre Occident le symbole de

la puissance et de la majesté architecturales. Mais l'immensité des plaines de l'Orient exigeait qu'on haussât l'échelle des édifices, sous peine d'en réduire le prestige.

L'intérieur du fort ne présente plus, malheureusement, son état primitif. Les révolutions et les invasions l'ont fortement éprouvé; et

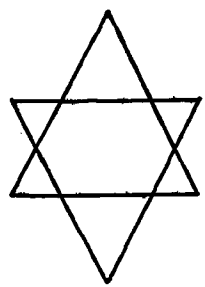


UNE PORTE DE LA CITADELLE D'AGRA

l'on s'y promène longuement sans voir autre chose que des arsenaux, des casernes ou des cours entourées de fines arcades mauresques qui ramènent l'attention du visiteur sur la véritable affectation primitive de l'immense domaine. Il faut arriver près de la rive de la Jumna pour trouver les reliques admirables que la grande ceinture du fort continue de protéger avec orgueil : les palais, les diwans, les bains royaux et la Mosquée Perle. Chacune de ces parties de la vaste

enceinte porte en soi une communauté de traits qui la rattache à la même époque de l'histoire de l'Inde.

Le palais Rouge, ainsi appelé en raison de la couleur de son grès de construction, et qu'on désigne aussi sous le nom de « palais de Jehangir » parce qu'on le suppose élevé sous le règne du fils d'Akbar, couronne une escarpe de 20 mètres, dont le pied est baigné par les eaux de la Jumna à certaines époques de l'année. Il est d'un style indou presque pur, sauf en ce qui concerne la porte d'entrée, laquelle est située au fond d'une niche ogivale. Son mur d'enceinte, à peu près carré, sans autre ouverture que la porte, présente l'austérité d'un enclos de monastère et n'est intéressant que par les appliques de marbre blanc qui l'illustrent et l'allègent. Celles-ci, très étroites, figurent les cadres de fenêtres ogivales, juxtaposées, au-dessus et au-dessous desquelles la bande de marbre dessine un petit rectangle. Pareils motifs de décoration se retrouvent dans la Renaissance italienne. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le placage de marbre reproduit trois fois sur le tympan de la porte d'entrée le signe composé des deux triangles équilatéraux et égaux qui se coupent suivant des segments égaux : Il me semblait que c'était là le « sceau de Salomon », signe de bon augure et terreur des démons, dans la croyance des Sémites. Est-ce donc que les symboles sémitiques se seraient infiltrés dans l'architecture de l'Inde, comme quelques éléments du sémitisme religieux ont pénétré la religion de la péninsule?



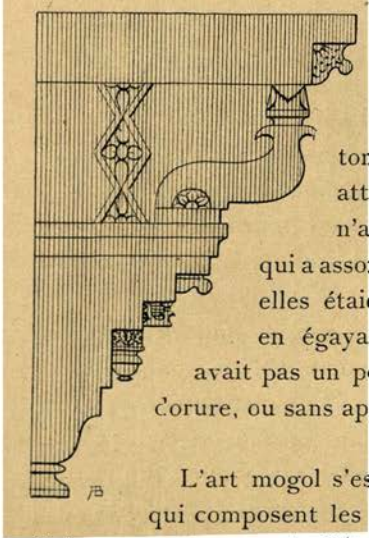
A l'intérieur du palais, nous trouvons une succession de galeries qui traduisent l'inspiration indoue par leurs voûtes plates, leurs panneaux illustrés d'oiseaux divers et surtout leurs chapiteaux scalariformes. Le chapiteau est l'œuvre dominante de l'architecture indoue, et la multiplicité des variétés que ce peuple s'est plu à lui donner provient sans doute de ce qu'après l'exclusion de la construction des voûtes élevées, il a voulu rehausser l'effet d'ensemble de ses galeries à toit plat par une ornementation minutieuse des soutiens de l'édifice. C'est à tort que les colonnes indoues ne figurent pas dans les catalogues classiques de l'architecture, car elles méritent autant d'atten-

tion que les colonnes grecques dont nous avons l'œil saturé. Les chapiteaux du palais Rouge n'ont pas moins d'un tiers de la hauteur totale du pilier : ils sont formés par quatre assises transversales superposées dont la longueur augmente de bas en haut d'une quantité égale à l'épaisseur de l'assise : ce qui donne l'aspect d'un escalier à l'ensemble du chapiteau. Cette disposition fournit matière à une ornementation profuse : des pendentifs sont suspendus à la face inférieure de chacune des marches de l'escalier et la surface de l'assise est divisée en carrés agrémentés d'un dessin géométrique différent dans chaque carré.

UN CHAPITEAU DE PILIER DU PALAIS ROUGE

Tel qu'il est aujourd'hui, avec la couleur sanguine de ses murs, le palais est un sombre fantôme au milieu des beautés de marbre blanc d'Agra. Chaque couleur a sa note d'action sur nos sens. Le rouge, si justement choisi pour la pierre des tombeaux, incline l'esprit à une rêverie attristée que l'intense lumière de l'Inde n'arrive pas à dissiper. Mais c'est le temps qui a assombri ainsi les murailles du palais Rouge : elles étaient recouvertes autrefois d'un fard qui en égayait la surface; et l'on raconte qu'il n'y avait pas un pouce carré du palais sans peinture, sans dorure, ou sans appliques de stuc colorié.

UN AUTRE CHAPITEAU A FUTTEHPORE-SIKRI



L'art mogol s'est donné carrière dans les constructions qui composent les salles de réception impériales et qu'on désigne sous le nom de Diwans. Elles occupent ensemble un grand espace carré au nord du palais Rouge.

Le Diwan-i-'Am, ou salle d'audience publique, est situé sur le côté du carré le plus rapproché du centre de la forteresse et

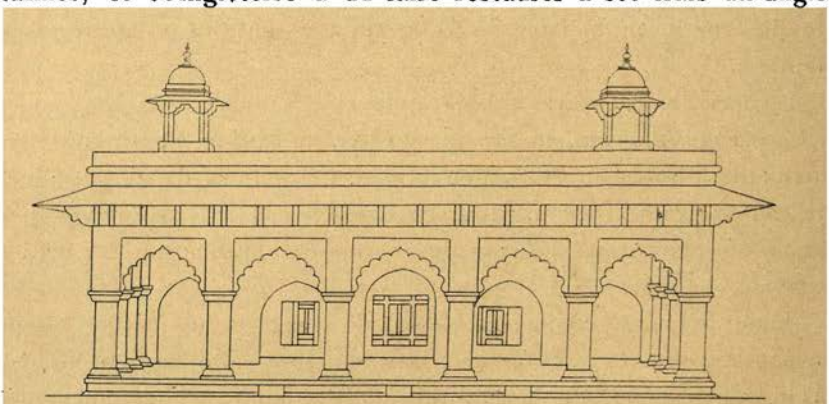
par conséquent le plus directement accessible. C'est un grand portique, en forme de fer à cheval, ouvert du côté du fleuve, et dont la voûte est supportée par des colonnes de grès rouge. L'Empereur prenait place, en face du portique, sur un trône de marbre au-dessus d'un socle incrusté de pierres précieuses et de caractères arabes.

La salle d'audience privée, ou Diwan-i-Khas, qui était réservée aux grands de la cour et aux dames du harem, comprend principalement un pavillon en bordure sur la Jumna et une terrasse adjacente, montés l'un et l'autre sur des pilots de marbre qui en exhaussent le seuil et rendent plus facile la plongée du regard dans l'horizon lointain.

Le pavillon est rectangulaire, avec cinq piliers sur la longueur et quatre sur la largeur, tout en marbre blanc et d'un dessin aussi gracieux que d'une composition simplifiée. Les piliers, de grosseur juste suffisante pour supporter leur charge, émoussés à leurs angles, et discrètement cannelés sur leurs bords, sont réunis par des arcs en ogive festonnée. Le toit plat est surmonté d'un attique au-dessus duquel s'élèvent, comme emblèmes de l'Inde, deux petits kiosques avec des colonnes si frêles que leur coupole semble suspendue dans l'air transparent; et le toit lui-même est entouré d'une corniche inclinée qui projette son ombre dans l'intérieur du pavillon. Asile des nobles dames de la cour, ai-je dit : par conséquent, asile fermé aux regards du dehors qui ne peuvent venir ici que de la rive de la Jumna. C'est pourquoi la face du belvédère tournée vers le fleuve est voilée par un écran de marbre ajouré qui dit à lui seul la destination de l'édifice.

Le plan général du Diwan-i-Khas, sa forme, ses piliers carrés sans sculpture, ses arcs brisés, sa clôture unilatérale par un treillis de marbre sont empruntés à l'art musulman. La construction ne prend les caractères d'une œuvre mogole que dans la richesse de la décoration. Les empereurs asiatiques, originellement enclins au faste et possesseurs accidentels d'un sol fertile en marbres brillants et en pierres éclatantes, n'auraient pas compris que leurs palais ne fussent pas aussi parés que leurs femmes ou eux-mêmes. Ils ont couvert leurs murailles d'or, d'argent et de gemmes, et semé, dans des encadrements de marbre noir ou vert, des gerbes de fleurs en améthystes,

turquoises, cornalines ou lapis-lazuli. Ce fut un luxe sans exemple et qui donna le délire aux envahisseurs du palais. Ceux-ci ont moissonné en un tour de main les pierres précieuses des Mogols et n'ont laissé sur les murs que quelques émeraudes qui persistent là comme survivent les feuilles après la chute des fleurs. On ne voit plus sur les piliers que des tiges élégamment arquées et la place anciennement occupée par les roses, les œillets et les volubilis. De même pour le plafond : celui-ci était entouré, à l'origine, d'une bande d'or métallique, ainsi que chacun de ses caissons. L'or a suivi les gemmes, et l'Angleterre a dû faire restaurer à ses frais un angle



LE DIWAN-I-KHAS

de la voûte du pavillon pour donner actuellement une idée de son luxe passé. Au centre du sol, une vasque avait été creusée qui apportait la poésie de l'eau sous ce riant abri. L'onde aussi est tarie; mais on garde l'illusion de sa chute bienfaisante, grâce à la figuration de cascades sur les parois de marbre de la vasque. L'eau pure a toujours eu ses entrées dans les palais musulmans : elle y entretient le charme, le bien-être et la vie par sa fraîcheur et son murmure.

La terrasse, en bordure sur la Jumna, voisine du Diwan-i-Khas, et dallée de marbre blanc, représente un promenoir limité du côté du fleuve par une basse balustrade d'une trentaine de mètres de longueur. Elle était réservée à l'Empereur qui y stationnait pendant qu'une partie du harem était assemblée sous l'ombre du Diwan. On apportait, à certains jours, sur cette terrasse, le trône impérial qu'on

montait sur un socle de marbre noir placé au ras de la balustrade et demeuré encore à sa place d'autrefois. C'est un monolithe dont la table carrée de deux mètres de côté est supportée par quatre pieds de quarante centimètres de hauteur. Il est proche d'un autre tabouret en marbre blanc réservé à un bouffon qui avait pour mission de grossir les travers de l'Empereur afin de les lui rendre plus évidents.

Du Diwan-i-Khas et de la terrasse impériale, on domine la boucle de la Jumna et la plaine qui s'étend au delà de la rive gauche du fleuve. A droite, et sur une longueur d'un mille, c'est une ligne de grands arbres, au bout de laquelle apparaissent les minarets et le dôme du Taj.

Le spectacle est beau.

La plaine s'étale en un immense tapis qu'irise la lumière intense du soleil; le sable du lit du fleuve et son étroit filet d'eau scintillent comme une lame d'or entrecoupée d'argent; et le Taj s'élève, ainsi qu'un lis éclatant, à l'horizon des vertes frondaisons qui bordent la vallée.

Quand le ciel éteint sa clarté, la plaine déserte doit garder encore sa poésie : elle reste la vaste console qui soutient la sphère étoilée, et le lourd silence de la nature endormie incite au bercement des rêveries prolongées.

Mais il n'est spectacle qui ne lasse. Peut-on admettre que les petites princesses, couleur de nuit ou couleur de soleil, aient vécu toute leur vie dans cet empyrée terrestre, sans trouver trop de profondeur à la plaine et d'uniformité au cours du fleuve?

Elles avaient, il est vrai, pour se délasser, les jeux de la musique, de la danse et de la comédie, les parties d'échecs où elles-mêmes devenaient pions (1), et, de temps à autre, les effrayants combats de tigres et d'éléphants. Ceux-ci se tenaient dans un petit enclos situé au pied de la terrasse impériale : le tigre labourait de ses griffes la trompe et les oreilles du pachyderme; et l'éléphant, courroucé et barétant, encerclait le tigre de sa trompe et ne lâchait prise qu'après avoir écrasé l'ennemi entre son crâne et le sol. C'était une confusion

(1) On voit, dans le palais, une cour pavée de carrés de marbre noirs et blancs formant l'échiquier de l'Empereur. On y jouait avec des pions vivants représentés par des princesses différemment vêtues.

de cris d'enthousiasme et de terreur dans le groupe des princesses, femmes comme les autres femmes et malgré leur éducation ancestrale. Vous auriez reculé devant cette barbarie, autres grandes dames en perruque poudrée qui vous disputiez aux mêmes jours à Versailles les faveurs du grand roi, et vous auriez traité d'esclaves les courtisanes de bronze du palais d'Agra. Elles étaient pourtant coquettes et jalouses au même degré que vous; et pendant que vous payiez vos rivalités de quelques années de cloître, elles descendaient pour les mêmes fautes dans le dédale des sombres souterrains du palais et ne revoyaient la lumière du soleil que pour perdre la vie dans les eaux de la Jumna.

Où les petites princesses paraissent s'être plu à des jeux d'enfants, c'est dans la chambre quasi souterraine qui fut autrefois la salle de bains du harem. Cette salle, à peine exposée à la clarté du jour et destinée à être éclairée par des lumières artificielles, présente, au milieu de son sol de marbre, une grande piscine desservie par un escalier de trois marches. Les murs et le plafond sont couverts d'une mosaïque de miroirs de quelques centimètres de diamètre, interposés entre des gerbes de fleurs en stuc mauresque. Dans toutes les directions du regard, on se voyait mille fois reproduit et nimbé des lueurs mystérieuses émanant des innombrables veilleuses qui brûlaient au fond des niches. Fantaisie originale, vraisemblablement créée pour le divertissement des princesses noires, dont l'ingénuité devait se gaudir au milieu des images répétées de leur corps et de leurs gestes. Elles n'étaient pas impudiques ces filles du harem, la volupté comportant plus d'intelligence que n'en contenait leur cerveau de poupée. Leurs ébats étaient innocents; elles s'égayaient sans passion, et leurs émotions s'exhalaient dans leur pépiement d'oiselles captives.

La mosquée du palais est le chef-d'œuvre d'architecture mogole de la citadelle d'Agra. Les indigènes lui ont donné le nom de Moti Masjid ou la Perle Mosquée. Elle est postérieure au règne d'Akbar et a été construite par Shah Jehan de 1648 à 1655. Son plan général est disposé pour impressionner le visiteur. Ses murs extérieurs en grès rouge et la porte d'entrée, montée au-dessus d'un escalier assez élevé, présentent un caractère sombre qui tempère la curiosité. Mais qu'on franchisse le cadre de la porte et l'intérieur s'illumine, l'œil est ébloui,

l'esprit en extase! Le sol, la cour, le bassin central, le cloître périphérique, le sanctuaire, les coupoles rayonnent de la blancheur d'un marbre aussi pur que la neige, aussi poli que l'ivoire. Et quelle harmonie dans les parties de cette exquise composition! Les fines colonnes du cloître s'effacent devant la majesté du sanctuaire, long de quarante-cinq mètres, sombre, profond, à demi obscur, s'ouvrant à l'extérieur par sept arcades à piliers carrés, réunis en haut par des arcs brisés de marbre festonné; et les trois coupoles qui surmontent la nef s'élèvent si légèrement au-dessus de l'édifice qu'elles semblent se détacher du toit comme des bulles transparentes. Pas une incrustation de couleur, pas une mosaïque, à peine quelques ciselures; et pour tout ornement, la pureté du marbre. Telle la beauté de la vierge nue qui jaillit de la perfection des formes du corps et dont la chair étincelle de la flamme intérieure : une perle, un cercle d'or serait une offense pour sa grâce. Je comprends l'exclamation d'un évêque anglais s'affligeant que la foi chrétienne n'ait jamais rien fait d'égal à ce temple d'Allah! Mais si c'est la foi musulmane qui a créé la mosquée, c'est le ciel qui l'a purifiée. Transportée en Angleterre, la même mosquée serait aujourd'hui couverte de poussière et de mousses; et pas un évêque ne la trouverait assez resplendissante pour son Dieu.

On regrette, au sortir de la citadelle d'Agra, que l'œuvre architecturale des Mogols n'ait pas été continuée par Aureng-Zeb, arrière-petit-fils d'Akbar et fils de Shah Jehan. Mais Aureng-Zeb n'avait ni l'amour d'Akbar pour le grandiose, ni l'amour de Shah Jehan pour le faste. C'était un croyant doublé d'un ambitieux. Il poussa le fanatisme religieux jusqu'à se nourrir d'herbes et de pain d'orge, jusqu'à coucher à terre sur une peau de tigre, et travailler de ses mains pour gagner son pain. Sa foi aveugle en fit le persécuteur du brahmanisme, dont il renversa les idoles et les pagodes pour les remplacer par des mosquées. Ce monarque, dominé par des instincts barbares, n'a pas senti qu'il y a plus de gloire à construire qu'à détruire. Religieux jusqu'au fakirisme, il fut cruel jusqu'à la sauvagerie. Il prêta la main à toutes les trahisons et fit successivement emprisonner son père, massacrer ses frères et neveux, empoisonner deux de ses enfants. C'est en supprimant les rivalités, et, il faut le reconnaître, grâce à des mesures politiques judicieuses et à des expéditions mili-

taires heureuses, qu'il porta plus loin que ses prédécesseurs, après un demi-siècle de règne, la domination mogole. La souveraineté du petit-fils d'Akbar s'étendait, en 1706, du 35e au 60e degré de latitude. Mais il est écrit que ceux qui entrent dans un pays par la force en sortent également par la force. La décadence morale des héritiers d'Aureng-Zeb et une succession d'intrigues de cour favorisèrent l'entrée dans l'Inde du Persan Nadir-Shah qui, nouveau Tamerlan, rasa la dynastie que Tamerlan lui-même avait fondée. L'Angleterre s'est enrichie de ses ruines.

Allons au Taj!

Le Taj est le tombeau de la Begum Muntaz Mahal, épouse de l'empereur Shah Jehan (1). C'est aussi la merveille du monde, au dire des Anglo-Indiens. Nous en avons déjà aperçu la blancheur, à la limite des frondaisons de la rive droite de la Jumna. Il rappelle à l'univers l'amour de Shah Jehan pour l'incomparable Impératrice.

MUNTAZ MAHAL
(d'après une photographie)

Muntaz Mahal, petite-fille du nawab Itimad-ud-daula qui avait été distinguée par l'Empereur pour son esprit et sa beauté, sut captiver, jusqu'à son dernier jour, son volage et voluptueux époux par sa gaieté et sa grâce sensuelle. Elle mourut en mettant au monde son septième enfant et fut prévenue de sa mort, au dire de la chronique, par le cri que l'enfant poussa avant de naître. Elle manda alors l'Empereur et lui dit : « Les fils et les filles que je vous ai donnés suffisent à perpétuer votre nom : ne prenez pas de nouvelle épouse, afin que des discordes ne s'élèvent pas dans votre famille. Mon désir serait que vous me bâtissiez une tombe, la plus belle que le monde eût jamais vue (2). »

(1) Taj serait un mot persan d'après certains lexiques, et signifierait « couronne ». DARMESTETER *(Lettres sur l'Inde)* en fait un abrégé de Muntaz. A proprement parler, le nom ne désignerait pas le tombeau de l'impératrice, mais l'impératrice elle-même. Muntaz Mahal signifie littéralement l'Élue du Palais.

(2) La troisième fille de l'Empereur, la princesse Jehan Arra, s'est distinguée par

L'Empereur promit et commença le monument d'amour dès l'année suivante (1630), avec l'espoir de rejoindre, après son dernier souffle, la sultane bien-aimée, sous le dôme de marbre aussi purement éclatant que le palais céleste ouvert par les houris à Muntaz Mahal, le jour même de sa mort. Et l'on raconte que, durant le reste de sa vie, Shah Jehan, prisonnier de son fils, se faisait porter sur les remparts du fort pour revoir le Taj et pleurer.

Le Taj est relié à la citadelle d'Agra par une avenue de près de deux kilomètres, large, blanche et propre, avec une double rangée de majestueux cyprès. Dès que l'avenue est abordée, l'esprit entre en harmonie avec les souvenirs que les ombres des arbres ont mission d'évoquer: et plus on avance sur la route, plus on est avide d'aboutir.

Un premier enclos, en grès rouge, marque la limite du caravansérail annexé au tombeau. Il est, en effet, de tradition chez les musulmans d'honorer les tombes des grands personnages de fondations pieuses et de les entourer de dépendances plus ou moins considérables, à l'usage des visiteurs et des pèlerins.

La voiture s'arrête devant une deuxième enceinte, également en grès rouge, qui enclôt les vastes jardins du Taj Mahal et apparaît comme l'écrin rutilant du bijou de marbre blanc que l'on va visiter. La porte monumentale, à ogive enfoncée, est ornée de jetées de fleurs d'agates ou d'onyx et d'inscriptions arabes en marbre blanc.

C'est le décor d'un palais funèbre qui s'étale devant soi, au seuil de la porte monumentale. Une allée de 250 mètres de long, pavée de marbres blancs et noirs, conduit à l'auguste mausolée. Elle est entrecoupée de bassins et de jets d'eau et encadrée par une végétation puissante où éclatent des monceaux de fleurs rouges et que dominent les pyramides élevées de noirs cyprès; et c'est tout d'abord la vaste coupole de la tombe, avec son croissant doré, qui attire et retient le regard. A chaque pas nouveau, l'œil se fixe davantage sur la masse de marbre blanc qui grandit, s'élève, se développe et se montre enfin dans toute la splendeur de ses formes orientales.

ses sentiments mystiques. Elle méprisa son rang et sa beauté, et vécut dans une austérité monastique. On lit sur sa tombe :

« Jetez seulement un peu d'herbe sur ma tombe. C'est tout ce qu'il faut pour cacher la dernière demeure des humbles.

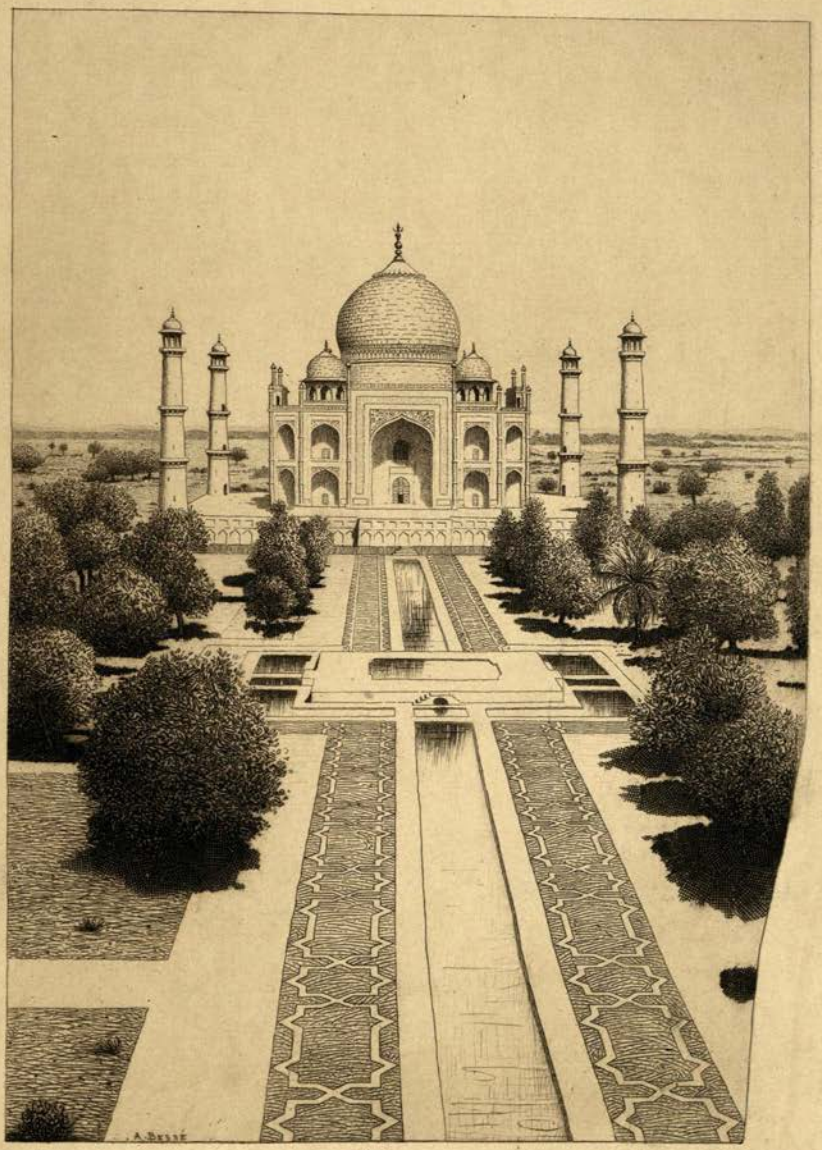
« Ici repose la pauvre, l'éphémère Jehan Arra, fille de l'empereur Shah Jehan et disciple d'un fakir. »

Une plate-forme, en grès rouge, de 320 mètres de long sur 110 mètres de large, à peine saillante au-dessus du sol du côté du jardin et qui plonge de l'autre côté dans le lit de la Jumna, supporte la terrasse de marbre blanc au centre de laquelle s'élève le mausolée. Cette terrasse, à peu près carrée, haute de cinq mètres sur cent mètres de côté, est évidée sur ses faces par des niches ogivales et surmontée d'une fine balustrade. Quatre hauts minarets de marbre, en tronc de cône allongé, et terminés par des kiosques élancés, sont posés à ses angles, comme, dans nos cérémonies religieuses, les grands cierges d'un catafalque,

Le Taj est de style persan. C'est un cube de marbre blanc de vingt-cinq mètres de côté, à pans coupés, ou — si l'on veut — c'est un octogone irrégulier à quatre grandes faces et quatre petits côtés. Chaque face principale est creusée en son milieu d'un haut portail ogival qu'entoure un cadre rectangulaire plus élevé que la bordure supérieure de l'édifice, et de chaque côté du portail sont superposées deux niches également ogivales, au fond desquelles un écran de marbre ajouré tamise la pénétration de la lumière. Les mêmes fenêtres se retrouvent sur les pans coupés de l'octogone, et l'ensemble de ces niches ogivales, si profondes qu'elles en sont obscures, excave tellement les faces du mausolée qu'on le dirait à distance totalement constitué par des montants parallèles avec des arcades intermédiaires. C'est ce que j'ai déjà fait ressortir à propos de la tombe de l'empereur Humayun, et je crois que c'est là un effet étudié de l'art persan ou mogol, car si les ouvertures étaient sur le plan même de la surface de l'édifice, saus être reportées au fond d'excavations profondes, l'œuvre perdrait de sa légèreté, de sa grâce et de son mystérieux attrait.

Au-dessus du centre de l'octogone, s'élève la coupole bulleuse des Mogols, avec la flèche d'or et le croissant terminal qui porte à 75 mètres au-dessus du sol la cime du tombeau. La coupole est entourée elle-même de quatre kiosques indous et encadrée par de minces minarets qui surmontent chacun des angles de l'édifice.

La grande nappe blanche de marbre qui sert de suaire impérissable à la coquette Begum aurait perdu de sa beauté originelle, si sa surface unie et monotone n'avait été relevée par des incrustations d'une note plus sombre. C'est sans doute dans ce dessein que toutes



Le Taj.

Imp. A. Percabeuf, Paris

les ouvertures du tombeau ont été encadrées de hautes lettres arabes en marbre noir qui tombent, autour des portes, comme des bandes de crêpe endeuillé. Ces lettres répètent le Coran et l'on prétend que le livre entier de Mahomet est compris dans les incrustations.

J'étais au pied du Taj à l'heure sublime où les rayons du déclin du soleil enveloppent le bijou de marbre d'une lumière adoucie qui en permet la contemplation prolongée sans éblouissement des yeux. J'étais seul, accoudé à la balustrade de la terrasse du tombeau, seul dans la rêverie mélancolique inspirée par la paix profonde de la Jumna et les plantations attristées du parc funèbre. Je sentais vibrer l'atmosphère du triomphe séculaire de la coquette Begum qui avait obtenu de son royal époux une tombe célébrée dans toutes les langues de l'univers, et je me commandais d'être épris, à l'instar des autres, de l'incomparable beauté du Taj. Je voulais proclamer que ce tombeau de marbre, transpercé par les rayons d'un soleil couchant, était vraiment la merveille du monde.

Le Taj a gardé pour moi ses mystères. Sa beauté m'est restée voilée : je ne l'ai pas comprise ou ne l'ai pas vue.

C'est l'œuvre froide d'une habile adaptation du plan d'une mosquée à un tombeau mogol. Elle est sortie de la science et non du génie d'un artiste.

A l'heure où j'évoque ces souvenirs d'Agra, l'image du Taj est présente à mes yeux, comme si j'étais encore appuyé sur la balustrade du piédestal du tombeau; et je ne sens pas en moi l'enthousiasme que produit le souvenir des spectacles qui nous ont profondément impressionnés.

Le Taj est trop jeune, les ans ne l'ont pas assez mûri. Son marbre blanc, sa surface grenue, son ensemble éclatant et radieux n'imposent pas le respect admiratif.

La main qui l'a construit apparaît pesamment dans les joints trop noirs de la pierre étincelante, et la maçonnerie ressort avec une lassante régularité géométrique.

La coupole, trop vaste pour la base du tombeau, l'écrase plutôt qu'elle ne l'élève et détourne à son profit une attention qui devrait se fixer sur la partie fondamentale de l'œuvre. De même, les fûts des quatre minarets, situés aux angles du piédestal, dominent le monument funèbre qui devrait tout dominer.

Que si je me reporte au contraire six ans en arrière, à la claire matinée d'octobre où, assis dans l'enceinte de l'acropole, je vis lever le soleil sur les ruines du Parthénon, je sens à nouveau courir en moi le frisson d'admiration qui me retint en extase devant le temple athénien. Ce n'est pourtant en soi que la réalisation la plus simple de la demeure humaine : quatre murs rectangulaires, une architrave et une frise avec, pour seuls ornements, un fronton et une colonnade dorique. Mais le temps a transformé le marbre en un bloc de vieil ivoire qui reflète dans ses lignes harmonieuses la substance de la pensée humaine. Aucun homme ne s'est arrêté devant le Parthénon sans en comprendre l'économie et la grandeur. C'est pour ainsi dire l'œuvre de l'humanité entière, éternellement vraie, éternellement belle, et qui nous assujettit instinctivement à sa contemplation.

Est-il même besoin de remonter jusqu'à la Grèce antique pour trouver un tombeau qui parle au cœur aussi haut que le Taj ? Quand le soleil couchant se mire dans l'or du dôme des Invalides, toutes les colonnes du temple se resserrent et se dressent dans une ascension vers le ciel, et il n'est point un passant qui ne se sente ému de la superbe envolée de l'obélisque chrétien au-dessus du dôme glorieux.

Je quittai la plate-forme du Taj après que le soleil eut cessé d'éclairer la coupole et je revins le lendemain dès l'aube visiter les tombes du mausolée.

Une ombre douce et fraîche, filtrée par les parois de marbre, est épandue dans l'intérieur du tombeau et contraste avec l'éblouissante clarté de l'extérieur. Un silence oppressant arrête les mots sur les lèvres et amortit les pas, comme à l'approche du berceau d'un enfant endormi. Prenez garde d'ailleurs de parler ou de rire : un écho attentif reproduit tous les bruits dans des ondes grossissantes.

Au centre même de l'édifice, et dans l'axe vertical de la coupole, le cénotaphe de la Begum, simple bloc rectangulaire de marbre blanc, est posé sur un piédestal à gradins de même qualité et de même couleur. La surface du marbre, aussi fine qu'une coulée de cire, est couverte d'inscriptions arabes et de guirlandes de pierres précieuses qui imitent la variété des fleurs de la nature.

L'empereur Shah Jehan gît à gauche de la Begum, sous un tombeau plus simple et volontairement effacé, afin que le premier regard du visiteur soit réservé à la pierre tumulaire de la sultane du Taj (1); et les tombes des amants sont ensemble entourées d'une haute cloison, octogone comme le mausolée lui-même, qui est le chef-d'œuvre de la ciselure musulmane. Chaque panneau de cette cloison, encadré de légers pilastres et d'une corniche festonnée, comprend un soubassement enrichi de gerbes de fleurs et une

UN PANNEAU INTÉRIEUR DU TAJ

partie supérieure ajourée en une merveilleuse guipure. Les fleurs, fuchsias, lis ou tulipes, sculptées en haut-relief sur les plaques de marbre, ont été si bien fouillées par le ciseau de l'ouvrier qu'elles semblent entr'ouvrir leur calice sous la fraîcheur du tombeau. Les

(1) Les tombes qui viennent d'être décrites ne sont pas les vraies tombes. Les restes de l'empereur et de l'impératrice reposent, suivant la coutume indoue, dans une chambre souterraine, accessible d'ailleurs aux visiteurs. Là, les cénotaphes sont recouverts d'étoffes de soie et de bouquets de fleurs naturelles apportés par les pèlerins.

lapis, les agates, les turquoises, les topazes ou le porphyre qui les ont représentées autrefois n'ont pas échappé complètement au pillage de la guerre; mais il en reste assez pour qu'on entrevoie la floraison première.

On prétend que Shah Jehan a eu l'intention d'élever, en face du Taj, sur la rive gauche de la Jumna, un autre mausolée comparable à celui de la Begum et où lui-même aurait reposé. Un pont en marbre blanc, avec balustrade d'argent massif, aurait uni les deux monuments. La captivité de l'Empereur s'opposa à l'accomplissement de ce fastueux projet; et l'âme de Shah Jehan doit en rendre grâce à la destinée. Où le sommeil éternel peut-il être aussi consolant que près du tombeau de la sultane favorite et dans un parterre de fleurs qu'aucun architecte n'aurait créé pour un roi?

Quiconque s'arrête au seuil d'un tombeau peut entendre, s'il veut prêter l'oreille, les pierres et l'atmosphère chanter tout ou partie de la vie du défunt.

Le Taj nous dit que l'amour de la Begum a survécu dans l'esprit de Shah Jehan, personnification de la magnificence, aux enthousiasmes des combats et aux ivresses des splendeurs du palais.

Le Taj nous dénonce que l'émotion du baiser d'une femme a prévalu, chez Shah Jehan, à toutes les visions de son passé éblouissant.

Le Taj affirme que la joie sublime de la vie de Shah Jehan est d'avoir possédé assez de puissance, d'argent et d'autorité pour réaliser le dernier vœu de sa maîtresse agonisante.

Et la brise qui caresse la coupole du Taj murmure aux admirateurs du monument, de race noire, jaune ou blanche, que le bonheur de Jehan s'est résumé, à son heure dernière, dans l'assurance de dormir son dernier sommeil près de sa sultane favorite.

Un mufti, interprète de la tradition mogole, a conté, en termes émus, à Jules Bois (1), que Shah Jehan, sentant l'approche de la mort, implora son fils Aureng-Zeb, devenu son ennemi et son maître, de lui laisser voir une dernière fois le Taj où il devait reposer avec la bien-aimée. Le fils ombrageux céda à la prière du père expirant, et le vieux sultan fut porté sur une chaise de marbre jusqu'à une fenêtre

(1) *Visions de l'Inde*, p. 215.

du palais. Il vit le Taj et pleura... Les larmes, ajouta le mufti, étaient déjà la rosée du paradis.

En m'éloignant du Taj et en faisant route vers la ville indigène, je pensai que ce Taj renommé était une fleur d'architecture parmi les fleurs dont la nature a couvert la cité d'Agra. C'est à foison qu'elles s'étalent sur les bords du chemin; et le cantonnement anglais était noyé dans une floraison printanière de laquelle émergeaient, avec un éclat tropical, les calices géants des volubilis arborescents. Il n'était pas une villa qui ne fût entourée de plantes grimpantes, attachées aux bois, amarrées aux fers, incrustées entre les pierres. Les larges feuilles des arbustes étaient imbriquées en rempart de verdures et les fleurs, béatement entr'ouvertes sous l'humble buée matinale, s'enchevêtraient en guirlandes d'un incomparable coloris. J'aurais beau dire que des pétales avaient la teinte de l'azur du ciel; d'autres, le rouge intense des couchers du soleil; que ceux-ci étaient aussi roses que les lèvres d'une vierge et ceux-là plus blancs qu'une coupe de neige, je n'éveillerais pas l'image de cette débordante moisson de fleurs qui projetaient des tons de féerie sur le cantonnement d'Agra. J'ai retrouvé dans les larges allées de la cité anglaise le même ravissement que la vue des opulents turbans des indigènes m'avait donné la veille au soir à mon entrée dans la ville; et j'ai compris que les natifs empruntent aux calices des volubilis les teintes éclatantes dont leurs étoffes sont parées. Mais la production de l'homme ne peut se mesurer à la prestigieuse création de la nature. Il est des nuances dans la couleur vivante que le dosage de la matière le mieux étudié reste impuissant à engendrer.

Faut-il, après cela, parler de la ville indigène, ramassis de boutiques bruyantes, de maisons vieillottes, de rues étroites noyées dans une atmosphère lourde de poussière : ce serait faire revivre l'époque du grand Mogol; car, du dix-septième au vingtième siècle, aucune modification n'a été apportée à la construction des maisons, l'aménagement des boutiques ou l'attitude des 150 000 habitants. Les générations se sont succédé aussi étrangères aux possibilités d'amélioration de leur existence que restent incapables de perfectionnement les animaux à sociabilité instinctive. Trois forces tiennent ce peuple cristallisé dans ses coutumes séculaires : l'ignorance, la religion et l'or-

gueil. Nous sommes pour lui des barbares et aucune de nos importations ne l'intéresse, pas même l'alcool qu'il dédaigne, à l'encontre de nombreux musulmans d'Afrique.

Futtehpore-Sikri. — S'il est exact que la cité d'Agra soit comparable à Paris et le palais d'Agra à notre Louvre primitif, il n'est pas moins admissible de comparer Futtehpore-Sikri à Versailles, surtout après avoir établi une ressemblance historique entre le mogol Akbar et notre Louis XIV. De même que ce dernier monarque, Akbar préféra résider un peu loin de la capitale de son royaume, pour être plus à lui-même et à sa cour.

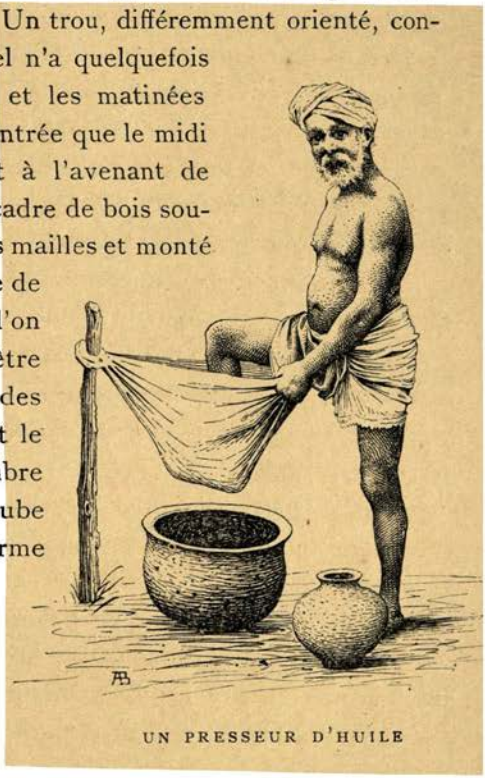
La tradition prétend que l'emplacement de Futtehpore-Sikri, situé à trente-cinq kilomètres d'Agra, fut choisi par la reine qui, n'ayant pas d'enfant et avide d'une prompte maternité, proposa à l'empereur de construire son palais à l'endroit même où avait vécu, dans une grotte solitaire, l'ascète Cheik Selim Chisti dont l'invocation avait la réputation de mettre fin à la stérilité des femmes. La confiance de la reine ne fut d'ailleurs pas trompée; et c'est à Futtehpore-Sikri que Jehangir naquit.

Futtehpore-Sikri est donc sorti de terre comme un palais de féerie et quasi grâce au coup magique d'une baguette royale. A peine décidée, l'œuvre fut commencée et le plan des architectes exécuté sans retouches successives capables d'en modifier l'unité. Le meilleur de l'art indou fut joint au meilleur de l'art musulman, et ainsi fut marquée l'influence d'Akbar sur l'architecture du nord de l'Inde. La conservation à peu près parfaite de ce qui reste de l'œuvre donne à Futtehpore-Sikri la valeur d'un musée architectural de la première époque mogole.

La distance qui sépare la cité d'Agra du Versailles mogol paraîtrait entraîner une longue perte de temps, si le voyage ne fournissait l'occasion de passer sur la vieille terre indoue qu'aucune invasion n'a bouleversée et qui garde encore sa physionomie de l'âge des premiers Aryens. Les gens qui la cultivent y sont régis par des coutumes trois fois millénaires et aussi peu discutées que l'instinct du boire et du manger.

La route blanche et poudreuse, droite comme une voie romaine, est bordée à droite et à gauche de gigantesques légumineuses chargées de longues et larges gousses.

Les villages, situés en plein champ, sont composés de maisons de même forme, de même pauvreté et hors d'état d'éveiller une jalousie de voisinage. Elles se réduisent à quatre pans de mur, pétris avec la terre d'à côté, et qui retombent partiellement en poussière sur le sol d'où ils ont été tirés. Un trou, différemment orienté, conduit à l'intérieur du logis, lequel n'a quelquefois pas de toit, bien que les nuits et les matinées soient aussi fraîches en cette contrée que le midi y est brûlant. Le mobilier est à l'avenant de l'extérieur : il se résume en un cadre de bois soutenant un filet de cordes à larges mailles et monté sur quatre pieds d'un demi-mètre de hauteur. C'est le lit familial où l'on dort la nuit, avec l'assurance d'être hors de la portée des cobras ou des scorpions, et qu'on sort pendant le jour pour augmenter l'espace libre de l'intérieur de la hutte. Dès l'aube naissante, la maison se transforme en cuisine : une excavation du sol sert de fourneau; et la fumée se répand sur les murs au gré du vent. C'est sur le bord du village et au grand air que se passe la vie indoue. Le potier pétrit l'argile et les femmes préparent le riz sur le seuil de la porte : quelques-unes arrondissent en galettes plates une bouillie informe que l'on serait bien en peine de dénommer sans le secours du guide. C'est de la bouse pure de vache, destinée — ai-je besoin de le dire — à alimenter le feu de la cuisine. Ici, comme en tout pays, la femme veille soigneusement à l'entretien de la source du feu, d'autant plus difficile à assurer que les arbres sont rares et leur feuillage toujours vert.



UN PRESSEUR D'HUILE

Avec la montée du soleil, le nombre des passants augmente sur la

route poudreuse. Les hommes, protégés par des manteaux de laine, marchent en général les deux mains appuyées sur les extrémités d'un bâton transversalement couché sur la nuque; les femmes portent sur la tête de pesants fardeaux que quelques-unes assujettissent à l'aide d'un gracieux mouvement de la main droite. Elles sont engainées dans une robe rouge dont l'étroitesse rendrait jalouses certaines femmes d'Europe, et leur visage découvert est animé par deux yeux plutôt indiscrets que pudiques.

Parfois un nuage de poussière s'élève à l'horizon. C'est un convoi de chariots lourdement chargés de balles de coton et traînés par des zébus, ou bien c'est une voiture légère, véritable barcelonnette qui cache derrière des rideaux épais toute la nichée familiale. Voici même une automobile, affolée dans le remous de la poussière, et qui fait maudire la pénétration de la civilisation dans ce pays paisible.

Il ne faudrait pas que le bruit infernal de la corne d'avertissement du bolide routier se répétât souvent pour effrayer et chasser la gent volatile qui pare les abords de la voie poudreuse, et ce serait préjudiciable à l'agrément du voyage. Un peuple d'oiseaux voltige en confiance avec un mélange de chants et de cris. Les uns, comme les perruches, étalent gracieusement les éventails d'émeraude de leur queue et de leurs ailes; les autres ont des teintes de saphir; et des échassiers au plumage d'argent sont arrêtés béatement sur le bord d'une étroite flaque d'eau. Le vautour lui-même, au corps blanc et trapu, à la tête chauve et au bec jaune férocement recourbé, se fait pardonner par sa pose tranquille sur la cime d'une motte de terre sa sauvage rapacité et l'horreur de l'emblème de son nom.

Futtehpore-Sikri a été bâti sur une élévation de terrain qui figure assez bien un point géodésique au centre d'une plaine immense. Il ne reste plus de la cité mogole que le mur d'enceinte et les constructions du palais impérial. Les autres maisons, occupées autrefois par la suite innombrable de l'empereur, ne forment qu'un amas de ruines envahies par la jungle et hors d'état de fournir asile à un seul homme.

Le mur d'enceinte, en grès rouge, de dix kilomètres de circonférence, est assez bien conservé pour qu'on distingue avec netteté les dentelures de sa crête. On n'ignore pas que c'est dans le goût musul-

man, amateur de l'ornementation gracieuse et variée, de border les murailles de festons tantôt arrondis, quelquefois pointus, ailleurs trifoliolés et même en forme de fleurs de lis. Le mur perd ainsi de sa froideur et la pierre devient une matière vivifiée.

Les constructions du palais, tassées au sommet de la butte de Futtehpore-Sikri, apparaissent à distance comme un amas de pierres rouges dominé par des dômes, des kiosques et des minarets. L'ensemble des bâtiments est en harmonie de couleur avec la teinte rougeâtre du sol de la colline, d'où sont sortis d'ailleurs les matériaux de leur édification.

En abordant le palais d'Akbar par le sud, on se trouve en face de la porte d'entrée de la mosquée qui surpasse en hauteur et en majesté ce qui a été vu jusqu'alors de comparable dans l'Inde. Elle est même plus grandiose que la porte de la grande mosquée de Dehli, grâce au perron élevé qui lui sert d'assise et qui monte son faîte à plus de cent soixante pieds de hauteur. Sa façade est formée par la béance d'une grande niche ogivale profonde qu'entoure un cadre rectangulaire immense d'un tiers plus haut que large, lequel porte à son pinacle une galerie dont chaque arceau est surmonté d'une petite coupole; et les angles du panneau sont prolongés par de fins minarets. C'est au fond de la niche que sont percées les ouvertures donnant accès à l'intérieur de la mosquée. La surface du panneau est ornée de bandes de marbre blanc, entre lesquelles des inscriptions décoratives prouvent tout à la fois la raison de la majesté de la porte et l'esprit libéral de celui qui l'a fait ériger. On lit, d'un côté, que la porte représente un arc de triomphe élevé, en l'an 1010 de l'hégire, à la gloire d'Akbar, après la conquête du Dekkan; et il est dit expressément de l'autre côté : « Que la paix soit avec nous, suivant la parole de Jésus! La terre est un pont qu'il faut traverser sans y construire sa demeure. Celui qui a eu la foi un instant peut espérer à l'éternité. La vie dure une heure : il faut la vivre en dévotion; le reste est sans valeur. » — D'autres formules chrétiennes sont aussi relatées, par exemple : « Tu seras indemnisé des aumônes que tu auras faites, et la meilleure spéculation est d'échanger ce monde pour l'autre. »

Ainsi qu'à propos de l'arc de triomphe d'Hyderabad, on peut dire que l'orgueil musulman s'exhale dans les dimensions colossales de

cette porte. Mais sa géniale grandeur n'en arrache pas moins l'admiration et celle-ci s'accroît encore si, monté sur le palier du perron, on fait face à la plaine sans fin qui confond ses limites avec celles du ciel. Alors la splendeur de la nature s'ajoute à la puissance de l'art pour proclamer la gloire des Mogols. Il n'est rien en Europe qui fasse autant honneur à la création humaine, et c'est à peine si le grand temple d'Ammon, dans l'antique Thèbes aux cent portes, peut rivaliser avec ce chef-d'œuvre de l'architecture monumentale.

L'entrée du temple est permise aux étrangers, à la condition qu'ils mettent des babouches par-dessus leurs chaussures et acceptent un guide musulman. Ce n'est pas — nous le verrons tout à l'heure — que la mosquée soit exclusivement consacrée à la prière; mais, contrairement à nos habitudes religieuses, une mosquée continue de demeurer un lieu saint, quelle que soit son affectation ultérieure.

La cour de la mosquée est une des plus vastes du monde (1). Elle est entourée par un cloître dont la voûte est surmontée de distance en distance de kiosques gracieux à quatre colonnes et à coupole hémisphérique. L'abondance de ces belvédères indous est si grande qu'elle indique une concession manifeste au goût indigène; car on ne retrouve nulle part semblable prodigalité de ces mêmes motifs d'ornement.

Le « liwan » de la mosquée, ou sanctuaire du temple, c'est-à-dire le côté occidental du rectangle dirigé vers la Mecque, est surmonté des trois coupoles traditionnelles, avec des interpositions de petits kiosques indous entre leurs bases. Il diffère de la même partie des mosquées arabes par sa subdivision en compartiments au moyen de huit cloisons transversales percées d'ouvertures médianes qui se font face si exactement que le regard paraît s'enfoncer sous une voûte, quand on est placé à l'une des extrémités du liwan. Les deux compartiments du bout avaient été réservés aux femmes, qui n'étaient pas obligées ainsi de se tenir hors des murs du temple dans les cérémonies religieuses; et l'on reconnaît en cela la marque de la galanterie du Louis XIV indou. C'est peut-être aussi par le même désir d'accommodement qu'Akbar a consenti à ce que l'architecture indoue se donnât libre carrière dans l'ornementation du liwan de la

(1) Elle mesure, d'après Fergusson, 544 pieds anglais de l'est à l'ouest et 474 du nord au sud.

mosquée. Il n'est pas un pilier qui ne soit indou par la forme et la décoration : tandis que la base en est carrée, le milieu en est octogonal et la partie supérieure plus polyédrique encore. La hauteur de chacun d'eux est partagée en trois ou quatre segments par des disques, tantôt ronds et tantôt carrés, plus ou moins saillants à la surface de la colonne.

Le côté nord de la mosquée a été consacré à la « Darga » ou nécropole. De nombreuses pierres tombales, anciennes et nouvelles, les unes très basses, d'autres plus élevées, sont alignées à la droite d'un grand mausolée, de pur style musulman, qui semble tenir les autres tombeaux sous le bénéfice de sa sanctification. On sait que, de tout temps et dans toutes les religions, la mémoire de certains hommes a été honorée par leur sépulture dans un lieu déjà consacré à un mort vénéré. Le tombeau principal, dont les autres ne sont ici que les satellites, est celui de Cheik Selim Chisti qui vécut en ascète dans la première moitié du seizième siècle (1), à l'endroit même où il est enterré. C'est une chambre en marbre blanc, montée sur une grande terrasse, et dont la porte d'entrée est précédée d'un péristyle à deux rangées de colonnes. Les panneaux des murs sont découpés à jour comme des rideaux de dentelles tendus entre les montants de l'édifice; et l'ample corniche, qui défend le mort de l'intense lumière, se soutient au-dessous de la galerie supérieure par des consoles qui ressemblent à des cithares. A l'intérieur, tout est sombre : et le drap de soie brochée qui recouvre le cénotaphe et le dais d'ébène pailleté de nacre qui le surmonte. Puis, au plafond, et partout, des ex-voto de riches et de pauvres, des œufs d'autruche ou quelques haillons.

UNE CONSOLE DE LA TOMBE DE CHEIK SELIM CHISTI

C'est que Cheik Selim Chisti est resté l'occulte puissance qui met fin à la stérilité des femmes; et les musulmanes, comme les indoues, voire les chrétiennes, continuent de venir en pèlerinage à sa tombe pour obtenir l'héritier désiré. Les exemples sont nombreux — et

(1) Il mourut en 1571.

les faits se redisent — du résultat heureux d'une prière et d'une offrande; et quand la demande n'a pas été exaucée, ce n'est pas faillibilité du saint, c'est défaut de foi du suppliant.

Le côté gauche du cloître de la mosquée n'a plus rien de religieux : il est transformé en bazar et rappelle les anciens temples hébreux. On y voit que l'humanité est partout semblable à elle-même et se divise en gens qui jettent l'hameçon et gens qui le gobent.

Les premiers étaient représentés à Futtehpore-Sikri par des hommes à la figure glaciale, assis ou debout devant un carré d'indienne rouge étiré sur le sol, et vendeurs de fruits, de pains, de graines de céréales, d'épices ou de bijoux... de bijoux! Est-ce possible de parler ainsi! C'étaient des lamelles de métal, cuivre ou zinc, jaune ou blanc, grossièrement taillées en bagues, en bracelets ou calcars; c'étaient des bouts de corail enfilés dans une corde et réunis par monceaux; c'étaient des colliers de fausses perles, des pendants d'oreilles à dix boules de verres de couleurs différentes; c'étaient du kohol pour les yeux, et du rouge pour les lèvres.

Tout le monde marchandait et personne n'achetait. Les Indous, comme mon boy microcéphale, allaient d'un étalage à l'autre, aveuglés par le miroitement de la verroterie et rêvaient du délire de leurs femmes, embellies de l'étincellement d'un collier ou du cuivre d'un bracelet. Mais les païsses sont rares au pays de l'Inde, et le commerce se ressentait de la pauvreté des passants.

C'est dans la main des fakirs que j'ai vu tomber le plus d'argent; et c'est pour eux seuls aussi que j'ai ouvert mon porte-monnaie, sans que je sache la raison de ma générosité à leur égard. Bénéficiaires de la légende qui en a fait des possesseurs futurs du Nirvâna, ils vivent de la crédulité du peuple, toujours prêt à craindre le mauvais sort et disposé à tout sacrifier pour se rendre la destinée favorable. Le métier doit être bon, si l'on en juge par le nombre de ses adhérents; car les fakirs se rencontrent dans tous les lieux saints et forment, comme nos infirmes, la lèpre des marchés. On les voit tantôt nus, le corps couvert de cendres; tantôt loqueteux et en haillons; les uns pétrifiés et muets; d'autres agités et quasi épileptiques. L'un d'eux, à Futtehpore, était jeune et beau. Il s'est levé brusquement à mon approche et s'est découvert la face en rejetant sur les côtés ses longs

cheveux bouclés. Ses yeux brillaient d'un éclat terrifiant. Il raidit le corps, en accentua la finesse sous le maillot collant, et commença d'agiter les mains, les bras, les pieds et les jambes, et de se répandre en un flot de paroles sur une note monotone. Plus je le regardais, plus les gestes se saccadaient. La scène me rappelait les séances démoniaques des Aïssaouas. Mais il a suffi que je lui tendisse une petite pièce d'argent pour que la machine s'arrêtât court. La voix se tut, l'homme s'assit. Il est possible que de tels êtres soient des saints dans l'Inde : ailleurs ce seraient des fous. Il est vrai qu'ailleurs ils changeraient de métier.

Je fus conduit, par mon guide musulman, avec les plus grandes marques de déférence, jusqu'à la porte de sortie de la mosquée. Là, je rencontrai un homme déjà âgé et portant avec dignité le bel éventail de barbe blanche qui sied si bien aux visages de bronze. Il me présenta, avec le geste souple des noirs, une sébile en ébène à moitié remplie de petits cailloux arrondis et à reflets roses :

— C'est un souvenir de la tombe de Cheik Selim Chisti, me fit-il traduire. En portant sur vous une de ces pierres, vous êtes assuré d'une longue postérité.

— Mais je n'ai pas pris femme, lui dis-je, et ne puis rien attendre du pouvoir de votre saint.

— Il mettra sur votre route la femme qui vous donnera des enfants.

Je n'avais plus qu'à faire bonne grâce à l'invitation du musulman, et déposai le caillou rose dans mon porte-monnaie à la place de la pièce blanche que je lui offris.

Mais la pierre était tendre et s'effrita avant mon retour en France.

Le palais de l'empereur Akbar à Futtehpore-Sikri est composé de constructions de forme et de travail variés qui gardent ensemble la tristesse d'un abandon prolongé. Trois cents ans d'un soleil ardent et sans défaillance n'ont pu réchauffer les murs de grès incarnat qui déversent la mélancolie dans leur chaude ambiance. La pierre n'a pas su sourire sous le burin des sculpteurs, et les fresques qui la recouvrent en certains endroits n'en masquent pas assez la désolante couleur.

L'Empereur avait placé sa demeure au centre du palais, sur une hauteur qui commandait le reste des constructions et où aboutissaient des galeries souterraines qu'il avait le droit exclusif d'utiliser.

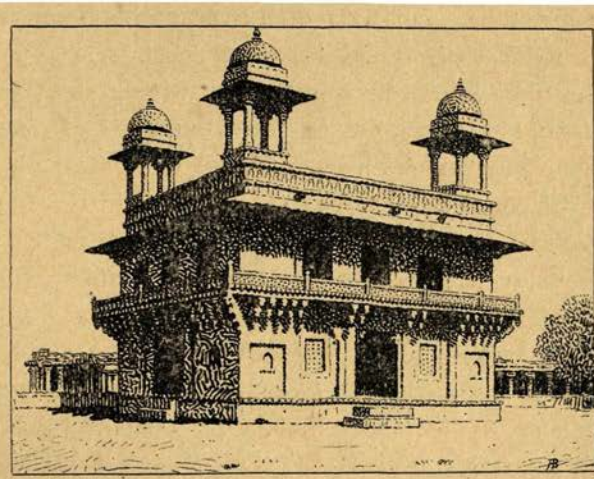
Amoureux des femmes et plus préoccupé de leur beauté que de leur religion, il avait associé dans son harem les Indoues aux musulmanes, d'aucuns disent à des chrétiennes; mais aussi méfiant de la tolérance des autres que libéral lui même, il avait assigné le logis à chacune, afin d'être mieux assuré de l'entente générale.

La Turque avait un palaiseau qui rappelait les richesses de la nature. Les montants de la véranda étaient garnis de ceps grimpants avec des raisins en pleine maturité. A l'intérieur, sont figurés des perruches, des tigres, des arbres, des chasses, et aussi des losanges juxtaposés qui ressemblent à une ruche d'abeilles ou, si l'on veut, aux mailles d'un filet.

La chambre de la sultane chrétienne, qu'on désigne sous le nom de maison de Miriam, et dont on ne sait pas si l'hôtesse fut Portugaise ou princesse de Jeypour, ressemble à un évangile illustré. Ses parois ont été couvertes de fresques, aujourd'hui fortement endommagées, et où l'on ne distingue nettement que la pointe des ailes de l'ange de l'Annonciation.

Mais les femmes n'étaient pas encore aussi bien partagées dans ce palais que le favori Bir-bal, homme de grand esprit et barde de cour qui a eu la plus exquise demeure que l'imagination puisse concevoir. C'est l'œuvre maîtresse de Futtehpore-Sikri. Son élégance défie toute description, et je suis à court de comparaisons pour en faire ressortir l'art, la grâce, la coquette beauté et la fine décoration qui semble envelopper ses murs extérieurs d'un tapis de Damas. Je puis seulement vous en présenter le plan général. C'est un bâtiment rectangulaire dont le corps inférieur, de vingt-trois mètres de longueur sur seize mètres de large, est surmonté d'un étage de dimensions plus réduites, lequel est couronné lui-même par deux coupoles juxtaposées. La façade du pavillon a été subdivisée en bandes longitudinales par des appliques saillantes et des piliers encastrés qui encadrent les portes, les fenêtres ou les fausses fenêtres; et chaque ouverture réelle ou figurée est surmontée d'un fronton ogival et appuyée sur un socle rectangulaire. Mais ce qu'il

est impossible de faire entendre, c'est la finesse des sculptures qui a changé les appliques en filigranes dont pas un ne ressemble à l'autre et a donné aux frontons des aspects de dentelles de fils. A l'intérieur, c'est encore plus stupéfiant. Les parois des chambres, avec leur corniche en encorbellement, ont une magnificence prodigieuse, et les pendentifs des voûtes surpassent en élégance les mêmes admirables ornements de l'Alhambra. De la base des murs aux plafonds, ce n'est que festons et profusion de dessins géométriques qui transforment ce petit palais en un gigantesque joyau, aussi minutieusement fouillé dans ses parois de pierre rouge que le plus riche coffret d'or ou d'argent.



LA CHAMBRE DU CONSEIL A FUTTEHPORE-SIKRI

Pour moins soignés dans leur décoration que les demeures particulières, les appartements communs du palais n'en avaient pas moins leur originalité. C'est ainsi que la chambre du conseil des ministres est aussi élégante à l'extérieur que surprenante à l'intérieur. C'est un chalet qui ferait bonne figure dans notre parc de Bagatelle : il est rectangulaire à toit plat et surmonté à ses quatre angles de kiosques élancés. Un joli balcon posé sur de nombreuses consoles indoues court à mi-hauteur sur chacune de ses faces. La porte est entourée de moulures et les fenêtres fermées par un treillis de pierre à mailles étroites. Au dedans, tout est matière à étonnement. D'abord, il n'y a qu'une seule pièce, alors que le balcon extérieur laissait prévoir un rez-de-chaussée et un étage; et le centre de cette pièce est occupé par un pilier qui n'a pas son pareil au monde. Ledit pilier, à tronc gros et court et à chapiteau largement évasé, ressemble par sa forme, ses côtelures et ses

imbrications inférieures, à un large calice floral. Il s'arrête à mi-hauteur de la pièce, là où serait l'étage, s'il y en avait un; et son bord supérieur est entouré d'une galerie d'où partent des passerelles qui se rendent à des loges situées aux quatre angles de la pièce. Les guides et les livres affirment qu'Akbar montait sur le calice du chapiteau pour tenir conseil avec ses ministres assis dans les angles de la pièce. L'idée est bizarre, mais son exécution heureuse; et on peut pardonner l'une en raison de l'autre, quoique jamais personne n'aurait intérêt à la reproduire. Je ne sais si des réparations récentes ont été faites à cette chambre, mais tout y paraît neuf comme dans une pièce sans usage.

Un autre exemple de construction bizarre, originale, et en qui se retrouvent les traits du style composite indo-musulman, est représenté par un belvédère destiné vraisemblablement aux plaisirs des dames de la cour. On l'appelle le « Panch-Mahal », ce qui veut dire qu'il est cinq fois élevé; et, en effet, il est formé de cinq étages de plates-formes soutenues par des colonnes de deux mètres de hauteur. La surface des plates formes se rétrécit de bas en haut pour donner à l'ensemble de l'édifice l'aspect d'un escalier géant ou d'une haute pyramide. La première assise, de vingt-quatre mètres sur dix-neuf, est supportée par quatre-vingt-quatre piliers, la deuxième par soixante-cinq, la troisième par vingt, la quatrième par douze, et au sommet, il n'y a plus qu'un kiosque carré à quatre colonnes. Aucune colonne n'a la forme de sa voisine, ni son style, ni son ornementation; et les cent quatre-vingt-cinq colonnes sont entre elles comme les feuilles des arbres d'une forêt dont aucune ne se ressemble. Le problème est évidemment plus facile à résoudre par la nature que par un architecte.

C'est du haut du Panch-Mahal qu'on aperçoit, en dehors de l'enceinte du château, l'Hiran Mirar (littéralement, le minaret des fauves), grande tour circulaire de 70 pieds de haut, initialement hérissée de défenses d'éléphants. Cette tour aurait été élevée, suivant la légende, au milieu d'une arène de combats d'éléphants, à l'endroit où le favori d'Akbar aurait trouvé la mort. On dit aussi que l'Empereur montait dans le lanterneau de la tour pour y tirer les antilopes et autres gibiers que des rabatteurs amenaient à sa portée.

La partie de la plaine qui s'étend au delà de l'Hiran Mirar pré-

sente à distance l'aspect d'un vieux fond de marécage : le sol est déprimé en cuvette, la surface en est sombre et couverte de touffes d'herbes disséminées. J'ai appris, après ma visite à Futtehpore-Sikri qu'il existait autrefois à cette place un grand lac qui s'est peu à peu desséché. La présence de ce lac n'avait peut-être pas été étrangère à la détermination d'Akbar de fixer sa résidence à l'endroit qui nous paraît aujourd'hui si désolé.

Curieuse destinée d'une ville, née du caprice d'une femme, morte de la sécheresse du sol aussitôt que construite, et qui proclame depuis trois siècles la gloire transitoire des Mogols, dans une plaine silencieuse. Elle eut pourtant le don de plaire à Akbar, à en juger par les distiques persans gravés aux portes de ses appartements personnels :

« Le Palais du Roi est dans chacune de ses parties plus sublime que le Paradis. »

« Quel coin du ciel lui est comparable? »

« Le portier du Paradis pourrait se mirer le visage dans le plancher des salles. »

« La poussière des cours servirait de collyre pour les yeux de la céleste houri. »

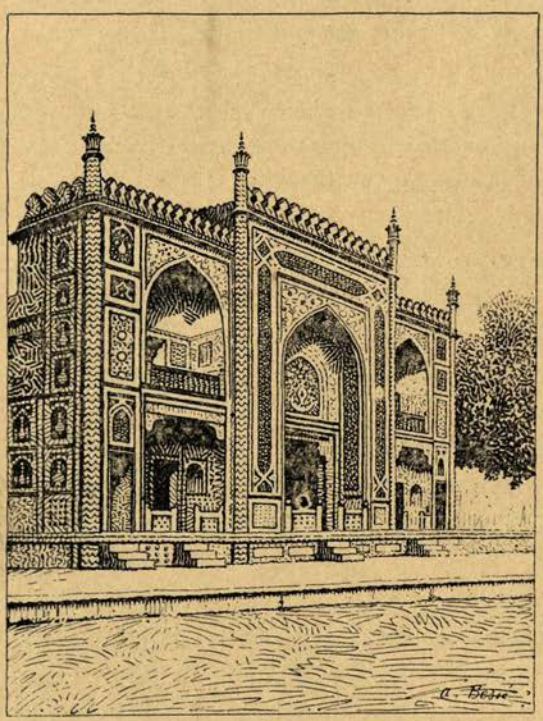
Mais les volontés royales sont mises en échec par les éternelles lois de la vie des cités et des peuples, auxquels la goutte d'eau est aussi nécessaire qu'au brin d'herbe éphémère.

Itimad-ud-Daula est un modeste coin de terre situé à une petite distance à l'est de la rive gauche de la Jumna et où se trouve la tombe du Tatare Ghias Beg, grand-père de la dame du Taj, et ministre des finances de l'empereur Jehangir.

Ce fut un homme remarquable qui sut arriver d'un seul coup au second rang de l'empire, sans s'être occupé des étapes. Il est vrai qu'il avait une fille belle, intrigante, plutôt amorale, qui devint la femme de Jehangir; mais lui-même possédait assez de qualités pour faire l'ascension sociale par ses propres moyens. Il était un peu poète, très amène, grand financier et apparemment honnête. Venu à pied et sans ressources de la Tatarie, il finit par être reçu à la cour de l'Empereur et devenir le premier chancelier de la trésorerie. Il se vit même élevé à la dignité de vizir, avec le titre de Itimad-ud-

Daula, qui signifie, je crois, soutien de l'État. C'est le nom qui a été donné à la terre où dort actuellement le Tatare financier.

Je me félicitais, avant de m'y rendre, de franchir la Jumna, torrent sacré de l'Himalaya, dont les trois races humaines, blanche, noire et jaune, se sont disputé la possession et qui a connu les plus épouvantables ruées de l'humanité; mais j'aurais désiré la passer sur un pont élevé, comme on passe le Nil, et contempler ainsi les inflexions de son cours et l'ampleur de ses rives; ou bien j'aurais consenti à marcher dans le sable de son lit et à chercher les gués avec l'aide d'un Indou. Mais, non. On passe la Jumna sur un mauvais pont de bateaux, encadré de vieilles charrettes, couvert d'une paille souillée de toutes les ordures des bestiaux, si bas, si encaissé qu'on se croirait enfoui sous terre, si long et si sale qu'on se morfond avant que d'atterrir.



UNE PORTE DU TOMBEAU D'ITIMAD-UD-DAULA

La tombe d'Itimad-ud-Daula est le pieux témoignage de la reconnaissance de la fille à l'égard du père. Elle fut élevée dans les premières années du dix-septième siècle.

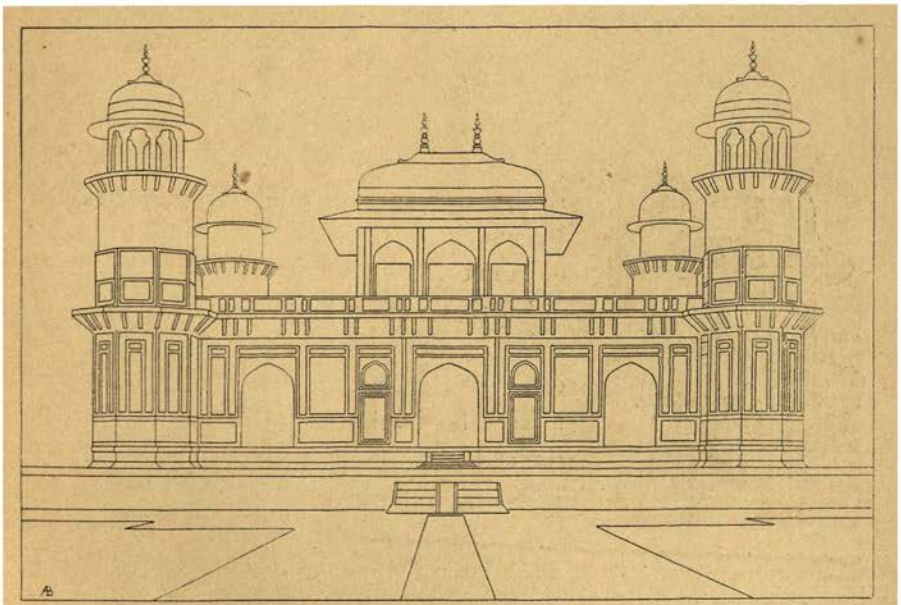
Dans la plaine déserte, un vaste carré a été découpé pour le mort et la limite en a été marquée par un mur de grès rouge.

Le milieu de chaque face du carré est percé d'une porte monumentale, d'où part un dallage de marbre qui mène directement, entre une double haie d'arbres feuillus, au centre du carré.

C'est là que s'élève la large terrasse qui supporte le mausolée.

Celui-ci est rectangulaire et de petites dimensions. Sa longueur est de 22 mètres et sa hauteur ne dépasse pas 7 mètres. Mais les proportions en sont augmentées par l'addition, au corps du bâtiment, de quatre tours encastrées dans ses angles et d'un petit pavillon au-dessus du milieu de la toiture.

Les tours sont octogonales jusqu'à hauteur du toit, cylindriques plus haut, et terminées par un kiosque à huit colonnes. La corniche



LA TOMBE D'ITIMAD-UD-DAULA

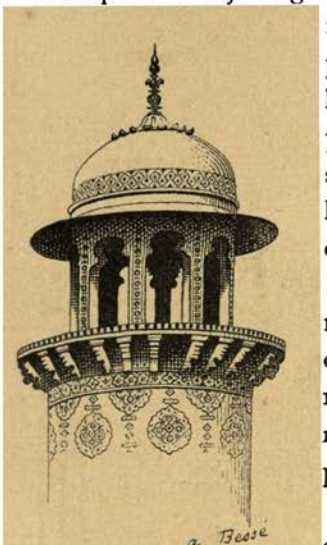
du bâtiment principal les entoure, comme pour mieux les relier à lui.

Le pavillon destiné à couronner l'édifice est également rectangulaire et du tiers de la grandeur du mausolée. Il est surmonté d'un toit voûté, destiné à remplacer la coupole que nous avons vue sur les tombeaux de l'empereur Humayun et de la Begum Muntaz Mahal et qui est l'apanage des familles royales.

La simplicité de ce mausolée, certainement intentionnelle, contraste avec les autres constructions d'Agra; et c'est peut-être pour ce motif qu'il ne tient pas dans les récits des voyageurs la place

qu'occupent les palais de la capitale mogole. Mais la sobriété du plan, imposée par la destination de l'édifice, est compensée par la virtuosité prodigieuse de la décoration.

Le bâtiment entier — aussi bien sa partie principale et inférieure que le pavillon supérieur additionnel — est constitué par de minces panneaux de marbre, encastrés dans des montants verticaux et des plinthes transversales. Les panneaux sont découpés en une dentelle si délicate qu'on les dirait transformés en stores de guipures, et c'est par leur ajourage que la lumière pénètre dans l'intérieur du mausolée. Les montants intermédiaires aux panneaux, les plinthes, les parois des tours, les colonnes des kiosques sont incrustés de pierres de couleur qui reproduisent les dessins géométriques les plus variés, avec toutes les nuances des gemmes les plus brillantes de la nature.



UN KIOSQUE SURMONTANT UNE TOUR DE LA TOMBE

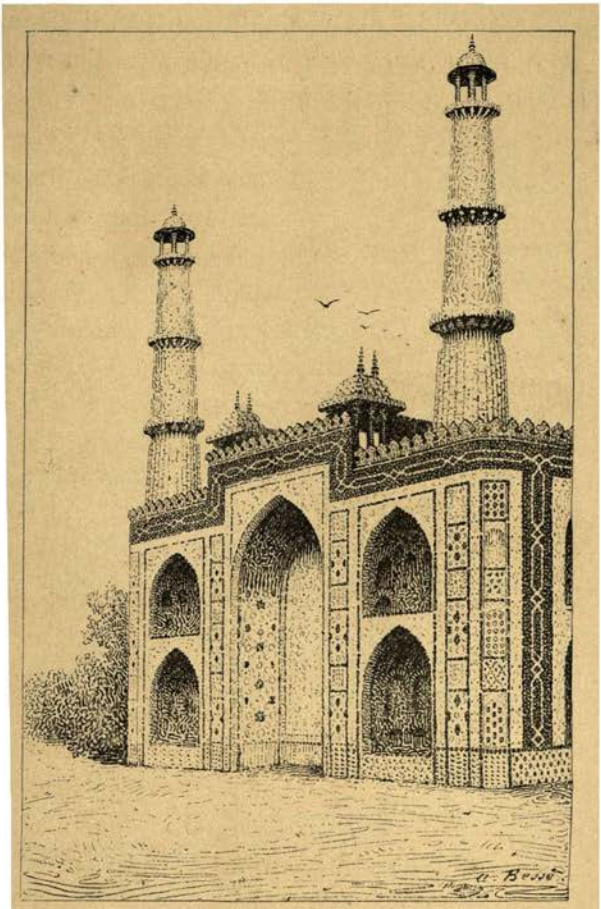
La richesse de l'ornementation se continue à l'intérieur du tombeau; mais c'est alors des vases, des urnes, des amphores qui fournissent les motifs de l'étincelante marqueterie, et l'on a plaqué sur les murs d'immortels parterres de fleurs.

Les sarcophages d'apparat du financier et de sa femme, installés dans le pavillon supérieur, et d'un marbre jaune d'or, sans tache, sans ciselure, juste de la dimension des corps, sont aussi nus que les parois de l'enceinte chargées de décorations.

Je n'ai pas regretté ma promenade sur la rive gauche de la Jumna, et dussé-je m'aliéner tous les admirateurs du Taj, je dirai en franchise que j'ai autant aimé l'Itimad-ud-Daula que le tombeau de la Begum. Le mausolée du financier est exquis dans sa forme; modeste, il est vrai, dans sa composition, mais si beau dans sa parure qu'on peut en faire, suivant l'expression de Jules Bois, l'apothéose de la Fleur.

Sikandra.. — Sikandra, à six milles d'Agra, est un petit village, desservi par une jolie route qui file entre les ruines de vastes

édifices et de monuments funèbres. C'est encore une tombe qu'on y va visiter, la tombe du grand Akbar. On lui doit bien un pèlerinage, après les journées passées dans les palais d'Agra et de Futtehpore-Sikri. C'est lui-même, l'Empereur, qui traça le plan de son tombeau, resté vingt ans en construction; et s'il ne put en terminer l'exécution, il est intéressant de savoir comment ce grand homme avait compris l'édification de sa demeure dernière.

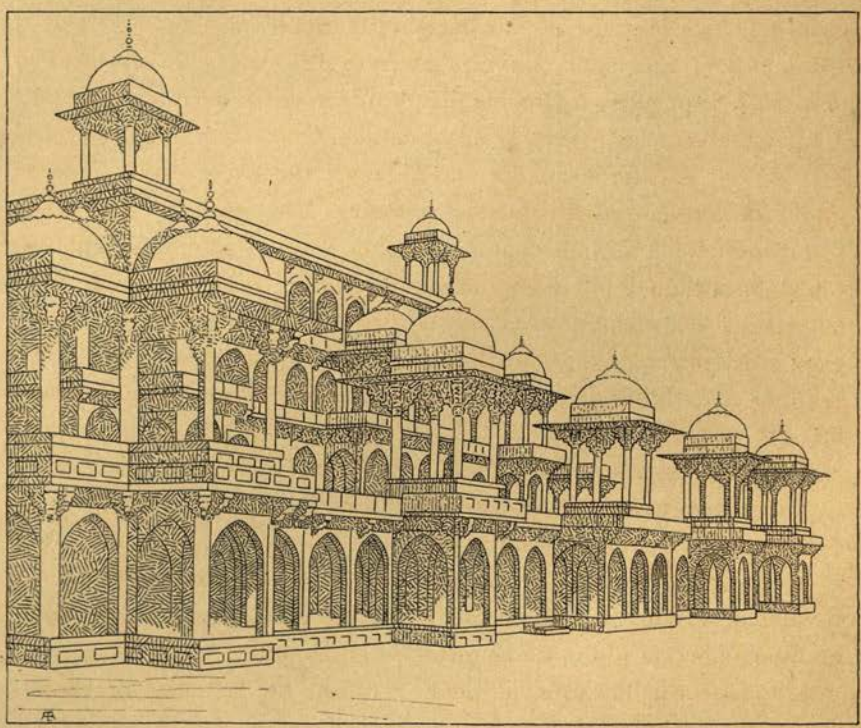


UNE PORTE DU TOMBEAU D'AKBAR

La tombe d'Akbar est la plus grande qui soit dans l'Inde. Le parc fleuri qui l'entoure serait capable de loger une ville entière et son mur d'enceinte se compose de panneaux découpés en grès rouge, avec une bordure de créneaux en partie délabrés. Les portes, situées au milieu des murs de clôture, s'élèvent aux quatre points cardinaux, comme des édifices aussi vastes que le serait ailleurs un tombeau. Ce sont de grands pavillons, avec une tour carrée centrale et deux ailes plus basses. Les angles de la tour sont surmontés de kiosques et les angles des ailes de hauts minarets. On entre par une arche ogivale immense percée au centre de la tour et dont la surface est décorée de fleurs et d'arabesques formées par des incrustations de marbres de couleur. Une allée, pavée en grandes dalles, partant de

chaçune des portes, aboutit au milieu de chacun des quatre côtés de la grande plate-forme centrale et carrée qui sert de base au mausolée d'Akbar.

Le mausolée représente dans son ensemble, comme le Panch Mahal de Futtehpore-Sikri, une pyramide quadrangulaire tronquée de quatre-vingt-dix pieds de hauteur. Il comprend quatre étages en



LA TOMBE D'AKBAR

retrait, dont les trois premiers sont en grès rouge et le dernier en marbre blanc.

L'étage inférieur, d'une surface de 320 pieds carrés, a une hauteur de 30 pieds, tandis que les autres étages sont moitié moins élevés.

Si le monument était resté réduit à la superposition des étages, il aurait une physionomie chinoise de laquelle l'art musulman ne se serait pas accommodé. Mais l'architecte impérial lui a donné l'empreinte de la dynastie mogole, en le surchargeant d'arcades et de

kiosques. Chaque étage est entouré d'une balustrade à arceaux en ogive et orné de trois kiosques en saillie sur chacune de ses faces. Les kiosques sont carrés avec une haute coupole et une corniche largement débordante. Cette addition d'arcades et de kiosques compose autour du mausolée une trame de pierre qui retient la lumière trop vive du soleil ardent.

Akbar est couché au centre du sous-sol de l'édifice, dans une crypte à demi obscure où l'on accède par un couloir en pente dont la voûte et les murs sont couverts de fresques. C'est un emprunt évident aux hypogées royaux de l'Égypte; mais la décoration murale n'a pas l'intérêt des peintures égyptiennes. On ne voit que des étoiles à la voûte, et, sur les parties latérales l'arbre sacré de la Perse et quelques ceps gorgés de raisins opulents. Les coutumes religieuses des mahométans s'opposaient à ce qu'on entourât la tombe d'Akbar d'une figuration humaine qui aurait reproduit les personnages de sa cour dans leurs fonctions et leur costume. On dit cependant que les armes, les vêtements et les livres du grand Empereur avaient été déposés à l'origine dans la chambre mortuaire. Mais les Jats rapaces les ont emportés lors de l'invasion d'Agra, au milieu du dix-huitième siècle. Il faut une lumière artificielle pour voir, dans l'enceinte obscure de l'hypogée, le bloc de marbre blanc sous lequel le grand Akbar est étendu, la face tournée vers la Mecque. De même qu'aux Invalides, le pas s'arrête devant ce tombeau plus grand que les autres tombes royales de l'Inde; et pendant que le front se découvre, la tête s'incline en hommage à la gloire de ce géant de l'humanité.

L'homme est là, sous le poids écrasant de la masse de pierres rouges du mausolée et dans l'ombre reposante de son lit souterrain.

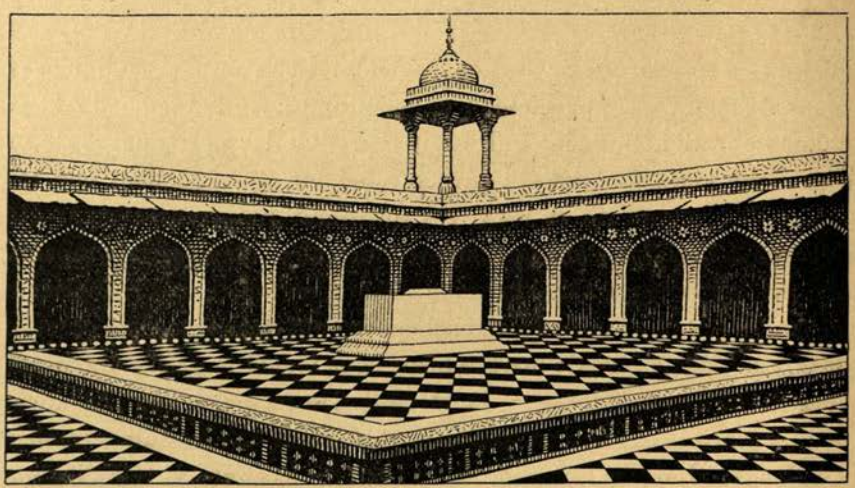
Mais le cénotaphe de l'Empereur, image de son autorité, est au sommet de la pyramide qui témoigne par sa hauteur de la puissance du mort. C'est là-haut qu'il faut monter pour saisir la majestueuse conception de la tombe d'Akbar.

Le grès rouge a disparu; le sol et l'encadrement de la terrasse sont en marbre blanc et noir. Plus de balustrade en bordure, mais de minces et hauts panneaux de marbre ajouré qui circonscrivent une enceinte carrée, à ciel ouvert. Au centre un cercueil rectangulaire taillé dans un bloc massif de marbre blanc. Il porte gravés sur ses faces les quatre-vingt-dix-neuf attributs de l'Être suprême, et les for-

mules principales de la « Divine Destinée » : les premiers en caractères arabes, les secondes en caractères persans.

Le soleil, qui tombe à pic sur la surface du marbre, projette autour du cénotaphe une auréole étincelante qui symbolise la gloire rayonnante du souverain; et devant le regard du visiteur de passage, s'étale l'immense plaine qui connut l'apogée du monarque, depuis les proches contours de la Jumna sinueuse jusqu'au faîte lointain de l'arc de triomphe de Futtehpore-Sikri.

J'ai quitté Agra le 22 novembre, après y être resté quatre jours.

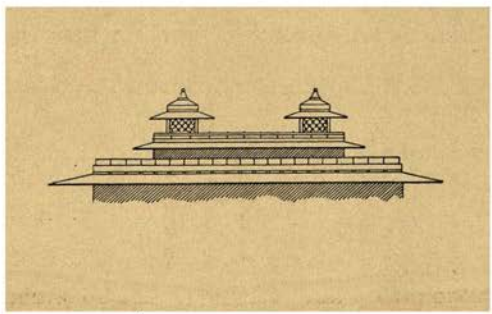


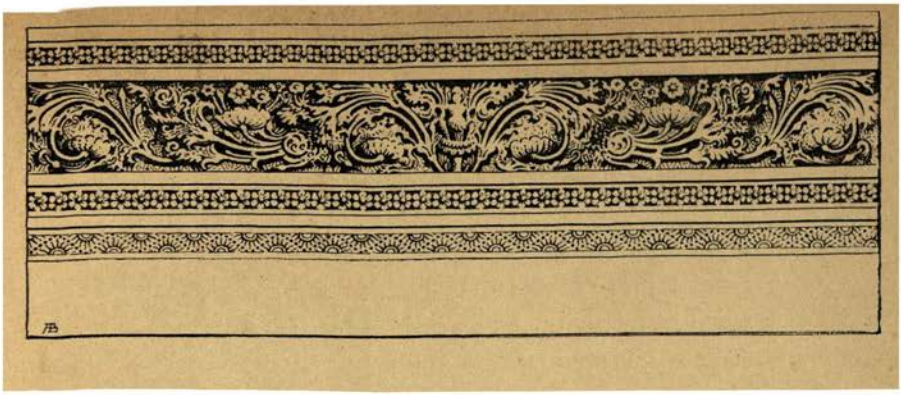
LA TERRASSE DE LA TOMBE D'AKBAR

C'est quatre jours de bonheur que je dois à la cité indoue, plus qu'il n'en faut pour lui mériter une impérissable gratitude; et je l'ai quittée avec l'émotion que cause la perte d'une amie qui n'a eu pour vous que des sourires et dont la destinée vous sépare à jamais.

Ville de verdure et de fleurs, de volubilis aux tons d'arc-en-ciel, où les oiseaux sonnent chaque matin un réveil de joie, où les maisons rayonnent d'une blancheur d'albâtre, où les rues sont des avenues de palais, et où les palais présentent des silhouettes de féerie, Agra possède toutes les séductions, qu'on la parcoure d'une course rapide ou que l'on fouille ses mystères.

Véritable joyau de l'Inde, elle joint à l'élégance qui captive la richesse qui retient. Qu'elle apparaisse dans sa parure de perles, comme à la visite du Taj, ou qu'elle brille, ainsi qu'un rubis, comme à Futtehpore-Sikri, Agra n'a pas de rivale dans l'Inde. Il suffit de l'avoir entrevue pour ne jamais l'oublier.





LUKNOW

Des centaines de corbeaux, en quête d'un gîte pour la nuit, tourbillonnaient avec un croassement infernal au-dessus des maisons et des arbres voisins de la gare d'Agra. C'était l'heure prochaine du coucher du soleil et, avant que le grand disque de feu eût plongé dans l'abîme obscur, le train qui m'emportait vers Luknow, par la rive droite de la Jumna, passa devant le Taj Mahal.

Je ne distinguai d'abord que l'éclatante coupole du royal tombeau; puis, sa base pointa, grandit et s'étala au-dessus de la sombre rive du fleuve.

Le soleil sembla faire au bijou de marbre sa dernière caresse du jour, et toute la pierre rayonna sous cet ardent baiser.

Mais la lumière s'éteignit, le marbre pâlit, le socle de la coupole s'effaça : il ne resta debout que le grand dôme et les hauts minarets.

Encore quelques minutes et le Taj Mahal disparut, voilé par la nuit noire que les étoiles du ciel commençaient à percer.

Il me fallut fermer les yeux pour revoir le Taj dans sa brillante splendeur de ma première visite.

Quand je sortis de mon rêve, un Autrichien, assis devant moi, m'exprima ses regrets d'être venu dans l'Inde. Il croyait y trouver

des arbres plus hauts que les pins de la Styrie et n'avait rien vu jusqu'alors de comparable aux produits de son pays.

— Vous n'avez donc pas visité le Taj? me permis-je de lui dire. Il vaut à lui seul le voyage de l'Inde.

— Le Taj est une création humaine qui n'est pas sans rivale et peut être surpassée demain. Je l'ai regardé, parce qu'il était sur ma route, mais je n'en ai point été ému. Je ne suis sensible qu'aux œuvres de la nature pour qui il n'y a pas de contrefaçon possible et qu'il faut visiter sur place sous peine de les méconnaître.

L'Autrichien et moi ne parlions pas la même langue. Nous nous mîmes pourtant d'accord en allant dîner ensemble au buffet de Tundla.

Il était cinq heures du matin et faisait nuit noire à l'arrivée du train à Luknow. Des feux nombreux allumés, dans la plaine, nous disaient la froidure du moment.

J'entrai tout transi à l'hôtel; mais dès les premières lueurs du jour, l'air s'échauffa, et en un instant le soleil embrasa l'atmosphère.

Je me préparais à sortir de ma chambre, lorsque mon boy m'informa qu'un noir désirait venir jusqu'à moi.

Un noir! à cette heure matinale! De quoi était-il donc marchand? Peut-être de notices sur Luknow?

Grand, mince, décharné même, enroulé dans une longue tunique blanche, l'Indou dirigea sur moi l'éclair de ses yeux et me dit, en levant les doigts, probablement en signe de respect :

— Je lis la destinée des hommes dans leur main et suis prêt à vous révéler la vôtre, si vous y consentez.

— Tu viens bien tôt. C'est à peine si le soleil est levé, et je ne suis ici que depuis deux heures.

— Le malheur guette les hommes à chaque minute de la vie et il n'est jamais trop tôt de les avertir du danger qui les menace.

— Voici ma main.

— Vous êtes né, me dit l'oracle, sous des signes heureux; mais vous êtes exposé à un danger prochain. Soyez constamment attentif; car il est aussi écrit que vous pouvez conjurer ce danger.

— Est-ce aujourd'hui, demain, ou dans un an que je suis menacé?

— Peut-être aujourd'hui.

— Je compte rester ici quarante-huit heures : voici la récompense pour ton conseil. Reviens avant mon départ; je triple la somme, si tu as dit vrai.

Le cocher m'attendait. C'était un beau vieux musulman, au sourire naïf, à la barbe aussi blanche que la peau était noire.

Je lui sus gré de son air affable qui effaçait l'impression du prophète indou. Il me demanda mes ordres avec le ton d'un homme de bonne maison.

Mon boy lui traduisit : « Montre-moi ta ville à ton gré, que je voie ce que tous les étrangers visitent et même les endroits où ils n'ont pas l'habitude d'aller, pourvu que tu les juges intéressants. »

Le musulman n'eut aucune hésitation.

— La ville que vous allez voir, me répondit-il, est la plus belle de l'Inde et capable d'effacer le souvenir de celles que vous venez de visiter.

Il est vrai que Luknow ne ressemble en rien aux autres cités de l'Inde et qu'elle est plus éloignée d'Agra et de Dehli par ses palais et ses jardins que de l'une de nos villes de France.

Elle a été considérée, par certains voyageurs, comme la ville la plus confortable de l'Inde et l'étape rêvée sur la route des Himalayas ou des plaines torrides du sud de la presqu'île. Tributaires de nos sensations, nous sommes tentés de régler notre jugement d'après notre bien-être ou nos défaillances organiques, ce qui est loin d'en assurer le bien-fondé.

En tout cas, Luknow a le droit de se targuer d'une individualité très tranchée et d'avoir abandonné les traditions de l'Inde pour copier des villes qui n'avaient pas de raisons de lui servir de modèles. Tout est désharmonie dans cette grande cité indoue, largement étalée sur la rive droite de la Gumtri, trompeuse elle-même par le sommeil apparent de ses eaux et qui abrite dans son fond une armée de gavials et de monstres aquatiques.

Luknow se prétend aussi vieille que l'histoire de l'Inde et aurait servi de résidence à Lakshmana, frère de Rama. En réalité, elle ne date que du dix-huitième siècle et du moment où Asaf-ud-Daulah la préféra à Fizabad comme capitale du royaume d'Oude, taillé aux dépens de la partie de l'Inde comprise entre le Gange et l'Himalaya.

Ses nababs, à qui le titre de rois d'Oude est quelquefois attribué, se sont montrés orgueilleux, pervers, incompétents. Après être restés sous la dépendance des empereurs mogols qui les ont récompensés de leur soumission en mettant un poisson dans leurs armoiries, ils ont accepté les prébendes de l'Angleterre; et l'un d'eux a préparé, par sa duplicité, l'insurrection de 1857, ce qui d'ailleurs a valu à lui-même la déportation à Calcutta, et au royaume l'incorporation à l'empire britannique. J'ai eu l'occasion de voir la lignée de ces nababs dans le grand salon d'un palais déshabité. Ils sont peints sur toile, grandeur naturelle, dans une dizaine de tableaux entourés de cadres ruisselant d'or. Leur visage à peine bronzé est d'une grande distinction; mais quatre d'entre eux sont habillés en présidents de cour d'assises avec toque et manteau rouges. Tout est tellement déformé dans cet étrange pays qu'on se demande si le costume écarlate des souverains d'Oude était bien authentique ou si le peintre ne les a pas habillés de la sorte pour leur plaire.

La plus grande critique que méritent les nababs de Luknow, surtout au point de vue de l'état actuel de leur ancienne capitale, c'est d'avoir voulu se singulariser dans l'Inde en garnissant la ville de monuments à silhouette européenne. Ils ont eu le malheur de prêter l'oreille à des architectes d'occasion, d'origine occidentale, qui leur ont fait entrevoir la possibilité de s'assurer une réputation proportionnelle aux dimensions et à l'originalité de leurs palais. D'où une efflorescence instantanée de bâtisses extravagantes. Un de nos compatriotes n'a pas été étranger à l'hallucination des rois d'Oude. Il s'appelait Claude Martin, caporal français et général indou. J'y reviendrai.

Et ce qu'il y a de défavorable à Luknow, c'est qu'on se trouve en face d'une excentricité architecturale, dès le premier pas dans la ville. Un nabab a fait construire pour lui et ses successeurs ce qu'on appelle le « Kaiser Bach ». Kaiser? Que vient faire ici ce mot d'origine teutonne? Le Kaiser Bach, qui formait initialement un long parallélogramme, n'a plus que trois côtés, l'un des petits ayant été abattu. Sa façade principale, d'une longueur d'environ 300 mètres, comprend un rez-de-chaussée à hautes ouvertures cintrées, un étage à fenêtres de même forme, et un attique assez bas. La porte d'entrée, située au centre de la façade, se compose de trois voûtes,

celle du milieu plus élevée que les deux autres et surmontée d'une haute balustrade. Deux tours carrées, encastrées, avec un belvédère terminal, flanquent à droite et à gauche les voûtes latérales de la porte d'entrée. Aucun doute que ce palais ne soit un pastiche européen du Louvre ou de Versailles, si nous voulons situer en France le modèle de l'architecte; et à considérer l'œuvre dans ses lignes et proportions, elle n'est pas sans mérite. C'est par sa substance qu'elle pèche. Ses murs sont stuqués, de couleur jaune et surchargés de filets blancs qui en figurent les moulures. On voit aussi, sous les angles du cadre des portes, deux poissons symétriques demi-arqués et opposés par la tête : ce sont les poissons héraldiques des nababs d'Oude dus à la reconnaissance des empereurs mogols. Ce palais, fragile comme la dynastie qu'il devait abriter, n'aurait pas coûté moins de 25 millions de francs versés pour une petite partie à la main-d'œuvre et retenus pour le reste par les intermédiaires.

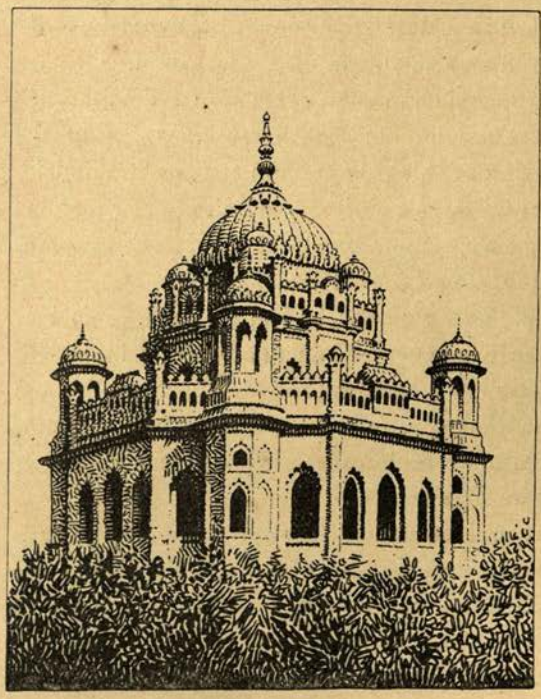
Mes guides m'incitaient à entrer dans le Kaiser Bach. Mais leur insistance me mettait en méfiance contre l'accumulation, à l'intérieur des salles, de la plus clinquante bimbeloterie de l'Europe; et non seulement je n'entrai pas dans ce palais, mais je me refusai à visiter des constructions analogues, le temps étant trop précieux pour le dépenser en promenades inutiles.

C'est dans les jardins qui bordent le Kaiser Bach que j'aurais eu plaisir à demeurer. Les dessins des pelouses, l'abondance des fleurs, la variété des arbres et des arbustes en font des lieux de délices. Les allées larges et blanches qui serpentent entre les riants massifs pour aboutir au quai de la Gumtri sont recouvertes d'un sable si fin qu'on croirait à la marche poser le pied sur un tapis.

On pourrait même reprocher à quelques parties du jardin d'être soignées jusqu'au maquillage. Le gazon des pelouses, tondu et retondu, est coupé au ras du sol; les haies des parterres, exactement alignées et d'épaisseur uniforme, sont composées de fleurs de couleurs régulièrement alternantes; et les arbres également espacés, semblablement taillés, s'élèvent à des hauteurs égales.

Jugée par son sol, Luknow peut se dire une des villes privilégiées de l'Inde. Ses jardins, nombreux et étendus, ont des allures d'oasis paradisiaques; et ce n'est pas tant la fleur, organe éphémère, qui en fait la beauté que la variété des formes, des teintes et de la puis-

sance des arbres. Certains feuillages sont de véritables dentelles, tandis que leurs voisins s'étalent en nappes charnues grossièrement ourlées. L'homme a d'ailleurs savamment discipliné l'exubérance de cette flore intensive, en l'alignant, la clairsemant, ou la groupant en massifs épais dans lesquels les plus hautes espèces assurent par leur ombrage la vie des unités les plus frêles; et l'eau circule aux pieds des arbres comme une source de sève; et un petit lac brille, je ne sais plus où, comme une large émeraude, sous la teinte des feuilles d'alentour.



TOMBE DE LA MÈRE DU NABAB
GHAZI-UD-DIN HAIDAR

Je préfère au palais de Luknow les deux petits tombeaux, situés en face du Kaiser Bach et élevés de 1814 à 1827 au père et à la mère du nabab Ghazi-ud-din Haidar.

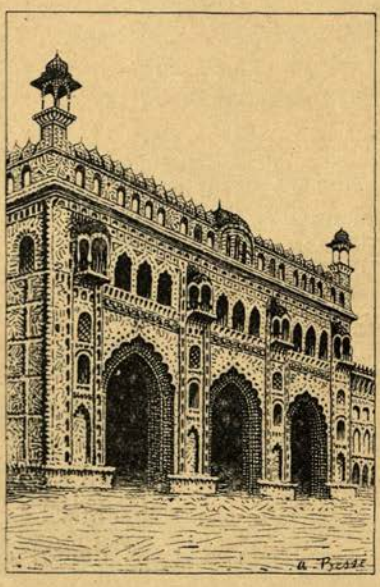
Le tombeau paternel est un panthéon réduit et mignard. Son soubassement a la forme d'une croix grecque, et le dôme qui le termine repose sur un tambour carré de la largeur de l'entre-croisement des branches de la croix. L'art indou s'y révèle par les détails de l'ornementation. Le soubassement a été allégé par des niches ogivales, bordé supérieurement d'une large cornichè, et exhaussé par une balustrade ornée de minces clochetons. Le tambour, également ajouré par de hautes ouvertures, porte à ses quatre angles des tours encastrées qui soutiennent des kiosques indous. La coupole, côtelée à la manière mogole, se termine par une tige en chapelet.

La tombe de la mère du Nabab comprend également une base octogonale à arcades, un tambour et un dôme discrètement ornés de flèches, de clochetons et de kiosques. On se rend compte de l'effet gracieux du monument par la figure de la page 286, qui est la reproduction d'une photographie personnelle.

Malgré leur grâce indéniable, malgré l'effort évident de conserver, comme il convient, une différence entre le monument du père et celui de la mère, en faisant le premier plus large et moins haut, le second plus fin, plus délicat, plus élancé, ces deux constructions sont d'un style trop recherché et trop évidemment mélangé d'art indou et d'inspiration européenne; elles ont le tort d'être des copies de quelque chose étranger à l'Inde. L'architecte a méconnu la donnée essentielle de sa science qui lui impose l'obligation d'adapter l'œuvre au milieu, comme la nature le fait pour la défense de tous les êtres. Nous sommes loin de la prodigieuse conception des Mogols qui, voulant jouir en paix de leur faste asiatique, s'entouraient de montagnes de pierre et établissaient derrière ces remparts des palais personnels aussi légers et aussi parés que des coffrets à bijoux.

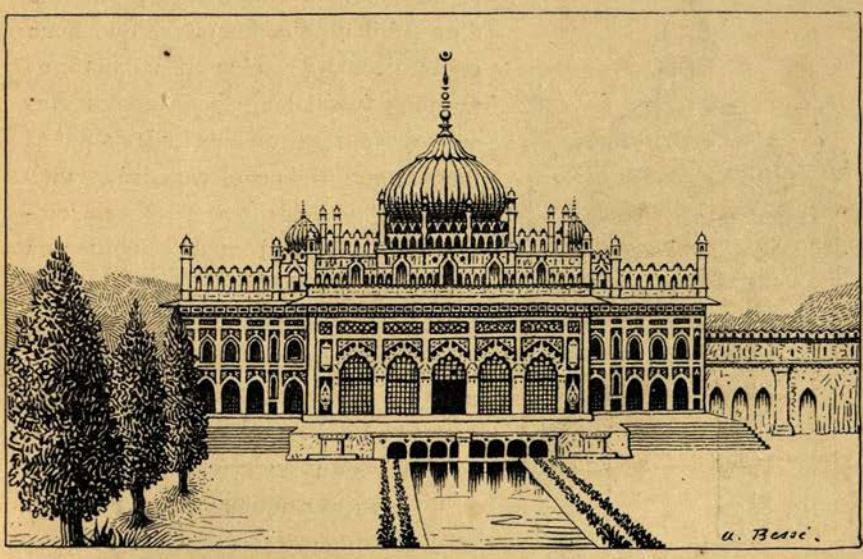
Est-ce à dire qu'on ne puisse pas saisir dans la multiplicité des édifices de Luknow quelques traits d'architecture qui indiquent, par la fréquence de leur répétition, l'orientation artistique de la royauté d'Oude? Si fait; et celle-ci se caractérise, ce me semble, par un excès d'ornementation, comme c'est la règle dans les styles décadents. Les surfaces unies et les lignes droites, d'un effet si puissant dans les pays d'intense lumière où la pureté de l'atmosphère rehausse le profil des choses, ont été remplacées dans la capitale d'Oude par des enjolivements tellement surchargés que la noblesse des édifices en est compromise; et c'est dans les mosquées de Luknow que le fait est le plus apparent. Sans doute l'excentricité des nababs s'est trouvée limitée par les traditions de l'art religieux dont les principes sont établis depuis Mahomet et qui a son prototype à la Mecque ; les mosquées de Luknow comprennent bien, ainsi que les autres, un sanctuaire à trois dômes, une cour, un bassin central et un mur de clôture avec portes élevées. Mais les crêtes des murs, les arêtes des toits sont hérissés d'arcades, surmontées elles-mêmes de clochetons; les surfaces lisses sont couvertes de fresques à couleurs opposées, et l'importance du décor se substitue à la grandeur fondamentale du plan.

Prenons d'abord l'Husaïnabad ou petit Imambara. On y entre par une porte qui ne manque pas de caractère. Elle est haute, large, à trois voûtes ogivales dentées, et illustrée de dessins variés, parmi lesquels le royal poisson. La cour, trois ou quatre fois plus longue que large, ressemble à une allée de cimetière. Des tombeaux en miniature sont accolés aux deux grands côtés de l'enclos, et le milieu est occupé par un long bassin et des jardins plantés de cyprès et de fleurs. La couleur de celles-ci était uniformément rouge au moment de mon passage; mais les teintes alternaient du clair au foncé, avec une régularité de coup de pinceau. Ce que j'ai encore moins apprécié, c'est l'entourage des jardins et la bordure du bassin par des grilles de fer. Ce métal que je voyais employé pour la première fois, depuis mon arrivée dans l'Inde, a un aspect de quincaillerie qui ne convient pas à l'ambiance, au moins avec sa teinte d'origine. La maison de prière de l'Husaïnabad, située au fond de la grande allée, s'élève sur une plate-forme desservie par une dizaine de marches. Elle est quadrilatère et allongée dans le sens transversal. Sa face principale comprend cinq grandes baies centrales en encorbellement et autant de petites baies latérales, surmontées par des ouvertures ogivales semblables aux ouvertures inférieures. On a peint en noir toute la surface de la façade, et encadré de traits blancs les portes et les fenêtres, en ajoutant des filets blancs, autour des ogives, et des petites arabesques dans les espaces formés par l'entre-croisement des traits verticaux et horizontaux, de sorte que ce grand placard moitié noir et moitié blanc produit l'effet d'un catafalque. Le toit de la mosquée est garni d'une galerie à arcades très étroites et très hautes dont chaque arceau est couronné d'un petit dôme prolongé lui-même par une pointe aussi haute que lui. La cou-



PORTE D'ENTRÉE DU PETIT IMAMBARA

pole centrale de la mosquée a été entourée par une autre galerie comprise dans l'enceinte de la première; et tous les angles des deux galeries, qui sont assez nombreux en raison de la saillie de la porte centrale de la façade, sont prolongés par des colonnettes supportant un kiosque indou si grêle sur ses quatre pieds qu'il ressemble à une lanterne funèbre. L'architecte n'a pas laissé un seul angle du pourtour de l'édifice sans y poser un mirador dont les montants sont aussi hauts que minces. C'est l'excès de recherche qui préjudicie au style de Luknow.



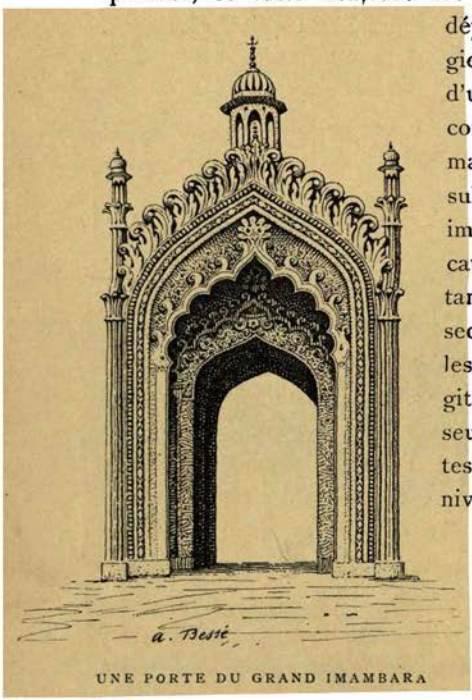
LA MAISON DE PRIÈRE DU PETIT IMAMBARA

Combien pitoyable le spectacle dont j'ai été témoin à l'intérieur de cette mosquée. Une foule nombreuse d'Indous, rangée dans la grande salle centrale en lignes parallèles, attendait la distribution de quelques aliments. Ils étaient là plusieurs centaines, silencieux, accroupis, menacés de la faim si l'aumône tardait. La faim! Voilà la terrible ennemie du pays d'Oude. L'histoire de la contrée en est terrifiante.

Le monument religieux le plus important de Luknow est l'Imambara, moitié tombeau, moitié mosquée, qui a été construit de 1775 à 1797 par le premier roi d'Oude Asaf-ud-Daulah. L'extase des guides est générale devant cette immense construction que les Indous

désignent sous le nom d' « Imambara », tout court, que les Anglais appellent « Great Imambara » et que nous qualifierons nous-mêmes de « Grand Imambara », pour suivre l'exemple des autres et reconnaître aussi la vérité.

Imambara signifie « Maison du Seigneur » dans le sens où les catholiques entendent le mot « Seigneur », c'est-à-dire le maître spirituel; et cette demeure est une sorte de reliquaire où sont déposés les « Ta'ziya », objets religieux destinés à figurer les témoins d'un deuil public. De même que nous construisons des chapelles dans nos maisons familiales, de même les musulmans annexent à leur logis de petits imambaras. Mais ceci vaut une explication. J'ai déjà dit que les mahométans de l'Inde étaient des Schiites ou sectateurs d'Ali, lesquels considèrent les trois premiers kalifes comme illégitimes et tiennent Ali pour le successeur du prophète. Ces sortes de protestants célèbrent chaque année l'anniversaire du martyre d'Ali pendant les dix premiers jours du mois de muharram; et c'est l'Imambara qui est le foyer de ces fêtes où les pleurs se mêlent aux réjouissances bruyantes. Dans les imambaras de famille, la fête reste limitée entre parents; mais l'Imambara métropolitain devient un lieu de pèlerinage où l'on accourt en foule pour entendre l'apologie d'Ali et assister à la procession des Ta'ziya, puis... faire bombance.

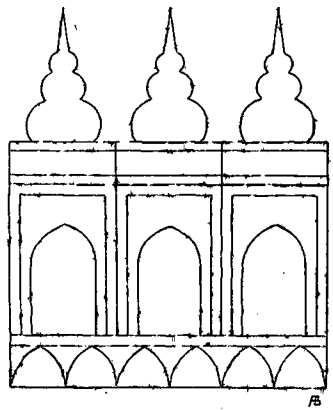


UNE PORTE DU GRAND IMAMBARA

Le grand Imambara de Luknow doit à son ancienneté relative d'avoir échappé à l'européanisation des monuments de la ville. Il a été construit sur les plans d'un Indou, lauréat d'un concours ouvert entre tous les architectes de l'Inde.

Le mur quadrilatère d'enceinte est surmonté d'une série d'arcades

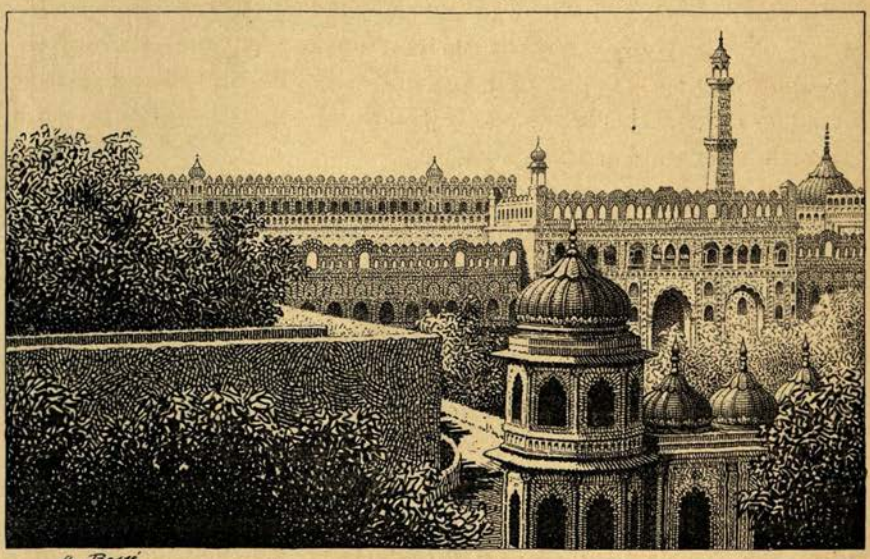
et de cônes en chapelet dont je donne ici un échantillon. Les portes, en culs-de-four, sont entourées d'une moulure guillochée en tous points semblable à celle du cadre d'un tableau; et le pourtour supérieur du guillochis est garni de feuilles d'acanthe juxtaposées et à sommet recourbé. Toujours le même principe d'ajouter à la ligne droite des appendices perpendiculaires de hauteur variable.



La partie essentielle de l'Imambara se résume dans une grande salle établie sur un tertre. On y aboutit par des escaliers qui descendent sur le sol en véritable cascade, en ce sens que l'ensemble des marches qui convergent vers la plate-forme, pris dans le sens transversal, est disposé en ligne brisée. La salle n'a qu'un rez-de-chaussée, compris entre deux vérandas latérales à ouvertures en ogive dentée; et son toit est garni, comme les murs et les portes, de deux rangées d'arcades superposées, avec des flèches terminales. A l'intérieur, l'effet est grandiose; car aucun pilier, aucune colonne, aucune charpente ne soutient la voûte de l'édifice qui mesure 55 mètres de longueur sur 18 mètres de large et 16 mètres de haut. On reste un moment stupéfait en face de cette nef immense, vraisemblablement une des plus grandes du monde, et on se demande comment un modeste architecte indou a pu s'y prendre pour mettre debout pareil édifice. L'étonnement s'accroît encore de l'insistance du guide à faire remarquer la solidité de la voûte, laquelle a reçu des coups de canon pendant l'insurrection et n'a pas cédé : elle n'a été qu'effritée aux points de contact des projectiles. La réalisation de ce tour de force architectural n'a demandé en réalité que de la patience et de la main-d'œuvre. L'auteur a établi en maçonnerie le moule plein de la salle et a construit sur lui, en solide béton, les murs et la voûte. Après quoi, il a détruit le moule par morcellement et a gardé la forme. Ainsi ont agi les entrepreneurs du métropolitain à Paris : ils ont modelé sur la terre taillée en demi-cylindre une voûte meulière et ont extrait la terre, après consolidation de la

voûte. L'ingéniosité des hommes ne s'est jamais trouvée en défaut pour réaliser une conception rationnelle; et les Égyptiens qui ont roulé un obélisque d'Assouan à Louqsor sur des bûches de bois n'ont pas fait preuve de moins d'intelligence que les Français qui ont transporté, trois mille cinq cents ans plus tard, le même obélisque de Louqsor à Paris.

Le corps du nabab Asaf-ud-Daulah, qui a payé la construction de l'édifice, repose dans la grande salle de l'Imambara. Le cénotaphe est entouré d'une boiserie incrustée de plaques d'argent; et le chapeau



VUE D'ENSEMBLE DU GRAND IMAMBARA

Louis XV du monarque est placé sur un escabeau en dehors de l'enclos.

Dans des annexes du même bâtiment, on fait connaissance avec les Ṭa'ziya des schiites : tours carrées, couvertes de petits miroirs, de roses en papiers à couleurs criardes, destinées à être portées sur les épaules les jours de grande fête; chandeliers enguirlandés de verroterie; tigres empaillés; paons à figure humaine; et même une vache en plâtre.

De pareilles fantaisies ne m'avaient pas surpris chez les Indous du Sud qui sont restés les enfants de l'humanité : elles m'ont dérouté chez les musulmans du Nord que l'austérité du Coran et leurs principes sévères d'antizoologisme auraient dû mettre à l'abri de l'ido-

lâtrie. Comme nous sommes loin de la grande manifestation mahométane de Dehli où le seul nom d'Allah suffisait à rallier cent mille fidèles. Mais c'est un fait d'histoire que les vainqueurs d'un pays qui entrent en composition avec les vaincus imposent moins de leurs coutumes qu'ils n'en prennent aux autres. Les musulmans d'Oude ont été gagnés par les extravagantes puérilités des Indous et ont teinté le Coran d'indouisme.

. . . . . .

. . . . . .

A l'autre bout de Luknow, et encore sur la rive droite de la Gumtri — la rive gauche n'étant occupée que par quelques maisons — continue de fleurir la propriété de feu Claude Martin. Elle est classée dans les guides sous le nom de la Martinière, mais les gens du pays l'appellent le « Palais Constantia ».

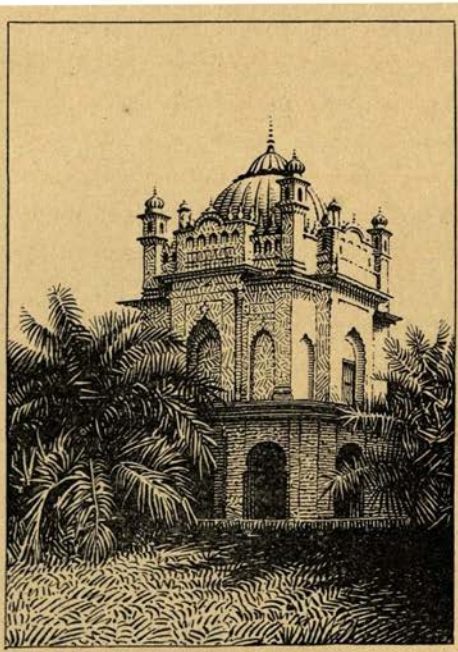
Le moment est venu de vous présenter notre compatriote.

C. Martin, fils d'un tonnelier lyonnais, arriva dans l'Inde en 1757, comme engagé volontaire dans le corps français d'occupation commandé par Lally, et fut fait quatre ans après prisonnier des Anglais à Pondichéry. Ayant été dirigé sur le Bengale, il forma avec un certain nombre de compatriotes un noyau militaire qui entra au service de la Compagnie de l'Est indien. C'est en qualité de capitaine de cette Compagnie qu'il fut détaché auprès de la cour du premier roi d'Oude Asaf-ud-Daulah, dont il ne tarda pas à gagner les bonnes grâces, au point de devenir son confident intime, on pourrait presque dire son premier ministre. La Compagnie indienne, de son côté, bénéficiaire sans doute de l'influence de Martin, en fit un major général, de sorte que Martin se trouva comblé de faveurs et d'honneurs. Chemin faisant, il soignait ses intérêts matériels et mourut en possession d'une fortune de plus de quatre millions de sicca de roupies.

Je n'avais pas cessé, au cours de ma promenade dans Luknow, de tenir rigueur à Claude Martin d'avoir importé dans ce magnifique pays une mode architecturale qui ne lui convient en rien. Martin, qui ne savait pas grand'chose, aurait dû se méfier de son ignorance et se mettre en garde contre ses tendances à inspirer des architectes qui n'étaient pas capables eux-mêmes de corriger ses fautes de goût. Et, dès les premiers pas dans la propriété de notre compatriote, il appert que ce Français du dix-huitième siècle

a voulu élever un Versailles indou sur les bords de la Gumtri. Il a dessiné un parc, creusé une pièce d'eau, et construit un château.

Le parc est le chef-d'œuvre du domaine. Notre Lenôtre lui-même en reconnaîtrait la grâce, la splendeur et la magnificence. C'est que le jardinier s'est borné à dessiner les allées, et que le soleil s'est chargé d'assurer l'abondance, la richesse de coloris et la majesté de la végétation. Un pavillon de pierre blanche est piqué, comme un lis, au centre de cette verdure. Il est du style de Lucknow. Le voici (p. 294).



PAVILLON DE CL. MARTIN

La pièce d'eau, ovalaire comme un miroir de Vénus, et taillée en pleine prairie, perd de son charme naturel du fait de l'élévation, à l'une de ses extrémités, d'une haute colonne cannelée, surmontée d'un belvédère. Impossible de ne pas voir dans cette annexe du lac un observatoire pour propriétaire orgueilleux ou méfiant.

Quant au château, — qui n'est pas sans originalité, je le concède, — c'est la vraie signature d'un parvenu pour qui l'art consiste en une composition tourmentée et surchargée d'ornements incohérents. Je vous en dois l'esquisse.

La construction se compose d'une tour carrée centrale à quatre étages, flanquée à droite et à gauche d'un corps de bâtiment à deux étages dont le supérieur est en retrait sur l'inférieur, et prolongé lui-même latéralement par un portique à quatre arcades. L'ensemble du château décrit un grand arc de cercle et s'élève en hauteur de ses extrémités au centre. Des colonnes sont interposées entre toutes les ouvertures; des balustres encadrent le pourtour supérieur du portique et des étages; des belvédères se dressent à chaque angle de l'édifice; et la tour centrale, formée de

terrasses superposées, est surmontée d'un dernier kiosque supporté par des arcs-boutants. Il n'est pas une tête de colonne qui ne donne appui à une statue en plâtre de grandeur naturelle; et les statues sont grecques, romaines, mythologiques, indoues ou chinoises : déesses à peine vêtues, empereurs enveloppés d'une ample toge, lions aux yeux flamboyants, magots aux têtes branlantes, monstres innommables montrant sous un rictus sardonique des crocs effrayants... et sur le milieu de la frise, les deux mots : *Constantia et Labore.*

Combien ce qui se passe à l'intérieur de cette maison extraordinairement bizarre est différent de son décor extérieur. Elle a été léguée par Claude Martin aux Anglais, pour qu'ils y élevassent leurs enfants; et j'y suis arrivé au moment où le pasteur directeur officiait devant ses 250 ou 300 élèves réunis dans une salle austère. La foi éclatait dans l'attitude, la prière et les chants de ces jeunes adolescents : c'était la réplique de la discipline religieuse de Dehli.

J'aurais cru que ma qualité de Français m'aurait assuré un peu de faveur dans l'accueil du directeur, puisque j'étais le compatriote de l'homme qui lui a laissé en héritage le logis où il exerce confortablement son sacerdoce. Mais mon guide avait à peine traduit mon désir de visiter le collège que je fus remis entre les mains d'un domestique qui me mena tambour battant du haut en bas de la maison.

Le buste de Martin, en marbre blanc, occupe le milieu du hall de l'établissement. Notre compatriote est représenté en homme de cour du dix-huitième siècle. Le visage ovale, d'une très grande finesse, se termine par un menton pointu. Le front large est entouré de cheveux ondulés — j'allais presque dire poudrés — qui retombent en catogan sur la nuque. Le gilet et l'habit sont bordés de dentelles, ainsi que le rabat en tissu fin.

Figuré de la sorte, Martin nous fait grand honneur : il a la tenue d'un aristocrate de haute lignée; et, si tel n'était pas son masque réel, applaudissons le statuaire qui a su l'embellir ainsi.

La dépouille mortelle du premier propriétaire du palais Constantia est déposée dans une crypte du château. Quatre lignes

gravées sur le marbre du sarcophage résument la vie du défunt :

CLAUDE MARTIN
NÉ A LYON EN 1735
VINT DANS L'INDE COMME SIMPLE SOLDAT
IL Y MOURUT MAJOR GÉNÉRAL EN 1800.

Ce n'est pas uniquement pour la satisfaction de reposer dans son domaine que Martin s'y est fait inhumer. Il savait que les musulmans, toujours tentés par un enrichissement facile, ne manqueraient pas de mettre la main sur son bien, immédiatement après sa mort, quelles qu'eussent été ses dispositions testamentaires; et il leur enleva toute velléité d'expropriation brutale en s'incrustant dans le sous-sol de la maison. Il est en effet de tradition musulmane de tenir pour sacrée la terre occupée par un mort. Claude Martin n'avait pas prévu la déportation des rois d'Oude et la souveraineté anglaise, sans quoi il aurait pu avoir confiance dans la conservation de son legs, au moins pour la durée moyenne de toutes les institutions humaines.

Plus on s'élève dans les étages du palais Constantia, plus l'intérêt diminue. Les chambres, transformées en dortoirs, sont fraîchement badigeonnées; et sur le fond jaune du badigeon, saillent des fresques blanches dans le style de Louis XV. C'est exactement le genre de la décoration du Kaiser Bach, ce qui démontre la commune inspiration du plan des deux palais.

Un certain nombre de touristes — Français et moqueurs — n'ont pas ménagé leurs critiques à Martin et à ses œuvres. Ils ont traité l'homme d'aventurier et lui ont reproché d'être mort aussi riche qu'il était arrivé pauvre à Luknow. Ce n'est pas à nous, Français, de rapetisser Martin qui a gagné les bonnes grâces des Indous par l'aménité dont s'honore notre race. Quitter les rangs de l'armée française comme caporal, et devenir une sorte de premier ministre d'un roi d'Oude, exige une souplesse d'esprit et un sens d'adaptation qui valent au moins une mention honorable. Condamnons ensemble, si l'on veut, le goût des constructions que notre compatriote a fait accepter à deux ou trois nababs; mais reconnais-

sons-lui le mérite d'être l'un des deux Français (1) dont la tombe est respectée dans l'Inde. J'avais traversé l'Hindoustan du sud au nord et de l'ouest à l'est, sans rencontrer un seul compatriote ni trouver inscrit un nom français sur les registres des hôtels, des bungalows, des musées et des palais; et j'avoue avoir éprouvé une satisfaction patriotique en face d'une maison en pleine prospérité construite depuis un siècle par un Français. En admettant que Martin ait manqué de scrupules dans l'acquisition de sa fortune, nous ne devons pas le laisser trop entendre, puisqu'une ville de France (2) entretient une école avec les dotations dont il l'a pourvue. Si la valeur d'un homme réside dans la quantité de ses énergies, Claude Martin est un de ceux dont il faut le moins médire.

. . . . . .

. . . . . .

Nos allées et venues sur les bords de la Gumtri, dans les chemins au sable d'or et entre les tapis de verdure, s'étaient continuées sans que je rencontrasse un seul indigène.

J'en avais fait la remarque au bon musulman, à la figure de bronze et à la barbe de neige, qui me servait d'automédon.

— Si vous voulez voir les natifs, m'avait-il répondu, il faut aller jusque dans leur ville. Ici, il n'y en a pas. Ils ne veulent pas connaître les boulevards et les rues que nous venons de parcourir.

Et nous allâmes visiter les natifs, au nombre de près de 300 000.

Une grosse partie de ceux-ci sont cantonnés dans une ville dite basse, en raison de sa situation par rapport à un monticule où s'élève la ville haute. Impossible de vivre dans cette ville basse. La poussière et les mouches sont maîtresses de la rue et des maisons. A peine s'approche-t-on d'une boutique que l'armée des mouches se mobilise, s'agite, vous enveloppe et vous repousse. Que gagnerait-on d'ailleurs à insister? Les maisons ressemblent à celles d'Agra et se composent de trois murs de terre sous un toit en auvent. Dans le fond du trou

(1) L'autre Français qui repose dans l'Inde depuis plus d'un siècle s'appelle Raymond. Il est enterré dans le Deccan et sa tombe est marquée par un obélisque d'une vingtaine de pieds de hauteur sur chaque face duquel sont gravées les lettres F. R. Chaque année, au moment de l'anniversaire de la mort de Raymond, les indigènes font un pèlerinage à sa tombe.

(2) Lyon.

obscur, se tiennent les marchands, les marchandises et les mouches. On est heureux de s'en aller en quête d'un peu d'air pur.

La ville haute est le centre du « haut commerce ». Elle se résume en une grande rue principale, interdite aux voitures. Les maisons y sont élégantes, avec un étage à balcon et des vérandas à colonnes de bois d'ébène grossièrement sculpté. Le sol est arrosé, l'atmosphère sans poussière et sans mouches. On s'y promène avec aisance, et le séjour s'y prolonge avec agrément, attendu qu'on y voit marteler l'argent, ciseler l'or, monter les pierres précieuses, et un étalage varié de cuivres, de bois sculptés, de poteries, de cotonnades, de lainages, de soieries; en un mot, la réunion de presque tous les produits de l'Inde.

Le bruit avait couru que j'étais Français, et j'ai été accueilli partout avec un empressement dont j'ai reporté le bénéfice à la mémoire de Claude Martin.

Un marchand de bric-à-brac m'attira dans sa boutique et me montra un petit buste en bronze d'une hauteur de dix centimètres qui représentait — devinez qui? — Napoléon Ier. Ce noir avait l'air satisfait de posséder dans sa collection une œuvre apportée du pays des blancs; et quand je lui fis demander par mon interprète quel était le nom, suivant lui, du personnage figuré par la statuette, il me répondit : « Alexandre. » — Que si j'eusse été assuré que le marchand de bric-à-brac eût des lettres, je lui aurais fait observer qu'il confondait le genre avec l'espèce des conquérants.

Un autre boutiquier, peut-être disciple des vendeurs de Constantinople, prit la peine de faire passer sous mes yeux une partie de ses magnifiques tapis; et son temps ne fut pas tout à fait perdu, car je me laissai séduire par la teinte écarlate d'un petit tapis de cachemire. Si je parle de ce menu fait, c'est qu'il est en contradiction avec l'attitude ordinaire des Indous. Les marchands de ce pays ne connaissent pas l'art de « faire l'article ». Accroupis sur le seuil de leur échoppe et indifférents à votre passage, ils attendent que vous alliez à eux, sans faire le moindre geste pour vous donner confiance.

Peu à peu la chaleur tombant avec le déclin du soleil, la grande rue du Luknow indigène s'était emplie de promeneurs. On venait respirer, se voir, causer de ses affaires : et j'en profitai pour faire connaissance avec les gens de la ville haute.

L'homme d'Oude est grand, solide et d'apparence énergique. Il est vêtu d'une grande tunique blanche étranglée à la taille, et coiffé d'un turban ou de la calotte indoue. Certains tiennent en réserve sur leur épaule une étoffe destinée à les protéger du froid : c'est le même costume qu'à Agra. Mais la mode de Luknow exige que la plupart des hommes se rasent le milieu de la tête d'avant en arrière sur une largeur de deux travers de doigt; et quand la toilette de la tête est récemment faite, l'individu tient le chef découvert.

Des femmes, on n'en voit pas, au moins dans la rue, — car nous sommes en pays musulman, — mais on les aperçoit à l'étage de la maison, nonchalamment assises et coquettement parées d'une tunique de soie. Elles ont dans leur tenue et leur regard un je ne sais quoi qui traduit sans équivoque leurs intentions philantropiques, sauf à l'égard des Européens dont un seul regard persistant les discréditerait.

Si l'on veut savoir pourquoi les musulmans de Luknow vivent resserrés dans leur ville de poussière et de mouches, il faut descendre sur la rive droite de la Gumtri et parcourir la Résidence.

Là, dans un étroit enclos, persiste le spectre de la haine anglo-indoue.

La Résidence était, comme son nom l'indique, le siège du Résident anglais, alors sir Henri Lawrence, au moment de l'insurrection de mai 1857.

C'est là que les Européens, quelques fidèles cipayes et neuf cents hommes de troupes royales se barricadèrent pour éviter le massacre immédiat.

Pendant cinq mois, la mitraille tomba sur la forteresse improvisée; et plus le nombre des assiégeants augmentait, plus celui des assiégés diminuait : la variole et le choléra faisant cause commune avec les balles. Deux fois les chefs de la défense anglaise furent frappés à mort par un projectile indou; et il fallut que l'armée de secours s'y reprît à deux fois pour dégager la place, qu'elle soutînt quatre jours de lutte, conquît d'assaut édifice par édifice et muraille par muraille. A l'heure de sa délivrance, la forteresse improvisée n'était plus qu'un amas de ruines; et telle la Résidence était alors, telle on la trouve aujourd'hui : l'Angleterre n'a pas voulu effacer l'injure.

Au milieu des feuillages, des fleurs, des arbres et du luxe épanoui d'une nature prodigue, sont disséminés les témoins de pierre qui rappellent depuis un demi-siècle à tout passant le drame de 1857 : les murs balafrés, les portes déchiquetées, les toits défoncés, les colonnes à moitié brisées, les trous béants des clôtures redisent aux survivants les angoisses des morts; et pour que le souvenir en soit mieux gardé, l'Angleterre a fait planter des obélisques, des stèles, des croix qui proclament les noms des héros. Telle l'inscription, un peu emphatique d'ailleurs, dans son excessive modestie :

CI-GIT HENRI LAWRENCE
QUI ESSAYA DE FAIRE SON DEVOIR.
PUISSE LE SEIGNEUR AVOIR MERCI DE SON AME!
NÉ LE 23 JUILLET 1806; MORT LE 5 JUILLET 1857.

Un philosophe pourrait se demander s'il est sage d'entretenir ainsi un flambeau de haine qui brille autant pour les vaincus que pour les vainqueurs.

Déjà les Indous relèvent la tête; leur échec est oublié, leur vaillance exaltée. On leur prédit en vers et en prose, dans un nouveau Ramayana, la victoire prochaine; et les plus audacieux leur annoncent, comme événement certain, un nouvel avatar de Vichnow pour achever l'extermination du dernier des blancs.

Mais tout cela n'est qu'hypothèse et hors de saison dans un récit de voyage. Mieux vaut que je conte ce qui m'est arrivé dans ma dernière matinée de séjour à Luknow.

Je suis allé, dès l'aurore, visiter le « Dikuska » ou « Villa des Épanchements du cœur », ancien palais du roi Saadat Ali Khan, construit aux environs de l'année 1800. Il ne présente plus que quelques ruines au milieu d'un grand parc.

Les ruines se réduisent à d'étroits pans de mur en briques rouges, de l'épaiseur d'un mètre, dont quelques-uns dépassent à peine le sol et dont le plus grand, de la taille d'un peuplier, semble être resté debout pour indiquer la hauteur de la villa. C'est à peine si ce gigantesque pan de muraille a la largeur d'une brasse; et pourtant il présente encore ses deux étages de fenêtres régulièrement cintrées

et flanquées du tronçon de leurs colonnes. Au risque de faire croire à l'illusion d'un mirage, j'avouerai que cette étroite et haute ruine m'a semblé d'un effet merveilleux dans l'azur de l'atmosphère. Le cadre rouge des fenêtres découpe sur le ciel bleu le chaton d'un immense saphir; et plus l'attention se concentre sur l'ouverture restreinte des pans de mur, plus l'éclat du saphir devient éblouissant.

Le parc de la « Villa des Épanchements du cœur » a survécu à son palais. Deux Indous, assis sur leurs talons, grattent le sol avec une courte lame de fer et font pousser des roses du Bengale. Celles-ci sourient à pleine corolle et se disputent les regards par la variété de leurs brillantes couleurs.

J'aurais volontiers prolongé mon séjour parmi les ruines fleuries, si, en sautant de pierre en pierre et par-dessus les herbes humides, je n'avais pensé tout à coup à la prédiction de mon diseur de bonne aventure et n'avait craint qu'un horrible serpent ne sortît de sa retraite. Mieux vaut, en ce cas, courir que tenir : je partis et gagnai le « Wingfried Park » qui ressemble à une forêt tropicale luxueusement entretenue, et où je trouvai de l'ombre et de la fraîcheur.

Sur le coup de onze heures, nous prîmes, pour rentrer à l'hôtel, une avenue d'arbres merveilleusement hauts et larges qui entre-croisent leurs rameaux puissants au-dessus de la route blanche. L'imbrication de leur feuillage forme une voûte épaisse d'où pendent, comme des serpents, d'énormes gousses vertes.

— Nous voici à Sikandra Bagh, me dit le vieux musulman, à la figure noire et à la barbe blanche. C'est là qu'en 1857 deux mille noirs ont été fusillés par les Anglais dans l'espace de quelques heures.

L'endroit est marqué actuellement par un mur quadrilatère.

J'aurais pu ne pas m'y arrêter, rester dans la voiture et faire en face du mur toutes les réflexions que celui-ci me suggérait. Mais c'eût été faillir au devoir du voyageur. Je pris ma canne et mon boy, et m'éloignai de la voiture sous le plein soleil de midi.

Je fis une première fois le tour du quadrilatère, puis me mis à la recherche d'une porte pour pénétrer dans son intérieur. Je venais de m'engager sous une voûte qui avait à peu près trois mètres de profondeur, lorsque le boy, qui ne m'avait pas suivi, poussa deux cris d'effroi : Serpent! Serpent!

Je me retourne.

Un serpent en effet barrait l'entrée de la voûte. Il avait près d'un mètre de longueur et une teinte foncée. Son col était renflé : un cobra; c'était un cobra!

Je veux fuir par l'extrémité opposée de la voûte sous laquelle j'étais engagé. Impossible : c'était un couloir sans issue.

Bref, mais violent moment d'angoisse!

Le serpent allait-il se retirer, s'éloigner, ou venait-il chercher un peu d'ombre sous la voûte profonde?

Il me sembla que le cri du boy l'avait effrayé et qu'il se dirigeait vers moi.

Je n'hésitai plus : fixant solidement mon bâton dans la main, je m'accroupis, visai le serpent à la nuque et l'abattis d'un violent coup.

Il fit quelques sauts sur le sol, s'enroula plusieurs fois sur lui-même, ouvrit la bouche démesurément, mais n'avait plus de force. Deux autres coups de bâton l'achevèrent, et le boy lui écrasa la tête d'un coup de talon.

Je restai un moment stupéfait en face du corps inanimé du venimeux reptile, non que j'eusse le tressaillement du danger couru, mais à cause des mystérieuses intuitions de l'événement. J'avais plusieurs fois répété avant mon départ de Paris que je n'avais d'autre crainte, en allant aux Indes, que la rencontre d'un cobra dont je voyais constamment en imagination la tête se redresser, la mâchoire inférieure s'abaisser, le col se renfler. Mon premier soin, en arrivant à Colombo, avait été d'acheter un solide bâton pour me défendre du cobra; et je n'avais jamais fait un pas dans l'Inde sans avoir le bâton à la main. Puis la prédiction du prophète indou, entré dans ma chambre d'hôtel à une heure plus matinale qu'il ne convenait, prenait tout d'un coup l'importance d'une révélation. J'eus, en un instant et pour un instant, la mentalité d'un Oriental qui croit sa destinée écrite à la première page du livre de sa vie.

L'incident vous paraîtra peut-être ne pas mériter pareille déduction. Les cobras sont aussi nombreux dans l'Inde que les lézards dans notre pays; et la plupart des voyageurs, sinon tous, en ont rencontré sur leur route. On cite même des personnes qui en ont découvert entre les draps du lit, au moment du coucher. Quiconque se trouve en face d'un cobra n'en est pas forcément la victime, et l'ani-

mal se retire devant l'homme plutôt qu'il ne fonce sur lui. Le grand Çiva et le sage Vichnow nous ont rassurés à cet égard : le premier, en s'entourant le col d'un collier de serpents; le second, en s'abritant sous un serpent à sept têtes. Mais des médecins nous ont aussi appris que les cobras tuent chaque année trente mille Indous et que ceux-ci passent de vie à trépas, en quelques heures, dans un engourdissement progressif qui leur enlève jusqu'à la force de maudire leur ennemi.

A peine remis de mon émotion, un Indou petit et vieillot vint à moi et sortit d'un sac un long serpent. Horreur! C'en était trop!... Je voulus m'éloigner... Il insista et me laissa entrevoir la tête d'une sorte de petite belette en qui je crus reconnaître la mangouste.

L'occasion était belle d'assister à nouveau à la défaite du serpent; et je me prêtai volontiers à la séance de l'Indou.

Nous allâmes ensemble au milieu du vaste champ en friche, à l'angle duquel se dresse le mur quadrilatère de Sikandra Bagh.

L'homme lâcha serpent et mangouste. Il s'accroupit et excita celle-ci contre celui-là. Les pauvres bêtes, familiarisées sans doute avec ce jeu commercial, se tournèrent le dos et refusèrent le combat. Mais leur maître les reprit, les ramena l'une vers l'autre et s'arrangea [illegible] façon que la queue du serpent frôlât les flancs de la mangouste. [illegible]dite belette ne doit point aimer cette caresse; car à la quatrième [illegible]prise, elle fit un bond et sauta à la tête de l'animal : elle le mordit à [illegible]nuque et le laissa désemparé. L'homme releva le serpent à demi [illegible]rt et me montra deux petits trous par où sortaient quelques [illegible]uttes de sang. Ainsi l'a voulu la nature : la mangouste est le bourreau du serpent. — « Attends encore, me dit l'Indou, j'ai autre chose à te montrer »; et, sous l'ombre bienfaisante d'un arbre, il commence une séance de prestidigitation. Les cordes se nouent et se dénouent, comme par enchantement; le mouchoir se ferme sur une pierre, se tourne et se déploie, sans ne plus rien contenir. « Touche cet œuf qui est dans ma main. Tu le sens; eh bien, ouvre maintenant ma main »... et l'œuf n'y est plus. Pas un geste, pas un mouvement du bras et du corps; pas une table autre que le sol; pas un paravent : il est midi. Pas un compère : nous sommes seuls.

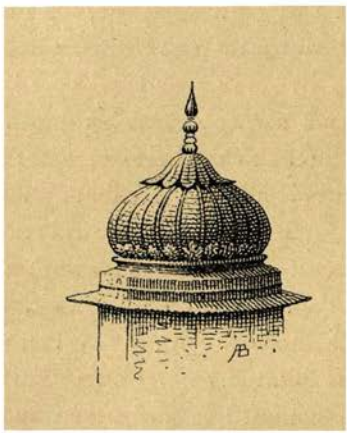
Un pareil homme aurait été brûlé comme sorcier au moyen âge.

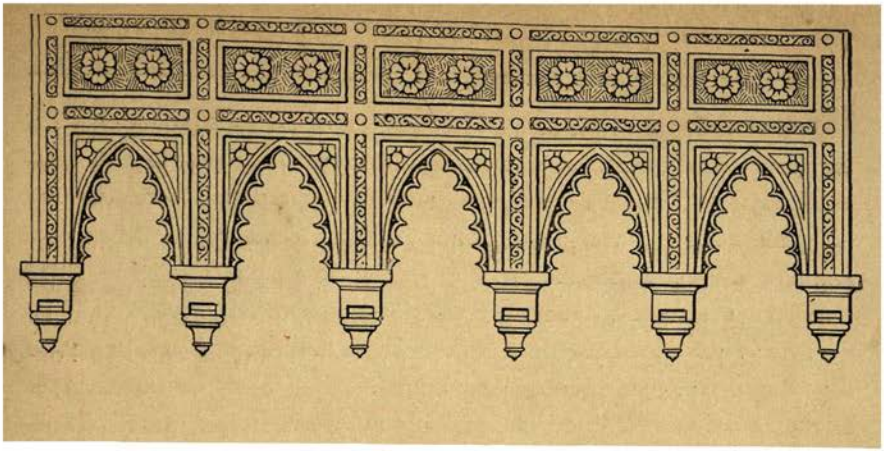
Je n'ai pu revoir, ni le soir ni le lendemain, le prophète indou placé par la destinée au seuil de ma chambre, avant que j'entrasse dans la ville. Mais j'ai déposé en passant devant une chapelle, toute fumeuse de la flamme de ses cierges, l'offrande que je lui réservais. On ne doit jamais s'aliéner les dieux.

Il était écrit que la faune de Luknow me serait adverse.

Après avoir été obligé de tuer le cobra pour échapper à la mort, je dus livrer une lutte sans répit contre une légion de moustiques venus, musique en tête, me dévorer nuitamment; et, quand je me croyais maître du sommeil par une retraite honteuse sous un drap protecteur, des hurlements de chiens me ramenaient à la veille. C'était la première fois depuis mon voyage à Constantinople que j'entendais pareil concert nocturne. La meute était au loin, dans la ville native, et l'écho en répétait les milliers de cris.

Adieu, Luknow! je ne te reverrai plus, même si je viens redemander à l'Inde quelques-uns de ses enchantements.





BÉNARÈS

De Luknow à Bénarès — 200 milles environ — le chemin de fer pique obliquement au sud et à l'est vers le Gange et traverse la riche plaine indo-gangétique aussi plate et lisse que le fond d'un lac récemment desséché.

Du premier au dernier mille, la terre est uniformément divisée en carrés que limitent quelques arbres forestiers droits et courts et à tête ampullaire comme un dôme mongol. L'aspect du sol ne varie que suivant l'âge de la culture : teinte d'émeraude, sous la poussée naissante du riz; teinte d'or, après le fauchage des épis; et aussi noire que le limon du Nil, sous le socle superficiel de la charrue. Comme seuls participants à un luxe discret : quelques rares ricins aux larges feuilles sombres et des bouquets de roseaux aux aigrettes d'argent.

En approchant de Bénarès, la sécheresse augmente, la terre se crevasse, se défonce en maint endroit; mais c'est toujours le même horizon plat. Et six heures durant, depuis le lever du soleil, le train a glissé sur une nappe d'argile, laissant derrière lui son long sillage de fer dont on voit, par une lucarne de l'arrière du dernier wagon, les deux lignes parallèles se rejoindre à l'infini.

Penser, rêver, dormir, voir et revoir le vol des grands aigles qui projettent sur le sol leur ombre royale : tout a été épuisé; et l'impatience persiste.

Arrive l'heure du « luncheon », troisième repas du jour, qui n'a même pas l'avantage de répondre à un besoin et où l'on se rend par résignation, pour changer d'attitude. J'en connais la carte, avant de l'avoir lue : soupe safranée; poulet sucré; macaroni à la moutarde; feuilles de chou grandeur naturelle; punding. Pas de fruits.

Pardon! Sur la route de Luknow à Bénarès, un fruit nouveau nous fut servi : le goabad, espèce de poire à la chair résistante. Je l'ouvris, le goûtai et n'y revins plus.

Enfin! la gare de Bénarès : minuscule et silencieuse, sans rapport avec la notoriété du nom.

Quel soupir! Me voilà débarrassé du tableau hypnotisant de la plaine; et je me laisse emporter joyeusement vers l'hôtel par deux jeunes chevaux heureux eux-mêmes de retourner au logis.

Je suis reçu au seuil de la maison par un manager anglais, le seul que j'aie vu dans l'Inde, et si ardemment catholique qu'il me montra, avant toutes choses, le chemin d'une église où j'avais encore le temps, suivant lui, d'aller entendre les vêpres. Cet Anglais ne m'a pas paru moins rigide dans son catholicisme que le directeur de la Martinière dans le protestantisme; et j'ai compris, par la seule opposition de ces deux hommes, les déchirements religieux du passé de l'Angleterre.

Ce qu'il m'importait de savoir, c'était où j'étais et comment employer mon temps.

L'hôtel fait partie du cantonnement anglais et est situé à deux milles à l'ouest de la Ville Sainte qui a gardé une apparence d'indépendance entière.

J'avais projeté de n'aller dans la Bénarès indoue qu'au lever du soleil et d'y arriver à l'heure de l'explosion de la vie religieuse, comme on ne prend intérêt à un spectacle qu'après le lever du rideau.

Le manager, que j'eus soin de ne pas heurter dans ses sentiments catholiques, me conseilla de mettre à profit la longueur de la soirée pour visiter les ruines de Sarnath, à trois milles au nord-ouest de l'hôtel. Il me donna fort aimablement, et en homme instruit, de précis renseignements sur le passé et le présent de Sarnath, ancien centre religieux bouddhique.

— « Vous n'ignorez pas, me dit-il, que les monuments bouddhiques appartiennent à des genres très différents. Les plus anciens sont représentés par des colonnes commémoratives ou Lâts — on dit aussi Stambas — remontant au roi Açoka et servant à la publication d'édits religieux; les plus répandus sont des tumuli de maçonnerie en forme de tours ou de calottes ovoïdes, plus larges que hauts ou inversement et destinés à contenir dans leur intérieur des reliques de thaumaturges, telles que parties du corps du Bouddha (1) ou de ses disciples, parties des objets leur ayant appartenu, quelquefois des gemmes, des bagues, des lingots d'or ou simplement l'empreinte d'un pied. Ces dernières constructions sont désignées sous le nom de Topes ou Stoupas. On en a édifié un grand nombre dans l'Inde; et il est des endroits, comme Bhojpour, où l'on en compte près d'une quarantaine dans un étroit périmètre. Vous savez aussi que l'art bouddhique possède à son actif de très curieuses balustrades, avec portes d'entrées plus ou moins élevées, dont les unes entourent des topes et les autres des piliers, des temples, des arbres sacrés. Je ne vous parle pas des Chaityas ou chapelles et des Vihâras ou monastères : vous avez dû en voir en cours de route. Les plus renommés sont ceux de Karli et d'Ajanta, d'autant plus intéressants pour nous que nos églises et nos couvents ne sont pas sans similitude avec eux,

— Je n'ai pas eu le temps de m'arrêter aux temples dont vous parlez; et je ne connais comme spécimens des constructions bouddhiques que le Dagoba (2) de Ceylan qui n'a aucune valeur architecturale et le Lât de Dehli échappé aux invasions des Persans et des Mogols.

— Vous trouverez à Sarnath un des topes les plus remarquables de l'Inde, ainsi que les ruines récemment mises à jour d'un temple et d'un vihâra.

— L'importance religieuse de Sarnath ne tient-elle pas au séjour

(1) Après l'incinération du corps du Bouddha, on fit, dit-on, quatre-vingt-quatre mille parts de ses ossements et des cendres du bûcher; et on distribua ces reliques aux assistants chargés de les porter dans différents centres de l'Asie orientale et de construire un temple à l'endroit où ils auraient été déposés. Des miracles devaient être attachés à la dévotion de ces reliques.

(2) Dagoba est l'appellation cinghalaise d'un tope. Le mot vient du sanscrit et signifie reliquaire.

qu'y fit le Bouddha après sa sortie de Gaya, et n'est-ce pas là que le prophète indou commença de prêcher sa doctrine ?

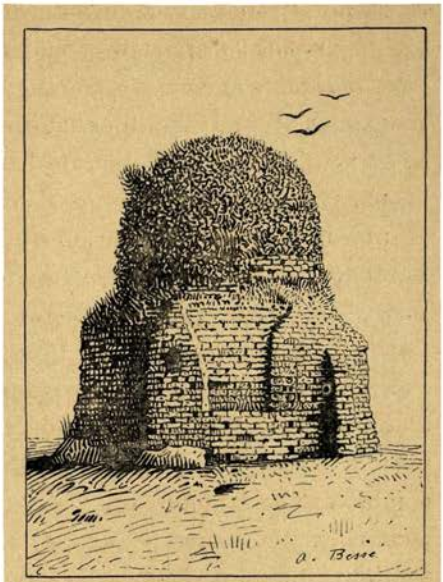
— Sarnath s'appelait primitivement Isapattna et des savants font dériver son nom de Saranga-Nath, qui veut dire « Seigneur des Cerfs », une des appellations du Bouddha. Le tope que vous allez voir s'élève au milieu de l'ancien Parc aux Cerfs, où Bouddha résida avec ses cinq premiers disciples; et il commémore cet événement capital dans l'évolution du bouddhisme. C'est ce qui fait sa haute valeur historique. Le tope est connu sous le nom de « Dhamek » que le général archéologue Cunningham fait dériver du sanscrit « Dharma-desaka » ou Prédicateur de la loi. Et à propos du Parc aux Cerfs, une légende subsiste, un peu enfantine comme la plupart des contes indous, sur la raison de la survivance de ce nom. Un radjah de Bénarès tenait enfermé dans un parc un certain nombre de cerfs dont l'un d'eux allait chaque jour, de lui-même, mettre la tête sous le billot du boucher. Le tour d'une biche allaitant son faon était arrivé de mourir : elle pria le berger de la ménager par égard pour son petit; et, ayant été violemment repoussée, elle s'adressa au Bouddha transfiguré en cerf, lequel plein de compassion se rendit au palais du Radjah et s'offrit lui-même à la place de la biche : « Il y a, dit-il au Radjah, une biche dont le tour est venu de mourir, mais elle allaite encore son nouveau-né. Je ne puis concevoir son sacrifice et viens m'offrir à sa place. » Le Radjah, profondément touché, répondit : « Sous le masque humain, j'ai un cœur de cerf; et vous même, sous votre apparence de cerf, cachez un cœur humain. » Il ordonna aussitôt que le sacrifice journalier des cerfs prît fin; et les animaux furent rendus à la forêt qui les avait enfantés et nourris. »

J'en savais assez maintenant pour une excursion utile à Sarnath; et je remontai en voiture sous l'égide d'un nouveau cocher un peu plus calme que celui qui m'avait conduit de la gare à l'hôtel.

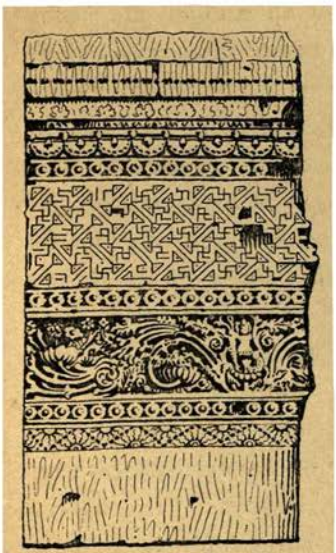
La route qui mène aux ruines bouddhiques traverse un plateau remarquable par les soins de la culture de la terre. Les champs sont plantés de petits arbustes ayant de loin l'apparence de rosiers. Leur tige haute et grêle supporte un bouquet de feuilles d'où pointent des fleurs jaunes. J'ai fini par comprendre que cet arbrisseau

s'appelait le « Dall » et était estimé des indigènes en raison de la succulence de son fruit rouge.

Les ruines sont tellement éparpillées que, de prime abord, on est embarrassé de s'orienter. La partie la plus saillante est le fameux tope de Dhamek : il est entouré de bases de colonnes et de pans de murailles dont le plus haut possède à peine la hauteur de ma canne. Sous un hangar voisin, un archéologue patient a entassé des débris de pierre, des morceaux de statues et des statues presque entières qui faisaient partie des constructions bouddhiques; et ce qui ajoute à l'aspect désolant de ces restes de vie, c'est le défoncement partiel du sol à la suite de fouilles répétées. Mais il suffit de considérer chaque chose isolément pour être gagné par l'intérêt de la révélation de ces ruines.



LE TOPE DE DHAMEK



LA BANDE DE CISELURES DU TOPE

Le tope central est une construction cylindrique massive, d'une largeur d'une trentaine de mètres et d'une hauteur de 128 pieds, faite de briques et de pierres amarrées par des crochets de fer. Elle est plus large dans sa moitié inférieure que dans sa portion supérieure, parce que celle-ci est dépouillée des parements de pierres que la base du bâtiment continue de posséder. Le sommet du tope est effrité et recouvert d'arbustes parasitaires. C'est la surface du soubassement qui est la partie la plus curieuse du monument, malgré sa mutilation consécutive aux travaux entrepris pour parvenir aux fondations, et en raison de l'ornementation de

son dallage. Cette surface est garnie de huit appliques équidistantes qui ressemblent assez bien à une feuille épointée et dont nous avons vu l'analogue sur les pyramides des temples djaïns. Au centre de chacune des appliques, une niche subsiste, vide aujourd'hui, mais vraisemblablement destinée à loger une statuette du Bouddha; et à mi-hauteur du soubassement court une bande de ciselures si variées, si fines, si élégantes qu'elles défient l'imagination et l'exécution de nos meilleurs graveurs. En vous présentant un segment du dessin, sans aucune référence, vous seriez embarrassé de lui assigner sa véritable origine; et vous ne seriez pas contredit en l'attribuant à l'époque de Louis XVI, sauf en ce qui concerne la partie centrale de la bande, laquelle, par ses tracés géométriques, rappelle le style arabe. Mais voyez les guirlandes et les rosaces du bord supérieur du bandeau ou les rinceaux gracieux de sa partie inférieure, avec le Bouddha central et la cupule terminale, et reconnaissez que vous n'en trouvez pas de plus parfaits au palais de Versailles. Quelle pénible constatation de voir déchiquetées par des mains barbares des œuvres si hautement artistiques dont les hommes à venir auraient fait si volontiers leur profit? Que faut-il penser de l'espèce de décalottement de la tour : est-elle restée inachevée? Et comment expliquer alors qu'on ait ciselé sa base avant sa complète terminaison; ou ne lui a-t-on pas plutôt enlevé son revêtement pierre par pierre et assise par assise, qui pour bâtir sa maison ou construire sa mosquée, qui simplement pour tenter de supprimer le témoin d'une religion réprouvée, puisque la tolérance humaine n'a jamais existé et n'existera peut-être jamais.

Les bases des colonnes et des murs disposés autour du tope de Dhamek figurent sans doute les débris de la balustrade de clôture et les montants des portes de l'enceinte. On y voit le souci d'une ornementation aussi simple que soignée. Entre les plinthes et le fût cylindrique des colonnes, deux tores ont été interposés; et les surfaces du soubassement des murs présentent des moulures longitudinales saillantes au-dessus d'une rangée de boutons distinctement détachés.

C'est surtout sous le hangar, devenu musée bouddhique, qu'on se plaît à s'arrêter. L'iconoplastie de l'époque s'y trouve largement figurée.

Un morceau d'une colonne, ou Lât d'Açoka, se présente au premier rang. L'inscription est effacée, mais le chapiteau détaché du fût est en excellent état de conservation. Il porte sur sa frise quatre roues en relief séparées l'une de l'autre par un lion, un taureau, un cheval et un éléphant, d'un dessin très précis et d'une facture habile; et il est surmonté par quatre lions assis et opposés dos à dos, dans le genre des lions assyriens (voir p. 410). Ce sont là les symboles du bouddhisme, dont le plus répandu est celui de la roue, qui figure l'âme universelle, suivant la parole des Upanishads (1) : « De même que les rais d'une roue sont fixés au moyeu, ainsi toutes les choses sont reliées à la vie. La vie mérite d'être envisagée avec respect et considérée comme une force immense qui se perpétue dans sa propre gloire. Cette force s'étend dans toutes les directions, aussi bien dans l'espace que dans le temps; c'est l'âme de l'univers; c'est Dieu lui-même. »

CHASSE VOTIVE BOUDDHIQUE

Parmi les objets votifs retirés des fouilles, on distingue de petites pyramides quadrangulaires, à faces convexes, qui sont cataloguées sous le nom de « châsses votives ». Elles représentent en miniature les tours ou vimanas qui surmontent les sanctuaires indous ou djaïns et sont couronnées, comme ces derniers, de l'amalaka, c'est-à-dire d'une sorte de turban cannelé; mais leurs faces sont ornées d'une rangée verticale de Trisulas ou tridents bouddhiques, ce qui prouve la confusion symbolique du djaïnisme et du bouddhisme.

Le nombre des fragments des statues du Bouddha est considérable, et la variété de ces statues non moins grande. Le prophète est représenté dans ses attitudes consacrées, en Bhiksu errant, en extase divine, en méditation ou au moment de son évangélique prédication. Un des Bouddhas prêchant est un véritable chef-d'œuvre. Il est assis avec aisance sur un coussin surmonté d'un lotus, les jambes croisées et les pieds renversés; ses deux mains sont rapprochées à hauteur de l'ombilic; la droite élevée avec la paume en

(1) Livres religieux de l'école brahmanique traitant plus particulièrement de la doctrine mystique ésotérique.

avant, la gauche à demie fléchie et les doigts légèrement écartés. Le corps est nu, sans aucun attribut; le col présente deux sillons parallèles qui figurent un double collier; la face un peu ronde et jeune est éclairée par un sourire de miséricorde; la bouche, aux angles légèrement relevés, semble prononcer des paroles de pardon; et les paupières restent fermées pour que la vue intérieure soit plus pénétrante; pas une tache au front; pas d'oreilles démesurées, mais ingénieusement couvertes par deux chefs tombants dont on ne peut préciser la nature. La tête est enveloppée d'une calotte de cheveux courts et bouclés, avec la proéminence de la bosse de la sagesse. Plus le regard s'attache sur la face de cette statue, plus ses lèvres et ses yeux semblent distribuer de bonté infinie; et ce qui augmente encore le rayonnement de l'angélique expression des traits, c'est l'auréole ronde qui sert d'appui à la tête : le centre en est uni et la périphérie ornée de volutes délicatement ciselées.

Le petit musée archéologique de Sarnath dit à lui seul l'amour excessif des bouddhistes pour la figuration du « Maître ». Fils de la terre indoue où le brahmanisme a multiplié les dieux; incapables en général d'une conception élevée sans un substratum matériel, les bouddhistes ont eu recours à la statuaire pour revivifier le Bouddha, après son entrée dans le Nirvâna. Mais trois siècles et demi au moins s'écoulèrent avant qu'une image du Bouddha fût réalisée; car de même que pour le christianisme, l'illustration du bouddhisme ne commença qu'après la conversion des rois à la nouvelle religion. Et l'élan une fois donné, le bouddhisme se chargea de plus en plus de symboles matériels et d'icones. Avec la richesse des adeptes, les temples devinrent plus ornementés, les sculptures plus soignées, et l'ensemble du luxe religieux plus abondant. En sus du Bouddha lui-même qu'il a fait parler, marcher, rêver, dormir, le bouddhisme a exploité pour sa décoration les plantes, les animaux et les hommes. Il s'est montré prodigue du figuier (pippal ou bodhi), du palmier et du lotus; il a choisi, parmi les animaux, l'éléphant, le lion, le taureau, le cheval et le serpent que le symbolisme chrétien s'est en partie appropriés; et il a placé l'homme dans toutes les attitudes, depuis la prière jusqu'à l'obscénité, nu, à demi vêtu, ou drapé dans la robe monastique. Il a créé des saints, des génies et des démons qui se reconnaissent à la placidité du masque, aux traits grimaçants ou à

leurs attributs; et l'ensemble de cette décoration a des caractères bien différents suivant l'époque de son établissement.

L'âge des monuments de Sarnath n'a pas été précisé, aucune inscription n'ayant été trouvée dans le tope de Dhamek malgré les recherches attentives. Il n'est pas douteux qu'ils ne remontent au delà de l'an mille, puisque les persécutions du bouddhisme étaient commencées à cette date et que Sarnath avait été un des premiers centres religieux, en raison même du séjour que le Bouddha y avait fait. Mais quels rapports ces monuments ont-ils avec les origines du bouddhisme, c'est tout à fait conjectural. Cependant l'élégance des dessins et la perfection des gravures indiquent d'une manière certaine une addition étrangère à l'art national indou. Il y a dans les différentes sculptures du tope, les bases des colonnes, le fini des statues et surtout la suave expression du Bouddha précédemment décrit, un sentiment artistique et une habileté d'exécution qui décèlent une influence transhymalaïenne à racines gréco-persanes; et cela suffit pour qu'on soit autorisé à rattacher les monuments de Sarnath à l'époque des Guptas qui ont exercé leur domination sur le nord de l'Inde au cours des siècles qui ont précédé l'ère chrétienne.

Bénarès, cité sainte, plus vieille que l'histoire, toi qui enfantas les philosophes et les poètes de l'Inde antique et entendis la voix du Bouddha, toi qui rayonnais déjà sur le monde à la naissance du Christ, me voilà donc devant toi!

Voir Bénarès a été le rêve d'où est né mon projet de voyage dans l'Inde. Métropole du brahmanisme, elle avait, à mes yeux, l'attrait des capitales dont le nom seul évoque un stade de l'humanité.

Je suis allé à Bénarès avec l'enthousiasme qui m'a poussé vers Rome, mère du despotisme militaire et chrétien; vers l'acropole, pinacle des arts et de la poésie; vers Constantinople, conquête apothéotique de l'islam; vers la Thèbes aux cent portes, génératrice des architectures géantes, et qui me conduira, si la destinée le permet, vers les restes mourants de Jérusalem et du Golgotha.

Rome s'éteint; l'acropole s'effrite; Constantinople croupit; Thèbes se rebâtit; mais Bénarès reste fidèle à son passé millénaire; et des millions d'Indous s'y précipitent encore en pèlerinage, avec la secrète

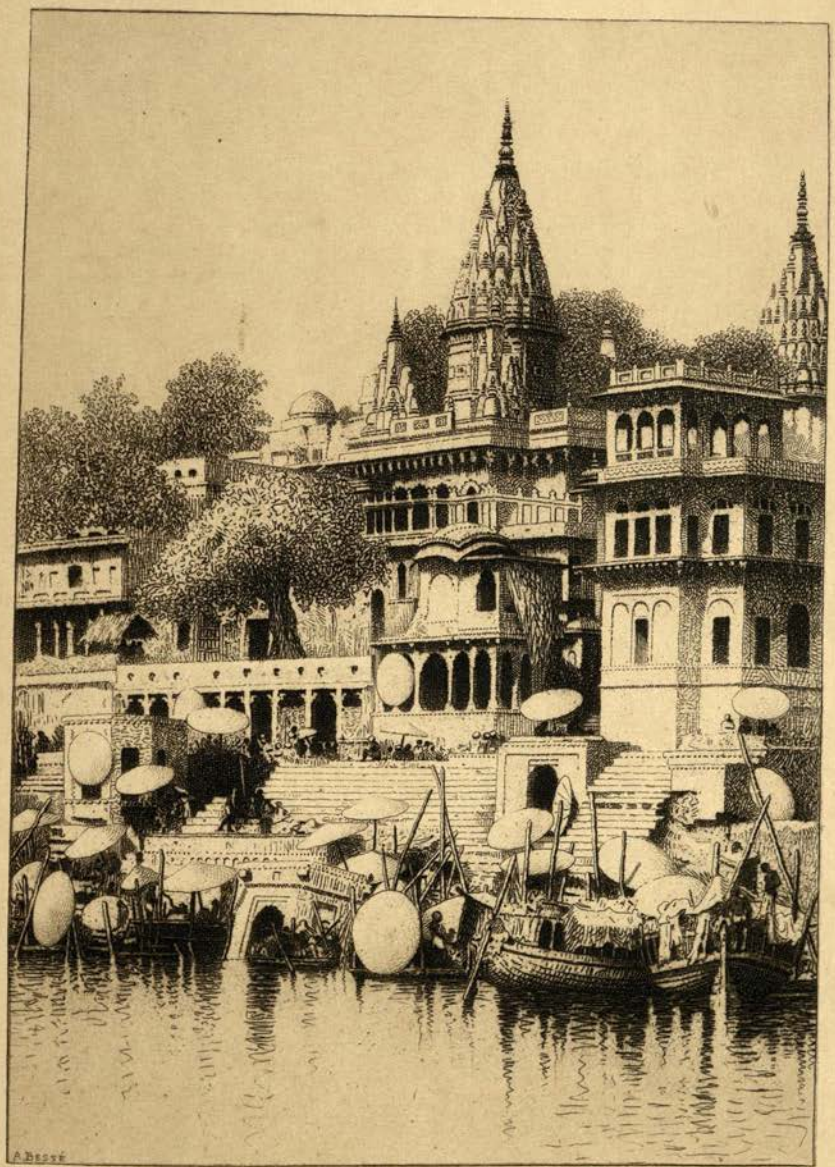
espérance de n'en point revenir et d'être transportés de ses rives dans le Kailas.

Quelle minute poignante dans la vie d'un Européen que celle qui l'amène sur les bords du Gange, au milieu d'un peuple dont les ancêtres ont mis en formules religieuses les idées les plus élevées de la première humanité et qui, sans souci du monde extérieur ou des lois de l'évolution, est demeuré invariablement fidèle à ses primitives formules! N'est-ce pas avoir l'illusion de remonter la vie jusqu'aux âges lointains de la société humaine et de se trouver reporté tout à coup à vingt siècles en arrière?

Bénarès est une création divine : elle est bâtie sur le versant d'une colline échancrée, de cinq kilomètres de longueur, qui borde comme un croissant la rive gauche du Gange; et elle fait face à l'Orient, n'ayant devant elle sur l'autre rive du fleuve qu'une plaine immense où s'étale chaque matin la majestueuse lumière du soleil levant.

C'est à l'aube naissante, seul, assis sur le pont élevé d'une barque abandonnée par les rameurs au cours alangui du Gange qu'il faut se présenter devant la Bénarès brahmanique.

De même que l'entrée d'un temple démesuré, le seuil de la ville sainte est précédé de larges escaliers qui plongent dans le Gange. Ce sont les Ghâts de Bénarès, les plus beaux du nord de l'Inde, un des orgueils de la cité et que sanctifie leur situation intermédiaire entre le Gange et les temples. Il y en a vingt-quatre groupes rangés du sud au nord de l'arc de la colline, composés individuellement de dix, quinze, vingt marches, en partie bouleversés par les crues périodiques, en partie usés par les genoux ou le pied des Indous et si bien conservés en un ou deux endroits qu'ils embellissent la rive du fleuve par le développement imposant de leurs degrés. C'est à eux qu'aboutissent les rues, sentiers et venelles qui partent du haut de la falaise et déversent chaque matin dans les eaux du Gange le peuple de Brahma. Chaque Ghât a son nom, son histoire, sa légende. La plupart se réduisent à leurs degrés granitiques, sans rampe, ni aucun ornement. Quelques-uns portent à leurs extrémités de petits kiosques indous qui ont l'avantage de segmenter par leur relief la ligne trop régulière du croissant de la rive, et d'autres, tels que des Ghâts du centre, où la foule des baigneurs afflue plus nombreuse, sont reliés entre eux par des estrades en planche garnies de

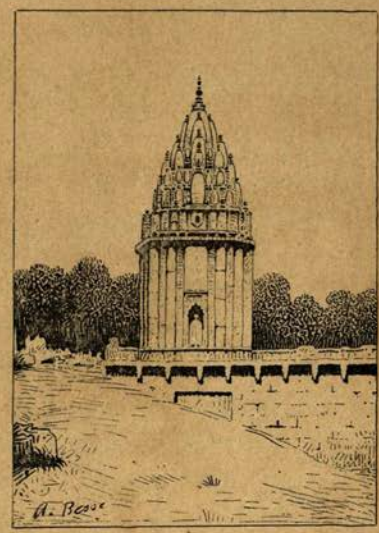


Bénarès

Imp. A. Percebois, Paris

parasols de palmes, comparables à de gigantesques champignons et dont on présume l'usage d'après les habitudes de nos plages.

La ville elle-même se dresse en amphithéâtre, blanche, serrée, compacte, semblable à une guirlande de fleurs; et tout de suite, le regard se fixe sur la mosquée d'Aureng-Zeb, plantée à mi-flanc de la falaise, plus haute que le plus élevé des temples et démesurément exhaussée par deux minarets d'une taille géante, disproportionnée, insolente. Ainsi l'a voulu le Mogol fanatique qui rasa une pagode de Çiva pour élever à Mahomet un monument visible à plusieurs milles de distance. Mais c'est la seule mosquée qui soit aussi apparente. Autour d'elle, des temples brahmaniques à foison : douze ou quinze cents en forme de pyramides, les uns surmontés de la pique d'or, les autres décapités; les uns plus blancs que neige; ceux-ci d'un rouge incarnat; ceux-là de la teinte grise des vieilles pierres; cent mille chapelles pour dieux informes ou obscènes; et un demi-million d'idoles de bronze, de marbre ou de limon. Çiva est le grand maître de cette efflorescence religieuse. A lui, les sanctuaires marqués du trident; à lui, le clocher d'or; à lui, le temple de Dourga, avec sa frise de singes vivants; à lui, les chapelles où les malades implorent la guérison; à lui, les pagodes où les filles demandent un mari et les épouses un enfant; à lui, les serpents symboliques; à lui, les emblèmes phalliques disséminés sur les Ghâts; à lui aussi le désordre, car ses temples ont poussé comme le gui sur les chênes, au hasard du coup de pioche du constructeur. Plus de pierres sont siennes qu'il n'en faudrait pour édifier une ville entière.



UNE PETITE CHAPELLE SUR LA CRÊTE DE BÉNARÈS

Et, entre les temples, des palais de riches qui accepteraient qu'une vie large à Bénarès les conduisît sans étapes à la béatitude éternelle. Mais l'espace réservé aux dieux n'a pas permis le dévelop-

pement du luxe des hommes et les palais sont, en général, de modeste apparence, étroits, étriqués, enduits de stuc, avec des balconnets et de mesquines vérandas. Qu'importe d'ailleurs ici la façade? Ce qu'il faut, c'est s'approcher du fleuve, puisque plus près de sa rive, plus près de Çiva. Un audacieux n'a-t-il pas tenté, voilà deux cents ans, de bâtir sa demeure dans les eaux mêmes du Gange, et de la faire somptueuse, inébranlable, en granit, et plus magnifique qu'aucune autre de Bénarès. Le fleuve ne l'a pas entendu ainsi : le socle était posé, les escaliers établis, les piliers dressés; et tout fut culbuté en une nuit de tourmente du Gange. La construction gît encore, partie dans l'eau et partie sur le sol : les colonnes inclinées, les escaliers renversés, les balustres à demi couchés; et l'enlisement durera aussi longtemps que le cours du fleuve, car qui oserait aller contre la volonté des dieux?

Et au-dessus des temples et des palais, sur la crête de la colline et loin des eaux du Gange, s'entassent les maisons du peuple, véritables ruches humaines accrochées à toutes les inégalités de la roche, très hautes et étroites, le plus souvent rectangulaires, taillées en biseau à la base et surmontées d'une terrasse où doit s'assembler, en certains jours de fête, toute la colonie de la ruche. Elles sont percées de petites fenêtres, dont quelques-unes nichées sous une galerie profonde. Aussi blanches que la neige, ou jaunies et presque dorées par les rayons du soleil, ce sont elles qui donnent à Bénarès l'aspect d'une guirlande de fleurs. Elles sont si tassées qu'on ne voit ni ruelles, ni chemin qui les séparent, et que pas un bouquet de verdure n'apparaît au milieu de leur blancheur. Les arbres n'ont pas droit de vie sur la façade gangétique de Bénarès. L'homme a pris pour lui le moindre recoin, et s'il reste des places vides, c'est que les maisons se sont écroulées là.

Et le Gange, sorti du front de Çiva, non moins dieu que ce dieu lui-même, le Gange venu en ligne droite des cimes inaccessibles de l'Himalaya, le Gange ralentit son cours à hauteur de Bénarès et remonte tout à coup vers le nord comme pour retourner vers sa source, après avoir baigné le seuil de la colline sainte. Il passe... et emporte avec lui les gerbes de roses, les colliers de jasmins, les guirlandes d'œillets qui ont orné des linceuls, et les corps des morts qu'on lui a confiés. Voici un cadavre de chien; voici un cadavre

d'enfant : ils vont vers la mer. Un aigle, oiseau sacré du soleil, créateur des âmes dans le paganisme sémitique, est agriffé au corps noir de l'enfant et concourt par sa rapacité à l'œuvre destructive du fleuve. Que de mystère au fond du lit de ce Gange sacré que l'œil ne peut pénétrer par défaut de transparence de sa surface. L'onde a beau courir et se renouveler, sa couleur reste opaque et verdâtre et le soleil n'arrive pas à l'éclairer. C'est pourtant à elle, dont ils s'abreuvent et où ils se lavent, que les Indous demandent chaque matin l'assurance du bonheur du jour et de l'éternelle Moukty après la mort.

Dès que la brume matinale s'est dissipée, le peuple de Bénarès apparaît sur la pente de la colline et avec lui toute la gent animale qui a droit de cité dans la ville sainte. Les singes gambadent au-dessus du toit des maisons ; les chèvres sautillent sur les marches des temples ; les vaches dérobent les roses et les œillets déposés aux portes des pagodes ; les milans et les pigeons noirs entre-croisent leur vol avec les perruches au plumage d'émeraude.

La foule descend avec dignité et lenteur vers la rive du fleuve et les Ghâts : les hommes, le corps nu jusqu'à la ceinture ; les femmes, enveloppées de leurs sarris blancs ou rouges, et aussi gracieuses que les Parisiennes dans leur sortie de bal. Les mercenaires portent sur la tête de grands vases de bronze, tandis que les Brahmines tiennent à la main une buire étincelante de cuivre. En un clin d'œil, les Ghâts sont couverts de milliers d'Indous, hommes, femmes et enfants, confusément rapprochés et formant ensemble, par l'éclat de leurs vêtements, une longue ligne blanche de laquelle le regard ne peut plus se détacher. C'est l'heure grandiose de Bénarès.

Tels les Indous sont sortis de leurs maisons, tels ils entrent dans le Gange, allant de la terre à l'onde sacrée, comme on pénètre dans un temple. Mais à peine le pied a-t-il quitté la rive que l'adepte de Brahma s'arrête et prie... puis il se porte en avant, et, après une pause, immerge le corps entier. Quand il se redresse, à demi purifié, l'Indou fait face au soleil et, marmottant le plus saint de ses mantras, il frictionne successivement les bras, les jambes, le tronc, l'intérieur de la bouche, et répand à la fin sur sa tête le contenu de sa buire. Nouvelle et dernière immersion ; nouveau remplissage de la buire ; et c'est fini. — Sans précipitation, comme il était venu, l'In-

dou sort du Gange, la peau humide, les cheveux ruisselants, les vêtements plaqués sur le corps, et il gagne les estrades et les escaliers de la rive où le soleil aspire l'onde sacrée dont le Gange l'avait imprégné. Les femmes, de nature plus délicate, changent sur place de vêtements, avec le concours de leurs « Ghatyias » et dans une décence conventuelle : sur la robe humide, la robe sèche est passée, et celle-ci descendue avant que celle-là soit à terre.

La toilette terminée, la causerie commence; et dans l'éblouissante clarté du jour, s'entremêlent les nudités superbes des hommes et les sarris blancs des femmes. Tout le peuple de Bénarès, purifié par le bain, tourne maintenant le dos au soleil qui monte et échauffe : les femmes font cercle sous l'ombre étroite des parasols, les hommes sont debout ou accroupis : peut-être ne prie-t-on pas. Qu'importe, pour l'étranger dont la barque descend le cours du Gange, c'est un spectacle inoubliable de lumière et de couleur.

L'instant magique est de courte durée. Les femmes se lèvent, jettent au Gange leurs derniers pétales de fleurs et reprennent le chemin du haut de la colline, fièrement dressées sur les hanches, et le vase de cuivre sur la tête. Elles montent d'un pas léger, souples comme des nymphes et attentives à ne pas répandre l'eau qui apaise la douleur et assure le salut des morts. Chemin faisant, elles s'arrêtent devant une chapelle ou une idole informe, et puis elles disparaissent comme des ombres dans le clair-obscur des rues ou sous les voûtes des maisons.

Huit heures! le soleil devient brûlant : les Ghâts sont vides; l'ombre des parasols s'est raccourcie; plus de canéphores dans les sentiers de la colline : la vie de Bénarès s'est transformée. Il ne reste plus sur les bords du fleuve sacré que les dévots attardés dans la prière.

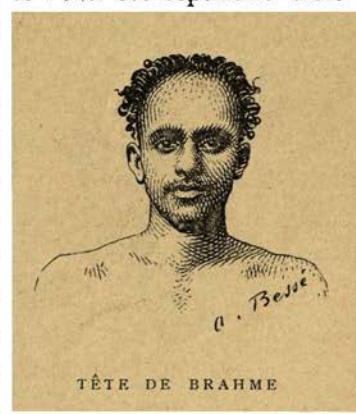
Suivons leurs attitudes et leurs gestes.

Quelques-uns récitent des mantras (1) qu'ils entrecoupent de la répétition de la syllabe Oum! Oum! — comme nos prêtres disent mon Dieu! mon Dieu! — et procèdent en même temps à leur toilette religieuse. Agenouillés devant le soleil, afin que le feu céleste complète la purification du Gange, ils tracent lentement sur leurs

(1) Formules sacrées.

téguments les signes de la divinité qu'ils honorent : trois raies blanches horizontales sur le front, au-dessus d'un gros point rouge intersourcilier; des séries de trois autres raies blanches transversales et parallèles, sur le tronc et les membres. Chaque geste qui précède la marque et la marque elle-même sont accompagnés d'un mantra.

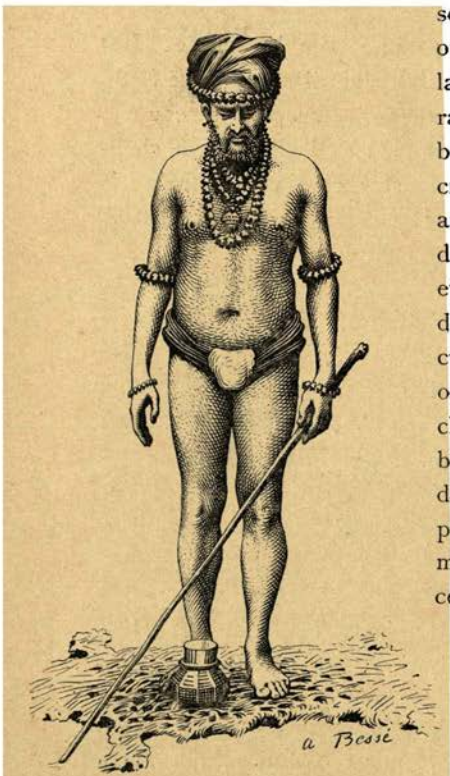
Un prêtre voisin se ceint les reins d'une toile blanche et jette une toile de même couleur sur ses épaules, puis il s'assied, se frotte le front avec des cendres de fiente de vache, se suspend au cou une guirlande de fleurs et boit trois fois un peu de l'eau de son chimbou. — Un mantra; et la même eau est encore versée trois fois dans les mains. — Un autre mantra; et l'eau est répandue trois fois à terre, en gouttelettes, avec le bout des doigts.


TÊTE DE BRAHME

Plus loin, c'est un brahme qui fait l'*Atchamania* en vue de l'absolution de tous ses péchés et d'une future cohabitation dans le soleil. Il commence à porter trois fois à sa bouche de l'eau contenue dans le creux de la main droite; puis il se touche le dessous du nez avec le pouce; les deux yeux avec le pouce et l'index; les oreilles, le nombril, la poitrine, la tête et les deux épaules avec les cinq doigts réunis (1). Ensuite il procède à l'exercice de la respiration pour expulser les souillures intérieures : l'une et l'autre narines sont alternativement bouchées et une forte expiration lancée par la narine ouverte. Enfin, le Brahme frappe le sol du talon gauche; et, debout sur la pointe des pieds, la paume des mains tournée vers l'azur, il adresse au soleil sa flatteuse adoration : « O Soleil, le feu est né de vous; et c'est de vous que les dieux empruntent leur éclat. Vous êtes à la fois l'œil et la lumière du monde. » Cela dit, les sujets de tristesse, les péchés, les douleurs sont écartés, et le brahme préservé de tout fâcheux accident.

(1) Les doigts sont réputés saints et habités par diverses manifestations de Vichnou : le pouce par Govinda, l'index par Mahidhava, le troisième doigt par Hrikesa, le quatrième par Trivikama, le cinquième par Vichnou lui-même, tandis que la paume est le séjour de Madhava.

Ces différents hommes appartiennent aux castes privilégiées de l'Inde, à en juger par leurs qualités physiques. Ils sont chargés de la graisse de leur régime de sucre et de riz, et leur paroi abdominale tombe sur la racine des cuisses; ou bien ils sont d une maigreur cadavéreuse qui attire la compassion. La couleur des téguments se rapproche du bronze clair; le visage ovale est surmonté d'un front élevé dont la hauteur est encore augmentée par le rasage de la tête. Les yeux allongés et brillants étincellent au fond d'orbites creux, et la lèvre inférieure, légèrement avancée, inscrit sur la figure le dédain des choses terrestres. La main étroite et les doigts effilés dénotent une descendance lointaine de familles adonnées au culte de la pensée. Certains vieillards, osseux et méditatifs, droits comme des chênes, et la face encadrée de barbe blanche, ressemblent aux patriarches de nos bibles Chaque geste, pose des pieds, changement d'attitude, mouvement des mains, s'opère avec une douceur et une grâce en qui se révèle la conscience du sacerdoce.



UN PÉNITENT DE BÉNARÈS

Au milieu des Indous qui se lavent, se maculent, se vêtent en public et s'astreignent à des rites séculaires, d'autres demeurent dans une immobilité qui persiste sans qu'on l'ait vu commencer et qu'on ait la patience d'en attendre la fin. Tel celui qui est assis les jambes croisées, le corps droit et le regard fixé sur le soleil; tel cet autre qui porte au cou le chapelet à gros grain avec l'amulette du lingam et se tient debout sur une peau de gazelle. Les membres inférieurs sont rapprochés, les bras tombent le long du corps et la tête est inclinée vers le sol. C'est à peine s'il respire.

De pareils hommes s'appellent des pénitents ou Sannyasis et

jouissent dans l'Inde d'une réputation de sainteté qui en fait les dieux vivants de Bénarès. Ce sont des adeptes du Yoga, une des six Darçanas ou démonstrations formulées par les sages indous. On prétend qu'ils essaient de se soustraire à la transmigration et qu'ils préparent leur union directe avec le Seigneur (Içvara). Les conditions qui leur sont imposées à cet effet par les statuts de l'ordre consistent en méditations abstraites sur la nature et les qualités de l'Être suprême, le maintien de l'esprit dans un calme parfait, la destruction ou la suppression des passions. Elles ne dépasseraient pas en rigueur les obligations des principaux ordres contemplatifs du christianisme (1), si la contemplation qui caractérise le yoguisme et en est le synonyme n'était pas passée, progressivement, par une concurrence séculaire, de l'état conscient de réflexion à un état pathologique voisin de l'aliénation mentale. Demeurer en contemplation ne veut pas dire, en style sannyasique, méditer à la manière d'un penseur qui veut se perfectionner par la comparaison de ses faillibilités avec les qualités reconnues à l'Être suprême : non. Cela signifie maintenant une sorte d'hypnotisme volontaire qui anéantit le mouvement de la pensée aussi bien que l'action des muscles. L'état parfait de la contemplation est réalisé sur les bords du Gange par la suppression de la conscience de la vie. On y aboutit à l'aide des moyens recommandés en Occident pour faciliter le sommeil et qui consistent dans la fixation d'un objet brillant, l'arrêt de la respiration ou la répétition de la syllabe mystique : Oum ! oum !

Une fois entraînés à l'ascétisme et à leur morbidité contemplative, il n'est pas d'extravagances que ne fassent les Yoguis, encouragés dans leurs excentricités par la vénération de la foule, au cours de

(1) Un Sannyasi doit renoncer aux honneurs, aux richesses et aux femmes; mais il ne peut remplir cette dernière condition qu'après avoir été marié et avoir satisfait à la dette des ancêtres et perpétué son espèce. Il ne garde en toute propriété qu'un bâton de bambou à sept nœuds, une calebasse remplie d'eau et une peau de gazelle. Il abandonne même son triple cordon de brahme qui en ferait un membre de la société humaine, et ne doit avoir aucun souci de sa nourriture, à laquelle pourvoit la charité d'autrui.

L'observance des rites religieux doit être réalisée par lui sans défaillance : ablutions matinales; un seul repas par jour; renoncement à l'usage du bétel; rasage de la tête et du visage; socques de bois, comme chaussures; vie érémitique.

leur vie et après leur mort (1). On en voit qui se tiennent sans cesse les bras croisés par-dessus la tête, jusqu'à ce que les muscles, engourdis par cette tension forcée et continue, ne puissent plus reprendre leur fonction normale. D'autres restent debout sur un seul pied pendant si longtemps que la jambe en devient œdématiée et s'ulcère. Il y a eu jadis à Bénarès un Sannyasi qui demeura trente-cinq ans couché sur un lit hérissé de longues pointes de fer. Cette maîtrise de la volonté surprend l'imagination des foules et surhumanise, aux yeux des simples, les individus qui en donnent la preuve évidente. Certains *pénitents nus*, exempts de toute passion et indifférents aux choses terrestres, sont même considérés comme des divinités. Les femmes s'en approchent par dévotion, pour prendre du bout des doigts et baiser fort humblement l'organe de leur sexe, qui ne trahit jamais un mouvement de sensualité.

On comprend, après de tels exemples, qu'un Brahme se déclare incapable d'analyser, devant un Occidental, les ivresses de la contemplation indoue, puisque le plus haut degré de l'éducation religieuse du Brahme l'amène à ne plus penser et ne plus sentir. Ce n'est pas après la perte de la conscience qu'on est capable d'une observation raisonnée de ses sentiments et de ses gestes.

Mais laissons de côté les accidents anecdotiques de la vie religieuse de l'Inde brahmanique et bornons-nous à retenir du spectacle des bains de Bénarès ce qui est conforme aux plus vieilles traditions indoues et concerne, si je puis dire, le clergé régulier.

L'office des prêtres, auquel nous avons assisté, ne vous a-t-il pas semblé soumis à des rites d'une étonnante complexité? Il n'est pas une attitude, pas un mouvement, pas un arrêt entre les mouvements qui ne soit réglé d'après les prescriptions des livres saints; et si nous avions entendu un prêtre réciter ses prières, nous aurions constaté

(1) Les Sannyasis ne sont pas brûlés mais enterrés par leur fils ou quelque brahme dévot.

Leur cadavre est lavé à la manière accoutumée, puis frotté de cendres et enveloppé de deux pièces de toile de couleur jaune.

Il est déposé dans une fosse circulaire creusée auprès d'une rivière ou d'un étang, assis sur une couche épaisse de sel, les jambes croisées, et enseveli dans le sel.

On élève au-dessus de la fosse une espèce de terre-plein ou tumulus de cinq palmes de hauteur, au-dessus duquel on façonne avec de la terre un lingam haut d'environ deux pieds.

La tombe devient un lieu saint. (Abbé J.-A. DUBOIS.)

des pauses rythmées entre ses paroles, des inflexions de voix, des répétitions de syllabes; et l'homme nous aurait paru, en fin de compte, une sorte d'automate actionné par des souvenirs à peine conscients.

C'est cet enchaînement à la lettre des textes que le missionnaire que j'ai rencontré à Tanjore et quelques autres écrivains reprochent au clergé brahmanique. Aucune inspiration personnelle dans la prière; aucune élévation spontanée de l'âme vers la puissance souveraine invoquée; mais une simple application à la récitation rituelle des formules védiques. Et la mémoire est bourrée de mantras. Il y en a pour chaque jour, chaque heure, chaque acte, et l'influence d'un mantra est combattue par la puissance d'un autre; et certaines formules, malfaisantes, sont capables d'envoyer le démon dans le corps de l'homme, et d'autres, favorables, guérissent ou même préviennent d'une maladie (1) : tout cela à condition que la formule soit adéquate au cas, prononcée littéralement et avec l'intonation liturgique. Un mot altéré, une erreur dans le geste ou la hiérarchie des rites, voire une mauvaise intonation, détruit l'effet de la prière ou tourne à la confusion de l'officiant.

Ce sont là évidemment des faits intéressants à noter; mais il n'appartient pas aux représentants du catholicisme, prêtres ou exégètes, de se montrer trop sévères dans la critique des pratiques des Brahmes. On pourrait les mettre en face de rites chrétiens qui ne sont pas sans quelque ressemblance avec les pratiques brahmaniques. Bon nombre de nos cérémonies sont empruntées aux usages du moyen Orient et nos prêtres lisent chaque jour un bréviaire où des prières sont réservées à chaque acte du jour.

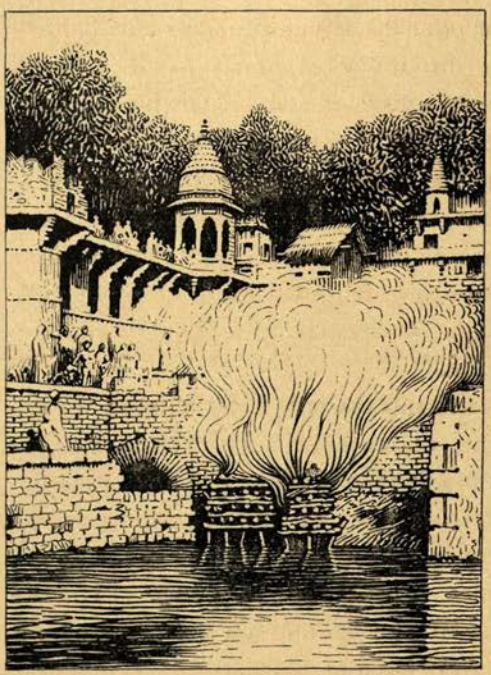
. . . . . .

(1) La spécificité du mantra et les qualités intellectuelles et sociales de ceux qui s'en attribuèrent le premier privilège eurent pour conséquence la création de la « magie », qui est une des plus heureuses manifestations de l'esprit humain, en ce sens qu'elle a remonté le moral de l'homme et lui a servi de rempart contre les dangers réels, imaginaires, mystérieux qui l'assaillent de la naissance à la mort.

Les peuples primitifs ont eu raison de distinguer sous le nom de « mages » les plus intelligents d'entre les hommes et ceux qui étaient capables de trouver des remèdes à leurs agents invisibles de malheur. Comment ne pas être reconnaissant envers qui rend la santé à l'aide d'une prière, d'une incantation, d'une libation ou d'un sacrifice et favorise le relèvement moral individuel.

La magie continue d'être enseignée dans l'Inde, avec cet avantage que si les dieux dédaignent d'écouter les ordres d'un initié, celui-ci est en droit de faire des remontrances à la divinité.

Tout à coup, un bruit confus de voix et de lamentations s'élève à mi-chemin de la colline. Nous étions juste au centre de l'amphithéâtre de Bénarès. Une douzaine d'Indous débouchaient d'une venelle sur une rampe presque à pic aboutissant au bord du fleuve. Ils courent, glissent, sautent, fléchissent, se redressent et me laissent étonné jusqu'au moment où je distingue que les quatre premiers hommes portent un brancard sur leurs épaules. Le faix semble assez lourd. Une toile rouge le recouvre, fortement attachée par des liens circulaires sous lesquels des œillets et des roses sont fixés.



CHAMP CRÉMATOIRE DE BÉNARÈS

— C'est un mort qu'on va brûler, me dit le guide, et le linceul rouge indique que c'est le corps d'un homme. Les femmes sont habituellement enveloppées d'un suaire blanc.

Ma barque stoppa, et j'assistai à ce nouveau spectacle de la matinée de Bénarès. Ni décor, ni entr'acte. Le champ crématoire de la cité sainte se trouve au fond d'un ravin, dont le sol s'effrite sous les pas. Jamais pioche humaine n'a tenté d'en aplanir la surface. Le cortège y glisse plutôt qu'il ne marche et, le cœur battant, la poitrine essoufflée, les quatre hommes déposent en hâte, pour prendre haleine, le corps du mort sur la rive du fleuve, et tout de suite le brancard funéraire est à demi enfoncé dans le Gange, les pieds en avant. Une pause : la première depuis la sortie de la venelle. Un parent s'avance, découvre le visage du mort et lui verse dans la bouche un peu d'eau lustrale puisée dans le Gange avec le creux de la main; puis, ayant rabattu le linceul et assujetti au brancard les œillets et les roses, il immerge complètement la civière. Les

quelques assistants semblent se disperser, mais on les voit reparaître sur les culées de pierre qui limitent le ravin funèbre. Ils restent debout, assis ou accroupis et attentifs à la fin de la cérémonie.

Une corvée d'hommes apporte sur l'épaule des bûches de bois de deux coudées de longueur à peu près et un autre Indou, le chef du chantier sans doute, vêtu d'un pagne et d'une ficelle en écharpe, dépose méthodiquement les bûches sur le sol. Il en fait un premier lit, de la longueur d'une tombe, et y superpose deux autres couches de bûches qu'il a soin d'espacer pour les mieux préparer à la flamme.

Alors, la civière est retirée du Gange et placée sur le socle du bûcher, de façon que le mort ait la face au soleil et les pieds vers le fleuve sacré... L'Indou à la ficelle reprend son œuvre et recouvre le cadavre de bois plus petits que ceux sur lesquels il repose.

— C'est un Indou miséreux qu'on va brûler, me dit le guide.

— Qu'en savez-vous?

— Ne voyez-vous pas que les pieds débordent et que l'on aperçoit la couleur rouge du linceul. Le bûcher est trop maigre. L'argent a manqué pour acheter le bois nécessaire.

C'était vrai : la pauvreté avait poursuivi le mort au delà de son dernier souffle.

A peine l'ultime bûche concédée au défunt a-t-elle été déposée, que le feu est mis au tombeau. Le bois crépite; la fumée monte, la flamme jaillit... les parents perchés sur les culées voisines s'inclinent, regardent et attendent. Un bois fléchit, un pied s'allonge, et le crémateur indou redresse le bûcher avec un long bambou. A la fin, la tête et le tronc du mort plongent dans la fournaise et s'effondrent dans l'amas de cendres. En une demi-heure, rien de l'homme n'est plus. Les parents et les amis s'en vont avec un souvenir consolant, si le bûcher a bien brûlé et si le corps s'est rapidement consumé. Le dernier orgueil d'un Indou est de finir sur un beau bûcher.

Si telle est la vérité, quel épanouissement pour l'âme de la jeune fille dont le corps a été apporté, sous un monceau de fleurs, un peu avant que s'éteignît la dernière étincelle du bûcher précédent! Le cadavre a disparu rapidement sous une énorme masse de bois bien coupés, volumineux et longs; et la tombe de l'enfant était deux fois plus haute et large que le modeste bûcher voisin, quand l'Indou crémateur y mit la torche enflammée. En un instant, le bois et le corps

ne furent qu'un monceau de cendres. Mais personne n'était là, au moins en apparence, pour se réjouir intimement de cette rapide combustion: et la pauvre petite a été brûlée sans un autre témoin qu'un Européen dont le seul regard l'aurait souillée de son vivant. J'ai pensé que les filles indoues n'avaient pas droit à un cortège de parents ou d'amis dans leur dernière descente au bord du Gange. Les plates-formes et les Ghâts étaient vides, quelques bambins continuaient leurs jeux dans l'atmosphère de la fumée, et des vautours tournoyaient dans l'attente d'un lambeau échappé à la flamme. Pardonne-moi, petite Indoue, d'avoir violé ton mystère; mais j'ai cru saisir sous ton linceul blanc, dans la grâce de ton sourire glacé, ta joie intime de monter au séjour du bonheur, à l'instant où tu venais chaque matin te purifier dans l'eau du Gange! et j'ai cherché ta tombe dans le cœur d'un ami, car si tu as cru à l'éternité de ton âme, d'autres s'imaginent que la vraie tombe d'une morte est le souvenir de ceux qu'elle a aimés.

. . . . . .

Un bateau, habilement manœuvré par quatre rameurs, s'approcha de ma barque sur l'ordre vraisemblable de son chef qui trônait sur une dunette élevée. L'indigène, ainsi en vue, jovial et bedonnant, était vêtu à l'européenne : pantalon gris, veste blanche, chaussettes de soie, souliers vernis et toque brodée. Il emplissait avec suffisance son fauteuil de rotin et trahissait par le croisement orgueilleux des jambes, ainsi que par l'ostensible tenue d'un énorme cigare entre ses doigts chargés de bagues, sa récente et considérable fortune acquise dans les spéculations commerciales. C'était un riche vaiçya, à n'en pas douter. Un serviteur, debout à l'arrière, lui abritait la tête sous un parasol.

— Je connais Paris, me dit-il à haute voix. Très beau, Paris, mais d'une autre beauté que Bénarès.

J'invitai l'Indou à monter dans ma barque, trop heureux de trouver un indigène qui pût me renseigner sans l'intermédiaire d'un interprète. Mais l'Indou tint à demeurer sur son fauteuil; et la conversation se continua du pont d'une barque à l'autre, avec des hésitations et des trébuchements que la mimique corrigea.

Mon voisin avait le verbe abondant : il multiplia ses comparaisons entre Paris et Bénarès et opposa, non sans raison, l'ampleur des

édifices de la première ville au magnifique panorama de la seconde. Il essaya de rapprocher la Seine du Gange et me fit entendre, avec des précautions de gestes, qu'il n'y avait rien à Paris valant le spectacle des bains dont je venais d'être témoin.

Je disais oui et non, sans autre addition de paroles, les idées générales n'étant pas de mise avec le bégaiement des langues; mais si j'avais eu devant moi un partenaire possible de conversation, je lui aurais résumé mon sentiment à peu près ainsi :

« Bénarès et Paris ne sont pas comparables. Les deux villes n'ont de commun que leur définition. Bénarès est un cloître où l'homme se prépare à la mort; Paris est une ville où l'on ne songe qu'à jouir de la vie. On pense, prie, agit à Bénarès comme aux premiers âges du Brahmanisme. Les Parisiens n'ont pas le respect du passé et chaque génération commence son existence au point où la précédente a terminé la sienne. Un homme qui reviendrait à Paris, cent ans après l'avoir quitté, aurait peine à s'y reconnaître; tandis que le Bouddha rentrant aujourd'hui dans la cité sainte n'y verrait de nouveau que la grande mosquée d'Aureng-Zeb. »

Mais s'il m'était impossible de philosopher avec l'habitant de Bénarès, je pouvais au moins le questionner, tirer parti de sa connaissance de la ville et apprendre de lui certaines coutumes locales.

— Permettez-moi, lui dis-je, de constater que la plupart de vos Ghâts sont dans un état de délabrement qui ne fait pas honneur aux sentiments religieux de la cité. J'admets bien que rien ne résiste aux poussées terribles du Gange pendant les crues de la saison nuageuse; mais vous êtes ensemble assez riches, hôtes heureux de Bénarès, pour corriger les méfaits de votre fleuve sacré. Vos Ghâts sont les plus misérables que j'aie vus du sud au nord de votre pays, au bord des rivières ou des lacs.

— C'est que nos Ghâts, me fut-il répondu, appartiennent aux dieux et au Gange. C'est nous autres Indous qui en faisons don à Bénarès, et quand l'un de nous n'est pas assez riche pour se charger de l'œuvre totale, il s'associe à d'autres Indous désireux, comme lui, de s'attirer les bonnes grâces des dieux. L'offrande une fois consentie, personne n'est en droit d'y apporter une retouche, et il faut qu'elle devienne hors d'usage pour que d'autres se sentent autorisés à la remplacer.

Je demandai encore à l'Indou s'il était vrai qu'il y eût au bord du Gange, et dans Bénarès, des endroits renommés pour leur sainteté et où l'on se rendait en pèlerinage de toutes les directions de l'Inde, pour obtenir la rémission générale de ses péchés.

— Nous comptons, en effet, me dit mon cicerone d'occasion, cinq lieux de pèlerinage échelonnés sur la rive du fleuve; et si vous avez le temps, nous pourrons les voir ensemble, sans descendre de nos barques. Il nous suffit de commencer par la corne méridionale de Bénarès et de finir par l'extrémité opposée. C'est une occasion de voir d'un bout à l'autre la façade de notre ville.

Ainsi fut fait. En quelques coups d'aviron, nous parvînmes à la pointe sud de la cité sainte, en face de l'embouchure de la petite rivière Asi dont le nom entre dans la composition du mot Bénarès (Barna et Asi). C'est le plus modeste centre de pèlerinage. Il n'est marqué que par les deux rives verdoyantes de la rivière. Puis nous passâmes, en remontant, devant le Ghât Dasâsamedh ou du sacrifice des dix chevaux, fréquenté surtout au moment des éclipses, et devant le Ghât Manikarnika, célèbre par son puits et juste au centre de la courbe de la colline. Enfin la descente du Gange nous amena au « Panch Ganga » qui signifie littéralement « Cinq rivières ». Celles-ci ont peut-être existé autrefois sous la forme de ravins amenant au Gange l'eau de la falaise. Mais les ravins sont remplacés actuellement par cinq escaliers qui descendent à pic du haut de la colline jusqu'au fleuve, entre les files élevées des maisons. Et nous terminâmes par un arrêt au cinquième et dernier lieu de pèlerinage qui correspond au ruisseau Barna — premières syllabes de Bénarès — et aussi insignifiant que le ruisseau Asi d'où nous étions partis. C'est tout de même une chose à noter que la colline de Bénarès est limitée à ses extrémités nord et sud par deux rivières, descendues de ses flancs, et où se donnent rendez-vous les pèlerins brahmaniques.

Un peu avant d'arriver au Barna, j'avais remarqué, au niveau d'un carrefour, une théorie de femmes qui tournaient autour d'un arbre en répandant quelques gouttes d'eau à terre. C'était une adoration au Pippal ou figuier sacré qui compose, avec le Bodhi et le Banian, les trois arbres favoris des dieux et des Brahmes, grâce à leur feuillage touffu et à la fraîcheur de leur ombre permanente. Nul n'a le droit d'en détacher une feuille, si ce n'est pour un acte de dévotion; et

ceux qui apportent à ces arbres la goutte d'eau vivifiante reçoivent, sans tarder, une récompense divine.

Chemin faisant, mon aimable guide me raconta deux histoires que je vais vous redire. L'une se rapporte au puits de Manikarnika et l'autre aux fêtes annuelles du Panch Ganga.

La première explique par une légende le nom du puits, qui veut dire en soi « Pendant d'oreille »; et la légende figure, paraît-il, dans le Kâsi-Khanda, ou recueil légendaire de Bénarès.

Un jour Vichnou vint en promenade sur les bords du Gange et fut pris, en plein Bénarès, du désir subit de procéder à une ablution générale. Il ne voulut pas faire usage de l'eau du fleuve, réservée aux gens de la cité, ne la trouvant pas assez propre, sans doute. Il se mit à creuser lui-même sur le bord du Gange un puits profond qu'il remplit de la sueur de son corps. A ce moment, Çiva arriva et demanda à son collègue de la Trimoutri ce qu'il était en train de faire : « Regardez-vous même », lui dit Vichnou; et à peine Çiva eut-il mis l'œil à l'orifice du puits que son corps trembla d'émotion, tant et si longuement que son pendant d'oreille s'en détacha et tomba dans le puits. Il avait aperçu, au fond de celui-ci, cent mille soleils. Et la preuve que l'événement conté par la légende s'est bien passé ainsi, c'est qu'on voit encore, sur une dalle proche du puits, l'empreinte du pied de Vichnou. On vend même dans des boutiques voisines le fac-similé de l'empreinte, sous le nom de « Pas de Vichnou », comme nous-mêmes en France possédons dans nos églises quelques « Pas de Dieu ».

Les fêtes annuelles du « Panch Ganga » sont au nombre de deux. L'une s'appelle la « Fête des Lampes » et se tient au déclin de la dernière lune d'octobre. Elle est destinée à épargner aux ancêtres défunts l'obscurité du domaine des morts. On plante, le long des escaliers, devant les maisons, sur la rive du Gange, de grandes perches de bambous et on attache à leur extrémité des lanternes chinoises de couleurs aussi variées que possible. « C'est d'un très bel effet, me dit l'Indou; et vous n'avez probablement rien de semblable à Paris ». L'autre fête du « Panch Ganga » se célèbre dans la nuit de la pleine lune du mois de Kartiki (octobre-novembre). Les femmes exposent à ce moment au clair de lune des confitures qu'elles font manger plus tard à leurs maris. Devinez-vous pourquoi?

me demanda l'Indou, avec un malin sourire. Et quand il vit que je ne répondais pas, il ajouta de lui-même : « C'est avec l'espoir que la chute de la rosée aura transformé les confitures en liqueur Amrita... qui stimule les énergies viriles. Avez-vous compris? » J'avais compris.

A la fin de notre promenade, et pendant que nous étions encore à l'angle septentrional de Bénarès, mon cicerone se leva de son siège de rotin et se dressa sur le pont de sa barque. Il me montra de la main étendue le magnifique panorama de Bénarès et me dit avec un légitime orgueil :

— Regardez Bénarès. Regardez le Gange qui semble retourner vers l'Himalaya et auprès de Çiva. Admirez le décor grandiose de notre colline et la couronne majestueuse de nos maisons et de nos temples. N'a-t-on pas raison de dire que notre cité dessine sur la terre un croissant éclatant semblable à celui qui surmonte la crête des Himalayas et le front de Mahadeva. En vérité, Dieu et notre ville se confondent; et les pyramides de nos temples proclament hautement l'essence même de notre doctrine : *Un dans tout!*

Il est vrai : à l'instant où l'Indou me parlait, Bénarès se dressait devant nous comme un diadème resplendissant. Mais, de même qu'à mon arrivée devant la cité sainte, mon regard se fixa sur l'altière mosquée d'Aureng-Zeb, et une tache m'apparut dans l'éclat du diadème.

J'ai dû à mon guide d'avoir fait étape, comme un pèlerin indou, à chacun des lieux saints de la rive de Bénarès; et j'ai retenu de mon pèlerinage que chaque lieu sanctifié était marqué par un ruisseau, une source, une fontaine ou un puits. J'en ai déduit que l'eau est une chose sacrée dans l'Inde et que si le Gange est le plus sacré des fleuves, c'est qu'il ne tarit jamais. Pourquoi donc tant d'indulgences attachées aux voyages des pèlerins qui font le sacrifice de se rendre aux rivières Asi ou Barna, aux Ghâts Dasâsamedh, Manikarnika ou Panch Ganga? C'est que les prêtres antiques ont eu l'intuition, dès les premiers âges de l'humanité, de la nécessité de la propreté corporelle dans un pays incendié par le soleil. Ils ont voulu obtenir des hommes par les prescriptions des Écritures sacrées ce que les conseils d'hygiène auraient été impuissants à faire accepter. Et ils se sont astreints à donner l'exemple au peuple. Il est rare qu'un brahme ne se baigne pas une fois par jour et moins rare qu'il le fasse trois fois.

Chaque acte du toucher doit être suivi, rituellement, d'un lavage des mains; et il est même écrit dans la loi religieuse que la vue d'un mort entraînera l'obligation d'un bain. Comme quoi la « théorie des mains propres » est bien antérieure à nos discussions académiques.

. . . . . .

Pénétrer dans Bénarès par le seuil de la colline, c'est entrer de plain-pied dans une partie du Panthéon indou composé de trois cents millions de divinités ou manifestations infinies de l'Être suprême.

On se heurte, dès le premier pas dans la rue, à des idoles implantées en terre ou nichées dans l'excavation d'un mur. Le dieu n'est quelquefois qu'une pierre dégrossie, voire un fragment de pierre que les femmes aspergent ou enguirlandent. Le calme du visage de ces femmes et leurs gestes pénétrés d'adoration éveillent la sympathie du passant. On s'attache aux expressions enfantines d'une foi instinctive et on respecte inconsciemment ces vieilles pierres, témoins de la misère humaine : elles ont vu tant de deuils et entendu tant de gémissements que leur modeste substance a fini par emprunter une parcelle de l'âme attristée de leurs confidentes journalières. Les noms de ces petits dieux sont inconnus, sauf de celles qui les approchent quotidiennement et dans les familles de qui ils sont entrés par tradition. Certaines pierres symboliques en disent même plus à l'étranger qu'à leurs familliers, tels l'emblème phallique et le serpent de la philosophie indoue (1).

En tête des divinités honorées à Bénarès se tient Çiva, l'ascète de l'Himalaya, le dieu au visage blanc. Il règne sous son nom et mille autres noms aussi. On le dit le Mahadeva, c'est-à-dire le Dieu par excellence, ou Ischwara, le représentant de la Trimourti. Il s'est donné trois yeux pour voir le passé, le présent et l'avenir; et ses adeptes prétendent que chacun de ses yeux figure un livre des Védas.

Il a pour Sakti ou compagne une déesse qui personnifie son énergie d'action et partage sa toute-puissance à Bénarès. On la nomme indifféremment Parvâti, Kali ou Dourga. C'est un véritable protée, tantôt génie de la fécondité, plus souvent déesse terrible et redoutable en qui se résument les heures sombres du jour et tous les

(1) Le serpent symbolise la doctrine de l'effacement des péchés et de la transmigration. — L'homme se débarrasse de ses péchés ou peut se libérer des obligations de la renaissance, comme le serpent de sa gaine épidermique.

maux dont l'humanité est affligée ou ensanglantée. Son histoire épouvante, et les sculpteurs ou peintres indous se sont ingéniés à lui donner un aspect horrifique. Ils lui ont composé un visage noir, avec des yeux exorbités, un rictus sardonique, une langue tombante et ont mis dans ses quatre mains des glaives ou des têtes coupées, et autour du cou un collier de crânes. Elle perce parfois de sa lance le corps d'un démon décapité; et quand elle se déplace,

KALI

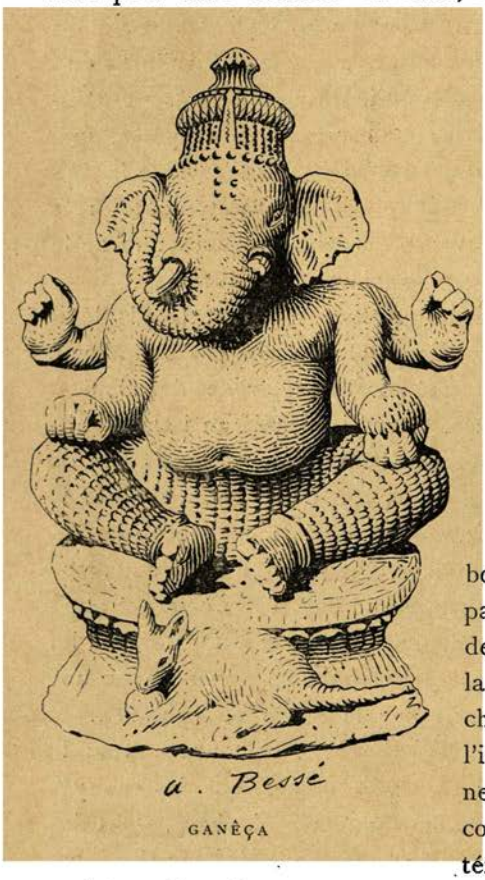
elle prend pour monture une lionne ou un tigre. Ses imagiers les plus adoucis se sont contentés de lui donner deux mains, dont la droite est élevée à hauteur du sein et l'autre dirigée vers le sol. La première fait allusion à l'universelle destruction, et la seconde promet la régénération de la nature par une création nouvelle. Il paraît qu'on trouve quelquefois la déesse parée du croissant d'or qui surmonte le front de nos dianes : il évoque, en l'espèce, la marche rapide du temps homicide. Nos principes protestent contre l'admission, dans un panthéon, d'une divinité en qui s'incarnent le carac-

tère éphémère de la vie et la constance de nos infortunes; mais c'est un hommage à rendre à la philosophie indoue que d'avoir osé symboliser ainsi les malheurs inéluctables de notre destinée. Que tout un peuple vénère une pareille déesse, cela prouve la diversité des calamités qui l'assaillent sans cesse et la conscience de l'inutilité des efforts individuels en face de coups du sort souvent immérités. Rien que le fait d'avoir consenti autrefois à Kali des sacrifices humains et de lui offrir encore des agneaux vivants dévoile l'affliction profonde et continue de ses suppliants de Bénarès et d'ailleurs. Tandis qu'un catholique clame, dans ses malheurs répétés, qu'il ne sait plus à quel saint se vouer, l'Indou idolâtre adresse à Kali cette prière de révolté : « Kali, horrible Kali! déesse toujours prête à couper, trancher et dévorer, buveuse de sang, manœuvrière de la hache, que me veux-tu donc? Secours-moi! Secours-moi! »

Ganêça est un autre grand dieu de Bénarès : c'est le fils légitime de Parvâti et de Çiva, affligé de porter sur son corps d'homme une tête d'éléphant, depuis une mémorable querelle de ménage entre le grand ascète et son épouse. Parvâti prenait un bain — dit-on — en l'absence de son mari et avait mis Ganêça en travers de la porte, en guise de verrou. Le grand ascète rentre, fonce sur la porte et tranche la tête du petit. Colère de la mère, scène de désespoir et refus de se laisser approcher. Çiva donna alors aux gens de sa suite l'ordre de se mettre à la recherche d'une créature quelconque, en route vers le nord, de lui couper la tête et de la lui apporter. Aussitôt dit, aussitôt fait : les gens reviennent avec une tête d'éléphant que Çiva applique sur le corps de l'enfant... et depuis lors, aucun Indou ne se couche la tête tournée vers le nord. Le petit dieu a eu encore assez de chance que les envoyés de son père rencontrassent de prime-saut un éléphant, dont les Indous apprécient l'intelligence et les services. Mais quel aspect désagréable a pris l'infortuné Ganêça dans l'iconographie indoue! La tête, aux larges oreilles, est figurée nue, coiffée de la tiare ou couronnée; la trompe est tombante ou relevée; une défense rasée (1) et l'autre assez courte. Le corps, gras et trapu, est debout ou

(1) Suivant la tradition du Sud, Ganêça se serait arraché lui-même une de ses dents et s'en serait servi comme d'un stylet pour écrire le Mahâbhârata, sous la dictée de Brahmâ.

assis, les jambes écartées, ou la jambe gauche fléchie de façon que le talon masque la région sexuelle. Le cou est garni d'un collier et le tronc barré quelquefois du cordon brahmanique. Les mains sont au nombre de quatre et portent un attribut différent : une coupe de sucre, cher à l'éléphant; la pique avec crochet dont le cornac se sert pour faire avancer l'animal; la massue de Vichnou; un chapelet, une hache ou un lotus. On lui donne pour monture un rat et quelquefois un crocodile. Quand il est peint, sa tête, ses oreilles, sa trompe sont d'un rouge de sang; et on dirait en certains endroits qu'on prend plaisir à le couvrir de vermillon. C'est, après Çiva, le dieu le plus répandu de Bénarès : il possède quelques temples en propre, prend place dans les temples de ses collègues, fait partie des hôtes de la rue et couronne les bornes-fontaines. Il est chez lui partout, attendu que c'est le dieu de la prudence, de la sagesse, de la sagacité, et qu'à ce titre ses charges sont nombreuses. Il ouvre l'intelligence, consolide le raisonnement et règle le jugement. Quiconque commence ses études littéraires ou s'engage dans la composition d'un livre se place sous son égide : c'est pourquoi il figure à la première page de ce récit de voyage. Ganêça, en sa qualité de finaud, préside aux opérations de commerce; et un négociant, soucieux de ses intérêts, ne doit rien entreprendre sans s'être assuré ses bonnes grâces, à l'aide de quelque don proportionnel à l'importance de l'affaire. Notre dieu est aussi le gardien des grand'routes et le défenseur du foyer domestique. Les Grecs et les Latins



GANÊÇA

ne le méconnaissaient pas, sans l'appeler du même nom; et l'humanité l'honorera sans doute jusqu'à la fin des siècles : car, étant l'emblème de la « saine raison », on ne cessera d'avoir besoin de son concours, comme garantie des bons ménages, des bons livres et du bon commerce.

LAKMI

Quant à Vichnou, moins en faveur à Bénarès que son collègue Çiva, nous le retrouvons, comme nous l'avions vu dans le Sud, en gentleman indou : figure jeune et souriante, tiare en tête, pantalon court et collant, bracelets, collier, cordon brahmanique et grand manteau royal. Il a la bonne fortune d'avoir, pour compagne ou Sakti, la déesse de la beauté ou génie du bien, Lakmi. Époux et épouse vont de pair. Ne vous semble-t-il pas que l'association d'un dieu, en qui figure un principe physique de la nature, et d'une déesse chargée de la réalisation de ce principe, met hautement en valeur les qualités de la philosophie indoue. Ainsi, nous venons de voir que Kali, génie de la destruction, ne fait qu'un avec Çiva, dieu de la matière; et nous trouvons maintenant l'union de Vichnou et de Lakmi qui représentent ensemble l'intelligence, la beauté, le sens de la conservation et secondairement la fortune. Nous ne pourrions faire de plus heureuses alliances dans un panthéon de création nouvelle; et l'on sent, en ces mythes indous, l'action de Ganêça, je veux dire de la raison humaine. Or, Lakmi, dispensatrice du bien et du beau, déesse de la richesse, est l'objet de la plus galante attention de la part des sculpteurs, qui expriment en elle leur idéal de la beauté. On la voit figurée avec de grands yeux et une petite bouche, des membres longs et assez grêles, deux mamelles saillantes et un large bassin. Ses doigts sont longuement effilés et ses pieds mignons. Le tronc est nu et les membres inférieurs couverts d'un maillot. Sa tiare est ornée de pierreries; ses

oreilles d'immenses pendants; son cou, d'un collier à cinq rangées ; ses poignets et ses bras, de bracelets à trois et quatre anneaux.

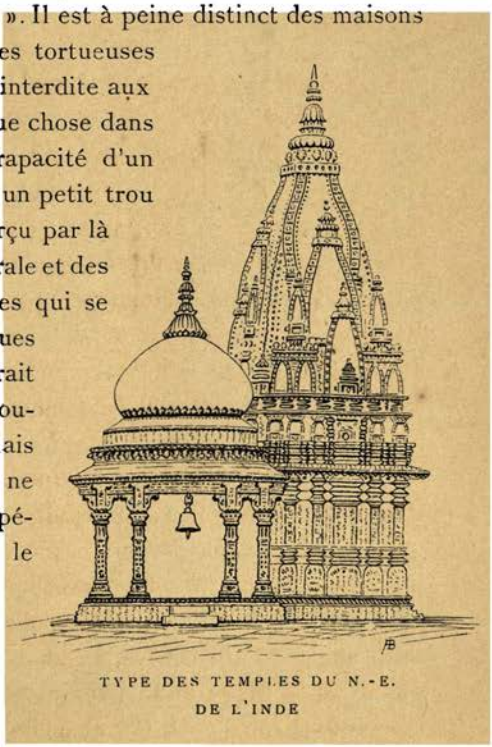
Une telle mère, unie à un père comme Vichnou, ne pouvait donner naissance qu'à un fils plein de grâces et susceptible de devenir l'orgueil de la famille. De fait, Lakmi est la mère de Kamâ, dieu de l'amour, que les Indous représentent sous les traits d'un jeune homme armé d'un arc en canne à sucre et de flèches terminées par une fleur. Il a pour monture un perroquet, ce qui est en même temps un symbole.

Lakmi est très fêtée à Bénarès, et les jeunes femmes, qui la tiennent pour leur patronne, viennent, un certain soir d'automne, au soleil couchant, lui demander le secret de leur avenir. La question est gentiment posée à la déesse, qui répond avec autant de simplicité qu'on l'a interrogée. C'est sur la rive du Gange que l'horoscope se tire. Chaque jeune femme vient en beau sarri déposer sur le fleuve un petit vase contenant une veilleuse et abandonne le vase au fil de l'eau. Si la flamme se continue jusqu'au delà du coucher du soleil et surtout si le vase gagne le milieu du fleuve, bonheur, joie, postérité sont assurés à la déposante. Dans le cas contraire, l'année sera triste.

La plupart des grandes divinités indoues et leurs associées ont trouvé asile dans la cité de Bénarès, qui leur a fait construire plus de quinze cents temples. Mais la place de chaque demeure divine a été mesurée et restreinte par le nombre même des constructions élevées sur l'étroite colline. Les temples de Bénarès ne se développent pas, ainsi que ceux du sud de l'Inde, en zones concentriques irradiant autour de la divinité, comme des sortes d'auréoles. Ils sont petits et composés simplement d'une chapelle centrale, d'une cour environnante et d'un mur élevé d'enceinte. La chapelle est construite sur un type architectural à peu près uniforme qui caractérise l'art religieux du nord de l'Inde. Elle est faite d'une chambre rectangulaire percée de très étroites ouvertures et prolongée en l'air par une pyramide quadrangulaire qui en constitue le clocheton. La porte d'entrée est précédée d'un porche surmonté en général d'un dôme mongol. C'est là un mélange assez bizarre d'inspirations djaïne et musulmane. La pyramide quadrangulaire est semblable au sikra des temples d'Ahmedabad, c'est-à-dire à faces légèrement convexes et recouvertes de pla-

cards imbriqués qui reproduisent en grandeur décroissante la forme même de la face de la pyramide. Le dôme mogol, qu'on s'étonne de voir dans une construction brahmanique, ne s'harmonise pas avec la hauteur élancée du sikra qui lui est juxtaposé, encore qu'il ne manque ni de grâce ni de proportions dans le dessin.

Le plus célèbre des temples de Bénarès est celui de Çiva, élevé au centre de la base de la colline et consacré sous le vocable de Wish-weshwar, « Seigneur de l'univers ». Il est à peine distinct des maisons d'entour et desservi par des rues tortueuses et malpropres. L'entrée en est interdite aux étrangers et on ne perçoit quelque chose dans son intérieur que grâce à la rapacité d'un brahme qui vous conduit devant un petit trou creusé dans la muraille. J'ai aperçu par là une des faces de la chapelle centrale et des hommes, des femmes, des vaches qui se croisaient dans des allées et venues bien ordonnées. Ce qui fait l'attrait principal de ce temple, c'est sa coupole et ses clochetons dorés. Mais on ne les voit pas de la rue. Ils ne sont visibles que de l'étage supérieur d'une maison voisine où le même brahme m'emmena, accompagné cette fois d'une foule de gens qui se réjouissaient par avance de mon ébahissement. Eux et moi furent désillusionnés. Le faîte du « Temple d'or » ne mérite pas sa réputation. Le revêtement métallique de ses clochetons est en cuivre doré repoussé, très ouvragé et mal ajusté. Son éclat est terni; et l'on sent que le don a été fait au rabais. Dans le pays des Radjahs, la seule matière qui convienne aux dieux, c'est la pierre naturelle que le soleil jaunit de ses éternels embrasements ou l'or pur, lisse, sans ciselure ni soudure, comme dans la pagode de Sîringham.



TYPE DES TEMPLES DU N.-E. DE L'INDE

Combien plus intéressante la visite faite au « Puits de la science » (Gyan-Kûp) et au temple d'Annapurna, tout proches du temple de

Çiva. Le décor est simple, le sol un peu sale, mais on y saisit en action la foule des dévots indous et on entre en contact avec une partie de la vie indigène, d'autant que ces lieux saints sont accessibles aux étrangers.

Le « Puits de la science » a perdu, dans ces derniers temps, de son attraction religieuse. Il avait fini par dégager une odeur repoussante du fait de la décomposition des fleurs que les fidèles se faisaient un devoir pieux d'y jeter en passant : les Anglais ont interdit cette vieille coutume par mesure d'hygiène. On trouve maintenant des Indous en contemplation sous la galerie mauresque qui abrite le puits ; on en voit d'autres qui immergent dans l'eau leur idole familiale et la retirent incontinent ; on assiste au curieux spectacle de la distribution à chaque nouveau venu, par un brahme affecté uniquement à cette tâche, d'une cuillerée à bouche de l'eau croupissante ; et cela se passe sous l'œil de Çiva, agent destructeur de la nature, représenté ici par un énorme taureau en pierre rouge.

LE CLOCHETON DORÉ DU TEMPLE DE WISHWESHWAR

Annapurna est la déesse de l'Abondance, chargée par Çiva de pourvoir au bien-être des habitants de Bénarès : elle est très visitée, priée, adorée. Les brahmes entretiennent, au seuil de son temple, une espèce de monstre obèse, stupide, impotent, qui sert d'enseigne vivante des dangers de l'intempérance ; et d'autres pauvres hères, victimes de la misère, sont rangés en face de lui, une sébile à la main dans l'attente de quelques grains de riz ou de toute autre offrande. On pénètre dans le temple par une porte en cuivre repoussé qui, pour n'être pas doré, n'en est pas moins d'une plus grande valeur artis-

tique que les clochetons du temple voisin. A l'intérieur du quadrilatère sacré, en sus du sanctuaire qui occupe le centre de la cour, et qu'un porche précède suivant le mode architectural du nord de l'Inde, on trouve des vérandas spécialement affectées aux dieux Ganêça, Hanouman et Sourya. Le sol du temple est couvert d'une boue liquide faite du mélange de la poussière des pieds et de l'eau du Gange dont on asperge les statues. Des vaches, des chèvres circulent librement dans l'enceinte et mâchonnent les fleurs déposées devant les dieux; des pigeons incongrus picorent les grains par qui les fidèles avaient cru acquérir les bonnes grâces de la déesse. Des femmes, et en particulier des veuves reconnaissables aux caractères sacrés imprimés sur leurs sarris, répandent l'eau du Gange devant les idoles; des hommes caressent le masque de Hanouman avec autant de douceur que si le singe sentait la caresse; un vieillard se traîne lentement de divinité en divinité, semblant faire pour la dernière fois son pieux et familier pèlerinage. Tout le monde marmotte quelque mantra adapté à l'objet de son désir. Les livres saints ont prévu chacun des besoins humains, qui est exaucé si on récite le verset convenable au moment opportun. La piété des Indous s'exerce à bon compte et les oraisons ne sont pas en somme de longue durée. J'ai suivi à cet égard, dès leur arrivée dans le temple, hommes et femmes venant accomplir leurs dévotions à Annapurna. Ils commencent par offrir au brahme en service près de la porte d'entrée quelques menus aliments ou pièces de monnaie; puis, ils vont droit au sanctuaire, le saluent et en font deux ou trois fois le tour, la tête dirigée vers lui, la main droite levée et tournée de son côté. Le mouvement est assez gracieux. C'est un signe de soumission à l'invisible déesse. Après cet hommage, ils circulent un instant dans le temple, sans précipitation ou échange de paroles. Quelques-uns s'arrêtent, chemin faisant, s'agenouillent, se courbent et touchent la terre du front; d'autres se frottent les yeux avec la boue du sol dont ils ont mouillé l'extrémité du doigt. Avant la sortie, la plupart agitent le battant de la cloche qui pend à la voûte du porche du sanctuaire ou vont saisir une chaîne de fer fixée à la muraille : ils en appliquent les chaînons successivement sur l'œil gauche, l'œil droit et les deux côtés de la poitrine, sous prétexte que le fer est le meilleur charme contre l'influence novice de Saturne, la plus redoutable pour nous de toutes les planètes. Au dernier moment,

chacun passe devant un brahme qui trempe l'extrémité de l'index dans une couleur rouge et touche le milieu du front du fidèle : celui-ci s'en va avec l'œil intersourcilier de Çiva.

C'est à Kali, la terrifiante divinité de la destruction, que Bénarès a élevé ses plus beaux temples. On a flatté l'ogresse autant qu'on la redoute et suivi, dans l'excès de libéralité, la tradition des peuples qui ont anthropomorphisé leurs dieux. Des largesses spéciales ont toujours été réservées aux femmes divinisées, aussi bien en Égypte qu'en Grèce et à Rome; nous-mêmes avons consacré à Notre-Dame nos plus belles églises de France.

Le premier temple de Kali que j'ai visité est de construction récente, ce qui nuit un peu à sa fréquentation. Le peuple n'aime pas la pierre neuve des lieux saints : il préfère suivre le courant de ses aînés vers les vieux endroits sanctifiés par des siècles de prières.

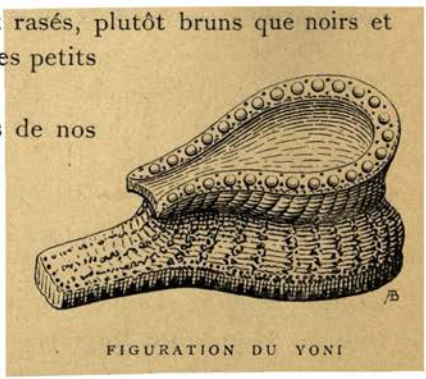
Elle est pourtant gracieuse la demeure de Kali, bâtie sur une jolie terrasse en face du Ghât central, avec ses cinq pyramides rouges et ses flèches d'or. On est reçu à la porte, d'un côté par le lion en bronze de la déesse, de l'autre par le taureau de Çiva. Le sanctuaire est édifié dans la note mauresque qui semble plaire actuellement aux Indous du Nord. Les piliers de son porche de forme carrée, avec des colonnettes encastrées à leurs angles, sont réunis par des arcades festonnées dont la surface est couverte d'arabesques; et chose étrange, les sculpteurs ont placé sous la corniche, en guise de consoles, des femmes ailées que Fra Angelico n'aurait pas désavouées dans la cohorte de ses anges. Elles représentent, paraît-il, les musiciennes et danseuses du paradis d'Indra et évoquent, d'ordre de la malicieuse Kali, des successions d'images qui viennent troubler le recueillement des dévots. Cependant quelques brahmes sont là, assis à terre les jambes croisées, rosaire au cou, buire de cuivre près d'eux, les yeux baissés et l'air recueilli, sans souci du bakchich. Ils font leur sandia du matin, prière sublime qui a la propriété d'effacer tous les péchés. De même que le miel est la quintessence des fleurs, disent les Écritures, de même le sandia est le quintessence des Védas.

L'autre temple de Kali ou de Dourga, plus ancien et plus traditionnel, est situé hors de l'enceinte de la ville et dans un endroit où il s'est développé librement. Il est précédé d'un large parvis au milieu

duquel s'élève une colonne portant à son sommet Dourga et sa lionne. C'est là qu'on décapite de jeunes agneaux pour en offrir le sang à la déesse et le corps aux brahmes. Le calme du lieu serait parfait, si l'on n'entendait se répéter dans les grands arbres qui entourent le temple les cris aigus d'une multitude de singes en liberté; et l'on apprend que plus de quatre cents de ces animaux sont hébergés dans l'asile de la déesse. D'où le nom de « Monkey temple » que les Anglais lui ont donné. Les murs de couleur rouge sombre sont tristes et hauts comme l'enceinte d'une prison; mais tout sourit à l'intérieur. Un joli portique, semblable à un cloître du moyen âge, fait le tour complet du domaine; et les guenons sur le retour d'âge, en mal d'enfant ou d'allaitement, y prennent leur repos. La chapelle centrale, établie d'après le plan ordinaire, a le mérite d'être du style indou le plus pur. Elle est élevée sur une plate-forme desservie par trois marches d'escaliers; et les piliers du porche présentent la division en segments ainsi que l'illustration différente de chaque segment dont les Indous se sont fait une spécialité. On retrouve au-dessus des colonnes les chapiteaux scalariformes, allongés transversalement, qui ont fixé déjà bien des fois notre attention. Une demi-douzaine d'Indous sont groupés sous le dôme du porche en compagnie de quelques singes et, tous ensemble, hommes et bêtes ont la même attitude : ils sont assis, le corps droit et les mains appuyées sur les genoux. Ce qu'on voit dans ce temple de Dourga se résume à un exercice de ménagerie. Un natif se présente à vous, au moment de votre entrée, et vous demande d'offrir aux singes un peu de confiture et quelques noisettes. Les hôtes de la déesse, au courant du procédé, convergent vers le gardien et se partagent votre don, avec la même discourtoisie que le feraient des hommes : les mâles bousculent les femelles et les gros passent devant les petits. La loi du ventre est applicable à toute l'animalité. Pourtant ces quadrumanes sont de l'aristocratie simiesque : grands, de poil gris jaunâtre et à petite queue; et c'est ainsi qu'on se représente leur ancêtre Hanouman, lieutenant de Rama dans sa lutte contre le ravisseur Ravana. De la déesse elle-même, il ne peut être question : elle est enfermée dans son sanctuaire, suivant la règle des dieux, et ne se laisse approcher que par ses prêtres. On a trop d'occasion d'ailleurs de sentir son influence pour tenir à se trouver face à face avec elle.

Les quinze cents autres temples de Bénarès ne valent pas une mention : la plupart sont fermés à l'étranger autant par tradition que scrupule de ne pas rendre quelqu'un témoin de leur intérieur sordide. J'ai préféré redescendre vers les grands temples de la base de la colline et me mêler à la foule qui encombre les rues avoisinantes. On y voit les hommes et les choses dont toutes les religions sont surchargées. Les prêtres y étalent leurs stigmates sectaires. Les Vichnouites, ralliés à la théorie du Védânta qui identifie l'âme humaine à l'âme universelle, se distinguent par le V frontal tracé en rouge, jaune ou blanc. Quelques-uns portent sur la poitrine l'empreinte du pied, de la conque ou du disque de leur dieu. Les Çivaïtes nous montrent les triades multiples de leurs traits blancs horizontaux. Les lingavats unissent l'image frontale du lingam à un petit lingam de pierre ou de métal suspendu à leur cou. Le même lingam est porté par des Jangamas remarquables par leur émaciation et la couleur cendrée de leurs téguments. Certains prêtres sont vêtus d'une robe saumon et coiffés d'une calotte avec oreillons rabattus : ils sont gras, bedonnants, entièrement rasés, plutôt bruns que noirs et abondamment suffisants : ce sont les petits abbés du clergé indou.

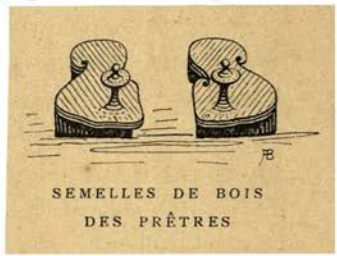
FIGURATION DU LINGAM



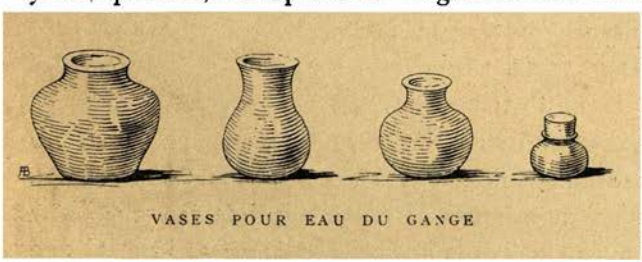
FIGURATION DU YONI

De même que les voies d'accès de nos chapelles miraculeuses de France sont encombrées de marchands de cierges, de médailles, de figurines, qui harcèlent le passant et l'agonisent tout bas de sottises, s'il reste sourd à leurs offres, de même à Bénarès, les rues voisines du temple de Çiva sont bordées de vendeurs d'objets de piété qui ont l'avantage de se taire et de rester indifférents à votre passage. Des étagères se succèdent, garnies de petits dieux en terre cuite ou en cuivre, à peine dégrossis et si mal façonnés que l'idée ne vient pas d'en faire acquisition, malgré l'intérêt qu'on aurait à édifier chez soi un panthéon indou en miniature. Les lingams et les yonis y figurent

en nombre considérable, mais sous des formes tellement convenables, qu'il serait impossible, sans indication préalable, de soupçonner leur signification. Viennent ensuite les chapelets à gros grains des çivaïtes, avec quelquefois une boîte d'argent renfermant une minuscule pierre sous forme de lingam; les semelles de bois des prêtres avec un clou de cuivre pour les fixer aux pieds; les vases destinés à l'eau du Gange, à peu près tous semblables, qu'ils soient en poterie ou en métal; et la série des fétiches indous : les charan-pâdukâ ou plaquettes de cuivre, d'or, ou d'argent gravées de l'empreinte des pieds d'une divinité; les médailles à l'image du singe Hanouman ou de quelque autre avatar de Vichnou; les gros coquillages ou sangou, avec quoi les sectateurs de Vichnou rabattent le rappel de l'aumône. Voici maintenant les échoppes de fleurs à l'usage des dieux : guirlandes d'œillets jaunes ou de jasmins blancs; amas de pétales de roses et de mauves empourprées; feuilles de bétel semblables au trident de Çiva. Et à terre, le grand déballage des misères humaines : les amputés, moignon au vent; les variqueux fiers de leurs ulcères; les aveugles élevant vers le ciel leurs yeux opacifiés; les lépreux en longue file avec les doigts ou les pieds à demi rongés; les vieilles femmes inconscientes de leur décrépitude; et, encore, la théorie des mendiants, jeunes et beaux parfois, le corps couvert de cendres, les cheveux en broussaille, sans foi ni religion, professionnels héréditaires ou d'instinct, nés pour tendre la main, qu'on retrouve sous toutes les longitudes et aux portes des temples, des églises ou des mosquées et qu'on appelle ici fakirs (1).



SEMELLES DE BOIS DES PRÊTRES



VASES POUR EAU DU GANGE

. . . . . .

Derrière la façade gangétique de Bénarès réservée aux temples et

(1) Fakir vient d'un mot arabe qui signifie pauvre.

à leurs dieux, s'est établie la ruche commerciale qui contribue, de concert avec les divinités brahmaniques, à soutenir le renom de la vieille cité. L'activité de la population atteint en cet endroit une intensité dont aucun marché occidental ne donne l'idée et qu'on trouve en germe dans les bazars de Tunis, du Caire et de Constantinople. Ruelles étroites et dallées, interdites aux voitures; passages voûtés, recherchés pour leur ombre; boutiques où se manufacturent les produits vendus et dont l'arrière-fond renferme parfois des trésors. La foule qui circule ou stationne dans les ruelles des bazars est aussi dense que les molécules d'eau d'une rivière, et on est obligé de suivre malgré soi le courant où l'on s'est engagé. Les remous sont si forts, à certains carrefours, que la respiration finit par manquer dans l'atmosphère surchauffée; et mon boy, qui perd pied, me crie, à haute voix et en français, de prendre garde à mon porte-monnaie et ma montre. Je ne fus pas volé et fus même très bien traité par les marchands. Si l'art de vendre n'est pas d'instinct humain et nous vient de quelque maître, ce doit être l'Orient qui nous l'a enseigné. Encore sommes-nous restés de médiocres élèves. La patience des commerçants de Bénarès est inlassable et leur habileté de tentation incomparable : ils déploient, étalent, déballent avec une précipitation fascinatrice, font passer sous vos yeux leurs objets les plus précieux, vous mettent en main leurs étoffes, et se défendent par geste de vouloir autre chose que votre désir. On devient à la fin leur client malgré soi.

Je n'ai refusé aucune invitation à entrer dans une boutique ou une arrière-boutique, et me suis prêté aux démonstrations des marchands avec une bonne grâce apparente et réelle que justifiait mon désir d'être initié en quelques instants au commerce du pays.

Tous les produits artistiques, industriels ou naturels de l'Inde sont échantillonnés à Bénarès et réunis en sections qui en facilitent le rapide examen.

Vous savez que les Indous se sont spécialisés dans le travail du bois. Les « Écritures » vont jusqu'à leur prescrire de rejeter l'emploi des arbres tombés vers le sud et de ne faire usage que des arbres abattus en pleine sève. Les bois les plus durs ont leur préférence, tels le santal, le bois de fer, le tek et le shisham, j'ajouterai l'ébène, puisque c'est de son travail qu'est venu le mot « ébéniste ». La

fibre de ces essences est assez belle en soi pour être exposée à la vue sans autre apprêt que son poli; mais l'Indou, épris de la couleur, ne l'entend pas de la sorte; et on le voit à Bénarès recouvrir les bois travaillés d'une mosaïque, d'une incrustation ou d'un laquage. Il se sert pour les incrustations de l'étain, du cuivre, de l'argent, de la corne de cerf, de l'ivoire, de bois diversement colorés, et façonne ces substances en baguettes très fines, en ronds, carrés ou losanges de deux millimètres de diamètre, grâce auxquels il dessine des encadrements et des fleurs qui donnent à la surface de l'ouvrage un aspect miroitant et diapré. A défaut de mosaïques, l'Indou obtient le brillant du bois par des couches d'encaustique ou de vernis coloré qui rappellent les laques japonaises et chinoises; et il arrive à imiter par la vivacité et l'opposition des couleurs les marbrures d'une pierre jaspée ou les vermiculations d'un fruit. Certaines tasses du Kashmir, à couvercle hémisphérique et plateau creux en forme de soucoupe, ont des teintes de pourpre ou de safran rehaussées de bleu ou de vermillon, avec des médaillons à contours sinueux mêlés à des jetées de fleurettes d'or.

Il n'est pas une matière servant à la fabrication de nos bibelots que les ouvriers de Bénarès ne se plaisent à travailler : ivoire, corne de buffle, merrain de cerf, écaille de tortue, jade, stéatite, et les agates, et l'argile et le verre. Ils font avec l'ivoire des éléphants nus ou caparaçonnés, des jonques chargées de passagers et de rameurs, des manches d'éventail et des pièces d'échiquier. Ils taillent dans les agates et les cornalines des vases, des coupes, des aiguières, des plateaux, des manches de couteau et des grains de collier. L'argile leur sert à confectionner des figurines peintes de brahmes, de soldats, de marchands, de bayadères qui représentent assez fidèlement les types que l'on coudoie dans la rue. Ils fondent et colorent le verre pour produire des émaux cloisonnés ou champlevés que signale l'harmonie de leurs tons d'émeraude, de rubis, de saphir ou de turquoise.

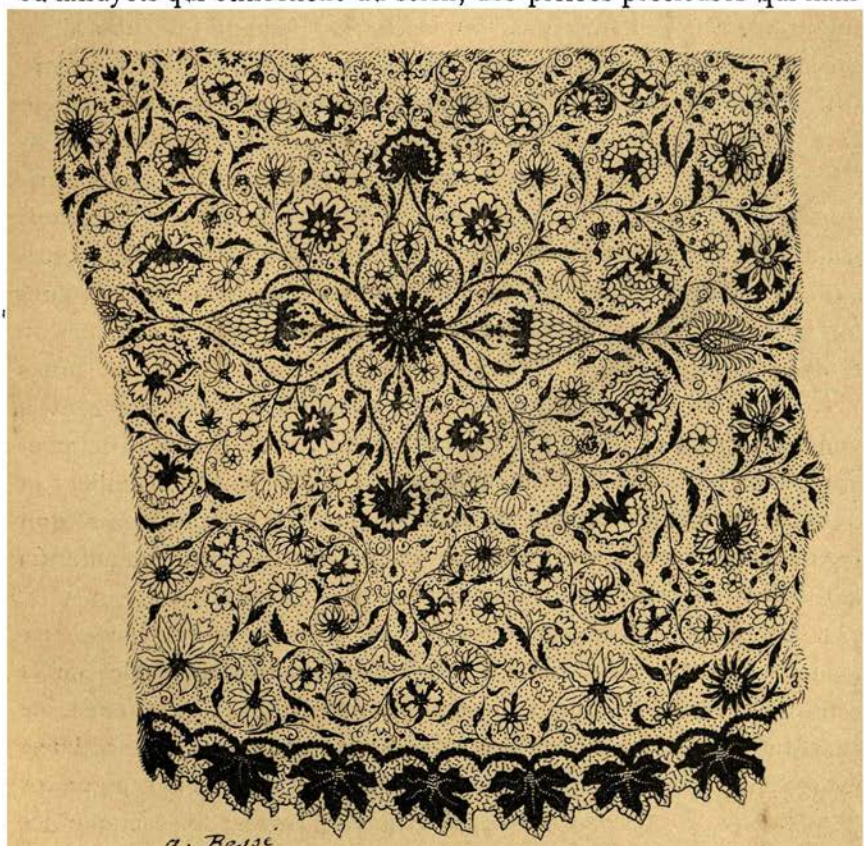
L'artisan indou excelle par l'habileté manuelle, en raison de la patience et aussi du tour de main que lui assure une spécialisation séculaire, puisque, du fait de la loi des castes, la même profession s'exerce invariablement de père en fils. Mais tradition et ingéniosité sont des antinomies. De progrès, point. L'appareil instrumental date

de l'âge de fer : une lame tranchante, pour le bois; une petite enclume, un marteau, un fourneau et un chalumeau pour les métaux; c'est tout. Les motifs de décoration se réduisent à des fleurs, des animaux et des dieux qui sont traités sans souci de la forme et de la plastique. Les divinités jouent un grand rôle dans l'illustration du travail indou; et ce ne peut surprendre, puisque l'esprit des ouvriers est asservi à la religion. Mais les sujets sont groupés au hasard de l'inspiration, et il est rare qu'une composition artistique traduise une idée ou un événement. L'ornementation à outrance est le principe d'art des Indous. Ils ne laissent pas une parcelle de surface sans l'enrichir d'une sculpture et surchargent un dieu ou un animal d'attributs ou de harnachements bizarres. Le résultat ne manque pourtant pas d'intérêt. J'ai devant moi un coffret de santal destiné à l'exportation. Son couvercle est surmonté d'un taureau de Çiva, paré comme une femme, avec des draperies sur le dos, un collier au cou et des anneaux aux jambes. Les téguments de l'animal sont ornés eux-mêmes de rinceaux. Quant aux côtés de la boîte, ils figurent le soubassement d'un temple, ce qui a entraîné des répétitions de moulures transversales à la surface du bois, avec nombre de piliers et colonnes dans les espaces intermédiaires. Piliers et colonnes sont segmentés à leur tour et chaque segment possède son ornementation individuelle.

Le marché aux cuivres nous met en présence de la vaisselleric indoue. Elle n'a point varié depuis des milliers d'années et on la retrouve dans les fouilles telle qu'elle est aujourd'hui. Elle se résume en pannelles ou *lotas,* à col plus ou moins court ou large, à panse également galbée et plus ou moins renflée, en bols, tasses, aiguières et plateaux. Cette abondance de cuivres provient de ce que les brahmes tiennent les vases de métal comme plus faciles à purifier que les vases de terre. Quelques unités ont échappé au burin indou et gardent la beauté de leur éclat original. Un trop grand nombre sont gravés, ciselés, niellés depuis le couvercle jusqu'à la base, et deviennent inélégants par surcroît d'ornements et travail trop primitif.

Le souci de la multiplicité des dessins apparaît surtout dans les broderies indoues, car c'est là une sorte d'art de peinture où l'aiguille remplace le pinceau et les fils colorés la palette. L'aiguille est

même l'instrument que les Indous manient le plus adroitement, et ils savent composer leur palette de nuances infiniment variées. Ils brodent sur tout et avec tout : sur le coton, la laine, la soie, le drap, le velours ou le cuir, et avec du coton, de la soie, de la laine ou du métal. Ils intercalent dans leurs dessins de minces disques de glaces ou mirayets qui étincellent au soleil, des pierres précieuses qui flam-



UN ÉCHANTILLON DE BRODERIE INDOUE

boient et jusqu'à des élytres de coléoptères qui synthétisent l'éclat de l'émeraude et de l'or. Les arabesques et les rosaces, les fleurettes et les feuilles leur fournissent l'occasion d'unir ou d'opposer leurs incomparables couleurs. Si peu expert qu'on soit en la matière, on devine chez le brodeur indou le sentiment du coloris et l'amour de l'agencement des nuances. J'ai demandé à une artiste française son avis sur une broderie achetée à Bénarès : elle a été surprise qu'on ait

couvert de tant de dessins un crépon de soie blanche si fin et si léger qu'un demi-mètre carré pressé dans la main ne dépasse pas le volume d'une noix; et sur ce lit, aussi transparent qu'une buée, une jonchée de fleurs et de feuilles a été déposée, au point passé, et avec un seul brin de soie floche, probablement pour laisser à la soie tout son éclat. Des rinceaux chargés de fleurs et de feuilles s'enroulent autour d'un motif central en forme d'étoile; et les teintes des fleurs ont des tons adoucis, tandis que les feuillages sont d'un vert un peu cru. La confusion est évitée, dans cet amas de productions, par une bordure en point jeté de chaque feuille ou pétale avec une soie de teinte variable, suivant la couleur de la feuille ou du pétale. Le vert cru est entouré d'un feston vert d'eau; le rose, le mauve, le jaune sont cerclés de vieux rouge; le bleu clair, de bleu foncé; et la surface du tissu donne à l'œil l'impression d'un coin du sol d'une forêt couvert de sa dépouille automnale et inondé d'une lumière profuse.

Le commerce le plus prospère des marchés de Bénarès, c'est la vente du coton et de la soie. Le coton de l'Inde a habillé pendant longtemps la moitié de l'humanité; et bien des gens de France prononcent les mot d'indienne, de madapolam et de calicot, sans se douter qu'ils se reconnaissent ainsi les tributaires de l'Hindoustanie. De la qualité de la marchandise, nous en avons notion sans aller à Bénarès. Ce qu'on voit là-bas, c'est l'enjolivement des cotonnades par la main des teinturiers. Une même pièce d'étoffe est chargée de cinq ou six tons mélangés, dégradés, opposés (1), comme si l'étoffe était tissée avec des fils colorés. De même qu'autrefois les blasons en Europe, le dessin et la couleur du coton différencient les régions de l'Inde. Que si nos femmes savaient porter l'indienne, comme leurs sœurs de bronze, elles laisseraient pour compte à leurs faiseurs les vêtements modernes sans fermeté ni ligne. Les soieries, étalées ou repliées dans les boutiques des marchands, sont comme des fleurs

(1) Les ornements des étoffes s'obtiennent par l'application de mordants ou le procédé en nœuds. « Dans ce procédé, les réserves s'obtiennent en rassemblant, en tampons serrés par des fils, les parties du tissu que l'on veut préserver de la teinture. Une fois sortie du bain, la cotonnade ou la soierie est dénouée, et le fond primitif apparaît dans toute sa coloration, sans que la teinture ait mordu sur lui; on recommence l'opération suivant le nombre de couleurs à obtenir et la disposition du dessin. » MAINDRON, *l'Art indien*, p. 295.

tombées de leur tige, malgré la vivacité de leur riche teinture. C'est sur le corps des femmes qu'il faut en admirer les effets. Elles adhèrent à leurs formes, démasquent leurs beautés, et les parent aussi bellement que les oiseaux du pays. La soie indoue est indiscrète et complice des voluptés.

Puisque j'exalte l'industrie indoue, j'ajouterai à son apologie que les coffres des orfèvres et joailliers de Bénarès renferment des trésors qui nous reportent aux temps à demi légendaires des somptuosités mongoles. Des idoles coulées en or pur et constellées de brillants, de rubis et d'émeraudes, des lingots d'or de cinq cents grammes étirés en bracelets, des carafes ou saraïs en vermeil, des plats, des lampes en argent vous sont montrés avec complaisance. Les chapelets de perles et les pierreries s'entassent dans des boîtes aussi négligemment que si c'étaient objets courants du vendeur. La surface de bon nombre de pièces d'orfèvrerie est ornée d'un bossage circulaire en umbo de bouclier; les bracelets, les diadèmes, les boucles d'oreilles sont chargés de pendeloques; et j'ai cru revoir dans mainte boutique ce que j'avais vu autrefois, encore que plus modeste, en Algérie et surtout en Kabylie. Ne serait-ce pas que l'orfèvrerie musulmane aurait trouvé bon accueil dans le nord de l'Inde, en raison de la quantité des accessoires ajoutés au principal?

Il faut, en somme, reconnaître que les Indous ont exploité leur sol et ses richesses avec un art d'adaptation qui démontre leur sens judicieux d'observation pratique. L'alliance du soleil et de la terre — de Soûrya et de Parvâti, en style pourânique — a mis entre leurs mains le nécessaire et le luxe de la vie. Ces gens-là — comme dirait dédaigneusement un noir décoloré — se sont toujours suffi à eux-mêmes, sans tendre la main au delà de leurs frontières; et, de plus, ils sont devenus, en quantité de matières, les pourvoyeurs de l'Occident, tant et si bien que les blancs se sont rués sur eux pour les dépouiller. Leurs perles donnent le vertige à nos Marguerite; leurs brocarts feraient prime aux galas de l'Opéra; leurs laines du Kashmir ont trouvé et retrouveront place dans les corbeilles de noces royales; leurs teinturiers savent infuser à la trame des tissus un peu de la vie empruntée à la feuille, à la fleur, au fruit de la plante ou à la cellule de l'animal, et donner à leurs étoffes des couleurs qui éblouissent notre pâle soleil.

Qu'avons-nous apporté à cette race en échange de ses prodigalités à notre endroit, et où pouvons-nous nous mesurer avec elle? Notre pacotille, « Made in Germany », maquillée, truquée, falsifiée, est un déshonneur industriel Nos produits chimiques ont dénaturé les couleurs et remplacé les tons délicats, harmonieux et fondus, par des colorations criardes et barbares. Nos modèles de dessins pour tapisseries, meubles ou bijoux, ont abouti à des compositions inesthétiques; et nos idées politiques ont forcé des cerveaux qui n'avaient pas franchi l'étape. Je serais en peine de mettre quelque chose à notre actif, si je n'avais remarqué à la périphérie de la ville de Bénarès quelques rues nouvelles, à l'instar des nôtres, larges et aérées. Des maisons s'y élèvent avec de grandes fenêtres, des murs soigneusement crépis, embellis parfois de fresques élégantes, avec des portes en bois sculpté et des balcons à consoles indoues. Est-ce qu'une nouvelle déesse, d'importation européenne, — Hygie, en grec; Hygiène, en français — aurait forcé l'enceinte de Bénarès et concurrencé Çiva et Kali? Plaisent aux patrons divins de l'antique cité de lui faire place dans leur Panthéon! Kali, déesse du mal et de la destruction, aura moins de jouissances intimes; mais Vichnou, le dieu de la conservation, entreverra l'avènement de son règne.

Le matin du jour où j'ai quitté Bénarès, je suis retourné au bord du Gange, sans guide ni boy; et, assis à l'ombre d'un vieux temple, je me suis reporté en imagination à l'époque lointaine de la formation de la philosophie religieuse indoue, et j'en ai suivi la lente évolution à travers les siècles.

Au début, il y a six mille ans, c'est-à-dire aux confins de la préhistoire et à l'âge de pierre de l'Occident, l'Arya contemplatif était en extase devant les phénomènes grandioses de la nature, ainsi qu'en font foi les textes nébuleux des Védas. La beauté du ciel le stupéfait; la fécondité de la terre l'enchante; l'éclair et le tonnerre l'effraient; le soleil et le feu l'enthousiasment. Il se mesure à ces éléments et se trouve infime par rapport à leur majesté. Plus il les contemple, moins il se sent porté à les attribuer au hasard; et son esprit timide y voit le jeu incompréhensible de puissances surnaturelles. Le voilà qui anime les divers éléments de la nature et qui

fait de chacun d'eux une divinité différente. Le ciel devient Dios et quelquefois le « Père » (Pitar); la terre s'appelle Prithivi ou la Mère et constitue avec le ciel le groupe créateur Dyâvâ-Prithivi. Varouna représente la voûte céleste constellée d'étoiles; Indra, l'éclair; Roudra, le tonnerre; Vayou, le vent; etc., etc. Agni, le feu, est au-dessus des autres divinités : qu'il brille au ciel ou sur la terre, on lui reconnaît la suprématie de la bienfaisance. Il assure la prospérité et la vie, symbolise la famille, égaye les maisons, en éloigne les mauvais esprits et tue les germes malfaisants (1).

En ce même temps, la conscience humaine ne connaît que les trois principes essentiels de moralité, sans lesquels aucune société n'est stable et qui défendent à quiconque de prendre à autrui sa vie, son bien ou sa femme (2). La notion de l'âme n'est pas encore née. On ne redoute que les dieux et quelques démons : Assouras, Danaras, Bhoutâs, ennemis des divinités et des hommes, en quête permanente d'une nuisance possible et attentifs à accabler l'humanité de malheurs matériels ou moraux. Et, pour honorer les dieux, comme pour chasser les démons, l'homme se sert du *Sacrifice,* en qui se résument ses pratiques religieuses. Il allume un feu rituel, l'avive à l'aide de libations de matières grasses ou alcooliques, y verse des offrandes de diverse nature qui montent en flamme et fumée, pendant que des hymnes de louanges sont chantés sur une note liturgique invariablement fixée. Le sacrificateur ne demande aux dieux ni force morale ni salut éternel. En l'absence de la conception d'une âme destinée à survivre au corps, il réclame seulement des grâces naturelles, santé, longue vie, fortune et nombreuse postérité pour être mieux assuré de faire bonne chère durant la vie et après la mort.

Trente ou trente-cinq siècles plus tard, alors que la raison des penseurs s'est développée, la notion de Dieu ou de Brahma se dessine. Le rêveur des bords du Gange a senti naître en lui la vision d'un monde organisé, mû par une force transcendentale. Il a défini le Dieu : un être sans commencement ni fin, animant tous les germes, en qui tout s'unit et se sépare, qui n'est ni ceci ni cela, être inalté-

(1) C'est écrit.

(2) Remarquer que les premières lois, dites de morale, ne sont que l'expression de l'instinct de défense individuelle dont l'application se retrouve dans toute la série animale. Il n'est pas un être qui ne défende sa vie, sa nourriture et sa femelle.

rable et invisible, autour de qui s'agite l'univers en un tourbillon de formes et de pensées éphémères. Ce sont les termes mêmes des *Upanishads* ou *Nouvelles Écritures* de la doctrine ésotérique. Brahma est le seul être vivant et incarné; et, si l'homme veut être, il doit faire *Un* avec lui *qui est Un*.

Au temps où il crée Dieu, le vieux penseur indou imagine le concept de la matière. Il en fait une composition d'atomes *(anous)* éternels, infiniment petits, invisibles, impalpables, indivisibles et imperceptibles, toujours en mouvement pour s'agréger ou se dissocier sous l'influence d'une force individuelle nommée *Adrichta;* et il admet, comme conclusion de sa doctrine nouvelle, qu'il est lui-même composé d'une substance matérielle dont il peut faire abstraction et d'une âme qui est en soi une parcelle de l'âme universelle ou de Brahma. Il se prouve à lui-même la vérité de sa conception par des extases prolongées et répétées que nous pouvons reproduire transitoirement à notre heure et qui ont abouti, sous l'influence des atmosphères chaudes des tropiques, à l'hallucination du yoghisme. Que si l'on demeure immobile, les yeux fermés, la pensée suspendue, l'anéantissement individuel et l'évanouissement de l'être dans le monde extérieur sont aisément obtenus. Le moi s'efface, la personnalité se dissout dans l'ambiance, et une extase persiste qui enivre finalement comme une fumée d'opium. Vienne l'accoutumance du repliement sur soi-même, le monde réel ne se distingue plus du rêve et se transforme en vapeur. Aucune attache ne relie plus le rêveur à la réalité des choses et le voilà abîmé dans Brahma.

Les dieux, la société, la conscience humaine, la notion de l'au-delà, tout va changer sous l'influence de ces données métaphysiques nouvelles.

A la place des dieux, personnificateurs des éléments de la nature, se dresse la Trimourti, unité à trois rôles séparés : Brahma ou âme universelle; Çiva, matière qui se consume; Vichnou, esprit qui évolue. D'autres dieux innombrables servent de satellites à ces puissances souveraines, mais ce sont des hôtes secondaires du panthéon indou réformé, laissés au service d'adorateurs désabusés qui n'ont jamais eu l'oreille des premiers rôles divins.

Des hommes se déclarent marqués par la naissance pour servir sur terre d'interprètes monopolisés de la parole révélée de Brahma, et

après avoir pris le nom du chef de la Trimourti (brahmanes), ils s'établissent dans une caste étanche entre les dieux et les hommes. Aucun acte social, aucune cérémonie publique ou familiale, aucune entreprise individuelle n'est possible, sans le secours d'un brahme qui détient seul la formule du protocole divin.

La conscience s'affine; les péchés se hiérarchisent et une échelle de rachat en est établie proportionnellement à leur gravité. Elle sert à la fois les intérêts des dieux et de leurs prêtres, en ce sens que l'argent donné aux brahmes paraît aux dieux une expiation suffisante à la plupart des fautes.

Enfin, conséquence sublime du dogme de l'animation des êtres par une parcelle de Brahma, tout ce qui a vie est décrété posséder une âme immortelle; et cette idée métaphysique entraîne le mythe de la métempsycose ou de la transmigration, avec le corollaire de la récompense ou du châtiment de la vie présente. Quelle consolante compensation apportée aux angoisses de la certitude de la mort, et quel voile enchanteur jeté devant les horizons redoutables de l'au-delà! Ce mythe n'écarte pas seulement de l'esprit de l'homme la terreur de sa fin dernière, il le porte à en souhaiter la venue, comme une récompense à sa résignation terrestre. La foi dans la métempsycose prépare à des sacrifices apparemment incompréhensibles : tel l'élan de certaines veuves sur le bûcher de leur mari, dans l'espérance de mériter ainsi plus de bonheur futur, dans un monde meilleur, en compagnie du défunt.

Et la pensée brahmanique, fille de l'intuition et du rêve, continue depuis vingt-cinq siècles, de régir Bénarès. Son postulat métaphysique, rédigé en hymnes religieux ayant force de code social, sert encore d'évangile aux prêtres assemblés chaque matin sur la rive du Gange. C'est une vérité traditionnelle pour les Indous que tout est rattachable à une cause première, si constamment présente que les causes secondes demeurent sans valeur.

Ces choses entrevues dans l'atmosphère bleue qui enveloppait la Ville Sainte, j'ai voulu comparer cette aperception primitive aux conquêtes répétées de notre science moderne qui ne reconnaît pour vrais que les faits démontrés tels par l'expérience et qui arrache sans cesse à la nature, avec son appareil instrumental perfectionné, ses secrets les plus intimes. Les acquisitions scientifiques récentes ont-

elles transformé ou détruit la vieille philosophie indoue; et nous trouvons-nous en présence de théories si différentes de celles du passé que nous devions croire à une mentalité nouvelle de l'homme occidental?

L'histoire répond aujourd'hui que ce qui a été croyance intuitive aux premiers âges du monde demeure, au vingtième siècle de l'ère chrétienne, vérité scientifique, mais avec une différence de langage qui laisse à l'homme l'illusion du rajeunissement de sa pensée.

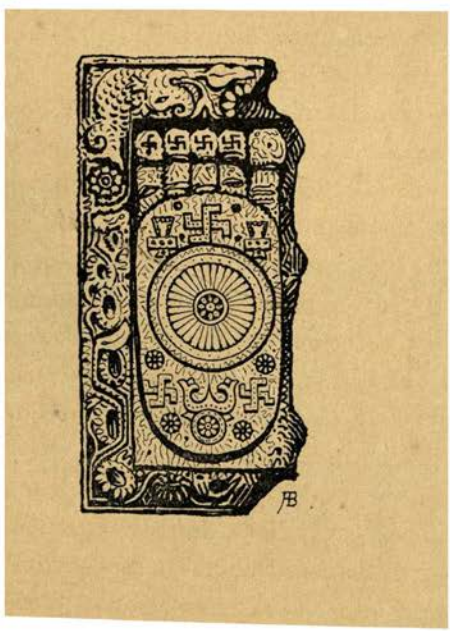
De même qu'il y a trois mille ans, l'évolution du monde est encore attribuée à l'action d'une cause générale qui tient sous sa dépendance la vie et la mort. Au lieu de s'appeler Brahma, elle a nom « Énergie naturelle », « Énergie solaire » ou « Énergie » tout court; et c'est à Elle qu'on attribue le passage du minéral à l'état organique, de celui-ci à l'état minéral. Alors que les Aryas disaient « Ame universelle », nous disons « Éther », et le mettons à l'origine de toutes choses. Nous le disons impondérable, insensible, mais existant, suivant les termes mêmes des Upanishads.

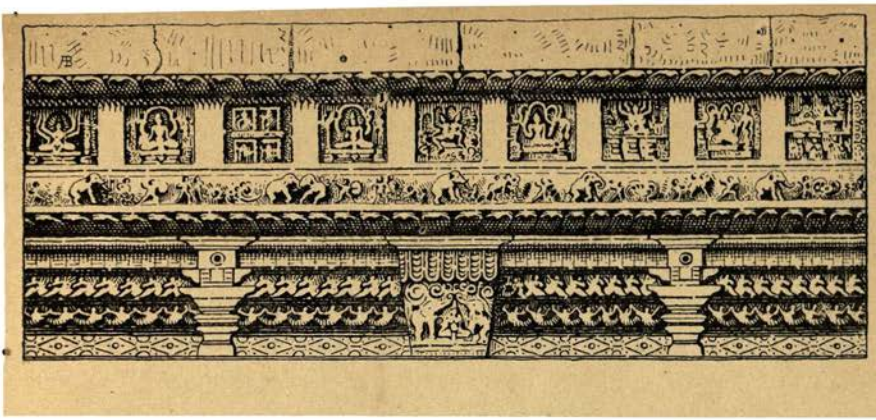
La matière continue d'être formée par les atomes; mais ceux-ci ne sont plus des éléments indivisibles. Des milliards de milliards d'électrons entreraient dans l'architecture de l'atome, en gravitant à des distances considérables les uns des autres par rapport à leurs dimensions. Nos savants reviennent aux conceptions mythiques des Indous, avec des affirmations fabuleuses qui dépassent la compréhension de notre intelligence. Ils assimilent l'atome et ses corpuscules à un monde sidéral infiniment petit, avec des tourbillons d'électrons semblables à ceux des planètes autour du soleil. Toutes les manifestations physiques de la matière sont ramenées maintenant à des transports corpusculaires : la lumière, la chaleur, l'électricité ne sont ensemble que la conséquence du mouvement des électrons.

Notre raison se prépare à renverser les autels et les dieux; mais notre science est obligée de maintenir les démons. Ce ne sont plus Assouras, Dânaras, Bhoûtas, êtres chimériques; ce sont des infiniment petits que nous découvrons journellement dans leur monde invisible et qui continuent de faire échec à la toute-puissance des nouveaux prêtres d'Esculape.

La foi se meurt; mais les esprits inquiets, désemparés, sortis du chemin qui les menait d'instinct vers un idéal consolateur, se saisissent aux doctrines théosophiques ou aux pratiques charlatanesques du spiritisme et de l'hypnotisme. Les mêmes aspirations confuses subsistent au fond obscur de l'être et restent la nappe inconsciente où s'alimente notre esprit, malgré les attraits de l'expérimentation et peut-être en raison de l'ordre universel que cette expérimentation met chaque jour en plus vive lumière.

Bénarès! Paris! Ces deux mots s'associent dans ma vision, comme la veille, sur les eaux du Gange, dans ma conversation avec mon cicerone indou. Bénarès, c'est la source de l'aperception humaine; Paris est le creuset de la Science moderne. Bénarès et Paris ne veulent pas se connaître; et, cependant, ce qui est aujourd'hui vérité scientifique à Paris était prescience métaphysique à Bénarès, voilà plus de trois mille ans. N'est-ce pas dire que la pensée humaine est invariable, comme les autres fonctions de l'organisme, et que la métaphysique en demeure l'éternelle, immuable et prééminente manifestation?





LE BENGALE-CALCUTTA

ET

RETOUR DE CALCUTTA A TUTICORIN

Le Bengale, qu'on traverse en entier de l'ouest à l'est pour atteindre Calcutta, est la province de l'Inde la plus peuplée, bien qu'elle ne soit pas la plus étendue. Il serait même vrai de dire qu'il est un des pays les plus populeux de la terre. Il comprend 182 villes, 204 000 villages et 75 millions d'habitants, plus du double de la province de Madras qui contient elle-même deux fois plus d'habitants que la présidence de Bombay.

C'est à la fécondité du sol, assurée par la profusion des eaux, qu'est due cette surabondance de la population. Le Gange, uni au Brahmapoutra, couvre le Bengale de ses longs et innombrables rameaux, et les moussons d'été y déversent leurs lourdes masses de pluie. Cet excès de bien a même été suivi, en certaines années, de calamiteuses inondations qui ont abouti à des famines où le tiers de la population a péri.

La richesse du Bengale se juge à vol d'oiseau. La terre avait pris, au mois de décembre 1906, une couleur d'émeraude sous la poussée de ses jeunes semences; et pas un are de sa surface n'avait

échappé à la culture. Quelques arbres, discrètement éparpillés, mêlaient la note sombre de leur épais feuillage à la teinte claire du sol.

Le riz absorbe à lui seul près des deux tiers des champs, et le blé, l'orge, le maïs, la canne à sucre prospèrent à volonté. La drogue — je veux dire l'opium — y acquiert des qualités d'arome incomparable; mais son exploitation n'est d'aucun profit en raison du lourd impôt dont le gouvernement anglais l'a chargée. L'indigo a été florissant jusqu'au jour où le laboratoire a concurrencé la nature dans la création des couleurs. Le jute est favorable en ce moment aux indigènes, qui s'en servent pour leurs vêtements et le vendent à l'Europe avec de gros bénéfices. Et le sous-sol du Bengale n'a pas moins de richesses que sa surface : il contient des rubis et des émeraudes et de longs bancs de houille que l'Angleterre exploite pour son compte.

Dans l'ouest de la province, les villages, situés en pleins champs, ont un confort que je n'avais pas encore vu. On entre dans les maisons sans se plier en deux : les murs et les toits sont en pierres et en tuiles, au lieu des branchages habituels. Mais plus on approche de Calcutta, plus le retour à la simplicité s'accentue : c'est près des rivières que les indigènes installent leur demeure. Les cabanes sont enfouies entre les tiges des cocotiers et les grandes feuilles des bananiers. Remarquez-vous la réapparition, aux abords de la mer, de la flore du sud de l'Inde? Nous n'en avions pas rencontré d'échantillons depuis le départ de Madras, ou les quelques unités entrevues ne valaient guère mieux que les palmiers des jardins de Nice. Le cocotier retrouve dans le Bengale et le soleil pour sa tête et le bain nécessaire à ses racines.

Le Bengale passe pour le jardin de l'Hindoustanie, et ce que je viens d'en dire vous confirme ce privilège. Mais ce n'est rien vous apprendre, puisque vous connaissez, pour les avoir vus, les roses du Bengale et les jolis oiseaux du même pays. La terre qui s'offre un luxe semblable devait posséder, dans votre esprit, des sources d'énergie que la flore la plus variée ne pouvait manquer d'exploiter.

Les femmes sont coquettes comme la nature elle-même. J'en ai aperçu quelques-unes vêtues de soie et de fines mousselines diaprées,

pailletées, brocardées; et la plupart — de celles qu'on regarde — s'enroulent avec grâce dans une étoffe légère qui descend de la tête aux pieds et croise en arrière, pour se relever par un pan jusqu'à la ceinture.

Les hommes visent à l'apparence de la noblesse. Drapés fièrement dans une ample cotonnade dont un coin passe par-dessus l'épaule gauche, ils ont adopté une attitude un peu hautaine qui les a fait comparer à des Romains. La taille est au-dessous de la moyenne, la tête un peu forte, le visage ovale légèrement aplati, le nez assez court, la bouche large et le teint plutôt bronzé que noir. Les bourgeois des villes ou Babous, à la figure molle et grasse, se coiffent d'une toque pareille à celle des popes grecs; et quelques attachés aux administrations publiques s'habillent à l'européenne. Ces grands airs ne cachent, paraît-il, que des qualités foncières atténuées. Au point de vue éthique, les Bengalais sont gens de parade. On les dit orgueilleux, menteurs et un peu couards. Mais l'intelligence est vive, l'esprit fin et le verbe abondant. Ce sont les bavards de la péninsule, je dirais presque les Marseillais, si ceux-ci ne se croyaient uniques en leur genre.

UN INDOU DE CALCUTTA

Le Bengale représente un des lobes intellectuels de l'Inde, l'autre lobe étant à Bombay; et il n'est pas un apanage des sociétés nouvelles qui lui soit étranger. Il possède ses révolutionnaires et anarchistes, ses tribuns, sa presse de combat, voire ses réformateurs religieux. Ses avocats tonitruants ont emprunté aux socialistes orientaux leurs périodes sonores et leurs lieux communs. Le premier journal indigène est parti du Bengale, en mai 1828; et depuis lors, la critique s'attaque à tout et à tous, si bien que les journalistes bengalais ont mérité le surnom symbolique de « moustiques ». Le tribun Bannerjec, fonctionnaire révoqué du gouvernement, joue dans les États généraux de l'Inde le rôle de Mirabeau. Il s'adresse aux maîtres du pays et leur dit : « Votre administration n'a plus notre confiance. Elle blesse le sentiment d'équité des honnêtes gens, parce qu'elle confond ensemble les pouvoirs judiciaire et exécutif, et se trouve de ce fait livrée sans contrôle à la délation ou la maladresse de

ses agents subalternes. En matière d'impôts, vos collecteurs, qui viennent nous prendre jusqu'à notre dernière païsse pour l'entretien de votre luxe, sont les meilleurs stimulants de notre antipathie. Vous n'avez donc pas peur qu'acculés, par votre faute, à la famine ou la révolte, nous n'aimions mieux mourir en versant notre sang pour la patrie qu'attendre, en murmurant, le dernier jour de notre consomption... » Et les paroles de Bannerjec se répercutent dans l'Inde comme un roulement de tonnerre.

Le Bengale a même failli avoir son Luther en la personne de Keshoub Chander Sen (1), qui essaya de substituer le monothéisme à l'idolâtrie brahmanique et attacha plus de prix à sa foi qu'aux textes soi-disant infaillibles des Védas. Il prêcha aux hommes la bonté, la tolérance, la pauvreté, l'horreur du péché, et la prière comme moyen suprême de réconfort moral. Une des lois capitales de son Église légitimait les alliances entre personnes de castes différentes, autorisait le mariage des veuves, proscrivait la polygamie et défendait les unions avant que le mari ait au moins dix-huit ans et la femme quatorze. Mais le réformateur n'a pas su mettre d'accord ses principes et ses intérêts. Keshoub Chander Sen avait une fille de treize ans que le maharadjah de Couch Béhar, âgé de quinze ans, représentant d'une dynastie polygame, demanda en mariage sous la condition que la noce serait polythéiste. Esclandre effroyable dans le clan des monothéistes qui firent entendre à leur chef par lettres, discours, articles de journaux, le préjudice irréparable qu'il porterait à son œuvre religieuse, s'il donnait son consentement à un mariage formellement condamné par lui-même. Le père triompha de l'ascète. K. C. Sen conduisit en train spécial sa fille à la cour de Couch Béhar où le mariage fut célébré selon les rites indous. Le Bengale tout entier se démasque dans cet acte. La morale du réformateur a fléchi devant la perspective de l'élévation de sa fille à la dignité royale.

Je me suis trouvé, en cours de route, le voisin d'un Bengalais, de haute culture, qui connaissait l'histoire de la Révolution française dans ses moindres détails et m'a paru tout disposé à la rééditer dans l'Inde. Lui aussi a secoué à mes yeux le spectre de la famine et m'a répété que trois cents millions d'habitants ne serviraient pas inlassa-

(1) 1838-1884.

blement de banquiers à l'Angleterre. Il était convaincu qu'il lui suffirait d'un signe pour arracher ses compatriotes à l'esclavage; et ce signe il le ferait au Japon, tombeur récent de l'immense Russie.

Mes réponses ne furent pas du goût de l'indigène qui préjugea trop vite mes sentiments d'après mon attention à l'écouter.

« Ne vous hâtez pas, lui dis-je, de chasser l'Angleterre. Elle presse sans doute un peu fortement l'éponge et vous fait payer cher sa protection; mais c'est une précieuse tutrice sous l'égide de qui vous pouvez constituer une nationalité indoue dont vous commencez à peine à former le noyau. L'Anglais parti de chez vous, ce serait le musulman qui vous enfoncerait sa griffe dans la chair. Vous voulez mon avis, le voici : occupez-vous de vous-mêmes plus que de l'Angleterre et apprenez à tous les Indous du Sud comme du Nord qu'ils sont membres d'une même société et parties d'un même organisme. Ne vous privez pas d'emprunter à l'Europe ses meilleures lois sociales et ses principes d'hygiène; enfin faites-vous connaître de l'Occident par vos écrits et au besoin par des conférences que vos orateurs y viendront faire. Vous avez encore à lutter plus que vous ne croyez contre le préjugé des races et nous ne sommes pas tous convaincus que vous pouvez causer avec nous. Montrez-vous; envoyez-nous des missionnaires qui nous entretiendront de votre philosophie, de votre poésie, de votre religion et de la richesse de votre sol. Il est bon d'avoir l'opinion publique pour soi. Quand vous aurez pris corps, à l'ombre du drapeau britannique, la séparation d'avec votre tutrice se fera d'un commun accord. Vous servirez alors ses intérêts économiques et elle soutiendra votre autonomie par ses armes. »

C'est bien là ma pensée, et je reste persuadé que la domination anglaise a été avantageuse pour l'Inde. L'histoire religieuse indoue la représentera peut-être un jour comme un avatar de Vichnou en faveur du peuple brahmanique.

Qu'était l'Inde avant les Anglais? Une terre piétinée par les conquérants, exploitée par les hordes barbares, mise en coupe réglée par les conquistadores européens ou présentée par les savants à l'imagination des foules comme l'asile mystérieux de la première humanité. Le nord du pays en ignorait le sud, et les habitants d'un même village étaient catalogués dans des castes étanches.

La culture intellectuelle se réduisait à la lecture des livres sacrés et aucun progrès n'était possible, puisque les intelligences les plus développées se fermaient volontairement aux idées nouvelles.

Aujourd'hui, un Européen se rend dans l'Inde en voyage de noces. Des agences vous composent à Paris un billet circulaire de six mois avec indication des trains, des relais de voitures, de chevaux ou d'éléphants, avec les villes et temples à visiter, avec jours et heures des danses de bayadères ou d'une chasse au tigre; et le programme s'exécute à la lettre sans déception des voyageurs. N'est-ce pas le comble de l'ordre!

Aujourd'hui, grâce aux chemins de fer anglais, les habitants du Kashmir descendent à Colombo, comme nos filateurs du Nord se rendent à Marseille.

Aujourd'hui nul indigène n'est privé d'un emploi pour raison de religion, de naissance ou de couleur; et la mise au concours des carrières civiles amène le paria à côté du brahme ou même subordonne celui-ci à celui-là.

Aujourd'hui, le petit Indien prend le pas dans les collèges sur les fils de gentlemen; et la vulgarisation de la langue anglaise a favorisé la réunion de congrès nationaux où les castes, les races jusqu'alors hostiles se rapprochent et où les orateurs font entendre au gouvernement leurs sévères doléances. Les mots nouveaux de « Patrie » et de « Liberté » retentissent bruyamment dans les associations juvéniles; et qui plus est, le vice-roi des Indes tient compte des vœux des congrès indous (1).

Quel vainqueur s'est jamais montré aussi bien disposé envers

(1) L'Angleterre est allée jusqu'à vouloir transformer le cerveau indou en cerveau anglais par la culture intellectuelle. Elle a amené à cet effet de Londres dans l'Inde ses professeurs, ses méthodes d'enseignement, ses livres et son histoire. Elle a institué des concours généraux, entre Anglais et Indous, en vers, version et thème latins, et fait des Bachelors of Arts (B. A.) et des Masters of Arts (M. A.) dont les brevets servent de traites sur les emplois de l'Empire. Elle a créé cinq grandes Universités et cinq mille écoles secondaires qui ont un million d'élèves.

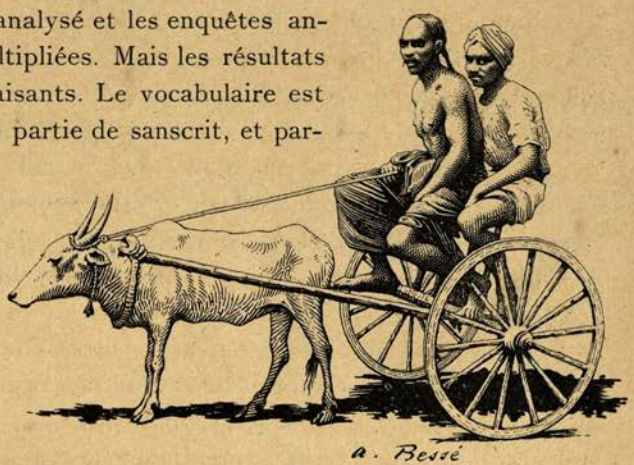
C'est aller trop loin et s'exposer à être débordé par les ratés et les intellectuels.

Le pire livre à mettre entre les mains de gens qu'on désire discipliner, c'est l'histoire anglaise faite d'un bout à l'autre des luttes du libéralisme contre le conservatisme. Autant vaudrait recommander la sobriété en distribuant de l'alcool.

C'est le peuple qu'il aurait fallu instruire simplement, pratiquement et sur cinq points seulement : la politesse, la propreté, la géographie commerciale, l'agronomie et les arts et métiers.

des vaincus? Si c'est vraiment une loi d'évolution des sociétés humaines que les collectivités les plus cultivées doivent prêter la main au développement des masses insuffisamment instruites, l'histoire n'a pas encore enregistré de cas où ce rôle bienfaisant ait été mieux rempli que par l'Angleterre à l'égard des Indous.

Les singularités des habitants du Bengale ont porté les ethnologues à admettre que la province n'était pas de pur sang indou et que quelques étrangers s'étaient glissés dans la famille aborigène. Ils ont essayé de voir clair dans la généalogie bengalaise à l'aide des indiscrètes investigations de la science. Le langage a été analysé et les enquêtes anthropologiques multipliées. Mais les résultats ne sont pas satisfaisants. Le vocabulaire est composé en grande partie de sanscrit, et partiellement de mots persans et arabes. Les mensurations céphaliques et faciales indiquent que la tête des Bengalais est à peu près aussi large que longue et le nez ni trop étroit ni trop aplati. C'est un échec complet des méthodes scientifiques. Le bon sens et les probabilités historiques en disent davantage. Situé aux embouchures du Gange et aux confins de l'Asie, le Bengale a servi de centre de convergence à tous les envahisseurs du nord-ouest et de l'est. Les familles s'y sont croisées, les types initiaux déformés, et il subsiste au total une race métissée, mi-indoue, mi-asiatique, intermédiaire par ses caractères ethniques aux noirs et aux jaunes qui l'entourent.



CE DESSIN, EMPRUNTÉ A UNE CARTE POSTALE ILLUSTRÉE, SYMBOLISE D'UNE MANIÈRE SIMPLE ET ÉVIDENTE LE CONCOURS DU JAUNE ET DU NOIR DANS LA FORMATION DE LA RACE BENGALAISE

La voie ferrée, qui conduit de Bénarès à Calcutta, suit la rive droite du Gange pendant près de deux cents milles et s'infléchit

ensuite vers le sud-est de la province pour gagner directement la capitale.

C'est à trois cents kilomètres de la mer qu'on aborde les premiers méandres du delta. Chaque îlot qu'on traverse représente, pour ainsi dire, la chair du fleuve. Lui, le Gange, le fleuve divin, la rivière par excellence, né sur les marches du trône de Çiva, à plus de quatre mille mètres d'altitude, surchargé des limons des sombres Himalayas et gonflé des eaux de ses nombreux affluents, s'est heurté à l'Océan, après un parcours de deux mille cinq cents kilomètres. Il n'a pas reculé, mais son cours précipité s'est ralenti et ses torrents de sables ont été bousculés. Son lit s'est engorgé. La terre est sortie de son onde; et, au lieu d'une bouche, c'est par cent bouches qu'il se déverse dans la mer. Il se sent vaincu et non résigné. Il ronge le lendemain l'îlot qu'il a formé la veille et dessèche la vallée primitivement creusée. Les villes qu'il avait engendrées, nourries et superbement développées, meurent sur ses rives abandonnées, sans qu'un filet d'eau vienne les ranimer. Sans trêve et dans des débordements parfois cataclysmiques, le Gange apporte à l'Océan ses sables, ses tourbes, ses coquillages et ses boues et serait déjà maître de son rival si l'affaissement progressif de son sol ne paralysait partiellement ses efforts. Son œuvre continue s'est traduite par l'émersion d'une région neutre entre la terre et la mer, région qui mesure deux cents kilomètres de largeur de l'est à l'ouest et est occupée par les îles de Sanderban. L'homme n'a pas terminé la conquête de cette zone informe où règnent, telles qu'aux premiers âges géologiques, la faune et la flore sauvages. Des forêts immenses entrecoupées de palmiers nains et de broussailles abritent les tigres dont nos ménageries se font une réclame, et le naja, et le gavial, et le monstrueux rhinocéros, et le microbe de la fièvre du Bengale qui, pour être plus petit, n'en est pas moins redoutable.

Pourtant les grandes compagnies qui commencèrent l'exploitation commerciale de l'Inde avaient besoin, dans le nord-est de la péninsule, d'un entrepôt facilement accessible à leurs vaisseaux. Les rivages du Bengale, impraticables en raison de l'inclémence du sol, des inondations du Gange, des raz de marée, ne se prêtant pas à la création d'un pareil établissement, elles résolurent, de même qu'en

tant de contrées différentes, de tirer partie de la navigabilité d'un bras du Gange pour pousser leurs bateaux jusque dans l'intérieur des terres. Il ne resta plus qu'à faire choix de la voie fluviale la plus convenable. Les Portugais, premiers occupants, adoptèrent la branche orientale du Gange; mais, à l'essai, ce fut l'Hougli qui prévalut aux yeux des Européens. Il forme la limite méridionale du delta et descend presque verticalement du nord au sud, avec une largeur moyenne d'un kilomètre. Les Hollandais le remontèrent aussi loin que possible; les Français s'arrêtèrent à Chanderganor; et les Anglais obtinrent du nabab du Bengale la concession d'un petit village, sis en aval de Chanderganor, à 128 kilomètres de l'Océan, et dédié à Kali, sous le nom de Kalighat. Ledit village devint Calcutta. Cela se passait en 1700. La prise de possession du nouveau comptoir anglais fut marquée, suivant la tradition des peuples civilisés, par la construction d'un énorme fort, le fort William, toujours debout d'ailleurs, et dont les bastions avancés figurent une étoile. La concession anglaise ne semblait guère avantageuse : l'air était malsain, l'eau saumâtre, la terre couverte de broussailles et l'ancrage peu sûr. Mais Kali ou l'Étoile William veillait. Kalighat est devenu une ville d'un million d'habitants et la capitale de l'empire indo-britannique.

L'Hougli n'a pas encore accepté son servage. Ses rives, ses eaux et son sable protestent contre la domestication que les blancs lui ont imposée. Il désagrège les berges, comble les passes, engloutit les vaisseaux sous des mascarets, ou les enlise, s'ils ont le malheur de toucher son fond.

Le port de Calcutta présente une végétation de mâts luxuriante. Ceux-ci forment une véritable forêt en marche. J'ai cherché dans les pavois des cordages le fanion tricolore, et ne l'ai pas trouvé. Le *Dupleix* lui-même, cette relique de la Compagnie des Messageries Maritimes, devenu atome de la mer du Bengale, n'était pas à son amarre. Il voguait.

Quant aux villes de Calcutta, la blanche et la noire, elles se sont siamoisées sur la rive gauche du fleuve, en vue de l'exploitation du même port.

La ville blanche est groupée autour du fort William et la noire tassée sur les flancs nord et est de son aînée.

En avant de la cité anglaise et au bord de l'Hougli, s'étale une esplanade de trois kilomètres de long sur une largeur moitié moindre. Sa surface plate, semée d'un vert gazon, entrecoupée d'allées blanches et à peu près sans arbres, donne l'impression d'un immense tapis déroulé dans l'antichambre d'un vaste immeuble. C'est là que les ladies et misses promènent en voiture, à la fin du jour, leur coquetterie hautaine, tandis que des gentlemen courtois et discrets chevauchent à leurs côtés, et que des radjahs, l'aigrette au front, montrent que la pauvreté n'est pas générale dans l'Inde. C'est là que, dans un coin, le tennis se dispute; et dans un autre, le polo. C'est là aussi que renaissent en statues de pierre, et plus grands que nature, les membres de la chambre dorée qui ont vice-régné sur l'Inde : lord Bentinck, lord Canning, lord Lawrence, lord Hardinge, lord Moyo, etc., etc.

Les maisons, ou mieux les palais qui entourent l'esplanade, se fondent à distance dans une blancheur d'albâtre qui justifie le nom de « The City of Palaces » donné à la capitale de l'Inde. Mais pourquoi ces palais sont-ils construits uniformément sur le modèle des temples grecs, avec de hautes colonnades, des frontons et des terrasses? Le grec fleurit à Calcutta comme le gothique à Bombay. On l'a exploité partout : dans les habitations, les édifices publics, les écoles, la bourse de commerce, les chambres de justice. Le palais du vice-roi des Indes est grec comme le reste de la cité commerciale, et dans des proportions en rapport avec la suprême grandeur de son occupant. Il est monté sur un haut soubassement et son entrée principale précédée d'un portique à six colonnes doriques, devant lequel un grand escalier descend en s'élargissant de haut en bas comme l'éventail de la queue d'un paon. Autour du logis, un jardin; et comme enceinte, un mur carré percé au milieu de ses quatre faces d'une porte aux dimensions colossales. Au-dessus du linteau des portes, un immense lion en arrêt qui semble guetter une proie. Impossible de faire mieux éclater l'antinomie indoue-britannique que par l'obstination irréductible des Anglais de ne pas adapter à leurs immeubles le moindre motif architectural indou. Ils ont préféré piller les Goths et les Grecs plutôt que de rien emprunter à l'ornementation

indigène. En cela, ils ont été moins sages que les Mogols qui ont composé un style mixte indo-asiatique, en échange de quoi les Indous ont joint la coupole mogole aux pyramides de leurs temples; et les constructions indo-mogoles sont aujourd'hui un des principaux attraits d'un voyage dans le nord de la péninsule et le signe qui marquera le plus durablement la venue des Mogols dans l'Inde. Si les Anglais avaient copié en partie les Indous, ceux-ci auraient imité à leur tour les Anglais, qui auraient ainsi laissé dans l'Inde un témoin de plus de leur passage.

Je regardais, le soir de mon arrivée à Calcutta, de la terrasse de l'hôtel, l'admirable cortège des étoiles et la ligne blanche des palais endormis. C'était l'heure du rêve. Deux siècles avaient suffi pour transformer le marais de Kalighat en cette jeune et vivante cité qui se dressait dans la pénombre comme un cordon de grands lis. Quel avenir la terrible déesse dont elle porte le nom lui réserve-t-elle? Son lendemain est-il assuré? et le soleil de l'Inde à qui elle s'est imposée ne l'arrêtera-t-il pas dans sa marche? N'est-elle pas menacée de voir, comme autrefois Gaur, métropole du Bengale sous les rois indous, l'Hougli s'éloigner de ses murs et ses palais se dessécher? Des hommes blancs ou de couleur ne porteront-ils pas sur elle une main homicide? L'heure approche qui verra la moyenne Asie sillonnée de chemins de fer et le commerce indou reprendre la voie du nord qu'il a suivie primitivement. L'Angleterre, dont c'est la destinée de promener sur mer ses canons et ses soldats, sera désarmée contre l'agression d'un rival qu'une route de fer reliera au continent. Qu'adviendra-t-il alors? Mystère de l'avenir. Mais puisse le voyageur de l'époque trouver encore une terrasse d'où il suivra, la nuit, la marche sublime des étoiles! Elles auront le même éclat, la même direction, les mêmes rapports; et la majestueuse unité de leur évolution le ramènera aux principes métaphysiques de l'Inde primitive. Il se sentira pénétré de l'idéal contemplatif que les grands réformateurs indous n'ont cessé de prêcher à leurs disciples, et il tirera peut-être de son admiration les fondements d'une religion nouvelle.

La ville « native » est un défi à l'hygiène. Près d'un million d'Indous sont tassés dans un espace rectangulaire de huit milles de longueur sur quatre milles de largeur. Les Anglais ont eu beau créer de vastes brèches dans ce ramassis de bicoques, l'air n'y circule qu'avec peine.

L'arrosage des rues, qui sert à rendre l'atmosphère respirable, transforme le sol en une mare de boue. Les maisons sans alignement sont longées par un fossé qui sert d'égout collecteur à la communauté; et les boutiques, à peine exhaussées, sont aussi pauvres que des huttes de la savane. Elles tiennent entre une devanture en bambous et un toit en plaques de tôle ondulée. C'est un ensemble de révoltante saleté qu'aucun propriétaire ne supporterait dans son domaine et qui constitue un revers injurieux à l'ostentatrice façade de la capitale de l'Empire britannique des Indes. Et savez-vous quel est le fonctionnaire à qui les Anglais ont confié la voirie de Calcutta la Noire? C'est au grand vautour à la tête chauve et au long bec qu'on voit sur la crête des murs, quand il n'est pas occupé à son œuvre philantropique.

Je serais sorti de cette fournaise miasmatique, à peine y être entré, sans une insinuation du guide qui me fit entendre que je ne pouvais quitter Calcutta avant d'être allé au temple de la patronne de la ville. Il n'y eut plus alors ni boue ni relent des rues : je voulus voir Kali.

Nous arrivâmes à l'entrée d'une étroite venelle devant laquelle la voiture s'arrêta. Deux personnes peuvent à peine y passer de front. Elle mène directement au parvis du temple et semble consacrée au culte de la famille de la déesse.

Voici d'abord les échoppes pour dons aux divinités : des pétales de fleurs effeuillés et des fragments de fruits de la grosseur d'une noisette sont exposés dans de minuscules corbeilles ou de petites écuelles. C'est par une païsse que les achats se font. Parmi les fruits en vogue, je vois des papayes, des bananes, des pamplemousses. Le radis, le concombre, la canne à sucre sont également débités; et, à côté de ces comestibles, le vermillon tient une grande place. Il sert au tatouage des hommes et au badigeonnage des dieux. Le fonds de la boutique vaut à peine une roupie.

Deux chapelles très fréquentées sont voisines l'une de l'autre. Je me détourne de celle de Ganeça, encore que j'aie un penchant naturel pour le dieu de la Sagesse; mais ce pauvre dieu est si laid dans sa niche, avec sa trompe rutilante du vermillon hiératique, que j'éprouve quelque effroi à demeurer devant lui.

L'autre chapelle est dédiée à une sœur de Kali, du nom de Bobanaseri. C'est une petite construction en pierre, plus confortable par

conséquent que les échoppes adjacentes et qui ressemble extérieurement à une prison par l'armature de fer des battants de sa porte et les barreaux des deux lucarnes latérales. La richesse intérieure de la chapelle doit être la raison de ces précautions défensives qui symbolisent la méfiance des prêtres indous à l'égard d'une partie de la population de Calcutta. Le sanctuaire, de trois ou quatre mètres de côté, est visible de la rue; et nul, pas même un indigène, n'a le droit d'en franchir le seuil que les brahmes se réservent. La déesse Bobanaveri est placée en face de la porte, sur un petit autel, et entourée elle-même de longs piquants de fer qui lui font une garde trop grossière pour sa qualité intime. Elle est composée, paraît-il, des métaux les plus précieux; mais on ne voit que sa tête en or pur dont on a réduit le volume, par mesure d'économie sans doute, au poing d'un enfant. Le reste du corps ne s'aperçoit pas : il est noyé dans les roses et les œillets. Des amas de fleurs sont jetés au pied de l'autel, et des éventails de plumes de paon forment une large auréole au-dessus de la déesse. Deux grands plats de 25 centimètres de diamètre à peu près, qui semblent en or pur, sont pendus aux parois latérales du sanctuaire. L'entretien de la chapelle est parfait : pas une trace de poussière, pas une fleur fanée; et une odeur agréable de jasmins et d'œillets. Un prêtre, en costume d'une blancheur de neige, se tient en permanence au pied de l'autel. Il émonde les fleurs, en alterne les nuances, essuie la pierre avec douceur. Quand un passant l'appelle, il interrompt son office, va tremper le doigt dans un petit vase d'où il le retire teinté de rouge, et l'applique au milieu du front du passant : œil intersourcilier de Çiva. Pas une parole n'est prononcée. D'autres fois, le prêtre ne se dérange pas : l'Indou de la rue touche du front le montant ou le seuil de la porte, joint les mains, murmure quelques mots et s'en va. Par habitude, plutôt que pour le

TEMPLE DE KALI

profit, un plateau de cuivre est placé à l'entrée de la chapelle. J'y ai vu déposer des pétales d'œillets et une païsse. La vieille femme qui fit ce dernier don ne possédait peut-être pas davantage pour ses besoins de la fin du jour; et j'ai eu pitié de son mouvement d'imploration d'une grâce en échange de son sacrifice.

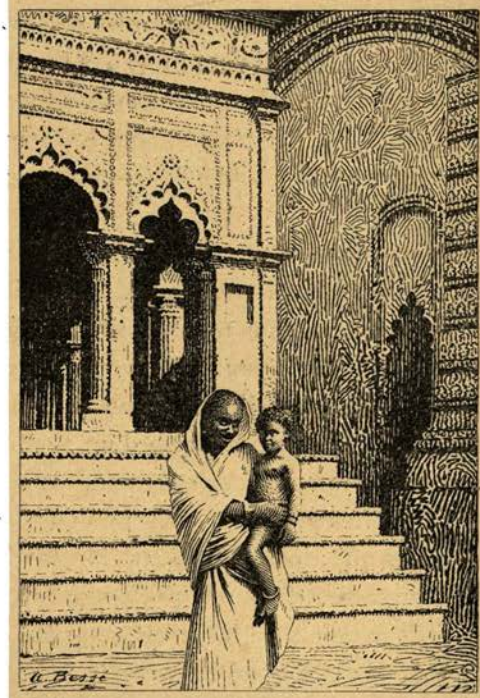
Le temple de Kali n'est digne ni de la toute-puissance de l'infernale déesse ni de l'agglomération humaine dont elle règle la destinée. Ce n'est qu'un édifice de village, sans style ni grandeur, étouffé, malgré son modeste parvis, par les maisons d'entour. Il est construit dans la forme générale des temples du nord-est de l'Inde, mais en dehors des traditions architecturales indoues. Ainsi, il se compose d'un sanctuaire quadrangulaire et d'un porche établi sur un perron de sept marches. Mais le sanctuaire, au lieu d'être surmonté de la pyramide à quatre faces en pommes de pin, est coiffé d'une coupole à quatre arêtes, laquelle porte à son faîte, en guise de lanterneau, un petit édicule reproduisant en réduction le sanctuaire et la coupole. Le porche est entaché de quelques linéaments d'art grec, empruntés aux constructions de la ville blanche. Son toit est plat, ses colonnes doriques, sa frise décorée de triglyphes et de métopes. En somme, dehors très banal.

C'était Kali qu'il fallait entrevoir.

Je m'étais rapproché sans difficulté des premières marches du perron et m'exhaussais sur la pointe des pieds pour jeter un coup d'œil dans l'intérieur du temple, à chaque ouverture de la porte. Cependant, les fidèles entraient, sortaient; et je ne voyais rien, tant l'obscurité du sanctuaire était profonde. Un indigène complaisant alla quérir un brahme qui vint à moi avec un sac à blé contenant déjà une certaine hauteur de pièces de monnaie. Il me l'ouvrit largement et j'y jetai mes roupies. Mon protecteur indigène me conduisit alors sur le côté droit du temple et me fit signe de la main d'attendre là. Une fenêtre s'ouvrit en effet; et le brahme au grand sac écarta les vieilles femmes qui encombraient l'intérieur du sanctuaire. J'aperçus dans la pénombre, sur un autel central, une masse rouge d'où jaillissaient quatre bras et une tête noire. C'était Kali. Au temps du moyen âge, je me serais signé.

Entre l'image de l'infernale déesse et l'attitude de ses idolâtres, la différence est si grande qu'on s'étonne que les Indous aient conçu

une aussi abominable figure de divinité. Je me suis attaché à suivre, pendant un certain temps, les cérémonies qui se passent au pourtour du temple : elles sont d'une simplicité un peu enfantine; et les gestes de l'officiant, comme du fidèle, doux, lents, mesurés, indiquent une paix profonde du cœur et de l'esprit. Par exemple, un prêtre est accroupi au pied des marches du temple, devant quelques tisons de santal dont il ranime la flamme par des oscillations de la main. Un jeune Indou arrive qui se baisse en face de lui. Officiant et fidèle se mettent à prier; et, pendant que la voix du prêtre monte légèrement, le jeune homme dépose sur le feu sacré de l'encens, des fleurs et de la cannelle. Puis il se lève, fléchit un genou, et le prêtre lui verse quelques gouttes d'eau sur les mains. Après quoi, et la purification achevée, le brahme remet à son client un petit fruit que celui-ci place doucement sur le feu. C'est fini. Coût : deux païsses.



PORCHE DU TEMPLE DE KALI

J'ai eu l'occasion d'assister à un pèlerinage d'une vingtaine d'hommes au temple de Kali. Leur conduite ne fut pas moins simple et recueillie que celle de notre jeune adolescent.

Ils étaient assemblés, à mon arrivée, sous le porche du temple et accroupis en rangs serrés autour de la porte d'entrée du sanctuaire, le corps et la tête couverts, à la manière des femmes, d'une ample cotonnade blanche. Ils se dandinaient, d'un mouvement rythmé, devant un livre ouvert et murmuraient ensemble des prières sur le ton de nos litanies, en portant de temps en temps avec une petite cuiller le contenu d'un vase dans un autre. Quand ils se levèrent, je les tins pour des gens de qualité, car leur visage était fin, la peau à

peine bronzée et le front barré de trois longues raies blanches horizontales avec, au-dessous, le point intersourcilier de Çiva. Ils ont descendu les marches du temple, aussi dignes et compassés que si chacun d'eux officiait pour son compte; et ils furent rejoints par un homme tenant en main deux agneaux noirs bêlant à fendre l'âme. Je jetai alors un coup d'œil sur deux morceaux de bois fourchus plantés au centre du parvis, près d'une motte de terre; et je compris. Un grand diable s'avance d'ailleurs incontinent qui porte dans la main droite un long couteau en forme de serpe fixé dans un solide manche de bois. Il se dirige vers l'une des fourches, y place le col de l'agneau, l'y fixe avec une clavette et monte lui-même sur la butte de terre. Le couteau s'abat; la tête tombe. Le bourreau élève le corps de la victime devant l'invisible déesse, et le sang se répand sur le sol abondamment.

Sauvages! dites-vous; et ce disant, vous aurez le mépris des noirs. Je ne suis pas de votre avis. Les noirs font ce que nous avons fait et qui est écrit dans nos histoires les plus saintes. Et je tiens la plupart des hommes pour tellement malheureux que je leur pardonne de trancher la tête d'un agneau — dont le corps va d'ailleurs aux pauvres — devant la porte d'un temple, s'ils estiment qu'un peu de paix intérieure entrera en eux après cela. Je ne sais pas si c'est Dieu qui a fait les hommes, mais je suis bien sûr que c'est le malheur des hommes qui a créé les dieux. Mettez le genre humain dans un paradis terrestre, et il est probable que les religions ne naîtront pas. Aucun membre de la joyeuse société ne songera à s'incliner devant l'auteur de la félicité universelle : chacun croira que le bonheur individuel est une loi de la nature. Mais à sentir pleuvoir les malheurs sur nous, nous avons pris conscience de notre misère et nous avons demandé assistance à tout, à tous et à Kali.

Le Bengali, malin et futé, qui me servait de guide dans la ville native, me dit, après notre visite à la patronne de Calcutta, que sa tâche n'était pas remplie à mon égard et qu'il avait encore à me montrer un temple djaïn, si grand et si beau qu'on venait le voir de bien loin à la ronde... Mais, il était un peu éloigné.

Je n'ai guère confiance dans la valeur des choses qui éblouissent les yeux des indigènes, ayant été trop souvent en désaccord avec eux.

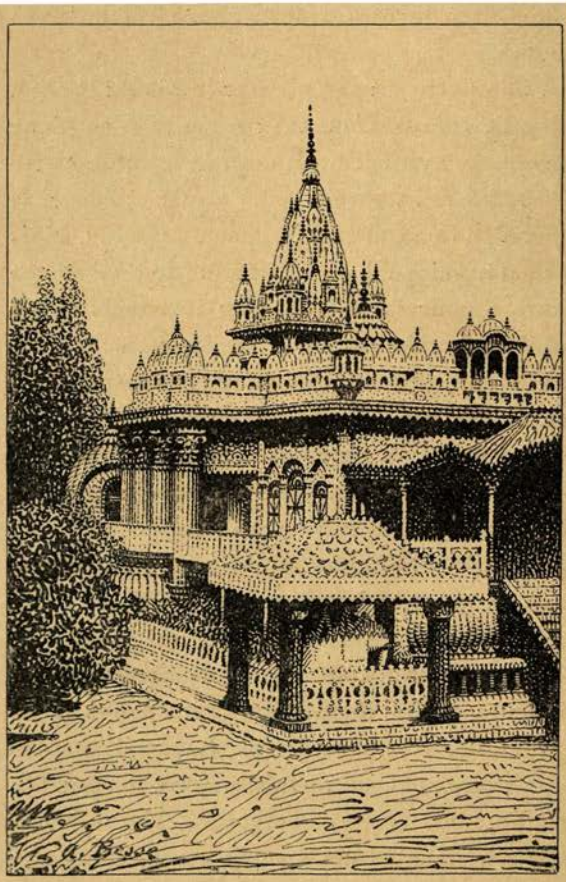
Pourtant, je me suis laissé gagner, en raison du souvenir de l'accueil des prêtres d'Ahmedabad et en raison aussi d'une indéfinissable inclination à goûter les principes de leur doctrine religieuse. L'existence terrestre est si courte, en comparaison de l'éternel mouvement de la nature, que l'homme n'y devrait attacher aucun prix et ne faire aucun mal à ceux que le destin lui a donnés comme compagnons d'un jour.

Je fus reçu par hasard à la porte du temple par le fils du Radjah qui en a fait don en 1867 à la ville de Calcutta : jeune homme d'une vingtaine d'années, mince comme un enfant et dont la figure ouverte est éclairée par deux grands yeux d'intelligence et de douceur. Il m'offrit de m'accompagner dans ce qui semblait son domaine. Mais de quel service m'aurait-il été, puisqu'il ne parlait que le bengali? Je lui exprimai mon admiration pour les choses que je voyais et lui demandai incidemment s'il ne serait pas tenté de faire, à l'inverse de moi, un voyage d'Orient en Occident. Pas un muscle de sa figure ne se tendit; et il me donna pour réponse que sa religion l'obligeait à se nourrir d'une manière qu'il ne pourrait pas suivre en dehors de son pays. Que pensez-vous d'un tel principe, psychologues, philosophes ou critiques religieux? Quelles raisons ont inspiré la loi de Manou qui défend à un Djaïn de manger autre chose que du riz, des légumes ou des fruits dans un autre récipient qu'une feuille de bananier? Est-ce une prescription d'hygiène diététique, un moyen de refréner les passions ou une garantie contre les entreprises de conquête? De fait, malgré leurs récits légendaires, les Indous n'ont guère tenté d'excursions hors de leurs frontières. Leur religion les prépare au pacifisme, contrairement aux mahométans, toujours à cheval et toujours en bataille.

C'est vrai : je n'ai pas vu dans l'Inde temple aussi éclatant et chamarré que le temple djaïn de Calcutta. On y a réuni les couleurs les plus vives dans le contraste le plus étudié, et on a associé les antiques traditions indoues aux créations « modern style ».

D'abord, un jardin, au centre duquel est creusé, pour la joie des moustiques, un bassin rectangulaire, entouré d'une grille de fer découpée comme une dentelle et peinte en blanc avec des lisérés verts. Les parterres sont encadrés d'une haie épaisse de fleurs en zinc et séparés par des passages dallés en céramique multicolore.

Dans les coins du jardin, de hautes tonnelles blanches, en fer ouvragé. Partout, des statues de plâtre montées sur des socles bleus ou verts. Et quelles statues! des Vénus sortant du bain, des jeunes Indous aux yeux de noir de fumée, des marmots avec des corbeilles de fleurs sur la tête; et une forêt de candélabres bleus épanouis en une gerbe de becs de gaz prêts à éclairer nuitamment *à giorno* le bassin, les parterres et les statues.



TEMPLE DJAÏN DE CALCUTTA

Le temple, situé à gauche du jardin, est monté sur une plate-forme à arcades bordée d'un balcon ajouré. Il se compose essentiellement du porche et du sanctuaire classiques. Ceux-ci sont entourés d'une véranda, en forme de croix grecque, à colonnes composites. Au-dessus de la véranda, se dresse la superstructure du temple qui comprend le clocher central en forme de pyramide quadrangulaire, la coupole, la galerie de la véranda, et des accessoires sur quoi je passe. Ce serait simple, si ce n'était que cela. Mais le sommet de la pyramide est prolongé par une flèche moniliforme; les appliques de la pyramide, plus nombreuses et plus saillantes que d'ordinaire, ont le même prolongement; la galerie de la véranda est surmontée d'une série de petites pyramides juxtaposées avec une longue pointe monili-

forme, si bien que la partie supérieure du temple est hérissée de flèches moniliformes. Voilà pour le dessin du bâtiment. Quant à son ornementation, elle est aveuglante. La face entière du temple est transformée en miroir par l'incrustation de petites glaces et fragments de verre abondamment colorés. La gamme complète des bleus, des rouges, des jaunes, des verts a été exploitée; et on a ordonné les incrustations par bandes verticales, groupes de fleurs ou feuillages. Aucune partie du temple n'a échappé à la décoration. Les colonnes, les murs, les rampes des escaliers, le plafond de la véranda, la pyramide, les appliques de la pyramide, tout reluit, miroite, flamboie. On se voit, revoit et se poursuit soi-même.

L'intérieur du temple, visible du pourtour de la véranda, est aussi éclairé qu'était obscur le sanctuaire de Kali, suivant les habitudes des Djaïns qui traitent leurs Tirthamkaras à la grande lumière.

Le Tirthamkara ou saint, à qui le temple est consacré, est assis, les jambes en croix, sur le milieu d'un autel central. Il regarde avec étonnement de ses yeux un peu bridés toute la féerie dont on l'a entouré. Il est seul. Quelques idoles lui tiennent de loin compagnie dans des niches latérales, tellement informes qu'il est impossible de conjecturer leur symbole. Elles consistent en un tronc de cône de pierre blanche, sur lequel est dessiné en or le contour d'une figure avec un nez aussi large que la figure elle-même. Une couronne royale surmonte le bloc de pierre.

Des prêtres, groupés devant l'autel, chantaient des litanies au son de castagnettes et touchaient par instant de leur front le dallage de marbre du sanctuaire. Ils saluaient ensemble, à chaque stance de leur oraison. A la fin, l'un d'eux s'est levé, et, la bouche voilée d'une mousseline blanche, il se dirigea vers l'autel. Il imprima délicatement avec l'index des taches rouges sur le corps du Tirthamkara. Un grand silence se fit alors. Puis la prière recommença. Midi sonnait.

Calcutta devrait être la première ville de l'Inde visitée par un Européen. Elle ne peut que gagner à ce qu'on y débarque après une longue traversée. Le calme des eaux de l'Hougli commence d'apporter un adoucissement aux terribles secousses de la mer du Bengale, et l'entrée dans le port, en face des palais blancs, ranime le souvenir du pays lointain quitté depuis longtemps déjà et dont

l'image vit au fond du cœur. L'esprit est en liesse. Arrivé dans la ville anglaise, vous voilà entouré d'un luxe un peu théâtral qui vous prépare aux explosions imaginatives. Les habitations sont spacieuses; la domesticité nombreuse, déférente, obséquieuse. Vous ne pouvez pas ne pas vous croire un grand seigneur. Et quand vous faites votre visite à la ville indigène, vous êtes conquis par le spectacle nouveau qui vous ébahit d'autant plus qu'il est plus rebutant. Les maisons des natifs représentent les cases des tropiques entrevues dans vos livres d'enfance; l'étroitesse des rues, la foule des passants, leurs vêtements, leur attitude vous écarquillent les yeux et vous donnent l'impression de vivre éveillés dans un monde de rêves. Vous voulez tout examiner, acheter, emporter. Kali vous semble sortir directement des enfers et vous la voyez plus noire encore qu'elle n'est réellement. Vous emplissez vos lettres de récits hyperboliques, par défaut d'expérience et de mise au point de votre jugement.

Au contraire, Calcutta perd une grande partie de son prestige aux yeux d'un voyageur qui en fait le terme de son séjour dans l'Inde. Il retrouve dans le luxe de la cité blanche, le va-et-vient des voitures, les jeux de l'esplanade, l'ostentation des palais, toute la mise en scène des villes adonnées aux jouissances matérielles; et il ne se sent plus dans l'atmosphère des grandes idées métaphysiques qui l'avait oppressé davantage à chaque étape nouvelle du sud au nord de la péninsule. Calcutta la blanche devient pour ce voyageur ce qu'elle est réellement : un comptoir de première grandeur où l'idéal de l'humanité se concentre sur les bénéfices des spéculations économiques. Son associée, la ville native, est encore moins attrayante. C'est une agglomération improvisée qui n'a pas eu le temps de s'organiser. Il lui manque un squelette. Les rues coulent au hasard. La demeure de Kali! un temple d'occasion, élevé à la hâte et sans souci de l'art. Le temple djaïn! une synthèse des attractions enfantines par quoi le caractère indou se laisse influencer; et, en fin de compte, la ville entière de Calcutta, côté blanc et côté noir, produit, au sortir de la péninsule, l'impression d'un grand centre populeux incomplètement incorporé à l'Inde antique.

J'avais projeté de monter à Darjeeling (1), sur le flanc de l'Hi-

(1) Deux mille mètres d'altitude.

malaya, afin de n'être pas venu dans le voisinage de la plus haute montagne du monde sans m'être au moins approché de sa base. Mais je fus informé que Darjeeling était souvent dans le brouillard à cette époque de l'année et que je courais risque de faire un voyage inutile.

Je résolus alors de descendre d'une traite, par la voie ferrée, de Calcutta à Tuticorin, en longeant la mer du Bengale. Aucune ville ne méritait d'être visitée, en dehors de celles où je m'étais déjà arrêté.

La course est longue : 2 250 kilomètres; et pour la parcourir, trois nuits et trois jours. Mais c'est une vue cinématographique de toute la côte orientale de l'Inde sur une hauteur de 14 degrés de latitude; et l'opposition se fait à souhait entre le nord et le sud de cette vaste contrée.

Au commencement du premier jour, nous avons vu lever le soleil, à notre gauche, dans l'appareil de splendeur de la zone tropicale. Il arrive précédé d'une pâle clarté qui monte, s'allonge et s'élargit en un clin d'œil. La délicate aurore, au visage rose, la suit, disparaît à son tour et fait place à une grande nappe rouge que vient recouvrir ensuite une gerbe immense de rayons d'or. Il approche; le voilà : véritable globe de feu lancé par delà l'horizon. Le regard s'abaisse; l'œil humain se ferme devant sa majesté; mais les cieux se sont embrasés, la terre s'est illuminée, et chaque chose a repris la couleur que l'astre royal lui a donnée. Seule, la mer s'est refusée à lui : elle est demeurée jaune, boueuse, irritée et moutonneuse.

Dans la matinée de ce même jour, et jusqu'au soir, nous avons traversé une région formant une Inde à part dans la presqu'île hindoustanique. Le sol, entrecoupé de fleuves desséchés, est parsemé de chaînettes de petites collines que je crois être les monts Satpoura : noires, lisses et sans qu'un brin d'herbe ait prise à leur surface, ou teintées de touffes d'herbes disséminées; coniques, pyramidales, ou prismatiques avec des arêtes aussi tranchantes que le fil d'un silex. Les rizières sont jaunies par la maturité et la terre aplanie par une moisson dorée. Les habitants de ces collines ont conservé les caractères de la race aborigène, comme nous voyons dans notre France les descendants directs des Celtes réfugiés dans les montagnes de l'Armorique ou des Cévennes. L'Indou des monts Satpoura n'a pas perdu sa couleur cirage; le devant

de la tête est rasé et les cheveux de derrière noués en chignon; le pagne est devenu le seul vêtement. Mais cet homme, si loin de nous par le visage et le costume, n'en diffère pas par le travail et réalise sa récolte comme les fermiers d'Europe. Une longue ligne de moissonneurs, où les femmes alternent avec les hommes, s'avance dans le champ, faucille en main. Ils posent à terre par poignées les tiges coupées; et une seconde équipe bottelle les épis qu'un dernier groupe transporte à l'extrémité d'un bâton sur la charrette à deux bœufs arrêtée au bord du chemin.

Quelques scènes pittoresques à noter çà et là, au cours de la route : le gamin qui abandonne son champ pour venir ventre à terre à la rencontre du train et se campe crânement au bord de la clôture, les poings sur les hanches, le torse redressé, tel un Parisien; l'impassible bouvier qui poursuit de sa gaule géante le troupeau de bœufs apeurés; la jeune paria, retour de la fontaine, dans une attitude de déesse, le vase de cuivre sur la tête; le village indou, avec sa pauvreté légendaire, ses cases de terre brûlée et de palmier désséché, son petit jardin entouré de cactus.

La deuxième journée du voyage nous amène sur le territoire de Madras. La plaine redevient unie, les rizières vertes, et de rares cocotiers à frondaison jaunissante courbent leur stype longuement fatigué par la tempête. Des arbres au feuillage capillaire apparaissent d'abord discrètement, puis deviennent plus nombreux, et les voilà assemblés en forêt. Je ne veux pas savoir leur nom. C'est l'art de la nature que j'admire, et son œuvre est habile d'avoir appendu à des rameaux d'ébène des feuilles si longues et si ténues qu'on les prendrait à distance pour des effilochées de dentelles. Vers le soir, les approches de Madras se devinent à la teinte rouge du sol et à la broussaille sauvage qui l'a envahi. Mais le soleil couchant sait encore tirer parti de cette flore capricieuse, pour le délice des yeux; et ses rayons entremêlent les feuillages sombres à la claire ramure.

Le matin du dernier jour, je me suis retrouvé sur la route de Trichynopoli à Madura. La plaine s'était transformée depuis mon passage. Ce n'était plus un sol cultivé, mais une grande nappe d'eau d'où émergeaient quelques arbres ou buttes de terre servant à la limitation des rizières. Là encore, le soleil colore le tableau; et c'est sur le jeu de sa lumière que l'attrait se concentre. L'image des arbres reflétée dans

l'onde prolonge directement en bas la tige et le feuillage; et on ne sait plus si la poussée ne s'est pas faite de la surface dans la profondeur plutôt que du sol dans l'air. De grands lacs boueux prennent l'aspect de plaques de cuivre martelées; et la voie ferrée s'en va suspendue, pour ainsi dire, entre deux étangs.

Joie sur terre! Les dieux ont entendu la prière des hommes! Indra a répandu ses torrents de pluie! L'atmosphère s'est rafraîchie. Les feuillages sont lavés. Les maïs et les ricins se sont étalés. Demain la plaine se couvrira de sa parure d'émeraude. C'est le renouveau, la reprise de vie, c'est la famine conjurée.

J'ai failli quitter l'Inde sans rencontrer dans un buffet ou un restaurant d'hôtel une Anglaise de qualité qui me dédommageât du contact des natifs, par sa jeunesse, son charme et sa grâce; et peu s'en est fallu que je ne tinsse rigueur à la terre indoue de ne pas savoir plaire à l'élite de ses conquérantes. Quelle différence avec l'Égypte qui attire à elle la fleur de la société anglaise et où le hall des hôtels brille autant des feux des bijoux que de l'éclat des lumières! Malgré mon absence de préjugé à l'égard des races de couleur, je tiens cependant la femme blanche pour l'œuvre de la nature le plus hautement appréciée d'un blanc.

Laissez-moi vous dire comment ma seule rancune envers l'Inde s'est évanouie tout d'un coup au voisinage du port.

Je venais de m'asseoir à la table d'hôte du buffet de Madura, avant de m'embarquer à Tuticorin. Une femme jeune entra précédée d'un gentleman deux fois plus âgé qu'elle et suivie d'une camériste. La dame était, ma foi, d'une beauté rayonnante et assurée de plaire sans souci de le vouloir. La souplesse de sa taille se dessinait dans une robe couleur du ciel, et ses cheveux d'or débordaient sous la paille fine de son large chapeau. Ses grands yeux souriaient d'une douceur bienveillante qui rehaussait le sourire naturel de ses lèvres. Tout en elle faisait contraste avec l'air sévère du gentleman. Elle salua si gracieusement à son entrée que je me levai à demi pour m'incliner devant elle, sans bien savoir si c'était à son salut ou à sa beauté que je rendais hommage.

— Enfin! une belle Anglaise, me dis-je. C'est Lakmi qui l'envoie

pour m'assurer qu'elle est sans parti pris à l'égard des blanches.

La dame fit — sans mot dire et en face d'une glace — cette révision de la toilette que commande la beauté. Les gants furent retirés, les avant-bras mis à nu et les lèvres séchées par une fine batiste. Je devais sourire d'admiration.

Quand le miroir y consentit, la dame fit un pas vers moi et me dit :

— N'êtes-vous pas Français, monsieur?

Son accent était si pur qu'après lui avoir répondu que si, je pris la liberté d'ajouter :

— Et il me semble, madame, que j'ai l'honneur d'être votre compatriote. C'est un enchantement de rencontrer à Madura une Française de... Paris? sans doute.

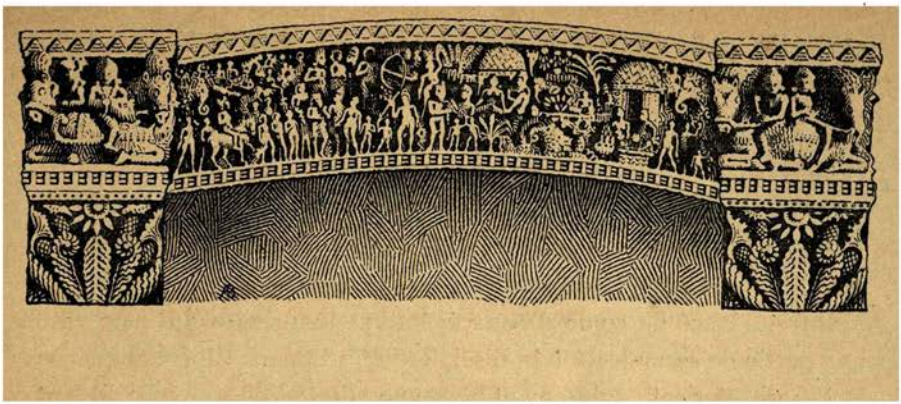
— Je ne suis qu'à demi Française, reprit-elle; et par mon père seulement. Ma mère était Anglaise. Mais mon père m'a tant aimée et je l'admirais tellement que j'ai pris de lui l'amour de la France. Je voyage avec mon mari.

Le gentleman resta muet, et la dame me pria de lui parler de mon voyage.

Les mots se faisaient si pressés que je construisais à peine les phrases. Elle voulut bien les compléter.

L'heure de partir sonna. L'Anglo-Française me tendit la main, et je me retirai en l'assurant que je n'oublierais pas mon arrêt à Madura.

Vous voyez que je tiens parole. Et ne me reprochez pas d'évoquer cette image qui n'a rien affaire, suivant vous, avec l'Inde. Elle est, à mes yeux, la plus jolie vignette à mettre au bas du récit de mon séjour dant la presqu'île hindoustanique.



KANDY

J'avais réservé à dessein, ainsi que je l'ai dit, la visite de Kandy pour la fin de mon séjour dans l'Inde, et cela sur le conseil d'un homme, habitué à circuler sous les tropiques, qui m'avait affirmé que je ne verrais nulle part, sauf peut-être à Java, une flore aussi riche, abondante et variée. Il me plaisait de terminer mon voyage sur un magnifique tableau de la nature, comme nous aimons à quitter une salle de spectacle, émus du dénouement de la pièce écoutée.

Kandy a encore l'avantage d'un climat adouci, en raison de ses cinq cents mètres d'altitude; et ce n'est pas une chose sans valeur que de se rafraîchir le sang, au sortir de l'Inde, ne fût-ce que pendant quarante-huit heures. De plus sa situation au centre de l'île en a fait la forteresse de la royauté, au temps des attaques incessantes des Malabars et des Portugais; et Kandy est resté la capitale cinghalaise jusqu'en 1815, époque où les Anglais sont devenus les maîtres du royaume. Enfin la ville possède un Jardin botanique qui passe pour le Paradis terrestre et un temple qui renferme la « Dent du Bouddha ». Cette relique vénérée donne à Kandy une auréole religieuse presque égale à celle de l'antique Bénarès dans le monde brahmanique. Quatre cents millions de bouddhistes ont les yeux tournés vers la capitale de Ceylan et de nombreux pèlerinages s'y donnent rendez-vous chaque année. Voilà de quoi justifier la répu-

tation de Kandy parmi les voyageurs du moyen et de l'extrême Orient.

A peine le train qui part de Colombo pour Kandy a-t-il quitté son quai d'attache que l'intérêt du spectacle commence.

On est lancé au cœur d'une végétation luxuriante qui emprunte une partie de sa majesté à la discipline que l'homme lui a imposée; et l'esprit s'oriente subitement vers une admiration nouvelle. Il sent s'effacer les puissantes images des palais, des temples, des mosquées et des tombeaux, encore sublimes la veille par rapport à l'œuvre de la nature; et c'est maintenant celle-ci qui le ravit, l'enchante et l'enthousiasme par la prodigalité de sa merveilleuse verdure. De Colombo à Kandy, on demeure dans l'extase des beautés du paysage; et la nature est saluée une fois de plus comme le maître par excellence de la composition et de la couleur.

Les hauts cocotiers et les aréquiers, tassés en forêt, étalent au-dessus du sol, sur d'immenses surfaces, leurs frondaisons entrecroisées; et celles-ci forment des nappes élevées de verdure impénétrables aux rayons du soleil. Il fait nuit sous l'immense dôme des palmes : l'indigène s'y promène avec lenteur pour arracher la moindre herbe folâtre qui serait tentée de tirer bénéfice de l'eau réservée à la gigantesque flore.

Les forêts se succèdent, comme si la terre voulait étonner par la richesse de sa production. A droite, à gauche, la nappe verte aérienne ondule, frissonne, se dilate, se tasse sous la brise légère de l'Océan; et pas une autre plante ne s'aperçoit à l'horizon lointain. Mais ce spectacle uniforme se modifie à point. La nature, par coquetterie, ou l'homme, par volonté, ont établi des clairières dans ces massifs compacts de verdure en suspension au-dessus du sol. C'est une vaste rizière qui miroite de sa fécondante inondation ou étincelle du vert pâle de l'éclosion de la semence. C'est un lac couvert des larges feuilles du nénuphar sacré et dont les eaux semblent dormir à l'ombre des grandes palmes. C'est un modeste village groupé sur une pelouse au centre d'une couronne de cocotiers, et qui donne par l'uniformité de ses cellules l'impression d'un vaste rucher.

A chaque instant, un trait coloré, un groupe de paillotes, une scène de vie indigène viennent trancher sur le fond d'émeraude de

l'immense tableau que la marche du train déroule sous les yeux.

Une rivière qui ondule en plein massif de palmiers, pressée par les stypes des cocotiers et des aréquiers, paraît couler au fond d'une faille forestière. Une route, couleur de cinabre, se fait jour, comme une traînée de sang entre les tiges des grands arbres. Les maisons, échelonnées le long de la route, petites et basses, sont entourées par leurs habitants, actifs ou désœuvrés; et ce sont les couleurs rouges ou jaunes des vêtements des femmes qui se mêlent à la blancheur du pagne des hommes.

A douze milles environ de Colombo, des arêtes noires de collines lointaines commencent d'apparaître entre quelques nuages moutonneux que le soleil n'a pas dissipés. Elles se multiplient, se hâtent de grandir et démasquent leurs flancs arides. Le train souffle; sa marche se ralentit; voilà une première tranchée, une seconde, un tunnel : nous sommes en pleine montagne.

Le décor se modifie presque instantanément. Des arbres au tronc court, avec un feuillage sombre et de formidables ramures, s'associent aux stypes effilés des palmiers. Des fougères arborescentes émergent entre les bouquets de bambous. Des lianes profuses répandent autour d'elles leurs absorbantes ramifications. Ce n'est plus qu'un enchevêtrement touffu de troncs, de branches et de feuilles, et un gigantesque buisson auquel l'homme n'a pas encore voulu s'attaquer par crainte d'une insuffisante rémunération de sa peine. De cette jonchée de verdure s'élancent des sarments audacieux qui s'accrochent aux arbres, bondissent jusqu'à leurs branches et mordent le rocher pour la conquête d'un peu d'air et de lumière. Le toit d'une cabane humaine apparaît de temps en temps au-dessus du torrent végétal, sans qu'on devine le chemin qui donne accès au gîte, et si misérable qu'on se sent pris de compassion pour le sort de ses hôtes aventurés dans le domaine des fauves, des serpents, des scorpions et de la fièvre. Des buffles à la corde se vautrent dans leur pâture et se gorgent de l'herbe qui pousse entre leurs pieds. Des papillons, aux larges ailes, dessinent dans leur vol de courts arcs-en-ciel entre les branches de leurs arbres protecteurs; et des fleurettes petites, rouges ou jaunes, se dressent sur de fines branches au bord de la route.

La terre est aujourd'hui plus belle que le ciel. Le bleu de la profonde atmosphère se dissimule par places sous de lourds nuages blancs

chargés de féconder la plaine et la montagne. Le soleil a quelques rares obscurcissements.

Plus nous avançons, plus la montagne se dresse, plus les tranchées deviennent profondes et les tunnels fréquents. Mais la flore n'a pas cédé un pouce de sa conquête. C'est à peine si quelques blocs de granit arrivent à percer la nappe de verdure, et l'herbe a poussé dans la moindre fissure de la roche compacte. De rares cocotiers un peu jaunis alternent avec des bananiers pesamment chargés de fruits. Les stations de chemin de fer se sont rapprochées, gracieux chalets enguirlandés de fleurs et de plantes grimpantes, où l'indigène apporte aux voyageurs les fruits de son terroir : régimes de bananes, ananas volumineux, jeunes noix de coco qu'il fend à coups de hache pour en offrir la boisson rafraîchissante.

Tandis que le train rampe péniblement sur le flanc des collines et répète ses innombrables lacets, nous mesurons notre ascension progressive par l'éloignement des vallons que nous avons déjà traversés. Là-bas, au bout du gouffre, tels que dans une vallée des Alpes, se concentrent, en un tableau aplani, le fond vert de la prairie, les tons plus sombres des arbres et les deux rubans différemment teintés du chemin blanc et de la rivière nacrée.

Enfin, la roche a fini par avoir raison de la verdure. Quelques blocs noirs sont à découvert; leurs angles proéminent. Mais les lianes tiennent bon; et leurs sarments descendent en cascades sur les surfaces unies du granit. Ce n'est d'ailleurs qu'une vision instantanée.

Dès l'arrivée sur le plateau de Kandy, la flore des palmiers reparaît, entrecoupée de rizières à demi inondées et de champs si bien parés que le propriétaire semble, au premier coup d'œil, étranger au monde indigène. La terre est fraîchement retournée, expurgée de cailloux, chargée de guano et d'une teinte noire qui reluit au soleil. Elle est plantée d'arbustes d'un mètre de hauteur, équidistants et en quinconce, avec un tronc de la grosseur du doigt et des rameaux en forme de buisson tabulaire. Ce sont des champs de thé appartenant à des Anglais arrivés à Ceylan sans fortune et désireux de s'en retourner la bourse pleine, mais à qui la destinée joue parfois le mauvais tour de laisser moins en poche au départ qu'à l'arrivée : car tout n'est pas profit dans le métier de planteur. Le suçoir des hémiptères et le caprice des noirs sont ensemble deux redoutables adversaires

des larges espoirs. De jeunes Cinghalaises, riches de formes et de santé, les bras nus, les cheveux appliqués en bandeaux sur le front, les yeux brillants comme des escarboucles, circulaient entre les plantations, pour les sarcler sans doute. Première attention de la jeunesse à l'égard de la feuille de thé aromatique et stimulante; et j'ai revu, par une association d'images inéluctables, nos blondes Hébés circulant théière en main, entre les groupes d'invités, pour distribuer à chacun le parfum de la feuille noircie, torréfiée, pesamment tombée au fond du vase de Sèvres dans sa dernière métamorphose.

UN COIN DU LAC DE KANDY

Kandy n'est pas une ville. C'est un lac d'émeraude serti par une couronne de montagnes vertes.

Le lac est allongé en forme de rectangle et entouré d'un haut parapet de marbre surmonté de dentelures ajourées. Il est séparé du pied des collines par une large chaussée qu'ombragent des palmiers, des bambous et des mimosas.

C'est autour du lac de Kandy que j'ai fait mes premiers pas sur la terre indo-cinghalaise. La température n'avait pas été assez clémente jusqu'alors pour que je crusse prudent de m'exposer à ses dommages. Mais là, dans cette coupe de verdure, sous la voûte des feuillages, près de l'eau transparente, ce n'est plus le soleil de l'Inde, et la fatigue n'est pas de saison. Je vais allégrement, la tête levée, les poumons ouverts, dans l'air rafraîchi et pénétré du parfum des roses et des jasmins. Les bungalows défilent lentement, ensevelis dans les fleurs; mais l'œil revient toujours au lac d'émeraude, à l'îlot émergé

de son centre, aux cygnes de neige immobiles sur sa nappe dormante.

De la route en corniche qui suit la crête des collines de Kandy, c'est toujours vers le lac que plonge le regard. Plus on s'élève, plus il s'étend et plus les choses voisines se rapetissent. Ce qui n'est pas lui n'est qu'accessoire : telles les villas disséminées sur la pente des coteaux et réduites maintenant à des points blanc de couleur mate; tel le petit temple de Bouddha; telle la longue rue indigène qui aboutit pourtant à sa rive. Qu'on passe d'une colline à l'autre, le lac d'émeraude vous attire encore, et vous n'avez d'attention que pour lui. Qu'on s'éloigne de la route qui domine ses eaux et qu'on s'enfonce dans la jungle broussailleuse, Kandy n'est plus Kandy, puisqu'on ne voit plus son lac rectangulaire.

C'est à l'angle de la rive septentrionale de ce lac que les rois déchus avaient construit leur palais. Le feu, le pillage l'ont mis fort à mal : il n'en reste qu'un grand hall à toit biscornu, soutenu par de massifs piliers carrés en bois sculpté. L'Angleterre y a transporté sa cour de justice, suivant une tradition qui nous est familière et d'après laquelle dame Thémis se trouve à sa place dans les anciennes résidences de la force et de l'autorité, qu'elles soient royales, ducales ou princières. Les roitelets de Kandy n'ont pas une longue histoire, mais il est écrit sur l'une de ses pages que l'un d'eux fit un jour reculer l'Angleterre. Cela mérite d'être dit.

Revenons à la nature, qui ne porte pas en soi de malfaisance et ne détruit que pour édifier, et laissez-moi vous emmener au Peradénia, dont le nom est synonyme de Jardin du Paradis.

Vous ai-je dit que la tradition indoue place le Paradis terrestre dans l'île de Ceylan, autrefois de Lanka, et qu'on y connaît le « Pic d'Adam ». Mais les Indous n'ont pas accepté que la femme fût l'instigatrice du péché originel et ils laissent la faute au compte de l'homme. C'est Adam qui a été la première victime de l'esprit du mal, et c'est lui qui a entraîné sa compagne sur la terre défendue. Ils arrivèrent un jour ensemble à l'extrémité de l'île, en face d'un vaste domaine couvert de grands arbres et de beaux ombrages, où s'ébattaient des oiseaux resplendissants. Adam veut goûter les fruits de ces arbres inconnus : il prie Ève de le suivre. Elle résiste; il ordonne, et à bout de patience, l'emporte dans ses bras, de rocher en rocher,

jusque de l'autre côté de la baie. La tradition indoue prétend qu'un bruit épouvantable se fit alors entendre : arbres, fruits, fleurs, oiseaux disparurent en un instant, et les rochers s'abîmèrent dans la mer. L'homme est devenu, à dater de ce jour, la victime volontaire de son désir de progrès et de savoir, et il subira sans doute jusqu'à la fin des siècles l'inévitable tyrannie du serpent tentateur, emblème de la science.

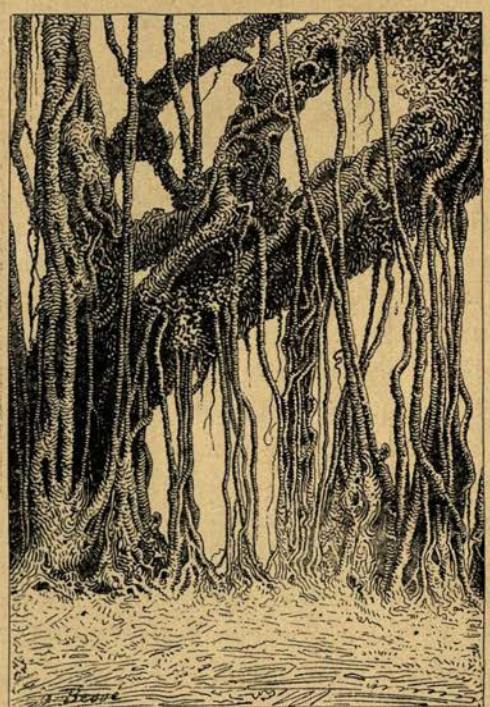
La route qui va du lac de Kandy au Peradénia est plate, droite, longue de six kilomètres et agréable pourtant à parcourir, même à l'heure la plus chaude du jour, grâce à des plantations d'arbres en parasols qui la protègent du soleil. Elle est bordée à droite et à gauche de villas anglaises et de maisons indigènes qui sont closes au moment de notre passage, en raison de l'éclat intense de la lumière.

LE VIEUX FICUS DE PERADÉNIA

Un gardien veille à la porte du jardin. Sa veste blanche est barrée d'un baudrier noir de la largeur de deux mains, ce qui le rehausse autant à ses propres yeux qu'à ceux des visiteurs. Il présente à ceux-ci un grand registre sur lequel chacun met son nom.

Le Peradénia n'a rien de la physionomie classique des autres jardins botaniques. Le sol n'y est pas découpé en rectangles et les arbres alignés comme les livres d'une bibliothèque ou les statues d'un musée. Les pépinières y sont dissimulées et c'est plutôt un parc majestueux qu'un jardin proprement dit. L'ombrage a été assuré par le rapprochement des représentants les plus feuillus de la zone tropicale; des pelouses diversement découpées servent de cadres aux plantes les plus rares; et les fleurs, distribuées avec réserve, gardent leur éclat individuel, au lieu de fondre leurs couleurs dans des corbeilles surchargées.

Il n'y a pas de nef de cathédrale gothique plus élevée, plus profonde et plus obscure que la longue avenue des « ficus elastica » qui forme, pour ainsi dire, la voûte d'entrée de Peradénia. Les troncs fasciés des arbres se font vis-à-vis comme les colonnes d'un temple et leurs rameaux se dessinent en puissantes nervures sous l'ogive de l'épais feuillage. Quelques-uns de ces arbres ont un aspect centenaire. L'un d'eux, chef de file, étale glorieusement la tare de ses vieux ans. Ses racines immenses, déchaussées, hors de terre, rampent sur le sol en rameaux irréguliers, flexueux, presque athéromateux. Son corps affaissé, grisâtre, rugueux, crevassé, supporte de longues branches couleur de cendres, trop grosses pour un feuillage clairsemé et minuscule. Le latex de ces ficus a été employé autrefois à la préparation de gommes à effacer les traits de crayon, d'où le nom anglais de l'arbre « *India rubber,* effaceur indien ». Il a servi également à confectionner des habits imperméables, des blagues à tabac, des poupées d'une odeur repoussante et des chaussures prêtes à fondre au soleil. Mais depuis que Goodyear a découvert la vulcanisation, c'est à d'autres espèces végétales qu'on a demandé les masses de latex nécessaires aux besoins de notre fièvre industrielle.



L'ARBRE DES BANIANS

Le ficus majestueux par excellence est celui que les Banians ont divinisé et qu'on appelle, pour cette raison, l'arbre des Banians. Il n'a d'égal dans son envergure que le baobab, considéré comme le colosse des végétaux. Encore présente-t-il sur ce dernier l'avan-

tage de pouvoir étendre à son gré ses longues frondaisons. Il pousse devant lui ses immenses bras chargés de feuilles et, quand le poids s'en fait trop lourd, il étaie ses rameaux par de solides piliers qui descendent en forme de stalactites dans les profondeurs du sol. L'arbre devient alors une forêt à lui seul et un peuple de fidèles peut prier sous son ombre, comme sous un matapam.

Ici des lianes arborescentes, semblables à des pithons, rampent sur la terre à la recherche d'une proie ou étouffent dans leurs replis le malheureux arbrisseau demeuré à leur portée.

Là un arbre touffu, verdoyant, plein d'une séduction trompeuse par la beauté du feuillage, s'est assuré l'inviolabilité à l'aide de sournois artifices. Quiconque l'approche de trop près, le frôle, lui demande un peu d'ombrage, est saisi, happé, enlacé : les feuilles convergent vers l'indiscret, se ferment sur lui, le paralysent et le laissent sans vie : c'est l'arbre de la mort. Je ne ne fus pas tenté de mettre à l'épreuve, même à bout de canne, les réactions défensives de cette personne végétale. Mais j'ai pris plaisir — comment oser l'avouer — à chatouiller avec un brin d'herbe une planticule qui m'avait été signalée comme ayant ses nerfs à fleur de peau. A peine touchée, la feuille se plie sur son axe et emprisonne le brin d'herbe, gardant ainsi à son contact un ennemi que son réflexe avait sans doute pour but d'écarter.

Une allée de fougères arborescentes nous rappelle les magnificences du déclin de l'âge géologique primaire. Elle nous donne en réduction l'idée de ce que devait être le grand boulevard westphalien à l'époque où l'air surchargé d'acide carbonique n'était pas encore préparé à assurer la vie d'une faune terrestre et où les Amphibiens tenaient la tête du règne animal.

Le triomphe du milieu tropical se manifeste dans le développement gigantesque du bambou. Cette graminée, de la même famille que le brin d'herbe considéré comme le paria de la flore, atteint ici des proportions qui la mettent au rang des puissances du monde végétal. Elle naît et grandit à vue d'œil, quelquefois d'un pied en vingt-quatre heures, assez vite pour que des radjahs l'aient fait servir au supplice du pal en assujettissant le condamné sur un tronc effilé qui le pénétrait lentement. La nature présente le bambou de Peradénia en un bouquet compact d'une cinquantaine de tiges portant à

plus de trente mètres de hauteur son magnifique panache de feuilles. La base de la tige est grosse comme un chêne et le sommet si mince que le feuillage se courbe et se balance avec la grâce « et la légèreté d'une touffe de plumes d'autruche ».

La voilà, la preuve de l'influence de la lumière sur le développement des plantes. Pourquoi avoir recours à la méthode expérimentale, si fort en honneur de nos jours; et pourquoi remplacer dans des caves le soleil par l'électricité, en vue de démontrer que la lumière est un des facteurs principaux de la vie végétale? Qu'on regarde les plantes de Peradénia et qu'on les compare aux mêmes espèces de nos sombres pays, on aura la preuve évidente de l'importance capitale de la lumière dans l'accroissement et même la mutation des espèces végétales. Impuissant à trouver chez nous la dose de chlorophylle nécessaire à son gigantisme, le bambou n'y dépasse pas les dimensions d'une canne à pêche. Les grands ficus de Ceylan se changent à Paris en pots de caoutchouc que les enfants offrent à leurs parents à l'occasion de leur fête, et le palmier des tropiques fait l'abandon de son stipe pour mieux entrer dans nos salons, etc., etc.

On trouve à Peradénia, en pleine activité de rendement, un certain nombre d'arbres dont nous exploitons les fruits à notre profit et qui assurent le luxe de nos tables en même temps que le réconfort de notre organisme. Il semble qu'on apporte à ces arbres un tribut de gratitude en s'arrêtant devant eux et en apprenant à les connaître autrement que par les figures de nos livres.

J'ai rendu longuement mes devoirs au caféier, père du compagnon assidu de mes veilles d'étude et qui peut s'enorgueillir de faire battre le cœur de la moitié de l'humanité. Il est d'apparence modeste, à peine haut de quatre mètres, avec des branches très grêles, de grandes feuilles pointues et des fleurettes à odeur de jasmin. Sa richesse est dans son fruit que la nature a composé comme une bonbonnière et qui ne comprend pas moins de trois enveloppes de délicatesse progressive : à l'extérieur, un péricarpe épais et charnu; en dedans, une pellicule argentée, et, entre les deux, une membrane parcheminée, unie, couleur paille. Tout cela, pour les deux baies lenticulaires, accolées sur leur plat, que nous brûlons, pulvérisons et dépouillons de leur arome par une infusion lentement percholatée. Ce bon caféier est un arbre capricieux qui se laisse influencer par un excès de cha-

leur ou d'humidité et a besoin d'un autre arbre plus élevé que lui pour pousser à son aise. Africain d'origine, il n'a pas su s'adapter à la terre de Ceylan et est devenu, voilà quarante ans, la proie d'un parasite (1) qui déchlorophylle ses feuilles et leur donne une teinte de rouille.

Le cacaotier m'a paru disgracieux, malgré sa haute origine et son royal parrain. Vous savez que ses semences ont été apportées sur terre par Quatralcaut, jardinier de l'Éden où demeuraient les premiers fils du soleil, ce qui a valu à l'arbre, de la part de Linné, le nom botanique de *theobroma,* aliment des dieux. Vous savez que Charles V, roi d'Espagne, fit connaître à son peuple de la part de Cortez « qu'une tasse de ce précieux breuvage mettait un homme à même de marcher une journée entière sans prendre aucun autre aliment ». Eh bien, le divin cacaotier a des dehors très rustiques. Son tronc trapu, de couleur cannelle, est hérissé d'une quantité de rameaux ténus, garnis de feuilles d'un vert différent sur l'une et l'autre face, et ses fruits rouges, qui contiennent les fameuses fèves dont on fait votre chocolat, ressemblent à de gros concombres côtelés et pointus. Ils sont implantés, comme des tumeurs sessiles, non seulement sur les branches de l'arbre, mais sur le tronc, depuis le bas jusqu'en haut. De plus, ils portent communément le nom de « cabosses » !

Bien différent est le vanillier, compatriote du cacaotier et son associé dans la composition du chocolat. Ses tiges sont si grêles (2) et ses rameaux si longs que la plante ne peut croître sans support et qu'elle enlace tout tuteur à sa portée. Elle enfonce ses racines aériennes dans l'écorce de l'arbre à qui elle demande ombrage et soutien. Ses feuilles sont effilées comme les tiges et mesurent parfois vingt centimètres de longueur sur cinq à six de largeur. Mais ce sont ses fruits qui supportent principalement la loi de l'étirement à laquelle la plante semble soumise. Ils se présentent en capsules fusiformes de vingt à vingt-cinq centimètres de longueur sur un centimètre de diamètre au milieu. Nous les recevons en Europe noirs, desséchés, flétris, voire quelquefois passés au four et empaquetés à la mexicaine. Sur l'arbre, les capsules sont vertes ou brunes, suivant le degré de maturité, et elles commencent à jaunir par la pointe avant de s'ou-

(1) Hemileia vastatrix.
(2) De la grosseur du doigt pour une portée de 150 mètres.

vrir et de répandre leur arome. C'est à ce moment que la cueillette doit en être faite. Phénomène intéressant : le vanillier qui se donne à tous les arbres se montre scrupuleux à l'égard de sa fleur. Elle s'épanouit la nuit et ne peut se féconder elle-même : c'est un insecte ou la main de l'homme qui répand le pollen sur la cellule ovulaire. Après la fécondation, l'ovaire grossit rapidement et reste surmonté de la corolle et du labelle; mais si la pollinisation a échoué, la fleur se fane aussitôt et tombe, sous l'affront de sa stérilité.

Pouvais-je, en ma qualité de médecin, ne pas saluer les deux auxiliaires principaux de notre art, le pavot et l'érythroxylon coca. L'un et l'autre soulagent la douleur qui est la raison la plus fréquente de l'intervention du praticien et par quoi sont fléchies les énergies les plus indomptables.

Pas de médecine sans opium; pas d'opium sans pavot. C'est de la tête capsulaire de la plante qu'on soutire goutte à goutte, par de larges entailles, le suc miraculeux capable des meilleures et des pires conséquences.

La coca est un petit arbrisseau d'un mètre de hauteur à peu près, avec des feuilles alternes et un semis de petites fleurs blanches le long de sa tige. Elle ne fixe le regard qu'en raison de son fruit olivaire qui a une couleur de carmin. La feuille est le réservoir de l'alcaloïde bienfaisant, que la chimie exploite par un de ses procédés modernes. Ses effets n'ont été connus de nous qu'en 1885, bien que les indigènes des Andes aient su depuis un temps immémorial que les feuilles de l'érythroxylon suffisaient à la nourriture de l'homme et qu'on perdait la sensibilité de la langue en les mangeant. Mais la coca fait partie de la flore du nouveau monde et les conquêtes scientifiques n'ont pas l'habitude de progresser de l'ouest à l'est. A vrai dire, le temps perdu a été regagné; et on peut aujourd'hui, grâce à la cocaïne, laisser un chirurgien prendre possession de la moitié inférieure de soi-même, sans que la moitié supérieure, intégralement consciente, ait souci du travail opéré.

S'il est admis que les créateurs des jardins botaniques leur aient réservé le double office de divulguer les plantes médicinales et de mettre sous les yeux des miniaturistes et des denteliers des modèles d'où ceux-ci puissent tirer d'utiles inspirations, il faut reconnaître que le Peradénia remplit le second objet avec non moins d'avantages

que le premier. Une partie des hôtes du jardin de Kandy représente les chefs-d'œuvre de l'inflorescence. C'est la magie de la couleur, avec la grâce exquise d'un dessin ingénieux. On se demande quelle force de l'évolution a produit des parures florales aussi perfectionnées, devant qui le feuillage s'est effacé, et que supportent des tiges parfois si minces et si courtes que la vie de l'être semble à la merci d'un caprice atmosphérique. Le peuple de Brahma, adorateur des sources de la reproduction, aurait dû emprunter l'objet de son culte au monde végétal à qui la nature a réservé des organes sexuels aussi différenciés que ceux de la faune, en même temps qu'agencés dans un décor privilégié qu'entretient la rivalité d'élégance des pistils et des étamines au sein de corolles luxueuses et embaumées. Mais, au temps des Védas, la fleur n'était qu'un joyau de la nature en témoignage de sa puissance créatrice. C'est la science d'hier qui a vu dans la fleur le réceptacle de deux cellules proposées à la conservation de l'espèce et destinées à se combiner suivant la loi générale de la fécondation. Les chantres védiques ne sont pourtant pas demeurés insensibles aux beautés des fleurs tropicales et ont donné la pureté des corolles en modèle aux hommes pour que leur âme fût ainsi conservée. Malgré cela, ce n'est pas une des magnifiques orchidées du jardin de Kandy qui tient le premier rang dans l'hagiographie florale. Le lotus, dont la fleur blanche s'épanouit au-dessus des petits lacs de Peradénia, entre son feuillage pelté, représente depuis la plus haute antiquité le symbole vital par excellence dans toutes les religions orientales. Par sa naissance au fond de l'onde et sa montée progressive dans l'espace éthéré, il figure le premier organisme de vie sorti du sein des eaux répandues originellement autour de la terre; et c'est de cet unique élément exondé que naquit Brahma, dieu de l'univers.

Un groupement de palmiers, admirablement agencé, met sous nos yeux, dans le jardin de Peradénia, les transformations que le sol, le milieu organique ou quelque accident de nature ont imposées aux descendants de la grande famille végétale des pays chauds. Le pandanus, très recherché comme sujet d'ornementation, nous donne le spectacle d'un tronc cylindrique monté sur un trépied de racines adventives et terminé par une fourche d'où s'élancent des feuilles acérées comme des glaives. Le talipot est remarquable par l'éven-

tail de ses palmes qui s'élargit avec le temps. C'est l'enfant du pays et les Cinghalais ont gravé sur ses feuilles à la pointe sèche leur antique histoire. Le coco de mer, écailleux et trapu, lent à pousser, mais superbe dans son complet développement avec ses feuilles d'une longueur de six à sept mètres, est renommé par l'erreur qui a été commise autrefois sur la filiation de son fruit. Celui-ci, qui fut d'abord trouvé par des navigateurs sur les eaux de la mer indienne, avait été considéré comme le produit d'une plante marine et fut comparé à la croupe d'une négresse, grâce à sa teinte noire, son aspect bilobé et son profond sillon médian.

Toute la flore de Peradénia, indigène et exotique, est dominée par l'aréquier et le cocotier, répartis avec mesure, mais de façon que le promeneur ne les perde jamais de vue et sache que les autres plantes ne sont que secondaires par rapport à leur domination. L'aréquier, le plus fin, le plus élancé, le plus droit des palmiers, ne fournit-il pas la substance première du bétel dont la privation est le plus grand sacrifice que s'impose le Sanniasy ou sage des sages; et le cocotier n'a-t-il pas établi entre l'indigène et lui une donation réciproque? L'homme reste son gardien, puisqu'il est dit que l'arbre ne peut vivre loin du son de la voix humaine (proverbe cinghalais), et le cocotier se dépouille de ses fruits, de son bois, de ses feuilles en faveur de l'homme, à qui il fournit nourriture, abri, matériaux de construction, et jusqu'à l'arack (1) : au total huit cents produits différents.

Dans le jardin paradisiaque de Kandy, je n'ai pas eu le désagrément de me trouver face à face avec un des nombreux serpents qui y ont élu domicile depuis les temps bibliques, mais j'ai assisté à un concert assourdissant de piaulements et de sifflements offert par de grandes chauves-souris pendues aux arbres comme des loques; et, de plus, j'ai été victime d'une sangsue des bois dont la piqûre a la réputation d'être parfois mortelle. Je m'étais avancé en pleine pelouse afin de voir de près une jolie fleur aux tons de chair et aux apparences de lèvres entr'ouvertes, lorsque je sentis sur la face antérieure du cou-de-pied une douleur aiguë, cuisante, affolante; et les ongles de gratter, de fouiller, de déchirer la chair. Je n'avais pas un instant de répit, et ne voyais plus ni plantes, ni fleurs, ni jardin, ni Inde.

(1) Boisson alcoolique que les indigènes retirent de la sève du cocotier et avec laquelle ils s'enivrent.

La douleur m'absorbait et le superbe décor environnant semblait évanoui. Le noir qui me servait de cocher, témoin de mes gestes et de mon énervement, me fit signe de me hâter, de venir à lui et de m'asseoir dans la voiture. Il me déchaussa lui-même et me montra une large tache de sang imprimée sur mon bas. A ce niveau, la peau était ponctuée de trois petites plaies voisines et déjà tuméfiées. L'homme me rassura de la main et me fit comprendre qu'il connaissait le remède. Il retira d'une poche sale quelque chose, d'aussi noir que sa peau, qu'il déroula et étala : « Tabacco », me dit-il, « it is good. » Il étendit la feuille, me l'appliqua sur les plaies et, *aussitôt*, la douleur cessa. Jamais la formule « Enlever le mal avec la main » ne s'est trouvée plus vite et plus complètement réalisée. Je regardai le noir avec stupéfaction; et, s'il eût été moins noir, je lui eusse tendu les mains. Je me contentai de lui remettre toutes les pièces blanches de mon porte-monnaie. Si les médecins avaient partout même succès, ils auraient gloire, estime, reconnaissance, et leur nom deviendrait synonyme de Providence.

Je n'ai quitté le Peradénia qu'au déclin du jour et, quand je repris la large route blanche de Kandy, bordée d'arbres et de maisons, les bas côtés de la route étaient envahis par la population indigène en quête d'un peu de fraîcheur. Quelques rares hommes circulent, vigoureux, bâtis à la manière des montagnards, la poitrine large, les jambes musclées et sans la timidité efféminée de leurs compatriotes du littoral. Les femmes sont entrevues à la porte du logis, vêtues en général d'une robe de couleur claire, blanche, rose ou jaune qui accentue leur teint foncé, leurs yeux noirs et leur chevelure d'ébène. Ce sont surtout les enfants qui font nombre : il y en a autant que de feuilles aux arbres, et tous aussi nus qu'au jour de leur naissance. Les plus petits, à peine en état de se tenir debout, écartent leurs pieds mignons et leurs bras potelés; les plus grands, amincis et espiègles, adressent à la voiture des gestes solliciteurs. Ce petit monde pépie, gambade, joue, bat des mains et se montre confiant, contrairement aux enfants des musulmans d'Algérie qui se sauvent à tire-jambe à l'approche d'un étranger. Gracieuse efflorescence de l'humanité qui se confond dans mon souvenir avec les images luxueuses du jardin de Peradénia!

Avant de vous faire faire connaissance avec le temple de Kandy,

je rappellerai que l'île de Ceylan a été longuement visitée par le Bouddha et que la piété orientale y avait accumulé tous les genres de l'architecture bouddhique : dagobas, colonnes et viharas. La capitale de l'île était alors Anuradhapura, située au centre de la plaine déserte qui s'étend au nord du massif central. Cette capitale a été une des créations colossales de l'humanité. Elle formait un carré de 25 kilomètres de côté et sa surface était couverte de monuments aussi nombreux que grandioses. On y a vu alignées des Dagobas immenses, couleur de neige, en forme de cloches, contenant vingt millions de pieds cubes de briques, de deux cents mètres de diamètre et hautes de 100 à 150 mètres, avec des rangées d'éléphants sur la terrasse supérieure. Un monastère, désigné dans le Mahawanso (1) sous le nom de Lowa Mahapaya ou « Grand Palais d'Airain », formait une pyramide de neuf étages montée sur seize cents piliers et contenant un millier de cellules occupées par autant de moines. Les murs du palais étaient incrustés de perles; la grande salle était soutenue par des colonnes d'or appuyées sur des lions et des éléphants; et il y avait à son centre, à l'usage du grand prêtre, un trône d'ivoire orné d'un soleil d'or et d'une lune d'argent, sous un baldaquin blanc qui symbolisait la souveraineté. Les rues de la ville étaient bordées par des colonnes octogones de sept à huit mètres de hauteur, couronnées d'un chapiteau rappelant le panache du petit palmier, le *borassus flabelliformis*, au tronc droit et svelte.

De telles œuvres avaient droit à l'immortalité. Mais la loi de l'évolution frappe les villes comme les individus et ce qui a grandi est destiné à décroître. Un jour vint — quand? — on ne sait pas, peut-être vers la moitié du treizième siècle, où tous les habitants d'Anuradhapura disparurent, emportés par la famine, la guerre civile ou une invasion mahratte; et la flore sauvage, restée maîtresse de la cité, se donna pleine liberté. Les rues furent envahies, les maisons rongées, les édifices dissociés, minés et bientôt ensevelis sous des montages de verdure. La Babylone cinghalaise finit par disparaître et demeura insoupçonnée pendant des siècles. Ce n'est que dans ces derniers temps qu'un archéologue anglais, M. Bell, tenta de l'exhumer et la reconstitua.

(1) Annales du peuple cinghalais. Etymologiquement : Généalogie des Grands.

Une construction d'Anaradhapura avait plus de magnificence que les autres : c'était le temple de la Dent, ou Dalaba Maligawa, ainsi appelé parce qu'une dent du Bouddha y était déposée. Il ne reste de ce temple que des débris : un groupe de piliers, les escaliers d'accès, un marchepied; mais ces débris gardent les traces d'une haute noblesse artistique. Les rampes des escaliers, enroulées en volutes, sont ornées de sculptures en relief qui représentent des figures de déesses sous le capuchon du cobra à sept têtes (1). Une des déesses, au profil antique, est aussi fraîche que si elle sortait du ciseau du statuaire. Son corps se cambre dans une attitude pleine de grâce, sous un voile transparent dont les plis sont drapés avec un art incomparable. C'est d'une telle pureté et si proche de la perfection grecque que Jules Leclercq (2), à qui j'emprunte ces renseignements, se demande si c'est l'Inde qui a subi l'influence de l'art grec ou si, au contraire, c'est la Grèce qui s'est inspirée de l'Inde.

Entre le temple de la Dent d'Anuradhapura et le temple de Kandy du même nom, il n'y a rien de commun. L'un n'est même pas l'imitation de l'autre et la construction kandienne est aussi effacée, modeste et vulgaire qu'a été grandiose le monument de l'ancienne capitale cinghalaise : ce qui ne peut nous surprendre, puisque le temple de Kandy est du dix-septième siècle et l'œuvre des Portugais plus aptes à raser qu'à édifier. Il n'est pas jusqu'à la dent actuellement vénérée à Kandy qui ne soit truquée. On la dit d'une longueur de deux pouces et plus semblable à une dent de crocodile ou de bœuf qu'à une molaire ou une canine humaine. La vraie dent du Bouddha, celle qui avait été apportée de l'Inde à Ceylan dans les cheveux de la fille du roi de Kalinga, la moderne Orissa, a été broyée dans un mortier à Goa et sa poussière jetée au vent de la mer par les vainqueurs européens d'alors, les Portugais.

Ce qu'il y a de mieux dans le temple de Kandy, c'est son enceinte formée d'une balustrade et d'un haut mur de défense, séparés par un large fossé. Les deux remparts de pierre sont garnis à leur sommet d'une guirlande de prismes ajourés, et le pont d'entrée est surmonté d'un portique rectangulaire flanqué de deux dvarpals ou gardiens.

(1) Emblème de la vigilance.
(2) *Un séjour dans l'île de Ceylan*, p. 165.

Quant aux constructions elles-mêmes, elles ressemblent à des hangars sans style ni originalité et sont masquées en partie par un pavillon octogonal avec belvédère chinois qui sert de bibliothèque aux moines bouddhistes. On y conserve les écritures sacrées, gravées en caractères cinghalais sur de minces bandes d'écorce de bambou ou sur la feuille du palmier talipot.

J'ai été introduit d'abord dans une longue salle, aux murs recouverts de peintures neuves et criardes, dans le genre des fresques déjà remarquées au temple bouddhique de Colombo; mais les sujets sont cette fois terrifiants. Des légions de diables torturent, dans des supplices raffinés, de pauvres humains qui sont punis par où ils ont péché. Des femmes, coupables de luxure, rôtissent au milieu des flammes ardentes de l'enfer et se tordent dans des convulsions qui feraient réfléchir les plus impénitentes du jour.

Le sanctuaire du temple est accessible par un escalier sombre et étroit, et le précieux reliquaire d'or massif qui fait la sainteté du lieu et renferme la Dent du Bouddha repose sur une table d'argent, derrière de gros barreaux de fer. Je n'ai vu que l'extérieur du coffret : il a la forme d'une cloche et est constellé de pierreries, de rubis, de perles et d'émeraudes. Le prêtre m'a dit qu'il contenait six autres écrins, emboîtés les uns dans les autres et d'autant plus riches que plus petits. Le dernier renferme la dent, qui est déposée sur un lotus d'or. Il paraît qu'il faut trois clefs pour ouvrir chaque écrin et que les vingt et une clefs nécessaires à la sortie de la dent sont confiées à des mains différentes. Aussi la relique n'est-elle présentée qu'aux grands de la terre et exceptionnellement au peuple.

Près de ce sanctuaire, on vous montre un arbre et une chapelle.

L'arbre marque la place où le Bouddha a prêché. Il provient du Bo sacré, contemporain de Çakya-Muni et encore debout malgré ses deux mille trois cents ans, au milieu des ruines d'Anuradhapura Le roi Devenipiatissa qui a planté le Bo avait dit : « Il fleurira et verdira jusqu'à la fin des temps. »

La chapelle est fermée par une porte incrustée d'or et d'argent. Elle abrite un Bouddha assis, les jambes en croix, dont le corps est couvert de topazes, de saphirs, d'améthystes et de rubis; et le prêtre se plaît à promener autour du dieu une bougie qui rend plus évi-

dentes la pureté et la richesse des pierreries. Quelle aberration de transformer en support de joaillerie la statue d'un homme qui a vécu dans le désert avec un grain de riz par jour et a parcouru plus tard le monde indou, ayant pour tout bien une ceinture, un bâton et une sébile.

A ce moment, la nuit tombait.

Un bruit violent, et brutal comme un coup de tonnerre, ébranla soudain l'atmosphère. D'autres bruits le suivirent, précipités, heurtés, discordants. C'est l'orchestre du temple qui convoque les prêtres à une réunion du soir : les tam-tams et les tambourins font rage; les flûtes se répandent en sons stridents, ensemble ou alternativement, sans autre souci que celui du vacarme.

Quand j'arrive au lieu de la réunion, une vingtaine de prêtres sont déjà assemblés à l'extrémité d'une galerie du temple, maigres, osseux pour la plupart, la tête et le visage rasés, le corps couvert d'une étoffe jaune rejetée sur l'épaule gauche et laissant à nu le membre supérieur droit.

Un d'eux improvise une sorte d'autel au bout de la galerie ; il superpose deux tables, les couvre d'une nappe blanche et place, au-dessus de la plus haute, une statue de Bouddha avec, de distance en distance, des cierges gros et courts. D'autres cierges sont fixés le long de la rampe de la galerie et les prêtres s'alignent face à face, à partir de l'autel, en deux rangs parallèles, ayant devant eux une cassolette d'encens. Ils s'agenouillent et le prieur récite à haute voix une oraison que chacun répète tout bas. Bientôt, sans signal préalable, les vingt hommes sont debout, immobiles, les bras tombants, les yeux vers la terre. Quelques paroles et les voilà de nouveau agenouillés. Ce n'est plus alors que succession de flexions et de redressements du corps. Les fronts touchent le sol, pendant que la méditation se fait plus ardente, à la manière d'un *meâ culpâ*. En moins d'un quart d'heure, l'acte fut terminé et le chapitre se dispersa.

Ce fut court, et pourtant ce fut encore trop long à s'en tenir à l'Évangile du Bouddha, dont les principes semblent avoir été perdus de vue par le collège des prêtres de Kandy.

Pourquoi l'autel élevé au Bouddha près de l'arbre où il a prêché sa

doctrine? Pourquoi l'alignement des cierges dont la flamme rappelle le foyer des sacrifices primitifs? Pourquoi la récitation monotone de ces litanies liturgiques qui descendent de la mémoire aux lèvres sans que la conscience en reçoive l'écho?

Le Sage des Sages, le Roi de la Loi, le Penseur illuminé avait pourtant fait entendre à l'homme qu'il n'avait besoin ni de dieux, ni de sacrifices, ni de prières (1).

« Les dieux, a-t-il dit, sont des produits de notre constante pusillanimité. Rien n'en prouve l'existence. Personne ne les a vus face à face, et il ne faut pas croire à ce qui est hors de nos constatations. Une foi aveugle fait ressembler un homme à quelqu'un qui construirait un escalier pour aboutir à une maison dont il ne connaîtrait pas l'emplacement. Si les dieux étaient vraiment les créateurs de toutes choses vivantes, le malheur et le péché n'existeraient pas, car il ne peut rien sortir d'impur de l'action d'être purs.

« Les sacrifices, a-t-il répété, sont des expédients qui donnent aux hommes l'illusion de faire quelque chose pour leur relèvement moral, alors que c'est une preuve qu'ils comptent davantage sur les dieux que sur eux-mêmes. Il est plus facile d'immoler un taureau que de dompter la perversité de sa nature.

« La prière, a-t-il proclamé, les charmes, les formules d'incantation, les assemblées où l'on murmure quelques versets en commun ne valent pas l'effort que commandent la purification du cœur et l'éloignement du plaisir. Les mortifications fatiguent le corps et énervent la pensée, qui cesse d'être saine dans un corps épuisé. Les gymnosophistes sont des indécents, et ceux qui se couvrent de haillons ramassés dans les cimetières ou les tas d'immondices vivent à la manière des bêtes sauvages. La sagesse n'exige pas que l'homme erre sans foyer ni même qu'il renonce au monde. »

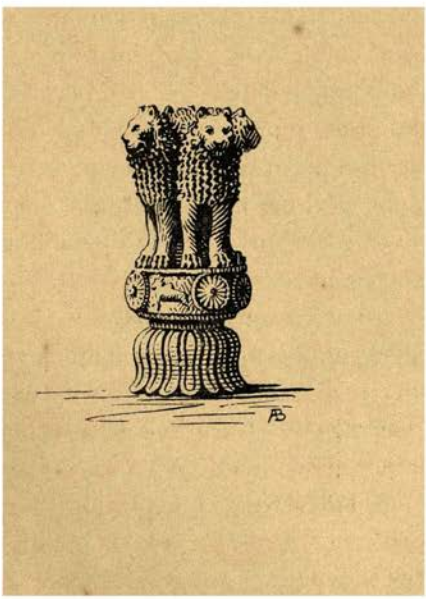
Ces maximes capitales du Bouddha me revenaient à la mémoire, dans l'ombre épaisse du temple de Kandy, pendant que le clerc éteignait les cierges de l'autel improvisé et que le tam-tam pourchassait les étrangers.

Combien m'auraient semblé plus vains encore les mots elliptiques

(1) Paul CARUS, *l'Évangile du Bouddha*, traduit de l'anglais par L. DE MILLOUÉ. Paris, 1902, Ernest Leroux, édit.

prononcés par le collège des prêtres, si je les avais compris, au lieu d'en entendre seulement le murmure confus.

La prière à laquelle j'ai assisté n'a été, au dire de mon interprète, qu'une invocation au Bouddha le saint, le parfait, le suprême, le messager de la sagesse, instituteur des dieux, conducteur des hommes. C'est juste ce qu'il faut pour donner l'illusion d'un acte de piété et éloigner l'esprit de la méditation qui élève la pensée et prépare l'effusion du cœur.



CHEZ UN MOINE BOUDDHISTE

Je ne pouvais quitter la petite ville de Kandy, où le Bouddha était venu prêcher sa doctrine, sans essayer d'emporter quelques précisions sur les idées fondamentales de la religion qui règle encore actuellement la morale de six cents millions d'hommes, et je suis allé rendre visite à un vieux moine bouddhiste que je savais favorable aux Français. Il me reçut avec aménité. Et c'est ce que j'ai appris de lui que je voudrais dire en essayant de conserver à mon court récit la note quasi évangélique que le vieux moine a donnée au sien.

Vous avez raison, commença le prêtre de Kandy, de vouloir vous initier à la doctrine de notre Maître. Il a été, est, et restera le vrai « Seigneur du monde », par la puissance de sa pensée qui a éclairé et continuera d'éclairer jusqu'à la fin des siècles la conscience de l'humanité.

Le Bouddha n'a pas bénéficié d'une révélation dans la découverte et la proclamation de la Vérité. Il a tiré cette Vérité de son propre jugement et de ses méditations prolongées pendant sept années de mortifications au sein des forêts silencieuses; et sa Loi des Lois ou Dharma est demeurée aujourd'hui aussi impérative pour l'homme de bien qu'au lendemain du jour où le grand ascète s'est senti délivré du fardeau des attachements.

Vous, fils de l'Occident, vous connaissez notre Maître surtout par le trouble que son enseignement a jeté dans la société brahmanique. Vous le glorifiez d'avoir honni les dieux, les sacrifices et les brahmes et d'avoir tenu les castes et les prêtres pour des inventions sociales imposées aux faibles par les forts et les ambitieux. Et vous avez raison.

Oui, le Bouddha a protesté contre la suprématie que les Brahmes s'attribuent sur les autres hommes. C'est une folie de croire que la naissance comporte quelque influence sur la destinée d'un individu et lui assigne une place au-dessus ou au-dessous de ses semblables. L'acte seul donne à chacun son rang. Celui qui paît les bœufs est un pâtre; celui qui échange des marchandises, un marchand; celui qui sacrifie, un sacrificateur. Pas plus que la naissance ne fait l'homme de haute caste, la naissance ne fait le paria. Le riche et le pauvre sont soumis aux exigences de la Vérité; et quiconque se montre vertueux est un brahme, comme quiconque est colère, haineux, méchant, hypocrite, devient un paria. Au nom de quoi les prêtres marcheraient-ils à la tête de l'humanité? S'imaginent-ils que la lecture de quelques versets des Védas est capable de conduire un pécheur impénitent à la Libération (1). Ce serait comme si une file d'aveugles s'accrochaient les uns aux autres pour une ascension difficile. Le premier entraînerait les suivants dans son égarement et personne ne serait à même de remettre la file sur la bonne voie.

Oui, c'est le Bouddha qui a proclamé la Vérité simple que tous les hommes sont frères et méritent de rester unis dans l'amour et la compassion. Semblable à qui plante un jeune arbre, un être charitable s'assure de l'ombre, des fleurs et des fruits pour les années à venir. Celui qui apporte un peu de son bien à la communauté bannit autour de lui ce qui est haine, colère et envie. La nourriture qu'il donne aux autres augmente ses forces personnelles; les vêtements qu'il distribue accroissent son aisance; les asiles de piété qu'il fonde multiplient ses richesses. Chaque homme doit avoir un amour sans borne pour l'univers, comme une mère pour son fils unique; et cet amour doit s'épandre au-dessus, au-dessous, autour de lui, sans le souci rival d'un intérêt particulier.

(1) C'est-à-dire à l'affranchissement de la métempsycose.

Vous, chrétiens, vous demeurez étonnés en face de pareils préceptes formulés cinq cents ans avant la naissance du Christ, de qui vous faites dater l'ère de la fraternité humaine. Et pourtant, les règles du Code social du Bouddha ne sont que les prémisses de la sublime philosophie par laquelle notre Maître a ouvert au penseur la connaissance de la loi morale du monde.

Le Bouddha est l'Évangéliste des sentiments moraux. Il a fait fi de la contemplation de l'ordre naturel des choses d'où était sortie la soumission des Brahmes à la souveraineté de puissances occultes; et il s'est replié sur lui-même pour découvrir la cause des angoisses de l'homme à tous les âges de la vie. La racine de notre mal lui est apparue et il en a déduit la voie de notre salut.

Entendez sa parole : nul doute que l'existence ne soit empoisonnée par le chagrin et la souffrance. On souffre à la naissance, au cours de la vie et à la mort (1); et, à défaut de la souffrance du corps, ce sont les passions qui nous tourmentent. Nous gémissons d'être liés à ce que nous n'aimons pas et plus encore d'être séparés de ce que nous aimons. La concupiscence nous domine et l'amour du plaisir nous attache aux choses matérielles. Les sens nous rendent victimes de leurs impressions, et celles-ci créent l'attachement qui crée la personnalité, qui crée le désespoir.

Suivez sa démonstration : la cause de ces calamités, c'est l'orgueil qui nous conseille faussement et nous conduit à un individualisme exclusif, à l'envie et à la haine. L'amour du *moi* est notre plus grand ennemi. Ce *moi* nous pousse aux plaisirs et à la vanité : il isole les

(1) Cette formule s'explique par une partie de l'histoire du Bouddha.

Le Bouddha, avant d'avoir conquis la sagesse suprême, s'appelait Siddhârtha et était fils d'un roi Çakya qui régnait à Kapilavastu. Il vécut vingt années sans contact avec le monde extérieur, en un palais resplendissant de tout le luxe de l'Inde, et dans l'ignorance du mal qui règne sur la terre.

Mais la première fois qu'il franchit les portes de sa demeure et s'engagea dans les rues de la cité sur un char attelé de quatre coursiers magnifiques, il rencontra successivement sur la route : un vieillard au dos courbé, un malade haletant, un cadavre porté par quatre personnes; et il apprit que c'était là le lot habituel de la vie.

Ce spectacle lui oppressa le cœur et lui changea incontinent le plaisir de vivre en une obsession de trouver un remède aux maux de l'existence.

Siddhârtha résolut de s'enfuir de son palais. Il coupa sa chevelure flottante, échangea sa robe royale contre un vêtement grossier et se réfugia dans la forêt où il resta sept ans et d'où il sortit « atrophié, exténué, le corps semblable à une branche flétrie ». Mais son esprit était entré dans le Nirvâna.

hommes les uns des autres et asservit l'esprit aux passions de l'égotisme. Ni tort, ni vice, ni péché n'existent dans le monde qui ne découlent de l'information du *moi,* et cependant le *moi* n'est qu'une erreur, une illusion, un rêve. Il n'y a ni *moi*, ni âme, ni aucun être métaphysique, raison de notre vie, penseur de nos pensées, percepteur de nos sensations, acteur de nos actes. Nous sommes un composé de formes matérielles, de sensations, de pensées, d'intelligence; et le *moi* n'est pas une entité distincte des « Skandas (1) ».

Écoutez maintenant sa conclusion : le remède à notre misère morale, c'est le perfectionnement du Karma (2), c'est la délivrance des erreurs, c'est l'extinction du feu de la concupiscence; c'est l'éloignement de tout plaisir mondain et l'application à marcher dans le bon chemin. Il est sauvé celui dont la volonté se subordonne au devoir et qui n'a d'autre désir que le bien; celui qui sait prendre les bonnes résolutions, tenir le bon langage, faire la bonne action, gagner honorablement sa vie et qui repousse toutes les mauvaises pensées. Bienheureux qui ne fait de mal à aucun des êtres ses frères, qui vainc le péché et se libère des passions. Bienheureux qui a connu la Vérité; car la Vérité est noble et douce ; elle est universelle et conduit à la justice et à l'équité. Il faut avoir confiance en elle, même si on ne la comprend pas.

Il sera largement payé de son effort l'homme qui voudra appeler à lui la Vérité. Ses sens deviendront paisibles; il sera affranchi de l'orgueil, lavé de la souillure de l'ignorance, insensible à l'aiguillon de la chair. Les dieux même envieront son sort. Sa conscience sera comme la large terre, immobile; comme le pilier qui soutient un portique, immuable; comme un lac de cristal, calme. Pour lui, plus de naissances. L'appât de vivre aura disparu, et il s'éteindra comme une

(1) Éléments de l'Être.

(2) Le Karma, c'est le lot héréditaire de qualités morales qui échoit à un homme au moment de sa naissance et est reversible sur sa descendance. Il nous met sous la dépendance du passé et nous lie à la postérité. C'est par le Karma que nous nous distinguons les uns des autres. C'est la seule chose de nous qui subsiste, a subsisté, et subsistera et qui soit susceptible d'amendement.

La science moderne admet le Karma bouddhique. Eitel l'a défini : « le fruit moral de chaque être qui seul survit à la mort et se continue par transmigration. » — Le professeur Huxley a dit : « C'est l'héritage et le résultat d'une ligne ancestrale qui remonte à plusieurs milliers d'années, au temps de la première apparition de la vie sur la terre. »

lampe qu'aucune huile ne vient nourrir. Il pourra s'écrier, de même que le Bouddha : « Rompu le joug du péché, brisé le timon du souci. J'ai enfin accompli la destruction des attachements et suis entré dans le Nirvâna. »

Voilà la morale que notre Maître nous a chargés d'enseigner, conclut le prêtre bouddhiste. Elle durera jusqu'à la fin des âges, suivant sa propre affirmation; car l'intelligence humaine est incapable de rien concevoir qui lui soit supérieur. Le Christ s'en est inspiré; et vos philosophes actuels, épris à leur tour du désir d'augmenter le bonheur des humbles, ne réaliseront leurs louables aspirations qu'en conduisant les peuples dans la voie marquée par notre Maître.

Le vieux moine ajouta sur un ton de prophète : « Le progrès social est possible, mais à la seule condition que chaque individu accepte de mener une vie honnête et soit pénétré du sentiment de la justice. C'est le relèvement de la morale individuelle qui peut assurer le bien-être des collectivités. Il appartient aux hommes qui ont l'oreille des foules de leur apprendre que la Vérité est la fin et le but de toute existence et que les mondes sont nés afin que la Vérité puisse y résider. »

Je reçus ces avis sans mot dire; et il me sembla que le vieux moine était l'interprète des idées qui germent dès la naissance dans l'esprit de l'homme honnête. Nul n'ignore ce qu'est le bien; mais tous les êtres ne sont pas capables de faire ce qu'il commande, et c'est à ceux qui voient la lumière de mettre les aveugles sur le bon chemin.

Par malheur, la marche des sociétés ne peut pas être représentée par une ligne ascensionnelle qui aboutirait à la vertu universelle et sur le trajet de laquelle toute étape parcourue serait définitivement acquise. Des siècles meilleurs ont précédé les siècles récents et l'humanité a déjà fait plusieurs fois deux pas en arrière après un pas en avant. L'onde philanthropique déterminée par le souffle du Bouddha ne s'est pas étendue aussi loin que le comportait sa puissance initiale : elle a été arrêtée sur sa route par des obstacles que le Roi de la Vérité n'avait pas prévus.

Je n'ai pas cru pouvoir demander au moine les motifs qui s'étaient opposés à ce que la doctrine du Bouddha devînt la loi morale de l'humanité entière. Héritier d'une tradition vingt-cinq fois centenaire, il n'avait pas une indépendance d'esprit favorable à une critique dogmatique; et il était plus prêt à incriminer les hommes que les préceptes de la doctrine de son maître ou leur application. Mais il suffit d'approfondir la morale du Bouddha et de voir son interprétation actuelle pour comprendre les raisons qui en ont empêché l'universalité.

D'abord, c'est une philosophie pessimiste. Elle va à l'encontre de la croyance instinctive de quelques penseurs qui, attentifs à la voix de leur propre conscience, n'ont pu admettre que la vie se résumait dans la douleur et que la délivrance de la douleur consistait dans le renoncement de la vie. Quoi! il faudrait viser à ne rien être; il faudrait perdre la joie de l'existence. Quoi! il faudrait cesser de se mettre en garde contre le chagrin. Quoi! il faudrait ne plus persister dans notre être, comme rien ne persiste autour de nous. Mais c'est la plongée de l'âme dans les ténèbres; c'est la plus effroyable métaphysique de la désespérance; et de plus, ce n'est pas, comme le prétend le Bouddha, la Vérité des Vérités, car beaucoup d'entre nous sentent dans leur for intérieur une confiance innée dans le droit au bonheur et se croient autorisés à traverser la vie gaiement, en opposant les jours fastes aux jours néfastes. On peut se délecter dans l'admiration du Beau et du Bon, sans être égoïste; on peut s'adonner avec mesure aux charmes de l'amour partagé, sans crainte de sensualité; on a le droit de lutter contre la douleur, sans soupçon de faiblesse. Pourquoi les hommes d'un esprit enjoué et optimiste, en admiration permanente de l'œuvre de la nature, n'auraient-ils pas aussi facilement accès au Nirvâna que les sombres et les tristes qui accomplissent, à la manière du Bouddha, la destruction lente et progressive des attachements?

Si même le voyageur de passage à Kandy s'en tenait au spectacle de la merveilleuse végétation sous laquelle est enseveli le temple qui sert de collège aux prêtres bouddhistes, il serait tenté d'assurer que le pessimisme du Bouddha est une injure à la nature. Alors que l'air est embaumé par le parfum des fleurs et qu'une flore

infinie proclame sa radieuse reconnaissance par son exubérance et ses variétés enchanteresses de formes et de couleurs, le bouddhiste est le seul être qui se pose en victime de cette riante nature et ose porter contre elle, dans la demi-obscurité du temple, l'accusation répétée de lui avoir alourdi le faix et multiplié les sources d'amertume. Nulle part moins qu'autour du lac de Kandy, l'Indou n'est autorisé à entretenir en soi les idées de misère, de souffrance et de mort et à consommer sa vie dans la volonté de l'anéantissement.

D'un autre côté, le Bouddha, qui avait dit à ses disciples : « Choisissez parmi vous des hommes de bonne famille, et qu'ils aillent prêcher à toute la terre la Vérité après ma mort », n'avait pas compté sur les dissensions que le temps devait amener entre les représentants de son Église.

Vous savez que le Sage des Sages avait créé des vihâras ou monastères ouverts à quiconque, sans distinction de caste ou de sexe, se sentait la vocation d'y entrer et en était jugé digne (1). L'instruction sur l'Évangile de la Délivrance y durait trois années : après quoi, les élèves étaient promus Bhikchous — ou Bhikchouri, si c'étaient des femmes; — et les meilleurs d'entre eux élevés au rang de prêcheurs, avec mission de répandre la bonne parole « pour le profit de la multitude, le bien de l'humanité et par compassion aux souffrances terrestres ».

Au début, il fut fait suivant la prescription du Maître : les disciples prêchèrent la vraie Loi de Vérité; et, suivant la parabole, les

(1) Le premier vihâra a été offert au Bouddha par un homme immensément riche, du nom d'Anâthapindika; et c'est le Bouddha lui-même qui régla le trousseau et les statuts de la maison.

Un novice recevait huit objets en entrant : trois robes, une ceinture, une sébile pour les aumônes, un rasoir, une aiguille et un filtre destiné à écarter de la boisson les animalcules respectables par leur droit à l'existence. La robe protégeait le corps contre les souillures extérieures et sauvegardait la décence; le rasoir assurait la propreté que la pauvreté n'exclut pas.

Au point de vue disciplinaire, il ne fallait commettre aucun acte contre la chasteté; ne prendre rien en dehors de ce qui était donné; ne priver sciemment de la vie aucune créature inoffensive, pas même un ver de terre ou une fourmi; il ne fallait se vanter d'aucune perfection surhumaine et ne pas se laisser plus impressionner par les femmes que la vase ne souille le lotus. Si la femme était vieille, on devrait la regarder comme une mère; si jeune, comme une sœur; si très jeune, comme une fille.

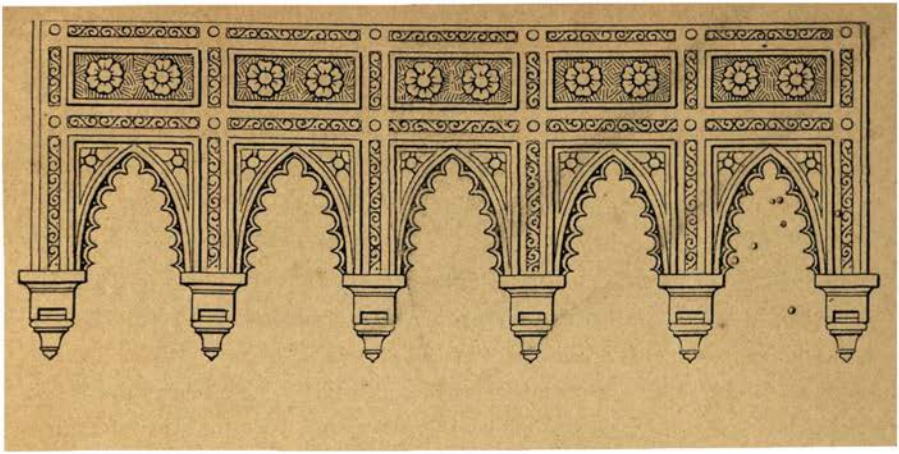
Quand un disciple avait commis une faute, il en faisait l'aveu devant le chapitre ou Sanghâ, et le pardon lui était accordé du fait du silence général. Une confession publique hebdomadaire était de rigueur.

lis croissaient, pleins d'un doux parfum, sur les amas de ruines; les foules accouraient çà et là sur le rivage; et le cœur des fidèles s'emplissait de délices et de joie. La vie heureuse était proche.

Mais Mâra, le Seigneur des Cinq désirs, artisan de mort et ennemi de la Vérité, souffla aux adeptes du Bouddha l'esprit de discussion. Des sectes se formèrent; des conciles se réunirent; les controverses se répétèrent; et l'esprit de la Loi des Lois finit par sombrer dans les commentaires de sa lettre. L'enseignement du Maître s'en rétrécit peu à peu et ses leçons se sont transformées en notions mythiques ou fantastiques qui ont abouti aux plus grossières superstitions. La pratique du bouddhisme se réduit aujourd'hui, même dans les milieux orthodoxes, à l'observation des dix commandements par quoi on évite les trois péchés du corps, les quatre péchés de la langue et les trois péchés de l'esprit (1). Encore n'y a-t-il rien là que le bouddhisme puisse revendiquer en propre. C'est le catéchisme de toutes les religions; et ces commandements sont à la pensée humaine ce que le chant est aux oiseaux, les notes invariables de l'éternelle philosophie.

Bien plus, le Bouddha, qui avait proscrit les dieux et les cérémonies cultuelles, — sans prévoir d'ailleurs que la foule, fermée aux idées abstraites, est incapable de s'attacher à une religion, si celle-ci n'est pas représentée par un Dieu anthropomorphe en qui elle voit son juge permanent, — le Bouddha a été fait Dieu malgré lui et on l'a figuré dans toutes les attitudes où il était apparu à la foule. Sa statue a pris la place de Çiva et de Vichnou dans les vieux cadres brahmaniques, et on achète sa protection avec quelques pétales de fleurs.

(1) Les péchés du corps sont : le meurtre, le vol, l'adultère; les péchés de la langue : le mensonge, la calomnie, l'injure, le parler inutile; les péchés de l'esprit : la convoitise, la haine, l'erreur.



RETOUR

Midi! Le *Tonkin* vient de quitter la rade de Colombo.

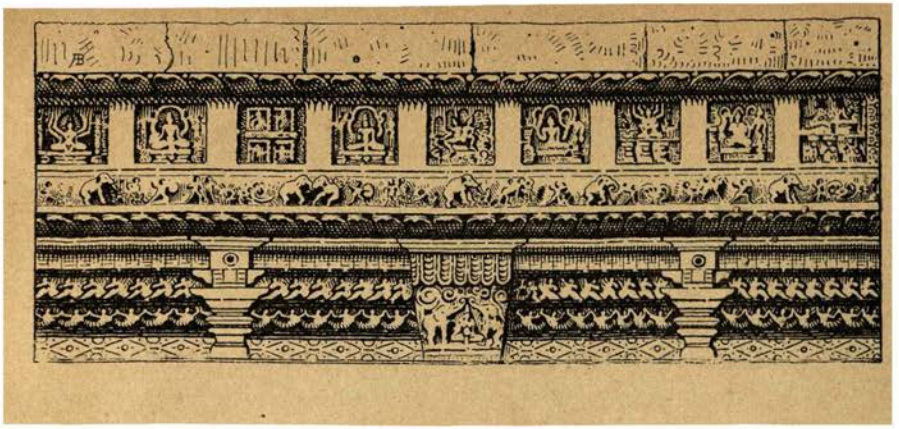
Il glisse avec douceur sur une mer tranquille, tandis que le regard des passagers reste attaché à la terre de Ceylan.

Plus il progresse, plus s'amplifie le tableau dont il s'éloigne, comme si l'île d'émeraude surgissait lentement de l'Océan. Les stypes des cocotiers portent la nappe ondoyante de leurs palmes dans les vapeurs blanchâtres de gros nuages floconneux; et la montagne centrale, invisible à notre arrivée, découvre son fier pinacle et, peu à peu, ses noirs contreforts.

Mais vision fugitive! L'île, un instant émergée, redescend maintenant dans l'immensité de l'onde, du même mouvement qu'elle s'en était élevée. Les arbres, les maisons, les collines se fondent en une tache sombre; la tache devient une ligne; et la ligne disparaît à son tour. Plus de terre à l'horizon. Partout le bleu foncé de la mer au-dessous de l'azur du ciel. Nous sommes en plein océan Indien.

Mon voyage de l'Inde était terminé.

LIBRARY
OF THE
BOMBAY
BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.



DERNIER SOUVENIR

J'ai loué, au cours de ce voyage, à peu près tout ce que j'ai vu : la fécondité de la terre, l'activité des populations, la variété et la grandeur des œuvres architecturales, les origines des deux religions auxquelles s'est ralliée près de la moitié de l'humanité; et je dois un dernier hommage au Soleil étincelant en qui réside la source des magiques spectacles de l'Inde.

Il n'a pas manqué un seul matin d'apparaître à son heure, dans un égal flamboiement; et, le soir venu, Il n'a jamais quitté la terre sans varier le décor de son océan de lumière.

C'est Lui qui procure à la surface du sol assez de coloris pour que les yeux ne se ferment pas d'ennui sur l'immensité permanente des horizons.

C'est Lui qui transforme les villes en décors de féerie; Lui qui fait d'Hyderabad le tableau vivant d'un conte des *Mille et une Nuits*, Lui qui change en figures de camée les badigeonnages roses des maisons de Jeypour; Lui qui conserve sans tache l'écrin funèbre du Taj; Lui qui a fait jaillir de la boue de l'Hougli la « Cité Blanche des Palais ».

C'est Lui qui donne aux fleurs des couleurs d'arc-en-ciel; Lui qui a paré les oiseaux d'un plumage envié des femmes et des dieux; Lui

qui ouvre la jungle aux assises des grands fauves et assure aux géants de la flore leurs éternelles frondaisons.

C'est encore à Lui, à sa lumière, à sa chaleur, que l'homme de l'Inde antique est redevable du génie de ses conceptions sublimes.

C'est Son ardent rayonnement qui a commencé le partage des hommes entre les prêtres de la pensée et les serviteurs du travail, afin que l'usure de la matière n'arrêtât pas l'essor de l'esprit; et c'est de la contemplation prolongée au bord des grands fleuves ensoleillés qu'est sortie l'idée de la subordination de la création et de l'évolution des mondes à une volonté consciente et sage. C'est l'Inde, embrasée par le Soleil, qui a créé Brahma, esprit éternel, présent en tout et partout, source de vie et d'intelligence, unique. C'est l'Inde qui a conçu la seule trinité religieuse accessible à l'entendement et composée de Brahma, le créateur; de Vichnou, le conservateur; et Çiva, le destructeur.

C'est l'ombre épaisse des chaudes forêts qui a retenu le Bouddha, pendant sept années, dans l'abstinence et la méditation et lui a inspiré son immortelle doctrine de la fraternité humaine, avec son corollaire de la perfectibilité individuelle par l'anéantissement du moi.

Que si nous nous reportons, par comparaison et pour rendre au Soleil de l'Inde un plus juste hommage, aux conceptions métaphysiques des hommes du Nord, asservis aux brumes glaciales, nous sommes obligés de reconnaître que leurs idées descendent aux proportions du champ de leur vision. La mythologie, austère et terrifiante des peuples de l'Étoile polaire, a l'allure d'un conte de village à côté des épiques religions indoues. Les pâles dieux scandinaves, quinteux et batailleurs, à peine maîtres de leur destinée qu'une norne tient entre les doigts, demeurent soumis à une graduelle consomption, comme le reste des humains; et la vieille Edda annonce qu'à l'heure de l'inévitable crépuscule, le soleil et la lune seront mangés par deux loups, pendant que la terre, secouée par vents et gelées, s'engloutira dans la mer. C'est là ce qu'a engendré l'imagination concertée des Norsemen.

En vérité, la lumière du Soleil inspire et enchante les hommes; elle féconde la pensée et égaye la misère; elle transfigure le dessin des

choses et embellit les haillons; et cela partout où elle rayonne. Mais ses effets ne sont nulle part aussi marqués et continus que dans l'Inde; et c'est à eux qu'est due la beauté de ce magique pays dont on ne cesse de rêver, après l'avoir une fois entrevu.

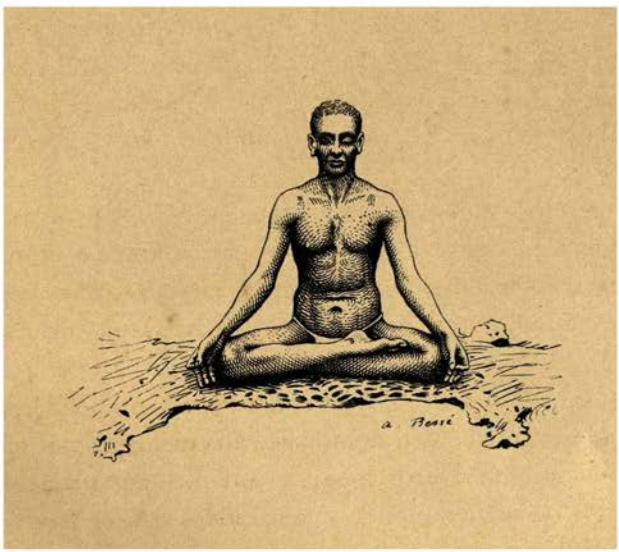


TABLE DES GRAVURES HORS TEXTE

	Pages
Le Carrousel du Temple de Srîrangam	73
Une rue d'Hyderabad	139
Une rue de Bombay	153
Le Temple de Hathi Singh	177
La grande mosquée d'Ahmedabad	183
Une rue de Jeypour	197
Le Taj	255
Bénarès	315

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

POURQUOI J'AI ÉCRIT CE LIVRE 1

DE MARSEILLE A PORT-SAID

Mes compagnons de voyage. — Le détroit de Bonifacio. — Le détroit de Messine. Au 33e degré de lat. Nord. — Port-Saïd 1

DE PORT-SAÏD A ADEN

Traversée du canal de Suez. — Côtes d'Arabie. — En pleine mer Rouge. — Un coucher de soleil à hauteur des côtes d'Abyssinie. — Atmosphère embrasée et mer d'huile. — Arrivée à Aden. — Visite de la ville et de ses citernes.. 9

D'ADEN A COLOMBO

Devant le cap Gardafui. — Dans l'océan Indien. — Une queue de cyclone. — Une des Maldives. — En vue de Ceylan. — Entrée dans le port de Colombo. — Une première soirée à terre 19

COLOMBO — TUTICORIN

Préliminaires de départ pour l'Inde. — Visite de Colombo : la cité commerçante indo-européenne; les cottages des Anglais; la ville des natifs — A travers la forêt tropicale. — La Kélanie. — Un temple bouddhique. — Embarquement pour Tuticorin et une courte anecdote de la traversée 31

MADURA — TRICHINOPOLY — TANJORE

Culture du riz. — Des différents moyens d'irrigation du sol. — Gens et bêtes de la contrée.

Madura, ancienne métropole de l'Inde méridionale. — Une promenade dans la ville. — Petites chapelles de carrefour. — Le Grand Temple : sa disposition générale conforme à celle des principaux temples dravidiens; ses statues géantes; son lac sacré; ses longues galeries; son matapan à mille colonnes. — Le palais de Tirumala-Nayak, mi-indou, mi-mogol.

Trichinopoly : son rocher et son sol rouge. — Passage du Cavery. — Au Temple de Srîrangam : son vaste périmètre; ses sept enceintes rectangu-

laires concentriques; modestes logis des brahmes; carrousel de chevaux en granit; sanctuaire avec coupole en or massif; vaches sacrées en liberté; éléphant en pèlerinage. — Visite à un petit temple dédié à Çiva où l'on voit en action la main-d'œuvre indoue et où sont remisés les chars processionnels des dieux.

Tanjore : son temple appelé la « Perle du Sud » et qui diffère des grands temples dravidiens par sa forme, ses chapelles accessoires et le fini de ses sculptures; un taureau géant; des lingams à profusion; une petite pagode ciselée comme un bijou renaissance. — Le palais de l'ex-radjah de Tanjore. — Un déjeuner au buffet de la gare avec un moine français qui m'entretient de Brahma, Çiva, Vichnou et m'apprend comment la statuaire les représente. — La Trimourti apparaît comme une des plus hautes conceptions de l'intelligence humaine 45

PONDICHÉRY — MADRAS

Prodigalité de la terre entre Tanjore et Pondichéry. — Pondichéry la Blanche : trop semblable à une ville de France; comment y vivent nos compatriotes; cimetière de blancs et cimetière de noirs. — Le jardin botanique de Perrotet; ses grands arbres et sa picote. — Pondichéry la Noire : un résultat des missions catholiques. — Concert en plein vent. — Un souvenir à Dupleix. — Conditions économiques de notre colonie.

Madras fait contraste avec Pondichéry : activité de son port — Défaut d'originalité de la ville. — Une promenade dans le jardin zoologique. — Longue dissertation avec un jeune savant hollandais sur l'anthropométrie dravidienne : il en est conclu qu'il vaut mieux juger les hommes par les lois qui les régissent que d'après leurs caractères physiques mesurés au compas...

HYDERABAD

De Madras à Wadi; c'est le désert. — De Wadi à Hyderabad, traversée de la jungle. — Le musulman apparaît — Des conditions d'entrée sur le territoire du Nizam. — Sa Hautesse règne, mais l'Anglais gouverne. — Aspect moyenâgeux de la ville indigène.

D'Hyderabad à Bombay, le sol est victime de l'éclat du soleil qui disparaît le soir dans un somptueux coucher 127

BOMBAY — ÉLÉPHANTA

Bombay est construit à l'extrémité d'une longue et étroite péninsule. — De la ville anglaise, rien à dire. — De la ville indigène, tout à voir... la nuit. — Un mot sur les Parsis, disciples de Zoroastre, accapareurs d'argent, malthusiens, et, en fin de compte, pâture des vautours : cette dernière destinée, en raison des principes de leur religion.

Éléphanta : son site; son temple souterrain, et parenté de celui-ci avec les temples égyptiens 149

AHMEDABAD

Présentation des Djaïns et du djaïnisme. — Aucun dieu; mais des saints ou Tirthamkaras. — Caractères des temples djaïns. — Beauté du temple de Hathi Singh. — Architecture du Guzerat : mélange de l'art indou et de l'art arabe. 163

JEYPOUR — AMBER

Héros légendaires et terre de famine. — Arrivée à Jeypour. — Jeypour, ville fardée de rose et de blanc. Ses temples, haut montés, sont colorés en jaune. — Comment le maharadjah comprend le commerce et l'hygiène de la ville. — Palais royal : richesse et élégance de ses jardins et, à sa limite, un fossé d'eau boueuse abritant d'horribles espèces animales.
Amber : palais abandonné où la cour de Jeypour vient voir chaque année décapiter un buffle. — Sa position à mi-flanc d'une haute colline. — Son décor intérieur 191

DEHLI ET SES RUINES

Origine et passé de la capitale indoue. — Animation de la ville indigène. — Description du palais de Dehli : ses murs colossaux; ses portes semblables à des réduits de place forte; ses voûtes d'entrée plus longues que des nefs de cathédrale; son riche Diwan-i-Am; son coquet Diwan-i-Khas; sa jolie mosquée. — La Grande Mosquée de la ville : son ampleur; sa majesté; sa vie grandiose, un jour de solennité musulmane; Allah! Allah!
Les ruines : tombeau à demi éventrés; colonne d'Açoka; citadelle d'Indra-Pastha; tombe de l'empereur Humayun; chapelle de l'amir Khusrau; mosquée de Kutub et son pilier d'airain; tombeau de l'empereur Altamsh; portail du pavillon d'Aladin; le Kutub Minar 211

AGRA ET SES ENVIRONS

Sa citadelle — ou palais — construite par le grand Akbar. — Caractères différents de chacune des parties : palais Rouge ou de Jehangir; Diwan-i-Am; Diwan-i-Khas; la mosquée Perle.
La Taj. — Une des merveilles du monde.
Futtehpore-Sikri ou le Versailles mogol : motif de sa création. — Véritable musée de l'architecture de la première époque mogole. — Aspect d'ensemble de la cité. — Œuvres les plus remarquables : la mosquée où est inhumé Cheik Selim Chisti; chambres des sultanes; demeure de Bir-bal; chambre du conseil des ministres; le Panch-Mahal; l'Hiran-Mirar.
Itimad-ud-Daula ou la tombe en mosaïque de fleurs.
Sikandra et tombeau du grand Akbar.
Adieux à Agra, ville de verdure et de fleurs, de volubilis aux tons d'arc-en-ciel..... 241

LUKNOW

Ne date que du dix-huitième siècle et a copié l'Europe : Kaiser-Bach, pastiche du Louvre; tombeaux en forme de panthéons enjolivés; petit Imambara et sa longue galerie voûtée, sans piliers.
C. Martin, notre compatriote et auteur d'un simili-Versailles; son influence vraisemblable sur l'architecture de Luknow.
La ville des natifs, partie basse et partie haute.
Ruines de la Résidence.
Villa des épanchements et enclos de Sikandra Bach..... 281

BÉNARÈS

Une leçon sur les différents genres de monuments bouddhiques.
Sarnath : le tope de Dhamek; débris de murs et de colonnes; petit musée bouddhique.
Salut à la cité sainte!
Aspect général de Bénarès : sa colline; ses Ghâts; ses temples; ses palais; ses maisons; son fleuve sacré.
L'heure grandiose de Bénarès : peuple, prêtres et sannyasis. — Crémation des morts. — Principaux centres de pèlerinage.
Promenade dans le panthéon indou : Çiva et sa sakti Parvati, Kali ou Dourga; leur fils Ganeça; Vichnou et sa sakti Lakmi; leur fils Kamâ. — Nombreux temples dédiés à la famille de la Trimourti : temple de Wishweshwar à Çiva; temples du Puits de la science et d'Annapurna; temples de Kali et quinze cents autres temples.
Bazars de Bénarès.
Rapprochement entre la primitive philosophie religieuse brahmanique et les données scientifiques actuelles 305

LE BENGALE — CALCUTTA ET RETOUR DE CALCUTTA A TUTICORIN

Richesse du Bengale; fécondé de ses habitants. — Les ensablements du Gange; l'Hougli et le port de Calcutta.
Ville Blanche et ville Noire : dans la première, fleurit le style architectural grec; dans la seconde, le sol est sale et l'air infect. — Modeste temple de Kali; temple éblouissant des Djaïns.
Calcutta devrait être la première ville de l'Inde visitée par un Européen.
Retour à Tuticorin : lever du soleil; monts Satpoura et mœurs indigènes; inondations du sud de la péninsule; une agréable rencontre au buffet de Madura 357

KANDY

Magnificence du spectacle de la route de Colombo à Kandy. — Le lac. — Le Péradénia. — Ce que fut autrefois l'architecture bouddhique dans l'île de Ceylan; ce par quoi elle est représentée aujourd'hui. — Une cérémonie religieuse bouddhique où tout ce qui se fait et se dit est contraire aux préceptes du Bouddha 381

CHEZ UN MOINE BOUDDHISTE

Exposé de la loi morale du Bouddha. — Fraternité humaine. — L'amour du moi, source de tous nos malheurs. — Remèdes à notre misère morale.
Raisons qui ont enrayé la propagation de la doctrine du Bouddha, en qui réside pourtant la source du suprême bonheur de l'humanité 405
Retour 411
Dernier souvenir 413

PARIS. — IMP. BLOUN-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE, 6e. — 1748

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8

00082021

Digitized with financial assistance from

HT Parekh FOUNDATION

An Initiative by HDFC

WITH YOU, RIGHT THROUGH

on 28 December, 2018